
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578710 5


LENOX LIBRARY
FACIT
ollection.
in 1884.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN ET DE FONTAINES.

TOME IIIe.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN

ET DE FONTAINES,

PRÉCÉDÉES

DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

MM. ÉTIENNE ET A. JAY,

MEMBRES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DES PORTRAITS DE MESDAMES DE LA FAYETTE ET DE TENCIN.

Tome Troisième.

PARIS,
P.-A. MOUTARDIER, LIBRAIRE,
RUE GIT-LE-CŒUR, N° 4.

1832.

MÉMOIRES

DE

LA COUR DE FRANCE,

POUR LES ANNÉES 1688 ET 1689.

SECONDE PARTIE.

La chasse, le billard et la comédie de Saint-Cyr partageaient les plaisirs innocens du roi. Il allait à Marly tous les quinze jours, et jouait aux portiques, qui est un jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix et pile. Le roi y était pourtant très-vif. Monseigneur donnait un peu plus dans les plaisirs de la jeunesse; car il fut trois ou quatre fois au bal. Monseigneur en donna un; M. de La Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchait de la profusion. Monseigneur avait fait une partie avec la princesse de Conti d'y aller; le roi ne l'approuva pas, disant que jamais on n'allait à ces sortes d'endroits qu'il

n'y eût quelque conte désagréable, et que les femmes d'un certain air n'y devaient pas aller. Cela fit que la princesse, qui aime bien les plaisirs, s'en priva à son grand regret.

A Versailles il y en eut aussi : Monseigneur donna le sien au public; M. le duc et M. le prince de Conti en donnèrent aussi à Monseigneur. Il n'y eut point d'aventure remarquable : madame la comtesse du Roure s'y trouva; mais Monseigneur est un amant si peu dangereux, que l'on ne parla pas seulement de lui. Il n'y a que madame la dauphine, qui se défie de la force de ses charmes, qui croie qu'il y ait autre chose que les lorgneries qu'elle lui voit; ainsi la pauvre princesse ne voit que le pire pour elle, et ne prend aucune part aux plaisirs. Elle a une fort mauvaise santé et une humeur triste, qui, jointes au peu de considération qu'elle a, lui ôtent le plaisir qu'une autre que la princesse de Bavière sentirait de toucher presque à la première place du monde. Le goût de Monseigneur aux bals est de changer souvent d'habit, par le seul plaisir de n'être pas reconnu, et de parler à des personnes indifférentes. Les bals de la cour étaient si tristes, qu'ils ne commençaient qu'à près de minuit, et ils étaient toujours finis avant deux heures. La princesse de Conti ne s'y masquait que pour un moment.

Elle a des yeux qui la font reconnaître de tout le monde, et ces yeux-là, quelque beaux qu'ils soient, s'ils lui donnaient le plaisir de les entendre admirer, faisaient éloigner les personnes qui l'auraient pu amuser, par la peur d'avoir le lendemain une affaire auprès du roi. Ainsi la pauvre princesse n'y prenait guère de plaisir, et Monseigneur était assurément celui qui s'y attachait le plus, sans prendre d'autre plaisir que celui du bal.

Les plaisirs n'étaient pas assez grands pour empêcher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce temps-là, M. de Bavière vint sur le Rhin, à l'heure que l'on s'y attendait le moins, pour reconnaître un peu le pays où il devait faire la guerre l'été, et pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du canon à toutes les places que nous tenions, et s'avança avec beaucoup d'escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après s'être montré, et laissa un poste retranché à un quart de lieue de la ville : mais il n'y demeura pas long-temps; car Melac, qui est un vieux officier de cavalerie, sortit sur lui avec de la cavalerie, des dragons et des grenadiers en croupe. On entra très-vigoureusement dans le retranchement, et on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le maréchal de Lorge partit dans ce temps-là pour s'en aller commander en Guyenne, et le maréchal d'Estrées pour s'en aller commander sur les côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtés-là, parce qu'on avait une très-grande appréhension que les Anglais, joints aux Hollandais, ne fissent des descentes; et cela était sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allassent au gré du prince d'Orange.

Vers les derniers temps du carnaval, lorsque les beaux jours commençaient, le roi voulut faire voir son jardin et toutes ses fontaines au roi d'Angleterre avant son départ : car le passage de ce prince en Irlande commençait à être certain. On avait déjà nommé les officiers qui y devaient passer avec lui; et, comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ceux que l'on nomma étaient d'une habileté très-médiocre. On retira beaucoup de vieux officiers, de qui l'on croyait que l'âge avait diminué la force et le courage, des postes où ils étaient, pour en mettre de plus jeunes, en cas que les places fussent attaquées; et on les fournit généralement de ce qui était nécessaire. Calais, entre autres, fut celle pour laquelle on eut plus de peur. Aussi y fit-on travailler très-vigoureusement, et l'on y mit deux ou trois commandans pour se succéder les uns aux autres, en cas

qu'il y arrivât quelque chose. Il semblait enfin que tout le monde attendait avec une grande impatience de savoir sa destinée.

Mais sur quoi l'on était encore plus impatient, c'était sur les pensions qui ne se payaient point du tout. La plupart des officiers n'avaient pourtant que cet argent de sûr et de solide. Cela faisait appréhender la continuation de la guerre, quoique d'abord on l'eût souhaitée démesurément; car il paraissait certain, que, puisque après dix ans de paix, ou peu s'en fallait, et le roi jouissant d'un aussi grand revenu, on ne trouvait pas un sou dans ses coffres, deux ans de guerre mettraient un tel désordre dans les finances, que l'on serait obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent, on commença par créer deux charges de trésorier de l'épargne. On obligea Bremont et Brunet, qui étaient les financiers les plus à leur aise, de prendre ces charges. C'était une taxe fort honnête : il leur en coûtait à chacun sept cent mille livres. Ensuite on créa six nouvelles charges de maître des requêtes, que l'on vendit deux cent mille francs chacune. On rechercha les partisans, dont on tira beaucoup d'argent. M. Betan fut un des plus recherchés, et il paya quatre cent mille francs. Les villes firent des présens considérables au roi;

celle de Toulouse commença, et lui donna cent mille écus; celle de Paris suivit son exemple peu de temps après, elle donna quatre cent mille francs; et puis celle de Rouen donna aussi cent mille écus. Le roi reçut ceux qui lui venaient porter la parole de ces présens avec une douceur et une humanité qui les payaient assez de leur argent.

On avait averti, il y avait déjà quelque temps, le maréchal de Duras qu'il fallait qu'il songeât à partir. Les ennemis se remuaient beaucoup sur le Rhin. Il y en arrivait tous les jours, et l'on était dans de grandes appréhensions à la cour, que la paix de l'Empire ne se fît avec le Turc, et que tous les efforts ne tombassent de ce côté-là. Le maréchal sut profiter de l'occasion : il remplissait la plus grande place de l'état, et il n'avait jamais roulé sur M. le prince et sur M. de Turenne d'aussi grandes affaires qu'il en allait rouler sur lui. De plus, il souhaitait passionnément l'établissement de sa famille avant sa mort, sans quoi, son fils demeurait un très-médiocre gentilhomme de quinze mille livres de rente au plus. Mademoiselle de La Marck, qui était le plus grand parti de France, était déjà trop âgée pour une fille, car elle avait passé trente ans; mais l'incertitude de sa mère en était cause. Il y avait eu des propositions

très-avancées, entre autres son mariage avait presque été fait l'année précédente avec le duc d'Estrées. Rien n'était plus sortable, et cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement son mariage avait presque été conclu avec le comte de Brione, fils aîné de M. Le Grand, que la naissance et les établissemens de son père rendaient le parti de France le plus considérable. L'affaire avait été si avancée, que les deux partis l'avaient publiée faite; mais cela s'était rompu, et même avec beaucoup d'aigreur des deux côtés. On proposa donc au maréchal de Duras de faire épouser mademoiselle de La Marck à son fils, s'il pouvait avoir le duché passé au parlement. Il se servit de la conjoncture; il obtint du roi le duché à cause du mariage, et la fille à cause du duché; ainsi, quelque disproportion d'âge qu'il y eût, car le fils de M. de Duras n'avait que dix-sept ans, le mariage se fit, au grand contentement du maréchal de Duras, de voir son fils si bien établi; et à celui de la fille, d'être mariée et d'avoir pour mari un aussi joli garçon que le petit Duras : c'était de tous les jeunes gens le plus joli et le mieux fait.

Vers la fin du carnaval (il n'en restait plus que trois jours, qui étaient destinés à passer en cérémonie, c'est-à-dire un jour un grand sou-

per dans l'appartement du roi, et le mardi-gras un grand bal, en masque, dans le grand appartement), l'on apprit la mort de la reine d'Espagne, fille de Monsieur. Toute la cour en fut affligée, et cela retrancha les plaisirs sérieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le soir assez tard. M. de Louvois, qui est toujours mieux informé de tout que M. de Croissi, quoique celui-ci ait les affaires étrangères, vint l'apprendre au roi, une demi-heure avant que M. de Croissi eût reçu son courrier. Le roi n'en voulut rien dire à Monsieur, le soir, et ne le dit à personne; mais le lendemain, à son lever, il le dit tout haut; et, quand il fut habillé, il se transporta à l'appartement de Monsieur, le fit éveiller, et lui apprit cette triste nouvelle. Monsieur en fut affligé autant qu'il est capable de l'être. Dans le premier mouvement, ce furent des transports, et quatre ou cinq jours après tout fut calme. Monsieur l'aimait naturellement; mais il était encore plus flatté de voir sa fille reine, et d'un aussi grand royaume que l'Espagne. A la vérité, la manière dont elle mourut ajoutait quelque chose à la douleur de Monsieur; car elle mourut empoisonnée. Elle en avait toujours eu du soupçon, et le mandait presque tous les ordinaires à Monsieur. Enfin, Monsieur lui avait envoyé du contre-poison, qui

arriva le lendemain de sa mort. Le roi d'Espagne aimait passionnément la reine; mais elle avait conservé pour sa patrie un amour trop violent pour une personne d'esprit. Le conseil d'Espagne, qui voyait qu'elle gouvernait son mari, et qu'apparemment, si elle ne le mettait pas dans les intérêts de la France, tout au moins l'empêcherait-elle d'être dans des intérêts contraires; ce conseil, dis-je, ne pouvant souffrir cet empire, prévint par le poison l'alliance qui paraissait devoir se faire. La reine fut empoisonnée, à ce que l'on a jugé, par une tasse de chocolat. Quand on vint dire à l'ambassadeur qu'elle était malade, il se transporta au palais; mais on lui dit que ce n'était pas la coutume que les ambassadeurs vissent les reines au lit. Il fallut qu'il se retirât, et le lendemain on l'envoya querir dans le temps qu'elle commençait à n'en pouvoir plus. La reine pria l'ambassadeur d'assurer Monsieur qu'elle ne songeait qu'à lui en mourant, et lui redit une infinité de fois qu'elle mourait de sa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenait augmenta beaucoup les soupçons, au lieu de les diminuer. Elle mourut plus âgée de six mois que feue Madame, qui était sa mère, et qui mourut de la même mort, et eut, à peu près, les mêmes accidens. Cette princesse laissa, par son testament, au roi son

mari, tout ce qu'elle lui put laisser, donna à la duchesse de Savoie, sa sœur, ce qu'elle avait de pierreries, avec une garniture entière de toutes pièces, et à M. de Chartres et à Mademoiselle ce qu'elle avait apporté de France.

Dans le temps que la reine d'Espagne mourut, on assurait qu'il allait se faire un échange de places considérables de Flandre, qui nous étaient nécessaires, contre les places de Catalogne. Cet échange ne devait pas être à perpétuité; mais il servait de gage de fidélité entre les deux rois. Tout cela fut démanché par la mort de la reine. On envoya ordre à l'ambassadeur de se retirer le plus tôt qu'il pourrait.

Pendant ce temps-là, le roi d'Angleterre songeait à son départ pour l'Irlande. M. de Tirconel, qui en était le vice-roi, lui manda qu'il croyait que sa présence était nécessaire. Cela fut fort débattu dans le conseil. Enfin, on jugea à propos que Sa Majesté britannique s'y en allât incessamment. Elle fit partir le duc de Berwick, un de ses enfans naturels, avec ce qu'il y avait ici d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais, pour se rendre à Brest, où ils devaient s'embarquer. Les officiers généraux que l'on avait nommés pour servir avec lui s'y rendirent aussi. M. de Lausun avait envie d'y suivre le roi d'Angleterre; mais il voulait faire ses conditions bonnes. Les minis-

tres n'étaient point fâchés de le voir partir; ils appréhendaient toujours le goût naturel que le roi avait eu pour lui. Ils opinèrent fort à ce qu'il suivît le roi d'Angleterre; mais, quand il fut question de partir, il demanda qu'on le fît duc, et en fit la première proposition à M. de Seignelay, pour la porter au roi. M. de Seignelay lui dit de bien songer à ce qu'il faisait. Le roi reçut très-mal cette proposition, et, quand Lausun parla au roi, Sa Majesté lui répondit très-rudement. Lausun s'excusa, en disant que le roi d'Angleterre lui avait dit de le faire, et prévint le roi et la reine d'Angleterre, afin qu'ils dissent la même chose au roi; ce qu'ils ne manquèrent pas de faire l'un et l'autre. M. de Lausun s'étant vu refusé, ne voulut plus aller en Irlande, et trouva que ce voyage ne lui convenait plus. On nomma Rosen pour y aller en qualité de lieutenant général. Les autres officiers que l'on y avait envoyés étaient Maumont, capitaine aux gardes, pour maréchal de camp; Pusignan, colonel du régiment de Languedoc, pour brigadier d'infanterie; Lesy-Girardin, brigadier de cavalerie; et Boeslo, capitaine aux gardes, pour major général. Ils étaient tous fort honnêtes gens, mais des plus médiocres officiers des troupes du roi. Le seul Rosen, qui est Allemand, était celui sur

qui l'on pouvait se confier pour faire tenter quelque chose par lui. Avec cela, l'on envoya cent capitaines et cent lieutenans des corps qui n'étaient pas destinés à servir en campagne, et deux cents cadets. Cela ne laissait pas d'être considérable, et pouvait en peu de temps servir à discipliner des troupes. On travailla à l'équipage du roi d'Angleterre. Le roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui était nécessaire, et avec profusion, meubles, selles, housses; enfin, tout ce que l'on peut s'imaginer au monde : le roi lui donna même sa cuirasse.

Le roi d'Angleterre voulut, avant que de partir, laisser quelque marque à M. de Lausun de sa reconnaissance. Sa Majesté britannique vint à Paris faire ses dévotions à Notre-Dame, et y donna à M. de Lausun l'ordre de la Jarretière. En le lui donnant, il mit à son ruban bleu une médaille de Saint-Georges enrichie de diamans, qui était la même que le roi d'Angleterre, qui eut le cou coupé, avait donnée à son fils le feu roi, en se séparant de lui : les diamans en étaient très-considérables. Comme il n'y a que vingt-cinq personnes qui aient cet ordre, il n'y en avait qu'un de vacant, qui était celui de l'électeur de Brandebourg : le roi le donna ici à M. de Lausun, et le prince d'Orange le donna en Angleterre à M. de Schomberg, à quoi il

ajouta vingt mille écus de pension, avec la charge de grand-maître de l'artillerie du royaume. Il dispensa beaucoup d'autres grâces à ceux qui l'avaient suivi.

Le roi d'Angleterre, après avoir donné l'ordre à M. de Lausun, alla dîner chez lui avec le nonce du pape, qui résidait à sa cour, M. l'archevêque de Paris et beaucoup d'autres gens. Ses amis les jésuites y vinrent lui dire adieu. Ensuite il alla chez des religieuses anglaises, où il toucha des écrouelles, qu'il ne touche, et dont il ne prétend guérir qu'en qualité de roi de France. Il vint ensuite voir Mademoiselle au Luxembourg, qui n'allait point à la cour, parce qu'elle était fort mécontente du roi, sur le sujet de M. de Lausun. Elle prenait le prétexte de la mort de madame de La Menuille, qui était morte de la petite vérole, dans sa maison de la ville à Versailles. Il est vrai qu'elle en était tombée malade dans le château au sortir de chez Mademoiselle. Le roi d'Angleterre alla aussi aux filles de la Visitation de Chaillot, qui étaient ses amies du temps qu'il avait demeuré en France, parce que la reine d'Angleterre, sa mère, y faisait d'assez longs séjours, et il repassa ensuite par Saint-Cloud, pour faire compliment à Monsieur sur *la mort* de la reine sa fille, et pour voir Saint-*Cloud*, qu'il n'avait jamais vu. De là, il alla à

Versailles dire adieu au roi, et s'en retourna à Saint-Germain, où il faisait son séjour ordinaire. Le lendemain, le roi lui alla aussi dire adieu à Saint-Germain. Leur séparation fut fort tendre. Le roi dit au roi d'Angleterre, que tout ce qu'il pouvait lui souhaiter de meilleur, était de ne le jamais revoir. Il nomma M. d'Avaux pour le suivre comme ambassadeur, et le comte de Mailly, qui avait épousé une nièce de madame de Maintenon, pour l'accompagner jusqu'à Brest, où il s'embarquait. La reine d'Angleterre demeura avec son fils, le prince de Galles, à Saint-Germain, et pria qu'on ne lui allât faire sa cour que les lundis, trouvant qu'il ne lui était pas convenable de se livrer beaucoup au public, dans le temps que, selon les apparences, son mari allait essuyer de grands périls.

Le roi d'Angleterre alla en chaise jusqu'à Brest; mais sa chaise se rompit à Orléans; les gens superstitieux trouvèrent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à son équipage, qui s'était embarqué. Il y eut un bateau qui se rompit contre les arches du pont de Cé, et un de ses valets de garde-robe, nommé la Bastie, qui était celui qui l'avait toujours suivi fidèlement, se noya. Il prit, à sa place, un des valets de chambre de Mailly. Sa Majesté britannique arriva à Brest, sans avoir souffert d'autre

accident. Elle y trouva une escadre de treize vaisseaux toute prête à la transporter; mais le temps fut si mauvais, qu'il fallut demeurer un assez long-temps à Brest. Le vent ayant tourné, le roi s'embarqua; mais à peine l'était-il que, dans le moment, il changea si bien, qu'il fallut rentrer dans le port. Comme il y rentrait, un autre vaisseau, qui sortait à pleines voiles, vint donner sur celui du roi d'Angleterre, et ce prince courut grand risque, sans l'habileté du capitaine, qui, dans le moment, fit faire une manœuvre excellente, et le vaisseau du roi en fut quitte pour le mât de beaupré qui fut rompu.

Après que le grand deuil de la reine d'Espagne fut passé, on recommença les comédies, et l'on croyait que les appartemens recommenceraient aussi; mais le roi retrancha ses plaisirs, et dit qu'il avait beaucoup d'affaires, que l'heure des appartemens était celle qui lui convenait le plus pour travailler, et qu'il aimait mieux employer le beau temps à aller à la chasse. Ainsi ce fut là une occupation de moins pour les courtisans. M. de Duras partit alors avec Chanlay, pour se rendre sur les bords du Rhin, et prendre toutes les mesures pour la campagne. Il y avait de temps en temps de petites escarmouches entre les troupes du roi et celles des Allemands, et le plus souvent nous

n'y trouvions pas notre avantage. On jugea que l'on ne pourrait pas soutenir les places du pays de Cologne, qui étaient Nuits, Kayserswerd, Lintz et Rhinberg : le roi avait besoin de ses troupes, et ne les voulait pas exposer sans en tirer quelque avantage, outre que les places étaient si mauvaises, que la prise en était sûre.

Le départ du roi d'Angleterre pour l'Irlande ne laissa pas une grande espérance au roi de le voir remonter sur le trône. Il n'avait pas été long-temps en France sans qu'on le connût tel qu'il était : c'est-à-dire, un homme entêté de sa religion, abandonné d'une manière extraordinaire aux jésuites. Ce n'eût pas été pourtant son plus grand défaut à l'égard de la cour ; mais il était faible, et supportait plutôt ses malheurs par insensibilité que par courage, quoiqu'il fût né avec une extrême valeur, soutenue du mépris de la mort, si commun aux Anglais. Cependant c'était quelque chose qu'il eût pris ce parti-là. On en était défait en France ; et, selon les apparences, les troupes que le prince d'Orange s'était engagé d'envoyer sur les côtes pour faire une diversion, allaient passer en Irlande. On donna donc à Sa Majesté britannique une escadre de dix vaisseaux, et il arriva enfin heureusement en Irlande avec beaucoup d'officiers français, et avec tous les Anglais et Ir-

landais qui l'étaient venus trouver, ou qui avaient demeuré en France. Le roi les fit conduire tous à Brest par différentes routes, à ses frais, et ils y firent un désordre épouvantable. Le roi d'Angleterre, qui avait été homme de mer, étant duc d'Yorck, ne fut pas content de la marine, et le manda au roi : cela donna des vapeurs à M. de Seignelay. Il y eut des ordres pour faire conduire à Brest toutes les choses nécessaires pour l'Irlande : elles y furent expédiées avec promptitude et en grande quantité, parce que M. de Louvois s'en mêla. On y envoya aussi tout ce qui était nécessaire pour un corps raisonnable de cavalerie, et pour armer l'infanterie. L'armée du roi d'Angleterre produisit une grande joie en Irlande dans l'esprit des peuples : il y avait un temps infini qu'ils n'en avaient vu, et ils étaient comme les esclaves des Anglais. Le roi leur conserva leurs priviléges, les augmenta même, et confisqua aux catholiques les biens que l'on avait autrefois confisqués aux grands seigneurs de la religion anglicane. Il fit Tirconel duc, pour le récompenser du soin qu'il avait pris de lui conserver cette île, et de sa fidélité personnelle.

La mort de la reine d'Espagne avait entièrement indisposé la cour du Roi Catholique contre la France. La passion que ce prince avait pour

son épouse l'avait empêché de se déclarer contre nous, malgré les menées de la cour de l'empereur, qui tenait auprès du Roi Catholique l'homme d'Allemagne qui avait le plus d'esprit : c'était M. de Mansfeld, qui avait épousé mademoiselle d'Aspremont, veuve du duc de Lorraine, et qui était maître de l'esprit du conseil d'Espagne. On sut à la cour à quoi l'on devait s'attendre des Espagnols, et l'on prévint leurs desseins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, ambassadeur en Espagne, de revenir incessamment, et tout fut fini de ce côté-là.

La cour était fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avait peu d'argent; il en fallait beaucoup; et le contrôleur général était homme peu capable et peu stylé à son emploi. Il fallait que M. de Louvois, qui l'avait porté à cette place, l'y soutînt, et travaillât pour lui; et lui-même avait déjà tant d'affaires, qu'il était étonnant comment il n'y succombait pas. Cependant il n'y avait point à reculer; il fallait cheminer, quoi qu'il en fût; car les ennemis se préparaient très-fortement. On fit la destination des armées : il y en devait avoir une en Allemagne, commandée par M. de Duras; une en Flandre, par le maréchal d'Humières; une en Roussillon, par M. de Noailles, gouverneur de la province; et une au milieu de la

France, pour prévenir les désordres dont on était menacé par les gens de la religion, et aussi pour qu'elle pût être transportée en quelque endroit que ce fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le roi, il demeurait à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du royaume, et, de là, pouvoir plus aisément donner ses ordres partout. On envoya M. le maréchal de Lorge commander en Guyenne; M. le maréchal d'Estrées, dans les deux évêchés de Saint-Pol et de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvaient plus aisément faire des descentes; M. de Chaulnes dans le reste de la Bretagne, qui était son gouvernement; M. de La Trousse, en Poitou et pays d'Aunis, quoique Gacé, qui était gouverneur de la province, y fût actuellement; mais, afin de lui faire supporter plus patiemment ce désagrément, on le fit maréchal de camp. On laissa le commandement de la Normandie aux lieutenans généraux de la province, Beuvron et Matignon, gens de qualité, et honnêtes gens, mais fort peu capables pour la guerre. Beuvron était frère de madame d'Arpajon, que madame de Maintenon avait faite dame d'honneur de madame la dauphine. Les Beuvron s'étaient attachés à madame de Maintenon; cela suffisait pour ne point recevoir de

désagrément, et l'on ne pouvait pas bien traiter l'un sans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, était beau-frère de M. de Seignelay, et faisait fort bien sa charge quand il n'y avait rien à faire. On lui donna La Hoguette, officier des mousquetaires, pour maréchal de camp, qui était celui sur lequel roulaient les affaires de la guerre. On mit, pour commander en Languedoc, Broglio, lieutenant général, parce qu'il se trouvait beau-frère de l'intendant, qui était homme d'esprit, et en qui la cour avait beaucoup de confiance. On laissa en Provence Grignan, lieutenant du roi de la province, qui y avait toujours bien fait ce qu'il avait à faire. En Dauphiné, l'on y mit Lassai, maréchal de camp, qui était d'une famille de robe, mais qui avait toujours eu la réputation de bon officier. En Béarn, on envoya le duc de Grammont, pour représenter seulement; car l'on savait bien qu'il n'y avait rien à faire. Telle était la disposition des commandemens. On changea beaucoup de gouverneurs de villes particulières, parce qu'ils étaient trop vieux, et que les affaires présentes demandaient des gens un peu plus actifs qu'ils ne pouvaient être. On fit faire le tour du royaume à M. de Vauban, pour visiter les places maritimes, qui étaient en fort mauvais état, parce qu'elles n'é-

taient pas du district de M. de Louvois; outre que, tandis que la France n'avait point d'affaire avec l'Angleterre, il ne pouvait rien arriver de mauvais de ce côté-là. Cependant l'on y fit travailler très-vigoureusement. La Rochelle fut en fort peu de temps mise en bon état : on travailla à Bordeaux, et Brest fut mis en représentation de défense; car la place vaut si peu de chose par sa situation, que rien ne la peut rendre bonne. M. de Vauban ordonna aussi des redoutes le long des côtes, dans les endroits où l'on pouvait faire des descentes, et fit planter des palissades, en manière de cheval de frise, le long des rivages de la mer. On posta beaucoup de pièces de canon, selon la situation des endroits, pour battre les bâtimens qui pourraient tenter la descente. Enfin, toutes les côtes furent, au mois de mai, en état de défense. On déclara la guerre au prince d'Orange et aux Anglais qui l'avaient suivi, et qui avaient contribué à chasser leur prince naturel; on fit marcher des troupes aux endroits de France où l'on croyait en avoir le plus de besoin : tout en fourmillait, depuis le Béarn jusqu'à la Normandie.

Cependant chacun, à la cour, songeait à son départ. Le prince de Conti, qui n'était pas encore rentré dans les bonnes grâces du roi, lui avait demandé, dans le commencement de l'hiver, et

avec instance, un régiment : le régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite d'être brigadier, croyant qu'un régiment tirait à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures : sa demande lui fut aussi refusée. Enfin, il demanda d'aller volontaire dans l'armée d'Allemagne : on ne lui put refuser; et il se prépara à y aller avec M. le duc, qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun commandement; car l'on mit son régiment d'infanterie dans Bonn, et celui de cavalerie aussi; et, quand il s'en plaignit, on dit que c'était la faute de M. de Sourdis, à qui l'on avait mandé d'y mettre un régiment de dragons, et qu'il avait lu *Bourbon*. On crut que l'on ne pourrait pas aisément tirer le régiment de Bourbon de Bonn, on lui donna un brevet pour commander le régiment de Condé. Cependant, à la fin, on l'en tira, et il servit à la tête de son régiment. M. du Maine, qui devait aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son régiment en Flandre; mais, en entrant en campagne, on lui donna une brigade à commander, pendant que les princes du sang avaient à peine la simple permission de servir : encore fût-ce beaucoup, que l'on leur épargnât le désagrément d'être dans la même armée.

Vers ce temps-là, il ne se passa rien de con-

sidérable à la cour, que le combat du comte de Brionne avec Hautefort-Saint-Chamand, qui était exempt des gardes du corps, honnête garçon, et assez bien traité de tout le monde. Il avait, chez madame la princesse de Conti, la fille du roi, une sœur qui était fort laide; cependant, elle se fit aimer du comte de Brionne, et cette passion dura fort long-temps. Ils se brouillèrent et se raccommodèrent plus d'une fois, comme il arrive dans toutes les passions. Enfin, la demoiselle, que l'exemple de la comtesse de Soissons avait gâtée, comme bien d'autres qui croyaient que l'on ne les aimait que pour les épouser, parla de mariage. Je crois que le comte de Brionne le sut : il s'en moqua. Le frère, en sortant du coucher de Monseigneur, attaqua le comte de Brionne de conversation. Ils allèrent sur le bord de l'étang auprès de l'hôtel de Soissons, qui était un chemin peu passant, surtout à l'heure qu'il était, et ils s'y battirent. Hautefort fut blessé d'abord; mais il donna un coup d'épée dans la cuisse du comte de Brionne, et lui laissa son épée. Le coup de Hautefort ne l'empêcha pas de paraître encore le soir; mais le lendemain tout se sut. Le grand prevôt fit des informations. Hautefort s'écarta, et fut cassé; on fit si bien, que cela ne passa pas pour duel. Le parlement en prit

connaissance, et on les mit tous deux en prison, le comte de Brionne à la Bastille, et l'autre à la Conciergerie. La demoiselle alla, du château où elle demeurait, à l'hôtel de Conti. Elle fut trois semaines ou un mois sans paraître; ensuite elle revint, et voulut faire comme auparavant. On lui dit de se retirer. Elle se mit dans le Port-Royal.

Il partit, dans ce temps-là, un secours considérable pour l'Irlande. Il y eut une escadre de vingt-deux ou vingt-trois vaisseaux, commandés par le comte de Château-Regnault, qui sortirent de Brest avec beaucoup de bâtimens de charge, tous chargés de ce que l'on avait pu assembler, depuis trois ou quatre mois, de choses nécessaires à une armée. Le prinee d'Orange avait aussi mis une flotte en mer, inférieure de deux ou trois vaisseaux à celle du roi. Cette flotte était commandée par Herbert, dont la réputation et la capacité étaient beaucoup supérieures à celle de M. de Château-Regnault. On voulait aller débarquer à Kinsale, petit port d'Irlande, où le roi d'Angleterre avait descendu quand il était arrivé dans l'île; mais l'on apprit que les ennemis étaient postés à portée de là. On tint conseil de guerre: on trouva le hasard trop grand de faire un débarquement à la vue des ennemis; on prit donc

le parti d'aller chercher un autre port à l'occident de l'Irlande ; on le trouva propre, et on travailla avec beaucoup de vitesse au débarquement à la baie de Bantry. Comme il n'y avait plus que deux brûlots à décharger, les ennemis parurent : on appareilla pour aller au-devant d'eux ; on se canonna beaucoup, mais on ne s'approcha guère. Enfin, les ennemis prirent le large, et voilà ce que l'on appela un combat gagné. Herbert s'y trouva blessé, et les ennemis confessèrent que, si l'on avait voulu, on aurait mis leur flotte hors d'état de servir, et qu'on leur aurait pris quelques vaisseaux, quoique les Anglais soient beaucoup meilleurs voiliers que les nôtres. M. de Château-Regnault se contenta d'avoir fait heureusement son débarquement, et d'avoir par devers lui l'idée ou la représentation d'une bataille gagnée. Il s'en revint content avec un bon vent à Brest, ayant fort peu de monde de tué, et un seul de ses vaisseaux incommodé, qui était celui qu'avait Coëtlogon, dont la dunette et la galerie avaient sauté en l'air. Quand le comte de Château-Regnault fut arrivé, il envoya son neveu à la cour. D'abord, la joie y fut grande ; mais deux ou trois jours après, que chaque officier général, et les plus éveillés des particuliers eurent envoyé des relations, on ne

fut plus du tout content. Ils se jetaient la faute les uns sur les autres, de ce que l'on n'avait pas davantage battu les ennemis; aussi en eurent-ils tous des réprimandes de la cour.

Cependant, on travaillait dans les ports avec une grande activité à mettre une grosse flotte en mer; on travaillait aussi à Toulon, où l'on devait mettre vingt-deux vaisseaux, à ce que l'on disait, pour la Méditerranée. A Brest et à Rochefort, on en devait mettre plus de quarante. On envoyait courriers sur courriers à Brest, pour faire avancer; et cependant cela allait avec une lenteur extraordinaire. M. de Seignelay faisait marcher Bonrepos, son premier ministre, et tout manquait.

Malgré cela, il y avait déjà quelque temps que M. de Duras avait eu ordre de partir pour se rendre en Allemagne, sur ce que les troupes de l'empereur et celles de l'électeur de Bavière avaient marché sur le Rhin. Elles s'étaient déjà saisies des postes que les troupes du roi avaient abandonnés de l'autre côté, et commençaient à se retrancher dans une île dans le Rhin, entre Philisbourg et le Fort-Louis, qui en ôtait la communication. Ils nous eussent trop incommodés, s'ils s'y fussent établis. Ils avaient encore un poste fort considérable à portée de là, qui était Hausen, où le prince Eugène de

Savoie avait pris poste avec beaucoup de troupes. Le reste de leurs troupes s'étendait dans le Wirtemberg, et dans le petit état de M. de Bade-Dourlac jusqu'à Huningue. On avait grand peur qu'ils n'attaquassent cette place, qui est fort voisine des Suisses; et l'on n'était pas encore trop sûr de leur amitié. Le parti des ennemis y était très-puissant; la religion mettait entièrement contre nous les cantons protestans. Le nonce du pape affectait de persuader aux catholiques que cette affaire-ci n'était point une affaire de religion, et se servait de toutes sortes de raisons pour les mettre contre nous. De plus, nous avions déjà souvent abusé de leur bonne foi. Enfin, tout les portait à nous devenir contraires; et, quoique les levées eussent été faites l'hiver, comme nous les souhaitions, cependant nous étions peu certains de leur amitié. On avait fait revenir Tamboneau, qui y était ambassadeur, il y avait déjà quelque temps, parce qu'il parlait beaucoup, et ne faisait que peu de chose. A sa place, on y avait envoyé M. Amelot, qui n'était pas un homme tout-à-fait consommé dans les négociations; mais aussi, il avait un esprit plus posé, plus froid, et par conséquent plus convenable à l'humeur et au naturel des Suisses. Peu de temps après qu'il y fut, il renvoya le traité ratifié, et scellé de tous les cantons. Si

nous eussions encore eu les Suisses contre nous, il eût été bien difficile de résister, parce que c'est l'entrée de France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors dans l'Europe que le Danemarck, qui fût notre allié; mais il était trop séparé de nous, pour se pouvoir soutenir l'un l'autre. Tous ses voisins étaient ligués contre lui, et parce qu'il était allié de la France, et parce qu'il s'était saisi des états du duc de Holstein-Gottorp, par droit de bienséance. Mais ce seul allié, nous le pouvions perdre encore : les intérêts de son frère, le prince Georges, qui naturellement devait succéder au prince d'Orange, parce qu'il avait épousé la seconde fille du roi d'Angleterre, et que le prince d'Orange n'avait point d'enfant, le pouvaient détacher en peu de temps de l'alliance qu'il avait avec le roi.

Le projet de la campagne fut très-sage. Les ministres supposaient que tant de différens princes ne pouvaient pas demeurer long-temps unis. La plus grande partie de ceux d'Allemagne sont très-pauvres, et ne peuvent subsister, quand ils ont des troupes, que par les quartiers d'hiver qu'ils prennent, ou dans le pays ennemi, ou les uns sur les autres. Le roi était bien sûr qu'en ne hasardant rien, les ennemis ne pouvaient pas prendre de quartiers dans son pays. En Allemagne, il y avait les

pays des princes ecclésiastiques, qui, d'ordinaire, fournissent les quartiers aux princes protestans : nous tenions la plus grande partie des trois électorats; le roi avait Mayence et toutes les petites villes qui en dépendent endeçà du Rhin; le pays de Trèves était au moins partagé, car le Mont-Royal d'un côté, et Bonn de l'autre, nous laissaient un grand terrain à notre disposition. A la vérité, les ennemis avaient Coblentz, que l'on avait manqué l'hiver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions maîtres des quatre places fortifiées de l'électeur, qui étaient Bonn, Rhinberg, Nuits et Kayserswerd. On avait abandonné Nuits au commencement de l'hiver; et ce fut en se retirant que les ennemis battirent la garnison, et que M. de Sourdis, qui commandait dans tout ce pays, la laissa battre, et s'enfuit. Kayserswerd demeura sous le commandement de Marconié : c'était une mauvaise place, d'où l'on retira toute la garnison française, pour y en laisser une allemande. M. de Furstemberg avait mis dans Rhinberg un Allemand, domestique de feu M. *l'électeur* de Cologne, en qui il avait beaucoup de confiance; mais l'Allemand le trahit, et, avant le commencement de la campagne, prêta serment à M. le prince Clément, concurrent de M. de Furstemberg pour l'électorat de

Cologne, et appuyé par les bulles du Saint Père. Dans Bonn, on avait mis huit bataillons de campagne, un régiment de cavalerie, et un de dragons : Asfeld commandait, et on lui avait donné de bons officiers subalternes. Mayence était garni à foison; on y avait mis le marquis d'Huxelles pour y commander. M. d'Huxelles était l'officier d'infanterie à la mode, et la créature de M. de Louvois. On dit qu'on lui avait donné quatre cents milliers de poudre, avec douze bataillons des meilleurs qui fussent en France, le régiment des bombardiers, la compagnie des mineurs, un régiment de cavalerie, un de dragons, M. de Choisi, habile ingénieur, et qui avait défendu Maestricht sous M. de Caylus, pour commander sous lui, et trois ou quatre autres bons officiers, en cas qu'il mésarrivât aux premiers. La place n'était pas excellente; mais on y avait travaillé tout l'hiver, et on l'avait assez bien raccommodée. Le Mont-Royal, qui était encore une place pour laquelle il y avait beaucoup à craindre, d'autant plus qu'elle n'était pas encore achevée, était fournie de même, et avait M. de Montal pour y commander. Philisbourg et Landau étaient encore pourvus de la même manière. Outre cela, le roi avait beaucoup de troupes répandues dans le Palatinat, pays qu'on avait juré de rui-

ner entièrement, parce qu'il était trop voisin de l'Alsace, et que celui qui avait le plus de part à la guerre était M. l'électeur palatin. Quoiqu'on l'appelât alors le *Nestor germanique*, sa prudence s'était bien endormie d'aigrir le roi au point qu'il l'avait aigri : il devait se reconnaître trop petit prince, et trop sous la coulevrine de la France, pour ne pas s'accommoder au temps. Toutes les places du Palatin étaient garnies des troupes du roi, et pendant l'hiver on avait tiré tout l'argent qu'on avait pu du pays. D'abandonner ces places, et de les laisser dans leur entier, c'était presque mettre les ennemis du roi dans son pays. On commença par évacuer la plus avancée, qui était Heidelberg, capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du château, qui avait l'air grand et méritait des égards. On brûla la moitié de la ville, avec des excès qu'une guerre moins vindicative aurait empêchés. Ensuite, on évacua Manheim; on rasa la ville et la citadelle, en sorte qu'il n'y resta pas une maison, et les ruines mêmes en furent jetées dans le Rhin et dans le Necker. On brûla Worms, qui était une petite république sur le Rhin. On en fit autant à Spire, ville appartenant à l'électeur de Trèves, comme évêque de Spire, parce qu'on trouvait qu'elle pressait trop l'Alsace. Pour Franckendal, il fut rasé

seulement, parce que, comme l'on avait Mayence, il était difficile à nos ennemis de s'en rendre les maîtres. On fit un pareil traitement à un grand nombre de petits mauvais châteaux, que les troupes du roi avaient occupés pendant l'hiver, et qui pouvaient servir de postes aux ennemis. M. de Duras alla s'établir à Strasbourg, pour attendre le commencement de la campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure; mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir : il fallait voir à quoi ils s'attacheraient. Il y avait deux places qui n'étaient point achevées, qui étaient Bedfort et Landau. On y travaillait à force; ainsi il fallait laisser les troupes, et surtout l'infanterie, tout le plus long-temps que l'on pouvait, dans les places. A l'égard de la cavalerie, il n'était pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce qu'il y en avait beaucoup de nouvelle, et que, même dans la vieille, on avait été obligé d'y fourrer beaucoup de compagnies qui venaient d'être tout fraîchement faites. Ainsi tout demeura dans les places ou dans des quartiers, jusqu'à ce que les Allemands commencèrent à paraître du côté de la Flandre. M. le maréchal d'Humières, qui était à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville, pour mettre de bonne heure l'armée en campagne. Il eut ordre

de l'assembler auprès de Maubeuge, et le fit au commencement de mai, que les ennemis n'avaient pas encore songé à assembler leurs troupes. Il reprit quelques châteaux, dont les ennemis s'étaient saisis pendant l'hiver, et les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les généraux en France : ce fut de ne pas combattre. M. de Valdec, informé de cet ordre, assembla son armée, l'assembla faible, et donna au maréchal d'Humières de fort belles occasions de le battre. Même le peu de précaution qu'il prenait, allait ou à la malhabileté ou à l'insolence. Cependant le maréchal, suivant son ordre aveuglément, n'en profita point.

Le premier exploit qui se passa, fut en Catalogne, où M. de Noailles, qui commandait l'armée, composée de deux ou trois vieux régimens d'infanterie, avec quelque cavalerie nouvelle, des dragons de même, et le reste des milices de la province, se saisit de Campredon, mauvais village, et d'une tour qui était à deux lieues de là. Comme c'était là son premier exploit, il envoya un courrier en porter la nouvelle à la cour, et l'on y parla de cette conquête comme de quelque chose de fort considérable. Le poste était pourtant de lui-même fort mauvais; il y avait peu de gens à le défendre; point d'armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissans pour met-

tre deux mille hommes ensemble dans leur pays.

On espérait toujours en France que l'humeur hautaine du prince d'Orange deviendrait insupportable aux Anglais, et, comme nous nous flattons très-volontiers, on ne doutait point de voir, en très-peu de temps, une révolte en Angleterre. Cependant, le prince d'Orange avait été couronné roi d'Angleterre, avec de très-grands applaudissemens. La convention d'Écosse lui avait aussi envoyé la couronne, quoique le roi eût encore des partis fort puissans dans le nord de l'Écosse. Le prince d'Orange avait fait assembler le parlement, qui lui avait accordé généralement tout ce qu'il lui avait demandé; c'est-à-dire, de l'argent pour payer les troupes hollandaises, et pour rembourser les avances que lui avait faites la Hollande pour son dessein, de l'argent pour sa subsistance, et les moyens d'en tirer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'était fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'était point accoutumée à avoir des troupes, en était remplie, sans oser souffler, et le prince d'Orange, en deux mois, était devenu plus maître de l'Angleterre, qu'aucun roi ne l'avait jamais été. Les Anglais, qui avaient chassé leur roi, sous prétexte de défendre et conserver leur religion, la voyaient changer entièrement; car le prince d'Orange, tout en faisant semblant d'ac-

commoder les deux religions, c'est-à-dire l'anglicane et la sienne, prétendue réformée, laissait les ministres de la dernière entièrement les maîtres, et professait publiquement son calvinisme, à quoi tous les Anglais applaudissaient.

Le prince d'Orange faisait travailler avec un grand soin à l'armement de la flotte anglaise, pour la joindre avec celle des Hollandais. On ne pouvait pas s'imaginer, dans ce pays-là, qu'après les dépenses que le roi avait faites, il fût en état de mettre sur pied une flotte assez considérable pour leur opposer, et ils comptaient d'être entièrement les maîtres de la mer. Dans les combats particuliers, qui s'étaient donnés de vaisseau à vaisseau, les Français avaient presque toujours eu l'avantage, et on avait fait plus de prises aux ennemis, qu'ils ne nous en avaient fait. Ils ne comptaient pas que l'on laissât la Méditerranée entièrement abandonnée, et gardée seulement par les galères. Ils savaient que nous avions la guerre contre les corsaires d'Alger, et jugeaient que cette guerre suffisait pour occuper un nombre assez considérable de vaisseaux : on traitait pourtant de la paix; mais, *en traitant*, nous continuions dans cette hauteur à quoi nous sommes si bien accoutumés, et depuis si long-temps. Quoique nous ne vissions que des ennemis autour de nous, nous

voulions que les Algériens se contentassent d'une trêve, parce qu'il y avait un grand nombre de leurs gens qui étaient esclaves sur nos galères, qui nous servaient bien, et que par la trêve on ne rendrait pas; mais les Algériens n'y voulurent point consentir.

Le prince d'Orange comptait donc que l'armée de mer n'apporterait aucun obstacle à ses desseins; et, par-là, il regardait l'affaire d'Irlande comme une très-petite affaire. Ceux qui, dans le commencement, y avaient tenu son parti, avaient été battus, et tous s'étaient réfugiés dans une place assez bien fortifiée pour une province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglais l'avaient fait bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande : elle s'appelait Derri ; et comme c'étaient les marchands de Londres qui l'avaient fait bâtir, ils y avaient ajouté *London*, qui, en anglais, veut dire Londres, de manière qu'elle s'appelait Londonderri. Tous les partisans du prince d'Orange s'étaient jetés dedans, et en cédèrent le commandement à un Anglais qui avait été ministre. Le roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir, sans pourtant quitter Dublin. Sa Majesté britannique avait deux officiers d'infanterie français, que le roi lui avait donnés pour aller avec lui, qui étaient Maumont, capitaine aux gardes

et maréchal de camp, et Pusignan, colonel d'infanterie et brigadier. Il y avait long-temps qu'ils servaient tous deux ; mais, avec cela, ils étaient au nombre des officiers de médiocre capacité; cependant, ils pouvaient passer pour bons en Irlande, où il n'y en avait point de meilleurs. Les troupes qu'ils commandaient étaient fort mal disciplinées : celles qui étaient dans Londonderri l'étaient tout aussi mal; mais les Anglais ont pour la nation irlandaise un mépris qui leur donnait un air de supériorité. Maumont fut tué en allant reconnaître la place; et l'autre, peu de jours après, voyant une sortie que les ennemis faisaient assez en désordre, crut qu'il n'y avait qu'à les pousser avec le peu de gens qu'il avait. Il ne s'aperçut pas d'une embuscade que l'on avait dressée. Il fut coupé, et il y périt avec beaucoup de gens. Il ne restait plus d'officiers sur qui l'on pût faire rouler le siége; car Rosen, qui était le meilleur que le roi eût envoyé en Irlande, était un Allemand, très-bon officier de cavalerie, mais qui, en sa vie, n'avait rien su qui regardât l'infanterie. On se contenta de tenir bloqué Londonderri, dans l'espérance qu'il serait obligé de se rendre, parce que la quantité de gens qui s'étaient retirés dedans ne pouvaient subsister long-temps; et l'on comptait aussi

qu'ils ne seraient pas secourus. On prit deux petits forts qui gardaient la rivière par où l'on y pouvait jeter du secours : on fit faire ensuite une estacade, pour empêcher les bâtimens de passer de nuit, et l'on employa le peu d'atillerie qu'il y avait pour la défendre.

Tous les jours, il nous venait de fausses nouvelles de ce pays-là. Il y eut des vaisseaux anglais qui, après le combat de Bantry, se détachèrent; le bruit fut d'abord qu'ils s'étaient venus rendre au roi; mais il se trouva qu'ils étaient allés pour tenter le secours de Londonderri, qu'ils tentèrent d'abord fort inutilement, mais, dans la suite, ils trouvèrent moyen de rompre l'estacade, et de porter dans la ville un secours considérable, qui fit qu'on leva le blocus, et qu'on ne songea plus au siége de cette place. Il y eut même des révoltés qui se saisirent encore d'une autre petite place dans les marais; mais le roi d'Angleterre y envoya Hamilton, qui était lieutenant-général de ses armées, et qui avait été long-temps colonel d'infanterie en France. On l'avait chassé de la cour, parce qu'il s'était rendu amoureux de la princesse de Conti, fille du roi, et qu'il paraissait qu'elle aimait bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces révoltés, qui étaient en fort petit nombre.

Cependant, la reine d'Angleterre était à Saint-Germain, dans une tristesse et un abattement épouvantables. Ses larmes ne tarissaient pas. Le roi, qui a l'âme bonne, et une tendresse extraordinaire, surtout pour les femmes, était touché des malheurs de cette princesse, et les adoucissait par tout ce qu'il pouvait imaginer. Il lui faisait des présens, et, parce qu'elle était aussi dévote que malheureuse, c'étaient des présens qui convenaient à la dévotion. Il avait aussi pour elle toutes les complaisances qu'elle méritait : il la faisait venir à Trianon et à Marly, aux fêtes qu'il y donnait; enfin, il avait des manières pour elle si agréables et si engageantes, que le monde jugea qu'il était amoureux d'elle. La chose paraissait assez probable. Les gens qui ne voyaient pas cela de fort près, assuraient que madame de Maintenon, quoiqu'elle ne passât que pour amie, regardait les manières du roi pour la reine d'Angleterre avec une furieuse inquiétude. Ce n'était pas sans raison; car il n'y a point de maîtresse qui ne terrasse bientôt une amie. Cependant, le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un discours du public, fondé sur les airs honnêtes que le roi ne pouvait s'empêcher d'avoir pour une personne dont le mérite était aussi avoué de tout le monde que celui de la reine d'Angleterre, quand même elle n'eût été que particulière.

M. de Lausun était le seul Français considérable qui eût eu part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il était le seul qui y fût.

Cependant, Sa Majesté britannique crut lui avoir des obligations infinies, et le laissa, en partant, dans la confidence de la reine. A proprement parler, M. de Lausun était le ministre d'Angleterre en France. Il n'avait jamais été aimé de M. de Louvois; mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour gagner les bonnes grâces de madame de Maintenon. Il savait bien qu'il n'y avait que ces deux côtés pour pouvoir approcher le roi, et peut-être comptait-il celui de madame de Maintenon comme le plus sûr. Il jugeait, avec tout le monde, que madame de Maintenon ne regardait point M. de Louvois comme son ami : au contraire, elle ne le regardait que comme un ministre utile au roi, un ministre qui était bien avec son maître, sans qu'elle y eût contribué, et qui était bien dans son esprit avant elle. Mais M. de Seignelay, elle le regardait comme sa créature : quoiqu'elle ne fût pas liée de droit fil avec lui, elle l'était par ses sœurs, madame de Beauvilliers et madame de Chevreuse. M. de Lausun crut donc qu'il ferait un grand coup pour lui, et qui plairait fort à madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois, pour la

mettre dans celles de M. de Seignelay. Il persuada si bien la reine d'Angleterre, que cela fut fait, et peut-être au grand contentement de M. de Louvois, qui ne pouvait pas être généralement chargé de tout. Sa santé n'était pas aussi robuste qu'elle paraissait; il n'était jamais long-temps sans avoir des accès de fièvre, et ne savait ce que c'était que de se ménager dans un temps comme celui-ci. M. de Seignelay avait la marine, et il paraissait probable que, comme tous les passages d'Irlande dépendaient de lui, le roi d'Angleterre serait mieux servi. Ce n'est pas que, sous la direction de M. de Louvois, qui fut, à la vérité, pendant peu de temps, il n'y eût une grande profusion de toutes les choses nécessaires, et cela était allé si loin, qu'elles ne purent pas toutes passer avec le roi d'Angleterre, ni avec la flotte qui suivit : il en demeura même encore quantité à Brest.

Il y avait déjà long-temps que la dauphine était malade, et qu'elle ne voyait presque personne. On n'avait aucune foi à son mal; cependant, elle était enflée et maigrissait fort. Les médecins ne lui faisaient rien du tout. A la fin de l'hiver, elle s'était mise entre les mains d'une femme, qui lui avait donné d'abord quelque soulagement, et qui, en effet, l'avait fait désenfler; mais cela était revenu : ensuite, elle s'é-

tait remise encore une fois entre les mains des médecins. Enfin, ils avouèrent leur ignorance. Madame la dauphine voulut tâter des empiriques : on en consulta beaucoup. Enfin, elle demanda au roi la permission de se mettre entre les mains d'un prêtre normand, dont le maréchal de Bellefond était entêté, et qui se donnait pour un homme à divers secrets. Son premier métier avait été, demeurant au collége de Navarre, d'apprendre à siffler à des linottes. Un de ses amis, souffleur de sa profession, lui laissa en mourant tous ses secrets, et le prêtre s'en servit heureusement : cela établit sa réputation. Il se trouva, en Normandie, auprès de chez le maréchal, qui est homme à s'entêter fort aisément. Il vanta le prêtre, et, enfin, lui établit une réputation d'habileté qu'il ne méritait nullement. Ce fut l'homme dont madame la dauphine se servit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, et redevint ensuite dans le même état. Peu de gens se souciaient de cette princesse, parce qu'elle ne contribuait, ni à la fortune des personnes, ni aux plaisirs de la cour. Il y avait un temps assez considérable que M. de La Trémouille faisait l'amoureux d'elle publiquement. Il était à la vérité parfaitement bien fait, mais d'une laideur choquante, et, l'on peut dire, non commune. On

l'accusait d'avoir l'esprit à l'avenant. On était si accoutumé à le voir lorgner, que personne n'y faisait la moindre attention, et l'on ne s'avisait pas de faire le tort à madame la dauphine de croire qu'elle l'aimât. Cependant, quelques gens osèrent à la fin le penser. Madame la dauphine lui parlait, même plus souvent qu'à un autre, parce qu'il se présentait plus souvent à elle. On n'a pu savoir si M. de La Trémouille avait pris la liberté de lui découvrir sa passion un peu plus évidemment que par des lorgneries ; mais, enfin, la dauphine lui fit dire par la d'Arpajon, sa dame d'honneur, de ne se plus présenter devant elle.

Cela se serait passé entre eux trois et peut-être Monseigneur, à qui madame la dauphine pouvait l'avoir dit, si M. de La Trémouille ne se fût avisé d'en aller porter sa plainte au roi, qui lui répondit que madame la dauphine était sage, qu'elle avait ses raisons pour cette défense, et que, peut-être, le tort qu'elle avait eu, c'était de ne l'avoir pas faite plus tôt.

Dans ce temps-là, il se passa une autre scène assez considérable, à l'égard de madame la duchesse.

Elle était des plus jeunes et des plus éveillées, et rassemblait chez elle ce qu'il y avait de plus jeunes femmes, à la tête desquelles était ma-

dame de Valentinois, fille de M. d'Armagnac, plus coquette, elle toute seule, que toutes les femmes du royaume ensemble.

Dès l'hiver, il y avait eu une grande affaire : M. de Marsan, de qui madame la duchesse s'était moquée, pendant qu'il était amoureux de la cadette Grammont, s'avisa de lorgner madame la duchesse, à ce qu'on dit, pour se venger d'elle, et pour en faire un sacrifice à sa maîtresse. Madame la duchesse répondit aux lorgneries. M. de Marsan écrivit; madame la duchesse fit réponse. Ces sortes de vengeances, avec une aussi jolie personne, et du rang de madame la duchesse, retombent bien souvent sur les maîtresses. Je crois que cela fût arrivé; car les deux meilleurs amis de M. de Marsan, qui étaient Comminge et Mailly, étaient amoureux chacun d'une fille de madame la duchesse; le premier, d'une mademoiselle de Doré, qu'il y avait long-temps qui faisait l'amour, et qui l'avait fait avec le prince d'Harcourt, avant que d'entrer chez madame la duchesse; l'autre, d'une mademoiselle de La Roche-Ainard. Elles étaient toutes deux favorites de madame la duchesse, et lièrent ce commerce. Il fut découvert. M. le prince s'en plaignit au roi. Le roi lui dit qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait, qu'il ne se mêlait plus de la conduite

de madame la duchesse. Madame la duchesse fut bien grondée. Le roi ne voulut pas lui en parler; mais il dit à madame de Maintenon de le faire. Madame de Maintenon en parla à madame la duchesse, qui se mit à lui rire au nez, et dit qu'elle n'avait écrit que pour se moquer de M. de Marsan.

A cette affaire, se mêla un autre incident. M. le prince qui, quand il veut savoir quelque chose, y prend tous les soins imaginables, mit des gens en campagne pour savoir ce qui se passait chez madame la duchesse. On lui vint rapporter que l'on avait vu sortir de chez elle un homme qui se cachait. M. le prince envoya querir madame de Mareuil, qui était la dame d'honneur, pour savoir qui était cet homme; madame de Mareuil jura qu'il n'en était point entré, et que madame la duchesse avait demeuré, tout le jour, seule dans son cabinet avec madame de Valentinois. On fit de grandes perquisitions; enfin, on trouva que c'était un peintre que madame de Valentinois avait fait venir, pour avoir un portrait en petit à donner, à ce qu'on dit, à M. de Barbesieux, qui était son amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles en fondirent en larmes, et l'on interdit à madame la duchesse tout commerce avec madame de Valentinois; mais elles se re-

joignirent bientôt, et puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque temps dans une assez bonne intelligence; mais, peu après le départ de M. le duc pour l'armée, il y eut une nouvelle scène, ou plutôt une continuation de la première. M. le prince en reparla au roi, mais avec plus de chaleur. Enfin, les filles furent chassées. Mesdemoiselles de Doré et de La Roche-Ainard allèrent dans des couvens; mademoiselle de Paulmi demeura chez madame la princesse, et se maria peu de temps après. Le roi ordonna que madame la duchesse serait toujours avec madame la princesse; que, quand elle irait à Chantilly, elle ne recevrait pas de visite dans son appartement. Rien de tout cela ne fut exécuté, hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ses filles.

Les armées étaient en campagne : celle de M. le maréchal d'Humières dans le pays ennemi; M. de Duras, dans le pays de Mayence, avec de la cavalerie seulement, ayant laissé toute son infanterie dans les places, et surtout à Landau. La disposition de celle des ennemis était que M. de Bavière devait être à la tête du haut Rhin : on donna de ce côté-là un corps de cavalerie à commander au comte de Choiseul; M. de Lorraine devait occuper le Palatinat et

l'électorat de Mayence; M. de Saxe devait être dans le pays de Trèves, et joindre M. de Lorraine quand il en aurait besoin; et M. de Brandebourg, avec les troupes de Munster et des troupes de Hollande, dans l'électorat de Cologne. L'empereur avait laissé M. de Bade en Hongrie, pour faire tête aux Turcs avec une armée médiocre.

L'électeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chose. Il s'était déjà saisi de Nuits, quand les troupes du roi l'avaient abandonné. On avait aussi retiré toutes les troupes françaises de Kayserswerd, et l'on y avait laissé une garnison allemande. Ce fut à cette place, qui était mauvaise, que s'attacha M. l'électeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant; le quatrième, la garnison allemande obligea Marconié, qui en était gouverneur, et qui était Français, de se rendre. Le roi n'avait plus de place où il y eût de ses troupes, que Bonn. M. le cardinal de Furstemberg en était parti, quand il avait vu les troupes de M. l'électeur s'approcher du pays de Cologne, et était venu demeurer à Metz. Cependant, M. l'électeur de Brandebourg, n'osant pas attaquer Bonn dans les règles avec son armée, se contenta de l'investir, et, peu de temps après, se résolut de la bombarder. M. de Lorraine était arrivé à

Francfort, et tous les princes dont les troupes composaient l'armée qui devait agir de ce côté-là s'y étaient rendus. On y tenait force conseils de guerre, où l'on ne décidait rien; chacun parlait selon son intérêt : tous voulaient que l'on attaquât une place; mais chacun voulait que ce fût celle qui était la plus près de ses états, et, par conséquent celle qui les pouvait le plus incommoder. La ville de Francfort voulait absolument Mayence, et offrait une somme considérable, et de fournir tout ce qui serait nécessaire pour les frais du siége. Cela était tentant; mais M. de Lorraine n'y opinait pas, parce qu'il avait peur de risquer sa réputation; il savait la quantité de troupes qu'il y avait dans la place. Le marquis d'Huxelles avait de la réputation, parce que M. de Louvois l'avait élevé en très-peu de temps. M. de Duras était en Alsace avec une armée considérable : tout cela faisait douter du succès du siége.

L'Espagne avait une envie démesurée de voir des enfans à son roi. Peu de jours après que la reine fut morte, on proposa au Roi Catholique de se remarier, et on lui fit voir les portraits de l'infante de Portugal, de la princesse de Toscane, et de la troisième fille de l'électeur palatin, dont l'aînée avait épousé l'empereur, et la seconde, le roi de Portugal. On ne sait si ce

fut le goût, dont il n'avait guère, qui prévalut, ou les conseils de ses ministres, qui étaient l'écho de M. de Mansfeld; mais il choisit la fille de l'électeur palatin, qui était des trois la moins *belle*. On demanda des vaisseaux au roi de Portugal, pour l'aller chercher. Le ministre du roi obligea le roi de Portugal à n'en point donner. M. de Mansfeld fut choisi par le roi d'Espagne, pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un vaisseau portugais, passa en Angleterre, vit le prince d'Orange comme roi, ce qu'avait déjà fait l'ambassadeur d'Espagne et l'envoyé de l'empereur, prit des ordres du prince d'Orange, pour qu'on lui fournit, en Hollande, tous les vaisseaux qui seraient nécessaires pour la sûreté du passage de la reine, et s'en alla à la cour de l'empereur.

La flotte de la Méditerranée se mit en mer, sous le commandement du chevalier de Tourville; l'on publiait que ce n'était que pour la Méditerranée : cependant il ouvrit ses ordres secrets, et trouva que c'était pour passer dans l'Océan, et venir à Brest joindre le reste de l'armée navale. Elle était composée de vingt-deux vaisseaux de guerre. Il y en avait beaucoup parmi qui ne pouvaient soutenir ni un combat, ni l'effort d'une tourmente. On n'avait voulu que paraître, et mettre beaucoup de vaisseaux

sur mer. La flotte fut long-temps à passer. On pressait extrêmement l'armement de Brest ; on envoyait courriers sur courriers au maréchal d'Estrées, qui était vice-amiral, et qui comptait de commander toute cette flotte. Jamais la France n'en avait mis une si nombreuse sur pied, et jamais elle n'avait paru plus nécessaire. On savait la jonction de beaucoup de vaisseaux hollandais avec les Anglais, et qu'ainsi ils ne manqueraient pas de mettre les premiers en mer. On avait beau presser pour les nôtres ; cela était inutile, parce qu'il manquait une infinité de choses qu'il fallait qui vinssent de différens endroits, et l'on n'allait pas commodément des ports de la Manche à ceux de l'Océan, de manière que les Anglais nous tenaient une infinité de choses bloquées. On attendait un gros vaisseau de Dunkerque, qu'on n'osa faire joindre. Nos matelots n'étaient pas en grand nombre ; la religion en avait fait évader une infinité, et des meilleurs ; et il en fallait un furieux nombre. On fut donc obligé de prendre des bateliers de la rivière de Loire pour les remplacer ; mais il fallait les dresser, tout cela demandait du temps ; et à la cour on n'en voulait pas donner. M. de Seignelay donna ses ordres pour que tout ce qui était nécessaire tâchât au moins d'arriver, et il partit de Versailles pour

se rendre à Brest, où le maréchal d'Estrées le reçut fort bien, quoique, dans le fond du cœur, ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conférence sur la marine; et, dans la conférence, M. de Seignelay lui donna une lettre du roi, qui lui marquait, qu'étant informé des desseins des ennemis, il le croyait plus nécessaire à commander le long des côtes les troupes qu'il avait, qu'à commander l'armée navale. La lettre était fort douce; mais il n'y avait miel qui pût faire avaler un tel poison. Le maréchal sentit le dégoût de celui-ci aussi vivement qu'on le peut sentir. On lui avait fait toujours, et dans tous les temps, commander les flottes; il avait toute l'expérience que l'on peut avoir; il était revêtu d'une grande dignité, et on lui ôtait sa fonction dans le temps qu'elle était la plus brillante, sous un fort mauvais prétexte, pour la donner à un homme, dont la dignité, le mérite et la naissance étaient fort inférieurs au maréchal; mais celui à qui on la donnait était un homme soumis, qui, de tout temps, avait été des plaisirs de M. de Seignelay, et qui était le seul homme de la marine, pour qui il eût une sorte de confiance et d'amitié. Le maréchal soutint ce coup avec douleur, mais sans bassesse, et partit pour aller donner ses ordres où le roi lui ordonnait. M. de Seignelay cependant trancha du maître

dans la marine, comme font tous les ministres du roi chacun dans leur district, donna des ordres signés Louis, et plus bas *Colbert*. Il était enfin général en tout, hors qu'il ne donnait pas le mot, et même il en avait et les habits et la mine. Dans sa pénible fonction, il parla d'aller attaquer les ennemis jusque dans leurs ports, exagéra le peu de cas que le roi faisait des combats de mer qui s'étaient donnés jusqu'à lui, et dit qu'il prétendait que ces combats fussent dorénavant plus décisifs, et que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua, demeura quelque temps embarqué, et fit faire de grandes provisions. En un mot, il n'y eut personne qui n'eût cru qu'il allait tout de bon commander l'armée. Quand on sut cette nouvelle à la cour, elle parut fort extraordinaire. Tout le monde, grands et petits, s'y trouvaient intéressés, et il n'y avait personne qui ne songeât que, puisque l'on faisait un aussi grand tort à un homme de la dignité du maréchal d'Estrées, on devait s'attendre à pis. M. de Seignelay s'ennuya bientôt sur son vaisseau. On n'avait nulle nouvelle de la flotte de la Méditerranée; cependant les ennemis parurent à la hauteur d'Ouessant, qui est une petite île à huit lieues de Brest, et parurent au nombre de soixante vaisseaux. On avait de petits bâtimens de garde, qui en vinrent avertir.

Le maréchal d'Estrées s'en revint incessamment à Brest, parce que c'était la grande affaire. M. de Seignelay, qui n'avait plus d'affaires, songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux dames de Brest, conserva peu le *decorum* de ministre, laissa promener les ennemis huit ou dix jours le long des côtes, et souffrit qu'il vînt une escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demi-lieue de la côte, et à quatre de Brest. Pendant ce temps-là pourtant, le convoi qu'il attendait des ports de la Manche, arriva fort heureusement : il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargés de ce qui manquait pour la flotte; il lui vint des matelots de tous côtés : enfin cette flotte, à qui tout manquait huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les officiers ne voulaient pas même monter sur leurs vaisseaux, fut pourvue de tout au delà de ce qu'il fallait.

Malgré cette heureuse réussite et les plaisirs que prenait M. de Seignelay, il ne laissait pas d'avoir ses heures de chagrin. La flotte de Provence n'arrivait pas; on avait nouvelle qu'elle avait passé à Cadix, il y avait bien du temps. Celle des ennemis était justement au passage pour arriver à Brest; on avait envoyé au-devant des vaisseaux qui ne revenaient pas. On lui rendait aussi compte de l'inquiétude du roi : elle

augmentait la sienne, d'autant plus qu'il avait emporté l'armement du roi à lui, et que tous les autres ministres n'en avaient point été d'avis. Il se lassa enfin de voir continuellement cette escadre des ennemis s'avancer du côté de Brest; il en fit sortir une de dix vaisseaux de la rade, pour donner la chasse aux ennemis quand ils paraîtraient : cela leur fit tenir un peu bride en main. Le vent avait toujours été assez bon aux ennemis; il changea un soir, et fut si violent qu'il les obligea de quitter Ouessant, et de se retirer aux côtes d'Angleterre. Ce vent, qui leur était contraire, était bon à l'armée de Provence. Tourville, qui, il y avait deux jours, était à vingt lieues de Brest, et qui avait su, par un petit bâtiment anglais qu'il avait pris, que l'armée des ennemis était à la hauteur d'Ouessant, jugeant qu'ils n'avaient pas pu demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles, et arriva dans l'endroit où se tenait ordinairement leur escadre. Il y avait vingt-quatre heures qu'ils s'en étaient retirés; ainsi son arrivée fut due à un coup du ciel; car il eût été obligé de s'en retourner, ou d'aller à Rochefort, si les ennemis eussent encore demeuré long-temps là. La joie de son arrivée fut grande à Brest, et encore plus grande à la cour, où l'on commençait d'en désespérer.

On avait déjà commencé à faire marcher en Flandre les troupes de Guyenne; le maréchal de Lorge avait eu aussi avis qu'on l'en tirerait bientôt. Il n'y avait plus d'autres troupes qu'en Bretagne et en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandre, aussitôt que le courrier eut apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitait le plus en France, et qui nous était la plus importante dans la conjoncture présente, était la mort du pape. On apprit qu'il était malade à l'extrémité. Lavardin, qui avait été envoyé ambassadeur à Rome, parce qu'on n'en avait pas pu trouver d'autre qui y voulût aller, dans l'assurance où l'on était à peu près de ne pas réussir à une si pénible négociation, avait été rappelé. Ce ministre s'était fort mal gouverné avec le cardinal d'Estrées, et avait pris des engagemens tout contraires aux siens et à tous ceux que la France avait. Avant que de partir de Paris, il avait commencé à prendre des liaisons avec l'abbé Servien, qui avait été envoyé par le pape pour apporter la barrette aux cardinaux nommés. L'abbé Servien était ennemi particulier du cardinal. Il était Français, mais établi à Rome depuis longtemps avec une charge chez le pape, et voulait faire sa fortune indépendamment de la France.

Cet abbé donna à Lavardin des vues toutes contraires à celles qu'il devait prendre; d'autant plus que l'intention du roi et de M. de Croissi, secrétaire d'état des étrangers, était que l'ambassadeur ne fît rien que de concert avec le cardinal, qui était un homme d'un esprit supérieur; qui, depuis long-temps, était à Rome; qui, outre cela, y avait fait beaucoup de voyages, et, par conséquent, connaissait beaucoup mieux cette cour qu'un homme qui n'y faisait que d'arriver. Dans toutes les affaires qui se rencontrèrent pendant l'ambassade de Lavardin, il jetait la faute sur le cardinal d'Estrées; mais lui, plus sage et plus posé, ne donnait des coups à Lavardin que quand ils pouvaient bien porter. On avait donné à l'ambassadeur beaucoup d'officiers de marine et des gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contens de ses manières, de sa mauvaise chère, de son peu d'apparat; au lieu que le cardinal d'Estrées gagnait le cœur à tous par ses manières honnêtes et par sa magnificence. Enfin, pendant deux ans et demi que Lavardin fut ambassadeur à Rome, il ne s'attira que beaucoup de brocards, dépensa bien de l'argent, ne parut guère, et ne réussit à aucune de ses négociations. Cela n'était pas bien étonnant, vu l'obstination du

pape et la haine qu'il portait au roi et à la nation, haine qui n'a que trop paru, par la manière dont il a engagé toute l'Europe contre nous, et par le peu de secours qu'il voulut accorder au roi d'Angleterre, qui perdait son royaume parce qu'il était trop zélé catholique. Ce roi, en partant de France, avait envoyé M. Porter, homme de beaucoup d'esprit, pour tâcher de tirer du secours de Sa Sainteté, qui ne lui donna, pour tout réconfort, que des chapelets et des indulgences, choses fort peu nécessaires à d'autres qu'à des dévots consommés, et qui n'étaient d'aucune utilité pour reconquérir un royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de Sa Sainteté, qui disait envoyer à l'empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'empereur employait contre le roi.

Quand on vit le peu de succès de l'ambassadeur dans ces affaires, la dépense furieuse qu'il faisait au roi, et le besoin qu'on avait d'officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le pape ne se portait pas bien. La reine de Suède, qui ne nous aimait pas, et le cardinal Azolin, qui était ennemi déclaré de la France, et avait part à la confiance du pape, étaient morts à peu de temps l'un de l'autre. Il y avait eu, disait-on, une prédiction sur leur mort, et l'on y joi-

gnait aussi celle du pape. Sa mauvaise santé et son âge, qui passait quatre-vingts ans, étaient la plus sûre prédiction. Quelques gens ont cru que sa mort, que l'on prévoyait prochaine, eut plus de part au rappel de Lavardin, que son peu de progrès dans les négociations.

Dans toutes les petites affaires qui se passèrent en Flandre, les troupes du roi, quoiqu'il y en eût beaucoup de nouvelles dans l'armée, avaient l'avantage sur celles des ennemis; mais ils en avaient un autre, qui était qu'il en désertait un nombre infini des nôtres, et que des leurs il n'en désertait point. L'affaire la plus considérable qu'il y eut, fut un détachement où Saint-Gelais commandait. On tomba sur une partie des gardes à cheval du roi d'Espagne aux Pays-Bas. Ils témoignèrent une bravoure extraordinaire, et revinrent jusqu'à cinq fois à la charge : ils furent pourtant tous tués ou faits prisonniers. Comme la cavalerie des Espagnols n'était pas montée, les gouverneurs des places faisaient ce qu'ils pouvaient pour la monter à nos dépens, et envoyaient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourrage. Il y en eut un d'assez insolent pour venir se mettre entre les gardes, pour prendre des chevaux, dès le soir, à l'abreuvoir, et il fut assez indiscret pour tirer. Rien ne le pouvait mieux faire découvrir : aussi

le fut-il; et le bruit en vint aussitôt au quartier général, que les gardes étaient attaquées. Tous les jeunes gens qui y étaient montèrent à cheval, et poussèrent sans savoir ce que c'était; le prince de Rohan, fils de M. de Soubise, eut le genou cassé; Nogaret, un cheval tué sous lui, et le bras un peu égratigné. Tout le parti fut sacrifié; il ne s'en sauva pas un seul. C'étaient là les grandes affaires du maréchal d'Humières, à cause des ordres qu'il avait. Pour ce qui regardait l'armée de M. de Duras, on n'y avait point encore vu d'ennemis, et il n'y avait eu que de la cavalerie rassemblée.

M. de Lorraine avait envoyé à l'empereur pour savoir s'il voulait absolument que l'on assiégeât Mayence, et lui en remontrer les inconvéniens. Il en reçut l'ordre et s'y disposa. La nouvelle vint à Versailles de cette résolution. La joie en fut grande; le roi même et M. de Louvois dirent que, si les ennemis avaient pris un conseil d'eux, ils n'auraient pas fait autre chose. Il y eut beaucoup de paris à la cour qu'ils l'attaqueraient ou qu'ils ne l'attaqueraient pas. Le maréchal de Bellefond, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria encore, trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la tranchée, qu'ils ne l'attaqueraient pas. Mayence était un si grand événement, que

tout le monde avait les yeux attachés dessus.

L'empereur s'avança à Neubourg pour le mariage de la reine d'Espagne. Il devait venir ensuite à Ausbourg, pour tâcher de faire déclarer son fils roi des Romains, qui était déjà roi de Hongrie. Jamais il ne pouvait prendre une plus belle occasion : toute l'Allemagne était dans ses intérêts, et protestans et catholiques; et c'était peut-être la seule fois que cela s'était ainsi rencontré, et, s'il y avait un temps où le roi ne pût lui apporter d'obstacle, c'était celui-là.

M. de Bavière se rendit à Mayence. M. de Lorraine y disposa ses attaques, et en fit trois, qui furent celle de l'Empire, celle des Saxons, et celle des Bavarois. L'armée n'était composée que de quarante mille hommes : la quantité de troupes qu'il y avait dans Mayence, faisait qu'ils étaient obligés de monter une tranchée très-forte, et leurs troupes en étaient fort fatiguées. Quand M. de Duras vit le siége en train, il commença à rassembler son armée, fit joindre la cavalerie et l'infanterie, passa le Rhin à Philisbourg, entra dans le Palatinat, et voulut occuper les postes que remplissaient des troupes de M. l'électeur de Bavière, commandées par M. de Sérini, qui était son général. On en reprit d'abord quelques-uns, et l'on fut à Heidelberg,

qui était l'endroit où il y en avait davantage, ne doutant point que l'on ne l'emportât; mais cela ne réussit pas comme l'on avait espéré. M. de Sérini jeta beaucoup de troupes dedans, et se retira dans les bois avec le reste. On voulut faire attaquer Heidelberg; mais l'on y trouva trop de résistance. M. de Duras jeta la faute de la réussite sur Tessé, maréchal de camp, qui avait eu l'ordre de l'évacuer et de le raser, disant qu'il l'avait assuré que cette place ne pourrait être en un moindre état de défense. Il fallut s'en revenir avec sa courte honte. On prit et brûla un assez gros bourg, où il y avait beaucoup de troupes, et tous les châteaux qui étaient à portée d'incommoder l'Alsace pendant l'hiver. On fit environ quatre mille prisonniers dans toutes ces places, et on les envoya en France, où ils furent dispersés dans les villes.

Dans le temps que l'on commença à parler du siége de Mayence par l'armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandre n'attaquât Dinant, qui était une place de la dernière importance pour le roi. On fit partir Guiscard, colonel de Normandie et brigadier, pour aller se jeter dedans avec ses deux bataillons. Il était très-brave garçon, et avait beaucoup de mérite; mais, six mois auparavant, on ne le croyait pas seulement digne d'être colonel de Normandie,

et on lui avait donné tous les dégoûts imaginables. Il paraissait à la cour que l'on avait envie de secourir Mayence. On en parlait beaucoup; on disait aussi que le roi avait permis à M. le maréchal d'Humières de donner bataille, de manière que tout le monde était fort éveillé sur les événemens. On ne doutait point aussi de voir un combat naval, de manière que tout était aussi en mouvement sur cela. On fut quelques jours à raccommoder les vaisseaux, et à faire prendre de l'eau à ceux de Provence, en attendant que le vent fût bon pour sortir de Brest. Il y avait des officiers qui devaient passer en Irlande. Gacé, qui était gouverneur du pays d'Aunis et de la Rochelle, avait eu le dégoût que l'on y avait envoyé, à la fin de l'hiver, La Trousse pour y commander. La Trousse se trouva extrêmement mal, et par conséquent dans l'impossibilité de servir. On y envoya Saint-Rhut prendre sa place : ce dégoût-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller servir en Irlande, et il fut lieutenant général du roi d'Angleterre. Outre lui, le roi envoya encore le marquis d'Escars, vieux brigadier, avec MM. d'Hocquincourt, d'Amanse et de Saint-Pater, qui étaient de jeunes colonels. On fit appareiller un vaisseau pour les porter, et, quand le vent fut bon, la flotte mit à la

voile. Le vaisseau destiné pour l'Irlande et une grande flûte, destinée à porter les équipages, se séparèrent de l'armée navale pour aller en Irlande; mais la flotte, sur laquelle était M. de Seignelay, s'en alla descendre à Belle-Isle. Le vaisseau, dont je viens de parler, destiné pour l'Irlande, fut attaqué par les Anglais, à son retour à Belle-Isle, et le capitaine en fut tué. Voilà à quoi se termina, pour lors, l'exploit de la plus formidable armée que le roi eût jusqu'à présent mise sur mer.

FIN DES MÉMOIRES DE LA COUR DE FRANCE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

PRÉFACE.

Henriette de France, veuve de Charles Ier., roi d'Angleterre, avait été obligée par ses malheurs de se retirer en France, et avait choisi pour sa retraite ordinaire le couvent de Sainte-Marie de Chaillot. Elle y était attirée par la beauté du lieu, et plus encore par l'amitié qu'elle avait pour la mère Angélique[1], supérieure de cette maison. Cette personne était venue fort jeune à la cour, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

Ce prince, dont les passions étaient pleines d'innocence, en était devenu amoureux, et elle avait répondu à sa passion par une amitié fort tendre, et par une si grande fidélité pour la confiance dont il l'honorait, qu'elle avait été à l'épreuve de

[1] Mademoiselle de La Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, reine de France.

5*

tous les avantages que le cardinal de Richelieu lui avait fait envisager.

Comme ce ministre vit qu'il ne la pouvait gagner, il crut, avec quelque apparence, qu'elle était gouvernée par l'évêque de Limoges, son oncle, attaché à la reine par madame de Seneçay [1]. Dans cette vue, il résolut de la perdre, et de l'obliger à se retirer de la cour : il gagna le premier valet de chambre du roi, qui avait leur confiance entière, et l'obligea à rapporter de part et d'autre des choses entièrement opposées à la vérité. Elle était jeune et sans expérience, et crut ce qu'on lui dit : elle s'imagina qu'on l'allait abandonner, et se jeta dans les filles de Sainte-Marie. Le roi fit tous ses efforts pour l'en tirer : il lui montra clairement son erreur et la fausseté de ce qu'elle avait cru ; mais elle résista à tout, et se fit religieuse quand le temps le lui put permettre.

Le roi conserva pour elle beaucoup d'amitié, et lui donna sa confiance : ainsi,

---

[1] Dame d'honneur d'Anne d'Autriche.

quoique religieuse, elle était très-considérée, et elle le méritait. J'épousai son frère quelques années avant sa profession; et, comme j'allais souvent dans son cloître, j'y vis la jeune princesse d'Angleterre, dont l'esprit et le mérite me charmèrent. Cette connaissance me donna depuis l'honneur de sa familiarité, en sorte que, quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle; et, quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à la mort beaucoup de bonté, et eut beaucoup d'égards pour moi.

Je n'avais aucune part à sa confidence sur de certaines affaires; mais, quand elles étaient passées, et presque rendues publiques, elle prenait plaisir à me les raconter.

L'année 1664, le comte de Guiches [1] fut exilé. Un jour qu'elle me faisait le récit de quelques circonstances assez extraordinaires de sa passion pour elle : Ne trouvez-vous pas, me dit-elle, que, si tout ce

[1] Fils aîné du maréchal de Grammont.

qui m'est arrivé et les choses qui y ont relation étaient écrits, cela composerait une jolie histoire? Vous écrivez bien, ajouta-t-elle; écrivez, je vous fournirai de bons mémoires.

J'entrai avec plaisir dans cette pensée, et nous fîmes ce plan de notre histoire, telle qu'on la trouvera ici.

Pendant quelque temps, lorsque je la trouvais seule, elle me contait des choses particulières que j'ignorais; mais cette fantaisie lui passa bientôt, et ce que j'avais commencé demeura quatre ou cinq années sans qu'elle s'en souvînt.

En 1669, le roi alla à Chambord : elle était à Saint-Cloud, où elle faisait ses couches de la duchesse de Savoie, aujourd'hui régnante; j'étais auprès d'elle; il y avait peu de monde; elle se souvint du projet de cette histoire, et me dit qu'il fallait la reprendre. Elle me conta la suite des choses qu'elle avait commencé à me dire : je me remis à les écrire; je lui montrais le matin ce que j'avais fait sur ce qu'elle m'avait dit le soir; elle en était très-contente :

c'était un ouvrage assez difficile que de tourner la vérité, en de certains endroits, d'une manière qui la fît connaître, et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. Elle badinait avec moi sur les endroits qui me donnaient le plus de peine, et elle prit tant de goût à ce que j'écrivais, que, pendant un voyage de deux jours que je fis à Paris, elle écrivit elle-même ce que j'ai marqué pour être de sa main, et que j'ai encore.

Le roi revint : elle quitta Saint-Cloud, et notre ouvrage fut abandonné. L'année suivante, elle fut en Angleterre; et, peu de jours après son retour, cette princesse, étant à Saint-Cloud, perdit la vie d'une manière qui fera toujours l'étonnement de ceux qui liront cette histoire. J'avais l'honneur d'être auprès d'elle, lorsque cet accident funeste arriva; je sentis tout ce que l'on peut sentir de plus douloureux, en voyant expirer la plus aimable princesse qui fut jamais, et qui m'avait honorée de ses bonnes grâces; cette perte est de celles dont on ne se console jamais, et

qui laissent une amertume répandue dans tout le reste de la vie.

La mort de cette princesse ne me laissa ni le dessein ni le goût de continuer cette histoire, et j'écrivis seulement les circonstances de sa mort dont je fus témoin.

FIN DE LA PRÉFACE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

PREMIÈRE PARTIE.

La paix était faite entre la France et l'Espagne; le mariage du roi était achevé après beaucoup de difficultés; et le cardinal Mazarin, tout glorieux d'avoir donné la paix à la France, semblait n'avoir plus qu'à jouir de cette grande fortune où son bonheur l'avait élevé : jamais ministre n'avait gouverné avec une puissance si absolue; et jamais ministre ne s'était si bien servi de sa puissance pour l'établissement de sa grandeur.

La reine-mère [1], pendant sa régence, lui avait laissé toute l'autorité royale, comme un fardeau trop pesant pour un naturel aussi paresseux que le sien. Le roi [2], à sa majorité, lui avait trouvé cette autorité entre les mains, et n'avait eu ni la force, ni peut-être même l'envie de la lui ôter. On lui représentait les troubles que la mauvaise conduite de ce cardinal avait excités, comme un effet de la haine des princes pour un ministre qui avait voulu donner des bornes à leur ambition; on lui faisait considérer le ministre comme un homme qui seul avait tenu le timon de l'état pendant l'orage qui l'avait agité, et dont la bonne conduite en avait peut-être empêché la perte.

Cette considération, jointe à une soumission sucée avec le lait, rendit le cardinal plus absolu sur l'esprit du roi, qu'il ne l'avait été sur celui de la reine. L'étoile qui lui donnait une autorité si entière s'étendit même jusqu'à l'amour. Le roi n'avait pu porter son cœur hors de la famille de cet heureux ministre; il l'avait donné, dès sa plus tendre jeunesse, à la troisième de ses nièces, mademoiselle de Mancini [3]; et, s'il

---

[1] Anne d'Autriche.

[2] Louis XIV.

[3] Depuis madame de Soissons.

le retira quand il fut dans un âge plus avancé, ce ne fut que pour le donner entièrement à une quatrième nièce, qui portait le même nom de Mancini [1], à laquelle il se soumit si absolument, que l'on peut dire qu'elle fut la maîtresse d'un prince que nous avons vu depuis maître de sa maîtresse et de son amour.

Cette même étoile du cardinal produisait seule un effet si extraordinaire. Elle avait étouffé dans la France tous les restes de cabale et de dissension; la paix générale avait fini toutes les guerres étrangères; le cardinal avait satisfait en partie aux obligations qu'il avait à la reine, par le mariage du roi qu'elle avait si ardemment souhaité, et qu'il avait fait, bien qu'il le crût contraire à ses intérêts.

Ce mariage lui était même favorable, et l'esprit doux et paisible de la reine ne lui pouvait laisser lieu de craindre qu'elle entreprît de lui ôter le gouvernement de l'état; enfin, on ne pouvait ajouter à son bonheur que la durée, mais ce fut ce qui lui manqua.

La mort interrompit une félicité si parfaite; et, peu de temps après que l'on fut de retour du voyage où la paix et le mariage s'étaient achevés, il mourut au bois de Vincennes, avec

[1] Depuis madame Colonne.

une fermeté beaucoup plus philosophique que chrétienne.

Il laissa par sa mort un amas infini de richesses. Il choisit le fils du maréchal de La Meilleraie [1] pour l'héritier de son nom et de ses trésors : il lui fit épouser Hortense [2], la plus belle de ses nièces, et disposa en sa faveur de tous les établissemens qui dépendaient du roi, de la même manière qu'il disposait de son propre bien.

Le roi en agréa néanmoins la disposition, aussi-bien que celle qu'il fit, en mourant, de toutes les charges et de tous les bénéfices qui étaient pour lors à donner. Enfin, après sa mort, son ombre était encore la maîtresse de toutes choses, et il paraissait que le roi ne pensait à se conduire que par les sentimens qu'il lui avait inspirés.

Cette mort donnait de grandes espérances à ceux qui pouvaient prétendre au ministère ; ils croyaient, avec apparence, qu'un roi qui venait de se laisser gouverner entièrement, tant pour les choses qui regardaient son état que pour celles qui regardaient sa personne, s'abandonnerait à la conduite d'un ministre qui ne voudrait se mêler que des affaires publiques, et qui ne

---

[1] Depuis duc de Mazarin.

[2] Depuis madame de Mazarin.

prendrait point connaissance de ses actions particulières.

Il ne pouvait tomber dans leur imagination qu'un homme pût être si dissemblable de lui-même, et qu'ayant toujours laissé l'autorité de roi entre les mains de son premier ministre, il voulût reprendre à la fois et l'autorité de roi et les fonctions de premier ministre.

Ainsi beaucoup de gens espéraient quelque part aux affaires, et beaucoup de dames, par des raisons à peu près semblables, espéraient beaucoup de part aux bonnes grâces du roi. Elles avaient vu qu'il avait passionnément aimé mademoiselle de Mancini, et qu'elle avait paru avoir sur lui le plus absolu pouvoir qu'une maîtresse ait jamais eu sur le cœur d'un amant; elles espéraient qu'ayant plus de charmes, elles auraient pour le moins autant de crédit; et il y en avait déjà beaucoup qui prenaient pour modèle de leur fortune celui de la duchesse de Beaufort [1].

Mais, pour faire mieux comprendre l'état de la cour après la mort du cardinal Mazarin, et la suite des choses dont nous avons à parler, il faut dépeindre en peu de mots les personnes de la maison royale, les ministres qui pouvaient pré-

[1] Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV.

tendre au gouvernement de l'état, et les dames qui pouvaient aspirer aux bonnes grâces du roi.

La reine-mère, par son rang, tenait la première place dans la maison royale; et, selon les apparences, elle devait la tenir par son crédit; mais le même naturel qui lui avait rendu l'autorité royale un pesant fardeau, pendant qu'elle était toute entière entre ses mains, l'empêchait de songer à en reprendre une partie, lorsqu'elle n'y était plus. Son esprit avait paru inquiet et porté aux affaires pendant la vie du roi son mari; mais, dès qu'elle avait été maîtresse et d'elle-même et du royaume, elle n'avait pensé qu'à mener une vie douce, à s'occuper à ses exercices de dévotion, et avait témoigné une assez grande indifférence pour toutes choses. Elle était sensible néanmoins à l'amitié de ses enfans : elle les avait élevés auprès d'elle avec une tendresse qui lui donnait quelque jalousie des personnes avec lesquelles ils cherchaient leurs plaisirs; ainsi elle était contente, pourvu qu'ils eussent l'attention de la voir, et elle était incapable de se donner la peine de prendre sur eux une véritable autorité.

La jeune reine était une personne de vingt-deux ans, bien faite de sa personne, et qu'on pouvait appeler belle, quoiqu'elle ne fût pas agréable. Le peu de séjour qu'elle avait fait en

France, et les impressions qu'on en avait données avant qu'elle y arrivât, étaient cause qu'on ne la connaissait quasi pas, ou que du moins on croyait ne la pas connaître, en la trouvant d'un esprit fort éloigné de ces desseins ambitieux dont on avait tant parlé. On la voyait tout occupée d'une violente passion pour le roi, attachée dans tout le reste de ses actions à la reine sa belle-mère, sans distinction de personnes, ni de divertissemens, et sujette à beaucoup de chagrin, à cause de l'extrême jalousie qu'elle avait du roi.

Monsieur, frère unique du roi, n'était pas moins attaché à la reine sa mère. Ses inclinations étaient aussi conformes aux occupations des femmes, que celles du roi en étaient éloignées. Il était beau et bien fait; mais d'une beauté et d'une taille plus convenables à une princesse qu'à un prince : aussi avait-il plus songé à faire admirer sa beauté de tout le monde, qu'à s'en servir pour se faire aimer des femmes, quoiqu'il fût continuellement avec elles; son amour-propre semblait ne le rendre capable que d'attachement pour lui-même.

Madame de Thianges [1], fille aînée du duc de

---

[1] Mademoiselle de Rochechouart, sœur aînée de madame de Montespan.

Mortemart, avait paru lui plaire plus que les autres; mais leur commerce était plutôt une confidence libertine qu'une véritable galanterie. L'esprit du prince était naturellement doux, bienfaisant et civil, capable d'être prévenu, et si susceptible d'impressions, que les personnes qui l'approchaient pouvaient quasi répondre de s'en rendre maîtres, en le prenant par son faible. La jalousie dominait en lui, mais cette jalousie le faisait plus souffrir que personne, la douceur de son humeur le rendant incapable des actions violentes que la grandeur de son rang aurait pu lui permettre.

Il est aisé de juger, par ce que nous venons de dire, qu'il n'avait nulle part aux affaires, puisque sa jeunesse, ses inclinations et la domination absolue du cardinal étaient autant d'obstacles qui l'en éloignaient.

Il semble qu'en voulant décrire la maison royale, je devais commencer par celui qui en est le chef : mais on ne saurait le dépeindre que par ses actions; et celles que nous avons vues jusqu'au temps dont nous venons de parler étaient si éloignées de celles que nous avons vues depuis, qu'elles ne pourraient guère servir à le faire connaître. On en pourra juger par ce que nous avons à dire : on le trouvera sans doute un des plus grands rois qui aient jamais

été, un des plus honnêtes hommes de son royaume, et l'on pourrait dire le plus parfait, s'il n'était point si avare de l'esprit que le ciel lui a donné, et qu'il voulût le laisser paraître tout entier, sans le renfermer si fort dans la majesté de son rang.

Voilà quelles étaient les personnes qui composaient la maison royale. Pour le ministère, il était douteux entre M. Fouquet, surintendant des finances, M. Le Tellier, secrétaire d'état, et M. Colbert [1]. Ce troisième avait eu, dans les derniers temps, toute la confiance du cardinal Mazarin : on savait que le roi n'agissait encore que selon les sentimens et les mémoires de ce ministre; mais l'on ne savait pas précisément quels étaient les sentimens et les mémoires qu'il avait donnés à Sa Majesté. On ne doutait pas qu'il n'eût ruiné la reine-mère dans l'esprit du roi, aussi-bien que beaucoup d'autres personnes; mais on ignorait celles qu'il y avait établies.

M. Fouquet, peu de temps avant la mort du cardinal, avait été quasi perdu auprès de lui pour s'être brouillé avec M. Colbert. Ce surintendant était un homme d'une étendue d'esprit et d'une ambition sans bornes, civil, obligeant

[1] *Depuis* contrôleur général des finances.

pour tous les gens de qualité, et qui se servait des finances pour les acquérir et pour les embarquer dans ses intrigues, dont les desseins étaient infinis pour les affaires, aussi-bien que pour la galanterie.

M. Le Tellier paraissait plus sage et plus modéré, attaché à ses seuls intérêts, et à des intérêts solides, sans être capable de s'éblouir du faste et de l'éclat comme M. Fouquet.

M. Colbert était peu connu par diverses raisons, et l'on savait seulement qu'il avait gagné la confiance du cardinal par son habileté et son économie.

Le roi n'appelait au conseil que ces trois personnes, et l'on attendait à voir qui l'emporterait sur les autres, sachant bien qu'ils n'étaient pas unis, et que, quand ils l'auraient été, il était impossible qu'ils le demeurassent.

Il nous reste à parler des dames qui étaient alors le plus avant à la cour, et qui pouvaient aspirer aux bonnes grâces du roi.

La comtesse de Soissons aurait pu y prétendre, par la grande habitude qu'elle avait conservée avec lui, et pour avoir été sa première inclination. C'était une personne qu'on ne pouvait pas appeler belle, et qui néanmoins était capable de plaire. Son esprit n'avait rien d'extraordinaire, ni de fort poli; mais il était na-

turel et agréable avec les personnes qu'elle connaissait. La grande fortune de son oncle l'autorisait à n'avoir pas besoin de se contraindre. Cette liberté qu'elle avait prise, jointe à un esprit vif et à un naturel ardent, l'avait rendue si attachée à ses propres volontés, qu'elle était incapable de s'assujettir qu'à ce qui lui était agréable. Elle avait naturellement de l'ambition, et, dans le temps où le roi l'avait aimée, le trône ne lui avait point paru trop au-dessus d'elle, pour n'oser y aspirer. Son oncle, qui l'aimait fort, n'avait pas été éloigné du dessein de l'y faire monter; mais tous les faiseurs d'horoscopes l'avaient tellement assuré qu'elle ne pourrait y parvenir, qu'il en avait perdu la pensée, et l'avait mariée au comte de Soissons. Elle avait pourtant toujours conservé quelque crédit auprès du roi, et une certaine liberté de lui parler plus hardiment que les autres; ce qui faisait soupçonner assez souvent que, dans certains momens, la galanterie trouvait encore place dans leur conversation.

Cependant il paraissait impossible que le roi lui redonnât son cœur. Ce prince était plus sensible en quelque manière à l'attachement qu'on avait pour lui, qu'à l'agrément et au mérite des personnes. Il avait aimé la comtesse de Soissons avant qu'elle fût mariée; il avait cessé

de l'aimer, par l'opinion qu'il avait que Villequier [1] ne lui était pas désagréable; peut-être l'avait-il cru sans fondement; et il y a même assez d'apparence qu'il se trompait, puisque étant si peu capable de se contraindre, si elle l'eût aimé, elle l'eût bientôt fait paraître. Mais enfin, puisqu'il l'avait quittée sur le simple soupçon qu'un autre en était aimé, il n'avait garde de retourner à elle, lorsqu'il croyait avoir une certitude entière qu'elle aimait le marquis de Vardes [2].

Mademoiselle de Mancini était encore à la cour, quand son oncle mourut. Pendant sa vie, il avait conclu son mariage avec le connétable Colonne; et l'on n'attendait plus que celui qui devait l'épouser au nom de ce connétable, pour la faire partir de France. Il était difficile de démêler quels étaient ses sentimens pour le roi, et quels sentimens le roi avait pour elle. Il l'avait passionnément aimée, comme nous l'avons déjà dit; et, pour faire comprendre jusqu'où cette passion l'avait mené, nous dirons en peu de mots ce qui s'était passé à la mort du cardinal.

---

[1] Depuis duc d'Aumont.

[2] Dubec Crepin, marquis de Vardes, capitaine des cent-suisses.

Cet attachement avait commencé pendant le voyage de Calais, et la reconnaissance l'avait fait naître plutôt que la beauté : mademoiselle de Mancini n'en avait aucune ; il n'y avait nul charme dans sa personne, et très-peu dans son esprit, quoiqu'elle en eût infiniment : elle l'avait hardi, résolu, emporté, libertin, et éloigné de toute sorte de civilité et de politesse.

Pendant une dangereuse maladie [1] que le roi avait eue à Calais, elle avait témoigné une affliction si violente de son mal, et l'avait si peu cachée, que, lorsqu'il commença à se mieux porter, tout le monde lui parla de la douleur de mademoiselle de Mancini ; peut-être, dans la suite, lui en parla-t-elle elle-même. Enfin, elle lui fit paraître tant de passion, et rompit si entièrement toutes les contraintes où la reine-mère et le cardinal la tenaient, que l'on peut dire qu'elle contraignit le roi à l'aimer.

Le cardinal ne s'opposa pas d'abord à cette passion ; il crut qu'elle ne pouvait être que conforme à ses intérêts : mais, comme il vit dans la suite que sa nièce ne lui rendait aucun compte de ses conversations avec le roi, et qu'elle prenait sur son esprit tout le crédit

---

[1] La petite vérole.

qui lui était possible, il commença à craindre qu'elle n'y en prît trop, et voulut apporter quelque diminution à cet attachement. Il vit bientôt qu'il s'en était avisé trop tard : le roi était entièrement abandonné à sa passion ; et l'opposition qu'il fit paraître ne servit qu'à aigrir contre lui l'esprit de sa nièce, et à la porter à lui rendre toute sorte de mauvais services.

Elle n'en rendit pas moins à la reine dans l'esprit du roi, soit en lui décriant sa conduite pendant la régence, ou en lui apprenant tout ce que la médisance avait inventé contre elle. Enfin, elle éloignait si bien de l'esprit du roi tous ceux qui pouvaient lui nuire, et s'en rendit maîtresse si absolue, que, pendant le temps que l'on commençait à traiter la paix et le mariage, il demanda au cardinal la permission de l'épouser, et témoigna ensuite, par toutes ses actions, qu'il le souhaitait.

Le cardinal, qui savait que la reine ne pourrait entendre sans horreur la proposition de ce mariage, et que l'exécution en eût été très-hasardeuse pour lui, se voulut faire un mérite envers la reine et envers l'état d'une chose qu'il croyait contraire à ses propres intérêts.

Il déclara au roi qu'il ne consentirait jamais à lui laisser faire une alliance si dispropor-

tionnée; et que, s'il la faisait de son autorité absolue, il lui demanderait à l'heure même la permission de se retirer hors de France.

La résistance du cardinal étonna le roi, et lui fit peut-être faire des réflexions qui ralentirent la violence de son amour. L'on continua de traiter la paix et le mariage; et le cardinal, avant que de partir pour aller régler les articles de l'un et de l'autre, ne voulut pas laisser sa nièce à la cour : il résolut de l'envoyer à Brouage. Le roi en fut aussi affligé que le peut être un amant à qui l'on ôte sa maîtresse; mais mademoiselle de Mancini, qui ne se contentait pas des mouvemens de son cœur, et qui aurait voulu qu'il eût témoigné son amour par des actions d'autorité, lui reprocha, en lui voyant répandre des larmes, lorsqu'elle monta en carrosse, qu'il pleurait et qu'il était le maître. Ces reproches ne l'obligèrent pas à le vouloir être: il la laissa partir, quelque affligé qu'il fût, lui promettant néanmoins qu'il ne consentirait jamais au mariage d'Espagne, et qu'il n'abandonnerait pas le dessein de l'épouser.

Toute la cour partit quelque temps après pour aller à Bordeaux, afin d'être plus près du lieu où l'on traitait la paix.

Le roi vit mademoiselle de Mancini à Saint-Jean-d'Angely : il en parut plus amoureux que

jamais, dans le peu de momens qu'il eut à être avec elle, et lui promit toujours la même fidélité. Le temps, l'absence et la raison le firent enfin manquer à sa promesse; et, quand le traité fut achevé, il l'alla signer à l'île de la Conférence, et prendre l'infante d'Espagne, des mains du roi son père, pour la faire reine de France dès le lendemain.

La cour revint ensuite à Paris. Le cardinal, qui ne craignait plus rien, y fit aussi revenir ses nièces.

Mademoiselle de Mancini était outrée de rage et de désespoir : elle trouvait qu'elle avait perdu en même temps un amant fort aimable et la plus belle couronne de l'univers. Un esprit plus modéré que le sien aurait eu de la peine à ne pas s'emporter dans une semblable occasion; aussi s'était-elle abandonnée à la rage et à la colère.

Le roi n'avait plus la même passion pour elle : la possession d'une princesse belle et jeune, comme la reine sa femme, l'occupait agréablement. Néanmoins, comme l'attachement d'une femme est rarement un obstacle à l'amour qu'on a pour une maîtresse, le roi serait peut-être revenu à mademoiselle de Mancini, s'il n'eût connu qu'entre tous les partis qui se présentaient alors pour l'épouser, elle souhaitait ar-

demment le duc Charles, neveu du duc de Lorraine, et s'il n'avait été persuadé que ce prince avait su toucher son cœur.

Le mariage ne s'en put faire par plusieurs raisons : le cardinal conclut celui du connétable Colonne, et mourut, comme nous avons dit, avant qu'il fût achevé.

Mademoiselle de Mancini avait une si horrible répugnance pour ce mariage, que, voulant l'éviter, si elle eût vu quelque apparence de regagner le cœur du roi, malgré tout son dépit, elle y aurait travaillé de toute sa puissance.

Le public ignorait le secret dépit qu'avait eu le roi du penchant qu'elle avait témoigné pour le mariage du neveu du duc de Lorraine ; et, comme on le voyait souvent aller au palais Mazarin, où elle logeait avec madame Mazarin, sa sœur, on ne savait si le roi y était conduit par les restes de son ancienne flamme, ou par les étincelles d'une nouvelle, que les yeux de madame Mazarin étaient bien capables d'allumer.

C'était, comme nous avons dit, non-seulement la plus belle des nièces du cardinal, mais aussi une des plus parfaites beautés de la cour. Il ne lui manquait que de l'esprit pour être accomplie, et pour lui donner la vivacité qu'elle n'avait pas : ce défaut même n'en était pas un

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

SECONDE PARTIE.

La cour était revenue à Paris aussitôt après la mort du cardinal. Le roi s'appliquait à prendre une connaissance exacte des affaires : il donnait à cette occupation la plus grande partie de son temps, et partageait le reste avec la reine sa femme.

Celui qui devait épouser mademoiselle de Mancini au nom du connétable Colonne arriva à Paris, et elle eut la douleur de se voir chassée de France par le roi : ce fut à la vérité avec tous les honneurs imaginables. Le roi la traita dans son mariage, et dans tout le reste, comme

si son oncle eût encore vécu ; mais enfin on la maria, et on la fit partir avec assez de précipitation.

Elle soutint sa douleur avec beaucoup de constance, et même avec assez de fierté; mais, au premier lieu où elle coucha en sortant de Paris, elle se trouva si pressée de sa douleur, et si accablée de l'extrême violence qu'elle s'était faite, qu'elle pensa y demeurer; enfin elle continua son chemin, et s'en alla en Italie, avec la consolation de n'être plus sujette d'un roi dont elle avait cru devoir être la femme.

La première chose considérable qui se fit après la mort du cardinal, ce fut le mariage de Monsieur avec la princesse d'Angleterre. Il avait été résolu par le cardinal; et, quoique cette alliance semblât contraire à toutes les règles de la politique, il avait cru qu'on devait être si assuré de la douceur du naturel de Monsieur, et de son attachement pour le roi, qu'on ne devait point craindre de lui donner un roi d'Angleterre pour beau-frère.

L'histoire de notre siècle est si remplie des grandes révolutions de ce royaume, et le malheur qui fit perdre la vie au meilleur roi[1] du monde,

---

[1] Charles Ier., qui eut la tête tranchée à Londres le 9 février 1649.

sur un échafaud, par les mains de ses sujets, et qui contraignit la reine sa femme à venir chercher un asile dans le royaume de ses pères, est un exemple de l'inconstance de la fortune qui est su de toute la terre.

Le changement funeste de cette maison royale fut favorable en quelque chose à la princesse d'Angleterre. Elle était encore entre les bras de sa nourrice, et fut la seule de tous les enfans de la reine sa mère [1], qui se trouva auprès d'elle pendant sa disgrâce. Cette reine s'appliquait toute entière au soin de son éducation; et, le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en souveraine, cette jeune princesse prit toutes les lumières, toute la civilité et toute l'humanité des conditions ordinaires, et conserva dans son cœur et dans sa personne toutes les grandeurs de sa naissance royale.

Aussitôt que cette princesse commença à sortir de l'enfance, on lui trouva un agrément extraordinaire. La reine-mère témoigna beaucoup d'inclination pour elle; et, comme il n'y avait nulle apparence que le roi pût épouser l'infante sa nièce, elle parut souhaiter qu'il épousât cette princesse. Le roi, au contraire, témoigna de

[1] Henriette de France, fille de Henri IV.

l'aversion pour ce mariage, et même pour sa personne; il la trouvait trop jeune pour lui, et il avouait enfin qu'elle ne lui plaisait pas, quoiqu'il n'en pût dire la raison. Aussi eût-il été difficile d'en trouver : c'était principalement ce que la princesse d'Angleterre possédait au souverain degré que le don de plaire et ce qu'on appelle grâces; et les charmes étaient répandus en toute sa personne, dans ses actions et dans son esprit, et jamais princesse n'a été si également capable de se faire aimer des hommes et adorer des femmes.

En croissant, sa beauté augmenta aussi, en sorte que, quand le mariage du roi fut achevé, celui de Monsieur et d'elle fut résolu. Il n'y avait rien à la cour qu'on pût lui comparer.

En ce même temps, le roi [1] son frère fut rétabli sur le trône par une révolution presque aussi prompte que celle qui l'en avait chassé. Sa mère voulut aller jouir du plaisir de le voir paisible possesseur de son royaume; et, avant que d'achever le mariage de la princesse sa fille, elle la mena avec elle en Angleterre. Ce fut dans ce voyage que la princesse commença à reconnaître la puissance de ses charmes. Le duc de

---

[1] Qui fut rétabli en 1660, Charles II.

Buckingham, fils de celui qui fut décapité [1], jeune et bien fait, était alors fortement attaché à la princesse royale [2] sa sœur, qui était à Londres. Quelque grand que fût cet attachement, il ne put tenir contre la princesse d'Angleterre; et ce duc devint si passionnément amoureux d'elle, qu'on peut dire qu'il en perdit la raison.

La reine d'Angleterre était tous les jours pressée par les lettres de Monsieur de s'en retourner en France, pour achever son mariage qu'il témoignait souhaiter avec impatience; ainsi, elle fut obligée de partir, quoique la saison fût fort rude et fort fâcheuse.

Le roi son fils l'accompagna jusqu'à une journée de Londres. Le duc de Buckingham la suivit, comme tout le reste de la cour; mais, au lieu de s'en retourner de même, il ne put se résoudre à abandonner la princesse d'Angleterre, et demanda au roi la permission de passer en France; de sorte que, sans équipage et sans toutes les choses nécessaires pour un pareil voyage, il s'embarqua à Portsmouth avec la reine.

Le vent fut favorable le premier jour; mais, le lendemain, il fut si contraire, que le vais-

---

[1] Il ne fut pas décapité; mais il fut assassiné par Felton.

[2] Depuis femme de l'électeur Palatin.

seau de la reine se trouva ensablé, et en danger de périr. L'épouvante fut grande dans tout le navire; et le duc de Buckingham, qui craignait pour plus d'une vie, parut dans un désespoir inconcevable.

Enfin on tira le vaisseau du péril où il était; mais il fallut relâcher au port.

Madame la princesse d'Angleterre fut attaquée d'une fièvre très-violente. Elle eut pourtant le courage de vouloir se rembarquer dès que le vent fut favorable; mais, sitôt qu'elle fut dans le vaisseau, la rougeole sortit; de sorte qu'on ne put abandonner la terre, et qu'on ne put aussi songer à débarquer, de peur de hasarder sa vie par cette agitation.

Sa maladie fut très-dangereuse. Le duc de Buckingham parut comme un fou et un désespéré, dans les momens où il la crut en péril. Enfin, lorsqu'elle se porta assez bien pour souffrir la mer et pour aborder au Havre, il eut des jalousies si extravagantes des soins que l'amiral d'Angleterre prenait pour cette princesse, qu'il le querella sans aucune sorte de raison; et la reine, craignant qu'il n'en arrivât du désordre, ordonna au duc de Buckingham de s'en aller à Paris, pendant qu'elle séjournerait quelque temps au Havre, pour laisser reprendre des forces à la princesse sa fille.

Lorsqu'elle fut entièrement rétablie, elle revint à Paris. Monsieur alla au-devant d'elle avec tous les empressemens imaginables, et continua jusqu'à son mariage à lui rendre des devoirs auxquels il ne manquait que de l'amour; mais le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde.

Le comte de Guiches était en ce temps-là son favori. C'était le jeune homme de la cour le plus beau et le mieux fait, aimable de sa personne, galant, hardi, brave, rempli de grandeur et d'élévation. La vanité que tant de bonnes qualités lui donnaient, et un air méprisant répandu dans toutes ses actions, ternissaient un peu tout ce mérite; mais il faut pourtant avouer qu'aucun homme de la cour n'en avait autant que lui. Monsieur l'avait fort aimé dès l'enfance, et avait toujours conservé avec lui un grand commerce, et aussi étroit qu'il y en peut avoir entre de jeunes gens.

Le comte était alors amoureux de madame de Chalais, fille du duc de Marmoutiers : elle était très-aimable, sans être fort belle : il la cherchait partout; il la suivait en tous lieux; enfin c'était une passion si publique et si déclarée, qu'on doutait qu'elle fût approuvée de celle qui la causait; et l'on s'imaginait que,

s'il y avait eu quelque intelligence entre eux, elle lui aurait fait prendre des chemins plus cachés. Cependant il est certain que, s'il n'en était pas tout-à-fait aimé, il n'en était pas haï, et qu'elle voyait son amour sans colère. Le duc de Buckingham fut le premier qui se douta qu'elle n'avait pas assez de charmes pour retenir un homme qui serait tous les jours exposé à ceux de madame la princesse d'Angleterre. Un soir qu'il était venu chez elle, madame de Chalais y vint aussi. La princesse lui dit, en anglais, que c'était la maîtresse du comte de Guiches, et lui demanda s'il ne la trouvait pas fort aimable. Non, lui répondit-il, je ne trouve pas qu'elle le soit assez pour lui, qui me paraît, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de toute la cour, et je souhaite, madame, que tout le monde ne soit pas de mon avis. La princesse ne fit pas réflexion à ce discours, et le regarda comme un effet de la passion de ce duc, dont il lui donnait tous les jours quelque preuve, et qu'il ne laissait que trop voir à tout le monde.

Monsieur s'en aperçut bientôt, et ce fut en cette occasion que madame la princesse d'Angleterre découvrit pour la première fois cette jalousie naturelle dont il lui donna depuis tant de marques. Elle vit donc son chagrin; et, comme

elle ne se souciait pas du duc de Buckingham, qui, quoique fort aimable, a eu souvent le malheur de n'être pas aimé, elle en parla à la reine, sa mère, qui prit soin de remettre l'esprit de Monsieur, et de lui faire concevoir que la passion du duc était regardée comme une chose ridicule.

Cela ne déplut point à Monsieur, mais il n'en fut pas entièrement satisfait : il s'en ouvrit à la reine, sa mère [1], qui eut de l'indulgence pour la passion du duc, en faveur de celle que son père lui avait autrefois témoignée. Elle ne voulut pas qu'on fît du bruit; mais elle fut d'avis qu'on lui fît entendre, lorsqu'il aurait fait encore quelque séjour en France, que son retour était nécessaire en Angleterre : ce qui fut exécuté dans la suite.

Enfin le mariage de Monsieur s'acheva, et fut fait en carême, sans cérémonie, dans la chapelle du palais. Toute la cour rendit ses devoirs à madame la princesse d'Angleterre, que nous appellerons dorénavant Madame.

Il n'y eut personne qui ne fût surpris de son agrément, de sa civilité et de son esprit. Comme la reine-mère la tenait fort près de sa personne, on ne la voyait jamais que chez elle, où elle ne

---

[1] Anne d'Autriche.

parlait quasi point. Ce fut une nouvelle découverte de lui trouver l'esprit aussi aimable que tout le reste. On ne parlait que d'elle, et tout le monde s'empressait de lui donner des louanges.

Quelque temps après son mariage, elle vint loger chez Monsieur, aux Tuileries; le roi et la reine allèrent à Fontainebleau. Monsieur et Madame demeurèrent encore quelque temps à Paris : ce fut alors que toute la France se trouva chez elle : tous les hommes ne pensaient qu'à lui faire leur cour, et toutes les femmes qu'à lui plaire.

Madame de Valentinois [1], sœur du comte de Guiches, que Monsieur aimait fort, à cause de son frère et à cause d'elle-même (car il avait pour elle toute l'inclination dont il était capable), fut une de celles qu'elle choisit pour être dans ses plaisirs; mesdemoiselles de Créqui, et de Châtillon [2], et mademoiselle de Tonnay-Charente [3], avaient l'honneur de la voir souvent, aussi-bien que d'autres personnes à qui elle avait témoigné de la bonté avant qu'elle fût mariée.

---

[1] Depuis madame de Monaco.

[2] Depuis duchesse de Mekelbourg.

[3] Depuis madame de Montespan.

Mademoiselle de La Trimouille et madame de La Fayette étaient de ce nombre. La première lui plaisait par sa bonté, et par une certaine ingénuité à conter tout ce qu'elle avait dans le cœur, qui ressentait la simplicité des premiers siècles. L'autre lui avait été agréable par son bonheur; car, bien qu'on lui trouvât du mérite, c'était une sorte de mérite si sérieux en apparence, qu'il ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que Madame. Cependant, elle lui avait été agréable; et elle avait été si touchée du mérite et de l'esprit de Madame, qu'elle lui dut plaire dans la suite par l'attachement qu'elle eut pour elle.

Toutes ces personnes passaient les après-dînées chez Madame. Elles avaient l'honneur de la suivre au cours; au retour de la promenade, on soupait chez Monsieur; après le souper, tous les hommes de la cour s'y rendaient, et on passait le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons; enfin, on s'y divertissait avec tout l'agrément imaginable, et sans aucun mélange de chagrin. Mademoiselle de Chalais y venait assez souvent; le comte de Guiches ne manquait pas de s'y rendre; la familiarité qu'il avait chez Monsieur lui donnait l'entrée chez ce prince aux heures les plus particulières. Il voyait Madame à tous momens avec tous ses

charmes. Monsieur prenait même le soin de les lui faire admirer; enfin, il l'exposait à un péril qu'il était presque impossible d'éviter.

Après quelque séjour à Paris, Monsieur et Madame s'en allèrent à Fontainebleau. Madame y porta la joie et les plaisirs. Le roi connut, en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne du monde. Il s'attacha fort à elle, et lui témoigna une complaisance extrême. Elle disposait de toutes les parties de divertissement : elles se faisaient toutes pour elle, et il paraissait que le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait. C'était dans le milieu de l'été : Madame s'allait baigner tous les jours; elle partait en carrosse, à cause de la chaleur, et revenait à cheval, suivie de toutes les dames habillées galamment, avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi et de la jeunesse de la cour; après souper, on montait dans des calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal.

L'attachement que le roi avait pour Madame commença bientôt à faire du bruit, et à être interprété diversement. La reine-mère en eut d'abord beaucoup de chagrin : il lui parut que Madame lui ôtait absolument le roi, et qu'il lui

donnait toutes les heures qui avaient accoutumé d'être pour elle. La grande jeunesse de Madame lui persuada qu'il serait facile d'y remédier, et que, lui faisant parler par l'abbé de Montaigu, et par quelques personnes qui devaient avoir quelque crédit sur son esprit, elle l'obligerait à se tenir plus attachée à sa personne, et de n'attirer pas le roi dans des divertissemens qui en étaient éloignés.

Madame était lasse de l'ennui et de la contrainte qu'elle avait essuyés auprès de la reine, sa mère. Elle crut que la reine, sa belle-mère, voulait prendre sur elle une pareille autorité; elle fut occupée de la joie d'avoir ramené le roi à elle, et de savoir, par lui-même, que la reine-mère tâchait de l'en éloigner. Toutes ces choses la détournèrent tellement des mesures qu'on voulait lui faire prendre, que même elle n'en garda plus aucune. Elle se lia d'une manière étroite avec la comtesse de Soissons, qui était alors l'objet de la jalousie de la reine et de l'aversion de la reine-mère, et ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-sœur. Je crois qu'elle lui plut d'une autre manière; je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisait que comme un beau-frère, quoiqu'il lui plût peut-être davantage; mais, enfin, comme ils étaient tous deux infiniment aimables, et tous deux nés avec des dis-

positions galantes; qu'ils se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissemens, il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède d'ordinaire les grandes passions.

Cela fit bientôt beaucoup de bruit à la cour. La reine-mère fut ravie de trouver un prétexte si spécieux de bienséance et de dévotion, pour s'opposer à l'attachement que le roi avait pour Madame. Elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentimens : il était jaloux par lui-même, et il le devenait encore davantage par l'humeur de Madame, qu'il ne trouvait pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'aurait souhaité.

L'aigreur s'augmentait tous les jours entre la reine-mère et elle. Le roi donnait toutes les espérances à Madame; mais il se ménageait néanmoins avec la reine-mère, en sorte que, lorsqu'elle redisait à Monsieur ce que le roi lui avait dit, Monsieur trouvait assez de matière pour vouloir persuader à Madame que le roi n'avait pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignait : tout cela faisait un cercle de redites et de démêlés qui ne donnait pas un moment de repos ni aux uns ni aux autres. Cependant, le roi et Madame, sans s'expliquer entre eux de ce qu'ils sentaient l'un pour l'au-

tre, continuèrent de vivre d'une manière qui ne laissait douter à personne qu'il n'y eût entre eux plus que de l'amitié.

Le bruit s'en augmenta fort; et la reine-mère et Monsieur en parlèrent si fortement au roi et à Madame, qu'ils commencèrent à ouvrir les yeux et à faire peut-être des réflexions qu'ils n'avaient point encore faites; enfin, ils résolurent de faire cesser ce grand bruit, et, par quelque motif que ce pût être, ils convinrent entre eux que le roi serait l'amoureux de quelque personne de la cour. Ils jetèrent les yeux sur celles qui paraissaient les plus propres à ce dessein, et choisirent, entre autres, mademoiselle de Pon [1], parente du maréchal d'Albret, et qui, pour être nouvellement venue de province, n'avait pas toute l'habileté imaginable; ils jetèrent aussi les yeux sur Chimerault [2], une des filles de la reine, fort coquette, et sur La Vallière, qui était une fille de Madame, fort jolie, fort douce et fort naïve. La fortune de cette fille était médiocre : sa mère s'était remariée à Saint-Remi, premier maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans; ainsi, elle avait presque toujours été à Orléans ou à Blois. Elle se trouvait très-

[1] Depuis madame d'Hudicour.

[2] Depuis madame de La Basinière.

heureuse d'être auprès de Madame. Tout le monde la trouvait jolie : plusieurs jeunes gens avaient pensé à s'en faire aimer; le comte de Guiches s'y était attaché plus que les autres; il y paraissait encore tout occupé, lorsque le roi la choisit pour une de celles dont il voulait éblouir le public. De concert avec Madame, il commença, non-seulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avaient choisies, mais de toutes les trois ensemble. Il ne fut pas long-temps sans prendre parti : son cœur se détermina en faveur de La Vallière; et, quoiqu'il ne laissât pas de dire des douceurs aux autres, et d'avoir même un commerce assez réglé avec Chimerault, La Vallière eut tous ses soins et toutes ses assiduités.

Le comte de Guiches, qui n'était pas assez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival si redoutable, l'abandonna et se brouilla avec elle, en lui disant des choses assez désagréables.

Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attachait véritablement à La Vallière; ce n'est peut-être pas qu'elle en eût ce qu'on pourrait appeler de la jalousie, mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût eu la complaisance et l'agrément.

Long-temps avant qu'elle fût mariée, on avait prédit que le comte de Guiches serait amoureux d'elle; et, sitôt qu'il eut quitté La Vallière, on commença à dire qu'il aimait Madame, et peut-être même qu'on le dit avant qu'il en eût la pensée; mais ce bruit ne fut pas désagréable à sa vanité; et, comme son inclination s'y trouva peut-être disposée, il ne prit pas de grands soins pour s'empêcher de devenir amoureux, ni pour empêcher qu'on ne le soupçonnât de l'être. L'on répétait alors à Fontainebleau un ballet que le roi et Madame dansèrent, et qui fut le plus agréable qui ait jamais été, soit par le lieu où il se dansait, qui était le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avait trouvée, de faire venir du bout d'une allée le théâtre tout entier, chargé d'une infinité de personnes, qui s'approchaient insensiblement, et qui faisaient une entrée, en dansant devant le théâtre.

Pendant la répétition de ce ballet, le comte de Guiches était très-souvent avec Madame, parce qu'il dansait dans la même entrée : il n'osait encore lui rien dire de ses sentimens, mais, par une certaine familiarité qu'il avait acquise auprès d'elle, il prenait la liberté de lui demander des nouvelles de son cœur, et si rien ne l'avait jamais touchée : elle lui répondait

avec beaucoup de bonté et d'agrément, et il s'émancipait quelquefois à crier, en s'enfuyant d'auprès d'elle, qu'il était en grand péril.

Madame regardait tout cela comme des choses galantes, sans y faire une plus grande attention : le public y vit plus clair qu'elle-même. Le comte de Guiches laissait voir, comme on a déjà dit, ce qu'il avait dans le cœur, en sorte que le bruit s'en répandit aussitôt. La grande amitié que Madame avait pour la duchesse de Valentinois contribua beaucoup à faire croire qu'il y avait de l'intelligence entre eux, et l'on regardait Monsieur, qui paraissait amoureux de madame de Valentinois, comme la dupe du frère et de la sœur. Il est vrai, néanmoins, qu'elle se mêla très-peu de cette galanterie; et, quoique son frère ne lui cachât point sa passion pour Madame, elle ne commença pas les liaisons qui ont paru depuis.

Cependant, l'attachement du roi pour La Vallière augmentait toujours; il faisait beaucoup de progrès auprès d'elle ; ils gardaient beaucoup de mesures ; il ne la voyait pas chez Madame et dans les promenades du jour ; mais, à la promenade du soir, il sortait de la calèche de Madame, et s'allait mettre près de celle de La Vallière, dont la portière était abattue ; et, comme c'était dans l'obscurité de la nuit,

il lui parlait avec beaucoup de commodité. La reine-mère et Madame n'en furent pas moins mal ensemble. Lorsqu'on vit que le roi n'en était point amoureux, puisqu'il l'était de La Vallière, et que Madame ne s'opposait pas aux soins que le roi rendait à cette fille, la reine-mère en fut aigrie; elle tourna l'esprit de Monsieur, qui s'en aigrit, et qui prit au point d'honneur que le roi fût amoureux d'une fille de Madame. Madame, de son côté, manquait, en beaucoup de choses, aux égards qu'elle devait à la reine-mère et même à ceux qu'elle devait à Monsieur; en sorte que l'aigreur était grande de toutes parts.

Dans ce même temps, le bruit fut grand de la passion du comte de Guiches. Monsieur en fut bientôt instruit, et lui fit très-mauvaise mine. Le comte de Guiches, soit par son naturel fier, soit par chagrin de voir Monsieur instruit d'une chose qu'il lui était commode qu'il ignorât, eut avec Monsieur un éclaircissement fort audacieux, et rompit avec lui, comme s'il eût été son égal : cela éclata publiquement, et le comte de Guiches se retira de la cour.

Le jour que ce bruit arriva, Madame gardait la chambre et ne voyait personne : elle ordonna qu'on laissât seulement entrer ceux qui répétaient avec elle, dont le comte de Guiches

était du nombre, ne sachant point ce qui venait de se passer. Comme le roi vint chez elle, elle lui dit les ordres qu'elle avait donnés; le roi lui répondit, en souriant, qu'elle ne connaissait pas mal ceux qui devaient être exemptés, et lui conta ensuite ce qui venait de se passer entre Monsieur et le comte de Guiches. La chose fut sue de tout le monde, et le maréchal de Grammont, père du comte de Guiches, renvoya son fils à Paris, et lui défendit de revenir à Fontainebleau.

Pendant ce temps-là, les affaires du ministère n'étaient pas plus tranquilles que celles de l'amour; et, quoique M. Fouquet, depuis la mort du cardinal, eût demandé pardon au roi de toutes les choses passées, quoique le roi le lui eût accordé, et qu'il parût l'emporter sur les autres ministres, néanmoins on travaillait fortement à sa perte, et elle était résolue.

Madame de Chevreuse, qui avait toujours conservé quelque chose de ce grand crédit qu'elle avait eu sur la reine-mère, entreprit de la porter à perdre M. Fouquet.

M. de Laigue, marié en secret, à ce que l'on a cru, avec madame de Chevreuse, était mal content de ce surintendant; il gouvernait madame de Chevreuse; M. Le Tellier et M. Colbert se joignirent à eux; la reine-mère fit un

voyage à Dampierre, et là la perte de M. Fouquet fut conclue, et on y fit ensuite consentir le roi. On résolut d'arrêter ce surintendant; mais les ministres, craignant, quoique sans sujet, le nombre d'amis qu'il avait dans le royaume, portèrent le roi à aller à Nantes, afin d'être près de Belle-Isle, que M. Fouquet venait d'acheter, et de s'en rendre maître.

Ce voyage fut long-temps résolu sans qu'on en fît la proposition; mais enfin, sur des prétextes qu'ils trouvèrent, on commença à en parler. M. Fouquet, bien éloigné de penser que sa perte fût l'objet de ce voyage, se croyait tout-à-fait assuré de sa fortune; et le roi, de concert avec les autres ministres, pour lui ôter toute sorte de défiance, le traitait avec de si grandes distinctions, que personne ne doutait qu'il ne gouvernât.

Il y avait long-temps que le roi avait dit qu'il voulait aller à Vaux, maison superbe de ce surintendant; et, quoique la prudence dût l'empêcher de faire voir au roi une chose qui marquait si fort le mauvais usage des finances, et qu'aussi la bonté du roi dût le retenir d'aller chez un homme qu'il allait perdre, néanmoins ni l'un ni l'autre n'y firent aucune réflexion.

Toute la cour alla à Vaux, et M. Fouquet joignit à la magnificence de sa maison toute

celle qui peut être imaginée pour la beauté des divertissemens et la grandeur de la réception. Le roi en arrivant en fut étonné, et M. Fouquet le fut de remarquer que le roi l'était; néanmoins ils se remirent l'un et l'autre. La fête fut la plus complète qui ait jamais été. Le roi était alors dans la première ardeur de la possession de La Vallière : l'on a cru que ce fut là qu'il la vit pour la première fois en particulier; mais il y avait déjà quelque temps qu'il la voyait dans la chambre du comte de Saint-Aignan [1], qui était le confident de cette intrigue.

Peu de jours après la fête de Vaux, on partit pour Nantes; et ce voyage, auquel on ne voyait aucune nécessité, paraissait la fantaisie d'un jeune roi.

M. Fouquet, quoique avec la fièvre quarte, suivit la cour, et fut arrêté à Nantes. Ce changement surprit le monde, comme on peut se l'imaginer, et étourdit tellement les parens et les amis de M. Fouquet, qu'ils ne songèrent pas à mettre à couvert ses papiers, quoiqu'ils en eussent eu le loisir. On le prit dans sa maison, sans aucune formalité; on l'envoya à Angers, et le roi revint à Fontainebleau.

---

[1] Depuis duc de Saint-Aignan.

Tous les amis de M. Fouquet furent chassés et éloignés des affaires. Le conseil des trois autres ministres [1] se forma entièrement. M. Colbert eut les finances, quoique l'on en donnât quelque apparence au maréchal de Villeroi, et M. Colbert commença à prendre auprès du roi ce crédit qui le rendit depuis le premier homme de l'état.

L'on trouva dans les cassettes de M. Fouquet plus de lettres de galanterie que de papiers d'importance; et, comme il s'y en rencontra de quelques femmes qu'on n'avait jamais soupçonnées d'avoir de commerce avec lui, ce fondement donna lieu de dire qu'il y en avait de toutes les plus honnêtes femmes de France : la seule qui fut convaincue, ce fut Mesneville, une des filles de la reine, et une des plus belles personnes, que le duc d'Anville [2] avait voulu épouser; elle fut chassée, et se retira dans un couvent.

---

[1] De Lionne, Le Tellier, Colbert.

[2] *Ci-devant* comte de Brionne.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

TROISIÈME PARTIE.

Le comte de Guiches n'avait point suivi le roi au voyage de Nantes. Avant qu'on partît pour y aller, Madame avait appris de certains discours qu'il avait tenus à Paris, et qui semblaient vouloir persuader au public que l'on ne se trompait pas de le croire amoureux d'elle. Cela lui avait déplu, d'autant plus que madame de Valentinois, qu'il avait priée de parler à Madame en sa faveur, bien loin de le faire, lui avait toujours dit que son frère ne pensait pas à lever les yeux jusqu'à elle, et qu'elle la priait de ne point ajouter foi à tout ce que des gens qui voudraient

s'entremettre pourraient lui dire de sa part : ainsi Madame ne trouva qu'une vanité offensante pour elle dans les discours du comte de Guiches. Quoiqu'elle fût fort jeune, et que son peu d'expérience augmentât les défauts qui suivent la jeunesse, elle résolut de prier le roi d'ordonner au comte de Guiches de ne le point suivre à Nantes; mais la reine-mère avait déjà prévenu cette prière, ainsi la sienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco. Monsieur était toujours amoureux d'elle, c'est-à-dire, autant qu'il pouvait l'être. Elle était adorée dès son enfance par Pequilin [1], cadet de la maison de Lausun : la parenté qui était entre eux lui avait donné une familiarité entière dans l'hôtel de Grammont, de sorte que, s'étant trouvés tous deux très-propres à avoir de violentes passions, rien n'était comparable à celle qu'ils avaient eue l'un pour l'autre. Elle avait été mariée depuis un an, contre son gré, au prince de Monaco; mais, comme son mari n'était pas assez aimable pour lui faire rompre avec son amant, elle l'aimait toujours passionnément; ainsi elle le quittait avec une douleur sensible;

[1] Depuis duc de Lausun.

et lui, pour la voir encore, la suivait déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manières qui le pouvaient rendre méconnaissable à ceux qui étaient à elle. En partant, elle voulut engager Monsieur à ne point croire tout ce qu'on lui dirait de son frère, au sujet de Madame, et elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasserait point de la cour. Monsieur, qui avait déjà de la jalousie du comte de Guiches, et qui ressentait l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés, et dont l'on croit avoir sujet de se plaindre, ne parut pas disposé à accorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, et ils se séparèrent mal.

La comtesse de Soissons, que le roi avait aimée, et qui aimait alors le marquis de Vardes, ne laissait pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le roi prenait pour La Vallière en était cause, et d'autant plus que cette jeune personne, se gouvernant entièrement par les sentimens du roi, ne rendait compte ni à Madame ni à la comtesse de Soissons des choses qui se passaient entre le roi et elle; ainsi la comtesse de Soissons, qui avait toujours vu le roi chercher les plaisirs chez elle, voyait bien que cette galanterie l'en allait éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à La Vallière : elle s'en aperçut, et la jalousie

s'entremettre pourraient lui dire de sa part : ainsi Madame ne trouva qu'une vanité offensante pour elle dans les discours du comte de Guiches. Quoiqu'elle fût fort jeune, et que son peu d'expérience augmentât les défauts qui suivent la jeunesse, elle résolut de prier le roi d'ordonner au comte de Guiches de ne le point suivre à Nantes ; mais la reine-mère avait déjà prévenu cette prière, ainsi la sienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco. Monsieur était toujours amoureux d'elle, c'est-à-dire, autant qu'il pouvait l'être. Elle était adorée dès son enfance par Pequilin [1], cadet de la maison de Lausun : la parenté qui était entre eux lui avait donné une familiarité entière dans l'hôtel de Grammont, de sorte que, s'étant trouvés tous deux très-propres à avoir de violentes passions, rien n'était comparable à celle qu'ils avaient eue l'un pour l'autre. Elle avait été mariée depuis un an, contre son gré, au prince de Monaco ; mais, comme son mari n'était pas assez aimable pour lui faire rompre avec son amant, elle l'aimait toujours passionnément ; ainsi elle le quittait avec une douleur sensible ;

[1] Depuis duc de Lausun.

et lui, pour la voir encore, la suivait déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manières qui le pouvaient rendre méconnaissable à ceux qui étaient à elle. En partant, elle voulut engager Monsieur à ne point croire tout ce qu'on lui dirait de son frère, au sujet de Madame, et elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasserait point de la cour. Monsieur, qui avait déjà de la jalousie du comte de Guiches, et qui ressentait l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés, et dont l'on croit avoir sujet de se plaindre, ne parut pas disposé à accorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, et ils se séparèrent mal.

La comtesse de Soissons, que le roi avait aimée, et qui aimait alors le marquis de Vardes, ne laissait pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le roi prenait pour La Vallière en était cause, et d'autant plus que cette jeune personne, se gouvernant entièrement par les sentimens du roi, ne rendait compte ni à Madame ni à la comtesse de Soissons des choses qui se passaient entre le roi et elle; ainsi la comtesse de Soissons, qui avait toujours vu le roi chercher les plaisirs chez elle, voyait bien que cette galanterie l'en allait éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à La Vallière : elle s'en aperçut, et la jalousie

s'entremettre pourraient lui dire de sa part : ainsi Madame ne trouva qu'une vanité offensante pour elle dans les discours du comte de Guiches. Quoiqu'elle fût fort jeune, et que son peu d'expérience augmentât les défauts qui suivent la jeunesse, elle résolut de prier le roi d'ordonner au comte de Guiches de ne le point suivre à Nantes; mais la reine-mère avait déjà prévenu cette prière, ainsi la sienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco. Monsieur était toujours amoureux d'elle, c'est-à-dire, autant qu'il pouvait l'être. Elle était adorée dès son enfance par Pequilin [1], cadet de la maison de Lausun : la parenté qui était entre eux lui avait donné une familiarité entière dans l'hôtel de Grammont, de sorte que, s'étant trouvés tous deux très-propres à avoir de violentes passions, rien n'était comparable à celle qu'ils avaient eue l'un pour l'autre. Elle avait été mariée depuis un an, contre son gré, au prince de Monaco; mais, comme son mari n'était pas assez aimable pour lui faire rompre avec son amant, elle l'aimait toujours passionnément; ainsi elle le quittait avec une douleur sensible;

[1] Depuis duc de Lausun.

et lui, pour la voir encore, la suivait déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manières qui le pouvaient rendre méconnaissable à ceux qui étaient à elle. En partant, elle voulut engager Monsieur à ne point croire tout ce qu'on lui dirait de son frère, au sujet de Madame, et elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasserait point de la cour. Monsieur, qui avait déjà de la jalousie du comte de Guiches, et qui ressentait l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés, et dont l'on croit avoir sujet de se plaindre, ne parut pas disposé à accorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, et ils se séparèrent mal.

La comtesse de Soissons, que le roi avait aimée, et qui aimait alors le marquis de Vardes, ne laissait pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le roi prenait pour La Vallière en était cause, et d'autant plus que cette jeune personne, se gouvernant entièrement par les sentimens du roi, ne rendait compte ni à Madame ni à la comtesse de Soissons des choses qui se passaient entre le roi et elle; ainsi la comtesse de Soissons, qui avait toujours vu le roi chercher les plaisirs chez elle, voyait bien que cette galanterie l'en allait éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à La Vallière : elle s'en aperçut, et la jalousie

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

TROISIÈME PARTIE.

Le comte de Guiches n'avait point suivi le roi au voyage de Nantes. Avant qu'on partît pour y aller, Madame avait appris de certains discours qu'il avait tenus à Paris, et qui semblaient vouloir persuader au public que l'on ne se trompait pas de le croire amoureux d'elle. Cela lui avait déplu, d'autant plus que madame de Valentinois, qu'il avait priée de parler à Madame en sa faveur, bien loin de le faire, lui avait toujours dit que son frère ne pensait pas à lever les yeux jusqu'à elle, et qu'elle la priait de ne point ajouter foi à tout ce que des gens qui voudraient

s'entremettre pourraient lui dire de sa part : ainsi Madame ne trouva qu'une vanité offensante pour elle dans les discours du comte de Guiches. Quoiqu'elle fût fort jeune, et que son peu d'expérience augmentât les défauts qui suivent la jeunesse, elle résolut de prier le roi d'ordonner au comte de Guiches de ne le point suivre à Nantes; mais la reine-mère avait déjà prévenu cette prière, ainsi la sienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco. Monsieur était toujours amoureux d'elle, c'est-à-dire, autant qu'il pouvait l'être. Elle était adorée dès son enfance par Pequilin [1], cadet de la maison de Lausun : la parenté qui était entre eux lui avait donné une familiarité entière dans l'hôtel de Grammont, de sorte que, s'étant trouvés tous deux très-propres à avoir de violentes passions, rien n'était comparable à celle qu'ils avaient eue l'un pour l'autre. Elle avait été mariée depuis un an, contre son gré, au prince de Monaco; mais, comme son mari n'était pas assez aimable pour lui faire rompre avec son amant, elle l'aimait toujours passionnément; ainsi elle le quittait avec une douleur sensible;

[1] Depuis duc de Lausun.

et lui, pour la voir encore, la suivait déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manières qui le pouvaient rendre méconnaissable à ceux qui étaient à elle. En partant, elle voulut engager Monsieur à ne point croire tout ce qu'on lui dirait de son frère, au sujet de Madame, et elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasserait point de la cour. Monsieur, qui avait déjà de la jalousie du comte de Guiches, et qui ressentait l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés, et dont l'on croit avoir sujet de se plaindre, ne parut pas disposé à accorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, et ils se séparèrent mal.

La comtesse de Soissons, que le roi avait aimée, et qui aimait alors le marquis de Vardes, ne laissait pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le roi prenait pour La Vallière en était cause, et d'autant plus que cette jeune personne, se gouvernant entièrement par les sentimens du roi, ne rendait compte ni à Madame ni à la comtesse de Soissons des choses qui se passaient entre le roi et elle; ainsi la comtesse de Soissons, qui avait toujours vu le roi chercher les plaisirs chez elle, voyait bien que cette galanterie l'en allait éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à La Vallière : elle s'en aperçut, et la jalousie

qu'on a d'ordinaire de celles qui ont été aimées de ceux qui nous aiment se joignant au ressentiment des mauvais offices qu'elle lui rendait, lui donna une haine fort vive pour la comtesse de Soissons.

Quoique le roi désirât que La Vallière n'eût pas de confidente, il était impossible qu'une jeune personne d'une capacité médiocre pût contenir en elle-même une aussi grande affaire que celle d'être aimée du roi.

Madame avait une fille appelée Montalais : c'était une personne qui avait naturellement beaucoup d'esprit, un esprit d'intrigue et d'insinuation; et il s'en fallait beaucoup que le bon sens et la raison réglassent sa conduite. Elle n'avait jamais vu de cour, que celle de Madame douairière [1] à Blois, dont elle avait été fille d'honneur. Ce peu d'expérience du monde, et beaucoup de galanterie, la rendaient toute propre à devenir confidente. Elle l'avait déjà été de La Vallière, pendant qu'elle était à Blois, où un nommé Bragelone en avait été amoureux : il y avait eu quelques lettres; madame de Saint-Remi s'en était aperçue; enfin, ce n'était pas une chose qui eût été loin; cependant, le roi en prit de grandes jalousies.

---

[1] Madame de Lorraine.

La Vallière trouvant donc, dans la même chambre où elle était, une fille à qui elle s'était déjà fiée, s'y fia encore entièrement; et, comme Montalais avait beaucoup plus d'esprit qu'elle, elle y trouva un grand plaisir et un grand soulagement. Montalais ne se contenta pas de cette confidence de La Vallière, elle voulut encore avoir celle de Madame. Il lui parut que cette princesse n'avait pas d'aversion pour le comte de Guiches; et, lorsque le comte de Guiches revint à Fontainebleau, après le voyage de Nantes, elle lui parla, et le tourna de tant de côtés, qu'elle lui fit avouer qu'il était amoureux de Madame. Elle lui promit de le servir, et ne le fit que trop bien.

La reine accoucha de monseigneur le dauphin, le jour de la Toussaint 1661. Madame avait passé tout le jour auprès d'elle, et, comme elle était grosse et fatiguée, elle se retira dans sa chambre, où personne ne la suivit, parce que tout le monde était encore chez la reine. Montalais se mit à genoux devant Madame, et commença à lui parler de la passion du comte de Guiches. Ces sortes de discours naturellement ne déplaisent pas assez aux jeunes personnes, pour leur donner la force de les repousser; et de plus, Madame avait une timidité à parler, qui fit que, moitié embarras,

moitié condescendance, elle laissa prendre des espérances à Montalais. Dès le lendemain, elle apporta à Madame une lettre du comte de Guiches : Madame ne voulut point la lire; Montalais l'ouvrit et la lut. Quelques jours après, Madame se trouva mal; elle revint à Paris en litière, et, comme elle y montait, Montalais lui jeta un volume de lettres du comte de Guiches; Madame les lut pendant le chemin, et avoua après à Montalais qu'elle les avait lues. Enfin, la jeunesse de Madame, l'agrément du comte de Guiches, mais surtout les soins de Montalais, engagèrent cette princesse dans une galanterie qui ne lui a donné que des chagrins considérables. Monsieur avait toujours de la jalousie du comte de Guiches, qui néanmoins ne laissait pas d'aller aux Tuileries, où Madame logeait encore. Elle était considérablement malade. Il lui écrivait trois ou quatre fois par jour. Madame ne lisait pas ses lettres la plupart du temps, et les laissait toutes à Montalais, sans lui demander même ce qu'elle en faisait. Montalais n'osait les garder dans sa chambre; elle les remettait entre les mains d'un amant qu'elle avait alors, nommé Malicorne. Le roi était venu à Paris peu de temps après Madame; il voyait toujours La Vallière chez elle; il y venait le soir, et l'allait entretenir dans

un cabinet. Toutes les portes, à la vérité, étaient ouvertes; mais on était plus éloigné d'y entrer que si elles avaient été fermées avec de l'airain.

Il se lassa néanmoins de cette contrainte; et, quoique la reine sa mère, pour qui il avait encore de la crainte, le tourmentât incessamment sur La Vallière, elle feignit d'être malade, et il l'alla voir dans sa chambre.

La jeune reine ne savait point de qui le roi était amoureux : elle devinait pourtant bien qu'il l'était; et, ne sachant où placer sa jalousie, elle la mettait sur Madame.

Le roi se douta de la confiance que La Vallière prenait en Montalais. L'esprit d'intrigue de cette fille lui déplaisait : il défendit à La Vallière de lui parler. Elle lui obéissait en public; mais Montalais passait les nuits entières avec elle, et bien souvent le jour s'y trouvait encore.

Madame, qui était malade, et qui ne dormait point, l'envoyait quelquefois querir, sous prétexte de lui venir lire quelque livre. Lorsqu'elle quittait Madame, c'était pour aller écrire au comte de Guiches, à quoi elle ne manquait pas trois fois par jour; et de plus à Malicorne, à qui elle rendait compte de l'affaire de Madame et de celle de La Vallière. Elle avait encore la confi-

dence de mademoiselle de Tonnay-Charente [1], qui aimait le marquis de Marmoutiers, et qui souhaitait fort de l'épouser. Une seule de ces confidences eût pu occuper une personne entière, et Montalais seule suffisait à toutes.

Le comte de Guiches et elle se mirent dans l'esprit qu'il fallait qu'il vît Madame en particulier. Madame, qui avait de la timidité pour parler sérieusement, n'en avait point pour ces sortes de choses. Elle n'en voyait point les conséquences; elle y trouvait de la plaisanterie de roman. Montalais lui trouvait des facilités qui ne pouvaient être imaginées par une autre. Le comte de Guiches, qui était jeune et hardi, ne trouvait rien de plus beau que de tout hasarder; et Madame et lui, sans avoir de véritable passion l'un pour l'autre, s'exposèrent au plus grand danger où l'on se soit jamais exposé. Madame était malade, et environnée de toutes ces femmes qui ont accoutumé d'être auprès d'une personne de son rang, sans se fier à pas une. Elle faisait entrer le comte de Guiches, quelquefois en plein jour, déguisé en femme qui dit la bonne aventure; et il la disait même aux femmes de Madame, qui le voyaient tous les jours, et qui ne le reconnaissaient pas; d'autres

[1] Depuis madame de Montespan.

fois par d'autres inventions, mais toujours avec beaucoup de hasards; et ces entrevues si périlleuses se passaient à se moquer de Monsieur, et à d'autres plaisanteries semblables, enfin à des choses fort éloignées de la violente passion qui semblait les faire entreprendre. Dans ce temps-là, on dit un jour, dans un lieu où était le comte de Guiches avec Vardes, que Madame était plus mal qu'on ne pensait, et que les médecins croyaient qu'elle ne guérirait pas de sa maladie. Le comte de Guiches en parut fort troublé; Vardes l'emmena, et lui aida à cacher son trouble. Le comte de Guiches lui avoua l'état où il était avec Madame, et l'engagea dans sa confidence. Madame désapprouva fort ce qu'avait fait le comte de Guiches : elle voulut l'obliger à rompre avec Vardes; il lui dit qu'il se battrait avec lui pour la satisfaire, mais qu'il ne pouvait rompre avec son ami.

Montalais, qui voulait donner un air d'importance à cette galanterie, et qui croyait qu'en mettant bien des gens dans cette confidence elle composerait une intrigue qui gouvernerait l'état, voulut engager La Vallière dans les intérêts de Madame : elle lui conta tout ce qui se passait au sujet du comte de Guiches, et lui fit promettre qu'elle n'en dirait rien au roi. En effet, La Vallière, qui avait mille fois promis au roi

de ne lui jamais rien cacher, garda à Montalais la fidélité qu'elle lui avait promise.

Madame ne savait point que La Vallière sût ses affaires; mais elle savait celles de La Vallière par Montalais. Le public entrevoyait quelque chose de la galanterie de Madame et du comte de Guiches. Le roi en faisait de petites questions à Madame; mais il était bien éloigné d'en savoir le fond. Je ne sais si ce fut sur ce sujet, ou sur quelque autre, qu'il tint de certains discours à La Vallière, qui lui firent juger que le roi savait qu'elle lui faisait finesse de quelque chose; elle se troubla, et lui fit connaître qu'elle lui cachait des choses considérables. Le roi se mit dans une colère épouvantable; elle ne lui avoua point ce que c'était; le roi se retira au désespoir contre elle. Ils étaient convenus plusieurs fois que, quelques brouilleries qu'ils eussent ensemble, ils ne s'endormiraient jamais sans se raccommoder et sans s'écrire. La nuit se passa sans qu'elle eût de nouvelles du roi; et, se croyant perdue, la tête lui tourna; elle sortit le matin des Tuileries, et s'en alla, comme une insensée, dans un petit couvent obscur qui était à Chaillot.

Le matin, on alla avertir le roi qu'on ne savait pas où était La Vallière. Le roi, qui l'aimait passionnément, fut extrêmement troublé; il

vint aux Tuileries pour savoir de Madame où elle était; Madame n'en savait rien, et ne savait pas même le sujet qui l'avait fait partir.

Montalais était hors d'elle-même de ce qu'elle lui avait seulement dit qu'elle était désespérée, parce qu'elle était perdue à cause d'elle.

Le roi fit si bien qu'il sut où était La Vallière; il y alla à toute bride, lui quatrième. Il la trouva dans le parloir du dehors de ce couvent; on ne l'avait pas voulu recevoir au-dedans : elle était couchée à terre, éplorée et hors d'elle-même.

Le roi demeura seul avec elle, et, dans une longue conversation, elle lui avoua tout ce qu'elle lui avait caché. Cet aveu n'obtint pas son pardon : le roi lui dit seulement tout ce qu'il fallait dire pour l'obliger à revenir, et envoya chercher un carrosse pour la ramener.

Cependant, il vint à Paris pour obliger Monsieur à la recevoir : il avait déclaré tout haut qu'il était bien aise qu'elle fût hors de chez lui, et qu'il ne la reprendrait point. Le roi entra par un petit degré aux Tuileries, et alla dans un petit cabinet, où il fit venir Madame, ne voulant pas se laisser voir, parce qu'il avait pleuré. Là, il pria Madame de reprendre La Vallière, et lui dit tout ce qu'il venait d'apprendre d'elle et de ses affaires. Madame en fut

étonnée, comme on se le peut imaginer; mais elle ne put rien nier : elle promit au roi de rompre avec le comte de Guiches, et consentit à recevoir La Vallière.

Le roi eut assez de peine à l'obtenir de Madame; mais il la pria tant, les larmes aux yeux, qu'enfin il en vint à bout. La Vallière revint dans sa chambre; mais elle fut long-temps à revenir dans l'esprit du roi : il ne pouvait se consoler qu'elle eût été capable de lui cacher quelque chose, et elle ne pouvait supporter d'être moins bien avec lui, en sorte qu'elle eut pendant quelque temps l'esprit comme égaré.

Enfin le roi lui pardonna, et Montalais fit si bien, qu'elle entra dans la confidence du roi. Il la questionna plusieurs fois sur l'affaire de Bragelone, dont il savait qu'elle avait connaissance; et, comme Montalais savait mieux mentir que La Vallière, il avait l'esprit en repos lorsqu'elle lui avait parlé. Il avait néanmoins l'esprit extrêmement blessé sur la crainte qu'il n'eût pas été le premier que La Vallière eût aimé; il craignait même qu'elle n'aimât encore Bragelone.

Enfin, il avait toutes les inquiétudes et les délicatesses d'un homme bien amoureux; et il est certain qu'il l'était fort; quoique la règle qu'il a naturellement dans l'esprit, et la crainte

qu'il avait encore de la reine sa mère, l'empêchassent de faire de certaines choses emportées que d'autres seraient capables de faire. Il est vrai aussi que le peu d'esprit de La Vallière empêchait cette maîtresse du roi de se servir des avantages et du crédit dont une si grande passion aurait fait profiter une autre : elle ne songeait qu'à être aimée du roi, et à l'aimer; elle avait beaucoup de jalousie de la comtesse de Soissons, chez qui le roi allait tous les jours, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour l'en empêcher.

La comtesse de Soissons ne doutait pas de la haine que La Vallière avait pour elle; et, ennuyée de voir le roi entre ses mains, le marquis de Vardes et elle résolurent de faire savoir à la reine que le roi en était amoureux. Ils crurent que la reine, sachant cet amour, et appuyée par la reine-mère, obligerait Monsieur et Madame à chasser La Vallière des Tuileries; et que le roi, ne sachant où la mettre, la mettrait chez la comtesse de Soissons qui, par-là, s'en trouverait la maîtresse : et ils espéraient encore que le chagrin que témoignerait la reine obligerait le roi à rompre avec La Vallière; et que, lorsqu'il l'aurait quittée, il s'attacherait à quelque autre dont ils seraient peut-être les maîtres. Enfin ces chimères, ou d'autres pareil-

les, leur firent prendre la plus folle résolution et la plus hasardeuse qui ait jamais été prise. Ils écrivirent une lettre à la reine, où ils l'instruisaient de tout ce qui se passait. La comtesse de Soissons ramassa, dans la chambre de la reine, un dessus de lettre du roi son père. Vardes confia ce secret au comte de Guiches, afin que, comme il savait l'espagnol, il mît la lettre en cette langue : le comte de Guiches, par complaisance pour son ami, et par haine pour La Vallière, entra fortement dans ce beau dessein.

Ils mirent la lettre en espagnol : ils la firent écrire par un homme qui s'en allait en Flandre, et qui ne devait point revenir; ce même homme l'alla porter au Louvre à un huissier, pour la donner à la signora Molinière, première femme de chambre de la reine, comme une lettre d'Espagne. La Molinière trouva quelque chose d'extraordinaire à la manière dont cette lettre lui était venue; elle trouva de la différence dans la façon dont elle était pliée; enfin, par instinct plutôt que par raison, elle ouvrit cette lettre, et, après l'avoir lue, elle l'alla porter au roi.

Quoique le comte de Guiches eût promis à Vardes de ne rien dire à Madame de cette lettre, il ne laissa pas de lui en parler; et Madame, malgré sa promesse, ne laissa pas de le

dire à Montalais ; mais ce ne fut de long-temps. Le roi fut dans une colère qui ne se peut représenter ; il parla à tous ceux qu'il crut pouvoir lui donner quelque connaissance de cette affaire, et même il s'adressa à Vardes, comme à un homme d'esprit, et à qui il se fiait. Vardes fut assez embarrassé de la commission que le roi lui donnait ; cependant, il trouva le moyen de faire tomber le soupçon sur madame de Navailles [1], et le roi le crut si bien, que cela eut grande part aux disgrâces qui lui arrivèrent depuis.

Cependant, Madame voulait tenir la parole qu'elle avait donnée au roi, de rompre avec le comte de Guiches ; et Montalais s'était aussi engagée auprès du roi de ne se plus mêler de ce commerce. Néanmoins, avant que de commencer cette rupture, elle avait donné au comte de Guiches les moyens de voir Madame, pour trouver ensemble, disait-elle, ceux de ne se plus voir. Ce n'est guère en présence que les gens qui s'aiment trouvent ces sortes d'expédiens ; aussi cette conversation ne fit pas un grand effet, quoiqu'elle suspendît pour quelque temps le commerce de lettres. Montalais promit encore au roi de ne plus servir le comte de Guiches,

[1] Dame d'honneur de la jeune reine.

pourvu qu'il ne le chassât point de la cour, et Madame demanda au roi la même chose.

Vardes, qui était pour lors absolument dans la confidence de Madame, qui la voyait fort aimable et pleine d'esprit, soit par un sentiment d'amour, soit par un sentiment d'ambition et d'intrigue, voulut être seul maître de son esprit, et résolut de faire éloigner le comte de Guiches : il savait ce que Madame avait promis au roi; mais il voyait que toutes les promesses seraient mal observées.

Il alla trouver le maréchal de Grammont; il lui dit une partie des choses qui se passaient; il lui fit voir le péril où s'exposait son fils, et lui conseilla de l'éloigner, et de demander au roi qu'il allât commander les troupes qui étaient alors à Nancy.

Le maréchal de Grammont, qui aimait son fils passionnément, suivit les sentimens de Vardes, et demanda ce commandement au roi : et, comme c'était une chose avantageuse pour son fils, le roi ne douta point que le comte de Guiches ne la souhaitât, et la lui accorda.

Madame ne savait rien de ce qui se passait : Vardes ne lui avait rien dit de ce qu'il avait fait, non plus qu'au comte de Guiches, et on ne l'a su que depuis. Madame était allée loger au Palais-Royal, où elle avait fait ses couches :

tout le monde la voyait; et des femmes de la ville, peu instruites de l'intérêt qu'elle prenait au comte de Guiches, dirent dans la ville, comme une chose indifférente, qu'il avait demandé le commandement des troupes de Lorraine, et qu'il partait dans peu de jours.

Madame fut extrêmement surprise de cette nouvelle. Le soir, le roi la vint voir : elle lui en parla, et il lui dit qu'il était véritable que le maréchal de Grammont lui avait demandé ce commandement comme une chose que son fils souhaitait fort, et que le comte de Guiches l'en avait remercié.

Madame se trouva fort offensée que le comte de Guiches eût pris, sans sa participation, le dessein de s'éloigner d'elle; elle le dit à Montalais, et lui ordonna de le voir. Elle le vit, et le comte de Guiches, désespéré de s'en aller et de voir Madame mal satisfaite de lui, lui écrivit une lettre par laquelle il lui offrit de soutenir au roi qu'il n'avait point demandé l'emploi de Lorraine, et en même temps de le refuser.

Madame ne fut pas d'abord satisfaite de cette lettre. Le comte de Guiches, qui était fort emporté, dit qu'il ne partirait point, et qu'il allait remettre le commandement au roi. Vardes eut peur qu'il ne fût assez fou pour le faire; il ne voulait pas le perdre, quoiqu'il voulût l'éloi-

gner; il le laissa en garde à la comtesse de Soissons, qui entra dès ce jour dans cette confidence, et vint trouver Madame pour qu'elle écrivît au comte de Guiches qu'elle voulait qu'il partît. Elle fut touchée de tous les sentimens du comte de Guiches, où il y avait, en effet, de la hauteur et de l'amour; elle fit ce que Vardes voulait, et le comte de Guiches résolut de partir, à condition qu'il verrait Madame.

Montalais, qui se croyait quitte de sa parole envers le roi, puisqu'il chassait le comte de Guiches, se chargea de cette entrevue; et, Monsieur devant venir au Louvre, elle fit entrer le comte de Guiches, sur le midi, par un escalier dérobé, et l'enferma dans un oratoire. Lorsque Madame eut dîné, elle fit semblant de vouloir dormir, et passa dans une galerie où le comte de Guiches lui dit adieu. Comme ils y étaient ensemble, Monsieur revint; tout ce qu'on put faire fut de cacher le comte de Guiches dans une cheminée, où il demeura longtemps sans pouvoir sortir. Enfin, Montalais l'en tira, et crut avoir sauvé tous les périls de cette entrevue; mais elle se trompait infiniment.

Une de ses compagnes, nommée Artigni [1], dont la vie n'avait pas été bien exemplaire, la

[1] Depuis la comtesse du Roule.

haïssait fort. Cette fille avait été mise dans la chambre par madame de La Basinière, autrefois Chimerault, à qui le temps n'avait pas ôté l'esprit d'intrigue, et elle avait grand pouvoir sur l'esprit de Monsieur. Cette fille, qui épiait Montalais, et qui était jalouse de la faveur dont elle jouissait auprès de Madame, soupçonna qu'elle menait quelque intrigue. Elle le découvrit à madame de La Basinière, qui la fortifia dans le dessein et dans le moyen de la découvrir. Elle lui joignit, pour espion, une appelée Merlot; et l'une et l'autre firent si bien, qu'elles virent entrer le comte de Guiches dans l'appartement de Madame.

Madame de La Basinière en avertit la reine-mère par Artigni; et la reine-mère, par une conduite qui ne se peut pardonner à une personne de sa vertu et de sa bonté, voulut que madame de La Basinière en avertît Monsieur. Ainsi, l'on dit à ce prince ce que l'on aurait caché à tout autre mari.

Il résolut, avec la reine sa mère, de chasser Montalais sans en avertir Madame, ni même le roi, de peur qu'il ne s'y opposât, parce qu'elle était alors fort bien avec lui, sans considérer que ce bruit allait faire découvrir ce que peu de gens savaient; ils résolurent seulement de chasser encore une autre

fille de Madame, dont la conduite personnelle n'était pas trop bonne.

Ainsi, un matin, la maréchale du Plessis, par ordre de Monsieur, vint dire à ces deux filles que Monsieur leur ordonnait de se retirer ; et, à l'heure même, on les fit mettre dans un carrosse. Montalais dit à la maréchale du Plessis qu'elle la conjurait de lui faire rendre ses cassettes, parce que, si Monsieur les voyait, Madame était perdue. La maréchale en alla demander la permission à Monsieur, sans néanmoins lui en dire la cause : Monsieur, par une bonté incroyable en un homme jaloux, laissa emporter les cassettes, et la maréchale du Plessis ne songea point à s'en rendre maîtresse pour les rendre à Madame. Ainsi, elles furent remises entre les mains de Montalais, qui se retira chez sa sœur. Quand Madame s'éveilla, Monsieur entra dans sa chambre, et lui dit qu'il avait fait chasser ses deux filles : elle en demeura fort étonnée, et il se retira sans lui en dire davantage. Un moment après, le roi lui envoya dire qu'il n'avait rien su de ce qu'on avait fait, et qu'il la viendrait voir le plus tôt qu'il lui serait possible.

Monsieur alla faire ses plaintes et conter ses douleurs à la reine d'Angleterre, qui logeait alors au Palais-Royal. Elle vint trouver Ma-

dame, et la gronda un peu, et lui dit tout ce que Monsieur savait de certitude, afin qu'elle lui avouât la même chose, et qu'elle ne lui en dit pas davantage.

Monsieur et Madame eurent un grand éclaircissement ensemble : Madame lui avoua qu'elle avait vu le comte de Guiches, mais que c'était la première fois, et qu'il ne lui avait écrit que trois ou quatre fois.

Monsieur trouva un si grand air d'autorité à se faire avouer par Madame les choses qu'il savait déjà, qu'il lui en adoucit toute l'amertume; il l'embrassa et ne conserva que de légers chagrins. Ils auraient sans doute été plus violens à tout autre qu'à lui; mais il ne pensa point à se venger du comte de Guiches; et, quoique l'éclat que cette affaire fit dans le monde semblât par honneur l'y devoir obliger, il n'en témoigna aucun ressentiment; il tourna tous ses soins à empêcher que Madame n'eût de commerce avec Montalais; et, comme elle en avait un très-grand avec La Vallière, il obtint du roi que La Vallière n'en aurait plus. En effet, elle en eut très-peu, et Montalais se mit dans un couvent.

Madame promit, comme on le peut juger, de rompre toutes sortes de liaisons avec le comte de Guiches, et le promit même au roi;

mais elle ne lui tint pas parole. Vardes demeura le confident, au hasard même d'être brouillé avec le roi; mais, comme il avait fait confidence au comte de Guiches de l'affaire d'Espagne, cela faisait une telle liaison entre eux, qu'ils ne pouvaient rompre sans folie. Il sut alors que Montalais était instruite de la lettre d'Espagne, et cela lui donnait des égards pour elle, dont le public ne pouvait deviner la cause, outre qu'il était bien aise de se faire un mérite auprès de Madame de gouverner une personne qui avait tant de part à ses affaires.

Montalais ne laissait pas d'avoir quelque commerce avec La Vallière; et, de concert avec Vardes, elle lui écrivit deux grandes lettres, par lesquelles elle lui donnait des avis pour sa conduite, et lui disait tout ce qu'elle devait dire au roi. Le roi en fut dans une colère étrange, et envoya prendre Montalais par un exempt, avec ordre de la conduire à Fontevrault, et de ne la laisser parler à personne. Elle fut si heureuse, qu'elle sauva encore ses cassettes, et les laissa entre les mains de Malicorne, qui était toujours son amant.

La cour fut à Saint-Germain. Vardes avait un grand commerce avec Madame; car celui qu'il avait avec la comtesse de Soissons, qui n'avait aucune beauté, ne le pouvait détacher

des charmes de Madame. Sitôt qu'on fut à Saint-Germain, la comtesse de Soissons, qui n'aspirait qu'à ôter à La Vallière la place qu'elle occupait, songea à engager le roi avec La Mothe-Houdancourt, fille de la reine. Elle avait déjà eu cette pensée avant que l'on partît de Paris; et peut-être même que l'espérance que le roi viendrait à elle, s'il quittait La Vallière, était une des raisons qui l'avait engagée à écrire la lettre d'Espagne. Elle persuada au roi que cette fille avait pour lui une passion extraordinaire; et le roi, quoiqu'il aimât avec passion La Vallière, ne laissa pas d'entrer en commerce avec La Mothe; mais il engagea la comtesse de Soissons à n'en rien dire à Vardes; et, en cette occasion, la comtesse de Soissons préféra le roi à son amant, et lui tut ce commerce.

Le chevalier de Grammont [1] était amoureux de La Mothe. Il démêla quelque chose de ce qui s'était passé, et épia le roi avec tant de soin, qu'il découvrit que le roi allait dans la chambre des filles.

Madame de Navailles, qui était alors dame d'honneur, découvrit aussi ce commerce. Elle fit murer des portes et griller des fenêtres : la

[1] Depuis comte de Grammont.

chose fut sue; le roi chassa le chevalier de Grammont, qui fut plusieurs années sans avoir permission de revenir en France.

Vardes aperçut, par l'éclat de cette affaire, la finesse qui lui avait été faite par la comtesse de Soissons, et en fut dans un désespoir si violent, que tous ses amis, qui l'avaient cru jusqu'alors incapable de passion, ne doutèrent pas qu'il n'en eût une très-vive pour elle. Ils pensèrent rompre ensemble, mais le comte de Soissons[1], qui ne soupçonnait rien au delà de l'amitié entre Vardes et sa femme, prit le soin de les raccommoder. La Vallière eut des jalousies et des désespoirs inconcevables; mais le roi, qui était animé par la résistance de La Mothe, ne laissait pas de la voir toujours. La reine-mère le détrompa de l'opinion qu'il avait de la passion prétendue de cette fille; elle sut par quelqu'un cette intelligence, et que c'était le marquis d'Alluge et Fouilloux, amis intimes de la comtesse de Soissons, qui faisaient les lettres que La Mothe écrivait au roi; et elle sut, à point nommé, qu'elle lui en devait écrire une, qui avait été concertée entre eux, pour lui demander l'éloignement de La Vallière.

---

[1] De la maison de Savoie.

Elle en dit les propres termes au roi, pour lui faire voir qu'il était dupé par la comtesse de Soissons; et le soir même, comme elle donna la lettre au roi, y trouvant ce qu'on avait dit, il brûla la lettre, rompit avec La Mothe, demanda pardon à La Vallière, et lui avoua tout; en sorte que, depuis ce temps-là, La Vallière n'en eut aucune inquiétude, et La Mothe s'est piquée depuis d'avoir une passion pour le roi, qui l'a rendue une vestale pour tous les autres hommes.

L'aventure de La Mothe fut ce qui se passa de plus considérable à Saint-Germain. Vardes paraissait déjà amoureux de Madame, aux yeux de ceux qui les avaient bons; mais Monsieur n'en avait aucune jalousie, et au contraire était fort aise que Madame eût de la confiance en lui.

La reine-mère n'en était pas de même; elle haïssait Vardes, et ne voulait pas qu'il se rendît maitre de l'esprit de Madame.

On revint à Paris. La Vallière était toujours au Palais-Royal; mais elle ne suivait point Madame, et même elle ne la voyait que rarement. Artigni, quoique ennemie de Montalais, prit sa place auprès de La Vallière; elle avait toute sa confiance, et était tous les jours entre le roi et elle.

Montalais supportait impatiemment la prospérité de son ennemie, et ne respirait que les occasions de s'en venger, et de venger en même temps Madame de l'insolence qu'Artigni avait eue de découvrir ce qui la regardait.

Lorsque Artigni vint à la cour, elle y arriva grosse; et sa grossesse était déjà si avancée, que le roi, qui n'en avait point ouï parler, s'en aperçut, et le dit en même temps : sa mère la vint querir, sous prétexte qu'elle était malade. Cette aventure n'aurait pas fait beaucoup de bruit; mais Montalais fit si bien, qu'elle trouva le moyen d'avoir des lettres qu'Artigni avait écrites pendant sa grossesse au père de l'enfant, et remit ces lettres entre les mains de Madame; de sorte que Madame, ayant un si juste sujet de chasser une personne dont elle avait tant de raisons de se plaindre, déclara qu'elle voulait chasser Artigni, et en dit toutes les raisons. Artigni eut recours à La Vallière. Le roi, à sa prière, voulut empêcher Madame de la chasser : cette affaire fit beaucoup de bruit, et causa même de la brouillerie entre le roi et elle. Les lettres furent remises entre les mains de madame de Montausier [1] et de Saint-Chaumont, pour vé-

[1] Dame d'honneur de la reine.

rifier l'écriture; mais enfin Vardes, qui voulait faire des choses agréables au roi, afin qu'il ne trouvât pas à redire au commerce qu'il avait avec Madame, se fit fort d'engager Madame à garder Artigni; et, comme Madame était fort jeune, qu'il était fort habile, et qu'il avait un grand crédit sur son esprit, il l'y obligea effectivement.

Artigni avoua au roi la vérité de son aventure. Le roi fut touché de sa confiance: il profita depuis des bonnes dispositions qu'elle lui avait avouées; et, quoique ce fût une personne d'un très-médiocre mérite, il l'a toujours bien traitée depuis, et a fait sa fortune, comme nous le dirons ci-après.

Madame et le roi se raccommodèrent. On dansa pendant l'hiver un joli ballet. La reine ignorait toujours que le roi fût amoureux de La Vallière, et croyait que c'était de Madame.

Monsieur était extrêmement jaloux du prince de Marsillac, aîné du duc de La Rochefoucault, et il l'était d'autant plus, qu'il avait pour lui une inclination naturelle, qui lui faisait croire que tout le monde devait l'aimer.

Marsillac, en effet, était amoureux de Madame; il ne le lui faisait paraître que par ses yeux, ou par quelques paroles jetées en l'air, qu'elle seule pouvait entendre. Elle ne répon-

dait point à sa passion ; elle était fort occupée de l'amitié que Vardes avait pour elle, qui tenait plus de l'amour que de l'amitié ; mais, comme il était embarrassé de ce qu'il devait au comte de Guiches, et qu'il était partagé par l'engagement qu'il avait avec la comtesse de Soissons, il était fort incertain de ce qu'il devait faire, et ne savait s'il devait s'engager entièrement avec Madame, ou demeurer seulement son ami.

Monsieur fut si jaloux de Marsillac, qu'il l'obligea de s'en aller chez lui. Dans le temps qu'il partit, il arriva une aventure qui fit beaucoup d'éclat, et dont la vérité fut cachée pendant quelque temps.

Au commencement du printemps, le roi alla passer quelques jours à Versailles. La rougeole lui prit, dont il fut si mal, qu'il pensa aux ordres qu'il devait donner à l'état, et il résolut de mettre monseigneur le dauphin entre les mains du prince de Conti, que la dévotion avait rendu un des plus honnêtes hommes de France. Cette maladie ne fut dangereuse que pendant vingt-quatre heures ; mais, quoiqu'elle le fût pour ceux qui la pouvaient prendre, tout le monde ne laissa pas d'y aller.

Monsieur le duc y fut, et prit la rougeole ; Madame y alla aussi, quoiqu'elle la craignît beau-

coup. Ce fut là que Vardes, pour la première fois, lui parla assez clairement de la passion qu'il avait pour elle. Madame ne le rebuta pas entièrement : il est difficile de maltraiter un confident aimable, quand l'amant est absent.

Madame de Châtillon [1], qui approchait alors Madame de plus près qu'aucune autre, s'était aperçue de l'inclination que Vardes avait pour elle; et, quoiqu'ils eussent été brouillés ensemble, après avoir été fort bien, elle se raccommoda avec lui, moitié pour entrer dans la confidence de Madame, moitié pour le plaisir de voir souvent un homme qui lui plaisait fort.

Le comte du Plessis, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, par une complaisance extraordinaire pour Madame, avait toujours été porteur des lettres qu'elle écrivait à Vardes, et de celles que Vardes lui écrivait; et, quoiqu'il dût bien juger que ce commerce regardait le comte de Guiches, et ensuite Vardes même, il ne laissa pas de continuer.

Cependant, Montalais était toujours comme prisonnière à Fontevrault. Malicorne et un appelé Corbinelli, qui était un garçon d'esprit et de mérite, et qui s'était trouvé dans la confidence de Montalais, avaient entre les mains

[1] Depuis madame de Mekelbourg.

toutes les lettres dont elle avait été dépositaire; et ces lettres étaient d'une conséquence extrême pour le comte de Guiches et pour Madame, parce que, pendant qu'il était à Paris, comme le roi ne l'aimait pas naturellement, et qu'il avait cru avoir des sujets de s'en plaindre, il ne s'était point ménagé en écrivant à Madame, et s'était abandonné à beaucoup de plaisanteries et de choses offensantes contre le roi. Malicorne et Corbinelli voyant Montalais si fort oubliée, et craignant que le temps ne diminuât l'importance des lettres qu'ils avaient entre les mains, résolurent de voir s'ils ne pourraient pas en tirer quelque avantage pour Montalais, dans un temps où l'on ne pouvait l'accuser d'y avoir part.

Ils firent donc parler de ces lettres à Madame par la mère de La Fayette, supérieure de Chaillot; et l'on fit aussi entendre au maréchal de Grammont qu'il devait aussi songer aux intérêts de Montalais, puisqu'elle avait entre ses mains des secrets si considérables.

Vardes connaissait fort Corbinelli; Montalais lui avait dit l'amitié qu'elle avait pour lui: et, comme le dessein de Vardes était de se rendre maître des lettres, il ménageait fort Corbinelli, et tâchait de l'engager à ne les faire rendre que par lui.

Il sut, par Madame, que d'autres personnes lui proposaient de les lui faire rendre; il vint trouver Corbinelli comme un désespéré, et Corbinelli, sans lui avouer que c'était par lui que les propositions s'étaient faites, promit à Vardes que les lettres ne passeraient que par ses mains.

Lorsque Marsillac avait été chassé, Vardes, dont les intentions étaient déjà de brouiller entièrement le comte de Guiches avec Madame, avait écrit au comte qu'elle avait une galanterie avec Marsillac. Le comte de Guiches, trouvant que ce que lui mandait son meilleur ami, et l'homme de la cour qui voyait Madame de plus près, s'accordait avec les bruits qui couraient, ne douta point qu'ils ne fussent véritables, et écrivit à Vardes, comme persuadé de l'infidélité de Madame.

Quelque temps auparavant, Vardes, pour se faire un mérite auprès de Madame, lui dit, qu'il fallait aussi retirer les lettres que le comte de Guiches avait d'elle. Il écrivit au comte de Guiches, que, puisqu'on trouvait moyen de retirer celles qu'il avait écrites à Madame, il fallait qu'il lui rendît celles qu'il avait d'elle. Le comte de Guiches y consentit sans peine, et manda à sa mère de remettre entre les mains de Vardes une cassette qu'il lui avait laissée.

Tout ce commerce pour faire rendre les lettres fit trouver à Vardes et à Madame une nécessité de se voir ; et la mère de La Fayette, croyant qu'il ne s'agissait que de rendre des lettres, consentit que Vardes vînt secrètement à un parloir de Chaillot parler à Madame. Ils eurent une fort longue conversation, et Vardes dit à Madame que le comte de Guiches était persuadé qu'elle avait une galanterie avec Marsillac ; il lui montra même les lettres que le comte de Guiches lui écrivait, où il ne paraissait pas néanmoins que ce fût lui qui eût donné l'avis, et là-dessus il disait tout ce que peut dire un homme qui veut prendre la place de son ami ; et, comme l'esprit et la jeunesse de Vardes le rendaient très-aimable, et que Madame avait une inclination pour lui plus naturelle que pour le comte de Guiches, il était difficile qu'il ne fît pas quelque progrès dans son esprit.

Ils résolurent, dans cette entrevue, qu'on retirerait ses lettres qui étaient entre les mains de Montalais. Ceux qui les avaient les rendirent en effet ; mais ils gardèrent toutes celles qui étaient d'importance. Vardes les rendit à Madame, chez la comtesse de Soissons, avec celles qu'elle avait écrites au comte de Guiches, et elles furent brûlées à l'heure même.

Quelques jours après, Madame et Vardes

convinrent ensemble de se voir encore à Chaillot : Madame y alla ; mais Vardes n'y fut pas, et s'excusa sur de très-méchantes raisons. Il se trouva que le roi avait su la première entrevue ; et, soit que Vardes même le lui eût dit, et qu'il crût que le roi n'en approuverait pas une seconde, soit qu'il craignît la comtesse de Soissons, enfin, il n'y alla pas. Madame en fut extrêmement indignée. Elle lui écrivit une lettre où il y avait beaucoup de hauteur et de chagrin, et ils furent brouillés quelque temps.

La reine-mère fut malade pendant la plus grande partie de l'été ; cela fut cause que la cour ne quitta Paris qu'au mois de juillet. Le roi en partit pour prendre Marsal ; tout le monde le suivit. Marsillac, qui n'avait eu qu'un avis de s'éloigner, et qui n'en avait point d'ordre, revint et suivit le roi.

Comme Madame vit que le roi irait en Lorraine, et qu'il verrait le comte de Guiches, elle craignit qu'il n'avouât au roi le commerce qu'ils avaient ensemble, et elle lui manda que, s'il lui en disait quelque chose, elle ne le verrait jamais. Cette lettre n'arriva qu'après que le roi eut parlé au comte de Guiches, et qu'il lui eut avoué tout ce que Madame lui avait caché.

Le roi le traita si bien pendant ce voyage, que tout le monde en fut surpris. Vardes, qui

savait ce que Madame avait écrit au comte de Guiches, fit semblant d'ignorer qu'il n'avait pas reçu la lettre; il manda à Madame que la nouvelle faveur du comte de Guiches l'avait tellement ébloui, qu'il avait tout avoué au roi.

Madame fut fort en colère contre le comte de Guiches, et, ayant un si juste sujet de rompre avec lui, et peut-être ayant d'ailleurs envie de le faire, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, et rompit avec lui en lui défendant de jamais nommer son nom.

Le comte de Guiches, après la prise de Marsal, n'ayant plus rien à faire en Lorraine, avait demandé au roi la permission de s'en aller en Pologne. Il avait écrit à Madame tout ce qui la pouvait adoucir sur sa faute; mais Madame ne voulut pas recevoir ses excuses, et lui écrivit cette lettre de rupture dont je viens de parler. Le comte de Guiches la reçut lorsqu'il était prêt à s'embarquer, et il en eut un si grand désespoir, qu'il eût souhaité que la tempête qui s'élevait dans le moment lui donnât lieu de finir sa vie. Son voyage fut néanmoins très-heureux: il fit des actions extraordinaires; il s'exposa à de grands périls dans la guerre contre les Moscovites, et y reçut même un coup dans l'estomac, qui l'eût tué sans doute, sans un portrait de Madame, qu'il portait dans une fort grosse

boite, qui reçut le coup et qui en fut toute brisée.

Vardes était assez satisfait de voir le comte de Guiches si éloigné de Madame en toute façon. Marsillac était le seul rival qui lui restât à combattre, et, quoique Marsillac lui eût toujours nié qu'il fût amoureux de Madame, quelque offre de l'y servir qu'il lui eût pu faire, il sut si bien le tourner et de tant de côtés, qu'il le lui fit avouer : ainsi il se trouva le confident de son rival.

Comme il était ami intime de M. de La Rochefoucault, à qui la passion de son fils pour Madame déplaisait infiniment, il engageait Monsieur à ne point faire de mal à Marsillac ; néanmoins, au retour de Marsal, comme on était à une assemblée, il reprit un soir à Monsieur une jalousie sur Marsillac ; il appela Vardes pour lui en parler ; et Vardes, pour lui faire sa cour, et pour faire chasser Marsillac, lui dit qu'il s'était aperçu de la manière dont Marsillac avait regardé Madame, et qu'il en allait avertir M. de La Rochefoucault.

Il est aisé de juger que l'approbation d'un homme comme Vardes, qui était ami de Marsillac, n'augmenta pas peu la mauvaise humeur de Monsieur, et il voulut encore que Marsillac se retirât. Vardes vint trouver M. de La Roche-

foucault, et lui conta assez malignement ce qu'il avait dit à Monsieur, qui le conta aussi à M. de La Rochefoucault. Vardes et lui furent prêts à se brouiller entièrement, et d'autant plus que La Rochefoucault sut alors que son fils avait avoué sa passion pour Madame.

Marsillac partit de la cour, et, passant par Moret, où était Vardes, il ne voulut point d'éclaircissement avec lui; mais, depuis ce temps-là, ils n'eurent plus que des apparences l'un pour l'autre.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, et l'on n'eut pas de peine à juger que Vardes était amoureux de Madame. La comtesse de Soissons commença même à en avoir de la jalousie; mais Vardes la ménagea si bien, que rien n'éclata.

Nous avons laissé Vardes content d'avoir fait chasser Marsillac, et de savoir le comte de Guiches en Pologne. Il lui restait deux personnes qui l'incommodaient encore, et qu'il ne voulait pas qui fussent des amis de Madame. Le roi en était un; l'autre était Gondrin, archevêque de Sens.

Il se défit bientôt du dernier, en lui disant que le roi le croyait amoureux de Madame, et qu'il avait fait la plaisanterie de dire qu'il faudrait bientôt envoyer un archevêque à Sens;

cela lui fit gagner son diocèse, d'où il revenait rarement.

Il se servit aussi de cette même plaisanterie pour dire à Madame que le roi la haïssait, et qu'elle devait s'assurer de l'amitié du roi son frère, afin qu'il pût la défendre contre la mauvaise volonté de l'autre. Madame lui dit qu'elle en était assurée. Il l'engagea à lui faire voir les lettres que son frère lui écrivait : elle le fit, et il s'en fit valoir auprès du roi, en lui dépeignant Madame comme une personne dangereuse; mais que le crédit qu'il avait sur elle l'empêcherait de rien faire mal à propos.

Il ne laissa pourtant pas, dans le temps qu'il faisait de telles trahisons à Madame, de paraître s'abandonner à la passion qu'il disait avoir pour elle, et de lui dire tout ce qu'il savait du roi. Il la pria même de lui permettre de rompre avec la comtesse de Soissons, ce qu'elle ne voulut pas souffrir; car, quoiqu'elle eût assurément trop d'indulgence pour sa passion, elle ne laissait pas d'entrevoir que son procédé n'était pas sincère, et cette pensée empêcha Madame de s'engager; elle se brouilla même avec lui très-peu de temps après.

Dans ce même temps, madame de Mekelbourg et madame de Montespan étaient les deux personnes qui paraissaient le mieux avec Madame.

La dernière était jalouse de l'autre, et, cherchant pour la détruire tous les moyens possibles, elle rencontra celui que je vais dire. Madame d'Armagnac était alors en Savoie, où elle avait conduit madame de Savoie. Monsieur pria Madame de la mettre, à son retour, de toutes les parties de plaisir qu'elle ferait. Madame y consentit, quoiqu'il lui parût que Madame d'Armagnac cherchait plutôt à s'en retirer. Madame de Mekelbourg dit à Madame qu'elle en savait la raison : elle lui conta que, dans le temps du mariage de madame d'Armagnac, elle avait une affaire réglée avec Vardes, et que, désirant de retirer de lui ses lettres, il lui avait dit qu'il ne les lui rendrait que quand il serait assuré qu'elle n'aimerait personne.

Avant que d'aller en Savoie, elle avait fait une tentative pour les ravoir, à laquelle il avait résisté, disant qu'elle aimait Monsieur, ce qui lui faisait appréhender de se trouver chez Madame, de peur de l'y rencontrer.

Madame résolut, sachant cela, de redemander à Vardes ses lettres pour les lui rendre, afin qu'elle n'eût plus rien à ménager. Madame le dit à la Montespan, qui l'en loua, mais qui s'en servit pour lui jouer la pièce la plus noire qu'on puisse s'imaginer.

En ce même temps, M. Le Grand aimait Ma-

dame; et, quoiqu'il le lui fit connaître très-grossièrement, il crut que, puisqu'elle n'y répondait pas, elle ne le comprenait point; cela lui fit prendre la résolution de lui écrire : mais ne se trouvant pas assez d'esprit, il pria M. de Luxembourg et l'archevêque de Sens de faire la lettre, qu'il voulait mettre dans la poche de Madame, au Val-de-Grâce, afin qu'elle ne la pût refuser. Ils ne jugèrent pas à propos de le faire, et avertirent Madame de son extravagance. Madame les pria de faire en sorte qu'il ne pensât plus à elle, et en effet ils y réussirent.

Mais madame d'Armagnac, revenant de Savoie, se trouva fort jalouse. Madame de Montespan lui dit qu'elle avait raison de l'être; et, pour la prévenir, alla au-devant d'elle lui conter que madame voulait avoir ses lettres pour lui faire du mal, et qu'à moins qu'elle ne perdît madame de Mekelbourg, on la perdrait elle-même. Madame d'Armagnac, qui employait volontiers le peu d'esprit qu'elle avait à faire du mal, conclut, avec madame de Montespan, qu'il fallait perdre madame de Mekelbourg. Elles y travaillèrent auprès de la reine-mère, par M. de Beauvais, et auprès de Monsieur, en lui représentant que madame de Mekelbourg avait trop méchante réputation pour la laisser auprès de Madame.

Elle, de son côté, voulut faire tant de finesses qu'elle acheva de se détruire, et Monsieur lui défendit de voir Madame. Madame, au désespoir de l'affront qu'une de ses amies recevait, défendit à mesdames de Montespan et d'Armagnac de se présenter devant elle. Elle voulut même obliger Vardes à menacer cette dernière, en lui disant que, si elle ne faisait revenir madame de Mekelbourg, il remettrait entre ses mains les lettres en question; mais, au lieu de le faire, il se fit valoir de la proposition, ce qui fortifia Madame dans la pensée qu'elle avait que c'était un grand fourbe.

Monsieur l'avait aussi découvert par des redites qu'il avait faites entre le roi et lui; ainsi, il n'osa plus venir chez Madame que rarement; et, voyant que Madame, dans ses lettres, ne lui rendait pas compte des conversations fréquentes qu'elle avait avec le roi, il commença à croire que le roi devenait amoureux d'elle, ce qui le mit au désespoir.

Dans le même temps, on sut, par des lettres de Pologne, que le comte de Guiches, après avoir fait des actions extraordinaires de valeur, était réduit, avec l'armée de Pologne, dans un état d'où il n'était pas possible de se sauver. L'on conta cette nouvelle au souper du roi: Madame en fut si saisie, qu'elle fut heureuse

que l'attention que tout le monde avait pour la relation empêchât de remarquer le trouble où elle était.

Madame sortit de table; elle rencontra Vardes, et lui dit : Je vois bien que j'aime le comte de Guiches plus que je ne pense. Cette déclaration, jointe aux soupçons qu'il avait du roi, lui fit prendre la résolution de changer de manière d'agir avec Madame.

Je crois qu'il eût rompu incontinent avec elle, si des considérations trop fortes ne l'eussent retenu. Il lui fit des plaintes sur les deux sujets qu'il en avait. Madame lui répondit, en plaisantant, que, pour le roi, elle lui permettait le personnage de chabanier; et que, pour le comte de Guiches, elle lui apprendrait combien il avait fait de choses pour le brouiller avec elle, s'il ne souffrait qu'elle lui fît part de ce qu'elle sentait pour lui. Il manda ensuite à Madame, qu'il commençait à sentir que la comtesse de Soissons ne lui était pas indifférente. Madame lui répondit que son nez l'incommoderait trop dans son lit, pour qu'il lui fût possible d'y demeurer ensemble. Depuis ce temps-là, l'intelligence de Madame et de Vardes était fondée plutôt sur la considération que sur aucune des raisons qui l'avaient fait naître.

L'on alla cet été à Fontainebleau. Monsieur

ne pouvant souffrir que ses deux amies, mesdames d'Armagnac et de Montespan, fussent exclues de toutes les parties de plaisir, par la défense que Madame leur avait faite de paraître en sa présence, consentit que madame de Mekelbourg reverrait Madame; et elles le firent toutes trois, avant que la cour partît de Paris; mais les deux premières ne rentrèrent jamais dans les bonnes grâces de Madame, surtout madame de Montespan.

L'on ne songea qu'à se divertir à Fontainebleau; et, parmi toutes les fêtes, la dissension des dames faisant toujours quelques affaires : celle qui fit le plus de bruit, vint d'un médianoche, où le roi pria Madame d'assister. Cette fête devait se donner sur le canal, dans un bateau fort éclairé, et accompagné d'autres, où étaient les violons et la musique.

Jusqu'à ce jour, la grossesse de Madame l'avait empêchée d'être des promenades; mais, se trouvant dans le neuvième mois, elle fut de toutes. Elle pria le roi d'en exclure mesdames d'Armagnac et de Montespan; mais Monsieur, qui croyait l'autorité d'un mari choquée par l'exclusion qu'on donnait à ses amies, déclara qu'il ne se trouverait pas aux fêtes où ces dames ne seraient pas.

La reine-mère, qui continuait à haïr Ma-

dame, le fortifia dans cette résolution, et s'emporta fort contre le roi, qui prenait le parti de Madame. Elle eut le dessus néanmoins, et les dames ne furent point du médianoche, dont elles pensèrent enrager.

La comtesse de Soissons, qui, depuis long-temps, avait été jalouse de Madame jusqu'à la folie, ne laissait pas de vivre bien avec elle. Un jour qu'elle était malade, elle pria Madame de l'aller voir; et, voulant être éclaircie de ses sentimens pour Vardes, après lui avoir fait beaucoup de protestations d'amitié, elle reprocha à Madame le commerce que depuis trois ans elle avait avec Vardes, à son insu; que, si c'était galanterie, c'était lui faire un tour bien sensible, et que, si ce n'était qu'amitié, elle ne comprenait pas pourquoi Madame voulait la lui cacher, sachant combien elle était attachée à ses intérêts.

Comme Madame aimait extrêmement à tirer ses amies d'embarras, elle dit à la comtesse qu'il n'y avait jamais eu dans le cœur de Vardes aucun sentiment dont elle pût se plaindre. La comtesse pria Madame, puisque cela était, de dire, devant Vardes, qu'elle ne voulait plus de commerce avec lui que par elle. Madame y consentit. On envoya querir Vardes dans le moment : il fut un peu surpris; mais, quand il

vit qu'au lieu de chercher à le brouiller, Madame prenait toutes les fautes sur elle, il vint la remercier, et l'assura qu'il lui serait toute sa vie redevable des marques de sa générosité.

Mais la comtesse de Soissons, craignant toujours qu'on ne lui eût fait quelque finesse, tourna tant Vardes, qu'il se coupa sur deux ou trois choses. Elle en parla à Madame pour s'éclaircir, et lui apprit que Vardes lui avait fait une insigne trahison auprès du roi, en lui montrant les lettres du roi d'Angleterre.

Madame ne s'emporta pourtant pas contre Vardes; elle soutint toujours qu'il était innocent envers la comtesse, quoiqu'elle fût très-mal contente de lui : mais elle ne voulait pas paraître menteuse; et il fallait le paraître pour dire la vérité.

La comtesse dit pourtant tout le contraire à Vardes; ce qui acheva de lui tourner la tête; il lui avoua tout, et comment il n'avait tenu qu'à Madame qu'il ne l'eût vue de toute sa vie. Jugez dans quel désespoir fut la comtesse. Elle envoya prier Madame de l'aller voir. Madame la trouva dans une douleur inconcevable des trahisons de son amant. Elle pria Madame de lui dire la vérité, et lui dit qu'elle voyait bien que la raison qui l'en avait empêchée était une bonté pour Vardes, que ses trahisons ne méritaient pas.

Sur cela, elle conta à Madame tout ce qu'elle savait; et, dans cette confrontation qu'elles firent entre elles, elles découvrirent des tromperies qui passent l'imagination. La comtesse jura *qu'elle* ne verrait Vardes de sa vie; mais que ne peut une violente inclination! Vardes joua si bien la comédie, qu'il l'apaisa.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

QUATRIÈME PARTIE.

Dans ce temps, le comte de Guiches revint de Pologne : Monsieur souffrit qu'il revînt à la cour; mais il exigea de son père qu'il ne se trouverait pas dans les lieux où se trouverait Madame. Il ne laissait pas de la rencontrer souvent, et de l'aimer en la revoyant, quoique l'absence eût été longue, que Madame eût rompu avec lui, et qu'il fût incertain de ce qu'il devait croire de l'affaire de Vardes.

Il ne savait plus de moyen de s'éclaircir avec Madame : Dodoux, qui était le seul homme en

qui il se fiait, n'était pas à Fontainebleau; et ce qui acheva de le mettre au désespoir, fut que, comme Madame savait que le roi était instruit des lettres qu'elle lui avait écrites à Nancy, et du portrait qu'il avait d'elle, elle les lui fit redemander par le roi même, à qui il les rendit avec toute la douleur possible et toute l'obéissance qu'il a toujours eue pour les ordres de Madame.

Cependant Vardes, qui se sentait coupable envers son ami, lui embrouilla tellement les choses, qu'il lui pensa faire tourner la tête. Tous ses raisonnemens lui faisaient connaître qu'il était trompé; mais il ignorait si Madame avait part à la tromperie, ou si Vardes seul était coupable. Son humeur violente ne le pouvant laisser dans cette inquiétude, il résolut de prendre madame de Mekelbourg pour juge; et Vardes la lui nomma comme un témoin de sa fidélité; mais il ne le voulut qu'à condition que Madame y consentirait.

Il lui en écrivit par Vardes, pour l'en prier. Madame était accouchée de mademoiselle de Valois, et ne voyait encore personne; mais Vardes lui demanda une audience avec tant d'instance, qu'elle la lui accorda. Il se jeta d'abord à genoux devant elle; il se mit à pleurer et à lui demander grâce, lui offrant de cacher, si elle

voulait être de concert avec lui, tout le commerce qui avait été entre eux.

Madame lui déclara qu'au lieu d'accepter cette proposition, elle voulait que le comte de Guiches en sût la vérité; que, comme elle avait été trompée, et qu'elle avait donné dans des panneaux dont personne n'aurait pu se défendre, elle ne voulait pas d'autre justification que la vérité, au travers de laquelle on verrait que ses bontés, entre les mains de tout autre que lui, n'auraient pas été tournées comme elles l'avaient été.

Il voulut ensuite lui donner la lettre du comte de Guiches; mais elle la refusa, et elle fit très-bien, car Vardes l'avait déjà montrée au roi, et lui avait dit que Madame le trompait.

Il pria encore Madame de nommer quelqu'un pour les accommoder : elle consentit, pour empêcher qu'ils ne se battissent, que la paix se fît chez madame de Mekelbourg; mais Madame ne voulait pas qu'il parût que cette entrevue se fît de son consentement. Vardes, qui avait espéré tout autre chose, fut dans un désespoir nompareil; il se cognait la tête contre les murailles; il pleurait et faisait toutes les extravagances possibles; mais Madame tint ferme, et ne se relâcha point, dont bien lui prit.

Quand Vardes fut sorti, le roi arriva. Madame

lui conta comment la chose s'était passée, dont le roi fut si content, qu'il entra en éclaircissement avec elle, et lui promit de l'aider à démêler les fourberies de Vardes, qui se trouvèrent si excessives qu'il serait impossible de les définir.

Madame se tira de ce labyrinthe en disant toujours la vérité; et sa sincérité la maintint auprès du roi.

Le comte de Guiches, cependant, était très-affligé de ce que Madame n'avait pas voulu recevoir sa lettre; il crut qu'elle ne l'aimait plus, et il prit la résolution de voir Vardes chez madame de Mekelbourg, pour se battre contre lui. Elle ne les voulut point recevoir, de sorte qu'ils demeurèrent dans un état dont on attendait tous les jours quelque éclat horrible.

Le roi retourna en ce temps à Vincennes. Le comte de Guiches, qui ne savait dans quels sentimens Madame était pour lui, ne pouvant plus demeurer dans cette incertitude, résolut de prier la comtesse de Grammont, qui était Anglaise, de parler à Madame; et il l'en pressa tant, qu'elle y consentit; son mari même se chargea d'une lettre qu'elle ne voulut pas recevoir. Madame lui dit que le comte de Guiches avait été amoureux de mademoiselle de Grancey, sans lui avoir fait dire que c'était un pré-

texte; qu'elle se trouvait heureuse de n'avoir point d'affaire avec lui, et que, s'il eût agi autrement, son inclination et la reconnaissance l'auraient fait consentir, malgré les dangers auxquels elle s'exposait, à conserver pour lui les sentimens qu'il aurait pu désirer.

Cette froideur renouvela tellement la passion du comte de Guiches, qu'il était tous les jours chez la comtesse de Grammont, pour la prier de parler à Madame en sa faveur : enfin, le hasard lui donna occasion de lui parler à elle-même plus qu'il ne l'espérait.

Madame de La Vieville donna un bal chez elle. Madame fit partie pour y aller en masque avec Monsieur; et, pour n'être pas reconnue, elle fit habiller magnifiquement ses filles et quelques dames de sa suite, et elle, avec Monsieur, alla avec des capes, dans un carrosse emprunté.

Ils trouvèrent à la porte une troupe de masques. Monsieur leur proposa, sans les connaître, de s'associer à eux, et en prit un par la main; Madame en fit autant. Jugez quelle fut sa surprise, quand elle trouva la main estropiée du comte de Guiches, qui reconnut aussi les sachets dont les coiffes de Madame étaient parfumées : peu s'en fallut qu'ils ne jetassent un cri tous les deux, tant cette aventure les surprit.

Ils étaient l'un et l'autre dans un si grand trouble, qu'ils montèrent l'escalier sans se rien dire. Enfin le comte de Guiches, ayant reconnu Monsieur, et ayant vu qu'il s'était allé asseoir loin de Madame, s'était mis à ses genoux, et eut le temps non-seulement de se justifier, mais d'apprendre de Madame tout ce qui s'était passé pendant son absence. Il eut beaucoup de douleur qu'elle eût écouté Vardes; mais il se trouva si heureux de ce que Madame lui pardonnait sa ravauderie avec mademoiselle de Grancey, qu'il ne se plaignit pas.

Monsieur rappela Madame; et le comte de Guiches, de peur d'être reconnu, sortit le premier; mais le hasard, qui l'avait amené en ce lieu, le fit amuser au bas du degré. Monsieur était un peu inquiet de la conversation que Madame avait eue : elle s'en aperçut, et la crainte d'être questionnée fit que le pied lui manqua, et, du haut de l'escalier, elle alla bronchant jusqu'en bas, où était le comte de Guiches, qui, en la retenant, l'empêcha de se tuer, car elle était grosse.

Toutes choses semblaient, comme vous voyez, aider à son raccommodement; aussi s'acheva-t-il. Madame reçut ensuite de ses lettres; et, un soir que Monsieur était allé en masque, elle le vit chez la comtesse de Grammont, où

elle attendait Monsieur pour faire médianoche.

Dans ce même temps, Madame trouva occasion de se venger de Vardes. Le chevalier de Lorraine était amoureux d'une des filles de Madame, qui s'appelait Fiennes : un jour qu'il se trouva chez la reine, devant beaucoup de gens, on lui demanda à qui il en voulait; quelqu'un répondit que c'était à Fiennes; Vardes dit qu'il aurait bien mieux fait de s'adresser à sa maîtresse; cela fut rapporté à Madame par le comte de Grammont; elle se le fit raconter par le marquis de Villeroi, ne voulant pas nommer l'autre; et, l'ayant engagé dans la chose, aussi-bien que le chevalier de Lorraine, elle en fit ses plaintes au roi, et le pria de chasser Vardes. Le roi trouva la punition un peu rude; mais il le promit. Vardes demanda à n'être mis qu'à la Bastille, où tout le monde l'alla voir.

Ses amis publièrent que le roi avait consenti avec peine à cette punition, et que Madame n'avait pu le faire casser. Voyant qu'en effet cela se trouvait avantageusement pour lui, Madame repria le roi de l'envoyer à son gouvernement; ce qu'il lui accorda.

La comtesse de Soissons, enragée de ce que Madame lui ôtait également Vardes, par sa haine et par son amitié; et son dépit ayant augmenté par la hauteur avec laquelle toute la

jeunesse de la cour avait soutenu que Vardes était punissable, elle résolut de s'en venger sur le comte de Guiches.

Elle dit au roi que Madame avait fait ce sacrifice au comte de Guiches, et qu'il aurait regret d'avoir servi sa haine, s'il savait tout ce que le comte de Guiches avait fait contre lui.

Montalais, qu'une fausse générosité faisait souvent agir, écrivit à Vardes que, s'il voulait s'abandonner à sa conduite, elle aurait trois lettres qui pouvaient le tirer d'affaire; il n'accepta pas le parti; mais la comtesse de Soissons se servit de la connaissance de ces lettres pour obliger le roi à perdre le comte de Guiches. Elle accusa le comte d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglais, et d'avoir offert à Madame le régiment des gardes : elle eut l'imprudence de mêler à tout cela la lettre d'Espagne. Heureusement, le roi parla à Madame de tout ceci. Il lui parut d'une telle rage contre le comte de Guiches, et si obligé à la comtesse de Soissons, que Madame se vit dans la nécessité de perdre tous les deux, pour ne pas voir la comtesse de Soissons sur le trône, après avoir accablé le comte de Guiches. Madame fit pourtant promettre au roi qu'il pardonnerait au comte de Guiches, si elle lui pouvait prouver que ses fautes étaient petites en comparaison de celles

de Vardes et de la comtesse de Soissons : le roi le lui promit, et Madame lui conta tout ce qu'elle savait. Ils conclurent ensemble qu'il chasserait la comtesse de Soissons, et qu'il mettrait Vardes en prison. Madame avertit le comte de Guiches en diligence par le maréchal de Grammont, et lui conseilla d'avouer sincèrement toutes choses, ayant trouvé que, dans toutes les matières embrouillées, la vérité seule tire les gens d'affaire. Quelque délicat que cela fût, le comte de Guiches en remercia Madame; et, sur cette affaire, ils n'eurent de commerce que par le maréchal de Grammont. La régularité fut si grande de part et d'autre, qu'ils ne se coupèrent jamais, et le roi ne s'aperçut point de ce concert. Il envoya prier Montalais de lui dire la vérité : vous saurez ce détail d'elle; je vous dirai seulement que le maréchal, qui n'avait tenu que par miracle une aussi bonne conduite que celle qu'il avait eue, ne put longtemps se démentir; et son effroi lui fit envoyer en Hollande son fils, qui n'aurait pas été chassé s'il eût tenu bon.

Il en fut si affligé qu'il en tomba malade : son père ne laissa pas de le presser de partir. Madame ne voulait pas qu'il lui dît adieu, parce qu'elle savait qu'on l'observait, et qu'elle n'était plus dans cet âge où ce qui était périlleux lui

paraissait plus agréable : mais, comme le comte de Guiches ne pouvait partir sans voir Madame, il se fit faire un habit des livrées de La Vallière; et, comme on portait Madame en chaise dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler. Enfin, le jour du départ arriva : le comte avait toujours la fièvre ; il ne laissa pas de se trouver dans la rue avec son déguisement ordinaire; mais les forces lui manquèrent quand il lui fallut prendre le dernier congé ; il tomba évanoui, et Madame resta dans la douleur de le voir dans cet état, au hasard d'être reconnu, ou de demeurer sans secours. Depuis ce temps-là Madame ne l'a point revu.

Madame était revenue d'Angleterre avec toute la gloire et le plaisir que peut donner un voyage causé par l'amitié, et suivi d'un bon succès dans les affaires. Le roi son frère, qu'elle aimait chèrement, lui avait témoigné une tendresse et une considération extraordinaires; on savait, quoique très-confusément, que la négociation dont elle se mêlait était sur le point de se conclure; elle se voyait à vingt-six ans le lien des deux plus grands rois de ce siècle ; elle avait entre les mains un traité d'où dépendait le sort d'une partie de l'Europe ; le plaisir et la considération que donnent les affaires se joignant en elle aux agrémens que donnent la

jeunesse et la beauté, il y avait une grâce et une douceur répandues dans toute sa personne qui lui attiraient une sorte d'hommage, qui lui devait être d'autant plus agréable, qu'on le rendait plus à la personne qu'au rang.

Cet état de bonheur était troublé par l'éloignement où Monsieur était pour elle depuis l'affaire du chevalier de Lorraine; mais, selon toutes les apparences, les bonnes grâces du roi lui eussent fourni les moyens de sortir de cet embarras : enfin, elle était dans la plus agréable situation où elle se fût jamais trouvée, lorsqu'une mort, moins attendue qu'un coup de tonnerre, termina une si belle vie, et priva la France de la plus aimable princesse qui vivra jamais.

Le 24 juin de l'année 1670, huit jours aprés son retour d'Angleterre, Monsieur et elle allèrent à Saint-Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle se plaignit d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac, à laquelle elle était sujette; néanmoins, comme il faisait extrêmement chaud, elle voulut se baigner dans la rivière. M. Gueslin, son premier médecin, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais, quoi qu'il lui pût dire, elle se baigna le vendredi, et le samedi elle s'en trouva si mal, qu'elle ne se baigna point. J'arrivai à Saint-Cloud le

samedi, à dix heures du soir : je la trouvai dans les jardins ; elle me dit que je lui trouverais mauvais visage, et qu'elle ne se portait pas bien : elle avait soupé comme à son ordinaire, et elle se promena au clair de la lune jusqu'à minuit. Le lendemain, dimanche 29 juin, elle se leva de bonne heure, et descendit chez Monsieur, qui se baignait : elle fut long-temps auprès de lui ; et, en sortant de sa chambre, elle entra dans la mienne, et me fit l'honneur de me dire qu'elle avait bien passé la nuit.

Un moment après je montai chez elle. Elle me dit qu'elle était chagrine, et la mauvaise humeur dont elle parlait aurait fait les belles heures des autres femmes, tant elle avait de douceur naturelle, et tant elle était peu capable d'aigreur et de colère.

Comme elle me parlait, on lui vint dire que la messe était prête. Elle l'alla entendre ; et, en revenant dans sa chambre, elle s'appuya sur moi, et me dit, avec cet air de bonté qui lui était si particulier, qu'elle ne serait pas de si méchante humeur si elle pouvait causer avec moi ; mais qu'elle était si lasse de toutes les personnes qui l'environnaient, qu'elle ne les pouvait plus supporter.

Elle alla ensuite voir peindre Mademoiselle, dont un excellent peintre anglais faisait le por-

trait; et elle se mit à parler à madame d'Épernon et à moi de son voyage d'Angleterre et du roi son frère.

Cette conversation, qui lui plaisait, lui redonna de la joie. On servit le dîner : elle mangea comme à son ordinaire; et après le dîner elle se coucha sur des carreaux, ce qu'elle faisait assez souvent lorsqu'elle était en liberté : elle m'avait fait mettre auprès d'elle, en sorte que sa tête était quasi sur moi.

Le même peintre anglais peignait Monsieur; on parlait de toutes sortes de choses, et cependant elle s'endormit. Pendant son sommeil, elle changea si considérablement, qu'après l'avoir long-temps regardée j'en fus surprise; et je pensai qu'il fallait que son esprit contribuât fort à parer son visage, puisqu'il le rendait si agréable lorsqu'elle était éveillée, et qu'elle l'était si peu quand elle était endormie. J'avais tort, néanmoins, de faire cette réflexion; car je l'avais vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avais pas vue moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée, elle se leva du lieu où elle était, mais avec un si mauvais visage, que Monsieur en fut surpris et me le fit remarquer.

Elle s'en alla ensuite dans le salon, où elle se promena quelque temps avec Boisfranc,

trésorier de Monsieur; et, en lui parlant, elle se plaignit plusieurs fois de son mal de côté.

Monsieur descendit pour aller à Paris, où il avait résolu d'aller. Il trouva madame de Mekelbourg sur le degré, et remonta avec elle. Madame quitta Boisfranc, et vint à madame de Mekelbourg. Comme elle parlait à elle, madame de Gamaches lui apporta, aussi-bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée, qu'elle avait demandé il y avait déjà quelque temps; madame de Gourdon, sa dame d'atours, le lui présenta. Elle le but; et, en remettant d'une main la tasse sur la soucoupe, de l'autre elle se prit le côté, et dit avec un ton qui marquait beaucoup de douleur : Ah! quel point de côté! ah! quel mal! je n'en puis plus!

Elle rougit en prononçant ces paroles, et, dans le moment d'après, elle pâlit d'une pâleur livide qui nous surprit tous : elle continua de crier, et dit qu'on l'emportât comme ne pouvant plus se soutenir.

Nous la prîmes sous les bras; elle marchait à peine, et toute courbée; on la déshabilla dans un instant, je la soutenais pendant qu'on la délaçait; elle se plaignait toujours, et je remarquai qu'elle avait les larmes aux yeux; j'en fus étonnée et attendrie, car je la connais-

sais pour la personne du monde la plus patiente.

Je lui dis, en lui baisant les bras, que je soutenais, qu'il fallait qu'elle souffrît beaucoup; elle me dit que cela était inconcevable. On la mit au lit; et, sitôt qu'elle y fut, elle cria encore plus qu'elle n'avait fait, et se jeta d'un côté et d'un autre, comme une personne qui souffrait infiniment. On alla en même temps appeler son premier médecin, M. Esprit : il vint, et dit que c'était la colique, et ordonna les remèdes ordinaires à de semblables maux. Cependant les douleurs étaient inconcevables; Madame dit que son mal était plus considérable qu'on ne pensait, qu'elle allait mourir, qu'on lui allât querir un confesseur.

Monsieur était devant son lit; elle l'embrassa, et lui dit avec une douceur et un air capables d'attendrir les cœurs les plus barbares : Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a long-temps; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué. Monsieur parut fort touché, et tout ce qui était dans sa chambre l'était tellement, qu'on n'entendait plus que le bruit que font des personnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'était passé en moins d'une demi-heure. Madame criait toujours qu'elle sentait des douleurs terribles

dans le creux de l'estomac. Tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau qu'elle avait bue, que c'était du poison, qu'on avait peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle était empoisonnée, qu'elle le sentait bien, et qu'on lui donnât du contre-poison.

J'étais dans la ruelle, auprès de Monsieur; et, quoique je le crusse fort incapable d'un pareil crime, un étonnement ordinaire à la malignité humaine me le fit observer avec attention. Il ne fut ni ému ni embarrassé de l'opinion de Madame; il dit qu'il fallait donner de cette eau à un chien; il opina, comme Madame, qu'on allât querir de l'huile et du contre-poison, pour ôter à Madame une pensée si fâcheuse. Madame Desbordes, sa première femme de chambre, qui était absolument à elle, lui dit qu'elle avait fait l'eau, et en but; mais Madame persévéra toujours à vouloir de l'huile et du contre-poison : on lui donna l'un et l'autre. Sainte-Foi, premier valet de chambre de Monsieur, lui apporta de la poudre de vipère. Elle lui dit qu'elle la prenait de sa main, parce qu'elle se fiait à lui. On lui fit prendre plusieurs drogues, dans cette pensée de poison, et peut-être plus propres à lui faire du mal qu'à la soulager. Ce qu'on lui donna la fit vomir; elle en avait déjà eu envie plusieurs

fois avant que d'avoir rien pris : mais ses vomissemens ne furent qu'imparfaits, et ne lui firent jeter que quelques flegmes, et une partie de la nourriture qu'elle avait prise. L'agitation de ces remèdes, et les excessives douleurs qu'elle souffrait, la mirent dans un abattement qui nous parut du repos ; mais elle nous dit qu'il ne fallait pas se tromper, que ses douleurs étaient toujours égales, qu'elle n'avait plus la force de crier, et qu'il n'y avait point de remède à son mal.

Il sembla qu'elle avait une certitude entière de sa mort, et qu'elle s'y résolût comme à une chose indifférente. Selon toutes les apparences, la pensée du poison était établie dans son esprit ; et, voyant que les remèdes avaient été inutiles, elle ne songeait plus à la vie, et ne pensait qu'à souffrir ses douleurs avec patience. Elle commença à avoir beaucoup d'appréhension. Monsieur appela madame de Gamaches pour tâter son pouls ; les médecins n'y pensaient pas : elle sortit de la ruelle épouvantée, et nous dit qu'elle n'en trouvait point à Madame, et qu'elle avait toutes les extrémités froides ; cela nous fit peur : Monsieur en parut effrayé ; M. Esprit dit que c'était un accident ordinaire à la colique, et qu'il répondait de Madame. Monsieur se mit en colè-

re, et dit qu'il lui avait répondu de monsieur de Valois, et qu'il était mort; qu'il lui répondait de Madame, et qu'elle mourrait encore.

Cependant le curé de Saint-Cloud, qu'elle avait mandé, était venu. Monsieur me fit l'honneur de me demander si on parlerait à ce confesseur; je la trouvais fort mal; il me semblait que ses douleurs n'étaient point celles d'une colique ordinaire; mais néanmoins j'étais bien éloignée de prévoir ce qui devait arriver, et je n'attribuais les pensées qui me venaient dans l'esprit qu'à l'intérêt que je prenais à sa vie.

Je répondis à Monsieur qu'une confession faite dans la vue de la mort ne pouvait être que très-utile, et Monsieur m'ordonna de lui aller dire que le curé de Saint-Cloud était venu. Je le suppliai de m'en dispenser, et je lui dis que, comme elle l'avait demandé, il n'y avait qu'à le faire entrer dans sa chambre. Monsieur s'approcha de son lit, et d'elle-même elle me redemanda un confesseur, mais sans paraître effrayée, et comme une personne qui songeait aux seules choses qui lui étaient nécessaires dans l'état où elle était.

Une de ses premières femmes de chambre était passée à son chevet pour la soutenir : elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, et se con-

fessa devant elle. Après que le confesseur se fut retiré, Monsieur s'approcha de son lit : elle lui dit quelques mots assez bas que nous n'entendîmes point, et cela nous parut encore quelque chose de doux et d'obligeant.

L'on avait fort parlé de la saignée ; mais elle souhaitait que ce fût du pied ; M. Esprit voulait que ce fût du bras ; enfin, il détermina qu'il le fallait ainsi. Monsieur vint le dire à Madame, comme une chose à quoi elle aurait peut-être de la peine à se résoudre ; mais elle répondit qu'elle voulait tout ce qu'on souhaitait, que tout lui était indifférent, et qu'elle sentait bien qu'elle n'en pouvait revenir. Nous écoutions ces paroles comme des effets d'une douleur violente qu'elle n'avait jamais sentie, et qui lui faisait croire qu'elle allait mourir.

Il n'y avait pas plus de trois heures qu'elle se trouvait mal. Gueslin, que l'on avait envoyé querir à Paris, arriva avec M. Valet, qu'on avait envoyé chercher à Versailles. Sitôt que Madame vit Gueslin, en qui elle avait beaucoup de confiance, elle lui dit qu'elle était bien aise de le voir, qu'elle était empoisonnée, et qu'il la traitât sur ce fondement. Je ne sais s'il le crut, et s'il fut persuadé qu'il n'y avait point de remède, ou s'il s'imagina qu'elle se trompait, et que son mal n'était pas dange-

reux ; mais enfin il agit comme un homme qui n'avait plus d'espérance, ou qui ne voyait point de danger. Il consulta avec M. Valet et avec M. Esprit ; et, après une conférence assez longue , ils vinrent tous trois trouver Monsieur, et l'assurer sur leur vie qu'il n'y avait point de danger. Monsieur vint le dire à Madame. Elle lui dit qu'elle connaissait mieux son mal que le médecin, et qu'il n'y avait point de remède ; mais elle dit cela avec la même tranquillité et la même douceur que si elle eût parlé d'une chose indifférente.

Monsieur le prince la vint voir : elle lui dit qu'elle se mourait. Tout ce qui était auprès d'elle reprit la parole pour lui dire qu'elle n'était pas en cet état ; mais elle témoigna quelque sorte d'impatience de mourir pour être délivrée des douleurs qu'elle souffrait. Il semblait néanmoins que la saignée l'eût soulagée : on la crut mieux ; M. Valet s'en retourna à Versailles sur les neuf heures et demie, et nous demeurâmes autour de son lit, à causer, la croyant sans aucun péril. On était quasi consolé des douleurs qu'elle avait souffertes, espérant que l'état où elle avait été servirait à son raccommodement avec Monsieur : il en paraissait touché , et madame d'Épernon et moi, qui avions entendu ce qu'elle avait dit,

nous prenions plaisir à lui faire remarquer le prix de ses paroles.

M. Valet avait ordonné un lavement avec du séné; elle l'avait pris, et, quoique nous n'entendissions guère la médecine, nous jugions bien néanmoins qu'elle ne pouvait sortir de l'état où elle était que par une évacuation. La nature tendait à sa fin par en haut ; elle avait des envies continuelles de vomir; mais on ne lui donnait rien pour lui aider.

Dieu aveuglait les médecins, et ne voulait pas même qu'ils tentassent des remèdes capables de retarder une mort qu'il voulait rendre terrible. Elle entendit que nous disions qu'elle était mieux, et que nous attendions l'effet de ce remède avec impatience. Cela est si peu véritable, nous dit-elle, que, si je n'étais pas chrétienne, je me tuerais, tant mes douleurs sont excessives. Il ne faut point souhaiter de mal à personne, ajouta-t-elle; mais je voudrais bien que quelqu'un pût sentir un moment ce que je souffre, pour connaître de quelle nature sont mes douleurs.

Cependant, ce remède ne faisait rien : l'inquiétude nous en prit; on appela M. Esprit et M. Gueslin; ils dirent qu'il fallait encore attendre; elle répondit que, si on sentait ses douleurs, on n'attendrait pas si paisiblement. On

fut deux heures entières sur l'attente de ce remède, qui furent les dernières où elle pouvait recevoir du secours. Elle avait pris quantité de remèdes : on avait gâté son lit; elle voulut en changer, et on lui en fit un petit dans sa ruelle; elle y alla sans qu'on l'y portât, et fit même le tour par l'autre ruelle, pour ne pas se mettre dans l'endroit de son lit qui était gâté. Lorsqu'elle fut dans ce petit lit, soit qu'elle expirât véritablement, soit qu'on la vît mieux, parce qu'elle avait les bougies au visage, elle nous parut beaucoup plus mal : les médecins voulurent la voir de près, et lui apportèrent un flambeau; elle les avait toujours fait ôter depuis qu'elle s'était trouvée mal.

Monsieur lui demanda si on ne l'incommodait point. Ah! non, Monsieur, lui dit-elle; rien ne m'incommode plus; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. On lui donna un bouillon, parce qu'elle n'avait rien pris depuis son dîner. Sitôt qu'elle l'eut avalé, ses douleurs redoublèrent, et devinrent aussi violentes qu'elles l'avaient été lorsqu'elle avait pris le verre de chicorée. La mort se peignit sur son visage, et on la voyait dans des souffrances cruelles, sans néanmoins qu'elle parût agitée.

Le roi avait envoyé plusieurs fois savoir de ses nouvelles, et elle lui avait toujours mandé

qu'elle se mourait. Ceux qui l'avaient vue, lui avaient dit qu'en effet elle était très-mal; et M. de Créqui, qui avait passé à Saint-Cloud en allant à Versailles, dit au roi qu'il la croyait en grand péril; de sorte que le roi voulut la venir voir, et arriva à Saint-Cloud sur les onze heures.

Lorsque le roi arriva, Madame était dans ce redoublement de douleurs que lui avait causé le bouillon. Il sembla que les médecins furent éclairés par sa présence. Il les prit en particulier pour savoir ce qu'ils en pensaient, et ces mêmes médecins qui, deux heures auparavant, en répondaient sur leur vie, et qui trouvaient que les extrémités froides n'étaient qu'un accident de la colique, commencèrent à dire qu'elle était sans espérance, que cette froideur et ce pouls retiré étaient une marque de gangrène, et qu'il fallait lui faire recevoir Notre-Seigneur.

La reine et la comtesse de Soissons étaient venues avec le roi; madame de La Vallière et madame de Montespan étaient venues ensemble; je parlais à elle; Monsieur m'appela, et me dit, en pleurant, ce que les médecins venaient de dire : je fus surprise et touchée comme je le devais, et je répondis à Monsieur que les médecins avaient perdu l'esprit, et qu'ils ne pensaient ni à sa vie ni à son salut, qu'elle

n'avait parlé qu'un quart d'heure au curé de Saint-Cloud, et qu'il fallait lui envoyer quelqu'un. Monsieur me dit qu'il allait envoyer chercher M. de Condom : je trouvai qu'on ne pouvait mieux choisir; mais qu'en attendant, il fallait avoir M. Feuillet, chanoine, dont le mérite est connu.

Cependant, le roi était auprès de Madame. Elle lui dit qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais. Il lui dit qu'elle n'était pas en si grand péril, mais qu'il était étonné de sa fermeté, et qu'il la trouvait grande. Elle lui répliqua qu'il savait bien qu'elle n'avait jamais craint la mort, mais qu'elle avait craint de perdre ses bonnes grâces.

Ensuite, le roi lui parla de Dieu; il revint après dans l'endroit où étaient les médecins; il me trouva désespérée de ce qu'ils ne lui donnaient point de remèdes, et surtout l'émétique; il me fit l'honneur de me dire qu'ils avaient perdu la tramontane, qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient, et qu'il allait essayer de leur remettre l'esprit. Il leur parla, et se rapprocha du lit de Madame, et lui dit qu'il n'était pas médecin, mais qu'il venait de proposer trente remèdes aux médecins : ils répondirent qu'il fallait attendre. Madame prit la parole, et dit qu'il fallait mourir par les formes.

Le roi voyant que, selon les apparences, il n'y avait rien à espérer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le priait de ne point pleurer, qu'il l'attendrissait, et que la première nouvelle qu'il aurait le lendemain serait celle de sa mort.

Le maréchal de Grammont s'approcha de son lit. Elle lui dit qu'il perdait une bonne amie, qu'elle allait mourir, et qu'elle avait cru d'abord être empoisonnée par méprise.

Lorsque le roi se fut retiré, j'étais auprès de son lit, elle me dit : Madame de La Fayette, mon nez s'est déjà retiré. Je ne lui répondis qu'avec des larmes; car ce qu'elle me disait était véritable, et je n'y avais pas encore pris garde. On la remit ensuite dans son grand lit. Le hoquet lui prit. Elle dit à M. Esprit que c'était le hoquet de la mort; elle avait déjà demandé plusieurs fois quand elle mourrait; elle le demandait encore; et, quoiqu'on lui répondit comme à une personne qui n'en était pas proche, on voyait bien qu'elle n'avait aucune espérance.

Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie; jamais un mot de réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui l'enlevait dans le plus beau de son âge; point de questions aux médecins pour s'informer s'il était possible de

la sauver; point d'ardeur pour les remèdes, qu'autant que la violence de ses douleurs lui en faisait désirer; une contenance paisible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion du poison, et de ses souffrances, qui étaient cruelles; enfin, un courage dont on ne peut donner d'exemple, et qu'on ne saurait bien représenter.

Le roi s'en alla, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucune espérance. M. Feuillet vint : il parla à Madame avec une austérité entière; mais il la trouva dans des dispositions qui allaient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles, et pria M. Feuillet de lui aider à en faire une générale; elle la fit avec de grands sentimens de piété, et de grandes résolutions de vivre en chrétienne, si Dieu lui redonnait la santé.

Je m'approchai de son lit après sa confession. M. Feuillet était auprès d'elle, et un capucin, son confesseur ordinaire. Ce bon père voulait lui parler, et se jetait dans des discours qui la fatiguaient : elle me regarda avec des yeux qui faisaient entendre ce qu'elle pensait, et puis les retournant sur ce capucin : Laissez parler M. Feuillet, mon père, lui dit-elle avec une douceur admirable, comme si elle eût craint

de le fâcher, vous parlerez à votre tour.

L'ambassadeur d'Angleterre arriva dans ce moment. Sitôt qu'elle le vit, elle lui parla du roi son frère, et de la douleur qu'il aurait de sa mort; elle en avait déjà parlé plusieurs fois dans le commencement de son mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdait la personne du monde qui l'aimait le mieux. Ensuite l'ambassadeur lui demanda si elle était empoisonnée : je ne sais si elle lui dit qu'elle l'était; mais je sais bien qu'elle lui dit qu'il n'en fallait rien mander au roi son frère, qu'il fallait lui épargner cette douleur, et qu'il fallait surtout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance; que le roi n'en était point coupable, qu'il ne fallait point s'en prendre à lui.

Elle disait toutes ces choses en anglais, et, comme le mot de *poison* est commun à la langue française et à l'anglaise, M. Feuillet l'entendit, et interrompit la conversation, disant qu'il fallait sacrifier sa vie à Dieu, et ne pas penser à autre chose.

Elle reçut Notre-Seigneur; ensuite, Monsieur s'étant retiré, elle demanda si elle ne le verrait plus : on l'alla querir; il vint l'embrasser en pleurant; elle le pria de se retirer, et lui dit qu'il l'attendrissait.

Cependant elle diminuait toujours, et elle

avait de temps en temps des faiblesses qui attaquaient le cœur. M. Brager, excellent médecin, arriva. Il n'en désespéra pas d'abord; il se mit à consulter avec les autres médecins: Madame les fit appeler; ils dirent qu'on les laissât un peu ensemble; mais elle les renvoya encore querir. Ils allèrent auprès de son lit. On avait parlé d'une saignée au pied : si on la veut faire, dit-elle, il n'y a pas de temps à perdre; ma tête s'embarrasse, et mon estomac se remplit.

Ils demeurèrent surpris d'une si grande fermeté, et, voyant qu'elle continuait à vouloir la saignée, ils la firent faire; mais il ne vint point de sang, et il en était très-peu venu de la première qu'on avait faite. Elle pensa expirer pendant que son pied fut dans l'eau. Les médecins lui dirent qu'ils allaient faire un remède; mais elle répondit qu'elle voulait l'extrême-onction avant que de rien prendre.

M. de Condom arriva comme elle la recevait; il lui parla de Dieu, conformément à l'état où elle était, et avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paraissent dans tous ses discours; il lui fit faire les actes qu'il jugea nécessaires; elle entra dans tout ce qu'il lui dit, avec un zèle et une présence d'esprit admirables.

Comme il parlait, sa première femme de chambre s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin : elle lui dit en anglais, afin que M. de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit : Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui.

Comme il continuait à lui parler de Dieu, il lui prit une espèce d'envie de dormir, qui n'était en effet qu'une défaillance de la nature. Elle lui demanda si elle ne pouvait pas prendre quelques momens de repos : il lui dit qu'elle le pouvait, et qu'il allait prier Dieu pour elle.

M. Feuillet demeura au chevet de son lit; et, quasi dans le même moment, Madame lui dit de rappeler M. de Condom, et qu'elle sentait bien qu'elle allait expirer. M. de Condom se rapprocha, et lui donna le crucifix; elle le prit et l'embrassa avec ardeur; M. de Condom lui parlait toujours, et elle lui répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche : la mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent; elle le laissa tomber, et perdit la parole et la vie quasi en même temps. Son agonie n'eut qu'un

moment, et, après deux ou trois petits mouvemens convulsifs dans la bouche, elle expira à deux heures et demie du matin, et neuf heures après avoir commencé à se trouver mal.

LETTRES[1].

Lettre écrite au comte d'Arlington, alors secrétaire d'état de Charles II, roi d'Angleterre, par M. Montaigu, ambassadeur à Paris, mort depuis duc de Montaigu.

Paris, le 30 juin 1670, à quatre heures du matin.

MILORD,

JE suis bien fâché de me voir dans l'obligation, en vertu de mon emploi, de vous rendre compte de la plus triste aventure du monde. Madame étant à Saint-Cloud, le 29 du courant, avec beaucoup de compagnie, demanda, sur les cinq heures du soir, un verre d'eau de chicorée, qu'on lui avait ordonné de boire, parce qu'elle s'était trouvée indisposée pendant deux ou trois jours, après s'être baignée. Elle ne l'eut pas

[1] On a cru faire plaisir au lecteur d'ajouter à cette histoire les pièces suivantes.

plus tôt bu, qu'elle s'écria qu'elle était morte; et, tombant entre les bras de madame de Mekelbourg, elle demanda un confesseur. Elle continua dans les plus grandes douleurs qu'on puisse s'imaginer, jusqu'à trois heures du matin, qu'elle rendit l'esprit. Le roi, la reine, et toute la cour, restèrent auprès d'elle jusqu'à une heure avant sa mort. Dieu veuille donner de la patience et de la constance au roi notre maître, pour supporter une affliction de cette nature! Madame a déclaré, en mourant, qu'elle n'avait nul autre regret, en sortant du monde, que celui que lui causait la douleur qu'en recevrait le roi son frère. S'étant trouvée un peu soulagée de ses grandes douleurs, que les médecins nomment *colique bilieuse*, elle me fit appeler, pour m'ordonner de dire de sa part les choses du monde les plus tendres au roi et au duc d'Yorck, ses frères. J'arrivai à Saint-Cloud une heure après qu'elle s'y fut trouvée mal, et je restai jusqu'à sa mort auprès d'elle. Jamais personne n'a marqué plus de piété et de résolution que cette princesse, qui a conservé son bon sens jusqu'au dernier moment. Je me flatte que la douleur où je suis vous fera excuser les imperfections que vous trouverez dans cette relation. Je suis persuadé que tous ceux qui ont eu l'honneur de connaître Madame, parta-

geront avec moi l'affliction que doit causer une perte pareille.

Je suis, MILORD, etc.

Extrait d'une lettre écrite par le comte d'Arlington, à M. le chevalier Temple, alors ambassadeur d'Angleterre à La Haye.

De White-Hall, le 28 juin 1670, *vieux style.*

MILORD,

Je vous écris toutes les nouvelles que nous avons ici, à l'exception de celles de la mort de Madame, dont le roi est extrêmement affligé, aussi-bien que toutes les personnes qui ont eu l'honneur de la connaître à Douvres. Les brouilleries de ses domestiques, et sa mort subite, nous avaient d'abord fait croire qu'elle avait été empoisonnée; mais la connaissance qu'on nous a donnée depuis du soin qu'on a pris d'examiner son corps, et les sentimens que nous apprenons qu'en a Sa Majesté très-chrétienne, laquelle a intérêt d'examiner cette affaire à fond, et qui est persuadée qu'elle est morte d'une mort naturelle, a levé la plus grande partie des soupçons que nous en avions. Je ne doute pas que M. le maréchal de Bellefond, que j'ap-

prends qui vient d'arriver, avec ordre de donner au roi une relation particulière de cet accideut fatal, et qui nous apporte le procès verbal de la mort de cette princesse et de la dissection de son corps, signé des principaux médecins et chirurgiens de Paris, ne nous convainque pleinement que nous n'avons rien à regretter que la perte de çette admirable princesse, sans qu'elle soit accompagnée d'aucune circonstance odieuse, pour rendre notre douleur moins supportable.

Lettre de M. Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, au comte d'Arlington.

A Paris, le 6 juillet 1670.

MILORD,

J'ai reçu les lettres de votre Grandeur, celle du 17 juin, par M. le chevalier Jones, et celle du 23, par la poste. Je suppose que M. le maréchal de Bellefond est arrivé à Londres. Outre le compliment de condoléance qu'il va faire au roi, il tâchera, à ce que je crois, de désabuser notre cour de l'opinion que Madame ait été empoisonnée, dont on ne pourra jamais désabuser celle-ci, ni tout le peuple. Comme cette princesse s'en est plainte plusieurs fois dans ses

plus grandes douleurs, il ne faut pas s'étonner que cela fortifie le peuple dans la croyance qu'il en a. Toutes les fois que j'ai pris la liberté de la presser de me dire si elle croyait qu'on l'eût empoisonnée, elle ne m'a pas voulu faire de réponse; voulant, à ce que je crois, épargner une augmentation si sensible de douleur au roi notre maître. La même raison m'a empêché d'en faire mention dans ma première lettre : outre que je ne suis pas assez bon médecin pour juger si elle a été empoisonnée ou non. L'on tâche ici de me faire passer pour l'auteur du bruit qui en court; je veux dire Monsieur, qui se plaint que je le fais pour rompre la bonne intelligence qui est établie entre les deux couronnes.

Le roi et les ministres ont beaucoup de regrets de la mort de Madame; car ils espéraient qu'à sa considération ils engageraient le roi notre maître à condescendre à des choses, et à contracter une amitié avec cette couronne, plus étroite qu'ils ne croient pouvoir l'obtenir à présent. Je ne prétends pas examiner ce qui s'est fait à cet égard, ni ce qu'on prétendait faire, puisque votre Grandeur n'a pas jugé à propos de m'en communiquer la moindre partie; mais je ne saurais m'empêcher de savoir ce qui s'en dit publiquement, et je suis persuadé que l'on ne

refusera rien ici que le roi notre maître puisse proposer, pour avoir son amitié; et il n'y a rien de l'autre côté que les Hollandais ne fassent, pour nous empêcher de nous joindre à la France. Tout ce que je souhaite de savoir, milord, pendant que je serai ici, est le langage dont je me dois servir en conversation avec les autres ministres, afin de ne point passer pour ridicule avec le caractère dont je suis revêtu. Pendant que Madame était en vie, elle me faisait l'honneur de se fier assez à moi, pour m'empêcher d'être exposé à ce malheur.

Je suis persuadé que, pendant le peu de temps que vous l'avez connue en Angleterre, vous l'avez assez connue pour la regretter tout le temps de votre vie : et ce n'est pas sans sujet; car personne n'a jamais eu meilleure opinion de qui que ce soit, en tous égards, que celle que cette princesse avait de vous : et je crois qu'elle aimait trop le roi son frère, pour marquer la considération qu'elle faisait paraître en toutes sortes d'occasions pour vous, depuis qu'elle a vécu en bonne intelligence avec vous, si elle n'eût été persuadée que vous le serviez très-bien et très-fidèlement. Quant à moi, j'ai fait une si grande perte, par la mort de cette princesse, que je n'ai plus aucune joie dans ce pays-ci, et je crois que je n'en aurai plus jamais en aucun

autre. Madame, après m'avoir tenu plusieurs discours pendant le cours de son mal, lesquels n'étaient remplis que de tendresse pour le roi notre maître, me dit, à la fin, qu'elle était bien fâchée de n'avoir rien fait pour moi avant sa mort, en échange du zèle et de l'affection avec lesquels je l'avais servie depuis mon arrivée ici; elle me dit qu'elle avait six mille pistoles dispersées en plusieurs endroits, qu'elle m'ordonnait de prendre pour l'amour d'elle; je lui répondis qu'elle avait plusieurs pauvres domestiques qui en avaient plus besoin que moi, que je ne l'avais jamais servie par intérêt, et que je ne voulais pas absolument les prendre; mais que, s'il lui plaisait de me dire auxquels elle souhaitait de les donner, je ne manquerais pas de m'en acquitter très-fidèlement; elle eut assez de présence d'esprit pour les nommer par leurs noms. Cependant, elle n'eut pas plus tôt rendu l'esprit, que Monsieur se saisit de toutes ses clefs et de son cabinet. Je demandai le lendemain à une de ses femmes, où était cet argent, laquelle me dit qu'il était en un tel endroit. C'était justement les premières six mille pistoles que le roi notre maître lui avait envoyées. Dans le temps que cet argent arriva, elle avait dessein de s'en servir pour retirer quelques joyaux qu'elle avait engagés en attendant cette somme:

mais le roi de France la lui avait déjà donnée deux jours avant que celle-ci arrivât, de sorte qu'elle avait gardé toute la somme que le roi son frère lui avait envoyée.

Sur cela, j'ai demandé ladite somme à Monsieur, comme m'appartenant, et que, l'ayant prêtée à Madame, deux de mes domestiques l'avaient remise entre les mains de deux de ses femmes, lesquelles en ont rendu témoignage à ce prince; car elles ne savaient pas que ç'avait été par ordre du roi notre maître. Monsieur en avait déjà emporté la moitié, et l'on m'a rendu le reste. J'en ai disposé en faveur des domestiques de Madame, selon les ordres qu'elle m'en avait donnés, en présence de M. l'abbé de Montaigu et de deux autres témoins. Monsieur m'a promis de me rendre le reste, que je ne manquerai pas de distribuer entre eux de la même manière. Cependant, s'ils n'ont l'esprit de le cacher, Monsieur ne manquera pas de le leur ôter, dès que cela parviendra à sa connaissance. Je n'avais nul autre moyen de l'obtenir pour ces pauvres gens-là, et je ne doute pas que le roi n'aime mieux qu'ils en profitent que Monsieur. Je vous prie de l'apprendre au roi, pour ma décharge; et que cela n'aille pas plus loin. M. le chevalier Hamilton en a été témoin avec M. l'abbé de Montaigu. J'ai cru

qu'il était nécessaire de vous faire cette relation.

Je suis,

MILORD, etc.

P. S. Depuis ma lettre écrite, je viens d'apprendre, de très-bonne part et d'une personne qui est dans la confidence de Monsieur, qu'il n'a pas voulu délivrer les papiers de Madame, à la requête du roi, avant que de se les être fait lire et interpréter par M. l'abbé de Montaigu, et même que, ne se fiant pas entièrement à lui, il a employé, pour cet effet, d'autres personnes qui entendent la langue, et entre autres madame de Fiennes; de sorte que ce qui s'est passé de plus secret entre le roi et Madame est et sera publiquement connu de tout le monde. Il y avait quelque chose en chiffres qui l'embarrasse fort, et qu'il prétend pourtant deviner. Il se plaint extrêmement du roi notre maître, à l'égard de la correspondance qu'il entretenait avec Madame, et de ce qu'il traitait d'affaires avec elle à son insu. J'espère que M. l'abbé de Montaigu vous en donnera une relation plus particulière que je ne le puis faire; car, quoique Monsieur lui ait recommandé le secret à l'égard de tout le monde, il ne saurait s'étendre jusqu'à

vous, si les affaires du roi notre maître y sont intéressées.

Lettre écrite par M. de Montaigu à Charles II, roi d'Angleterre.

Paris, le 15 juillet 1670.

AU ROI.

SIRE,

Je dois commencer cette lettre en suppliant très-humblement Votre Majesté de me pardonner la liberté que je prends de l'entretenir sur un si triste sujet, et du malheur que j'ai eu d'être témoin de la plus cruelle et de la plus généreuse mort dont on ait jamais ouï parler. J'eus l'honneur d'entretenir Madame assez long-temps le samedi, jour précédent de celui de sa mort. Elle me dit qu'elle voyait bien qu'il était impossible qu'elle pût jamais être heureuse avec Monsieur, lequel s'était emporté contre elle plus que jamais, deux jours auparavant, à Versailles, où il l'avait trouvée dans une conférence secrète avec le roi, sur des affaires qu'il n'était pas à propos de lui communiquer. Elle me dit que Votre Majesté et le roi de France aviez résolu de faire la guerre à la Hollande, dès que vous

seriez demeurés d'accord de la manière dont vous la deviez faire. Ce sont là les dernières paroles que cette princesse me fit l'honneur de me dire avant sa maladie; car Monsieur, étant entré dans ce moment, nous interrompit, et je m'en retournai à Paris. Le lendemain, lorsqu'elle se trouva mal, elle m'appela deux ou trois fois, et madame de Mekelbourg m'envoya chercher. Dès qu'elle me vit, elle me dit : Vous voyez le triste état où je suis : je me meurs. Hélas! que je plains le roi mon frère! car je suis assurée qu'il va perdre la personne du monde qui l'aime le mieux. Elle me rappela un peu après, et m'ordonna de ne pas manquer de dire au roi son frère les choses du monde les plus tendres de sa part, et de le remercier de tous ses soins pour elle. Elle me demanda ensuite si je me souvenais bien de ce qu'elle m'avait dit, le jour précédent, des intentions qu'avait Votre Majesté de se joindre à la France contre la Hollande; je lui dis que oui; sur quoi elle ajouta : Je vous prie de dire à mon frère que je ne lui ai jamais persuadé de le faire par intérêt, et que ce n'était que parce que j'étais convaincue que son honneur et son avantage y étaient également intéressés : car je l'ai toujours aimé plus que ma vie, et je n'ai nul autre regret en la perdant que celui de le quitter. Elle m'appela plusieurs fois pour

me dire de ne pas oublier de vous dire cela, et me parla en anglais.

Je pris alors la liberté de lui demander si elle ne croyait pas qu'on l'eût empoisonnée. Son confesseur, qui était présent, et qui entendit ce mot-là, lui dit: Madame, n'accusez personne, et offrez à Dieu votre mort en sacrifice. Cela l'empêcha de me répondre; et, quoique je fisse plusieurs fois la même demande, elle ne me répondit qu'en levant les épaules. Je lui demandai la cassette où étaient toutes ses lettres, pour les envoyer à Votre Majesté, et elle m'ordonna de les demander à madame de Borde, laquelle s'évanouissant à tout moment, et mourant de douleur de voir sa maîtresse dans un état si déplorable, Monsieur s'en saisit avant qu'elle pût revenir à elle. Elle m'ordonna de prier Votre Majesté d'assister tous ses pauvres domestiques, et d'écrire à milord Arlington de vous en faire souvenir; elle ajouta à cela: Dites au roi mon frère que j'espère qu'il fera pour lui, pour l'amour de moi, ce qu'il m'a promis; car c'est un homme qui l'aime, et qui le sert bien. Elle dit plusieurs choses ensuite tout haut en français, plaignant l'affliction qu'elle savait que sa mort donnerait à Votre Majesté. Je supplie encore une fois Votre Majesté de pardonner le malheur où je me trouve réduit de lui apprendre cette fa-

tale nouvelle, puisque, de tous ses serviteurs, il n'y en a pas un seul qui souhaite avec plus de passion et de sincérité son bonheur et sa satisfaction, que celui qui est,

SIRE,

De Votre Majesté, etc.

Lettre de M. de Montaigu à milord Arlington.

Paris, le 15 juillet 1670.

MILORD,

Selon les ordres de votre Grandeur, je vous envoie la bague que Madame avait au doigt en mourant, laquelle vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de présenter au roi. J'ai pris la liberté de rendre compte au roi, moi-même, de quelques choses que Madame m'avait chargé de lui dire, étant persuadée que la modestie n'aurait pas permis à votre Grandeur de les dire au roi, parce qu'elles vous touchent de trop près. Il y a eu, depuis la mort de Madame, comme vous pouvez bien vous l'imaginer dans une occasion pareille, plusieurs bruits divers. L'opinion la plus générale est qu'elle a été empoisonnée, ce qui inquiète le roi t les ministres au dernier point. J'en ai été saisi d'une telle ma-

nière, que j'ai eu à peine le cœur de sortir depuis. Cela joint aux bruits qui courent par la ville du ressentiment que témoigne le roi, notre maître, d'un attentat si rempli d'horreur, qu'il a refusé de recevoir la lettre de Monsieur, et qu'il m'a ordonné de me retirer, leur fait conclure que le roi, notre maître, est mécontent de cette cour, au point qu'on le dit ici. De sorte que, quand j'ai été à Saint-Germain, d'où je ne fais que de revenir, pour y faire les plaintes que vous m'avez ordonné d'y faire, il est impossible d'exprimer la joie qu'on y a reçue d'apprendre que le roi, notre maître, commence à s'apaiser, et que ces bruits n'ont fait aucune impression sur son esprit au préjudice de la France. Je vous marque cela, milord, pour vous faire connaître à quel point l'on estime l'union de l'Angleterre dans cette conjoncture, et combien l'amitié du roi est nécessaire à tous leurs desseins : je ne doute pas qu'on ne s'en serve à la gloire du roi, et pour le bien de la nation. C'est ce que souhaite avec passion la personne du monde qui est avec le plus de sincérité,

MILORD, etc.

Lettre de M. de Montaigu à milord Arlington.

MILORD,

Je ne suis guère en état de vous écrire moi-même, étant tellement incommodé d'une chute que j'ai faite en venant, que j'ai peine à remuer le bras et la main. J'espère pourtant de me trouver en état, dans un jour ou deux, de me rendre à Saint-Germain.

[1] « Je n'écris présentement que pour rendre » compte à votre Grandeur d'une chose que je » crois pourtant que vous savez déjà, c'est que » l'on a permis au chevalier *de Lorraine* de ve- » nir à la cour, et de servir à l'armée en qua- » lité de maréchal de camp. »

Si Madame a été empoisonnée, comme la plus grande partie du monde le croit, toute la France le regarde comme son empoisonneur, et s'étonne avec raison que le roi de France ait si peu de considération pour le roi, notre maître, que de lui permettre de revenir à la cour, vu la manière insolente dont il en a toujours usé envers cette princesse pendant sa vie. Mon devoir m'oblige à vous dire cela, afin que vous

[1] Ce passage était écrit en chiffres.

le fassiez savoir au roi, et qu'il en parle fortement à l'ambassadeur de France, s'il le juge à propos; car je puis vous assurer que c'est une chose qu'il ne saurait souffrir sans se faire tort.

FIN DE L'HISTOIRE DE MADAME HENRIETTE.

LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE

A MADAME

DE SÉVIGNÉ.

LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE

A MADAME

DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, le 30 décembre 1672.

J'AI vu votre grande lettre à d'Hacqueville : je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque de Marseille; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez. Je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame du Plessis; car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame de Northumberland. Vous ne compren-

drez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet : il vient du comte de Sunderland, qui est présentement ambassadeur ici. Il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais, n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres; et M. de La Rochefoucault, qu'il voit très-souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit. Je vous supplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de le renvoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame de Northumberland, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu : vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que, si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès dans son voyage, il passera en Italie, pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame de Northumberland qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comment il sera traité.

La Marans est dans une dévotion, et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne se peuvent comprendre; sa sœur [1], qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée; sa personne est changée à n'être pas reconnaissable : elle paraît

[1] Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de madame Henriette-Anne d'Angleterre.

soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avait dit sur cet enfant de M. de Longueville, et elle se plaignit aussi de moi, de ce que je l'avais redonné au public; mais ses plaintes étaient si douces, que Montalais en était confondue pour elle et pour moi; en sorte que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étais informée de la belle opinion qu'elle avait que j'aimais M. de Longueville. La Marans, avec un esprit admirable, répondit que, puisque je savais cela, elle s'étonnait que je n'en eusse pas dit davantage, et que j'avais raison de me plaindre d'elle. On parla de madame de Grignan : elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde sans exception. Si Dieu fixe cette bonne tête-là, ce sera un des grands miracles que j'aurai jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal, avec madame de Monaco; je m'y enrhumai à mourir : j'y pleurai Madame [1] de tout mon cœur. Je fus surprise de l'esprit de celle-ci [2]; non pas de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens. Elle se mit

---

[1] Henriette-Anne d'Angleterre, morte le 29 juin 1670.

[2] Élisabeth-Charlotte, palatine du Rhin, que Monsieur, frère unique de Louis XIV, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671.

sur le ridicule de M. de Mekelbourg d'être à Paris présentement; et je vous assure que l'on ne peut mieux dire. C'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût : car elle hait madame de Gourdon à ne la pouvoir souffrir. Monsieur me fit toutes les caresses du monde, au nez de la maréchale de Clérembault [1] : j'étais soutenue de la Fiennes, qui la hait mortellement, et à qui j'avais donné à dîner, il n'y a que deux jours. Tout le monde croit que la comtesse du Plessis [2] va épouser Clérembault.

M. de La Rochefoucault vous fait cent mille complimens : il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame du Plessis que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle; vous savez combien je vous aime.

---

[1] Gouvernante des enfans de Monsieur.

[2] Marie-Louise le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, et remariée depuis à René Gilier du Puygarreau, marquis de Clérembault, premier écuyer de Madame, duchesse d'Orléans.

LETTRE II.

Paris, 27 février 1673.

Madame Bayard et M. de La Fayette arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils : il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et prier de vous écrire ses raisons sur l'argent : elles sont si bonnes, que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir, et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres; et, de plus, la grande amitié que vous avez pour madame de Grignan fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

LETTRE III.

Paris, le 15 avril 1673.

Madame de Northumberland me vint voir hier; j'avais été la chercher avec madame de

Coulanges : elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse ; j'en fus surprise : elle est avec cela mal habillée ; point de grâce ; enfin, je n'en fus point du tout éblouie ; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou, pour mieux dire, ce que je dis, car j'étais seule. M. de La Rochefoucault et madame de Thianges, qui avaient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortait. Montaigu m'avait mandé qu'elle viendrait me voir ; je lui ai fort parlé d'elle ; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et paraît très-rempli d'espérance. M. de Chaulnes partit hier, et le comte Tot aussi ; ce dernier est très-affligé de quitter la France : je l'ai vu quasi tous les jours, pendant qu'il a été ici ; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale de Grammont s'est trouvée mal ; d'Hacqueville y a été, toujours courant, lui mener un médecin : il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie : j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus ; je voudrais bien vous voir pour me rafraîchir le sang.

LETTRE IV.

Paris, le 19 mai 1673.

Je vais demain à Chantilly : c'est ce même voyage que j'avais commencé l'année passée jusque sur le Pont-Neuf, où la fièvre me prit. Je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter : nous y allons, la même compagnie, et rien de plus.

Madame du Plessis était si charmée de votre lettre, qu'elle me l'a envoyée : elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à Langlade, qui m'en a paru très-content : il honore toujours beaucoup madame de Grignan. Montaigu s'en va : on dit que ses espérances sont renversées ; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la nymphe [1]. Votre fils est amoureux, comme un perdu, de mademoiselle de Poussai ; il n'aspire qu'à être aussi transi que La Fare. M. de La Rochefoucault dit que l'ambition de Sévigné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas : car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûtée de celle de La Fare : elle est trop

---

[1] Madame de Northumberland.

grande et trop esclave. Sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentimens : elle soupa chez Longueil et assista à une musique le soir même qu'il partit. Souper en compagnie quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paraît un crime capital : je ne sais pas si je m'y connais. Adieu, ma belle.

LETTRE V.

Paris, 26 mai 1673.

Si je n'avais la migraine, je vous rendrais compte de mon voyage de Chantilli, et je vous dirais que, de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là. Nous n'y avons pas eu un trop beau temps; mais la beauté de la chasse dans les carrosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquait. Nous y avons été cinq ou six jours : nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici, à mon retour, deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée, car il me semble qu'il y a long-

temps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame de Brissac[1] est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amans, et d'amans peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de sainte Ursule*. Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou : il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. Monsieur le premier et ses enfans sont aussi fort assidus auprès d'elle. M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame de Northumberland, qui part aujourd'hui; Montaigu l'a devancée de deux jours; tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Brissac joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La comtesse du Plessis a servi de dame d'honneur deux jours avant que Monsieur soit parti : sa belle-mère[2] n'y avait pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne point M. de Monaco : je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez Madame est assez bonne pour la

---

[1] Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac.

[2] Colombe le Charron, femme de César, duc de Choiseul, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de Madame.

femme de Clérembault; elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

Nous allons dîner à Livry, M. de La Rochefoucault, Morangi, Coulanges et moi. C'est une chose qui me paraît bien étrange, d'aller dîner à Livry, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé Testu [1] est allé à Fontevrault : je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame de Montespan est demeurée à Courtrai. Je reçois une petite lettre de vous : si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas; je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le duc s'ennuie beaucoup à Utrecht. Les femmes y sont horribles. Voici un petit conte sur ce sujet : Il se familiarisait avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment, et, comme les familiarités étaient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu!*

---

[1] Il ne faut point confondre l'abbé Testu dont il sera souvent parlé dans ces lettres, avec un autre abbé Testu qui avait été aumônier ordinaire de Madame, et qui était, comme le premier, de l'Académie française : celui dont il s'agit, était un homme de beaucoup d'esprit et de très-bonne compagnie.

monseigneur, Votre Altesse a la bonté d'être trop insolente. C'est Briole qui m'a écrit cela : j'ai jugé que vous en seriez charmée comme moi. Adieu, ma belle : je suis toute à vous assurément.

LETTRE VI.

Paris, 30 juin 1673.

Eh bien! eh bien! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici. Qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles, *Mes journées sont remplies?* Il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais, quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? Encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de La Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. de La Rochefoucault et Gourville sont ici; écrirai-je? Mais quand ils sont sortis? Ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi : je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres. Mais l'après-dînée? J'ai mal à la tête. Mais le matin? J'y ai mal encore, et je prends des

bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et, si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être; je n'y ai passé que huit jours de cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferais ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame : je relus hier plusieurs de ses lettres; je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère : vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de La Rochefoucault vous écrira.

LETTRE VII.

Paris, 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre : il y a six mois que je n'ai été purgée ; on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table : ah! ah! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point : mais vous mangerez du fruit ; je crois que oui : eh bien! mangez-en donc ; je ne saurais, je mangerai tantôt. Que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir, voilà un potage et un poulet : je n'en veux point, je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi ; j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre ; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept ; je me lève à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille ; je me remets dans mon lit le soir inutilement, comme l'autre nuit. Êtes-vous

malade? nenni. Êtes-vous plus faible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame de Coulanges à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez; j'en ferais convenir Corbinelli en un demi-quart d'heure : au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles; tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? Pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur. Ségrais porte guignon; madame de Thianges est des amies de Corbinelli, madame Scarron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être. On donne des pensions aux beaux esprits; c'est un fonds abandonné à cela; il en mérite mieux que tous ceux qui en ont; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui. Je dois voir demain madame de V......; c'est une certaine ridicule, à qui M. d'Ambre a fait un enfant; elle l'a plai-

dé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée; vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie : cela me paraît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge, ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour, bien blanche : elle est favorite et engouée de cette Madame-ci, tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou, pour deux ou trois mois. M. de Marsillac est ici; il part lundi pour aller à Barége; il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse du Plessis va se marier; elle a pensé acheter Frêne. M. de La Rochefoucault se porte très-bien; il vous fait mille et mille complimens et à Corbinelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités; mais on ne les oublie point.

On oublie les infidélités; mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité » à votre amant, que vous aimez pourtant tou» jours; ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il » vous aime aussi toujours? » On n'entend pas

par *infidélité* avoir quitté pour un autre; mais avoir fait une faute considérable. Adieu : je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est que de ne point manger et ne point dormir! J'embrasse madame de Grignan et toutes ses perfections.

LETTRE VIII.

Paris, 4 septembre 1673.

Je suis à Saint-Maur; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes amis; j'ai mes enfans et le beau temps, cela me suffit. Je prends des eaux de Forges; je songe à ma santé; je ne vois personne, je ne m'en soucie point du tout; tout le monde me paraît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées, d'être de l'humeur dont je suis. Je ne sais si madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étaient madame Scarron et l'abbé Testu, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit* : nous nous jetâmes dans des subtilités, où nous n'entendions plus rien; si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente no-

visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M. de La Rochefoucault aussi, et moi encore, mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront. M. de Coulanges m'a dit que votre voyage était encore retardé : pourvu que vous rameniez madame de Grignan, je n'en murmure pas; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle. Je la vois quasi tous les jours. J'ai vu enfin son visage [1] : il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau; elle n'a que quarante ans, mais l'austérité de la règle l'a fort changée. Madame de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans : je n'ai pas été si sage, car je fus l'autre jour chercher madame de Schomberg [2], et je ne la demandai point. Adieu, ma belle; je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

[1] Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parens, ou dans des cas particuliers.

[2] Madame de Schomberg et madame de Marans étaient logées dans la même maison.

à celle de madame de Lavardin : nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite ; il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRE X.

Paris, 20 septembre 1690.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu, par celle de madame de Lavardin et par la mienne, que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris. C'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire : le soleil est plus beau, vous aurez compagnie; je dis même, séparée de madame de Grignan, qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens; enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement monsieur votre fils de consentir à vous perdre pour votre intérêt; si j'étais en train d'écrire, je lui en ferais des complimens : partez tout le plus tôt qu'il vous sera possible; mandez-nous par quelles villes vous passerez, et à peu près le temps; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus

cruelles où l'on puisse être; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence; je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, madame de Lavardin et moi, sans savoir en aucune façon que ce fût votre dessein [1].

LETTRE XI.

Paris, 19 septembre 1691.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connais point d'autre mal : ne vous inquiétez pas de ma santé; mes maux ne sont pas dangereux; et, quand ils le deviendraient, ce ne serait que par une grande langueur et par un grand desséchement, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour : ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidens imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles,

---

[1] C'est ce que madame de Sévigné appelait *l'approbation de ses docteurs*.

et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre; une personne en santé me paraît un prodige. M. le chevalier de Grignan a soin de moi; j'en ai une reconnaissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la duchesse de Chaulnes me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfans; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami Croisilles [1] est toujours à Saint-Gratien : il me mande qu'il se porte fort bien à sa campagne; il faudrait que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien; nous en sommes véritablement en peine, le chevalier de Grignan et moi. L'abbé Testu est allé faire un voyage à la campagne; nous le soupçonnons, M. de Chaulnes et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme, madame l'Avocat, est bien malade; il y a aussi bien longtemps qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. de La Feuil-

---

[1] Frère du maréchal de Catinat.

lade[1] était mort cette nuit; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

LETTRE XII.

Paris, 26 septembre 1691.

VENIR à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie! la seule pensée m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi! et, quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'achèterais trop cher, si c'était à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état; j'étais parfaitement bien, et j'ai été, comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui a ému mes vapeurs. Je ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une femme ensorcelée; mais l'aprés-dînée, je suis assez comme une autre personne: je vous écrivis, il y a un

[1] François d'Aubusson, duc de La Feuillade, pair et maréchal de France, gouverneur de Dauphiné, et père du dernier maréchal de ce nom.

mois ou deux, que c'était ma méchante heure, et c'est à présent la bonne. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avais point été nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle; comptez que c'est un château en Espagne pour moi, que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir serait troublé, si votre voyage ne s'accordait pas avec les affaires de madame de Grignan et avec les vôtres. Il me paraît, cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE XIII.

Paris, mercredi 10 octobre 1691.

J'ai eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle,

quoique je sois assurément une femme assez sage. Je veux remercier madame de Grignan pour me calmer l'esprit : elle a écrit des merveilles pour moi à M. le chevalier de Grignan.

A madame de Grignan.

Je vous en remercie, madame, et je vous prie d'ordonner à M. le chevalier de Grignan de m'aimer; je l'aime de tout mon cœur : c'est un homme que cet homme-là. Ramenez madame votre mère; vous avez mille affaires ici; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même temps la joie de voir madame votre mère.

A madame de Sévigné.

Mon dieu! ma chère amie que je serai aise de vous voir! vraiment je pleurerai bien; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils, l'abbé, qui était en Poitou, à deux lieues de madame de La Troche. Un gentilhomme d'importance, gendre de madame de La Rochebardon, chez qui madame de

La Troche est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort de La Troche [1], par la gazette, s'il vous plaît ; car je n'en avais point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes : j'y retombe bien toute seule. M. de Pomponne croyait madame de La Troche riche; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la duchesse de Lude l'avait détrompé, et qu'ils avaient présenté un placet pour elle. Croisilles sort d'ici; il m'est venu voir de Saint-Gratien; je lui ai fait vos complimens; il est fort bien. Ma petite-fille est louche comme un chien : il n'importe; madame de Grignan l'a bien été; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et toute à vous plus que jamais, s'il est possible.

LETTRE XIV.

Paris, 24 janvier 1692.

HÉLAS! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais; en un mot,

---

[1] Tué au combat de Leuze, le 20 septembre 1691.

je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps, ni dans l'esprit ; je ne suis plus une personne, ni par l'un ni par l'autre ; je péris à vue d'œil ; il faut finir quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir madame de Lavardin. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

EXTRAITS DE LETTRES DIVERSES.

(Madame de La Fayette se moque des ridicules manières de parler de quelques personnes de son temps. Elle fait parler un amant jaloux à sa maîtresse.)

PREMIER EXTRAIT.

Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous me fîtes hier. Vous étiez belle comme un petit ange, vous savez que je suis alerte sur le comte de Dangeau, je vous l'avais dit de bonne foi ; et, cependant, vous me quittâtes franc et net pour le galoper ; cela s'appelle rompre de couronne à couronne ; c'est n'avoir aucun ménagement et manquer à toutes sortes d'égards. Vous

sentez que cette manière de peindre m'a tiré de grands rideaux. Vous avez oublié qu'il y a des choses dont je ne tâte jamais, et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve pas aisément sur un certain pied. Sûrement ce n'est point mon caractère que d'être dupe et de donner dans le panneau, tête baissée. Je me le tiens pour dit; j'entends le français. A la vérité je ne ferai point de fracas; j'en userai fort honnêtement; je n'afficherai point; je ne donnerai rien au public; je retirerai mes troupes; mais comptez que vous n'avez point obligé un ingrat.

SECOND EXTRAIT,

Composé de phrases où il n'y a point de sens, et que bien des gens de la cour mettent dans leurs discours.

Je vous assure, monseigneur, qu'on est bien chagrin de ne pouvoir faire son devoir, et il est fort honnête de le pardonner. Je vous écris cette missive pour vous donner des nouvelles de M. Domatel : j'espère qu'il sera bientôt hors d'affaire, et que sa maladie ne sera pas longue. Je me suis trouvé depuis peu à un grand repas où on a mangé une bonne soupe et où vous avez

été bien célébré. Vous savez, monseigneur, que vous inspirez la joie, l'on fit mille plaisanteries; vous me ferez bien la justice de croire que l'on a eu le dernier déplaisir de ne vous y avoir pas. J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir pour vous entretenir sur mon gazon. Mes fermiers sont cause que je ne puis m'aller rabattre chez Fredole; mais je vas souvent en un lieu où l'on aime à se réjouir, et où l'on met les plats en bataille. Il y a une personne qui désire fort le tête-à-tête avec vous, vous connaîtrez dans son dialogue qu'elle a du savoir-faire, et que l'on vous trouve furieusement aimable; je vous dis tout ceci, parce que je suis engoué de vous, car votre caractère me réjouit; et, de bonne foi, il est vrai que je me suis conduit de mon pied en un lieu où j'ai vu de beaux esprits qui ne se peuvent plaindre de vous à cause de votre génie. Je m'étonne que vous ne veniez pas dialoguer avec les demoiselles; c'est à coup sûr que vous les réjouissez quand elles vous voient; car, assurément, vous êtes du bel air, et vous distinguez bien dans le beau monde où l'on vous rend justice. Il est vrai que je m'en allai hier au bal dans un grand embarras, dont j'eus bien de la peine à me tirer; il est vrai que je m'en allai après à une campagne; il est vrai que je n'y

demeurai pas long-temps, j'ouïs la bonne femme qui me parla bien de vous, qui me dit que vous faisiez figure. Elle vous aime autant que les demoiselles; sûrement vous êtes aujourd'hui la coqueluche de tout le monde; il est vrai que votre mérite n'est pas postiche. Les demoiselles en rendent sûrement de bons témoignages.

FIN DES LETTRES.

PORTRAIT

DE

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

PAR MADAME

LA COMTESSE DE LA FAYETTE,

SOUS LE NOM D'UN INCONNU.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseraient leur dire un seul de leurs défauts; mais pour moi, madame, grâce au privilége d'inconnu que j'ai auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me serait un grand déplaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyais cet inconnu aussi-bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que de vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges,

et m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables : je ne veux point vous dire toutes ces choses; votre miroir vous les dit assez; mais, comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante, quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre.

Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée, dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a un tel charme, et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger, par ce que je viens de vous dire, que, si je vous

suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris : mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connais pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je sais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition; et vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissemens, et les divertissemens augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame de La Fayette. Ah! madame, s'il y avait quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériterait toutes

les disgrâces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentimens fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné! et votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait, et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qu'il ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligerait de cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été, et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples complimens de bienséance paraissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin vous avez reçu des grâces du ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous; et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités qui, jusqu'ici, lui avaient été inconnues. Je ne veux

point m'embarquer à vous les dépeindre toutes; car je romprais le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et de plus, madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous et de paraître,
Il faudrait être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être [1].

---

[1] Derniers vers de la pompe funèbre de Voiture, par Sarrazin.

FIN DES ŒUVRES DE MADAME DE LA FAYETTE.

HISTOIRE

DE

LA COMTESSE DE SAVOIE.

AVIS
DES ÉDITEURS.

Le roman de *la comtesse de Savoie* et celui d'*Aménophis*, par madame de Fontaines, se placent naturellement à la suite des *OEuvres de madame de La Fayette*. Ces ouvrages sont de la même école ; l'élève a paru digne du maître par la combinaison des événemens, la peinture des caractères, la moralité du dénoûment, et l'agrément du style. L'action du premier roman se passe dans le onzième siècle ; la partie historique consiste dans le récit des événemens qui amenèrent Guillaume le Conquérant au trône d'Angleterre ; mais les mœurs sont d'une époque plus avancée en civilisation. On y retrouve les délicatesses de sentiment qui caractérisaient la société épurée du dix-septième siècle, et qui se perdirent dans les saturnales de la

régence. Ce n'est ni la description minutieuse des lieux, ni la vérité des mœurs du temps qu'il faut chercher dans les romans de madame de Fontaines; elle n'a pas été plus scrupuleuse à cet égard que madame de La Fayette; le lecteur en est amplement dédommagé par l'intérêt des situations et la vérité des mouvemens du cœur. Ces ouvrages ont tous un but moral, avantage précieux qui manque généralement à l'enfance et à la caducité des littérateurs. Ce sont des cours de morale en action qui élèvent le talent de l'écrivain, et lui assurent une gloire sans mélange.

La comtesse de Savoie reçut du public un accueil flatteur. Il paraît que madame de Fontaines avait communiqué cette production à Voltaire, qui conserva long-temps avec elle des liaisons d'amitié. Ce grand poëte, qui n'était point avare d'éloges, adressa à madame de Fontaines, en 1713, un compliment en vers, qui suffirait seul pour sauver de l'oubli la mémoire de cette femme aimable et spirituelle. On remarquera dans la louange cette exagéra-

tion qui devient flatterie; mais ce poëte n'y regarde pas de si près; il ne cherche qu'à plaire; et nul écrivain n'y a réussi aussi-bien que Voltaire. Voici ces vers, qui sont un peu négligés, mais où respire cette grâce parfaite dont le poëte du dix-huitième siècle sera toujours le modèle :

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle avant vous de nos galans écrits,
Des Champs-Élysiens, sur les ailes des ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendrait-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
Ils mirent Zayde aux pieds
De la comtesse de Savoie.
Ils avaient bien raison. Quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avait joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
De Mondor amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,

Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté.
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule;
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.
Adieu. Malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant, tous les ans,
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues!

M. Auger nous a donné, dans une édition des *OEuvres de mesdames de La Fayette, de Fontaines et de Tencin*, l'explication de ce dernier vers. M. de Givri, père de madame de Fontaines, avait aidé les juifs dans le projet d'établir une synagogue à Metz. On était dans l'usage constant de faire payer chèrement les services de ce genre aux enfans d'Israël, qui n'étaient pas moins exacts à prendre leur revanche dans l'occasion. C'est évidemment, ajoute M. Auger, au parti que M. de Givri tira, en cette occasion, de ses bons offices, que Voltaire fait allusion dans ses vers; *il est assez singulier* qu'il ait jugé à propos de le rappeler à sa fille.

Cette allusion peut nous paraître aujourd'hui singulière ; mais en nous reportant à l'époque où Voltaire composait ces vers, nous n'y trouvons rien d'extraordinaire. Il ne faut pas croire, sur la foi de quelques écrivains adulateurs, que les idées de morale et d'honneur fussent alors aussi bien définies qu'elles le sont aujourd'hui. Tel acte qui exposerait le personnage le plus éminent à la sévérité des jugemens publics, passait encore, au commencement du dernier siècle, pour un acte indifférent ou même digne d'éloge. Madame de Maintenon, cette reine clandestine, trouvait tout simple d'engager son frère à se mettre sur les rangs pour acheter à vil prix les biens confisqués des religionnaires du Poitou. « Personne, dit Saint-Simon, n'était plus au goût du roi que le duc de C*****, et n'avait usurpé plus d'autorité dans le monde. Il était très-splendide en tout, grand joueur, et ne s'y piquait pas d'une fidélité bien exacte. Plusieurs grands seigneurs en usaient de même, et on en riait. »

Les moyens les plus odieux de faire fortune semblèrent naturels, pourvu qu'ils ne fussent employés que par des personnes titrées; la délation et la cupidité étaient au nombre des priviléges des hommes de cour. « Les premiers personnages de l'état, dit M. Lemontey dans son excellent *Essai sur la monarchie de Louis XIV*, s'enrôlaient dans ces croisades financières. Les princesses ne craignaient pas d'y figurer. Le frère du roi retira un million d'une seule poursuite dirigée par lui-même contre les trésoriers de la guerre, effrayés d'un tel adversaire. »

M. de Givri avait fait payer aux Israélites de Metz ses avis et sa protection. C'était une bonne fortune qui excitait probablement plus d'envie que de surprise; je croirais volontiers qu'on en fit un mérite au protecteur. Le vers de Voltaire me confirme dans cette idée, car il possédait à un trop haut degré le sentiment des convenances, pour rappeler à madame de Fontaines un souvenir qui aurait pu blesser sa tendresse filiale. On avait alors très-peu

d'égards pour les juifs; le sanhédrin lui-même n'avait pas été épargné; et celui qui parvenait à lever des tributs sur quelques synagogues, devait être regardé comme un homme de génie.

Ce qu'il y a de plus singulier dans le compliment de Voltaire, c'est qu'il ait élevé le roman de *la comtesse de Savoie* au-dessus de *Zayde*. Mais, comme je l'ai déjà fait entendre, la flatterie est éminemment poétique. Nous en avons eu des preuves multipliées; l'adulation est à son aise dans le domaine de la poésie.

Voltaire aurait pu juger en connaissance de cause, car il est évident qu'il avait lu avec attention l'ouvrage de madame de Fontaines. « C'est là, dit La Harpe, qu'il a puisé le sujet de la tragédie de *Tancrède*. M. Auger remarque avec raison qu'il en avait aussi tiré le sujet d'*Artémise*, tragédie jouée sans succès en 1720, et dont il ne reste que des fragmens. Un roman qui a fourni deux sujets tragiques à un poëte tel que Voltaire, mérite assurément d'être sauvé de l'oubli.

Le roman d'*Aménophis* renferme aussi le sujet d'un drame. On y voit un grand-prêtre usurpateur, une légitimité violée, une restauration pure de sang et de larmes. Le tyran est détrôné; l'innocence triomphe, de chastes amours reçoivent leur récompense. Quelles ressources pour le talent du poëte! Et, lorsqu'on songe que la scène se passe dans les souterrains du temple du Soleil, on doit être surpris qu'un sujet, si fécond en accidens dramatiques, n'ait pas tenté quelques-uns de nos écrivains. Mais on ne lit plus que des productions exotiques; les muses étrangères ont envahi le parnasse français; nous portons nous-mêmes des mains sacriléges sur les autels de nos dieux domestiques. Dieu veuille que la barbarie ne soit pas le châtiment de cette profanation.

Le moyen le plus efficace de repousser un tel fléau, est sans doute de reproduire les ouvrages avoués par le goût. Tels sont ceux de madame de La Fayette, de madame de Tencin et de madame de Fontaines. Ce ne sont point des modèles que

je propose à la servilité des imitateurs, ce sont des études propres à révéler le secret des passions, et à faire connaître leur langage; c'est la vie intérieure qu'ils représentent. Les femmes qui les ont écrits avaient tout le talent et la finesse d'observation nécessaires pour réussir dans cette tâche difficile. Elles portent au cœur plus qu'à l'imagination. C'est précisément le contraire de ce qui se fait aujourd'hui.

Ce n'est que par les ouvrages de madame de Fontaines qu'on peut se former quelque idée de son caractère et de son esprit. Ce que nous savons d'elle personnellement est peu de chose. Elle se nommait Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givri, et elle était fille du marquis de Givri, ancien commandant de Metz. Mademoiselle de Givri épousa le comte de Fontaines, dont elle eut un fils et une fille. Elle mourut en 1730. Deux ouvrages de peu d'étendue lui ont survécu; elle fut l'amie de Voltaire; le temps respectera sa mémoire.

A. JAY.

HISTOIRE

DE

LA COMTESSE DE SAVOIE.

Les annales d'Espagne sont remplies des fameux démêlés des Tolède et des Mendoce ; ces deux maisons, les plus illustres du royaume, avaient une haine l'une pour l'autre, qui durait depuis plusieurs siècles ; et cette haine, en naissant, était, dans leur cœur, aussi naturelle que la vie. Leur animosité parut plus vive que jamais, dans le temps que Henri Ier. régnait en France, et que la plupart des provinces d'Espagne avaient leur souverain particulier ; celle de Murcie était possédée par les Mendoce. Le chef de cette maison se trouva, dans une grande jeunesse, maître de ses actions : non-seulement il était parfaitement beau et bien fait, mais il avait encore toutes les qualités qui font les grands héros. Comme il ne respirait que les occasions d'acquérir de la gloire, la paix qui régnait dans toutes les Espagnes lui fit former le dessein d'exercer sa va-

leur contre les Tolède, ses ennemis déclarés. Il assembla ses vassaux, et mit sur pied une armée plus redoutable par le zèle et la valeur de ceux qui la composaient, que par leur grand nombre. Les Tolède, qui en furent avertis, assemblèrent de leur côté un corps de troupes considérable. Ils ne se laissèrent pas prévenir par Mendoce; ils marchèrent au-devant de lui. Ces deux armées, animées par leur chef, se joignirent à quatre lieues de Carthagène, où elles commencèrent un des plus sanglans combats qui se soient jamais donnés. Il y avait déjà un grand nombre de morts de part et d'autre, lorsque dona Isabelle, sœur de Mendoce, jeune veuve d'une piété et d'une vertu exemplaires, en fut avertie. Tremblante pour les jours de son frère qu'elle aimait passionnément, elle fit vœu de faire le voyage de Rome à pied, au cas qu'il revînt victorieux. Ces sortes de vœux étaient fort en usage en ce temps-là; celui de dona Isabelle fut exaucé: Mendoce combattit avec tant de valeur, qu'il remporta une entière victoire; les Tolède, malgré leur haine, se trouvèrent réduits à demander la paix. Mendoce, dont tous les sentimens étaient nobles et généreux, préféra aux avantages qu'il aurait pu tirer de sa victoire, la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus et hu-

miliés. Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Carthagène, ville capitale de ses états. Il était lui-même le principal ornement de son triomphe ; jamais on n'avait vu tant de grâces et de charmes dans une même personne, ni tant de gloire dans une si grande jeunesse. Les peuples, enchantés, ne pouvaient se lasser de l'admirer et de lui marquer leur zèle ; mais la joie de dona Isabelle, de voir Mendoce échappé d'un si grand péril et vainqueur de ses ennemis, ne se peut exprimer. Elle était persuadée que son vœu y avait contribué ; dans cette pensée, elle ne songea qu'à l'accomplir promptement. Elle en parla à son frère. Quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de sa sœur, il eut peine à l'approuver ; il trouvait qu'il y avait de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage si long et si pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce dessein ; mais dona Isabelle, qui croyait devoir le salut de son frère au vœu qu'elle avait fait, voulut absolument l'exécuter. Elle avait épousé un prince des Asturies, et, depuis sa mort, elle s'était retirée auprès de Mendoce : il consentit enfin à la laisser partir ; il lui donna une suite nombreuse pour l'accompagner. Comme elle ne voulait point se faire connaître, elle prit, en partant, un habit de

pèlerine, et en fit prendre à toute sa suite. Le zèle avec lequel elle entreprenait un si grand voyage lui en fit supporter les incommodités avec plaisir; elle traversa une partie de la France, et, après avoir passé les Alpes, elle arriva à Turin.

Odon, comte de Maurienne et de Savoie, y faisait son séjour, depuis qu'Adélaïde de Suze, dont il était veuf, lui avait apporté en dot le comté de Turin, Suze et le Val d'Aouste; il venait d'épouser, en secondes noces, une sœur d'Édouard, roi d'Angleterre, qui passait pour un chef-d'œuvre de la nature. Dona Isabelle ne put résister à la curiosité de juger par elle-même si la beauté de la comtesse de Savoie était aussi parfaite qu'on le publiait. Elle s'informa des moyens de la voir; on lui apprit que cette princesse allait tous les jours se promener sur les bords du Pô. Dona Isabelle se plaça sur son chemin, à l'heure qu'on lui avait dit qu'elle devait passer; elle n'y fut pas longtemps sans la voir paraître suivie d'une cour pompeuse et galante. Le hasard favorisa le désir de dona Isabelle; la comtesse s'arrêta, pour donner quelque ordre, précisément vis-à-vis d'elle, et lui donna le temps de la considérer. Quelque prévenue que fût dona Isabelle de la beauté de la comtesse, elle en fut si frappée,

qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier en langage espagnol : Qu'elle est belle ! si le ciel eût permis que mon frère et cette princesse eussent été unis, ils auraient fait l'admiration de toute la terre. La comtesse entendait l'espagnol ; on est toujours flatté d'être admiré, quelque accoutumé que l'on soit à l'être : la comtesse regarda avec attention celle qui venait de tenir ce discours ; elle lui trouva tant de beauté et un air si noble dans son habit de pèlerine, qu'elle ne douta pas qu'elle ne fût une personne d'une condition relevée. Ce qui contribua encore à l'affermir dans cette idée, c'est qu'elle remarqua que la suite nombreuse de pèlerins et de pèlerines qui accompagnait dona Isabelle semblait se tenir éloignée d'elle avec une sorte de respect. Elle continua cependant de marcher ; mais elle ordonna qu'on suivît cette étrangère, qu'on lui dît de sa part qu'elle voulait lui parler, et qu'elle l'attendît dans son palais au retour de la promenade. Cet ordre fut exécuté : dona Isabelle crut ne devoir pas refuser la comtesse ; elle consentit à ce qu'elle exigeait d'elle, et elle se laissa conduire au palais.

Cependant la comtesse, l'esprit occupé de la pèlerine et de son discours, avait une sorte de curiosité inquiète qui ne lui permit pas de goûter le plaisir de la promenade : elle la finit

de meilleure heure qu'elle n'avait accoutumé. Elle trouva en arrivant dona Isabelle dans son appartement ; et, voulant lui parler sans témoins, elle lui fit dire de la suivre dans son cabinet. Dès qu'elle y fut entrée, la comtesse la traita avec beaucoup de bonté ; elle lui fit plusieurs questions en espagnol ; dona Isabelle y répondit avec tant d'esprit et de politesse, que la comtesse fut presque convaincue qu'elle était fort au-dessus de ce qu'elle voulait paraître. Elle lui laissa voir ses soupçons, et elle la pria avec tant d'instance de ne se point cacher à elle, que dona Isabelle, malgré la répugnance qu'elle avait de se faire connaître, se rendit aux manières flatteuses et engageantes de la comtesse; elle lui apprit sa naissance et le sujet de son voyage. Après les premiers complimens, la comtesse, regardant dona Isabelle avec un souris charmant : A en juger, madame, lui dit-elle, par le voyage que vous faites et par le discours que vous avez tenu quand j'ai passé auprès de vous, il faut convenir que jamais sœur n'a aimé un frère si tendrement que vous aimez Mendoce. Dona Isabelle fut d'abord un peu embarrassée de ce que son discours avait été entendu ; elle se remit cependant, et elle répondit à la comtesse qu'il était vrai que son voyage marquait sa tendresse pour son frère;

mais qu'à l'égard de ce qu'elle avait dit d'avantageux de lui dans une langue qu'elle croyait être ignorée d'elle, l'amitié n'y avait nulle part. Je n'ai parlé de lui, continua-t-elle, que comme les personnes les plus indifférentes qui le connaissent en parlent, et j'ose même vous assurer, ajouta-t-elle, qu'il passe dans toutes les Espagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus accompli. Mais, madame, dit dona Isabelle, en tirant de sa poche une boîte qu'elle présenta à la comtesse, si vous daignez jeter les yeux sur le portrait que renferme cette boîte, vous jugerez vous-même si j'ai eu tort de vanter la beauté de mon frère. La comtesse prit la boîte avec vivacité, elle considéra le portrait avec un trouble et une agitation qu'elle n'avait jamais sentis : elle se serait oubliée en le regardant, si l'arrivée du comte n'eût interrompu le plaisir qu'elle goûtait à le considérer. La vue de son mari, dans ce moment, la fit rougir; elle craignit, sans savoir pourquoi, qu'il ne vît le portrait; elle referma promptement la boîte; et, par un mouvement dont elle ne fut pas la maitresse, au lieu de la rendre à dona Isabelle, elle la garda, et, s'avançant au-devant du comte avec cet air gracieux qui accompagnait toutes ses actions, elle lui présenta dona Isabelle de Mendoce, et elle lui expliqua les rai-

sons qui la faisaient voyager en habit de pèlerine.

Le comte, après avoir rendu à dona Isabelle tout ce qu'il crut devoir à une personne d'une naissance si illustre, sur ce que la comtesse lui fit entendre que cette princesse ne voulait point paraître en public, sortit pour ne les pas contraindre. Dona Isabelle et la comtesse passèrent le reste de la journée ensemble : Mendoce fut presque toujours le sujet de la conversation. La comtesse pressa inutilement dona Isabelle de faire quelque séjour à Turin ; tout ce qu'elle put obtenir d'elle, ce fut d'y repasser à son retour de Rome. Pour m'assurer de la promesse que vous me faites, madame, lui dit la comtesse d'un air enjoué, je garderai le portrait de ce frère qui vous est si cher, comme un gage assuré de votre retour. Dona Isabelle parut un peu embarrassée ; elle eut envie de presser la comtesse de lui rendre ce portrait; mais, croyant qu'un refus, en cette occasion, paraîtrait bizarre à cette princesse, et pourrait lui faire penser qu'elle répondait mal à cette marque de son amitié : Je ne sais, madame, lui répondit-elle, si je fais bien d'avoir la complaisance de vous laisser ce prétendu gage ; mais je sais bien que, si mon frère savait que j'eusse montré un portrait de lui, il m'en saurait mauvais gré. Ce discours inspira de la curiosité à la comtesse ;

elle pressa dona Isabelle de lui dire les raisons qui pourraient le faire trouver mauvais à Mendoce. Aurait-il quelque maîtresse jalouse d'une sœur, madame? dit la comtesse. Dona Isabelle sourit; et, après avoir dit à la comtesse que son frère jusqu'alors avait vécu dans une parfaite indifférence : Je vois bien, ajouta-t-elle, qu'il faut que je vous apprenne une particularité qui vous fera peut-être trouver un peu trop de faiblesse à Mendoce. On lui a prédit qu'un portrait de lui causerait quelque jour de grands troubles dans sa vie ; il a toujours refusé de se faire peindre; mais moi, qui ajoute peu de foi à ces sortes de prédictions, j'ai fait faire son portrait, sans qu'il l'ait su. Je vous le laisse cependant sans crainte; je serais même charmée qu'il vous parût assez aimable pour le garder toujours. Après ce discours, elle prit congé de la comtesse; et, le lendemain, elle partit fort matin pour continuer son voyage.

Après son départ, la comtesse se trouva dans une espèce de tristesse et de langueur dont elle ne pouvait assez s'étonner elle-même. L'idée de Mendoce se présentait incessamment à son esprit; tout ce que dona Isabelle lui avait dit de lui, soutenu par les charmes qu'elle trouvait dans son portrait, lui ôtait le repos et interrompait son sommeil. Elle ne pouvait com-

prendre la singularité de ses sentimens : elle se sentait du goût pour un homme qu'elle n'avait jamais vu, que, selon toutes les apparences, elle ne verrait jamais; sa vertu était alarmée de tout ce qui se passait dans son cœur et dans son esprit. Ses pensées, qui jusqu'alors avaient été si innocentes, lui paraissaient criminelles; et cependant, malgré tout ce qu'elle se disait à elle-même, elle se sentait entraînée par un penchant dont elle n'était pas la maitresse. Il est si naturel d'avoir envie de parler à quelqu'un de ce qui nous occupe, que la comtesse ne put s'empêcher de faire confidence de la situation où elle se trouvait à Émilie, une fille qui était à elle, et la seule Anglaise qui l'eût suivie en Savoie. Émilie avait de l'esprit et un grand attachement pour la comtesse; elle fut touchée de l'état où elle la voyait; elle n'oublia rien pour rendre le calme à son cœur et à son esprit, et pour adoucir ses peines, en lui faisant envisager qu'elle s'alarmait trop aisément. Il y a plus de curiosité que d'amour, madame, disait-elle à la comtesse, dans les sentimens que vous croyez avoir pour Mendoce; l'image charmante que vous vous faites de lui est fondée sur les discours d'une sœur, et sur un portrait, qui le flattent sans doute également l'un et l'autre; sa présence détruirait peut-être l'idée avantageuse que vous

avez de lui. La comtesse trouvait de la raison à ce que disait Émilie; mais ce qu'elle sentait dans son cœur pour Mendoce était trop vif pour qu'elle pût se flatter que la simple curiosité y eût part. On ne rend point raison des caprices du cœur ; l'exemple de la comtesse n'est pas le seul qui nous ait prouvé la bizarrerie de ses sentimens. Depuis que cette princesse avait confié les siens à Émilie, elle ne goûtait plus d'autre plaisir que celui d'être en particulier avec elle; tous les divertissemens qui jusqu'alors l'avaient amusée, lui devinrent ennuyeux. Elle voulait oublier Mendoce; et, cependant, elle en parlait toujours. Le temps, qui d'ordinaire adoucit les plus grands maux, ne prit rien sur ceux de la comtesse; et elle était plus agitée que jamais, lorsque dona Isabelle, comme elle l'avait promis, revint à Turin. La comtesse fut ravie de la revoir, parce qu'elle était sœur de Mendoce : elle fut tentée de lui en rendre le portrait; mais elle n'en eut pas la force.

Dona Isabelle, pendant quelques jours qu'elle passa à Turin, prit beaucoup d'amitié pour la comtesse; elle ne s'en sépara qu'avec peine; et cette princesse, de son côté, eut un véritable chagrin de la voir partir. L'envie de lui plaire avait suspendu la violence de ses combats secrets; elle se faisait un plaisir délicat de penser

que cette princesse dirait à son frère qu'elle était aimable; mais, après son départ, elle retomba dans ses rêveries ordinaires. Comme elle était naturellement gaie, ce changement d'humeur fit impression sur son tempérament; elle tomba dangereusement malade : le comte, qui avait pour elle une véritable passion, était dans une affliction extrême; il ne la quittait point. La comtesse, qui naturellement aimait son devoir, était touchée de la tendresse qu'il lui témoignait; elle se reprochait ce qu'elle en ressentait pour un autre, et les reproches secrets qu'elle se faisait augmentaient encore sa maladie. Cependant sa grande jeunesse surmonta la violence de son mal; on ne craignit plus pour sa vie; mais il lui resta une langueur contre laquelle tout l'art des médecins fut inutile.

En ce temps-là, il y avait, auprès des états de Mendoce, une fontaine célèbre, qui avait été découverte par le fameux Averroës, médecin arabe, qui l'avait mise en réputation; les eaux s'en sont perdues depuis, par la négligence des Espagnols : les médecins ordonnèrent à la comtesse d'aller prendre les eaux de cette fontaine. Elle sut que ces eaux n'étaient pas éloignées du séjour de Mendoce. Elle fut d'abord embarrassée sur le parti qu'elle devait prendre; elle craignit de s'exposer au péril de voir un homme pour

qui elle avait déjà des sentimens trop tendres : dans cette pensée, elle fut tentée de s'opposer au voyage qu'on lui proposait; mais l'espérance de voir Mendoce était trop flatteuse pour ne pas détruire des réflexions si prudentes. Cette joie douce que l'amour seul peut mettre dans le cœur s'empara du sien; ses scrupules s'évanouirent, et elle ne fut plus occupée que de la crainte que sa santé ne fût rétablie avant son départ. Le comte, persuadé que la guérison de la comtesse dépendait des eaux qu'on lui avait ordonnées, quelque répugnance qu'il eût à se séparer d'elle, pressa son départ; il lui donna un équipage superbe, et la fit accompagner d'une suite digne d'une grande princesse. L'espérance était un plaisir si nouveau pour la comtesse, qu'elle en goûtait toute la douceur. Rien ne contribue tant au rétablissement de la santé, que la satisfaction de l'esprit et du cœur; à mesure que la comtesse approchait des états de Mendoce, ses charmes reprenaient tout leur éclat; elle se flattait que, puisque le hasard, contre toute apparence, la conduisait si près de lui, le même hasard lui fournirait une occasion de le voir. Émilie, complaisante comme le sont d'ordinaire la plupart des favorites, qui saisissent les occasions de plaire en applaudissant aux faiblesses des personnes dont elles ont la con-

fiance, confirmait la comtesse dans une idée qui lui était si agréable. Cette princesse ne fut pas trompée dans son attente. Quoiqu'il y eût long-temps que dona Isabelle fût partie de Turin, comme elle faisait de très-petites journées, la comtesse la joignit à l'entrée des états de Mendoce. Ces deux princesses furent charmées de se revoir. Dona Isabelle ne pouvait comprendre par quelle aventure la comtesse était en Espagne; elle lui en témoigna son étonnement : la comtesse lui dit en rougissant, qu'on lui avait ordonné les eaux de la fontaine d'Averroës, pour le rétablissement de sa santé. Vous êtes si belle, madame, lui répondit dona Isabelle, en la regardant avec admiration, que je vous avouerai que, malgré l'inquiétude que me donneraient les moindres de vos maux, je ne puis m'alarmer de ceux dont vous vous plaignez; ils ne me paraissent pas assez considérables pour troubler la joie que j'ai de vous voir, et de penser que vous viendrez passer quelques jours, avec moi, à Carthagène; car j'ose me flatter que, puisque mon bonheur vous en a conduite si près, vous ne me refuserez pas cette marque de l'honneur de votre amitié. Le premier mouvement de la comtesse fut d'abord d'être charmée d'une proposition qui flattait si fort son goût; mais la réflexion qu'elle fit, combien elle manquerait à ce

qu'elle devait au comte de Savoie, et à ce qu'elle se devait à elle-même, en faisant la démarche d'aller chez un prince pour qui elle se sentait une inclination violente, la faisait balancer sur la réponse qu'elle ferait. Dona Isabelle, qui s'aperçut de son irrésolution, et qui était bien éloignée d'en pénétrer la cause, redoubla ses prières avec tant d'instance, que la comtesse, entraînée d'ailleurs par son penchant, n'eut pas la force de lui résister; elle consentit à aller à Carthagène.

Comme le vœu de dona Isabelle était fini du moment qu'elle était entrée sur les états de Mendoce, elle ne fit point de difficulté de monter dans le char de la comtesse pour se rendre à Carthagène. A peine y fut-elle placée, qu'elle vit paraître un grand nombre de cavaliers : elle crut reconnaître son frère qui marchait à leur tête; elle ne se trompait pas. Comme elle lui avait fait savoir le jour de son arrivée, il venait, par son empressement, lui marquer la joie qu'il avait de la voir de retour d'un voyage qui était une preuve si extraordinaire et si sensible de son amitié pour lui. Mendoce aperçut de loin un char, et ce char lui parut si magnifique, qu'il ne put imaginer ce que ce pouvait être; il s'avança lui-même pour le savoir; il reconnut sa sœur; il descendit de cheval pour

l'embrasser; elle se hâta de lui apprendre que c'était la comtesse de Savoie avec qui elle était. Mendoce, suivi d'une brillante jeunesse, était, ce jour-là, plus paré et plus charmant qu'il n'avait jamais été; il fut si surpris de la beauté de la comtesse, que, lorsqu'il s'avança pour la saluer, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Cette princesse était agitée de tant de mouvemens différens, qu'il est impossible de les représenter; la joie et la crainte étaient peintes en même temps dans ses yeux; ils jetaient tant de feu, et animaient son visage de couleurs si vives, qu'il était impossible que Mendoce en pût soutenir l'éclat. Dona Isabelle, empressée à faire les honneurs des états de Mendoce à la comtesse, dit à son frère que cette princesse, après un assez grand voyage, devait avoir besoin de repos, qu'il fallait aller à Carthagène. Le char des princesses continua de marcher, et Mendoce remonta à cheval pour les accompagner. La vue de la comtesse lui avait causé un trouble et une agitation dont il ne démêlait pas encore bien la cause. En arrivant à Carthagène, il lui donna la main, pour la conduire dans un appartement orné de tout ce que l'univers peut avoir de plus rare. Dona Isabelle et lui jugèrent à propos de la laisser en liberté. Dès qu'ils furent sortis, la comtesse congédia

tous ceux de sa suite ; elle ne retint auprès d'elle que la seule Émilie. Qu'ai-je fait, ma chère Émilie, dit-elle, en m'exposant à voir Mendoce ? sa vue n'a que trop déterminé mes sentimens ; il ne m'est plus permis de douter de ma passion ; mais quelque empire qu'elle prenne sur mon cœur, ma vertu sera la plus forte ; je prévois l'abîme des maux où je me suis plongée par mon imprudence ; le goût que j'avais pour Mendoce, avant que de l'avoir vu, n'était pas assez fort pour n'être pas détruit par le temps et par la raison : pourquoi suis-je venue si loin chercher mon malheur ! Car enfin, je sens bien que ma passion est présentement trop forte pour pouvoir espérer que le temps et la raison puissent l'éteindre ; je la cacherai éternellement ; plût au ciel que je pusse me la cacher à moi-même !

Émilie s'aperçut qu'il tombait quelques larmes des yeux de la comtesse : Eh ! madame, lui dit-elle, pourquoi cherchez-vous à vous tourmenter vous-même ? Trop de scrupule et de recherche de votre cœur vous font trouver en vous ce qui n'y est pas. Le moyen le plus sûr d'effacer de votre esprit l'impression que Mendoce y pourrait avoir faite, c'est de n'avoir point sur vous cette attention inquiète, plus propre à augmenter votre mal qu'à le guérir. Ne vous faites

point un crime de trouver Mendoce aimable; vivez avec lui sans réflexion, et comme si vous ne le craigniez point. Vous trouverez par-là votre repos et cette indifférence que vous croyez avoir perdue. On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir : la comtesse crut Émilie; elle résolut de suivre ses conseils, et de ne plus s'affliger de trouver Mendoce aimable. Cette résolution calma ses agitations, et elle soutint, le reste du jour, la vue de Mendoce, avec moins de trouble et d'embarras qu'elle ne l'avait imaginé; et même, sans s'en apercevoir, elle n'oublia rien pour lui plaire. Les jours suivans ne furent pas si tranquilles qu'elle l'avait espéré de ce premier calme. Mendoce était devenu éperdument amoureux d'elle. Il avait cru d'abord n'avoir que de l'admiration pour sa beauté; il s'aperçut enfin qu'il sentait pour elle une passion dont toute sa raison n'était plus la maîtresse. Cette connaissance qu'il eut de ses sentimens, l'affligea : il vit tous les malheurs où il s'allait livrer. Nul espoir ne pouvait le flatter : la comtesse était mariée; il allait dans peu de jours en être séparé, apparemment pour toute sa vie. Ces réflexions, bien loin d'affaiblir son amour, lui donnaient de nouvelles forces. Il s'aperçut qu'il le combattait inutilement; il résolut du moins de le cacher avec soin.

La timidité accompagne toujours les grandes passions. Mendoce appréhendait que la comtesse ne s'aperçût de celle qu'il avait pour elle, et qu'elle n'en fût offensée. N'osant lui parler de son amour, il voulut du moins, par la diversité des plaisirs et la magnificence des fêtes, lui en donner des marques qui pussent n'être point soupçonnées; et qui rendraient à cette princesse le séjour de Carthagène agréable. Il crut même que le tumulte et la dissipation feraient qu'on aurait moins d'attention sur lui, et qu'il pourrait s'abandonner, avec moins de contrainte, au plaisir de la regarder. Le goût et la magnificence de Mendoce parurent dans les fêtes qu'il donna. Jamais on n'en avait vu de si superbes. Il y paraissait tant de galanterie mêlée avec la magnificence, qu'il était difficile qu'on ne s'aperçût pas qu'un amant avait pris soin de les ordonner. Il entrait dans tous ces divertissemens avec cet enjouement et cette satisfaction que donne le plaisir d'amuser ce qu'on aime. Attentif aux moindres actions de la comtesse, il remarqua qu'elle était souvent distraite et rêveuse, comme une personne dont le cœur serait prévenu d'une passion; il ne pouvait croire que ce fût pour le comte de Savoie; il savait qu'il était d'un âge qui ne pouvait donner pour lui à la comtesse qu'une amitié de de-

voir, qui ne devait pas la faire souffrir de son absence. Ingénieux à se tourmenter lui-même, il s'imagina qu'elle aimait quelqu'un en Savoie, et qu'elle en était occupée : cette idée lui parut cruelle ; il ne se flattait pas d'être aimé de la comtesse ; mais il ne pouvait souffrir qu'elle en aimât un autre. Cette princesse l'examinait avec les mêmes préventions ; elle attribuait les rêveries et les inquiétudes qu'elle lui voyait, ou au peu de plaisir qu'il avait d'être avec elle, ou à quelque passion cachée qui n'était pas pour elle. Quelquefois il lui paraissait qu'elle en était bien aise, se persuadant que, n'étant point aimée de lui, elle retrouverait sa première indifférence ; mais elle ne demeurait pas longtemps dans ce sentiment, et elle était pénétrée de douleur de penser qu'elle n'avait point touché son cœur. Quelque confiance qu'elle eût en Émilie, ce dernier sentiment lui parut si honteux, qu'elle voulut lui en faire un mystère. Toujours agitée et inquiète, elle se leva un jour beaucoup plus matin qu'à son ordinaire; elle entra sur une terrasse qui était de plain-pied à son appartement, d'où elle descendit seule dans les jardins du palais. L'art y avait si bien secondé la nature, que toute autre que la comtesse n'aurait pu s'empêcher de les admirer ; mais cette princesse, peu touchée de leurs

beautés, prit le chemin d'un petit bois de myrte qui était assez éloigné du palais. Elle s'y promena long-temps en rêvant, sans pouvoir convenir avec elle-même si elle aurait la force d'oublier Mendoce, ou si elle porterait toute sa vie dans son cœur le mortel chagrin d'aimer malgré elle, et de cacher toujours sa passion à celui qui la causait. Elle n'avait pas un seul sentiment qui ne fût combattu par un autre; enfin, elle vint s'asseoir dans un cabinet dont la palissade, au milieu du bois, était ouverte par trois ou quatre portes qui donnaient sur autant d'allées; elle prit le portrait de Mendoce qu'elle avait toujours; et, sans savoir ce qu'elle faisait ni ce qu'elle voulait, elle l'ouvrit, elle y attacha ses regards, et, en le considérant, elle s'abîma dans une si profonde rêverie, qu'elle ne voyait et n'entendait plus rien.

Mendoce, qui ignorait son bonheur, et qui, bien éloigné de se croire aimé d'elle, osait à peine s'avouer à lui-même qu'il en était amoureux, avait passé la nuit sans dormir, et, avant le jour, il était venu dans ce bois où était la comtesse. Il marchait sans dessein, et le hasard le conduisit dans une de ces allées qui aboutissaient au cabinet où elle était : il y entra. Elle était tournée de manière qu'il avança assez près d'elle, sans en être aperçu, pour distin-

guer qu'elle tenait un portrait, qui lui parut être celui d'un jeune homme. Il ne s'y reconnut point; et, quand même il eût su qu'il y avait dans le monde un portrait de lui, il ne se serait pas imaginé qu'il fût entre les mains de la comtesse, ni qu'il lui donnât cette attention passionnée qu'il remarqua aisément en elle : il en fut si affligé, qu'il ne put s'empêcher de soupirer assez haut pour interrompre sa rêverie. Elle tourna la tête; elle vit Mendoce : la honte et l'embarras d'être surprise par lui, en regardant son portrait, la firent rougir. En se levant avec précipitation, elle ferma la boite et la mit dans sa poche; et, aussi tremblante que si elle eût été surprise par le comte de Savoie dans une rêverie si offensante pour lui, elle regarda Mendoce sans avoir la force de lui parler. Il avait dans les yeux et sur son visage tant de trouble et tant de marques d'une agitation violente, que la comtesse ne savait que penser de l'état où elle le voyait. Ah! Madame, lui dit-il, puis-je vivre après ce que je viens de voir? Eh quoi! Mendoce, dit la comtesse tout interdite, qu'avez-vous donc vu qui vous cause tant d'étonnement? Un portrait, madame, reprit-il brusquement, un portrait entre vos mains, et qui vous occupe au point que j'ai pu m'approcher de vous et marcher assez fort, sans que

vous m'ayez entendu. La comtesse, rassurée par ce discours, qui lui faisait comprendre assez clairement qu'il ne s'y était pas reconnu, ne songea plus qu'à ne lui pas laisser penser que ce fût celui d'un amant. Elle sourit avec un air de douceur; et, regardant Mendoce avec plus de confiance : Croyez-vous, lui dit-elle, qu'il ne soit pas permis à une femme, qui est absente de son mari, de se faire un plaisir d'en considérer quelquefois le portrait? Ah! madame, s'écria Mendoce, ce n'est pas celui du comte de Savoie que vous regardiez avec tant de plaisir et d'attention; j'ai eu assez de temps pour remarquer dans ce portrait les traits brillans de la jeunesse; vous cherchez inutilement à démentir mes yeux. Mais, madame, continua-t-il, quel est donc cet homme heureux qui a pu toucher votre cœur? Est-il digne de la gloire d'être aimé de vous comme vous l'aimez?

La comtesse trouva l'air dont Mendoce lui parlait trop hardi; elle en fut offensée; et, voulant toujours lui faire croire qu'il se trompait, et que c'était le portrait de son mari qu'il avait vu entre ses mains, elle prit ce ton de hauteur et de fierté si naturel aux princesses, et qu'elles savent le mieux prendre lorsqu'elles ont le plus de tort. Mendoce, lui dit-elle, vous oubliez que c'est à moi que vous parlez? Non, madame,

répliqua-t-il, je ne l'oublie point; mais je n'oublierai jamais que c'est un autre portrait que celui du comte de Savoie dont vous m'avez paru si occupée. La comtesse, d'un ton de colère, lui demanda de quel droit il osait lui témoigner une curiosité si indiscrète. Je l'avoue, madame, répondit-il, je suis un téméraire, je manque au respect que je vous dois, je me manque à moi-même; mais ma raison n'a plus de pouvoir sur moi : j'ai eu assez de force pour vous cacher le violent amour que vous avez fait naître dans mon cœur dès le premier moment que je vous ai vue; mais je n'en ai pas assez pour vous cacher l'affreuse jalousie dont j'ai été saisi à la vue de ce fatal portrait qui met le comble à mon malheur. Vous n'auriez jamais su, continua-t-il, que Mendoce mourait d'amour pour vous, si ma malheureuse étoile ne m'avait fait voir, malgré moi, que j'ai un rival, et qu'il est aimé. La comtesse s'était fait jusqu'alors une si grande violence pour cacher à Mendoce la tendresse qu'elle avait pour lui, qu'elle ne put se faire encore la cruelle douleur de lui laisser penser qu'elle en ressentait pour un autre. Toute sa raison l'abandonna, et, par un transport dont elle ne fut pas la maîtresse, elle tira de sa poche le portrait, et le jetant aux pieds de ce prince : Mendoce, lui dit-elle, en le regardant

avec des yeux où sa passion était entièrement déclarée, ce portrait vous fera connaître l'injustice de vos soupçons : si vous n'en croyez pas vos yeux, demandez à dona Isabelle, si vous devez en être jaloux. En achevant ces mots, elle le quitta brusquement, et courut pour gagner son appartement : elle y arriva comme une personne éperdue et hors d'elle-même. Un vif repentir avait suivi de près l'aveu qu'elle venait de faire. La honte de penser que Mendoce n'ignorait plus sa passion, se présenta à elle dans toute son horreur ; la mort, dans cet instant, lui aurait semblé douce ; elle ne pouvait se pardonner d'avoir eu si peu de pouvoir sur elle ; il lui parut que le seul parti qu'elle avait à prendre pour se punir de sa faiblesse, c'était de s'arracher de la présence de Mendoce, et de ne le voir de sa vie ; elle s'imagina même qu'en s'imposant une loi si cruelle, elle réparerait en quelque façon la faute qu'elle venait de faire. Elle s'affermit dans cette résolution ; et, regardant Émilie, qui était seule dans sa chambre, et qui, tout interdite du nouveau trouble où elle voyait la comtesse, n'avait encore osé lui en demander la cause : Émilie, lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, il faut partir de Carthagène, et en partir dans ce moment ; je ne puis trop tôt quitter un séjour si funeste à ma gloire et à

mon repos. Allez, Émilie, continua-t-elle d'un ton absolu, allez donner les ordres nécessaires pour m'en éloigner, s'il est possible, avant que l'on puisse être informé de mon dessein. L'air dont la comtesse parlait ne permit pas à Émilie de lui rien répliquer; elle alla porter ses ordres. Ils furent exécutés avec tant de diligence, que cette princesse n'était pas encore remise de son premier trouble, lorsqu'on lui vint dire que tout était prêt pour son départ. La pensée qu'elle ne verrait plus Mendoce la fit frémir, son courage fut prêt à l'abandonner; mais enfin, sa vertu, surmontant sa faiblesse, lui donna la force d'exécuter une résolution si opposée à ses sentimens; et, sans s'embarrasser de ce que penserait dona Isabelle d'un départ si précipité, elle la fit éveiller pour prendre congé d'elle.

Dona Isabelle s'était aperçue avec chagrin que son frère était amoureux de la comtesse; elle crut que l'absence de cette princesse le guérirait aisément d'une passion qu'elle ne pouvait approuver. Dans cette pensée, quelque amitié qu'elle eût pour la comtesse, elle s'opposa faiblement à son départ; elle ne put cependant s'empêcher de s'attendrir et de verser des larmes en lui disant adieu; et la comtesse donna un libre cours aux siennes, comptant qu'elles seraient attribuées à son amitié pour dona Isa-

belle. En sortant de l'appartement de cette princesse, elle monta dans son char. Elle fut surprise de ce que Mendoce ne paraissait point : mais elle n'en fut pas fâchée; sa vue dans ce moment aurait encore aigri sa douleur. Après avoir prié qu'on lui dît qu'elle lui avait caché son départ pour lui épargner l'embarras qui accompagne ordinairement les adieux, elle prit la route de la fontaine d'Averroës.

Mendoce, qui n'avait garde de s'imaginer le malheur dont il était menacé, se croyait, dans cet instant, l'homme du monde le plus heureux. Quelque peu de penchant qu'il eût à se flatter, les paroles de la comtesse, l'air dont elle l'avait regardé en les prononçant, et la parfaite ressemblance que, malgré son trouble et sa prévention, il s'était trouvé avec le portrait, ne lui laissaient aucun doute qu'il ne fût aimé d'elle. Il repassait dans son esprit toutes les actions de cette princesse, qui lui avaient causé tant d'inquiétude et de jalousie. Trouver des marques de tendresse pour lui dans toutes celles qu'il avait jugées être pour un autre, c'était un excès de bonheur qui lui faisait goûter en un moment tous les plaisirs que les autres amans ne goûtent qu'interrompus et séparés. S'il avait suivi ses mouvemens, il aurait couru se jeter aux pieds de la comtesse, pour

lui faire connaître, par les transports de sa joie, l'excès de son amour; mais la crainte qu'une visite faite si matin ne parût extraordinaire à ceux qui accompagnaient cette princesse, et ne leur donnât lieu de soupçonner ce qu'il était si important de leur cacher, le fit résoudre d'attendre que la journée lui fournit une occasion de lui parler sans témoins.

Il n'avait guère moins d'impatience de parler à sa sœur, et de lui demander l'explication du portrait. Dès qu'il crut qu'on pourrait la voir, il se rendit chez elle. Il entra dans son appartement par une porte qui donnait sur une orangerie. Comme il la trouva seule dans son cabinet, il lui montra d'abord le portrait, et il lui demanda si elle connaissait celui pour qui il avait été fait. Dona Isabelle fut d'abord un peu interdite à cette question, mais sa sincérité naturelle ne lui permit pas de déguiser la vérité. Elle pria son frère de lui pardonner, si, contre son intention, elle l'avait fait peindre. Elle lui conta ensuite la manière dont la comtesse avait gardé ce portrait. Je ne puis m'empêcher, continua dona Isabelle, de blâmer cette princesse; après ce que je lui avais dit sur ce portrait, c'est une imprudence à elle de l'avoir, en partant, remis entre vos mains. Quoi! ma sœur, s'écria Mendoce, la comtesse n'est plus

ici? Dona Isabelle lui témoigna la surprise où elle était de ce qu'il ignorait son départ.

Mendoce, accablé par une nouvelle si affligeante pour lui, ne fut pas maître de sa douleur et de n'en laisser voir toute la violence à sa sœur. D'abord il voulut courir sur les pas de la comtesse; mais dona Isabelle sut si bien lui représenter le tort qu'un empressement si marqué ferait à cette princesse, qu'elle arrêta ce premier transport. Il demeura le reste du jour dans un état difficile à exprimer. Il se plaignait à dom Ramir, celui qui avait toute sa confiance, de son malheur et de la cruauté de la comtesse, qui ne lui avait fait goûter le plaisir de se croire aimé, que pour augmenter son amour; et lui faire ressentir plus vivement le malheur de la perdre. Mais pourquoi la perdre, dom Ramir? reprenait-il. N'ai-je pas tort de m'affliger avec tant d'excès? La comtesse doit passer trois semaines ou un mois aux eaux. Il ne m'est pas défendu de la suivre; j'irai la trouver; elle sera touchée du respect qui accompagne ma passion; je l'accoutumerai à la souffrir, et à ne plus se faire un scrupule de me laisser voir qu'elle y est sensible; enfin, puisque je suis aimé d'elle, je ne suis pas entièrement malheureux.

Cette réflexion adoucit sa douleur: cependant, quelque impatience qu'il eût de voir la com-

tesse, il se détermina à soutenir encore quelques jours d'absence, plutôt que de prendre le hasard de faire soupçonner son amour à d'autres qu'à cette princesse; mais, en faisant cet effort sur lui-même, il imagina une sorte de satisfaction à s'approcher du séjour qu'elle habitait.

Dom Ramir avait une assez jolie maison à trois ou quatre lieues de la fontaine d'Averroës; Mendoce partit pour s'y rendre, sans avertir sa sœur. Il sut, en arrivant à cette maison, que le comte de Savoie était venu trouver la comtesse aux eaux : ce contre-temps, qui dérangeait ses projets, le mit au désespoir; il jugeait, avec raison, qu'après le séjour que cette princesse avait fait à Carthagène, ce serait une imprudence dangereuse pour elle, de laisser voir à un mari, qui passait pour l'homme du monde le plus jaloux, tant de vivacité à la suivre.

Les difficultés irritent les désirs : Mendoce sentait augmenter celui de voir la comtesse, par ce nouvel obstacle qui s'y opposait. Il ne savait quel parti prendre; enfin, il prit celui de lui écrire tout ce qu'une passion violente, et animée par la certitude d'être aimé, peut inspirer de plus tendre et de plus capable de persuader cette princesse de lui accorder un entretien d'où dépendait le bonheur de sa vie. Il connaissait l'esprit et l'adresse de dom Ramir; il lui

confia sa lettre, pour la rendre en secret à la comtesse.

Dom Ramir avait lié une assez grande amitié avec Émilie; il savait que la comtesse ne lui cachait rien; il jugea à propos de la prier de lui rendre la lettre dont il était chargé. Émilie eut d'abord de la peine à s'y résoudre; mais dom Ramir lui dépeignit le désespoir de Mendoce avec des couleurs si vives, qu'elle se rendit à ses instantes prières. Dès le même soir, elle donna la lettre à la comtesse, sans lui dire de qui elle était. Cette princesse, depuis qu'elle était partie de Carthagène, par un véritable retour sur elle-même, n'avait été occupée qu'à combattre sa passion. La présence de son mari, le tendre attachement qu'il avait pour elle, sa propre gloire, tout l'affermissait dans le dessein de réparer à l'avenir, par sa conduite, les fautes qu'un penchant trop violent lui avait fait commettre. Elle était pénétrée de ces sentimens, lorsqu'elle reçut la lettre de Mendoce; elle ne put la lire sans beaucoup d'émotion, et sa passion, dans ce moment, se fit sentir dans toute sa violence; mais la résolution qu'elle avait prise, de ne jamais voir Mendoce, n'en fut point ébranlée; elle ordonna à Émilie de lui mander, de sa part, qu'elle regarderait comme une offense mortelle la moindre démarche qu'il ferait encore pour la

voir ou pour lui écrire; qu'il fallait se résoudre à une absence et à un silence éternels; que cette conduite était la seule qui pût le rendre digne d'avoir touché un cœur comme le sien.

Émilie ne s'acquitta que trop facilement d'un ordre si cruel pour Mendoce. Il pensa expirer de douleur en lisant sa lettre; il trouvait tant de dureté dans le procédé de la comtesse, qu'il s'imagina que son dépit lui donnerait la force d'obéir; mais son cœur se révolta bientôt contre ce premier mouvement : bien loin de se soumettre aux défenses rigoureuses qu'elle lui faisait, il résolut d'aller secrètement lui-même à la fontaine d'Averroës. Il crut cependant qu'il ne devait rien précipiter, et qu'il devait donner le temps à l'inclination que la comtesse avait pour lui d'agir en sa faveur. Cette princesse, qui craignit que Mendoce n'exécutât pas les ordres qu'elle lui avait fait prescrire, et qui n'osait plus s'assurer d'elle-même après l'épreuve qu'elle avait faite de sa faiblesse, feignit que les eaux lui faisaient mal, et elle obligea le comte de Savoie à la ramener à Turin.

Mendoce, en apprenant ce départ, perdit le peu d'espérance qui lui était resté; il en demeura accablé : mais enfin, malgré sa douleur, il ne pouvait s'empêcher d'admirer une vertu qui le désespérait. Il revint à Carthagène avec une

affliction et une tristesse dans le cœur, qui lui en rendirent le séjour insupportable : il ne songea plus qu'à quitter des lieux où tout lui retraçait le souvenir d'une personne qu'il fallait *oublier*. Son inclination naturelle le portait à la guerre; il résolut de l'aller chercher loin de ses états : la fortune lui fournit une occasion d'exécuter ce dessein.

Un jour que ce prince était sur le rivage de Carthagène, il aperçut une flotte que la violence de la tempête poussait sur cette côte. Il envoya dom Ramir au port, ordonner qu'on reçût ceux que la tempête y jetait, et qu'on leur offrît tous les secours dont ils auraient besoin. Ils étaient dignes de l'attention de Mendoce; c'étaient ces fameux Normands, si connus dans les anciennes histoires d'Italie. Tancrède, comte de Hauteville, d'une des premières maisons de Normandie, avait douze fils de deux lits : comme son bien regardait l'aîné, selon la coutume de la nation, les cadets ne pouvant compter que sur leur courage et sur leurs épées, six de ces jeunes seigneurs prirent la résolution d'aller au delà des monts chercher une fortune qu'ils ne pouvaient espérer dans leur patrie. Ils surent que l'empereur de Grèce voulait entreprendre de recouvrer l'île de Sicile, où les Sarrasins, qui s'en étaient emparés, régnaient depuis deux

cents ans, et que Maniasse était chargé de cette expédition. La conquête de la Sicile leur parut propre à commencer leurs premiers exploits. Le comte d'Eu, parent du duc de Normandie, que des raisons secrètes engageaient à s'éloigner de sa patrie, partit aussi avec eux.

La flotte où ces jeunes héros s'embarquèrent pour aller trouver Maniasse fut long-temps sans pouvoir aborder l'île de Sicile; toujours repoussée par des vents contraires, elle fut battue d'une furieuse tempête, qui l'obligea à relâcher dans le port de Carthagène. Mendoce reçut ces seigneurs avec la magnificence qui lui était naturelle; mais rien ne leur parut si digne de leur admiration que toute la personne de Mendoce: elle était faite pour plaire; ses moindres actions avaient des charmes et des agrémens qu'on n'a jamais vus qu'à lui seul; il avait infiniment d'esprit, et il l'avait orné de tout ce qui peut rendre un prince accompli; il parlait plusieurs langues, et surtout la française, dans laquelle il s'énonçait avec beaucoup de grâce et de facilité. Pendant le séjour que les Tancrède firent à Carthagène pour faire radouber leurs vaisseaux, le comte d'Eu et Mendoce eurent le temps de se connaître et de prendre beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Comme ils ne se contraignaient point lorsqu'ils étaient ensemble, ils

s'aperçurent bientôt du profond chagrin dont ils étaient pénétrés. Le comte d'Eu fut le premier qui témoigna à Mendoce l'envie qu'il avait d'en savoir le sujet. Puis-je me flatter, lui dit-il un jour qu'il trouva ce prince encore plus rêveur qu'il n'avait accoutumé de l'être, que vous ne me refuserez pas de m'apprendre ce qui cause le trouble dont vous paraissez agité? Je ne veux savoir vos peines que pour les partager; c'est même une sorte de douceur qui les diminue, que d'en parler avec un ami qui s'y intéresse; et je suis si persuadé de cette vérité, que je m'imagine un grand adoucissement aux miennes de pouvoir vous les confier; je ne vous cacherai donc point ce qui m'a fait quitter une cour où je tenais un rang assez considérable; vous saurez, quand vous le souhaiterez, les secrets les plus cachés de ma vie; j'espère le même retour de votre part.

Mendoce, touché de l'amitié et de la confiance du comte d'Eu, et se trouvant dans ces momens où le cœur aime à s'épancher, ne balança point à lui apprendre son amour pour la comtesse de Savoie, et jusqu'aux moindres circonstances de tout ce qui lui était arrivé avec elle. Le comte d'Eu entra dans les déplaisirs de Mendoce comme un véritable ami, et qui sait par sa propre expérience ce qu'il en coûte d'avoir un cœur

trop tendre; il promit à Mendoce un aveu sincère de toutes ses faiblesses. Comme il était fort tard, ces deux princes se séparèrent. Le lendemain matin, le comte d'Eu tint la parole qu'il avait donnée; il se rendit auprès de Mendoce: il ne fit pas languir son impatience; il prit ainsi la parole :

HISTOIRE DU COMTE D'EU.

Les raisons que j'ai d'être ennemi de Guillaume, duc de Normandie, qui règne aujourd'hui, ne m'empêcheront point de lui rendre justice, et de vous dire, seigneur, qu'il est digne, par ses grandes qualités, du rang qu'il occupe, et dont sa naissance illégitime devait l'exclure. Sa cour est une des plus polies et des plus magnifiques de l'Europe. Le duc Robert, son père, l'avait, avant sa mort, fait reconnaître pour héritier de ses états, au préjudice de son oncle, le comte d'Arque et d'Hiesme. Cette injustice forma des partis qui troublèrent la minorité du jeune duc. La protection que lui donna Henri I[er]., roi de France, dissipa tous ces troubles, et l'affermit dans une autorité usurpée.

Lorsque le duc Guillaume fut en âge de gouverner par lui-même, il fit voir tant de valeur

et de vertu, qu'on oublia en quelque manière le défaut de sa naissance. Le comte d'Arque, son oncle, avait peine à s'accoutumer à vivre en sujet; mais, ne se trouvant pas des forces suffisantes pour s'opposer à la puissance du duc Guillaume, il fut obligé de dissimuler son chagrin, et d'attendre quelque occasion favorable pour faire valoir ses droits. Je l'avais suivi dans son château d'Arque, où il s'était retiré avec la comtesse sa femme, et mademoiselle d'Hiesme sa fille, qui m'était destinée : le sang et l'amitié unissaient déjà nos maisons, et cette nouvelle alliance devait en resserrer les nœuds. Le comte d'Arque voulait prendre des mesures pour faire approuver ce mariage au duc Guillaume, à qui il appréhendait qu'il ne fût suspect : il jugeait qu'il pourrait s'opposer à l'union de deux maisons qui avaient de justes prétentions à la souveraine puissance. Je souffrais impatiemment cette politique ; j'étais passionnément amoureux de mademoiselle d'Hiesme, et j'avais eu le bonheur de lui inspirer une passion aussi tendre que celle que je ressentais pour elle. Nos sentimens étaient approuvés : ainsi nous nous abandonnions sans contrainte à toute leur vivacité. Le mariage du duc Guillaume avec la fille du comte de Flandre, nous attira à la cour : malgré la haine que ce prince avait pour tous

ceux qui lui appartenaient du côté du duc Robert, il crut ne pouvoir se dispenser de nous prier, le comte d'Arque et moi, de nous rendre auprès de lui, et nous jugeâmes ne devoir point le refuser. J'obtins du comte d'Arque qu'il se servirait de cette occasion pour proposer au duc Guillaume le mariage de mademoiselle d'Hiesme et de moi. Il fut résolu qu'elle accompagnerait la comtesse sa mère, dans ce voyage. J'en fus d'abord transporté de joie; mais quand je fis réflexion à la grande beauté de cette princesse, aux charmes inévitables qui accompagnaient cette beauté; qu'elle serait exposée au milieu d'une cour où la galanterie régnait souverainement, j'avoue que je ne pus m'empêcher de trembler, et de craindre que mademoiselle d'Hiesme ne me fît des rivaux de tous ceux qui oseraient la regarder.

Je ne lui cachai point mes alarmes. Si j'avais le bonheur d'être votre mari, lui disais-je, bien loin de m'affliger des effets de votre beauté, je serais ravi de la voir admirer; votre vertu me rassurerait : mais vous êtes encore votre maîtresse; votre cœur, qui fait toute ma félicité, sans blesser votre devoir, peut être sensible pour un autre que moi; enfin la dissipation de la cour vous rendra moins attentive pour un amant qui vous adore. Vos soupçons, me di-

sait-elle, devraient attirer ma colère ; ils sont offensans : je vous ai laissé voir toute mà tendresse ; cette tendresse est née avec moi ; elle m'est naturelle ; les mouvemens de mon cœur vous sont aussi connus qu'à moi-même ; je n'ai d'autre ambition que celle de vous plaire, et de pouvoir me flatter que je ferai tout votre bonheur. Des assurances si tendres me rendirent plus tranquille. Nous partîmes pour nous rendre à la cour. Mademoiselle d'Hiesme y parut aux yeux de tout le monde, telle qu'elle paraissait aux miens ; et, au milieu d'une infinité de beautés dignes d'admiration, on n'en avait que pour elle. Cet applaudissement général était flatteur pour moi ; j'en avais de la joie ; mais cette joie n'était point tranquille ; elle était souvent mêlée d'inquiétude. Mademoiselle d'Hiesme s'en aperçut ; elle n'oublia rien pour calmer les troubles de mon cœur ; jamais personne n'a eu une conduite si sage ni si aimable pour un amant, que celle qu'elle avait pour moi. Après les fêtes qui suivirent les noces du duc Guillaume, le comte d'Arque ne songea qu'à quitter un séjour où tout blessait ses regards : il était bien cruel pour lui de faire sa cour où il croyait devoir régner. En prenant congé du duc Guillaume, il lui demanda son agrément pour le mariage de sa fille avec moi. Non-seu-

lement ce prince le refusa ; mais il lui dit qu'il avait d'autres vues pour elle, beaucoup plus avantageuses que celles dont il s'agissait; qu'il la considérait comme si elle eût été sa sœur; et que, ainsi, le soin de son établissement le regardait. Le comte d'Arque ne se laissa point éblouir par les discours flatteurs de son neveu; mais un dessein qu'il méditait, et qui éclata dans la suite, lui fit prendre le parti de répondre aux fausses protestations d'amitié de ce prince, par d'autres qui n'étaient pas plus sincères.

Le duc Guillaume ne se contenta pas du refus qu'il venait de faire ; il pria le comte d'Arque de laisser mademoiselle d'Hiesme auprès de la nouvelle duchesse. Cette prière avait l'air d'un commandement. Le comte d'Arque sentit la politique de ce prince, qui voulait, en gardant sa fille, s'assurer en quelque façon de sa fidélité. Toutes les raisons qu'il put alléguer pour s'en défendre furent inutiles ; il fallait consentir à ce que le duc souhaitait, ou se brouiller ouvertement avec lui. La situation des affaires du comte d'Arque ne lui permettait pas d'en venir à cet éclat; il se contraignit pour ne pas marquer son chagrin, et il promit de partir sans sa fille. Je fus vivement touché du retardement de mon bonheur ; mais les nouvelles

assurances que le comte d'Arque me donna que mademoiselle d'Hiesme ne serait jamais qu'à moi, me firent écouter la raison. Pour me rassurer entièrement, ce prince me confia qu'il espérait incessamment se soustraire à la tyrannie de son neveu ; que le roi de France, qui se repentait d'avoir rendu ce prince trop puissant, offrait un secours très-considérable, au cas qu'on voulût former un parti. J'ai résolu, me dit-il, de profiter de cette nouvelle disposition; cependant, il est à propos que vous demeuriez encore quelque temps à la cour pour ne donner aucun soupçon. Je fus charmé de trouver des raisons de ne me point éloigner de mademoiselle d'Hiesme. Dès le lendemain du départ de son père, le duc Guillaume me dit que je ne pouvais, sans l'offenser, paraître encore attaché à cette princesse; mais que, en toute autre occasion, il me donnerait des preuves de son estime et de son amitié. Ce ne fut pas sans un grand effort sur moi-même, que je parus soumis à un ordre si cruel. La crainte que ce prince ne m'éloignât de la cour, et ne m'ôtât le plaisir d'être dans le même lieu que mademoiselle d'Hiesme, me rendit capable d'obéir. Quelle différence pour moi, qui étais accoutumé à la voir à toute heure, à lui parler en liberté, de n'oser l'approcher, et de contraindre jus-

qu'à mes regards ! J'avais du moins la douceur de remarquer dans les siens qu'elle partageait ma peine. Cependant le duc Guillaume, dont l'ambition n'avait point de bornes, travaillait à s'assurer la couronne d'Angleterre, après la mort du roi Édouard, qui n'avait point d'enfans. Il avait envoyé le comte d'Aumale faire cette importante négociation; il s'en acquitta avec succès : il revint avec le comte Harald, frère de la reine d'Angleterre, assurer le duc que le roi l'avait fait désigner publiquement pour son successeur.

Le comte d'Aumale était mon intime ami, et un des plus aimables hommes de la cour : je fus charmé de le revoir. Le soir de son arrivée, j'allai dans son appartement; il me rendit compte de son voyage d'Angleterre. Occupé de ma passion, je commençais à l'entretenir de mademoiselle d'Hiesme, lorsque je crus l'entendre parler. D'abord, je pensai que c'était un effet de mon imagination frappée de son idée ; mais j'eus lieu de croire que ce n'était point une vision, et que réellement j'entendais parler une personne qui avait entièrement le son de voix de cette princesse. Il n'y avait cependant nulle apparence que ce fût la sienne : l'appartement du comte d'Aumale était loin du sien; on y entrait même par une autre cour; ainsi, après

un peu de réflexion, nous jugeâmes que cette voix, que je prenais pour celle de mademoiselle d'Hiesme, était celle d'une autre personne qui pouvait ressembler à la sienne. Le lendemain, le duc Guillaume, qui voulait faire voir au comte Harald les beautés de la cour, donna un bal superbe : mademoiselle d'Hiesme en fit tout l'ornement. Elle trouva moyen de s'approcher de moi dans la foule. Je me promenais hier fort tard, me dit-elle, sur une terrasse qui est au bout de mon appartement; il me sembla que je vous entendais parler près de moi : cette pensée m'a tenue éveillée toute la nuit. Je lui répondis, avec précipitation, que la même chose m'était arrivée. La duchesse, qui l'appela dans ce moment, nous empêcha d'en dire davantage. Du reste du soir, je ne pus parler à mademoiselle d'Hiesme; mais ce qu'elle m'avait dit me persuada que c'était elle que j'avais entendue la veille. J'examinai avec tant d'application la manière dont le palais était bâti, que je remarquai que, malgré l'éloignement où ces deux appartemens paraissaient être, ils se rejoignaient par cette terrasse dont mademoiselle d'Hiesme m'avait parlé. Je visitai avec soin la chambre du comte d'Aumale, pour reconnaître par où les voix avaient pu pénétrer : je trouvai sous la tapisserie une ancienne porte qu'on ne

qu'elle lui parlerait souvent de moi, et du regret que j'avais de me trouver engagé dans un parti contraire au sien. Peu de temps après que je fus arrivé auprès du comte d'Arque, nous nous mîmes à la tête des troupes qu'il avait assemblées; il déclara hautement qu'il prétendait être préféré au duc son neveu, qui n'était pas fils légitime du feu duc Robert. Je ne vous ferai point, seigneur, le détail d'une guerre et d'une entreprise que le bonheur du duc Guillaume rendit inutile. Le comte d'Arque, après avoir perdu une dernière bataille, se jeta dans son château d'Arque; il y fut assiégé; et, malgré le secours que le roi de France y amena en personne, il se trouva contraint de rendre la place, et de se sauver aussi-bien que moi en France, d'où il passa ensuite auprès du comte de Boulogne, qui lui offrit une retraite.

Henri Ier. me retint auprès de lui : j'avais été assez heureux pour le tirer, dans la bataille, d'un danger pressant; ce prince m'en témoigna sa reconnaissance par la donation du comté de Soissons, qui réparait la perte de celui d'Eu, que le duc Guillaume avait confisqué; il voulut me faire épouser la fille du comte de Champagne. L'amitié dont le roi m'honorait me fit prendre le parti de lui dire naturellement mes en-

gagemens avec mademoiselle d'Hiesme, qui m'ôtaient la liberté d'en prendre avec une autre, et d'accepter un parti si considérable. Le roi entra avec bonté dans mes raisons et les approuva. Je fus en quelque manière consolé du mauvais succès de notre entreprise, lorsque je sus que mademoiselle d'Hiesme était auprès du comte son père, à Boulogne, où le duc Guillaume avait eu la générosité de la renvoyer; je sentis moins d'aversion pour lui, en apprenant que cette princesse n'en avait reçu aucun mauvais traitement. Une assez longue absence n'avait rien diminué de la violence de ma passion pour elle; plus pénétré d'amour que d'ambition, la pensée que rien ne s'opposait plus à mon mariage avec elle l'emporta dans mon cœur sur les hautes idées dont nous nous étions flattés. Je demandai au roi la permission d'aller à Boulogne. Le comte d'Arque m'y reçut avec la tendresse d'un père; il supportait son malheur avec une constance digne d'un plus heureux sort; je lui appris les obligations que j'avais au roi de France. Après un entretien, que l'impatience que j'avais de voir mademoiselle d'Hiesme me fit paraître bien long, le comte d'Arque me conduisit dans sa chambre, et il me laissa avec elle. Transporté d'amour et de joie, je me jetai à ses genoux; je ne trou-

vais point de termes assez forts pour lui exprimer ma passion. Jamais elle ne m'avait paru si tendre pour moi. Je lui rendis compte de tout ce que son absence m'avait fait souffrir, et du refus que j'avais fait de la fille du comte de Champagne. Ce serait, lui disais-je, par de plus grands sacrifices que je voudrais vous prouver l'excès de mon amour; vous me paraissez la plus estimable personne du monde; vous m'assurez que vous m'aimez; je n'ai plus rien à souhaiter, puisque enfin rien ne s'oppose plus à notre parfait bonheur. L'air distrait et embarrassé de mademoiselle d'Hiesme m'empêcha d'en dire davantage : j'en eus de l'inquiétude; mais mon inquiétude et ma surprise augmentèrent, lorsque, tout d'un coup, je la vis qui fondait en larmes. Je ne pouvais comprendre d'où pouvait provenir cette affliction; je lui en demandai la cause avec empressement. Je suis au désespoir, me dit-elle; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé; mais, avec cette passion que je vous montre, et que je sens encore davantage, je ne serai point à vous; je n'en suis plus digne.

Je crus d'abord que le malheur du comte, son père, qui apportait un si grand changement dans sa fortune, lui faisait tenir ce discours. Prévenu de cette pensée : Est-il possible, lui

dis-je, en l'interrompant avec précipitation, que vous ayez assez mauvaise opinion de moi, pour croire que j'aie jamais fait attention aux biens ni aux grandeurs que vous pouviez prétendre? Je n'en ai souhaité que pour vous les offrir, je suis mortellement offensé que vous ayez pu douter un moment de cette vérité. Se peut-il que vous ne vous fassiez pas vous-même ce reproche pour moi! Hélas! me répondit-elle, je donnerais ma vie pour n'avoir que ce reproche à me faire; mais je ne veux pas, à ceux que je me fais déjà, ajouter celui d'abuser de la bonne opinion que vous avez de moi, en vous laissant refuser un établissement considérable, pour une personne qui ne mérite plus votre estime, puisqu'elle a été capable de faiblesse pour un autre. Quoi! m'écriai-je, vous m'avez fait une infidélité, et vous avez la cruauté de me l'apprendre, et de me tirer d'une erreur qui m'était chère! Votre présence, me répondit-elle, en redonnant à ma tendresse toute sa vivacité, a si fort augmenté des remords qui l'avaient déjà prévenue, que je n'ai pas été maîtresse de vous les cacher; j'ai cru même que ce serait vous trahir une seconde fois, si je vous laissais ignorer une faute dont je ne pouvais me punir plus sévèrement, que par l'aveu que je vous en fais. Je ne saurais

vous exprimer, seigneur, les différens mouvemens dont j'étais agité pendant que mademoiselle d'Hiesme me confirmait mon malheur. La vérité porte toujours avec elle un caractère qui se fait sentir; je ne pouvais pas plus douter de sa tendresse et de son repentir, que de son infidélité. Sa douleur était si touchante, que mon cœur ne pouvait se livrer contre elle à la colère : j'y cherchai un objet, en voulant savoir le nom de mon rival. Il ne manquait à mon infortune, que d'apprendre que ce rival était ce comte d'Aumale que j'aimais, après mademoiselle d'Hiesme, plus que personne au monde : ce dernier trait de malheur me jeta dans l'accablement et m'ôta la force de m'en plaindre.

Mademoiselle d'Hiesme me conta qu'après mon départ, le comte d'Aumale avait été fort assidu auprès d'elle; que, dans les commencemens, il ne lui parlait que de moi; mais qu'insensiblement il était devenu amoureux d'elle; qu'il lui avait déclaré sa passion; qu'elle avait résisté long-temps à y répondre; qu'enfin mon absence, dont la durée était incertaine, le peu d'espérance que le comte d'Aumale lui faisait envisager que notre entreprise pût réussir, et que nous pussions surmonter les obstacles qui s'opposaient à notre mariage, jointe à la facilité que je leur avais donnée de se voir en par-

ticulier, l'avaient entraînée dans une inconstance qui n'était pas excusable. Il fallait bien cependant, continua-t-elle, que vous ne fussiez pas entièrement effacé de mon cœur : je n'entendais rien dire qui eût rapport à vous, sans un trouble et une émotion que le comte d'Aumale remarquait avec douleur : il n'était pas si sûr de ma tendresse qu'il ne craignît un retour pour vous, si je vous revoyais, ou que j'eusse lieu d'espérer d'être à vous. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que ses inquiétudes étaient bien fondées : à peine étais-je engagée avec lui, que l'on reçut la nouvelle de la révolte de mon père. Le duc Guillaume n'en parut point alarmé; il songea seulement à en prévenir les suites. Il se rendit à la tête de ses troupes, et me laissa auprès de la duchesse, avec la même liberté que si je n'avais pas été fille d'un prince qui lui déclarait la guerre. Le comte d'Aumale se trouva obligé de le suivre : il partit outré de jalousie; il s'était aperçu que je n'étais occupée que de vous, et des périls où vous alliez être exposé, et que je n'avais qu'une légère attention pour ce qui le regardait. Je répondais d'une manière si contrainte à ses plaintes, que, bien loin de le rassurer, je le confirmais dans la pensée que l'espérance de vous revoir et d'être à vous s'était

emparée de mon cœur, et en avait effacé le peu d'impression qu'il pouvait y avoir faite. Il avait raison de le croire : sa présence m'importunait; je ne pouvais lui pardonner de m'avoir engagée à vous manquer. Son départ, au lieu de m'affliger, me donna de la joie; j'étais, en quelque façon, soulagée de pouvoir m'abandonner sans contrainte aux tendres sentimens que j'avais pour vous, et au repentir de ma légèreté. Je résolus de rompre entièrement avec le comte d'Aumale. Il m'écrivit plusieurs lettres auxquelles je ne fis point de réponse; je voulais le préparer, par ce silence, à mon changement. Je me flattai de voir régner mon père; mais je n'étais sensible au plaisir que me donnaient de si grandes espérances, que par rapport à vous. Je ne jouis pas long-temps d'un espoir si flatteur; je me vis réduite à pleurer les malheurs de ma famille, trop heureuse encore de n'avoir rien à craindre pour vos jours. Le duc Guillaume me fit dire que je pouvais aller trouver le comte mon père, à Boulogne, où il s'était retiré. Ce fut pour moi une sorte de consolation de partir avant le retour du comte d'Aumale. Le plaisir de vous revoir m'a d'abord fait oublier que j'étais coupable à votre égard; je me suis abandonnée à toute ma tendresse. Mademoiselle d'Hiesme cessa de parler,

parce qu'on la vint avertir que le comte d'Arque se trouvait très-mal.

Cette nouvelle, dont nous fûmes alarmés, nous obligea de nous rendre promptement auprès de lui. Nous le trouvâmes qui sortait d'une faiblesse dont on avait eu peine à le tirer : une fièvre violente suivit cette faiblesse; et, deux jours après, on désespéra de sa vie. Je passai ces deux jours sans avoir aucune conversation particulière avec mademoiselle d'Hiesme; elle ne quittait point la chambre de son père. Les sujets d'affliction que nous avions se confondaient avec celui du péril où on le croyait. J'étais si peu d'accord avec moi-même, que je n'étais point fâché de ne point trouver d'occasion d'entretenir mademoiselle d'Hiesme; il n'y avait rien de décidé en moi, que l'amour et la douleur. L'aveu qu'elle m'avait fait, en me prouvant son véritable retour pour moi, désarmait ma colère; je sentais que, malgré tous les efforts que je faisais pour la haïr, je ne pouvais y réussir; j'étais honteux de ma faiblesse, sans la pouvoir surmonter; tout mon désir de vengeance tomba sur le comte d'Aumale. Un nouveau malheur acheva de m'attendrir pour mademoiselle d'Hiesme; son père, se voyant à l'extrémité, m'appela : Je meurs, me dit-il en me tendant la main; et je meurs avec le

regret de n'avoir pu jouir de la satisfaction d'accomplir la parole que je vous ai donnée de vous faire épouser ma fille. Je connais trop votre cœur, pour craindre que la triste situation où elle se trouve puisse changer vos desseins pour elle. Je suis tranquille sur cela, et je compte que vous n'abandonnerez ni la mère ni la fille; je me repose sur vous de tout ce qui les regarde; j'espère qu'elles retrouveront en vous ce qu'elles perdent en moi. La faiblesse où il était ne lui permit pas d'en dire davantage; et, peu de momens après, il mourut. Le comte de Boulogne emmena madame la comtesse d'Arque et mademoiselle d'Hiesme dans une maison religieuse, où elles souhaitèrent qu'on les conduisît. Je fus vivement touché de la mort du comte d'Arque; ce qu'il m'avait dit en mourant ne me fit plus trouver honteux le dessein d'épouser sa fille; je sentais que je ne pouvais vivre sans elle; mon amour me fit regarder ma faiblesse comme un devoir auquel je ne pouvais manquer avec honneur.

Après quelques jours, que je laissai passer, par bienséance, sans voir mademoiselle d'Hiesme, je demandai à lui parler; elle vint seule me trouver, parce que la comtesse sa mère était dans son lit, d'où elle n'avait pas été en état de sortir depuis la perte qu'elle avait faite. Made-

moiselle d'Hiesme me parut, malgré sa douleur, d'une beauté à éblouir; le grand deuil où elle était relevait encore son éclat ordinaire; toujours plus aveuglé par ce même amour, je la trouvai plus digne que jamais de ce que je voulais faire pour elle; je me fis une loi de ne pas même lui nommer le nom du comte d'Aumale : heureux si j'avais pu lui faire oublier ce qui s'était passé entre elle et lui, aussi-bien que je l'oubliais ! Mais, lorsque je lui proposai de l'épouser : Non, me dit-elle, c'est en me refusant à vous que je veux vous prouver que je vous aime plus que je n'ai jamais fait; plus jalouse de votre gloire que je n'ai été de la mienne, je ne consentirai point que vous la ternissiez en épousant une personne qui s'est mise hors d'état de prétendre à ce bonheur; ma conduite est toute tracée, parce que je sens que je ne compte plus sur rien d'heureux; je vais, en m'enfermant dans cette maison pour toujours, ne plus songer qu'à mener une vie aussi triste que raisonnable; je ne veux point conserver une liberté dont je ne pourrais plus vous rendre le maître. La résolution de mademoiselle d'Hiesme me fit trembler : je n'oubliai rien pour l'en détourner; je tentai tout inutilement. Jamais douleur n'a été si vive que la mienne : toutes les fois que je me représentais cette princesse dans

une grande jeunesse, d'une beauté surprenante, qui se sacrifiait si cruellement aux regrets de m'avoir fait une offense que je lui pardonnais, j'étais prêt à perdre la raison. Elle me fit dire qu'elle ne voulait plus me voir; qu'elle était trop contente de penser que l'engagement qu'elle allait prendre, en me prouvant toute sa tendresse, assurait ma fortune; que son parti était pris, et que je ne devais me flatter d'aucun changement. Je ne perdis cependant l'espérance que lorsqu'elle renonça publiquement au monde. Je repassai en France; je fus long-temps dans une affliction si violente, que je ne comprends pas comment j'ai pu la soutenir sans mourir. J'appris que le comte d'Aumale avait été tué; sa mort dissipa ma haine, et ne me laissa pour lui que des sentimens de pitié. Toujours pénétré de mes chagrins, je m'imaginai qu'en changeant de climat, ils s'adouciraient. Le bruit de l'embarquement des Tancrède pour la Sicile me détermina à quitter la France; j'obtins de Henri Ier. la permission de les aller joindre : le sort m'a conduit ici; l'amitié que j'ai prise pour vous, et celle que je me flatte que vous avez pour moi, est le seul soulagement dont j'ai été capable depuis que j'ai perdu mademoiselle d'Hiesme.

Les Tancrède, qui entrèrent dans la chambre

de Mendoce, l'empêchèrent de répondre aux discours obligeans du comte d'Eu. Ces fameux guerriers, impatiens d'aller où la gloire et les périls les attendaient, avaient si fort pressé les réparations nécessaires à leur flotte, qu'elle était en état de faire voile, et qu'ils venaient prier Mendoce de trouver bon qu'ils se séparassent. Ils furent agréablement surpris, lorsqu'il leur dit qu'il voulait s'embarquer avec eux pour passer en Sicile. Les pleurs et les prières de dona Isabelle ne purent le détourner de ce dessein.

Pendant que Mendoce allait chercher dans les occupations de la guerre à effacer de son cœur et de son esprit les charmes de la comtesse de Savoie, cette princesse était arrivée à Turin, où elle s'applaudissait d'avoir eu assez de fermeté pour se mettre hors de portée de voir un prince qui ne lui était toujours que trop cher. Les règles austères du devoir qu'elle avait suivies satisfaisaient sa raison, sans calmer les troubles de son cœur : elle se croyait la plus malheureuse personne du monde, et elle le devint bientôt. En effet, Édouard, son frère, depuis qu'il était monté sur le trône d'Angleterre, avait eu un règne assez tranquille ; le comte de Godwin, dont il avait épousé la fille, troubla cette tranquillité, et jeta, par sa révolte, le royaume dans le malheur d'une guerre civile. Ce seigneur assembla

une armée, que l'inconstance naturelle de la nation rendit bientôt considérable. Édouard, en cette occasion, écrivit au comte de Savoie, qu'il le priait de lui envoyer des troupes. Non-seulement ce comte lui en accorda; mais il voulut, en marchant à leur tête, signaler son amitié pour son beau-frère, et satisfaire l'humeur guerrière qui l'avait animé toute sa vie, et que l'âge n'avait point encore éteinte en lui. Comme il prévoyait que son voyage pourrait être long, il jugea à propos de nommer un tuteur aux enfans qu'il avait de son premier mariage, et un régent pour gouverner ses états en son absence. Son choix pour ces deux importans emplois tomba sur le comte de Pancallier, un des plus grands seigneurs de Savoie, digne à la vérité de ce choix par sa valeur intrépide, et sa capacité au maniement des affaires, si ses grandes qualités n'avaient été effacées par la noirceur de son âme. Son ambition lui avait fait déguiser jusqu'alors sa férocité, sous les dehors trompeurs d'une vertu austère; mais sa cruauté naturelle, après s'être contrainte quelque temps, n'en parut que plus funeste et plus impétueuse aussitôt qu'il cessa de la retenir. Le comte de Savoie, après lui avoir donné ses derniers ordres, partit pour passer en Angleterre. La comtesse sentit une affliction si vive de ce départ, qu'elle en était surprise elle-même;

il semblait que quelque chose l'avertissait au fond du cœur que cette absence lui serait funeste : ce pressentiment ne fut que trop vrai; le cœur du comte de Pancallier, inaccessible à la pitié, ne le fut pas à l'amour.

Obligé par les ordres du comte de Savoie de ne rien décider sans en faire part à la comtesse, il avait souvent des entretiens particuliers avec elle, pour l'informer de ce qui se passait : il ne fut pas moins enchanté de son esprit qu'il l'était déjà de sa beauté. Les sentimens que cette princesse avait dans le cœur répandaient un air de douceur sur son visage et dans toutes ses actions qui acheva de le perdre; il en devint passionnément amoureux. Comme il était né avec une hardiesse qui allait jusqu'à l'insolence, sans aucun égard pour le rang de la comtesse, il ne balança pas à prendre le parti de lui déclarer sa passion. Cet aveu fut reçu avec tant de hauteur et de fierté, que, pour peu qu'il lui fût resté de raison, il se serait repenti de sa témérité, et aurait cessé d'offenser une personne qu'il ne devait regarder qu'avec respect; mais, plein d'une présomption qui le rendait haïssable, il crut que la comtesse ne serait pas toujours si sévère, et qu'il l'engagerait, par sa persévérance, à répondre à sa passion. Dans cette pensée, il continua d'importuner

cette princesse d'un amour qui lui était odieux; il lassa un jour si fort sa patience, qu'elle le menaça d'en avertir le comte de Savoie. Éloignez-vous de mes yeux, lui dit-elle, et ne me forcez pas à en venir à cette extrémité, et à vous faire servir d'exemple aux sujets insolens qui s'oublient. Le comte de Pancallier, que ce discours rendit furieux, perdit toute considération : Les sujets comme moi, madame, lui dit-il, lorsqu'ils s'oublient, ne sont pas aisés à punir; ils font même quelquefois repentir ceux qui les menacent et qui les traitent avec tant de mépris. Il quitta la princesse en finissant ce discours, si troublé et si outré de colère, qu'il fit trembler tous ceux qui le virent sortir de son appartement. Il était encore dans ces premiers mouvemens de fureur, lorsqu'il reçut un courrier du comte de Savoie : ce prince lui mandait que les troubles d'Angleterre étaient sur le point d'être pacifiés, qu'il espérait pouvoir revenir incessamment dans ses états. Cette nouvelle fit frémir le comte de Pancallier; et, suivant le génie ordinaire des méchans, qui craignent encore plus qu'ils ne se font craindre, il crut qu'après la menace que lui avait faite la comtesse il était perdu, s'il ne la prévenait en la perdant elle-même. Il avait pour héritier un neveu de même nom que lui; il

avait élevé ce neveu avec de grands soins : le jeune Pancallier était le seigneur de Savoie le plus beau et le mieux fait. Les charmes de sa personne étaient tout son mérite; son oncle le trouva propre, par la simplicité de son esprit, à exécuter les horribles desseins que son amour méprisé lui inspirait. Livré à ses passions abominables, la crainte qu'il avait des menaces de la comtesse, la frayeur qu'il avait du retour du comte et le dessein de vengeance qui s'était emparé de cette âme barbare, ne le firent pas balancer sur le choix de la victime. Il conclut la perte de la princesse par le sacrifice de son neveu; il ne s'en fit pas même le moindre scrupule. Il le fit venir dans son cabinet, où, après lui avoir remis devant les yeux avec quel amour de père il avait pris soin de son éducation : Je ne veux pas borner là mon amitié pour vous, lui dit-il; j'ai une proposition à vous faire, qui sans doute vous sera agréable, et qui est une marque de ma confiance : la comtesse a du goût pour vous, continua-t-il, je m'en suis aperçu; votre peu d'expérience vous a sans doute empêché de le remarquer; n'oubliez rien pour la persuader que vous êtes fort amoureux d'elle; ne craignez point de lui déplaire en vous déclarant son amant; vous ne sauriez faire de faute en suivant mes conseils; songez que

votre fortune est attachée au bonheur de vous faire aimer de cette princesse; surtout, ajouta-t-il, que les avis que je vous donne sur cela soient un secret impénétrable à tout le monde.

Moins on a d'esprit, plus on a d'amour-propre et de confiance. Le jeune Pancallier donna dans le piége; il témoigna à son oncle combien il était sensible à ses bontés, et il lui promit d'y répondre par une obéissance aveugle : il le fit avec si peu de ménagement, que toute la cour s'aperçut qu'il était amoureux de la comtesse. Comme elle n'avait nulle attention pour tout ce qui n'avait pas rapport à Mendoce, elle n'en faisait aucune sur les actions du jeune Pancallier; elle n'avait garde de s'imaginer qu'il voulût paraître son amant; elle était si éloignée de le penser, qu'elle le traitait avec plus de bonté que les autres seigneurs de son âge, lui sachant gré du zèle et de l'assiduité qu'il avait à lui faire sa cour. Cette conduite de la comtesse ne fut attribuée, par ceux qui voyaient de près ce qui se passait, qu'à l'ignorance où elle était des extravagances du neveu du régent; mais ceux qui n'étaient pas à portée d'approcher souvent de cette princesse, ne lui rendaient pas la même justice : s'ils ne crurent pas le jeune Pancallier heureux, ils crurent du moins qu'il était souffert. Les discours qu'on tenait sur cela eurent

le sort de toutes les nouvelles qui s'augmentent à mesure que différentes personnes les racontent; et, par un effet du malheur de la comtesse, elle passa jusqu'à Mendoce de la manière du monde la plus cruelle.

Il était en Sicile, où il rendait son nom aussi fameux que celui de Tancrède. Plus plein de sa passion que jamais, il confiait un jour au comte d'Eu, en se promenant avec lui, que le désir de revoir encore une fois en sa vie la comtesse s'était saisi de lui avec tant de violence, qu'il était résolu, quelque chose qu'il en pût arriver, dès que la campagne serait finie, d'aller inconnu à Turin. Le comte d'Eu promit de l'accompagner. Ils parlaient ensemble des moyens d'exécuter ce dessein, lorsqu'ils furent abordés par un Français nouvellement arrivé. Le comte d'Eu s'informa de lui, avec empressement, des nouvelles de la cour de France : cet homme, après avoir satisfait sa curiosité sur cette cour, parla de celle de Savoie où il avait passé; et, sans attendre qu'on lui fît aucune question, il dit que le comte de Savoie était en Angleterre; que jamais il n'avait rien vu de si surprenant que la beauté de la comtesse. Cet homme, du caractère de la plupart des gens qui veulent paraître informés, aux dépens souvent de la vérité, dit qu'on ne par-

lait que des amours de cette princesse avec le neveu du régent. Ce discours imprudent causa à Mendoce un saisissement si violent, que le comte d'Eu en fut effrayé; il prit un prétexte pour se séparer du Français; il ramena Mendoce chez lui. Que ne dit point ce prince lorsqu'il y fut arrivé! Il voulait partir pour arracher la vie à ce rival, qui lui ôtait le cœur de la comtesse; un moment après, il se reprochait, comme une faiblesse honteuse à lui, de paraître si sensible à l'infidélité de cette princesse. Je dois la mépriser, disait-il au comte d'Eu; l'idée que j'avais de sa vertu me la faisait aimer encore plus que sa beauté; je la croyais différente des autres femmes : mais, puisqu'elle en a les faiblesses, et que, sans aucun ménagement pour elle-même, elle me préfère un indigne rival, je n'aurai pas de peine à vaincre mon amour. Mendoce se flattait vainement d'y trouver tant de facilité; le dépit, la douleur et la jalousie se succédaient tour à tour dans son cœur. Vous vous abandonnez à une trop grande affliction, lui disait le comte d'Eu; je ne puis en approuver l'excès : la comtesse de Savoie vous sert en vous trahissant; elle vous donne lieu de vous guérir d'une passion qui n'a pas eu le temps de prendre de profondes racines. Vous avez raison, mon cher comte, interrompit

Mendoce, et je devrais me trouver trop heureux que la comtesse de Savoie, par son ingratitude, me délivre d'un amour qui aurait fait toujours le tourment de ma vie. Mais, je l'avoue à ma honte, les charmes de cette princesse balancent encore dans mon cœur les sujets que j'ai de me plaindre d'elle; il faut cependant travailler à les oublier; ma gloire y est intéressée : mais cet effort n'est pas l'ouvrage d'un moment; le temps seul peut effacer des impressions si vives. L'entretien de Mendoce et du comte d'Eu fut interrompu par dom Ramir; il venait avertir Mendoce qu'on se préparait à attaquer les ennemis : cette nouvelle suspendit en lui toute autre pensée que celles que lui inspirait son courage; il se rendit en diligence, avec le comte d'Eu, auprès de Maniasse. Le comte d'Eu fit voir, en cette occasion, que la valeur la plus héroïque a toujours été le partage de la nation française. Les Tancrède, par leurs actions brillantes, parurent mériter dès lors cette prodigieuse fortune où ils parvinrent dans la suite; Mendoce seul pouvait leur être comparé, s'il ne les surpassait. Les Sarrasins prirent la fuite; peu des leurs échappèrent à la fureur des Grecs; le gain de cette bataille fut suivi de la prise de Messine et de presque toute la Sicile. La rapidité de cette conquête fit grand

bruit en Savoie; Mendoce y avait trop de part pour n'être pas cité dans toutes les relations qui venaient de ce pays-là à Turin : on y parlait de lui comme d'un héros. Tout ce que la comtesse entendait dire de Mendoce redonnait à ses sentimens la vivacité que l'absence avait en quelque manière affaiblie; elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une joie secrète de la gloire qu'il s'était acquise; son amour-propre était flatté de penser qu'elle avait touché le cœur d'un homme qui, en toutes façons, paraissait si fort au-dessus des autres.

Le comte de Pancallier s'intéressait peu aux nouvelles publiques; l'esprit rempli de sa vengeance, et d'en presser l'exécution avant le retour du comte de Savoie, il s'enferma un matin avec son neveu. Vous êtes trop heureux, lui dit-il; on vous aime, à n'en pouvoir douter; profitez des sentimens qu'on a pour vous; obtenez par votre hardiesse les dernières faveurs de la comtesse; forcez-la à ne rien refuser à vos désirs; on ne traite pas l'amour avec les princesses comme avec les autres femmes : il faut tout oser quand on est sûr de plaire; le respect les importune; elles y sont trop accoutumées. Comme il leur est difficile de trouver des occasions, la comtesse vous pardonnera aisément tout ce que vous entreprendrez pour

lui en donner une de contenter sa passion et la vôtre. Trouvez moyen, continua-t-il, de vous cacher le soir dans sa chambre; et, lorsque les femmes de cette princesse seront retirées, vous paraîtrez à ses yeux; je laisse à votre amour, ajouta-t-il avec un ris forcé, le soin du reste de l'aventure.

Le jeune Pancallier saisit avec transport le pernicieux conseil de son oncle; il l'assura qu'il ne manquerait ni d'amour ni de hardiesse pour l'exécuter; que ce serait dès le soir même, parce qu'il avait appris que la comtesse ferait une promenade, d'où elle ne reviendrait que fort tard, et que cette petite absence favoriserait son dessein. Il dit ensuite à son oncle la manière dont il imaginait de se placer pour n'être point surpris; après quoi ils se séparèrent. Le comte de Pancallier, charmé d'avoir trouvé tant de crédulité dans son malheureux neveu, attendit avec impatience la fin de la journée; il fit avertir les principaux seigneurs de la cour de se rendre auprès de lui pour une affaire importante qui regardait le service du comte de Savoie; et, à l'heure fatale, marquée pour porter les derniers coups à la comtesse, il leur ordonna de le suivre dans l'appartement de cette princesse. Je veux que vous soyez témoins, leur dit-il, qu'il n'y a rien de sacré pour moi,

lorsqu'il s'agit de venger l'honneur du comte de Savoie, notre souverain : en finissant ce discours, il fit enfoncer la porte de la chambre de la comtesse ; ses femmes ne venaient que d'en sortir. Le jeune Pancallier n'avait encore osé se montrer ; il fut aussi épouvanté que cette princesse du bruit qui se faisait et du nombre de gens qu'ils entendaient entrer dans cette chambre ; mais son cruel oncle ne lui donna pas le temps de faire réflexion sur ce qui se passait ; il alla lever la portière où il savait qu'il devait être caché : Meurs, traître, lui dit-il, en lui enfonçant son poignard dans le cœur, et que la juste punition de ton audace fasse trembler désormais tous ceux qui voudraient t'imiter. Pour vous, madame, ajouta-t-il, en se tournant du côté du lit de la comtesse, qui, à demi évanouie de frayeur, avait ouvert son rideau, souffrez que nous nous assurions de vous, en attendant que le comte de Savoie, qui seul a droit de disposer de votre sort, nous ait fait savoir ses volontés. Pendant ce discours, l'étonnement et la consternation étaient peints sur les visages de tous les spectateurs de cette sanglante tragédie ; les seigneurs qui en étaient témoins avaient peine à approuver la cruauté du comte de Pancallier ; ils ne pouvaient s'empêcher d'être attendris du malheur de la

comtesse ; mais, comme toutes les apparences la faisaient croire coupable, personne n'osa paraître s'intéresser pour elle. On transporta cette princesse dans un autre corps-de-logis du palais, où elle fut gardée avec beaucoup d'exactitude : on ne laissa auprès d'elle que ceux qui étaient absolument nécessaires à son service ; Émilie fut de ce nombre.

La comtesse s'était laissé conduire dans ce nouvel appartement avec l'insensibilité d'une personne qui a entièrement perdu l'usage des sens et de la raison. On la mit dans son lit ; elle y fut long-temps sans reprendre ses esprits : enfin, revenant un peu de ce trouble affreux, elle regarda Émilie qui, à genoux devant son lit, fondait en larmes : Ah ! Émilie, lui dit-elle, quelle horrible aventure est la mienne ! puis-je, sans mourir, y penser ? Je parais convaincue d'un commerce criminel, moi qui n'ai jamais eu le moindre dessein contraire à la vertu ! Pourquoi, continua-t-elle, le jeune Pancallier s'est-il trouvé dans ma chambre ? Pourquoi son oncle en est-il informé, et l'a-t-il fait mourir avec tant de fureur ? Enfin, quel est le motif qui les a fait agir l'un et l'autre ? C'est un mystère que je ne puis démêler ; je comprends seulement que jamais destinée n'a été si malheureuse que la mienne. Qui pourra

prouver mon innocence au comte de Savoie? Tout ce que je dirai sera suspect. Le jeune Pancallier aurait pu me justifier ; sa mort, en m'ôtant cette espérance, me livre à la haine du régent, que je n'ai que trop irrité. Je paraîtrai coupable aux yeux d'un mari et de toute l'Europe ; et, ce qui ajoute encore à ma douleur, Mendoce pourra me soupçonner. Cette réflexion la toucha si vivement, qu'elle n'eut pas la force de parler davantage. Elle garda un morne silence, qui fit craindre cent fois à Émilie que cette princesse ne pût, sans expirer, soutenir l'excès de son affliction : cette fille employa inutilement son esprit et toute son adresse pour l'empêcher de s'abandonner au désespoir. Tout ce qu'Émilie disait était à peine écouté de la comtesse ; elle passa plusieurs jours dans un accablement qui lui tint lieu de quelque repos. Enfin, le courrier que le comte de Pancallier avait envoyé en Angleterre, revint, et lui apporta une réponse telle qu'il la souhaitait.

La douleur et la colère du roi d'Angleterre avaient été grandes en recevant sa lettre ; mais celles du comte de Savoie avaient passé les bornes de la raison. Sa jalousie naturelle, animée par un sentiment de gloire, lui fit penser qu'il ne pourrait trop promptement et avec trop de rigueur punir une personne par qui il croyait

avoir reçu un affront si sensible. L'action du comte de Pancallier était une preuve contre elle, qui ne laissait aucun doute qu'elle ne fût coupable. Il allait mander qu'on la fît mourir, si le roi d'Angleterre, qui avait conservé plus de sang-froid, ne lui avait représenté qu'il ne fallait pas suivre ce premier mouvement ; que, puisque le déshonneur avait été public, la punition devait l'être, et qu'il devait suffire à son honneur outragé d'abandonner la comtesse à la rigueur de la loi établie en Lombardie et en Savoie, qui condamnait toutes les femmes surprises comme l'avait été cette princesse, à mourir, s'il ne se présentait pas un chevalier, qui, en combattant son accusateur, la justifiât par le sort des armes. Le comte de Savoie se rendit aux raisons du roi d'Angleterre, avec d'autant plus de facilité, qu'il savait que la valeur du comte de Pancallier était redoutable ; qu'il était bien persuadé que personne n'oserait entreprendre la défense de la comtesse, et qu'ainsi sa vengeance n'en était pas moins sûre pour être différée. Il n'accorda que trois mois à la justification de cette princesse, quoique la loi lui en accordât davantage ; et il résolut de ne quitter l'Angleterre pour retourner à Turin, que lorsque ses ordres seraient exécutés.

Le comte de Pancallier, que son crime avait

rendu encore plus farouche, se fit un barbare plaisir d'aller lui-même annoncer à la comtesse un si terrible arrêt : il n'attendit pas sa réponse ; il sortit pour le rendre public. Quelque préparée que fût la comtesse au plus funeste événement, une condamnation si prompte la surprit. La tendresse que le comte de Savoie avait paru avoir pour elle, lui avait fait croire qu'il n'en viendrait point à cette extrémité, sans lui avoir parlé, et sans avoir examiné par lui-même si elle était véritablement coupable. L'horreur de son supplice, et la honte qui y était attachée, la firent frémir. Émilie fit un effort sur sa propre douleur, pour adoucir celle de la comtesse, et pour lui donner des espérances qu'elle n'avait peut-être pas elle-même. Rassurez-vous, madame, lui disait-elle, et croyez que, malgré ceux qui veulent ternir votre réputation, votre innocence trouvera des défenseurs. Ce discours fit peu d'impression sur l'esprit de cette princesse ; elle se croyait trop malheureuse pour espérer que quelqu'un voulût s'exposer pour elle. Il y avait cependant des momens où il ne lui paraissait pas impossible que Mendoce vînt à son secours ; mais elle s'arrêtait peu sur cette pensée ; mille raisons la détruisaient. Je ne dois point juger des sentimens de Mendoce par les miens ; tout ce qui m'est revenu de lui a contribué à rendre inutiles

les efforts que ma raison faisait pour surmonter ma passion ; et ce qu'il entendra dire de moi me fera paraître à ses yeux, non-seulement indigne de son attachement, mais même de son souvenir. Madame, lui répondit Émilie, dans la situation malheureuse où vous êtes, vous ne devez songer qu'à sauver votre vie et à confondre vos ennemis, qui osent vous accuser d'une façon si injurieuse ; il ne vous est pas permis de n'en pas chercher les moyens ; je n'en vois point de plus sûr que celui d'avoir recours à Mendoce ; c'est le seul homme que vous connaissiez, qui ait une vertu assez noble pour une pareille entreprise ; vous ne devez vous faire aucun scrupule de lui écrire, puisqu'il s'agit de votre gloire ; je me charge de lui faire tenir votre lettre. La comtesse avait bien de la peine à se résoudre de suivre le conseil d'Émilie ; elle craignait de faire une démarche inutile, et que Mendoce, déjà trop prévenu contre elle sur les bruits publics, n'ajoutât pas foi à ce qu'elle lui manderait pour les détruire. Enfin, l'image affreuse d'une mort qui la déshonorerait, et les persécutions d'Émilie qui augmentaient tous les jours, la déterminèrent, quoique avec peu d'espérance de succès, à écrire à Mendoce.

Ce prince éprouvait de son côté d'autres revers de la fortune. Il était parti de Sicile, sur

la nouvelle qu'il avait reçue que les Tolède, profitant de son absence, s'étaient emparés d'une partie de ses états, et qu'ils avaient mis le siége devant Carthagène. Mendoce, accompagné du comte d'Eu, qui n'avait point voulu l'abandonner, était entré dans la place : ainsi il ignorait les derniers malheurs de la comtesse de Savoie. Le discours qu'on lui avait tenu contre elle en Sicile était demeuré profondément gravé dans son âme, et y avait jeté tout le trouble imaginable ; mais le penchant naturel qui nous porte presque toujours à nous flatter dans nos malheurs, lui faisait quelquefois soupçonner ce bruit de fausseté. Le désespoir de n'être point en liberté d'aller s'en éclaircir lui faisait négliger le soin de sa vie, et avait encore augmenté sa valeur ; on le regardait comme un homme extraordinaire. Le comte d'Eu lui faisait souvent des reproches de ce qu'il s'exposait trop légèrement, sans le persuader de prendre à l'avenir plus de précaution. Un jour que Mendoce rentrait dans la ville, au retour d'une sortie où il avait fait des actions surprenantes, on lui dit qu'un prisonnier demandait à lui parler : il ordonna qu'on le fît entrer. Son étonnement ne se put exprimer lorsqu'il reconnut ce prisonnier pour un écuyer de la comtesse, qui était frère d'Émilie. Ce jeune homme,

zélé pour sa princesse, n'ayant point trouvé Mendoce en Sicile, où sa sœur l'avait envoyé, était venu le chercher dans ses états; et, ayant appris que ce prince était dans Carthagène, il avait eu l'adresse de se mêler avec les ennemis, et de se faire prendre prisonnier à la sortie qu'avait faite Mendoce. Il fit à ce prince le récit de la cruelle aventure de la comtesse; et il lui dit tout ce qu'il crut devoir le persuader de l'horrible injustice de l'accusation qu'on lui faisait. Il lui donna ensuite la lettre de cette princesse, et il n'oublia rien pour l'engager à la secourir.

Mendoce se trouvait agité dans ce moment de mouvemens si violens, causés par l'amour et la jalousie, qu'il n'écoutait qu'à peine ce qu'on lui disait, et qu'il ne daigna pas lire la lettre. Il se fit dans son esprit une confusion, qui ne lui laissa rien voir que les apparences du crime de la comtesse, et qui lui ferma les yeux sur tout ce qui le pouvait porter à la pitié. Saisi de dépit et de colère : Allez, dit-il au frère d'Émilie, rendez compte de la situation où vous me trouvez; elle me force à refuser ce qu'on souhaite de moi, et à vous dire qu'il faut chercher un autre défenseur. Partez, continua-t-il, ne perdez pas un moment. En finissant ce discours, sans vouloir l'écouter davantage, il le remit entre les mains d'un officier, à qui il

ordonna de le conduire en sûreté hors de la ville. Mendoce était si transporté qu'il ne se reconnaissait plus lui-même ; son trouble était si grand, que le comte d'Eu était entré dans sa chambre, et lui en avait déjà demandé plusieurs fois la cause, sans qu'il y eût fait aucune attention ; il aperçut enfin ce prince, et il fit un effort sur la violence de ses passions, pour lui conter ce qu'il venait d'apprendre de la comtesse de Savoie. En refusant de combattre pour elle, continua Mendoce, sans donner le temps au comte d'Eu de lui répondre, j'ai montré que l'amour n'a plus de pouvoir sur moi, lorsqu'il n'est plus soutenu par l'estime; la comtesse s'est rendue indigne de celle que j'avais pour elle : les soupçons qu'on m'avait donnés sur sa conduite sont trop cruellement confirmés ; je ne saurais plus douter que l'ingrate n'ait oublié, pour un autre, ces raisons d'honneur et de bienséance dont elle s'est défendue contre moi. Hélas ! lorsque ses rigueurs faisaient toutes mes craintes, je ne pensais pas que j'en serais le seul objet ; et, désespérant de l'obliger jamais à prendre un engagement avec moi, je ne m'étais point imaginé qu'elle en pût prendre avec un autre.

Le comte d'Eu trouvait que la douleur de Mendoce était si juste, qu'il crut en devoir lais-

ser passer les premiers mouvemens avant que d'entreprendre de le persuader de la modérer; il laissait un libre cours à ses plaintes, et se contentait de s'affliger avec lui. Dans le temps que Mendoce était le plus animé contre la comtesse, l'envie de savoir comment elle pourrait s'excuser auprès de lui, et peut-être l'espérance de trouver de nouveaux sujets de la haïr, lui firent ouvrir la lettre qu'elle lui écrivait, et il y lut ces mots :

« Le peu d'attachement que j'ai pour la vie » m'a fait jusqu'ici négliger le soin de la con- » server; mais, quand je fais réflexion que, » si je la perds, je paraîtrai coupable d'un » crime dont le simple soupçon me fait horreur, » je me reproche à moi-même cette indiffé- » rence, et je me détermine enfin à vous faire » savoir mes malheurs : le frère d'Émilie vous » en instruira; je m'en épargne le récit trop » cruel. Malgré les apparences qui me condam- » nent aux yeux de tout le monde, j'ose me » flatter que je ne le serai point par vous; vous » savez mes sentimens les plus secrets; l'aveu » que vous m'en avez arraché, et dont je me » suis punie si sévèrement, me justifie auprès » de vous. Il m'est permis de le rappeler dans » l'état où je suis; il doit vous engager à prendre » ma défense; mais d'affreuses idées me persua-

» dent que, peut-être, il ne sera plus temps,
» et qu'une mort indigne de ma vie préviendra
» votre secours. Qui aurait pu croire qu'une fin
» si funeste terminerait des jours qui étaient si
» tranquilles, avant que je vous eusse vu? Ne
» refusez pas des larmes à une destinée si peu
» méritée et si malheureuse, et n'oubliez jamais
» que je vous donne aujourd'hui la plus forte
» preuve de confiance et d'estime que, pendant
» sa vie et en mourant, pouvait vous donner la
» comtesse de Savoie. »

Cette lettre fit sur Mendoce un effet bien différent de celui qu'il en avait attendu; il en fut si attendri, qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. A peine eut-il la force d'achever de la lire; elle lui tomba des mains. Si elle ne lui ôta pas entièrement sa jalousie, elle lui fit du moins regarder, avec étonnement, que cette jalousie l'eût aveuglé au point de lui faire envisager, sans frémir, la mort d'une personne qu'il avait aimée si passionnément, et qu'il n'aimait encore que trop pour son repos. Il se reprochait sa dureté; l'action qu'il venait de faire lui parut blesser les lois de l'honneur. Plus il réfléchissait sur ce que lui mandait la comtesse, et plus il trouvait que, quelque chose qui lui en pût coûter, il devait la tirer du péril où elle était. Je serais indigne de vivre, disait-il au comte d'Eu,

si j'abandonnais une princesse qui a recours à moi. La crainte de hasarder, par mon absence, de perdre mes états, ne doit point me faire balancer un moment. Le comte d'Eu, non-seulement ne s'opposa point à la résolution de Mendoce, mais il en facilita même l'exécution, en lui disant qu'il pouvait lui confier la défense de Carthagène, et qu'il devait être assuré que, s'il n'était pas assez heureux pour la lui conserver, il pouvait compter du moins qu'il s'ensevelirait sous ses ruines avant que de la laisser passer à ses ennemis.

Mendoce, pénétré de reconnaissance, embrassa le comte d'Eu; et, après lui avoir demandé pardon de ce qu'il allait abuser de son amitié, il prit avec lui les mesures nécessaires pour son départ. Elles furent, de faire répandre le bruit qu'il allait s'absenter pendant quelques jours pour une négociation secrète qui pouvait terminer la guerre, et de laisser au comte d'Eu un ordre pour commander en son absence. Il ne voulut mener dans son voyage qu'un seul homme avec lui; ce ne put être dom Ramir; il avait été blessé quelques jours auparavant.

Les assiégés firent une sortie : comme elle n'était que pour favoriser celle de Mendoce, elle ne fut ni difficile ni dangereuse. Ce prince fit,

pour se rendre en Savoie, toute la diligence que peut faire un amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime. Il laissa l'Espagnol qu'il avait avec lui, à cinq ou six lieues de Turin : il jugeait à propos d'y entrer seul. Son impatience lui permit à peine, lorsqu'il y fut arrivé, de descendre de cheval pour se rendre au palais; il espérait trouver le moyen de parler à Émilie ou à son frère, avant que de combattre le comte de Pancallier. Comme il marchait dans le palais avec quelque sorte d'inquiétude d'être reconnu de quelque autre que de ceux qu'il cherchait, en traversant une galerie, il vit paraître une foule de monde qui lui sembla venir à lui; il songeait à l'éviter, lorsqu'il aperçut une porte à demi ouverte; il s'y jeta, et, par un effet du hasard, c'était précisément le lieu où l'on amenait la comtesse; le terme fixé pour sa justification expirait, et elle venait satisfaire aux devoirs que sa vertu et la religion exigeaient d'elle. Mendoce était placé derrière un rideau dans l'embrasure d'une fenêtre. Le spectacle qui s'offrit à lui mit sa constance à la dernière épreuve : il vit la comtesse entrer avec un air modeste et une douleur courageuse, qui semblaient faire voir l'innocence de son âme, et le mépris qu'elle avait pour la vie. Elle demeura seule avec celui qu'elle avait choisi pour la préparer

à la mort; la certitude qu'elle croyait avoir de n'être entendue que de lui, la faisait parler assez haut; ainsi, Mendoce, sans le vouloir, fut forcé d'apprendre les secrets les plus cachés de cette princesse, et il fut convaincu, par ce qu'il entendit, qu'elle ne se reprochait rien que la tendresse qu'elle avait eue pour lui, et dont, malgré les sujets qu'elle croyait avoir de s'en plaindre, elle s'accusait encore dans ces tristes momens. Je pardonne au comte de Savoie, ajouta-t-elle enfin à ce qu'elle venait de dire, l'injustice de ma mort; je ne me crois pas entièrement innocente à son égard, puisque j'ai eu pour un autre des sentimens que je ne devais avoir que pour lui; et c'est à cette faute involontaire et qu'il ignore, que je sacrifie ma vie à celui de qui je la tiens.

Pendant que la comtesse parlait, Mendoce pensa vingt fois ouvrir le rideau et s'aller jeter, transporté d'amour, d'admiration et de joie, aux genoux de cette princesse : le respect pour ce qui se passait, et la crainte de se rendre inutile à la défense des jours de la comtesse, furent seuls capables de l'arrêter. Il profita du trouble et de la confusion, lorsqu'on la ramena dans son appartement, pour sortir sans être remarqué.

On avait dressé, dans le milieu de la place

qui était devant le palais, une colonne de marbre blanc, où était attaché une espèce de bouclier, sur lequel celui qui demandait le combat devait écrire son nom. Mendoce, ne voulant point y faire mettre le sien, fit seulement écrire qu'un chevalier se déclarait défenseur de la comtesse de Savoie; et aussitôt il alla dans un endroit écarté de la ville, où il avait laissé ses armes. Pendant qu'il les reprend avec beaucoup de diligence, la joie publique avait déjà annoncé au comte de Pancallier le secours imprévu qui arrivait à la comtesse. Sa fierté ne se démentit point en cette occasion; son esprit, peu susceptible des préventions de ce temps-là, ne lui fit point appréhender une preuve remise au sort des armes. Persuadé que la valeur et non la justice décidait, il se prépara à soutenir son crime sans crainte et sans remords; il méprisa même un ennemi qui ne voulait pas se nommer, et, sans faire sur cela les difficultés qu'il aurait pu faire, il ordonna que, selon l'usage, on demandât à la comtesse si elle remettait ses intérêts au chevalier inconnu qui offrait de les soutenir. Cette princesse, bien loin de ressentir de la joie de ce qu'il se trouvait enfin un homme assez généreux pour prendre son parti, ne put s'empêcher d'en soupirer et d'hésiter sur sa réponse; mais aussitôt, se faisant un crime des raisons

qui la portaient à cette incertitude et à souhaiter la mort, elle accepta un secours qu'elle eût peut-être refusé, si elle avait osé s'abandonner aux mouvemens de la douleur et du désespoir secret que toute sa vertu avait peine à vaincre. Voulant même, par un témoignage public, réparer le peu de satisfaction qu'elle avait laissé voir, elle tira de son doigt une bague, et, en la remettant à celui qui était chargé de savoir sa volonté, elle lui ordonna de la porter à son protecteur, et de le prier de sa part de la recevoir, non-seulement comme un aveu qu'elle faisait de lui, mais aussi comme le présage assuré de la victoire dont son innocence lui répondait.

Peu de momens après le consentement de la comtesse, on vint la prendre pour la conduire au lieu où, selon ce qui était porté par la loi, elle devait être témoin de la décision de son sort. La honte de paraître en public d'une façon si indigne d'elle répandait sur son visage une rougeur qui ne servait qu'à augmenter sa beauté, sans diminuer cet air de noblesse qui lui était naturel. Il s'éleva un murmure d'admiration en la voyant paraître, qui ne cessa que lorsque les juges du camp eurent fait donner le signal d'un combat où la valeur et le courage firent voir ce qu'ils ont de grand et d'admirable. La victoire demeura long-temps incertaine; enfin Mendoce,

irrité de trouver tant de résistance, pressa si vivement le comte de Pancallier, qu'il le fit tomber à ses pieds mortellement blessé. Tout le monde applaudit par de grands cris à la victoire de Mendoce, et aussitôt les principaux seigneurs de Savoie s'approchèrent pour entendre le comte de Pancallier, qui avait fait signe qu'il voulait parler : il déclara publiquement sa trahison. A peine avait-il justifié la comtesse par le récit de tous ses crimes, que le peuple furieux se jeta sur lui, et, par toutes sortes de cruautés et d'indignités, rendit sa mort aussi terrible que devait l'être celle d'un aussi méchant homme.

Pendant que le peuple marquait à la comtesse, par l'ardeur de la venger, son zèle et son attachement, et que toute la cour, dont elle était adorée, la reconduisait en triomphe au palais, Mendoce disparut; et, malgré tous les soins que l'on prit, par les ordres de la comtesse, pour en apprendre des nouvelles, on ne put y réussir. Elle fut véritablement fâchée de ne point connaître celui à qui elle avait de si grandes obligations, et de ne pouvoir lui en témoigner sa reconnaissance. On fit partir un homme considérable pour porter au comte de Savoie, en Angleterre, une nouvelle qui le devait combler de joie. La comtesse s'était trouvée, dans le cours de cette journée, dans des

situations si violentes, qu'il était bien juste qu'on la laissât enfin à elle-même : elle s'enferma avec Émilie dans son cabinet. Dès qu'elle se vit seule avec elle, et qu'elle fit réflexion sur le peu de joie que lui donnait un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-elle point ! Je suis justifiée, Émilie, disait-elle, et je ne suis pas contente ; je dois la vie et l'honneur à un autre qu'à Mendoce ; il ne m'a pas même jugée digne de sa pitié ; il ne s'est fait un fantôme d'obligation et de devoir que pour m'abandonner. Je vois combien je me suis trompée, quand j'ai cru lui avoir inspiré les mêmes sentimens que j'avais pour lui ; et cependant je suis dans un état où je ne puis m'en consoler ni le haïr. Ces tristes réflexions étaient suivies d'un torrent de larmes. Madame, lui dit Émilie, le ciel a permis que Mendoce, par un procédé si cruel, vous donnât lieu de vous guérir d'une passion qui vous rendait malheureuse. Oui, Émilie, interrompit la comtesse, je surmonterai ces égaremens de mon cœur ; les mépris de Mendoce et ma vertu m'en assurent ; je vais du moins prendre toutes les apparences de la raison, et ne plus parler d'une faiblesse dont je sens toute la honte.

Mendoce n'était pas dans un état plus tranquille : après l'aveu du comte de Pancallier, il

s'était d'abord livré à la joie d'avoir assuré les jours d'une personne qu'il adorait, et rendu à sa vertu tout son éclat; mais cette joie fut bientôt troublée par la dure nécessité de partir sans lui parler. Il ne pouvait, après sa victoire, en chercher les moyens sans être reconnu ; et il ne pouvait l'être sans exposer la comtesse à de nouveaux soupçons, qui auraient pu être très-dangereux pour elle. Ces réflexions le déterminèrent à se faire la cruelle violence de partir sans la voir, et à saisir ces premiers momens de confusion, où on ne faisait pas encore attention à lui, pour sortir de Turin. Lorsqu'il eut rejoint l'Espagnol au lieu où il lui avait ordonné de l'attendre, il ne put résister à l'envie d'écrire par lui à la comtesse. Il trouvait une sorte de consolation à ne pas laisser ignorer à cette princesse qu'elle ne devait son triomphe qu'à ce même amour qui l'obligeait à s'éloigner d'elle. Il instruisit l'Espagnol des précautions qu'il fallait qu'il prît, non-seulement pour rendre sa lettre en secret à Émilie, mais aussi pour éviter qu'on pût penser qu'elle vint de sa part. Pour plus de sûreté, il lui ordonna de laisser passer deux ou trois jours, et de prendre un long détour pour aller à Turin. L'espérance qu'avait Mendoce d'y revenir un jour lui-même, et celle que sa lettre, qui ap-

prendrait à la comtesse ce qu'il venait de faire pour elle, effacerait de son esprit l'impression désavantageuse que son refus y aurait pu faire, adoucirent un peu sa douleur, et lui donnèrent la force d'aller à Carthagène où son honneur l'appelait.

Cependant le comte d'Eu avait défendu cette place avec autant de gloire que de bonheur. Les ennemis, informés de l'absence de Mendoce, voulurent en profiter; ils donnèrent un assaut. Dans le fort de la mêlée, le comte de Tolède fut fait prisonnier, et les ennemis obligés de se retirer avec une perte considérable. Privés de leur chef, ils ne pressèrent plus le siége avec la même ardeur. Le comte d'Eu crut ne pas manquer à l'amitié qu'il avait pour Mendoce, en cherchant à adoucir la prison du comte de Tolède, et à la lui rendre supportable; touché même des grandes qualités qu'il remarqua en lui, et de sa valeur dont il avait été témoin, il forma le dessein de finir, par son mariage avec dona Isabelle, une guerre qui n'était fondée que sur une haine héréditaire qui n'avait que trop duré. Il en parla au comte de Tolède, et lui dit qu'il emploierait tout le crédit que son amitié lui devait donner sur l'esprit de Mendoce, pour le porter par cette alliance à la réunion de leurs maisons. L'état où se trouvait le

comte de Tolède, et ce qu'il avait entendu dire du mérite de dona Isabelle, rendaient cette proposition trop avantageuse pour n'être pas écoutée avec plaisir. On convint d'une suspension d'armes jusqu'au retour de Mendoce : il fut plus prompt que le comte d'Eu ne l'avait espéré. Mendoce, pénétré des obligations qu'il avait à ce prince, lui en témoigna, en arrivant, toute sa reconnaissance dans les termes les plus tendres. Il lui rendit compte de l'heureux succès de son voyage, et de la façon singulière et touchante dont il avait appris qu'il était toujours aimé de la comtesse de Savoie. Le comte d'Eu oublia dans ce moment ses chagrins, pour prendre part à la satisfaction de son ami. Il lui parla ensuite du comte de Tolède, et de l'envie qu'il avait de voir finir leurs inimitiés par une paix solide. Mendoce devait trop au comte d'Eu, pour n'être pas charmé de trouver une occasion de lui faire connaître le pouvoir qu'il avait sur lui : il le rendit maître absolu de ses intérêts. Dona Isabelle, de son côté, sacrifia à la tendresse qu'elle avait pour son frère, la répugnance qu'elle se sentait pour un nouvel engagement. Le comte de Tolède et Mendoce oublièrent qu'ils avaient été ennemis; l'amitié prit facilement la place de la haine dans le cœur de deux hommes déjà si prévenus d'es-

time l'un pour l'autre. Le mariage de dona Isabelle, qui assurait la paix, causa une joie générale : elle partit aussitôt après, pour suivre son mari dans ses états. Les soins importans dont Mendoce avait dû être occupé n'avaient pu le distraire un moment du souvenir de la comtesse de Savoie. Plus tourmenté que jamais de l'envie de la voir et des obstacles qui s'y opposaient, il s'abandonnait au chagrin le plus vif. A ces agitations se joignait l'impatience de savoir comment elle aurait reçu sa lettre : celui qu'il en avait chargé ne revenait point, et ce retardement lui donnait des inquiétudes mortelles. Mille craintes s'emparaient de son esprit : celle qui le frappait le plus, était que cet homme n'eût fait quelque imprudence ; il lui paraissait qu'il en avait fait une lui-même d'écrire à la comtesse ; tout le désespérait ; il ne savait à quoi se résoudre. Le comte d'Eu, pour terminer l'incertitude où il le voyait, lui proposa de venir avec lui à la cour de Henri I[er]., où il se croyait obligé de retourner : Vous y trouverez peut-être, lui dit-il, une occasion d'aller à celle de Savoie, sans que ce voyage puisse être suspect ; du moins vous serez plus à portée en France d'apprendre des nouvelles de la comtesse. Mendoce se laissa d'autant plus aisément persuader par les discours de ce prince, qu'il trou-

vait que ce serait toujours un grand adoucissement à ses peines de ne point quitter un ami qu'il aimait tendrement, et avec qui il en pouvait parler. La veille de son départ, lorsqu'il ne l'espérait plus, l'Espagnol qu'il avait envoyé à Turin arriva, et lui donna un nouveau sujet de s'affliger, en lui rapportant sa lettre qu'on n'avait pas voulu recevoir. Cet homme dit à Mendoce qu'un malheur imprévu l'avait empêché d'exécuter ses ordres aussi promptement qu'il l'aurait souhaité; que, pour y satisfaire, trois jours après qu'il l'eut laissé, sans faire attention au mauvais temps, il s'était mis dans une barque dans le dessein de repasser le Pô; que cette barque avait eu le sort de plusieurs autres qui avaient péri; qu'on l'avait retiré de l'eau presque mort, et porté dans une maison près du rivage, où une maladie violente, causée sans doute par cet accident, l'avait retenu pendant près d'un mois; que, aussitôt que ses forces le lui avaient pu permettre, il s'était rendu à Turin; qu'il avait trouvé l'occasion de donner à Émilie la lettre dont il était chargé; que, peu de momens après, elle la lui avait rapportée avec un ordre exprès de la comtesse de repartir sur-le-champ : il ajouta que, lorsqu'il sortait de la ville, le comte de Savoie y arrivait.

Mendoce écoutait impatiemment ce récit, et,

sans faire réflexion que le refus qu'avait fait la comtesse de recevoir sa lettre pouvait n'avoir point d'autre cause que l'opinion où elle était qu'il lui avait refusé son secours, il se livrait aux plus cruelles pensées que puisse avoir un amant qui croit que la personne qu'il aime ne veut plus entendre parler de lui. Dans cette douloureuse situation, il partit avec le comte d'Eu, sans avoir aucun dessein bien formé. Il arrivait en même temps des événemens si favorables pour lui, que, quand il en eût été le maître, il n'eût pas pu les disposer autrement.

Henri Ier., toujours jaloux de la puissance du duc Guillaume, et ne se trouvant pas en état de l'abaisser, songea du moins à lui ôter l'espérance de la couronne d'Angleterre, en appuyant auprès d'Édouard les intérêts d'un jeune prince de son sang, que l'empereur avait élevé et renvoyé depuis peu auprès de lui. Le comte d'Eu, avec Mendoce qui ne se faisait pas connaître, arriva dans cette conjoncture à la cour de Henri Ier.; il parut au roi que personne n'était plus propre que le comte d'Eu à conduire avec succès l'importante négociation qu'il voulait commencer en Angleterre. Le même jour que ce prince reçut les ordres du roi, et qu'il accepta l'emploi dont il le chargeait, on apprit en France la nouvelle que le comte de

Savoie était mort, et que la comtesse, qui n'avait point d'enfans, avait voulu, en retournant auprès du roi, son frère, quitter une cour où elle avait essuyé de si sensibles déplaisirs. A cette nouvelle, tous les sentimens de Mendoce changèrent; et, sans savoir si ce qu'il souhaitait lui serait heureux ou funeste, il eut une impatience extrême de suivre le comte d'Eu en Angleterre, et il ne cessa point de le presser et de le prier de partir, jusqu'au moment qu'ils s'embarquèrent ensemble à Calais; mais plus Mendoce approchait deLondres, plus ses craintes et ses agitations renaissaient. Dès le soir même qu'il y fut arrivé, il se déroba des gens du comte d'Eu; et, habillé le plus simplement qu'il lui fut possible, il se rendit à l'appartement de la comtesse de Savoie. Il lui fit dire qu'un homme de la suite de l'ambassadeur de France prenait la liberté de lui demander une audience particulière. La comtesse, qui ne pouvait comprendre ce que cet homme pouvait avoir à lui dire, envoya Émilie pour le savoir; mais Émilie n'eut pas sitôt jeté les yeux sur lui, que, sans lui parler, elle rentra brusquement dans la chambre : il la suivit avec un trouble qui ne peut être comparé qu'à celui de la comtesse, lorsqu'elle le reconnut. Quoi! dit-elle avec un ton animé de colère, et voulant entrer dans son

cabinet pour le fuir, Mendoce ose se présenter devant moi? Oui, madame, lui dit-il, en se jetant à ses genoux et en l'arrêtant malgré elle; mais il ne vous importunera pas long-temps; je ne veux que remettre entre vos mains ce témoignage de votre confiance. En disant cela, il lui présenta la bague qu'il avait reçue d'elle. La vue de cette bague fit démêler en un moment à la comtesse toute la vérité, et la tira d'erreur. Un nouveau trouble s'éleva dans son âme; elle demeura quelque temps interdite, sans songer à faire relever Mendoce, qui était toujours à ses genoux, et sans avoir la force de lui rien dire. Rompant enfin un silence qui ne causait pas moins d'étonnement que de crainte à ce prince : Ah! Mendoce, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes, c'est donc à vous que je dois et ma vie et ma gloire? Non, madame, lui dit-il, vous ne devez rien qu'à vous-même; je n'ai d'autre avantage que d'avoir puni votre ennemi. A ce court éclaircissement succéda, entre ces deux personnes qui s'aimaient, une de ces conversations douces et animées qu'on imagine facilement, et qu'il n'est pas aisé de rapporter. Ils parlèrent de tous les événemens extraordinaires de leur vie depuis qu'ils s'étaient connus : les soupirs et les larmes interrompirent souvent leurs dis-

cours. Enfin, la comtesse, qui n'avait plus de devoir qui combattît son inclination, et qui ne se reprochait plus la passion qu'elle avait pour Mendoce, la lui avoua sans scrupule. Charmés du plaisir de se voir et d'être en liberté de se rendre compte de leurs moindres pensées, ils passèrent plusieurs jours dans l'état du monde le plus heureux. La comtesse apprit au roi, son frère, les obligations qu'elle avait à Mendoce; il entra dans sa reconnaissance en approuvant le dessein où elle était de l'épouser aussitôt que la bienséance le pût permettre. Ce mariage se fit avec toute la magnificence possible.

La négociation que le comte d'Eu traitait en Angleterre fut aussi funeste à ce prince qu'elle avait été favorable à Mendoce. Le duc Guillaume se servit de ce prétexte, lorsque, après la mort d'Édouard, il monta sur le trône d'Angleterre, pour satisfaire sa haine en terminant les jours du comte d'Eu par une mort tragique, comme toutes les histoires le rapportent.

FIN DE LA COMTESSE DE SAVOIE.

HISTOIRE

D'AMÉNOPHIS,

PRINCE DE LIBYE.

HISTOIRE D'AMÉNOPHIS, PRINCE DE LIBYE.

Un historien fameux a écrit les aventures d'une reine de Libye qui, par un seul accouchement, se vit mère de sept princes. Je ne m'étendrai pas sur cette histoire surprenante; je me contenterai d'en rapporter une seule circonstance nécessaire au sujet que j'ai entrepris de traiter. L'oracle de Jupiter-Ammon ayant déclaré qu'Adonisthus, celui de tous les fils de la reine, qu'elle aimait le plus, serait roi avant tous ses autres frères, la reine, qui craignait que cette prédiction ne donnât de la jalousie aux frères de ce prince, aima mieux se priver de sa vue, que de le laisser exposé au malheur que cette jalousie lui pourrait attirer : elle le fit partir de Libye pour aller chercher dans les pays étrangers à avancer, par quelque grande action, l'effet de l'oracle, ou du moins à s'en rendre digne.

Le départ d'Adonisthus fut reçu diversement

dans la cour du roi de Libye; les uns louèrent la courageuse résolution de ce jeune prince; les autres la trouvèrent trop indiscrète et trop téméraire; quelques-uns appréhendèrent qu'il n'y eût sous cette résolution des intrigues secrètes de la reine avec les étrangers, pour lui assurer le royaume au préjudice de tous ses autres frères; presque tous ces princes, sans faire aucune réflexion sur les suites, eurent beaucoup de joie de son éloignement; le seul Aménophis en eut un véritable chagrin. Ce n'était pas qu'il eût aucune affection particulière pour Adonisthus; mais, comme il était né avec les plus grandes et les plus nobles inclinations qu'un prince puisse avoir, il était affligé que son frère se mît sitôt dans le chemin d'acquérir de la gloire, pendant qu'il se voyait en quelque manière éloigné de l'imiter, parce que la reine, dont toute la tendresse était pour Adonisthus, ne voulait pas permettre que les autres princes, ses fils, fissent de semblables entreprises, où peut-être ils eussent effacé Adonisthus.

Aménophis passait tristement ses jours avec le regret de languir dans une honteuse oisiveté; il ne prenait plus aucune part aux plaisirs de la cour; il était toujours dans les forêts, où la chasse faisait son unique occupation, moins pour se divertir, que pour se préparer et s'ac-

coutumer à soutenir de bonne heure de plus grandes fatigues. Un jour qu'il se trouva seul, fort éloigné de tous ceux qui l'avaient suivi, il arriva en rêvant jusque sur le bord de la mer; elle était encore enflée et agitée d'une furieuse tempête : il s'arrêta, et il promenait ses regards sur les flots, sans dessein et sans attention, lorsqu'une planche du débris d'un vaisseau, poussée par une vague impétueuse, jeta presque à ses pieds un homme qui était sur cette planche et qu'il crut mort. La compassion le fit approcher, et il s'aperçut qu'il respirait encore. La pâleur de son visage n'empêcha pas Aménophis d'y remarquer je ne sais quel air de noblesse qui lui fit souhaiter de le pouvoir secourir utilement; il le fit, et l'infortuné étranger revint insensiblement à lui. Il regarda Aménophis avec des yeux où la mort était encore peinte, et où elle n'empêchait pas la reconnaissance de paraître. Qui que vous soyez, dit-il au prince, vous venez de sauver la vie au plus malheureux des hommes. Je croirai que les dieux sont las de me persécuter, s'ils daignent quelque jour me mettre en état de la perdre pour vous.

Ce discours, la physionomie noble de l'étranger, ses habits même qui, tout mouillés qu'ils étaient, laissaient voir de la magnificence, aug-

mentèrent l'attention et la curiosité d'Aménophis, et, voyant arriver de ses gens écartés par la chasse, il fit donner un cheval à l'inconnu, et il l'obligea à venir avec lui à une maison de campagne où il avait accoutumé de coucher assez souvent. Les premiers jours qu'ils passèrent ensemble leur inspirèrent de l'estime l'un pour l'autre; et cette estime fut suivie de l'envie de se connaître.

Aménophis ne lui cacha point qu'il était fils du roi de Libye : Prince, lui dit alors Ménécrate (c'était le nom de l'étranger), je ne vous laisserai pas ignorer plus long-temps que vos secours sont tombés sur un homme qui, par sa naissance, n'en est pas indigne, et qui, par ses malheurs, les mérite d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis fils du roi de l'île du Soleil. Les infortunes de ce prince sont aussi connues que l'est cette île, où, de tous les côtés du monde, on vient adorer le soleil; je ne sais, ajouta-t-il, si elles sont parvenues jusqu'à vous, ou s'il est possible que vous les ignoriez. Aménophis lui avoua qu'il en avait entendu parler fort confusément, et qu'il lui ferait plaisir de les lui apprendre. Alors Ménécrate reprit ainsi la parole :

L'île du Soleil, où, comme je vous l'ai dit, presque tous les peuples qui adorent le soleil

envoient tous les ans faire des sacrifices, était gouvernée par deux puissances; le roi avait le commandement des armées et la disposition des emplois et des dignités; le grand-prêtre du soleil exerçait souverainement toutes les autres parties du gouvernement. Jusqu'à nos derniers temps ces deux puissances avaient été si bien unies, que rien n'était comparable au repos et à la félicité dont jouissaient les peuples de cette île. La fortune s'est lassée de leur être si favorable; elle a élevé à la dignité de grand-prêtre un homme également dangereux par ses vices et par ses vertus. Cet homme, qui s'appelle Philocoris, a beaucoup d'esprit, et autant de connaissance des sciences que s'il avait passé toute sa vie dans l'étude. On dit que c'est un des hommes du monde les mieux faits, aussi séduisant par la beauté et par les grâces de sa personne, que par les charmes de son esprit. Il avait à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il fut élevé à cette haute dignité par le suffrage de tous les peuples, que son éloquence avait éblouis dans les fréquentes harangues qu'il leur faisait. Jusqu'alors il avait si bien imité les apparences de la vertu, qu'on ne le soupçonnait pas même de connaître les vices. Il en avait pourtant beaucoup : une ambition sans bornes, un orgueil insurmontable, et un si furieux dérégle-

ment dans ses mœurs, que, quoique par les lois de notre religion il lui fût permis d'avoir trois femmes légitimes, ses passions insensées ne pouvaient pas s'y fixer; il cherchait tous les jours des maîtresses nouvelles. Il en était venu à un tel excès de désordres, qu'il faisait enlever dans l'île les plus belles personnes que les ministres de ses passions pouvaient découvrir, et il les tenait enfermées dans le palais du Soleil, pour servir à ses déréglemens. Le roi Zénotras, mon père, crut qu'il ne lui était pas permis de souffrir tant de vices impunis; il en parla au grand-prêtre, qui lui répondit avec tant d'insolence, que le roi entreprit de le faire déposer. Il y trouva des difficultés invincibles, et les affaires s'aigrirent à tel point qu'il fut obligé de lever des troupes.

Le grand-prêtre trouva plus de scélérats pour le défendre, que le roi mon père n'eut de sujets fidèles pour lui obéir. Philocoris répandit parmi le peuple un faux oracle rendu par le Soleil, à ce qu'il disait; cet oracle déclarait que le Soleil voulait que son île fût libre, et que les peuples n'y reconnussent aucune autre autorité que la sienne. Ce fut là le signal d'une révolte générale; le peu de troupes fidèles qui combattaient pour le roi furent massacrées avec lui; la reine ma mère eut un semblable sort, et je n'aurais

pas échappé au glaive cruel du grand-prêtre, quoique je n'eusse que huit ans, si un fidèle sujet du roi et de la reine ne m'eût enlevé, et s'il ne m'eût mis dans une barque qui me conduisit secrètement dans une autre île où j'ai été élevé. Aussitôt que je fus parvenu à l'âge de raison, je n'ai songé qu'à venger le sang de mes parens, et qu'à punir leurs meurtriers; j'ai couru inutilement dans diverses îles de nos mers fort éloignées de cette contrée; j'y ai trouvé beaucoup de compassion et fort peu de secours; enfin j'arrivai au royaume de Chypre, dont le roi, généreux et sensible à la gloire, voulut bien me donner une flotte pour reconquérir l'île du Soleil. Ma navigation a été très-longue. Il a semblé que les dieux me refusaient l'abord de cette île; je l'ai vue plusieurs fois sans en pouvoir approcher; mais, m'étant rendu maître de quelques vaisseaux qui en sortaient, j'en appris des nouvelles qui me font horreur. L'indigne Philocoris, devenu souverain et maître absolu, a exigé de ses malheureux sujets un tribut jusqu'à présent inouï. Il les a obligés à courir les mers comme des pirates pour lui amener, des pays les plus éloignés, les plus belles personnes qu'ils peuvent rencontrer, et il a autorisé cette impiété par de nouveaux mystères de religion qu'il a inventés. J'ai pourtant

su que la plupart des grands et le peuple commencent à être détrompés, et qu'ils voient avec horreur les désordres de leur tyran. Une tempête furieuse m'a poursuivi pendant plusieurs jours; j'ai vu périr et submerger toute la flotte qui m'accompagnait; j'ai été jeté sur le bord de la mer, où je commence à croire que les dieux veulent me protéger, puisqu'ils m'ont fait rencontrer dans le prince de Libye les secours que j'y trouve.

Aménophis rêva long-temps après avoir entendu ce récit, et Ménécrate ne savait à quoi attribuer un silence si extraordinaire, lorsque ce prince, sortant de sa rêverie, l'embrassa et le pria de vouloir bien n'apprendre à personne qu'à lui ce qu'il venait de lui raconter. Vous m'êtes envoyé par les dieux, lui dit-il, pour me déterminer au parti qu'il y a long-temps que j'ai résolu de prendre.

La vie obscure que je mène ici dans les délices d'une vie oisive, me fait honte; je voulais aller chercher la gloire et les aventures qui peuvent donner un nom célèbre, et je ne savais de quel côté tourner mes pas; ce sera présentement vers l'île du Soleil. Je ne vous cacherai pas qu'il faut que ce soit à l'insu du roi mon père et de la reine ma mère; mais ne craignez point que le secours que je veux vous donner en

soit moins prompt, ni peut-être moins utile. Je ne vous promets pas des flottes ni des armées, mais je vous promets un nombre choisi des plus braves et des plus fidèles hommes de la Libye; ils me suivront partout où je voudrai les mener; et ce que vous venez de me dire de la disposition où sont les peuples de l'île du Soleil me fait penser que nous réussirons mieux à détrôner le tyran, si nous y arrivons sans lui donner aucun sujet d'ombrage.

Ces deux princes convinrent de toutes les mesures qu'ils devaient prendre, et de garder un profond secret de leur dessein. Ménécrate demeura inconnu dans la maison de campagne où Aménophis le laissa, et ce prince conduisit si heureusement son entreprise, qu'au bout de quelques jours il fut assuré de deux cents jeunes Libyens résolus à se dérober de leur patrie pour le suivre. Ayant fait préparer un vaisseau dont les pilotes ignorèrent l'usage qu'on en voulait faire, il partit avec Ménécrate et ses braves Libyens. Ils firent voile vers l'île du Soleil, où, au bout d'un mois de navigation heureuse, ils prirent port, tous également inconnus, et sous le prétexte de faire des sacrifices au Soleil, comme c'était la coutume. Ils jugèrent à propos de se disperser dans l'île en différens endroits, pour jeter en plus de lieux les bruits que dans

la suite il leur serait nécessaire de répandre; ils convinrent d'un rendez-vous pour se donner de leurs nouvelles, et d'un signal pour se rassembler lorsqu'il en serait besoin.

Ménécrate mena Aménophis à un château qui était peu éloigné de la capitale de l'île. Ce château appartenait à Crisotas, ce vertueux sujet qui avait sauvé Ménécrate. Il avait reçu de temps en temps des nouvelles de ce prince. Il savait qu'il était parti de Chypre avec une flotte puissante; il l'attendait avec beaucoup d'impatience; mais il fut extrêmement surpris lorsque Ménécrate, se faisant connaître à lui, lui raconta que sa flotte était perdue, et qu'il n'arrivait qu'avec deux cents hommes, que cet ami, qu'il lui montra en lui présentant Aménophis, lui avait donnés. Crisotas versait des larmes de joie en embrassant Ménécrate : Prince infortuné, lui dit-il, venez-vous vous livrer au meurtrier de votre maison? Qu'espérez-vous que deux cents hommes puissent faire contre un tyran qui en a plus de vingt mille toujours sous les armes? Il est vrai que les peuples commencent à se désabuser; il est vrai aussi que le palais du Soleil est devenu un lieu rempli de toutes sortes de honteuses voluptés; mais les peuples, qui le savent, et qui en ont horreur, ne laissent pas d'être attachés au grand-

prêtre par une infinité d'intérêts différens. Crisotas, lui répondit Ménécrate, pourvu que vous nous donniez vos conseils, nous espérons tout de notre courage et de la justice des dieux. Voyant que Crisotas considérait avec une extrême attention Aménophis, et qu'il paraissait surpris de l'air de grandeur et des charmes qui étaient répandus sur toute sa personne, il ne crut pas lui devoir cacher la naissance de ce prince. Crisotas, après avoir loué leur amitié, les pria l'un et l'autre de s'abandonner à sa conduite et de se tenir enfermés chez lui, jusqu'à ce qu'il eût été réveiller le courage et le zèle des anciens serviteurs de Zénotras; et, partant peu de jours après, il laissa ces deux princes dans son château.

Après son départ, Ménécrate et Aménophis passèrent les premiers jours de leur solitude sans s'ennuyer. La femme de Crisotas, quoique avancée en âge, était encore aimable par ses manières et par son esprit; Célidonie, sa fille, sans avoir un beauté parfaite, plaisait infiniment; elle était petite, mais sa taille était si proportionnée, et ses façons de penser et de s'exprimer si vives et si piquantes, que les beautés les plus régulières ne l'effaçaient pas; ses cheveux étaient blonds; elle avait le plus beau teint et les plus belles dents du monde.

point éveillée, elle se contenta de se mettre entre elle et Aménophis, à qui elle dit d'une voix basse : Téméraire ! ignorez-vous où vous êtes, et que la mort est le prix d'une telle hardiesse? Parlant ainsi, elle le poussa hors de la salle d'orangers. Il était si troublé et si saisi de mouvemens inconnus, que, sans répondre à cette esclave, peut-être même sans entendre ce qu'elle lui disait, il se laissa conduire où elle voulut. Dès qu'elle fut derrière une palissade, où elle crut lui pouvoir parler plus sûrement, elle lui demanda qui il était. Je ne sais, dit-il, et j'ignore où je suis. Vous êtes, lui dit cette esclave, dans les jardins délicieux du grand-prêtre. Il n'est permis à aucun mortel d'y entrer, vous vous exposez à une mort cruelle, et vous exposez en même temps à une disgrâce terrible la beauté que vous avez vue endormie. Apprenez-moi, continua-t-elle, qui vous a ouvert l'entrée de ces lieux. Je vois que vous êtes étranger, et j'ai pitié du péril où votre imprudence vous a fait tomber. Aménophis, un peu revenu à lui, raconta à l'esclave la manière dont il était parvenu jusque dans cet endroit où elle l'avait trouvé. Il lui demanda ensuite, avec empressement, si c'était une femme du souverain pontife qu'il venait de voir. L'esclave lui apprit que c'était une étrangère que des pirates avaient

enlevée et présentée depuis peu au grand-prêtre, qui en était devenu éperdument amoureux. Il lui fit en même temps beaucoup de questions, à quoi l'esclave allait répondre, quand elle entendit du bruit, qui lui donna à peine le temps de dire à Aménophis de fuir promptement, s'il ne voulait se perdre, et perdre la beauté qu'il venait de voir.

La crainte d'exposer une personne qui venait de faire une si vive impression sur son cœur, lui fit prendre le parti de se retirer. Il fut assez heureux pour retrouver la même porte par où il était entré. Dès qu'il eut rejoint son fidèle Libyen, il le regarda sans lui rien dire, il reprit son cheval, et, sans s'informer de ce qu'était devenue la chasse : Anaxaras, lui dit-il, où veux-tu que nous allions? Anaxaras, étonné de ce discours, lui demanda d'où venait le trouble où il le voyait, et ce qui lui était arrivé. Mon cher Anaxaras, répondit le prince, je ne puis te le dire. Je suis le plus amoureux des hommes, et je ne me connais plus. Seigneur, dit Anaxaras, songez-vous que vous êtes venu ici pour détrôner un tyran, et non pas pour vous livrer à l'amour? Ah! reprit Aménophis, cet amour précipitera la perte de ce tyran. Je le hais, non-seulement comme un usurpateur, mais encore comme un rival qui possède ce que

j'adore. Il s'abandonna ensuite à des rêveries, qu'Anaxaras n'osa interrompre. Ils arrivèrent fort tard au château de Crisotas ; on commençait à s'inquiéter de ne point voir Aménophis. Il se montra un moment, et, sur le prétexte de sa lassitude, il se retira aussitôt dans son appartement avec Anaxaras. Il passa toute la nuit dans l'agitation que donne une nouvelle passion, et sans pouvoir parler d'autre chose que de ce qu'il avait vu ; il dépeignit à ce favori l'air, le visage et la taille de l'esclave qu'il avait entretenue, et il le conjura de s'informer qui elle était, et de tâcher de trouver accès auprès d'elle.

Anaxaras s'acquitta de cette commission, avec tant d'adresse, qu'il lia un commerce assez particulier avec elle. Peu scrupuleux dans ces sortes d'intrigues, qu'il ne craignait pas qui eussent de trop longues suites, il y a apparence qu'il lui persuada qu'il l'aimait. Quoi qu'il en soit, l'esclave était jolie ; elle se plaisait à entretenir Anaxaras, et bientôt elle ne lui cacha rien de tout ce qu'elle savait. Il apprit, par elle, que l'étrangère, qui donnait à Aménophis une curiosité si vive, s'appelait Cléorise, qu'elle était insensible à la passion du grand-prêtre, qu'elle ne savait si cette insensibilité n'était point causée par quelque autre passion,

dont elle pouvait être prévenue; car, ajouta l'esclave, Philocoris est le plus aimable et le mieux fait de tous les hommes, et je n'ai vu aucune femme lui résister. On ignore qui est celle-ci; elle passe les jours à soupirer, et je suis la seule à qui elle daigne quelquefois parler; mais je n'ai encore osé lui faire aucune question, ni sur son cœur, ni sur sa fortune. Anaxaras la pria de faire en sorte qu'Aménophis pût revoir encore Cléorise. L'esclave lui répondit, que ce ne pourrait être que le jour de la fête du Soleil; que ce jour-là elle placerait son ami dans le temple, en un lieu d'où il pourrait considérer cet objet de sa curiosité; qu'il ne lui était pas possible de faire rien davantage. Anaxaras rendit compte de toute cette conversation au prince de Libye, qui attendit avec impatience le jour de la fête du Soleil.

Cependant Crisotas, qui était allé parcourir toute l'île et ranimer le courage et le zèle de ce qui était resté de sujets fidèles, vint retrouver les deux jeunes princes. Il leur dit qu'il avait confié le secret de la vie de Ménécrate à plusieurs des plus considérables de l'île; qu'il espérait que, lorsque l'occasion s'offrirait de se déclarer, ce prince se trouverait le plus fort; mais qu'il croyait qu'il ne fallait rien précipiter; et que, avant d'attaquer l'usurpateur, il

fallait prendre des mesures si justes et si certaines, qu'on fût assuré de le détrôner.

Ménécrate et Aménophis, tout impatiens qu'ils étaient de signaler leur courage, ne furent point fâchés de ce petit retardement. Ménécrate devenait tous les jours plus amoureux, et il appréhendait que l'embarras de l'entreprise qu'il méditait ne lui ôtât les moyens d'achever de gagner le cœur de la fille de Crisotas, à qui il se faisait déjà un plaisir de pouvoir offrir la moitié de son trône s'il y remontait. Aménophis souhaitait aussi de connaître mieux Cléorise, qu'il aimait déjà si passionnément, et il était bien aise, avant que de se jeter dans le tumulte des armes, de prendre quelques mesures pour empêcher que cette étrangère ne lui fût enlevée.

Cependant le jour de la fête du Soleil arriva, et le grand-prêtre, qui espérait que sa magnificence ferait sur le cœur de sa nouvelle maîtresse ce que ses soins et ses assiduités n'avaient pu faire encore, voulut rendre cette fête plus éclatante qu'elle n'avait jamais été.

Au milieu de la ville du Soleil est une grande et magnifique place, dont le temple du Soleil fait une des faces; derrière ce temple est le palais du souverain pontife; les trois autres faces de la place sont ornées d'une colonnade de

marbre et de jaspe; cette colonnade soutient de longues et de larges terrasses, avec des balustrades de porphyre à hauteur d'appui; les maisons qui sont derrière cette colonnade sont de marbre, avec de grandes fenêtres, toutes de symétrie, ouvertes sur les terrasses; la place sert aux jeux et aux combats qui se donnent le jour de la fête. Cette fête commence le matin par un auguste sacrifice que le grand-prêtre fait lui-même. On peut croire que le temple du Soleil, où l'on arrive par une place si magnifique, est encore plus superbe et plus orné que la place; l'or et les pierres précieuses y éclatent de tous côtés; l'autel surtout en est si couvert, qu'il est impossible de le regarder sans en être ébloui. Il est élevé sur six marches de porphyre, sous une espèce de dôme d'or, soutenu de quatre colonnes du plus beau lapis que la nature ait jamais produit. Ce dôme est chargé en dedans et en dehors d'une infinité de diamans qui jettent leurs feux sur l'autel, sur lequel il n'y a qu'un seul brasier d'un feu toujours ardent et brillant, pour représenter le Soleil.

La jeune esclave n'oublia pas la parole qu'elle avait donnée à Anaxaras; elle le fit placer avec Aménophis vis-à-vis d'une tribune qui regardait sur l'autel. Ils n'eurent pas de peine à croire que ce serait là que Cléorise serait placée. La

tribune était ornée avec tant de soins, et elle était tendue d'un brocard d'or si riche, qu'ils comprirent aisément que c'était le lieu d'où l'amoureux grand-prêtre voulait être regardé par sa nouvelle maîtresse. Ils virent, peu de temps après, des esclaves qui vinrent répandre des eaux de senteur et brûler des parfums dans cette tribune, et ils jugèrent que la véritable divinité du grand-prêtre allait bientôt arriver; mais dans le moment qu'Aménophis, inquiet et troublé par des agitations extraordinaires, tenait ses yeux attachés sur le lieu où il l'attendait, une grille dorée en façon de jalousie tomba, et ferma toute l'ouverture de la tribune.

Cette aventure imprévue causa au prince de Libye un saisissement si violent qu'il en pâlit. Il s'appuya sur Anaxaras, et il attacha ses yeux sur cette fatale grille avec tant d'application, qu'on eût cru qu'il perçait à travers, et qu'il voyait tout ce que sa seule imagination lui représentait.

Il s'était paré avec tant de soins, et il avait tâché de relever sa bonne mine naturelle par des habits si riches, que tout le monde le regardait avec admiration, et que le grand-prêtre lui-même, lorsqu'il approcha de l'autel, ne put s'empêcher de jeter plusieurs fois les yeux sur lui. Le souverain pontife était beau, quoiqu'il

ne fût plus dans sa première jeunesse; il avait la taille haute et majestueuse; il portait sur sa tête un de ces chapeaux en pointe, dont les rois de Perse se couronnaient; il avait sur ses épaules et autour de sa poitrine une large bande de pourpre brodée d'or, sur laquelle étaient appliqués les douze signes du zodiaque, taillés chacun d'une seule pierre fine : elles étaient toutes de couleurs différentes. Rien n'était si beau, ni si digne d'être vu, que l'habillement et que le prince qui le portait; mais il ne fut regardé ni d'Aménophis, ni de Cléorise, de qui Aménophis et lui souhaitaient également d'être regardés. Elle s'était assise derrière la jalousie de sa tribune, et le hasard avait fait qu'elle avait d'abord jeté les yeux sur le prince de Libye. Il lui parut si bien fait, qu'elle les y arrêta quelque temps sans croire qu'elle eût ni plaisir ni attention à le considérer. Elle s'aperçut, peu de temps après, qu'il ne détournait pas les yeux de dessus la tribune; elle en rougit comme s'il eût pu voir qu'elle le regardait. Elle voulut tourner les yeux d'un autre côté, et elle les ramena aussitôt sur le même objet. Il lui sembla que c'était par aversion pour le grand-prêtre, qui lui était odieux, et qu'elle ne voulait point regarder. Elle se contenta de cette raison, qu'elle se dit à elle-même, et, pendant tout le temps

que dura le sacrifice, elle ne leva pas les yeux de dessus lui.

Heureux Aménophis, s'il eût pu s'en apercevoir! Il sortit du temple après que la cérémonie fut achevée, et il se plaignit si douloureusement à Anaxaras de son malheur, qu'Anaxaras en fut touché, et qu'après l'avoir prié d'aller l'attendre chez Crisotas, il alla conjurer l'esclave de faire en sorte qu'Aménophis pût entrer dans le palais pour y voir la beauté qui lui avait été cachée dans le temple. L'esclave trouva long-temps que ce qu'Anaxaras proposait était impossible : enfin, elle se souvint qu'il y avait sous le temple des souterrains qui communiquaient au palais du grand-prêtre; que la clef de ces souterrains était entre les mains d'un officier du temple, sur qui elle avait beaucoup de pouvoir, parce que c'était elle qui avait eu le crédit de lui faire donner son emploi.

Elle dit à Anaxaras que le souverain pontife passerait huit jours dans son palais du temple, suivant la coutume; qu'elle verrait si, pendant ce temps-là, il était possible qu'elle procurât à son ami la dangereuse satisfaction qu'il souhaitait, et que le lendemain elle lui en rendrait compte.

Anaxaras rendit presque la vie au prince de Libye, quand il lui porta cette nouvelle.

Les amans se flattent aisément; et, quoique l'esclave n'eût encore rien promis de positif, Aménophis ne voulut pas douter un moment qu'elle ne fît tout ce qu'il espérait qu'elle ferait : Je puis donc, charmante Cléorise, disait-il dans les transports de sa joie, me flatter du plaisir de vous voir! il ne me paraît pas même impossible que je puisse vous apprendre que je vous adore; mais, hélas! reprenait-il aussitôt, je vous trouverai peut-être si prévenue pour un autre, que je ne serai pas plus heureux que le grand-prêtre : il n'importe; que je vous voie et je mourrai sans regret.

Le lendemain l'esclave instruisit Anaxaras de tout ce qu'Aménophis et lui, dans trois ou quatre jours, auraient à faire pour entrer secrètement dans une des galeries du palais, où Cléorise avait accoutumé de se promener une partie de la nuit. Cette galerie, qui terminait l'appartement où le grand-prêtre avait logé cette étrangère, était ornée de statues qui représentaient d'un côté les héros de la Grèce, et de l'autre les grands princes qui avaient gouverné les Perses depuis Cyrus.

Les statues étaient si artistement incrustées de marbre de différentes couleurs, et revêtues de lames d'or, d'argent et d'acier, pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que

c'était de véritables hommes vivans et armés.

Il manquait d'un côté la statue de Diomède, et de l'autre celle du grand Artaxercès, que les ouvriers achevaient, et dont les places étaient préparées ; l'ingénieuse esclave, devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis et lui pourraient se couvrir, l'un d'armes grecques et l'autre d'armes persiques, et qu'ils se placeraient dans les deux endroits destinés aux statues qui manquaient ; qu'elle amènerait auprès d'eux l'étrangère qu'ils voulaient voir, et avec qui elle avait accoutumé de venir toutes les nuits se promener dans cette galerie. Elle était assurée de les faire entrer par le souterrain, et, après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion et de la sagesse de son ami, comme elle se répondait de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé, et il faut s'être trouvé dans des inquiétudes et dans des impatiences semblables à celles du prince de Libye, pour pouvoir dépeindre et pour concevoir la joie qu'il eut lorsqu'Anaxaras vint lui apprendre tout ce que l'esclave lui avait dit. Il ne trouva rien de difficile dans l'entreprise. Il employa deux ou trois Libyiens à faire faire en leur pré-

sence des armes sur le modèle qu'Anaxaras avait donné : ces Libyens firent aux ouvriers des présens si considérables, et ils s'attachèrent si assidûment à les voir travailler, qu'en deux jours Aménophis eut tout ce qui lui était nécessaire pour son dessein.

Il ne passa pas ces deux jours sans impatience et sans inquiétude; mais, comme l'espérance, quand elle entre dans l'esprit d'un amant, y fait presque autant d'impression que la félicité même, Aménophis, qui se croyait assuré qu'il verrait bientôt Cléorise, avait une joie douce qui lui avait rendu tous les charmes de la conversation.

Il y avait plusieurs jours que Ménécrate s'était aperçu du changement d'humeur du prince de Libye, et qu'il cherchait l'occasion de lui en demander la cause. Aménophis ne lui donna pas la peine d'attendre long-temps cette occasion; il vint le trouver, et lui parla de tant de choses différentes, et avec une ouverture de cœur et d'esprit si parfaite, que Ménécrate crut qu'il pouvait lui demander ce qui l'avait obligé de paraître si rêveur depuis quelque temps. Aménophis rougit. Je vous avoue, dit-il à Ménécrate, que la honte d'être si long-temps inutile à vos intérêts m'avait jeté dans une espèce de tristesse et d'abattement dont je ne voulais

point cependant que vous vous aperçussiez. Mais je viens d'entretenir Crisotas, et tout ce qu'il m'a dit de la disposition où sont les esprits des grands et du peuple, me donne une satisfaction que je ne puis vous exprimer. Ils attendent avec impatience le moment de se déclarer pour vous, et j'ai fait convenir Crisotas qu'il n'est plus permis de différer, et qu'il faut, avant la fin des fêtes du Soleil, accabler le tyran ou être accablé par lui. Songez, prince, continua-t-il, qu'en remontant sur un trône qui est si légitimement dû à vos vertus et à votre naissance, vous serez en état de rendre libres tant d'innocentes beautés que votre ennemi tient captives. Songez vous-même, prince, lui répondit Ménécrate, que si je règne ce sera par vous, et que ce sera vous qui disposerez de tout ce que la fortune mettra en mon pouvoir. Puis-je vous demander, continua Ménécrate, si vous êtes mieux informé que moi de tout ce qui se passe au dedans de ces murs où Philocoris jouit tranquillement de ses crimes? J'ignore s'il y a quelque beauté qui soit digne de votre attention : on m'a parlé d'une étrangère qu'on appelle Cléorise; on dit que c'est une des plus surprenantes beautés qu'on ait jamais vues, et dont le grand-prêtre est fort amoureux : vous serait-elle connue? Aménophis se

trouva embarrassé à cette question ; il ne voulait pas avouer qu'il était amoureux : il craignait de se trahir en parlant de Cléorise, et cependant il en voulait parler ; et, quoique Ménécrate l'assurât qu'il n'en savait rien de plus particulier que ce qu'il avait déjà dit, il ne laissa pas de lui faire encore plusieurs questions ; et il les fit avec tant de trouble et d'agitation, que Ménécrate ne douta plus qu'il n'en fût amoureux, sans pouvoir comprendre comment il avait pu le devenir : mais, ne voulant pas augmenter l'embarras où il voyait déjà son ami, en lui faisant apercevoir qu'il commençait à pénétrer les secrets de son cœur, pour détourner la conversation, il parla de sa passion pour Célidonie, et du bonheur dont il se flattait de ne lui être pas entièrement indifférent ; et, regardant Aménophis : Plût aux dieux, lui dit-il, que vous fussiez amoureux aussi-bien que moi ! et que le même jour qui me mettra en état de couronner Célidonie pût vous rendre possesseur de quelque autre personne aussi tendrement aimée de vous que Célidonie l'est de moi ! Mon cher Ménécrate, dit Aménophis en l'embrassant, je vois que vous lisez trop dans mon cœur. Contentez-vous de savoir que je suis amoureux, et que, si mon bonheur ne dépend pas entièrement de vous, vous pourrez du

moins y contribuer beaucoup, si le ciel ... la justice de notre entreprise.

Ces deux princes, depuis cette conversation, ne se quittèrent presque plus, et Anaxaras ne fit plus un mystère à son ami de l'aventure qui l'avait rendu amoureux de *Cléorise*. Cependant le prince de Libye, qui ne doutait pas qu'en entrant dans le palais du grand-prêtre de la manière dont il devait y être introduit, il n'y eût quelque danger à courir, ne voulut pas en faire confidence à Ménécrate, de peur qu'il n'eût envie de partager le péril avec lui.

Enfin arriva cette nuit où la jeune esclave avait promis de le faire entrer avec Anaxaras dans la galerie : les armes furent portées chez cet officier du temple, nommé Créon, que l'esclave avait disposé à faire tout ce qu'on souhaitait. Elle lui avait même dit que le déguisement des deux hommes qu'elle introduirait par le souterrain, dans l'appartement de Cléorise, se faisait par l'ordre du grand-prêtre. Ainsi le ministre du temple ne fut point étonné lorsqu'Aménophis et Anaxaras vinrent chez lui, et qu'ils se travestirent l'un en Diomède et l'autre en Artaxercès. Il admira la bonne mine du prince de Libye, qui choisit le personnage de Diomède, et, comme il lui sembla qu'Anaxaras, qui s'habillait en Artaxercès, témoignait quelque déf-

rence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa pour lui demander si, dans le divertissement qu'il s'imaginait que le grand-prêtre voulait donner, ils seraient les seuls acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris et si charmé, qu'il le fut à cette question : la fortune, qui, lorsqu'elle veut se mêler des affaires humaines, contribue à leur succès plus que la prudence la plus éclairée, offrait à Anaxaras ce qu'il n'eût jamais osé espérer. Il avait fait venir autour du palais, à l'insu d'Aménophis, un grand nombre de Libyens, à qui il avait dit d'avoir des armes cachées, et de se tenir prêts à forcer quelque porte du palais, au premier bruit qu'ils entendraient. Il ne savait de quel avantage lui pourrait être cette précaution, ni quels secours il pourrait tirer de ces Libyens, si Aménophis et lui étaient découverts, et si le grand-prêtre les faisait arrêter ; il jugeait même sans peine, que, s'ils étaient surpris, il pourrait les faire punir sur-le-champ de leur témérité, sans qu'il se fît dans le palais aucun mouvement, ni aucun bruit qui servît de signal aux Libyens : cependant, comme il pouvait arriver telle occasion où le secours de ces Libyens ne leur serait pas inutile, il avait jugé à propos de les faire venir.

La question que lui fit l'officier du temple lui inspira une vue très-avantageuse, dont il se

servit en homme d'esprit; il répondit à Créon qu'Aménophis n'avait pas le secret de la fête; que lui seul en était chargé; il dit aussi à Créon qu'il y avait à sa porte deux ou trois hommes qu'il fallait qu'il fît entrer, sans qu'Aménophis s'en aperçût. Créon sortit avec Anaxaras, qui fit signe à deux des trois Libyens d'approcher. Il leur parla en présence de Créon; et, sans que Créon comprît le véritable sens de ce qu'il leur disait, il leur fit entendre ce qu'ils avaient à faire.

A peine Anaxaras était revenu joindre Aménophis, que la jeune esclave vint les trouver, et qu'elle leur dit de la suivre. Elle les conduisit par une longue voûte, où ils n'étaient éclairés que d'un flambeau qu'elle portait, et les mena à un petit escalier dérobé, qui était à un coin de la galerie où elle les fit entrer. Voilà, leur dit-elle, en leur montrant les deux places des statues, celles qu'il faut que vous occupiez. J'espère que, comme la nuit est fort avancée, et qu'il y a déjà du temps que le grand-prêtre s'est retiré, vous ne passerez pas encore une heure sans voir arriver Cléorise, que je vais même presser de venir ici, comme elle a accoutumé de faire toutes les nuits. L'esclave s'approcha d'Anaxaras : Vous voyez, lui dit-elle, à quoi je m'expose pour vous. Elle ne lui donna pas le

temps de répondre, se hâtant d'aller le long des deux côtés de la galerie, allumer des lampes magnifiques, qui répandirent une lumière aussi brillante que le jour.

Le prince de Libye et Anaxaras, en occupant chacun la place d'une statue, et en se regardant, sans oser se parler, n'étaient pas l'un et l'autre sans inquiétude, quoique bien différente. Aménophis, dans l'impatience de voir Cléorise, n'était agité que de son amour, et Anaxaras tremblait du péril où un amour indiscret exposait ce prince, dont la vie lui était plus chère que la sienne.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise, appuyée sur la jeune esclave, entra dans la galerie. Elle était dans un déshabillé magnifique, jaune et argent, qui, en marquant sa taille, en laissait voir toute la beauté, aussi-bien que celle de sa gorge et de ses bras. Ses cheveux, du plus beau noir du monde, étaient relevés négligemment, et attachés sur le haut de sa tête, par un tissu jaune et argent. La perfection de ses traits était accompagnée de toutes les grâces de l'enfance et des charmes de la plus brillante jeunesse. L'esclave, lui aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où était Anaxaras.

Cléorise ne s'aperçut pas qu'il y avait une sta-

tue de plus qu'à l'ordinaire; elle passa sans attention, et s'assit sur un lit de repos qui était au bout de la galerie. Elle soupira, et regardant tristement l'esclave, qui était debout à côté d'elle : Ma chère Péritée, lui dit-elle, vous êtes la seule personne, dans ces horribles lieux, pour qui je n'ai point senti d'aversion; il me semble que vous êtes digne d'une fortune plus heureuse que celle que vous avez ici, et d'un séjour où il y aurait plus d'innocence. Ne pourrions-nous point, vous et moi, sortir de notre captivité? Madame, lui dit Péritée, je suis née dans le palais du grand-prêtre; je ne connais nul autre bonheur que celui d'y vivre honorée des bontés du souverain. Plût au ciel que vous puissiez n'être pas insensible aux sentimens qu'il a pour vous! vous vous feriez un destin dont les plus grandes princesses seraient jalouses. Je sais, poursuivit-elle, que vos charmes ont fait une si vive impression sur le cœur du grand-prêtre, que je ne doute pas qu'il ne renonce à toutes les volages amours qui l'ont occupé jusqu'ici, et que vos vertus ne l'engagent à s'attacher à vous par des nœuds légitimes. Vous savez qu'il est en même temps roi et grand-prêtre : Ah! madame, pourquoi ne voulez-vous pas être reine de l'île du Soleil? Que plutôt, s'écria Gléorise, ce divin Soleil, adoré de

tant de peuples, se retire à jamais de dessus nous!

Aménophis entendait toute cette conversation. Il n'avait pu s'empêcher de tourner la tête toute entière du côté de Cléorise, et il avait fait trembler Anaxaras et Péritée. Cléorise, tout occupée de ses ennuis, n'avait pas aperçu le mouvement de tête d'Aménophis; mais, comme elle tourna, un peu après, les yeux de son côté, et qu'en même temps, l'idée de l'inconnu qu'elle avait considéré avec tant d'attention dans le temple, se présenta à elle, elle cessa de parler à Péritée. Elle regarda cette nouvelle statue de Diomède, et, se tournant du côté de l'esclave, en la lui montrant : Depuis quand, lui dit-elle, cette place, qui était vide, a-t-elle été remplie. La jeune esclave, un peu interdite, lui répondit que la statue n'avait été placée que le jour même. Cléorise, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, s'approcha pour la considérer de plus près. L'amour même aurait de la peine à décrire ce qui se passait alors dans le cœur d'Aménophis. Il fut si troublé, en voyant Cléorise si près de lui, que, ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il se jeta à ses genoux; et, par ce transport, il lui causa une frayeur qui lui fit faire de grands cris.

O dieux! dit-elle tout éperdue, et voulant

s'éloigner; où suis-je! et que vois-je! Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme du monde le plus amoureux. Cléorise, alarmée du déguisement et du discours d'un inconnu, au milieu de la nuit, dans un palais où tout lui était suspect, arracha avec violence sa robe que tenait Aménophis, et, sans balancer ni l'écouter davantage, elle courut pour gagner son appartement, d'où plusieurs esclaves, attirées par ses cris, entraient déjà dans la galerie. Elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise de voir Aménophis, qu'elles prenaient pour une statue, s'animer et marcher; elles remplirent le palais d'alarmes; le bruit en vint jusqu'au grand-prêtre. Il était alors dans un entretien qui lui donnait beaucoup d'inquiétude : un de ses favoris lui apprenait qu'il se tramait une conspiration contre lui; qu'on disait qu'il y avait dans l'île un fils du feu roi; que les peuples, amoureux de la nouveauté, paraissaient charmés de cette fable, et que, depuis le jour de la fête du Soleil, il s'était fait plusieurs assemblées secrètes chez les plus considérables de l'île.

Le grand-prêtre fut interrompu dans cette conversation par les cris qui venaient du côté de l'appartement de Cléorise. Il craignit que ce ne fût le commencement de la trahison dont on venait de lui parler. Il y courut, suivi de ce qu'il

put ramasser de ses gardes ; il trouva Cléorise dans sa chambre, où elle n'était pas encore remise de son premier trouble : son silence et les restes de frayeur qui paraissaient dans ses yeux, augmentèrent celle que le grand-prêtre avait déjà. Les esclaves voulurent lui apprendre la cause de ce trouble, et elles ne firent que l'embarrasser et que l'étonner davantage, en lui racontant que l'une des statues de la galerie s'était animée. Il voulut entrer dans cette galerie, et, comme il traversait un grand salon qui y conduisait, il trouva Aménophis. La surprise fut égale entre eux. Aménophis reconnut le grand-prêtre; et le grand-prêtre, qui n'avait pas ajouté foi aux discours des esclaves, ne laissa pas d'être alarmé de voir un inconnu, au milieu de la nuit, dans l'appartement de Cléorise, couvert de tous les ornemens qui l'avaient fait prendre pour une statue.

Il se tourna du côté de ses gardes ; il leur ordonnait de se saisir d'Aménophis, lorsque ce prince, à la vue du grand-prêtre, se sentit enflammer de tous les mouvemens d'indignation, de haine et de colère que peuvent inspirer l'amour contre un rival, et l'amitié contre l'usurpateur du trône d'un ami; et, sans considérer qu'il était seul, il lança la javeline qu'il avait à la main gauche : peu s'en fallut que le grand-prêtre ne fût blessé. Aménophis, tirant en

même temps son sabre, s'élança au milieu des gardes qui s'avançaient pour le saisir et pour couvrir le grand-prêtre.

A voir les coups terribles qu'Aménophis portait, et à entendre le bruit des armes qui retentissait dans tout le palais, on eût cru que c'était Diomède lui-même qui combattait encore une fois contre le dieu Mars. Déjà le sang des soldats qu'il avait abattus coulait à grands flots, et le grand-prêtre effrayé s'était retiré pour faire venir un nouveau renfort contre un seul homme. Il espérait qu'il allait bientôt s'en rendre maître, et que ce redoutable guerrier, contre qui tous les coups qu'on portait semblaient inutiles, serait bientôt accablé par sa propre lassitude, et par le nombre des ennemis qui l'avaient environné de tous côtés.

Cependant, Anaxaras qui avait vu qu'Aménophis, au lieu de songer à se retirer, suivait Cléorise, et qui ne douta pas que cette hardiesse ne le précipitât dans le plus grand des périls, était allé en diligence à la maison de cet officier du temple qui les avait introduits. Il appela les Libyens qu'il avait fait croire qui devaient entrer dans la fête qui se donnait; il leur ordonna de se saisir de la maison de Créon et des gens qui y étaient : ce ne fut pas une chose difficile à exécuter pour eux.

Anaxaras laissant seulement trois ou quatre hommes pour demeurer maîtres du passage, fit entrer tous les autres Libyens qui étaient répandus au dehors; et, leur ayant dit le danger où il croyait qu'était leur prince, il les conduisit jusque dans le salon. Aménophis, entouré de corps morts, ne pouvait presque plus soutenir ses armes, et il allait tomber entre lès mains de son ennemi, sans le secours imprévu qu'Anaxaras amena.

Ce secours n'était pas proportionné au nombre prodigieux de soldats du grand-prêtre, qui se pressaient tous autour d'Aménophis; mais leur frayeur fut si grande, à la vue de cette troupe d'étrangers qui venaient fondre sur eux, dans un lieu où ils ne croyaient pas qu'il fût possible de trouver aucun accès, que, s'imaginant dans cette aventure quelque chose de surnaturel, ils prirent la fuite, et la plupart se précipitèrent par les fenêtres.

Au bruit de tout ce qui se passait dans le palais, les amis de Crisotas s'assemblèrent. Ménécrate lui-même, à qui un Libyen courut donner avis du péril où était Aménophis, vint avec Crisotas, non-seulement pour secourir son ami, mais pour profiter du tumulte déjà commencé, et pour faire déclarer le peuple pendant que les troupes du grand-prêtre étaient occupées au dedans.

Ménécrate, moins ardent pour regagner son trône que pour secourir Aménophis, laissa Crisotas agir dans la ville; et, malgré les conseils et les prières de ce sage et fidèle sujet, il se jeta avec un nouveau renfort de Libyens dans le même souterrain par où les autres avaient déjà pénétré. Le grand-prêtre, malgré ce désordre affreux, n'avait pas laissé d'être occupé de son amour et d'y donner ses premières pensées. Il était retourné dans la chambre de Cléorise, et, se croyant déjà maître du téméraire mortel qui avait pu surmonter tant de barrières et d'obstacles pour entrer jusque dans les lieux les plus secrets du palais, en rassurant la belle Cléorise, il tâchait de s'éclaircir si elle n'avait point quelque part à la témérité de l'inconnu; mais le nouveau tumulte qui s'excita à l'arrivée de Ménécrate interrompit bientôt cette jalouse curiosité. Les cris que poussaient au dehors les gens de Crisotas avaient rassemblé une grande partie du peuple. Le bruit répandu parmi ce peuple que le fils de leur véritable roi était vivant, qu'il attaquait les portes du palais pour en chasser l'usurpateur et pour remonter sur le trône, faisait grossir à tout moment la foule des ennemis du grand-prêtre, et il fut obligé lui-même de prendre les armes, après avoir conduit Cléorise dans un autre appartement

plus éloigné du lieu où le premier combat s'était donné.

Anaxaras et Ménécrate, que l'amour ne troublait pas comme Aménophis, entendirent le bruit qui se faisait au dehors, et ils ne doutèrent pas que Crisotas et leurs amis ne fussent aux mains avec les troupes du grand-prêtre. Ils rassemblèrent autour d'eux les Libyens qui les suivaient, et ils obligèrent Aménophis, qui voulait chercher Cléorise, à venir plutôt avec eux pour tâcher de se rendre maîtres du palais, et de s'assurer ainsi non-seulement de Cléorise, mais de toutes les personnes qui y étaient. Ce ne fut pas sans donner plusieurs combats qu'ils trouvèrent moyen de descendre dans les cours de ce palais. Les gardes du grand-prêtre, épars de tous côtés, et s'animant les uns les autres à défendre leur souverain, disputaient aux Libyens tous les passages et toutes les avenues par où on pouvait y pénétrer; mais, comme à chaque moment le trouble et l'épouvante augmentaient, enfin, Aménophis, Ménécrate, Anaxaras et les Libyens arrivèrent à la porte qu'attaquait Crisotas avec ses amis et la plus grande partie du peuple, qui s'était jointe à lui. Les princes et les braves guerriers qui les secondaient, chargèrent avec tant d'impétuosité ceux qui, au dedans du palais, défendaient

cette porte, que, malgré le grand-prêtre qui y combattait en personne, ils ne purent soutenir le nouvel effort qu'on faisait contre eux. Ils crurent que le palais avait été forcé de tous côtés; et, laissant la porte dont ils avaient long-temps défendu l'entrée, ils reculèrent pour sauver le grand-prêtre, ou du moins pour vendre chèrement leur vie; mais aussitôt ils virent cet infortuné tyran, que le désespoir obligeait à se précipiter au milieu des armes de ses ennemis, tomber mort d'un coup de sabre de la main d'Aménophis.

Ceux qui, un moment auparavant, ne respiraient que la fureur et la vengeance, au péril même de leur vie, ne voulurent plus la disputer; ils implorèrent la miséricorde des vainqueurs.

Crisotas, qui entra en même temps avec sa troupe, et qui vit Ménécrate victorieux, s'avança pour le montrer au peuple, et pour le prier de pardonner à ceux qui se rendaient à lui. Généreux Crisotas, lui dit Ménécrate, c'est à votre fidélité et à la valeur d'Aménophis que je dois le succès inespéré de ce grand jour; me préservent les dieux de le souiller par une barbare sévérité! Je pardonne à tous mes sujets leur aveuglement passé. Le peuple accourait de toutes parts pour se jeter aux pieds de son nouveau roi, et de toutes parts les troupes de l'u-

surpateur mettaient bas les armes et tâchaient de mériter leur grâce par leur prompt retour dans l'obéissance.

Le jour commençait à paraître ; Ménécrate avait ordonné qu'on enlevât le corps du grand-prêtre, et que, tout indigne que ses crimes l'avaient rendu des honneurs de la sépulture, on ne laissât pas de lui en donner une telle que son ancienne dignité le méritait. Ce grand exemple de modération et de clémence acheva de gagner tous les cœurs. Aménophis, après avoir embrassé son ami, voulut le quitter pour retourner dans les appartemens où il croyait qu'il trouverait Cléorise. Anaxaras s'aperçut que le sang coulait sur ses armes, et il connut que ce prince était blessé. Il le pria de trouver bon qu'on le désarmât ; mais Aménophis que son amour soutenait : Non, Anaxaras, dit-il, il n'est pas encore temps de songer à moi ; songeons à chercher Cléorise à qui nous avons donné une si violente frayeur. Et en même temps, il tourna ses pas vers un grand escalier qui s'avançait au milieu du principal corps de logis du palais. Il montait avec précipitation, tout affaibli qu'il était et par ses blessures et par la perte de son sang. Anaxaras, qui voulait lui aider à se soutenir, avait peine à marcher aussi vite que lui. Ils entrèrent dans l'apparte-

ment de Cléorise, ils traversèrent tous les autres appartemens, ils revinrent dans la galerie, ils ne virent partout que du sang, des morts, des esclaves fugitives et tremblantes. Ils ne purent même rencontrer Péritée; ils s'informèrent où elle pourrait être, et ce qu'était devenue Cléorise : personne ne put leur en apprendre des nouvelles. Ils retournèrent plusieurs fois aux mêmes endroits qu'ils avaient déjà visités, et commençant alors à désespérer de trouver ce qu'ils cherchaient, Aménophis se sentit affaiblir; les forces lui manquèrent, et il s'appuyait déjà à demi évanoui sur Anaxaras, lorsque Ménécrate, suivi de Crisotas, arriva. Sa douleur fut extrême à la vue d'Aménophis qu'il crut mourant : O dieux! s'écria-t-il, de quoi me servira la couronne que vous me rendez, si vous me la faites acheter au prix de la vie d'un prince pour qui je voudrais sacrifier la mienne!

Anaxaras, quoique troublé de l'état où il voyait Aménophis, ne laissa pas de dire à Ménécrate qu'il croyait qu'au lieu de plaindre ce prince, il fallait songer à le secourir. On le désarma; on visita ses blessures : quoiqu'elles fussent grandes, elles ne parurent pas mortelles; en même temps, il poussa de longs soupirs qui firent connaître qu'il vivait. Ménécrate le fit mettre dans un lit magnifique, et qui se

trouva être celui même de Cléorise. Les remèdes qu'on lui fit lui rendirent toute sa connaissance : il vit Ménécrate triste et affligé ; et, lui tendant la main : Mon cher prince, lui dit-il, soyez heureux, et que mes malheurs n'empoisonnent pas vos prospérités. En disant ces mots, il jeta ses regards sur toute la chambre ; il crut que ce devait être celle de Cléorise ; il appela Anaxaras, et il lui ordonna de s'en informer. Anaxaras, qui avait trouvé une esclave à qui il avait parlé de Péritée, et qui lui avait déjà dit que c'était l'appartement de Cléorise, en assura Aménophis, et en même temps il lui fit espérer qu'on la retrouverait.

La flatteuse idée de se voir dans des lieux et dans la même chambre où Cléorise avait passé tant de jours, ranima un peu Aménophis, et l'espérance qu'on lui donnait, toute incertaine qu'elle était, le fit résoudre à souffrir qu'on le laissât seul pour prendre un peu de repos. Ménécrate, s'approchant de lui, l'assura qu'il allait donner des ordres si précis, et employer tant de diligence à faire chercher Cléorise, qu'il osait lui répondre qu'on la trouverait. Ce prince exécuta sur-le-champ ce qu'il venait de promettre, et aussitôt, se laissant conduire par les conseils de Crisotas, il se rendit dans le temple, où tout le peuple était assemblé. Il fit

faire des sacrifices; il monta ensuite à cheval pour se faire voir à ses nouveaux sujets et pour se hâter d'aller lui-même porter à Célidonie les premières nouvelles du grand événement qui allait la placer sur le trône. Il le dit à Crisotas; il voulut bien lui laisser croire que c'était la reconnaissance des grands services qu'il recevait de lui qui l'obligeait à jeter les yeux sur sa fille, pour partager avec elle sa couronne.

Crisotas, comblé de joie et pénétré de reconnaissance, l'accompagna à l'appartement de Célidonie, à qui il apprit les glorieuses pensées que ce prince avait pour elle. Ménécrate n'eut pas le temps de faire paraître dans ses discours le tendre amour que ses actions témoignaient assez; il était environné d'une si grande foule de sujets avides de le regarder, qu'à peine eut-il la liberté de demander à Célidonie si l'amour lui faisait sentir autant de joie que l'ambition pourrait lui en donner. Célidonie, confuse et embarrassée devant tant de témoins, ne répondit que par des regards tendres et par une rougeur modeste qui parut à Ménécrate plus éloquente que les paroles les plus vives. Il souhaita que Crisotas vînt, avec toute sa famille, demeurer dans le palais. Crisotas se disposa à lui obéir sur-le-champ, et Ménécrate revint avec empressement auprès d'Aménophis.

Déjà on commençait à voir rétablir un peu de calme dans le palais; les femmes qui avaient été au nombre des favorites du grand-prêtre s'étaient toutes rassemblées dans une grande salle, où elles attendaient la destinée qu'il plairait au vainqueur de leur donner. Ménécrate voulut qu'on les mît en liberté; et il ne retint dans le palais que celles qui étaient esclaves, et qu'il destinait au service de la nouvelle reine qu'il allait bientôt donner à l'île du Soleil. Déjà tout ce petit peuple de ministres et d'officiers du temple ou du grand-prêtre commençait à se rassurer et à rentrer chacun dans leur emploi; déjà Anaxaras avait parcouru tous les endroits les plus écartés du palais, pour chercher Cléorise ou Péritée; déjà, après s'en être informé à mille personnes différentes, il commençait à désespérer d'en apprendre des nouvelles, lorsque Péritée elle-même, toute en pleurs, et rentrant dans le palais par une fausse porte qui donnait sur le rivage de la mer, vint se présenter à lui. Ah! vous vivez, lui dit-elle, et, au moins, dans cet affreux désordre, les dieux vous ont conservé, et je ne craindrai plus pour ma vie, que je remets entre vos mains. Anaxaras, lui promettant non-seulement toute la protection qu'elle pouvait désirer, mais lui faisant même envisager pour elle une fortune considérable

dans le grand changement qui venait d'arriver, lui demanda où était Cléorise, et il l'assura que Cléorise allait être plus considérée dans l'île du Soleil qu'elle ne l'avait jamais été. Péritée lui répondit qu'elle avait beaucoup de choses à lui dire au sujet de Cléorise, mais que le lieu où elle était ne lui permettait pas de commencer une conversation qui demandait beaucoup de temps, et plus encore de secret.

En effet, Péritée vit arriver Ménécrate environné de toute la foule et de toute la pompe qui le faisait connaître pour le roi. Anaxaras s'approcha de lui, et il le pria de donner quelque marque de bonté à Péritée, et de la faire conduire à l'appartement d'Aménophis. Il en expliqua tout bas les raisons au roi, qui, après avoir rassuré la jeune esclave, que sa présence faisait trembler, lui dit d'aller l'attendre dans un des cabinets de l'appartement d'Aménophis, où il pria Crisotas de vouloir bien la conduire lui-même; et, ayant encore quelques ordres à donner, il dit à Anaxaras de demeurer auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner ensemble auprès du prince de Libye. L'espérance qu'on avait donnée à ce prince, et sa faiblesse causée par la perte de son sang, ayant suspendu pendant quelque temps la violence de ses agitations, il commençait à s'éveiller, après un sommeil assez

tranquille, qui avait fait beaucoup de bien à ses blessures, lorsqu'il entendit un peu de bruit dans le cabinet où Crisotas avait conduit Péritée. Aménophis, l'esprit rempli de Cléorise, s'imagina que peut-être on venait lui en apprendre des nouvelles; il ordonna à un des Libyens qui étaient auprès de lui, d'aller savoir ce qui se faisait dans ce cabinet; et Crisotas, apprenant que ce prince était éveillé, vint lui-même pour lui rendre compte de ce qu'il voulait savoir. Il lui dit que Ménécrate avait trouvé Anaxaras avec une jeune personne qu'il avait voulu qu'on amenât dans cet appartement.

Aménophis sentit une grande émotion, et pria Crisotas de la faire entrer : il reconnut Péritée aussitôt qu'il la vit; il lui demanda avec empressement des nouvelles de Cléorise. Péritée, qui commençait à connaître qu'il fallait qu'Aménophis fût d'un rang et d'une naissance plus illustres qu'elle ne se l'était imaginé, lorsque, à la prière d'Anaxaras, elle lui avait procuré les moyens d'entrer dans le palais, s'approcha de lui avec respect. Seigneur, lui dit-elle, quoique j'ignore encore qui vous êtes, je crois qu'avant de vous rien dire je devrais vous demander pardon de vous avoir méconnu si long-temps, et de ne vous avoir pas rendu tous les respects que je devais; mais si vous voulez que, par mon

obéissance, j'efface toutes mes fautes, ordonnez que je ne sois entendue que de vous ; je pense que ce que j'ai à vous dire mérite d'être tenu secret.

Aménophis pria Crisotas de le laisser avec Péritée, et d'ordonner que personne ne vînt troubler leur conversation ; Péritée alors, se voyant seule, prit la parole de cette sorte : Je crois, dit-elle, que vous savez, seigneur, que Cléorise, livrée au grand-prêtre par des pirates qui avaient accoutumé de lui amener souvent de belles et jeunes personnes, dont ce palais était tout rempli, y était depuis trois ou quatre mois. Le grand-prêtre m'avait attachée à elle; et, dans les commencemens, j'avais tâché de persuader à Cléorise d'aimer le grand-prêtre, qui était éperdument amoureux d'elle; mais il y avait déjà quelque temps que, n'ayant pu me défendre de prendre beaucoup d'amitié pour Cléorise, je ne la pressais plus avec la même vivacité que j'avais fait autrefois ; je pensais plutôt à me faire aimer d'elle, qu'à en faire aimer le grand-prêtre. Je puis dire, seigneur, que j'avais gagné une partie de la confiance de cette belle étrangère : elle ne m'avait point appris le lieu de sa naissance, ni le nom de sa famille, mais elle ne me cachait rien de ce qu'elle pensait; elle ne dissimulait point avec moi l'horreur et l'aver-

sion qu'elle avait pour le grand-prêtre; je croyais que cette horreur était peut-être causée par quelque tendresse secrète qu'elle pouvait avoir eue dans le pays d'où les pirates l'avaient enlevée, mais je n'eus pas long-temps cette pensée.

En effet, son cœur était libre; et elle ne haïssait le grand-prêtre que parce que ses mœurs et sa réputation lui paraissaient indignes du rang qu'il tenait. Je puis dire, seigneur, qu'il n'y avait dans le cœur de Cléorise que de la haine et de la tristesse, jusqu'au jour de la fête du Soleil, où, à la prière d'Anaxaras, je fis ce qui dépendait de moi pour vous donner le moyen de voir et de considérer Cléorise. Dès le soir de ce jour-là même, je la trouvai rêveuse d'une autre façon qu'elle n'avait accoutumé de l'être. Ce n'était plus cet abattement morne qui paraissait dans ses yeux, quand l'ennui et la haine seuls l'occupaient; il me semblait y démêler je ne sais quelle inquiétude, qui, dans sa tristesse, laissait voir un plaisir doux qu'elle trouvait dans ses rêveries. Vous savez ce qu'Anaxaras obtint de moi pour vous; et je pense, seigneur, que vous n'avez point oublié les discours que vous m'entendîtes tenir à Cléorise pendant que vous représentiez la statue de Diomède. J'avoue que, me confirmant à tout mo-

ment dans l'opinion que j'avais qu'il se passait quelque chose de nouveau dans son cœur, piquée d'un peu de curiosité, je voulais l'obliger à m'en faire un aveu, et je ne la pressais de répondre à la passion du souverain pontife, que pour l'engager à m'en découvrir une autre, que je croyais qui commençait à naître dans son âme.

Aussitôt qu'elle eut connu le péril où les cris qu'elle avait faits sans réflexion vous avaient jeté, elle fut prête, deux ou trois fois, à revenir sur ses pas pour vous sauver, me disait-elle, par la seule pitié qu'elle avait de votre indiscrétion. Le tumulte et le désordre devinrent si affreux, que nous ne sûmes plus, ni elle ni moi, quel parti nous devions prendre; nous apprîmes que le grand-prêtre avait été tué, et qu'on avait proclamé un nouveau roi de l'île. Je me souviens, seigneur, qu'elle me dit, en rougissant, que c'était peut-être vous, et qu'elle ne savait si vous lui pardonneriez le danger où elle vous avait précipité. Comme elle achevait de me parler, nous voyons entrer dans la chambre où nous étions deux ou trois hommes, que leurs habillemens nous font connaître pour des étrangers. Un d'entre eux, déjà avancé en âge, s'approche d'elle, et aussitôt elle le reconnait pour son père. Venez, ma fille, lui dit-il, pro-

fitons des momens que la révolution qui arrive ici nous donne, pour sortir de cet infâme palais. Les dieux, qui m'ont inspiré de venir dans cette île, où je ne doutais pas que les pirates ne vous eussent amenée, ont eux-mêmes fait naître cette occasion pour vous rendre votre liberté. J'ai un vaisseau tout prêt à partir, sur le rivage; suivez-moi; il faut nous échapper d'ici, pendant que le désordre qui y règne empêchera qu'on ne s'aperçoive de votre fuite.

Cléorise, en se disposant à le suivre, me pria de l'accompagner jusqu'au bord de la mer. Je voyais bien que la joie d'avoir retrouvé son père était balancée par la peine de s'éloigner si promptement de ce palais. Ma chère Péritée, me dit-elle assez bas pour n'être entendue que de moi, je voudrais, de tout mon cœur, que tu voulusses me suivre dans ma patrie, où je partagerais avec toi une fortune assez heureuse que les dieux m'ont donnée; mais je t'avoue que je n'ose t'en prier; je te conjure, au contraire, de demeurer ici; je serais trop ingrate, si je partais sans m'assurer un moyen d'être informée de la destinée de cet étranger, que tu m'as dit ne s'être exposé au péril où nous l'avons laissé, que pour me voir. Ma chère Péritée, fais-moi savoir, le plus tôt que tu pourras, s'il est vivant, et si c'est lui qui s'est fait re-

connaître roi de cette île. Je ne sais si je lui dois souhaiter une si haute fortune; je veux croire qu'il la mérite, mais pourtant j'aimerais mieux qu'avec toutes les vertus dignes du trône, il ne fût point né pour y monter. Peut-être que s'il n'était pas roi, et s'il connaissait qui je suis, il ne me trouverait pas indigne de son souvenir. Si tu peux le revoir, dis-lui que ses périls m'ont fait frémir, et que son bonheur ne me sera jamais indifférent. C'est l'île de Crète qui est ma patrie, où mon père me mène, et c'est là que je souhaite que tu fasses tout ton possible pour me donner incessamment de tes nouvelles; mon père s'appelle Arimante, et il est un des premiers d'une des républiques de notre île.

Voilà, seigneur, ce que me disait Cléorise, lorsque nous nous sommes trouvées au bord de la mer, où Arimante, nous donnant à peine le temps de nous embrasser, l'a obligée de monter sur son vaisseau, que j'ai vu partir aussitôt, et que j'ai accompagné de mes regards aussi long-temps que j'ai pu, en versant beaucoup de larmes.

Ah! Péritée, dit Aménophis, lorsqu'elle eut cessé de parler, que de sujets de joie et d'affliction vous me donnez en même temps! Grands dieux! ajouta-t-il, il est donc possible que Cléo-

rise ait eu quelque attention sur moi! mais vous me l'enlevez dans le moment même que vous me donnez le plaisir de le savoir; et vous me mettez hors d'état de la suivre! Aménophis allait continuer ses tendres plaintes, lorsque le roi entra dans sa chambre; et, voyant Péritée, de qui Anaxaras avait eu le temps de lui parler assez au long, il se hâta de lui demander si Cléorise était dans le palais. Aménophis, ne voyant qu'Anaxaras auprès du roi, leur dit tout ce que Péritée venait de lui apprendre. Au nom des dieux, ajouta-t-il, en regardant Ménécrate, daignez, prince, avoir pitié de mon impatience, et faites partir un vaisseau pour aller à l'île de Crète, en attendant que mes blessures me permettent de m'y rendre moi-même. Ma chère Péritée, ajouta-t-il en la regardant, oserai-je vous prier de monter sur le vaisseau que je suis assuré que le roi m'accordera, et d'aller vous-même porter à Cléorise les nouvelles qu'elle vous a demandées? Je me flatte, continua-t-il, qu'Anaxaras voudra bien vous suivre, et que le roi vous fera accompagner par autant de femmes que vous le souhaiterez, afin que ce voyage vous devienne moins ennuyeux, quand vous aurez avec vous les personnes avec qui vous avez accoutumé de vivre.

Péritée et Anaxaras répondirent presque en

même temps qu'ils étaient prêts d'obéir. Ménécrate donna les ordres qui étaient nécessaires au prompt départ du vaisseau qu'Aménophis demandait; et en même temps il eut soin d'en faire préparer d'autres, pour porter le prince de Libye, aussitôt qu'il serait en état de supporter les fatigues d'un voyage. Tous les mouvemens que le départ d'Anaxaras et de Péritée, et les préparatifs qui se faisaient pour celui d'Aménophis, donnèrent à ce prince pendant deux ou trois jours, auraient été capables de nuire beaucoup à ses blessures, si son amour ne lui avait fait trouver dans ces mouvemens mêmes une joie qui avança plus sa guérison que n'eût fait une tranquillité plus indolente. Anaxaras, impatient de rendre au prince de Libye un service que, par la connaissance qu'il avait des sentimens de ce prince, il regardait comme le plus important qu'il lui pût rendre, dès qu'il eut reçu ses derniers ordres, se hâta de partir avec Péritée, quoique la mer émue et les vents contraires fissent craindre au pilote quelque tempête prochaine; il espéra que les dieux favoriseraient son voyage, et que son départ procurerait du moins à Aménophis un repos qu'il croyait nécessaire pour assurer les jours de ce prince.

Pendant qu'Aménophis gardait encore le lit,

Ménécrate voulut être uni à Célidonie, comme son amour l'en pressait, et comme il l'avait promis à Crisotas. Il se servit du prétexte de l'état où était le prince de Libye, pour retrancher toutes les cérémonies dont la pompe aurait retardé son bonheur. Il épousa l'aimable Célidonie, et son bonheur augmenta encore sa passion. Le nouveau roi et la nouvelle reine, aussi charmés l'un de l'autre qu'ils le pouvaient être, passaient dans la chambre d'Aménophis tout le temps qu'ils pouvaient dérober aux affaires et aux devoirs de leur rang.

Aménophis se trouva en état de marcher plus tôt qu'on ne l'avait espéré, et, tout languissant qu'il était encore, il pressa le roi de consentir à son départ. Ménécrate, devenu heureux, ne voulait pas retarder le bonheur d'un prince à qui il croyait devoir sa couronne. Il fit faire tant de diligence, qu'Aménophis, lorsqu'il voulut absolument partir, trouva une flotte toute prête pour l'accompagner. Tous les Libyens qui étaient venus avec lui se rassemblèrent, et la plus grande partie des jeunes gens de la cour de Ménécrate se joignirent à eux, pour le suivre à l'île de Crète. On ne savait pas quel était le dessein qui le menait; on croyait qu'il allait entreprendre la conquête de cette île, et que, comme il était venu ramener Mé-

nécrate dans l'île du Soleil, et lui rendre son royaume, il allait en chercher un autre pour lui-même.

Ménécrate, l'accompagnant sur le port le jour qui avait été choisi pour son embarquement, lui témoigna qu'il avait beaucoup de regret de ne pouvoir pas le suivre; mais, lui dit-il, vous me promettez que, aussitôt que vous aurez obtenu Cléorise, que sans doute Arimante ne vous refusera pas, et que je lui fais demander pour vous par mes ambassadeurs qui vous accompagnent, vous reviendrez ici avec elle partager avec Célidonie et moi le trône que nous vous devons. Vous régnerez ici avec nous, jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de vous donner le royaume de vos pères, ou d'accorder à votre valeur une occasion d'en conquérir un autre.

Aménophis répondit à Ménécrate avec tous les témoignages de tendresse et de reconnaissance dignes de deux princes aussi vertueux, et lui promit que, à moins que la mort ne rompît tous ses desseins, il reviendrait, ou possesseur de Cléorise, jouir auprès de lui de son bonheur pendant quelque temps, ou mourir désespéré entre les bras de son plus cher ami.

Il partit, et il prit la route de l'île de Crète. La mer paraissait assez calme, et durant plu-

sieurs jours il eut les vents aussi favorables qu'il pouvait le souhaiter; mais, lorsqu'on l'assurait qu'on allait bientôt découvrir l'île de Crète, la mer s'enfla tout d'un coup, le ciel se couvrit d'une épaisse nuit, le tonnerre gronda avec des bruits terribles, et il s'éleva une des plus furieuses tempêtes que les pilotes eussent jamais vues sur cette mer. Les vaisseaux du prince de Libye se choquèrent et s'écartèrent plusieurs fois les uns des autres; l'art des matelots fut inutile; la tempête dura pendant deux jours, et on n'espérait plus de pouvoir se sauver, lorsque, vers le soir, le vaisseau du prince de Libye fut jeté contre un écueil, où la mer le laissa renversé sur un banc de sable. Cet écueil, inconnu à tous les matelots, était comme une espèce d'île élevée sur un rocher, et inhabitée, quoiqu'on y vît quelques arbres assez verts. Autour de ce rocher il s'était formé un petit rivage de sable que la mer y avait jeté : Aménophis et les Libyens qui étaient avec lui descendirent sur ce sable; et, après avoir relevé leur vaisseau qu'ils amarrèrent le mieux qu'il leur fut possible, ils prirent la résolution de camper sur le gravier où ils étaient descendus, et d'y faire des signaux pour rassembler les autres vaisseaux de leur flotte, s'ils n'avaient pas été engloutis dans les flots. Une nuit tran-

quille succéda à la tempête des deux jours précédens; le ciel fut clair et serein, et la lune brillante qui éclairait la mer et l'écueil donna envie à Aménophis de chercher quelque chemin qui pût le conduire au sommet de cet écueil, pour aller dans un lieu plus solitaire, passer, dans les douces rêveries que son amour lui inspirait, le temps que les Libyens fatigués employaient à dormir. Il trouva un sentier étroit et escarpé qui le mena à une petite plaine qui faisait comme une plate-forme sur le rocher; il la traversa toute entière, et il vit au bas, de l'autre côté de l'écueil, un vaisseau qui apparemment avait couru la même fortune que le sien. Il ne put pas démêler si c'était un de ceux de sa flotte, et il chercha inutilement quelque sentier pour descendre de ce côté-là jusqu'à la mer.

Comme il retournait sur ses pas, il aperçut, entre cinq ou six gros arbres, une lumière qui semblait sortir de la terre; il y alla, et, en approchant des arbres, il vit quelques hommes étendus sur l'herbe et accablés de sommeil et de fatigue; il ne voulut pas troubler leur repos; il s'avança jusqu'à une pointe de rocher qui s'élevait au milieu des arbres, et d'où, par une manière d'embouchure assez étroite et basse, sortait la clarté qui l'avait attiré jusque-là. Il

avança la tête dans l'ouverture de cette grotte, et aussitôt il eut envie d'y entrer. Il y avait, vers une des extrémités de la grotte, une lampe placée à terre; elle était faite avec tant d'art, qu'elle jetait beaucoup de lumière dans une partie de l'endroit où elle était, et l'autre partie n'était point éclairée; en sorte que, lorsqu'on était derrière la lampe, on voyait parfaitement ce qui se passait au delà, et on n'était point vu.

Aménophis, en marchant doucement vers cette lampe, ne laissa pas d'apercevoir qu'il y y avait deux personnes qui étaient couchées dans l'endroit obscur sur des tapis, dont il y avait apparence qu'on leur avait fait comme une espèce de lit; il tâchait de regarder et de démêler qui pouvaient être ces personnes, sans les éveiller, lorsqu'il entendit que l'une d'elles, appelant l'autre d'une voix basse et tremblante, et néanmoins fort distincte, dit : O dieux! ma chère Éridice, éveille-toi! Aménophis, à ces mots, s'arrêta dans l'endroit obscur de la grotte, sans faire aucun mouvement et sans être aperçu davantage. Hélas! continua la même personne, je crois que l'ombre de ce malheureux étranger, dont je t'ai parlé, vient de se présenter à moi; je me flattais vainement que ce pouvait être lui qui s'était fait roi de l'île du Soleil, par la grande révolution que je t'ai racontée; il me

semblait qu'il n'y avait rien de si grand, ni de si élevé à quoi il ne pût prétendre ; j'ignore encore quel il est, et je ne lui ai jamais parlé qu'un seul instant dans ce jour malheureux qui sans doute a été le dernier de sa vie.

Cette Éridice, à qui Aménophis entendait adresser ces paroles, où il lui paraissait qu'il avait beaucoup de part, ne répondit rien ; elle était si troublée de la prétendue apparition, que, sans écouter, elle se couvrait la tête d'un de ses bras, et de l'autre elle tirait le tapis qui était étendu sur elle pour se garantir contre le fantôme. Hélas ! reprit l'autre personne, je sentais pour cet inconnu des mouvemens dans mon cœur que je ne crains plus de t'avouer et de m'avouer à moi-même. C'est moi, Éridice, qui suis cause de son malheur ; je n'en puis douter. Qu'il me parut d'amour dans ses regards, lorsque, vêtu en Diomède, il se jeta à mes pieds !

Aménophis trouvait tant de plaisir dans les discours que la fausse idée de sa mort faisait tenir à cette personne, que, quoiqu'il ne lui fût plus possible de ne pas reconnaître Cléorise, et quoiqu'il eût une extrême impatience de la rassurer en la tirant d'erreur, il trouvait quelque chose de si flatteur pour lui à entendre dire par elle-même qu'il en était aimé,

qu'il avait peine à interrompre des plaintes qui l'assuraient de son bonheur.

Mais, enfin, les larmes que répandait Cléorise le firent sortir de cette espèce de ravissement; et, tout transporté d'amour et de joie, il fit quelques pas, et, se jetant à genoux auprès d'elle : Je ne suis point mort, dit-il, belle Cléorise ; je m'étais embarqué pour vous aller trouver dans l'île de Crète, où l'on m'avait dit que votre père vous conduisait : la même tempête qui vous a jetée ici, m'y a amené ; ce sont les dieux qui veulent favoriser le plus tendre et le plus respectueux amant du monde. Divine Cléorise, continua-t-il, en connaissant qu'elle était plus effrayée de le voir lui-même qu'elle ne l'avait paru lorsqu'elle avait cru ne voir que son ombre, ne direz-vous rien à cet amant même à qui vous venez de faire entendre des choses si glorieuses pour lui, quand vous avez cru qu'il ne vivait plus? Cléorise, étonnée, confuse, et se reprochant comme des crimes tout ce qu'elle venait de faire connaître si innocemment, n'avait pas la force de regarder Aménophis, qui avait tourné la lampe sur elle afin d'avoir le plaisir de la considérer. Elle détournait les yeux; elle soupirait ; elle versait des larmes, et son silence accablait Aménophis de crainte et de tristesse. Cruelle ! lui dit-il,

pourquoi refusez-vous même de me regarder? Craignez-vous que, par ma naissance, je ne sois indigne de vous? Je ne suis pas roi de l'île du Soleil; mais je suis fils du roi de Libye, et c'est l'amour que vous m'avez inspiré qui m'a donné occasion, en punissant votre ravisseur, de faire remonter le prince Ménécrate sur le trône de son père. Que Ménécrate est heureux! il aime, et il est aimé! Pour moi, je renonce à la vie, puisqu'elle me fait perdre cette tendresse que l'opinion de ma mort vous avait inspirée; et je vais vous sacrifier le reste de mes jours, que votre indifférence rendrait trop infortunés.

Il se leva, et Cléorise, alarmée de son désespoir, l'arrêta avec une vivacité qui ne permit pas à ce prince de douter de l'intérêt qu'elle prenait à sa vie. Ah! prince, lui dit-elle, n'êtes-vous pas satisfait de la honte que vous m'inspirez, quand je songe à tout ce que la douleur que j'avais de votre perte vous a fait entendre malgré moi? voulez-vous en un même moment me faire mourir de confusion et de désespoir? vivez, si vous m'aimez; et oubliez ce que je vous ai dit, si vous m'estimez; du moins ne me demandez jamais de le dire. Éridice qui, tantôt effrayée quand elle avait cru voir une ombre, et tantôt agitée d'inquiétude et de crainte quand

elle connaissait que cette ombre était un homme vivant, et que cet homme était un prince amoureux de Cléorise, commença à reprendre ses esprits, et elle voulut aider Cléorise dans l'embarras où elle la voyait.

Éridice avait élevé Cléorise. Cléorise n'avait jamais vu sa mère, et elle avait pour cette femme la même affection qu'elle eût eue pour une véritable mère. Ma fille, lui dit Éridice, vous ne pouvez plus rétracter ce que vous avez dit; il n'est plus possible que ce prince, qui l'a entendu, l'ignore; songez seulement au lieu où vous êtes; et songez qu'il est à craindre qu'Arimante, votre père, s'il entrait ici pendant qu'un étranger est auprès de vous, ne soupçonnât votre vertu. Ah! dit alors Aménophis, je n'ai point pour Cléorise des sentimens que je doive craindre de faire connaître à un père. Il n'importe, répondit Cléorise; au nom des dieux, prince, éloignez-vous; et, s'il est vrai que vous ayez pour moi des pensées que vous n'appréhendiez pas que mon père désapprouve, attendez un autre temps pour les lui faire connaître, et gardez-en le secret jusqu'à ce qu'Arimante soit retourné dans l'île de Crète, et que vous y soyez aussi, puisque votre dessein était de vous y rendre. Si vous m'aimez, ma gloire doit vous être chère; et que penserait-on d'une

entrevue telle que celle-ci, si elle était connue?

Aménophis voulut lui répondre; mais elle le conjura avec tant d'instance et d'autorité de sortir, qu'il fallut obéir; elle lui ordonna même de ne chercher à la revoir que dans l'île de Crète, dont elle lui dit que son père devait reprendre la route le lendemain, les vents, qui les en avaient éloignés, n'étant plus contraires. Aménophis, se contentant de l'assurer qu'il y serait aussitôt qu'elle, sortit de la grotte avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, et il ne fut pas plus aperçu en sortant qu'il ne l'avait été en entrant. Le prince de Libye, plus amoureux qu'il n'avait jamais été, et plus heureux qu'il n'eût osé l'espérer, arriva au bord de la mer, où ses gens lui avaient préparé une espèce de tente qu'ils avaient faite avec une partie des voiles de leur vaisseau : il y entra, et se coucha sur un lit qu'on lui avait dressé; mais l'image de ce qui venait de se passer, la joie et l'amour agitèrent son sommeil de tant de pensées différentes, qu'il ne put pas être long, et qu'il acheva la nuit en s'entretenant des plus douces idées qu'une passion violente et satisfaite puisse donner aux âmes qui en sont véritablement occupées.

Aussitôt que le jour parut, ce prince vint sur le bord de la mer, où, comme si le ciel se fût

intéressé à favoriser ses désirs, il vit sa flotte, que les signaux qu'il avait fait faire pendant la nuit, avaient déjà toute rassemblée autour du rocher où son vaisseau avait échoué. La plupart des officiers, qui reconnurent le vaisseau du prince, et qui apprirent qu'il était lui-même sur le rocher, descendirent dans des esquifs pour recevoir ses ordres. Dans un de ces esquifs, il vit son fidèle Anaxaras, qui lui apprit que le vaisseau dans lequel Péritée et lui s'étaient embarqués s'était ouvert dans le fort de la tempête; que l'infortunée Péritée et tous ceux qui étaient dans le même vaisseau avaient été submergés; que lui seul, s'étant abandonné aux flots, avait été reçu dans un des autres vaisseaux de la flotte que la tempête avait battue et dispersée. Je ne sais, ajouta Anaxaras, quel présage il faut tirer des obstacles qu'il m'a semblé que les dieux mettaient à mon arrivée dans l'île de Crète; mais je la voyais, et j'étais prêt à entrer dans un des ports de cette île, lorsque des vents furieux, qui m'en ont chassé, m'ont porté dans des mers inconnues, d'où lorsque les pilotes tâchaient de reprendre la route de l'île de Crète, je me suis vu attaqué par une seconde tempête, qui est la même dont vous avez été battu. J'ai vu périr l'aimable Péritée, et je vous avoue, seigneur, que sa perte m'a empêché de goûter le

plaisir d'être sauvé moi-même. Aménophis embrassa Anaxaras, il donna quelques larmes au souvenir de Péritée, et en même temps voulant apprendre à Anaxaras l'aventure inespérée qui lui avait fait revoir Cléorise : Il n'est pas juste, lui dit-il, que les dieux nous donnent un bonheur sans aucun mélange d'adversité. La perte de Péritée est un malheur qui m'afflige sensiblement; mais, Anaxaras, quand vous saurez les faveurs que j'ai reçues ici du ciel, vous avouerez que je lui dois plus d'actions de grâces que de plaintes. Alors Aménophis, s'éloignant du reste de la troupe avec Anaxaras, pour n'être entendu que de lui, lui raconta ce qui lui était arrivé la nuit sur le haut du rocher; et aussitôt il lui ordonna de faire appareiller ses vaisseaux le mieux qu'il lui serait possible, afin de reprendre promptement la route de l'île de Crète.

Pendant que chacun travaillait avec beaucoup de diligence à réparer ce que la tempête avait gâté, Aménophis, tournant toujours ses yeux du côté de l'endroit fortuné où il avait vu Cléorise, se laissa insensiblement conduire par sa rêverie dans le sentier qui menait au haut du rocher; il y remonta; il jeta les yeux sur cette touffe d'arbres et sur la grotte où Cléorise avait passé la nuit; il n'osait en approcher, de peur de lui déplaire. Ce ne fut que lorsqu'il

crut apercevoir qu'il n'y avait plus personne dans la grotte, qu'il y entra; il semblait y chercher encore Cléorise; de là il voulut revoir l'autre extrémité de la petite plaine, et il aperçut un vaisseau qui voguait déja en pleine mer; il ne douta pas que ce ne fût celui d'Arimante, et il revint promptement à sa flotte pour en presser le départ.

Au bout de quelques jours, il arriva à l'île de Créte; il y prit port avec les ambassadeurs de Ménécrate. Il est aisé de penser que la première chose qu'il fit, ce fut de demander des nouvelles d'Arimante. On lui répondit qu'il y avait déjà quelques mois qu'il était parti pour aller à l'île du Soleil chercher sa fille, que des pirates avaient enlevée; et on lui dit qu'on ne doutait pas qu'il ne dût bientôt revenir avec elle, parce qu'on avait su qu'il l'avait retrouvée dans l'île du Soleil, et que la révolution qui y était arrivée l'avait mis en état d'en partir sans aucune opposition.

Quelque espérance qu'on donnât au prince de Libye du prompt retour d'Arimante, et quoiqu'il se dît à lui-même qu'il n'y avait pas lieu de douter qu'il ne revînt bientôt dans sa patrie, ce prince ne laissait pas d'être inquiet et de s'abandonner à une tristesse qu'Anaxaras ne pouvait s'empêcher de condamner. Anaxaras

était de quelques années plus âgé qu'Aménophis; et il aimait la gloire d'Aménophis comme il serait à souhaiter que tous les favoris aimassent celle des princes qui les honorent de leur confiance. De quoi vous affligez-vous? lui dit-il un jour, et qu'attendez-vous de cette passion qui vous a déjà fait courir de si grands dangers, depuis le peu de temps que vous êtes sorti de Libye ? Je prétends , mon cher Anaxaras, ajouta le prince, me faire connaître à Arimante par les ambassadeurs de Ménécrate qui m'accompagnent , et j'espère qu'Arimante ne me refusera pas Cléorise , avec qui je veux qu'un nœud éternel m'unisse. Je vois, poursuivit-il , que cette résolution t'étonne; mais ne t'y oppose pas, tu le ferais inutilement. Anaxaras, n'osant contredire trop ouvertement le dessein du prince de Libye, et voulant néanmoins le ramener à des sentimens plus dignes de lui, feignit d'applaudir à sa résolution. Le lendemain de cette conversation , Anaxaras alla passer presque tout le jour à Gortyne , l'une des principales villes de l'île de Crète.

La passion n'avait jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors dans le cœur d'Aménophis. Il se promenait seul sur le bord de la mer , où, s'abandonnant aux transports de son amour , son cœur en fut si pressé qu'il fut

contraint de laisser couler quelques larmes. Mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre ; elles étaient mêlées de douceur et de charmes qui ne se trouvent que dans l'amour. Anaxaras, qui arrivait de Gortyne, interrompit sa rêverie : Seigneur, dit-il à ce prince en l'abordant, comme je crois que votre amour n'a pas éteint en vous la noble impatience que vous avez toujours eue d'acquérir de la gloire, je viens vous rendre compte de ce que j'ai appris, et vous montrer l'occasion la plus favorable qui puisse jamais s'offrir à vous pour faire voler d'ici jusqu'en Libye le bruit de vos exploits. Je pense que si Cléorise elle-même était en Crête, elle vous donnerait les mêmes conseils que je prends la liberté de vous donner : je suis même persuadé qu'elle serait fâchée de vous trouver ici, et de voir que vous auriez méprisé des occasions de gloire qui semblent se présenter à vous. Aménophis attentif, et sentant renaître en lui des mouvemens de son courage, regardait Anaxaras sans l'interrompre ; et Anaxaras, devenu plus hardi, reprit ainsi son discours : Seigneur, il est arrivé des ambassadeurs du roi de Chypre pour implorer en faveur de leur maître la pitié et la générosité des Crétois. L'infortuné roi de Chypre est prêt à être détrôné par un prince son sujet, qui

s'est révolté, et qui a engagé dans son crime la plus grande partie des Chypriotes. Le roi de Chypre s'était marié dans un âge fort avancé, quoique d'un autre mariage il eût déjà un fils. La princesse qu'il épousa lui donna une fille un an après leur mariage. Il eut l'indiscrète curiosité de consulter un célèbre astrologue sur la destinée de cette fille, deux ou trois jours après qu'elle fut venue au monde. L'astrologue lui dit qu'elle ferait passer le royaume dans une famille étrangère. Le roi, quoiqu'il aimât tendrement la reine sa femme, ne put néanmoins s'empêcher de se souvenir qu'il avait un fils qu'il avait élevé pour être son successeur ; il fit mourir l'infortunée fille dont il était père, et qui n'avait encore vécu que huit jours. La reine, en apprenant cette mort, fut si saisie de douleur qu'elle mourut peu de jours après. Il ne songea plus qu'à conserver le seul héritier qu'il avait, et qui lui était devenu encore plus cher par les deux pertes que l'envie de le faire régner lui avait causées.

Les dieux l'ont puni de l'affection trop barbare qu'il avait témoignée pour son fils en sacrifiant sa fille. Il y a quelques mois que ce fils est mort, par un accident que les peuples ont regardé comme un châtiment des dieux sur le père. Aussitôt qu'il s'est trouvé sans héritier,

un prince son sujet s'est élevé contre lui, et a voulu se faire reconnaître légitime successeur de la couronne, prétendant y avoir droit comme étant descendu de la race royale. Le roi, pour prévenir les suites d'une prétention chimérique, a dit que sa fille était vivante ; mais, comme il n'a pu la faire paraître, et comme tout le monde s'est souvenu de l'avoir vue morte, les déclarations du roi n'ont fait qu'irriter ses ennemis, et qu'en augmenter le nombre. Le roi a voulu faire arrêter prisonnier le prince rebelle, et cette entreprise a achevé de le perdre. Le prince a pris les armes ; il a trouvé plus de faveur dans l'esprit des sujets que le roi même. On dit que le roi a été obligé de se renfermer dans Macarie, d'où il a envoyé ici pour y demander du secours. La république lui en a accordé ; mais il n'y a point d'apparence que ce secours puisse être prêt assez tôt.

Qu'il serait glorieux pour vous, seigneur, si vous pouviez vous résoudre à partir dès aujourd'hui pour aller vous rendre l'arbitre de la couronne de Chypre ! Et pourquoi, ajouta Anaxaras, ne vous y résoudriez-vous pas ? En peu de jours vous aurez fini cette expédition, et vous reviendrez ici mettre aux pieds de Cléorise les lauriers dont vous vous serez chargé. Elle arrivera pendant que vous serez en Chypre. Vous

prodigieux effort que les révoltés faisaient pour empêcher ce prince de pénétrer plus avant dans le royaume. Le vieux roi sentit ranimer son courage et ses espérances, et, malgré les oppositions de ses plus fidèles serviteurs, il exécuta la généreuse résolution qu'il prit de marcher avec le peu de troupes qu'il put ramasser pour se joindre à Aménophis. Il arriva précisément lorsque les deux armées étaient déjà aux mains. Les révoltés étaient en si grand nombre, que toute la prudence d'Anaxaras et la valeur d'Aménophis avaient beaucoup de peine à empêcher que leurs troupes, quoique mieux aguerries que les autres, ne fussent néanmoins enveloppées. Elles l'auraient été, si l'armée du roi, quoiqu'à peine conduisît-il avec lui deux ou trois mille hommes, n'eût fait faire aux révoltés un mouvement dont Aménophis profita. Le combat devint sanglant de toutes parts. Les révoltés, ayant connu que le roi était en personne à la tête de ses troupes, tournèrent leurs plus grands efforts contre lui : ils étaient persuadés que, s'ils pouvaient le faire périr, il n'y aurait plus personne dans le royaume qui osât s'opposer à eux.

Ce prince, avec un courage de jeune homme, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, s'était engagé au milieu de la troupe où le chef des ré-

voltés combattait ; ils s'attachèrent l'un à l'autre, et le vieux roi, dont les forces commençaient à s'épuiser, allait tomber vivant entre les mains de ses ennemis, déjà même il était sans armes, lorsque Aménophis arriva, et qu'il opposa au prince révolté une valeur à laquelle rien n'était capable de résister. Il écarta tous ceux qui s'étaient avancés pour saisir le roi ; il se mit au-devant lui, il ordonna à Anaxaras d'en avoir soin ; et, ne songeant plus qu'à vaincre ou mourir, il jeta tant de terreur parmi les révoltés, qu'aucun n'osait plus tenir devant lui. Le prince, qui était à leur tête, évita long-temps le combat contre un si redoutable ennemi ; mais il ne lui fut pas possible de fuir sa destinée : Aménophis le poursuivit, et, après lui avoir porté plusieurs coups, le fit tomber demi-mort à ses pieds. Quelques Libyens, qui avaient toujours suivi Aménophis, voyant le général des ennemis abattu, se jetérent sur lui, et, comme il mourut entre leurs bras, ils lui coupèrent la tête pour la faire voir à ses soldats et pour les obliger à se rendre. Ce spectacle fit l'effet qu'ils avaient attendu ; toute l'armée rebelle se dissipa, et jeta les armes aux pieds du vainqueur. Aménophis revint fort tard dans son camp, où Anaxaras avait conduit le roi de Chypre.

Ce roi, délivré et raffermi sur son trône d'une

façon si miraculeuse, fut sur le point d'embrasser les genoux d'Aménophis, lorsqu'il le vit: Je vous dois, lui dit-il, la vie et la couronne; je ne vous offre point les restes de cette vie que peut-être les dieux finiront demain; mais recevez dès aujourd'hui cette couronne que je ne dois pas espérer de conserver encore long-temps dans l'âge où je suis. Prenez la place de ce fils infortuné que les dieux m'ont ôté, et souffrez que dès demain je vous conduise à Macarie pour vous faire reconnaître par vos nouveaux sujets. Je veux moi-même en être le premier, et désormais, abandonnant tous les soins de la royauté, je ne songerai plus qu'à attendre tranquillement la mort. Quelque résistance que pût faire Aménophis à des offres si généreuses, il ne détourna point le roi de Chypre de son dessein. Plus Aménophis témoignait de modestie et de désintéressement, plus le roi se confirma dans sa résolution. Pendant qu'Aménophis, se laissant persuader et se promettant qu'au moins Anaxaras ne condamnerait pas l'envie qu'il avait de partager avec Cléorise une couronne qu'il ne tenait que des dieux et de sa valeur, marchait avec le roi de Chypre, et qu'il était déjà à la vue de Macarie, ce roi reçut un courrier qui lui apporta des nouvelles dont il ne fit part à personne; mais on vit sur son visage une joie

nouvelle et extraordinaire; il pressa davantage sa marche, et arriva dans son palais de Macarie plus tôt qu'on ne l'attendait.

Peu de momens après qu'il eut laissé Aménophis dans l'appartement royal, qu'il voulut bien qu'il occupât, il revint le trouver, et il le pria de venir avec lui dans les jardins, suivi du seul Anaxaras. Le roi les ayant conduits tous deux dans une allée où il ne pouvait être entendu de personne, il s'arrêta, et regardant Aménophis : Prince, lui dit-il, je n'ai point encore voulu vous dire à quelle condition je vous donne ma couronne; je craignais que cette condition ne vous parût difficile à exécuter; je suis délivré de cette crainte à présent, et je vais m'expliquer librement avec vous : vous ne pouvez être mon fils, soyez mon gendre. Ma fille n'était pas morte, je l'avais confiée à un ami fidèle; il vient de me la ramener; j'ai voulu la voir avant de vous l'offrir; j'ose croire, prince, que vous ne la trouverez pas indigne de vous; venez que je vous la présente, afin que je vous fasse voir ensuite l'un et l'autre à mes peuples. Aménophis, à ces mots demeura immobile; il pâlit; il voulut répondre au roi, et il ne trouva point de paroles; enfin, se reprochant pourtant à lui-même un silence qui lui faisait honte, et qui jetait le roi dans

un étonnement qu'il était aisé de remarquer : Seigneur, lui dit-il, les dieux ne m'ont point fait pour régner, choisissez, pour la princesse votre fille, un prince digne de vous et digne d'elle, et souffrez que dès demain je remonte sur ma flotte pour retourner en des lieux où je vois bien que le ciel veut que je passe ma vie sans ambition ; le bonheur que j'ai eu de vous rendre quelque service me comblera pour toujours d'une gloire que j'estime plus qu'une couronne. Ah ! prince, reprit le roi, quel mortel déplaisir me donnez-vous ! voyez du moins ma fille avant que de vous déterminer. Je sais par Anaxaras, continua-t-il, que le roi et la reine de Libye n'ont point d'engagement qui s'oppose au désir que j'ai de vous faire épouser ma fille; et le royaume de Chypre, ajouta-t-il, s'il est trop peu considérable pour votre valeur, est peut-être assez grand pour une ambition qui ne serait pas démesurée.

Anaxaras pria le roi de lui permettre d'entretenir Aménophis, et de vouloir bien le laisser en liberté avec lui : Je vois ce que tu penses, dit Aménophis à Anaxaras, aussitôt qu'ils furent seuls; mais n'espère pas que je me rende à tes raisons ; j'ai acquis assez de gloire; j'ai assez sacrifié à l'honneur; il est temps que j'accorde quelque chose à l'amour; tu n'as plus rien

à me reprocher. Anaxaras représenta à Aménophis tout ce que sa prudence et son affection lui purent faire imaginer de plus fort pour le détourner d'une passion qui lui faisait mépriser un royaume offert si généreusement. C'est régner, lui disait Aménophis, que de refuser ainsi de monter sur un trône que la victoire semble avoir élevé pour moi. Après tout, je suis jeune encore; et pourquoi, quand je me serai assuré la possession de Cléorise, ne pourrais-je pas aller chercher d'autres royaumes et une nouvelle gloire, avec d'autant plus d'ardeur, que je saurai que je partagerai avec Cléorise tout ce que la fortune me donnera? En parlant ainsi, il marchait à grands pas, et il se trouva au bout d'une allée qui le conduisit à un superbe appartement qui était au milieu des jardins du palais, et que l'on appelait les bains de Vénus. En effet, la fontaine où l'on disait que Vénus s'était baignée était au milieu d'un grand salon où aboutissaient les appartemens de ce petit palais, joints d'un autre côté par un superbe péristyle.

Aménophis et Anaxaras, occupés de ce qu'ils se disaient l'un à l'autre, arrivèrent jusqu'au péristyle, sans avoir remarqué le bâtiment et sans avoir aucune curiosité de le considérer. Ils étaient près à retourner sur leurs pas, lorsque Aménophis aperçut deux personnes qui traver-

saient le péristyle; l'une magnifiquement vêtue s'appuyait sur l'autre, qui paraissait déjà un peu avancée en âge. Aménophis jeta les yeux sur elle; et, n'écoutant plus Anaxaras, il fit un grand cri, et il courut au-devant de ces personnes qu'Anaxaras n'avait qu'à peine aperçues. Ah! dit Aménophis en les abordant, quel nouvel enchantement, divine Cléorise, vous a amenée en ces lieux, quand je suis prêt à en partir, et quand je viens de refuser la couronne et la fille du roi pour me conserver à vous? Cléorise, à ce discours, regarda tendrement Aménophis, et elle lui demanda s'il connaissait cette princesse qu'il refusait. Je ne la verrai pas même, répondit Aménophis. Mais, poursuivit-il, aimable Cléorise, ne m'est-il pas permis de voir Arimante? Où le trouverai-je? et ne me permettrez-vous pas d'aller me jeter à ses pieds pour vous obtenir de lui? Seigneur, répondit Cléorise, Arimante n'est plus mon père, et c'est le roi qui m'a donné la vie et de qui vous devez m'obtenir. Souffrez, s'écria Anaxaras, que je sois le premier qui aille porter au roi la plus heureuse nouvelle qu'il puisse recevoir : il dit, et il partit sans attendre leur réponse.

Aménophis était si transporté de joie et d'amour, qu'il ne pouvait faire aucun discours suivi : Cléorise, ayant appelé Arimante, lui dit

d'apprendre au prince de Libye par quelle surprenante aventure elle se trouvait fille d'un roi de qui même elle n'avait jamais entendu parler jusqu'alors. Aménophis dit à Arimante qu'il avait ouï dire que le roi avait fait mourir sa fille, parce qu'on lui avait prédit qu'elle ferait régner un étranger. Seigneur, dit Arimante, le roi n'eut pas la cruauté de faire périr son propre sang; il fit courir le bruit de la mort de sa fille; les cérémonies funèbres qu'il fit faire persuadèrent que cette mort était véritable. Le roi, en me confiant ce précieux dépôt, me pria de l'adopter. C'est, seigneur, cette aimable Cléorise que vous voyez. Jusqu'aujourd'hui elle s'est crue ma fille. Les pirates de l'île du Soleil l'avaient enlevée : vous savez aussi-bien que moi par quel miracle elle est revenue entre mes mains; votre valeur y a beaucoup contribué, sans le savoir. Le roi, ayant perdu son fils, et étant réduit aux cruelles extrémités où vous l'avez trouvé, m'avait mandé de ramener secrètement ici la princesse, sa fille. Je l'ai fait, seigneur, avec un secours continuel des dieux. J'ai traversé tout le pays des révoltés, et il n'y a que deux jours que je suis arrivé ici, d'où j'envoyai en donner avis au roi.

Comme Arimante achevait ce discours, le roi lui-même arriva avec Anaxaras. Il embrassa

Cléorise et Aménophis, et leur dit que son grand âge ne lui permettait pas d'attendre, pour les rendre heureux, le consentement du roi et de la reine de Libye, et qu'il allait tout ordonner pour cet auguste mariage, qui comblerait sa vieillesse d'une satisfaction parfaite. Pendant les préparatifs qui se faisaient, Aménophis, impatient de faire savoir à Ménécrate tout ce qui lui était arrivé, lui renvoya sa flotte avec des ambassadeurs, pour l'assurer qu'il ne manquait à sa félicité que la présence d'un ami qui lui était infiniment cher. Il envoya d'autres ambassadeurs en Libye, au roi son père et à la reine sa mère, et il permit aux Libyens qui l'avaient suivi de retourner, s'ils le souhaitaient, dans leur patrie. Le bonheur de ce prince ne fut plus différé : le roi, après l'avoir fait couronner roi de Chypre, le conduisit au temple de Vénus, où on l'unit pour toujours à Cléorise. Ce mariage fut encore plus célèbre par la joie et par les applaudissemens des peuples que par la pompe des fêtes et des cérémonies, bien qu'elles fussent plus superbes et plus éclatantes que n'avaient jamais été celles d'aucun roi de Chypre. Aménophis a été un des plus illustres entre tous ceux qui y ont régné.

FIN D'AMÉNOPHIS ET DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN ET DE FONTAINES.

TOME IV[e].

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN

ET DE FONTAINES,

PRÉCÉDÉES

DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

MM. ÉTIENNE ET A. JAY,

MEMBRES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DES PORTRAITS DE MESDAMES DE LAFAYETTE ET DE TENCIN.

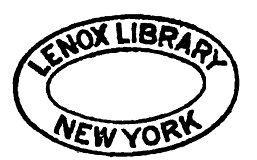
Tome Quatrième.

PARIS,

P.-A. MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GIT-LE-CŒUR, N° 4.

1832.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

MÉMOIRES

DU

COMTE DE COMMINGE.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE COMMINGE.

Je n'ai d'autre dessein, en écrivant les mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, et de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du royaume. Mon bisaïeul, qui avait deux garçons, donna au cadet des terres considérables, au préjudice de l'aîné, et lui fit prendre le nom de marquis de Lussan. L'amitié des deux frères n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble; mais cette éducation commune, dont l'objet était de les unir, les rendit au contraire ennemis presqu'en naissant.

Mon père, qui était toujours surpassé dans ses exercices par le marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avaient souvent des disputes; et, comme

mon père était toujours l'agresseur, c'était lui qu'on punissait. Un jour qu'ils s'en plaignait à l'intendant de notre maison : Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Lussan : tous les biens qu'il possède vous appartiennent par une substitution, et votre grand-père n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon père pour son cousin. Leurs disputes devenaient si vives, qu'on fut obligé de les séparer. Ils passèrent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, et mon père n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-père, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avait donnés. Il chercha tout ce qui pouvait établir ses droits; il rejeta plusieurs propositions d'accommodement; il intenta un procès qui n'allait pas à moins qu'à dépouiller le marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse acheva de les rendre irréconciliables. Mon père, toujours vif et plein de sa haine, lui dit des choses pi-

quantes sur l'état où il prétendait le réduire. Le marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre. Ils mirent l'épée à la main ; la fortune se déclara pour M. de Lussan ; il désarma mon père, et voulut l'obliger à lui demander la vie : Elle me serait odieuse, si je te la devais, lui dit mon père. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Lussan, en lui jetant son épée et en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon père : il sembla, au contraire, que sa haine était augmentée par la double victoire que son ennemi avait remportée sur lui ; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avait commencées.

Les choses étaient en cet état quand je revins des voyages qu'on m'avait fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'abbé de R..., parent de ma mère, donna avis à mon père que les titres d'où dépendait le gain de son procès étaient dans les archives de l'abbaye de R..., où une partie des papiers de notre maison avait été transportée pendant les guerres civiles.

Mon père était prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers,

ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui était alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission. Après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi ; ces biens vous appartiendront ; mais, quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment et pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avais nulle raison de m'opposer à ce que mon père désirait de moi ; aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrais le nom de marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'abbaye, où madame de Lussan avait plusieurs parens. Je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon père et de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'abbaye de R... ; mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établissaient incontestablement la substitution dans notre maison ; je l'écrivis à mon père ; et, comme j'étais près de Bagnères, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voya-

ge lui donna tant de joie, qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de marquis de Longaunois; il aurait fallu plus d'équipage que e n'en avais pour soutenir la vanité de celui le Comminge. Je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il règne dans ces lieux-là une gaieté et une liberté qui dispensent le tout le cérémonial : dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le marquis de La Valette, qui donnait une fête aux dames; il y en avait déjà quelques-unes d'arrivées que j'avais vues à la fontaine, et à qui j'avais débité quelques galanteries, que je me croyais obligé de dire à toutes les femmes. J'étais près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignait à la plus parfaite régularité des traits l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étaient encore relevés par son extrême modestie. Je l'aimai dès ce premier moment, et ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avais eu jusque-là disparut, je ne pus plus faire autre chose que la suivre et la regarder. Elle s'en aperçut, et en rougit. On proposa la promenade : j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pu lui parler; mais

moi qui, quelques momens auparavant, avais toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin; j'avais dit jusque-là à toutes les femmes, même plus que je ne sentais; je ne sus plus que me taire, aussitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, sans que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre; on ramena les dames chez elles, et je revins m'enfermer chez moi. J'avais besoin d'être seul pour jouir de mon trouble et d'une certaine joie qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avait rendu si timide, que je n'avais osé demander le nom de celle que j'aimais; il me semblait que ma curiosité allait trahir le secret de mon cœur: mais que devins-je, quand on me nomma la fille du comte de Lussan! Tout ce que j'avais à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit; mais, de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde (c'était le nom de cette belle fille) de l'aversion pour tout ce qui portait le mien. Je me sus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérais qu'elle connaîtrait mon amour sans être prévenue contre moi; et que, quand je lui serais connu moi-même, je lui inspirerais du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition encore mieux que je n'avais fait, et de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étais trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer. Je suivais Adélaïde partout: je souhaitais avec ardeur une occasion de lui parler en particulier, et, quand cette occasion tant désirée s'offrait, je n'avais plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissais, me retenait; et ce que je craignais encore plus, c'était de déplaire.

Je vivais de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber en marchant un bracelet où tenait son portrait. Le chevalier de Saint-Odon, qui lui donnait la main, s'empressa de le ramasser, et, après l'avoir regardé assez long-temps, le mit dans sa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais, comme il s'obstinait à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'était un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avait réussi, avait gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point. Pourquoi, lui dit-il, mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ajouta-t-il, en s'approchant de son oreille, que, quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien

consentir au présent qu'elle vient de me faire; et, sans attendre la réponse que cette déclaration lui aurait sans doute attirée, il se retira.

Je n'étais pas alors auprès d'elle; je m'étais arrêté un peu plus loin avec la marquise de La Valette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquais à aucune des attentions qu'exigeait le respect infini que j'avais pour elle; mais, comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contait à sa mère, avec beaucoup d'émotion, ce qui venait d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille. Je ne dis mot; je continuai même la promenade avec les dames; et, aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le chevalier. On le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendais dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade est une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne sais, me répliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre; mais je sais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le chevalier était

brave, nous nous battîmes quelque temps avec assez d'égalité; mais il n'était pas animé comme moi par le désir de rendre service à ce qu'il aimait. Je m'abandonnai sans ménagement; il me blessa légèrement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures, je l'obligeai de demander la vie et de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, et l'avoir conduit dans une maison qui était à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille et mille fois. Je savais peindre assez joliment: il s'en fallait cependant beaucoup que je fusse habile; mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y passai toute la nuit, et j'y réussis si bien, que j'avais peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre; j'y trouvais l'avantage d'avoir celui qui avait appartenu à Adélaïde, et de l'obliger, sans qu'elle le sût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, et mon cœur en savait bien le prix.

Après avoir ajusté le bracelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu;

elle était embarrassée; mais je voyais à travers cet embarras la joie de m'être obligée, et cette joie m'en donnait à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux; et si mes malheurs n'avaient été que des malheurs ordinaires, je ne croirais pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de madame de Lussan; j'étais toujours chez elle; je voyais Adélaïde à toutes les heures, et, quoique je ne lui parlasse pas de mon amour, j'étais sûr qu'elle le connaissait, et j'avais lieu de croire que je n'étais pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite, tout est expressif pour eux.

Il y avait deux mois que je vivais de cette sorte, quand je reçus une lettre de mon père qui m'ordonnait de partir; cet ordre fut un coup de foudre. J'avais été occupé tout entier du plaisir de voir et d'aimer Adélaïde; l'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle : la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui était entre nos familles, se présentèrent à mon esprit avec tout ce qu'elles avaient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets qui se détruisaient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avais en-

tre les mains, et qui établissaient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plus tôt. Je prévenais par-là les procès que je craignais tant. Mon père, qui était très-engagé, pouvait, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde; mais, quand cette espérance n'aurait point eu lieu, je ne pouvais consentir à donner des armes contre ce que j'aimais. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'aurait dû faire faire le sacrifice beaucoup plus tôt. Le tort que je faisais à mon père ne m'arrêta pas; ses biens m'étaient substitués, et j'avais eu une succession d'un frère de ma mère que je pouvais lui abandonner, et qui était plus considérable que ce que je lui faisais perdre.

En fallait-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermait : je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jetai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimais, me ravissait. Si elle m'aime, disais-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferais-je d'une reconnaissance qu'on serait fâché de me devoir ?

Je veux qu'Adélaïde m'aime, et je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler : la liberté que j'avais chez elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je : voùs souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée ? Je n'eus pas la force de continuer : elle me parut interdite ; je crus même voir de la douleur dans ses yeux : Vous m'avez entendu, repris-je ; de grâce, répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit-elle ; je ne devrais pas vous entendre, et je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles ; elle me quitta aussitôt ; et, quoi que je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler ; elle me fuyait : elle avait l'air embarrassée. Que cet embarras avait de charmes pour mon cœur ! Je le respectai ; je ne la regardais qu'avec crainte, il me semblait que ma hardiesse l'aurait fait repentir de ses bontés.

J'aurais gardé cette conduite si conforme à mon respect et à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étais de partir ne m'avait pressé de parler ; je voulais, ayant que de me

séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je : eh! que ferez-vous quand vous saurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs! Je vous ai abusée par un nom supposé; je ne suis point ce que vous me croyez; je suis le fils du comte de Comminge. Vous êtes le fils du comte de Comminge! s'écria Adélaïde. Quoi! vous êtes notre ennemi! C'est vous, c'est votre père, qui poursuivez la ruine du mien! Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom aussi odieux. Je suis un amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon père ne vous fera jamais de mal; mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée? que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom? il m'aurait avertie de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eu pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle; plus je vous vois, et plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrais mon père favorable à ma passion; j'étais si plein de mon sentiment,

qu'il me semblait que tout devait sentir et penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

Je ne sais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : je n'envisage que des malheurs, et cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous. Je vous ai laissé voir mes sentimens; je veux bien que vous les connaissiez; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde, avant mon départ; j'y trouvais toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer et de connaître que j'étais aimé remplissait tout mon cœur; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troublaient la douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions; et cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutait encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétait Adélaïde, était la crainte de mon père. Je mourrais de douleur, me disait-elle, si je vous attirais la disgrâce de votre famille : je veux que vous m'aimiez; mais je veux surtout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre et de la plus vive

passion qu'un cœur puisse ressentir, et tout occupé du dessein de rendre mon père favorable à mon amour.

Cependant, il était informé de tout ce qui s'était passé à Bagnères. Le domestique qu'il avait mis près de moi avait des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avait laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le chevalier de Saint-Odon. Malheureusement le chevalier était fils d'un ami de mon père. Cette circonstance, et le danger où il était de sa blessure, tournaient encore contre moi. Le domestique qui avait rendu un compte si exact m'avait dit beaucoup plus heureux que je n'étais. Il avait peint madame et mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avaient connu pour le comte de Comminge, et qui avaient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon père, naturellement emporté, me traita, à mon retour, avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'aurait reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis! me dit-il; et, sans respect pour ce que vous me devez, et pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que sais-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon père, lui dis-je, en me jetant à ses pieds, je suis coupable; mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite; ayez pitié de moi; j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie; l'inclination que la fille de M. de Lussan et moi avons prise l'un pour l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le ciel vous donne. Mon père, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux? et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage! Laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon père, qui m'avait laissé à ses pieds tant que j'avais parlé, me regarda long-temps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, et dont je ne me serais pas cru capable; aussi c'est la seule grâce que vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti sur cela, et commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon père s'était laissé fléchir, la demande qu'il me faisait m'aurait embarrassé; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai brûlés; prenez, pour vous dédommager, les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles, mon père furieux vint sur moi l'épée à la main; il m'en aurait percé sans doute, car je ne faisais pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mère ne fût entrée dans ce moment. Elle se jeta entre nous : Que faites-vous? lui dit-elle; songez-vous que c'est votre fils? et, me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-temps; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens et des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mère tendre, qui entrait dans mes peines, qui me priait, avec des larmes, d'avoir pitié de l'état où je la réduisais. Quoi! mon fils, me disait-elle, une maîtresse, et une maîtresse encore que vous ne connaissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mère! Hélas! si votre bonheur ne dépendait que de moi, je sacrifierais tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un père qui veut être obéi; il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous : voulez-

vous m'accabler de douleur? étouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avais pas la force de lui répondre: je l'aimais tendrement; mais l'amour était plus fort dans mon cœur. Je voudrais mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire, et je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse? Il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde. Pourquoi trahirais-je les sermens que je lui ai faits? Quoi! je l'aurais engagée à me témoigner de la bonté, je pourrais me flatter d'en être aimé, et je l'abandonnerais! Non, ma mère, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'était passé entre nous. Elle vous aimerait, ajoutai-je, et vous l'aimeriez aussi; elle a votre douceur, elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? votre père veut vous marier, et veut, en attendant, que vous alliez à la campagne; il faut absolument que vous paraissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance. L'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez; en tout cas, n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance; demandez du temps. Je ferai de mon côté tout

ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction. La haine de votre père dure trop long-temps : quand sa vengeance aurait été légitime, il la pousserait trop loin ; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il est persuadé que c'est un sacrifice que madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à madame de Lussan ? Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adélaïde ignore ce que j'ai fait, et je suis bien sûr qu'elle aurait employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures, ma mère et moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devait venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que, si Adélaïde ne pensait pas pour moi comme je le croyais, je me soumettrais à ce que mon père souhaiterait. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, et, dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il fallait monter à cheval.

La terre où je devais passer le temps de mon exil, était dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnères, de sorte que je fis la même

route que je venais de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure, le second jour de notre marche, dans un village où nous devions passer la nuit. En attendant l'heure du souper, je me promenais dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui allait à toute bride, et qui versa très-lourdement à quelques pas de moi.

Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devais prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse. Deux hommes, qui étaient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étaient dedans; on s'attend bien que c'étaient Adélaïde et sa mère; c'étaient effectivement elles. Adélaïde s'était fort blessée au pied; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissait pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvait marcher, je la pris entre mes bras, elle avait les siens passés autour de mon cou, et une de ses mains touchait à ma bouche. J'étais dans un ravissement qui m'ôtait presque la respiration. Adélaïde s'en aperçut; sa pudeur en fut alarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connaissait peu l'excès de mon amour! j'étais trop plein de

mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse et timide; je crois que je pourrai marcher. Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais? Je serrais tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, et un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le cabaret était si près, que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit, tandis qu'on mettait sa mère, qui était beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on était occupé près de madame de Lussan, j'eus le temps de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'était passé entre mon père et moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avait aucune connaissance. Je ne sais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'était en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, et je voulais devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon père tel qu'il était. Adélaïde était vertueuse. Je sentais que, pour se livrer à son inclination, elle avait besoin d'espérer que nous serions unis un jour : j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mère pour moi, et sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la

voir. Parlez à ma mère, me dit-elle ; elle connaît vos sentimens ; je lui ai fait l'aveu des miens ; j'ai senti que son autorité m'était nécessaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule ; elle cherchera tous les moyens pour amener mon père à proposer encore un accommodement ; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que ces espérances donnaient à Adélaïde me faisait sentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que, si nos pères sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentimens par mon devoir ; mais je sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avaient été occupés à secourir madame de Lussan s'approchèrent alors de sa fille, et rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mère, qui me reçut avec bonté : elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté. Mon conducteur, qui m'attendait dans ma chambre, n'avait pas daigné s'informer de ceux qui venaient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un mo-

ment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter; je craignais de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère : ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adélaïde était à un autre bout de la chambre; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chère Adélaïde. Je répétai la même chose deux ou trois fois; mes larmes, que je ne pouvais retenir, lui dirent le reste; elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle; je ne m'en fais aucun reproche; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, et vous méritez bien que j'en aie pour vous : je ne sais quelle sera votre destinée; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères? Laissons-les se haïr, puisqu'ils le veulent, et allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer? me répondit-elle; voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous? ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajouta-t-elle en me tendant la main; c'est par

notre constance et par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais, quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisais, pendant qu'elle me parlait, la main qu'elle m'avait tendue; je la mouillais de mes larmes. Je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, et de mourir de douleur.

J'avais le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, et j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes coulaient, et j'y trouvais une espèce de douceur : quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa, comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées. On voit alentour des pins, des cyprès, des rochers escarpés et arides, et on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisait, par cela même qu'elle ajoutait encore à ma mélancolie. Je passais les journées entières dans

les bois; j'écrivais, quand j'étais revenu, des lettres où j'exprimais tous mes sentimens. Cette occupation était mon unique plaisir. Je les lui donnerai un jour, disais-je; elle verra par-là, à quoi j'ai passé le temps de l'absence. J'en recevais quelquefois de ma mère : elle m'en écrivit une qui me donnait quelque espérance (hélas! c'est le dernier moment de joie que j'ai ressenti); elle me mandait que tous nos parens travaillaient à raccommoder notre famille, et qu'il y avait lieu de croire qu'ils y réussiraient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! de quelle longueur les jours étaient pour moi! j'allais dès le matin sur le chemin par où les messagers pouvaient venir; je n'en revenais que le plus tard qu'il m'était possible, et toujours plus affligé que je ne l'étais en partant; enfin, je vis de loin un homme qui venait de mon côté; je ne doutais point qu'il ne vînt pour moi, et, au lieu de cette impatience que j'avais quelques momens auparavant, je ne sentis plus que de la crainte; je n'osais m'avancer; quelque chose me retenait; cette incertitude, qui m'avait semblé si cruelle, me paraissait dans ce moment un bien que je craignais de perdre.

Je ne me trompais pas : les lettres, que je

reçus par cet homme, qui venait effectivement pour moi, m'apprirent que mon père n'avait voulu entendre à aucun accommodement; et, pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage était arrêté avec une fille de la maison de Foix; que la noce devait se faire dans le lieu où j'étais; que mon père viendrait lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désirait de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devais prendre. J'attendis mon père avec assez de tranquillité; c'était même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde. J'étais sûr qu'elle m'était fidèle; je l'aimais trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs, ma mère, qui avait tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avait jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoutait de vivacité à ma passion! Je me trouvais heureux quelquefois, que la dureté de mon père me donnât lieu de lui marquer combien elle était aimée. Je passai les trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de mon père, à m'occuper du nouveau sujet que j'allais donner à Adélaïde d'être contente de moi; cette idée, malgré

ma triste situation, remplissait mon cœur d'un sentiment qui approchait presque de la joie.

L'entrevue de mon père et de moi fut, de ma part, pleine de respect, mais de beaucoup de froideur; et de la sienne, de hauteur et de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il, de vous repentir de vos folies, et je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de ma bonté, et préparez-vous à recevoir, comme vous devez, M. le comte de Foix et mademoiselle de Foix sa fille, que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils arriveront demain avec votre mère, et je ne les ai devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché, monsieur, dis-je à mon père, de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez; mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure; mademoiselle de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne me ferait pas changer de résolution, et l'affront que je lui fais en deviendrait plus sensible pour elle, si je l'avais vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur. Tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera ca-

pable de t'en faire sortir, que tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir; je te priverai de mon bien; je l'assurerai à mademoiselle de Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour. Le lieu où l'on me mit ne recevait qu'une faible lumière d'une petite fenêtre grillée qui donnait dans une des cours du château. Mon père ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, et qu'on ne me laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, et même avec une sorte de plaisir. Ce que je venais de faire pour Adélaïde m'occupait tout entier, et ne me laissait presque pas sentir les incommodités de ma prison; mais, quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvait être éternelle. Mes réflexions ajoutaient encore à ma peine; je craignais qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement : je la voyais entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avais pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'était tout avoir : aussi me reprochais-je le moindre doute, et lui en demandais-je pardon comme d'un crime. Ma mère me fit tenir une

lettre, où elle m'exhortait à me soumettre à mon père, dont la colère devenait tous les jours plus violente : elle ajoutait qu'elle en souffrait beaucoup elle-même ; que les soins qu'elle s'était donnés pour parvenir à un accommodement l'avaient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causais à ma mère ; mais il me semblait que ce que je souffrais moi-même m'excusait envers elle. Un jour que je rêvais, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre ; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre ; c'était une lettre ; je la décachetai avec un saisissement qui me laissait à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenait :

« Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite de tout ce que je vous dois ; je sais » ce que votre générosité m'avait laissé ignorer. » Je sais l'affreuse situation où vous êtes, et je » n'ai, pour vous en tirer, qu'un moyen qui » vous rendra peut-être plus malheureux ; mais » je le serai aussi-bien que vous, et c'est là ce » qui me donne la force de faire ce qu'on exige » de moi. On veut, par mon engagement avec » un autre, s'assurer que je ne pourrai être à » vous : c'est à ce prix que Mde Comminge

» met votre liberté. Il m'en coûtera peut-être la
» vie, et sûrement tout mon repos. N'importe,
» j'y suis résolue. Vos malheurs, votre prison,
» sont aujourd'hui tout ce que je vois. Je serai
» mariée dans peu de jours au marquis de Bena-
» vidés. Ce que je connais de son caractère
» m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir; mais
» je vous dois du moins cette espèce de fidélité
» de ne trouver que des peines dans l'engage-
» ment que je vais prendre. Vous, au con-
» traire, tâchez d'être heureux; votre bonheur
» ferait ma consolation. Je sens que je ne de-
» vrais point vous dire tout ce que je vous dis;
» si j'étais véritablement généreuse, je vous
» laisserais ignorer la part que vous avez à mon
» mariage; je me laisserais soupçonner d'in-
» constance. J'en avais formé le dessein; je n'ai
» pu l'exécuter; j'ai besoin, dans la triste si-
» tuation où je suis, de penser que du moins
» mon souvenir ne vous sera pas odieux. Hélas!
» il ne me sera pas bientôt permis de conserver
» le vôtre; il faudra vous oublier; il faudra du
» moins y faire mes efforts. Voilà de toutes mes
» peines celle que je sens le plus; vous les aug-
» menterez encore, si vous n'évitez avec soin les
» occasions de me voir et de me parler. Songez
» que vous me devez cette marque d'estime, et
» songez combien cette estime m'est chère,

» puisque, de tous les sentimens que vous aviez
» pour moi, c'est le seul qu'il me soit permis
» de vous demander. »

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots : « On veut, par mon engagement avec
» un autre, s'assurer que je ne pourrai être à
» vous. » La douleur dont ces paroles me pénétrèrent ne me permit pas d'aller plus loin : je me laissai tomber sur un matelas qui composait tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, et j'y serais peut-être mort, sans les secours de celui qui avait soin de m'apporter à manger. S'il avait été effrayé de l'état où il me trouvait, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connaissance. Cette lettre que j'avais toujours tenue pendant ma faiblesse, et que j'avais enfin achevé de lire, était baignée de mes larmes, et je disais des choses qui faisaient craindre pour ma raison.

Cet homme, qui jusque-là avait été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon père : il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là je viendrais

me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt et par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avais reçus de lui, il consentit à ce que je voulais, avec la condition qu'il m'accompagnerait.

J'aurais voulu me mettre en chemin dans le moment; mais il fallut aller chercher des chevaux, et l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein était d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, et de mourir à ses pieds, si elle persistait dans ses résolutions: il fallait, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, et tous les momens que je différais me paraissaient des siècles. Cette lettre que j'avais lue et relue, je la lisais encore; il semblait qu'à force de la lire, j'y trouverais quelque chose de plus. J'examinais la date, je me flattais que le temps pouvait avoir été prolongé: elle se fait un effort, disais-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance? reprenais-je; Adélaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi? je

retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes ; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyais, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour était connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon conducteur : nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mère dans le chemin, qui venait de notre côté. Elle me reconnut ; et, après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osais lui demander le sujet de son voyage : je craignais tout dans la situation où j'étais, et ma crainte n'était que trop bien fondée. Je venais, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison ; votre père y a consenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde est mariée ! Ma mère ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui était sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espèce de stupidité, et, à force de douleur, il me semblait que je n'en sentais aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que

nous étions encore en carrosse; ma mère me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, et sans vouloir prendre aucune nourriture; la fièvre augmenta, et on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mère, qui ne me quittait point, était dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prières, et le nom d'Adélaïde qu'elle employait, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La première chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde ; ma mère, qui me l'avait ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourse qui était sur mon cœur, et où j'avais déjà mis son portrait : je l'en retirais pour la lire toutes les fois que j'étais seul.

Ma mère, dont le caractère était tendre, s'affligeait avec moi ; elle croyait d'ailleurs qu'il fallait céder à ma tristesse, et laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffrait que je lui parlasse d'Adélaïde ; elle m'en parlait quelquefois ; et, comme elle s'était aperçue que la seule chose qui me donnait de la consolation, était l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avait déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon,

mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyais pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisait tout craindre pour votre santé, et même pour votre vie. Je connaissais d'ailleurs l'humeur inflexible de votre père, qui ne vous rendrait jamais la liberté, tant qu'il craindrait que vous pussiez épouser mademoiselle de Lussan. Je me résolus de parler à cette généreuse fille : je lui fis part de mes craintes ; elle les partagea ; elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage. Il y avait long-temps que son père, offensé des procédés de M. de Comminge, la pressait de se marier : rien n'avait pu l'y déterminer jusque-là. Sur qui tombera votre choix ? lui demandai-je. Il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'était destiné.

Deux jours après cette conversation, j'appris que le marquis de Benavidés avait été préféré à ses concurrens; tout le monde en fut étonné, et je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure désagréable, qui le devient encore davantage par son peu d'esprit et par l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adélaïde;

je la vis pour lui en parler dans la maison de la comtesse de Gerlande, où je l'avais vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuse ; mais il faut me marier ; et, depuis que je sais que c'est le seul moyen de délivrer monsieur votre fils, je me reproche tous les momens que je diffère. Cependant ce mariage, que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver, par mon choix, que son intérêt était le seul motif qui me déterminait. Plaignez-moi ; je suis digne de votre pitié, et je tâcherai de mériter votre estime, par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mère m'apprit encore qu'Adélaïde avait su, par mon père même, que j'avais brûlé nos titres ; il le lui avait reproché publiquement le jour qu'il avait perdu son procès ; elle m'a avoué, me disait ma mère, que ce qui l'avait le plus touchée, était la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passaient dans de pareilles conversations ; et, quoique ma mélancolie fût extrême, elle avait cependant je ne sais quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mère reçut ordre de mon

père de retourner auprès de lui; il n'avait presque pris aucune part à ma maladie; la manière dont il m'avait traité avait éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mère me pressa de partir avec elle; mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, et elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois; il me passa dès lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, et je l'aurais fait, si je n'avais été retenu par l'amitié que j'avais pour ma mère. Il me venait toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtait.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrais du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle était, un homme qui était à moi depuis mon enfance, et qui m'était venu retrouver pendant ma maladie; il avait été à Bagnères avec moi; il connaissait Adélaïde; il me dit même qu'il avait des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, et les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir. Il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Benavidés n'y était

plus, qu'il avait emmené sa femme, peu de temps après son mariage, dans des terres qu'il avait en Biscaye. Mon homme, qui se nommait Saint-Laurent, me l'écrivit, et me demanda mes ordres : je lui mandai d'aller en Biscaye sans perdre un moment. Le désir de voir Adélaïde s'était tellement augmenté par l'espérance que j'en avais conçue, qu'il ne m'était plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage : il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines et de tentatives inutiles, il avait appris que Benavidés avait besoin d'un architecte; qu'il s'était fait présenter sous ce titre, et qu'à la faveur de quelques connaissances qu'un de ses oncles qui exerçait cette profession lui avait autrefois données, il s'était introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que madame de Benavidés m'a reconnu; du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite qu'elle menait la vie du monde la plus triste et la plus retirée; que son mari ne la quittait presque jamais; qu'on disait dans la maison qu'il en était très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie; qu'il la portait si loin, que son frère n'avait la liberté de voir madame

de Benavidés que quand il était présent.

Je lui demandai qui était ce frère : il me répondit que c'était un jeune homme, dont on disait autant de bien que l'on disait de mal de Benavidés ; qu'il paraissait fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de madame de Benavidés, et le désir de la voir, m'occupaient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avait pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés. Il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement ; je lui ai promis de lui en mener un ; il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mère que j'allais passer quelque temps chez un de mes amis, et je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissaient point sur madame de Benavidés ; j'eusse voulu savoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardait. Saint-Laurent n'était pas en état de me satisfaire ; il ne l'avait vue que très-peu. Elle passait les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimait beaucoup : cet article m'intéressa particulièrement ; ce chien venait de moi, je me flattai que c'était pour cela qu'il était aimé ; quand on

est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses, qui échappent dans le bonheur; le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmait souvent les emportemens de son frère, et qu'on était persuadé que, sans lui, Adélaïde serait encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, et à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce serait un faible motif pour vous retenir; mais vous exposeriez la sienne. C'était un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étais persuadé de bonne foi que ce bien me suffirait : aussi me promis-je à moi-même, et promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeait.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avaient paru plusieurs années; je fus présenté à Benavidés, qui me mit aussitôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devait conduire des ouvriers. Il y avait plusieurs jours que mon travail était commencé, sans que j'eusse encore vu madame de Benavidés; je la vis enfin un soir pas-

ser sous les fenêtres de l'appartement où j'étais, pour aller à la promenade : elle n'avait que son chien avec elle; elle était négligée; il y avait dans sa démarche un air de langueur; il me semblait que ses beaux yeux se promenaient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu! que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit, je ne pouvais plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur savait que c'était elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi; j'en devais être bien aise, puisque j'étais sûr que, si j'en étais reconnu, elle m'obligerait à partir. Cependant je m'en affligeai; je sortis de cette chapelle avec plus de trouble et d'agitation que je n'y étais entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connaître; mais je sentais que je n'aurais pas la force de résister à une occasion, si elle se présentait.

La vue du jeune Benavidés me donnait aussi une espèce d'inquiétude : il venait me voir travailler assez souvent; il me traitait, malgré la distance qui paraissait être entre lui et moi,

avec une familiarité dont j'aurais dû être touché : je ne l'étais cependant point. Ses agrémens et son mérite, que je ne pouvais m'empêcher de voir, retenaient ma reconnaissance; je craignais en lui un rival; j'apercevais dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressemblait trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause; et, ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : Vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je m'aperçois que vous êtes plongé vient de quelque peine de cœur; dites-le moi; si je puis quelque chose pour vous, je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grâce dom Gabriel (c'était son nom) des offres qu'il me faisait. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux; mais je lui dis que ma fortune était telle, qu'il n'y avait que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venais d'avoir; je conclus

que dom Gabriel était amoureux, et qu'il l'était de sa belle-sœur : toutes ses démarches, que j'examinais avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyais attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardais moi-même. Je n'étais cependant pas jaloux; mon estime pour Adélaïde éloignait ce sentiment de mon cœur. Mais pouvais-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendait des soins, même des services, ne lui fît sentir d'une manière plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avait causé que des peines!

J'étais dans cette disposition, lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignais, Adélaïde menée par dom Gabriel. Je ne sais, lui disait-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, madame, en la regardant, que, si vous daignez jeter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaïde, frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, et sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisait mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive

douleur. Adélaïde n'avait pas daigné même jeter un regard sur moi; elle m'avait refusé jusqu'aux marques de sa colère. Que lui ai-je fait? disais-je; il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais, si elle m'aimait encore, elle me pardonnerait un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je concluais ensuite que, puisque Adélaïde ne m'aimait plus, il fallait qu'elle aimât ailleurs. Cette pensée me donna une douleur si vive et si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venait de temps en temps me voir, entra et me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous? me dit-il, que vous est-il arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus! répétai-je; est-il bien possible? Hélas! que j'avais tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par combien de peines, par combien de tourmens ne rachèterais-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférais à tout, ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissait mon cœur d'une si douce joie!

Je fus encore long-temps à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes; il sut enfin ce qui m'était arrivé: Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous

me contez, qui doive vous jeter dans le désespoir où vous êtes; madame de Benavidès est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence; que savez-vous même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé ? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement : il faut, ajoutai-je, que je la voie; il faut que je lui reproche son changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devait-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ! que ne me laissait-elle dans cette prison ! j'y étais heureux, puisque je croyais être aimé.

Saint-Laurent, qui craignait que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étais, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avais pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre : je condamnais mes soupçons; je les reprenais; je me trouvais injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendait malheureuse. Je me reprochais dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle : Si je n'en suis plus aimé, disais-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure ? Je veux tâcher de lui parler; mais

ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution. Il fut conclu que je partirais aussitôt que je lui aurais parlé ; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il fallait prendre le temps que dom Gabriel irait à la chasse, où il allait assez souvent, et celui où Benavidès serait occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travaillait certains jours de la semaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerais comme à mon ordinaire, et que je commencerais à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage ; j'avais presque, sans m'en apercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendrait encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendais me donnaient une émotion que je pouvais à peine soutenir ; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, et chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin, ce moment. Je montais, comme à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entrait dans son ap-

partement. Je ne doutai pas qu'elle ne fût seule : je savais que dom Gabriel était sorti dès le matin, et j'avais entendu Benavidés dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle ; elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'aperçut ; mais, la retenant par sa robe : Ne me fuyez pas, lui dis-je, madame ; laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir ; cet instant passé, je ne vous importunerai plus ; j'irai, loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai causés, et de la perte de votre cœur. Je souhaite que dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise et le trouble avaient jusque-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, et jetant un regard sur moi : Quoi ! me dit-elle, vous osez me faire des reproches? vous osez me soupçonner, vous ?...

Ce seul mot me précipita à ses pieds : Non, ma chère Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense ; pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, et que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde ;

voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez; mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étais resté à ses genoux; ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes. J'y étais encore, quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre; il ne me vit pas plus tôt aux genoux de sa femme, que, venant à elle l'épée à la main : Tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'aurait tuée infailliblement, si je ne me fusse jeté au-devant d'elle : je tirai en même temps mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimais pas assez la vie pour me défendre, mais je haïssais trop Benavidés pour la lui abandonner; d'ailleurs, ce qu'il venait d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissait plus l'usage de la raison; j'allai sur lui; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de madame de Benavidés avaient attirés, entrèrent dans ce moment; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître; plusieurs se jetèrent sur moi; ils me désarmèrent, sans que je fisse au-

cun effort pour me défendre. La vue de madame de Benavidés, qui était à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissait de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avais plongé madame de Benavidés. La mort de son mari, que je croyais alors tué à ses yeux, et tué par moi, ne pouvait manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point! j'avais causé ses premiers malheurs, et je venais d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentais l'état où je l'avais laissée, tout le ressentiment dont elle devait être animée contre moi; elle me devait haïr, je l'avais mérité. La seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu. L'idée d'être pris pour un scélérat, qui dans toute autre occasion m'aurait fait frémir, ne m'étonna point : et Adélaïde était pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui était cependant troublée par l'impatience que j'avais d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il en s'approchant; je viens par ordre de madame de Benavidés; elle a eu assez d'estime pour moi

pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, aurait-elle pensé différemment, si elle m'avait bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance; je vous sauverai et je la sauverai, si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour; je dois justifier madame de Benavidés, et je le ferais aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. Ce projet pourrait avoir lieu, me répondit dom Gabriel, si mon frère était mort, comme je vois que vous le croyez; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, et le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par là qu'il l'a soupçonnée, et que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra madame de Benavidés? m'écriai-je; non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, et à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Eh bien! lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut, et que son intérêt le demande. J'espérais,

en sacrifiant ma vie, lui donner du moins quelque pitié; je ne méritais pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à dom Gabriel; vous êtes généreux; son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me répliqua t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudrait pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirais payé, si je pouvais encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, et me fit traverser les cours du château. J'étais si plein de rage contre moi-même, que, par un sentiment de désespéré, j'aurais voulu être encore plus malheureux que je n'étais.

Dom Gabriel m'avait conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'était qu'à un quart de lieue du château : Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire; voilà une lettre pour un religieux de la maison, à qui vous pouvez vous confier. J'er-

rai encore long-temps autour du château; je ne pouvais me résoudre à m'en éloigner; mais le désir de savoir des nouvelles d'Adélaïde me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce religieux, après avoir lu la lettre de dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement et le sang qu'il aperçut sur mes habits lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandait, quand il me vit tomber en faiblesse; un domestique qu'il appela, et lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maison pour visiter ma plaie; elle s'était extrêmement envenimée par le froid et par la fatigue que j'avais soufferts.

Quand je fus seul avec le père à qui j'étais adressé, je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent; j'avais jugé qu'il s'y serait réfugié : je ne m'étais pas trompé; il vint avec l'homme que j'avais envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il sut que j'étais blessé; il s'approcha de mon lit pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est madame de Benavidés; sachez ce qui se passe; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, et songez que ce que je souffre est

mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitais; il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuse : on fut obligé de me faire de grandes incisions : mais les ma de l'esprit me laissaient à peine sentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avais vue, en sortant de sa chambre, fondant en larmes, couchée sur le plancher, auprès de son mari que j'avais blessé, ne me sortait pas un moment de l'esprit : je repassais les malheurs de sa vie, je me trouvais partout : son mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étaient faits pour moi, et je venais de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappelais ensuite la jalousie que je lui avais marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvais me la pardonner. Adélaïde me devait regarder comme indigne de ses bontés; elle devait me haïr. Cette idée, si douloureuse, si accablante, je la soutenais par la rage dont j'étais animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours; il me dit que Benavidés était très-mal de sa

blessure, que sa femme paraissait inconsolable, que dom Gabriel faisait mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étaient pas propres à me calmer : je ne savais ce que je devais désirer; tous les événemens étaient contre moi; je ne pouvais même souhaiter la mort : il me semblait que je me devais à la justification de madame de Benavidés.

Le religieux qui me servait prit pitié de moi : il m'entendait soupirer continuellement; il me trouvait presque toujours le visage baigné de larmes. C'était un homme d'esprit, qui avait été long-temps dans le monde, et que divers accidens avaient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours; il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit; il gagna peu à peu ma confiance; peut-être aussi ne la dut-il qu'au besoin que j'avais de parler et de me plaindre. Je m'attachais à lui à mesure que je lui contais mes malheurs; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pouvais consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté : je lui répétais mille fois les mêmes choses; il m'écoutait, il entrait dans mes sentimens.

C'était par son moyen que je savais ce qui se passait chez Benavidés. Sa blessure le mit long-

temps dans un très-grand danger; il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par dom Jérôme : c'était le nom de ce religieux. Il me dit ensuite que tout paraissait tranquille dans le château, que madame de Benavidés vivait encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé était très-languissante; il ajouta qu'il fallait que je me disposasse à m'éloigner aussitôt que je le pourrais, que mon séjour pouvait être découvert, et causer de nouvelles peines à madame de Benavidés.

Il s'en fallait bien que je fusse en état de partir : j'avais toujours la fièvre; ma plaie ne se refermait point. J'étais dans cette maison depuis deux mois, quand je m'aperçus un jour que dom Jérôme était triste et rêveur : il détournait les yeux, et n'osait me regarder; il répondait avec peine à mes questions. J'avais pris beaucoup d'amitié pour lui; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allais lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, entrant dans ma chambre, me dit que dom Gabriel était dans la maison, qu'il venait de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant dom Jérôme; et vous ne m'en dites rien! Pourquoi ce mystère? Vous me faites trembler! Que fait madame de Benavidés? Par pitié, tirez-moi de la

cruelle incertitude où je suis. Je voudrais pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin dom Jérôme en m'embrassant. Ah! m'écriai-je, elle est morte! Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur! Vous ne me répondez point? hélas! je n'ai donc plus d'espérance? Non, ce n'est point Benavidés, reprenais-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein; sans mon amour, elle vivrait encore. Adélaïde est morte! je ne la verrai plus! je l'ai perdue pour jamais! Elle est morte, et je vis encore! Que tardé-je à la suivre, que tardé-je à la venger! mais non, ce serait me faire grâce que de me donner la mort; ce serait me séparer de moi-même qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étais fit rouvrir ma plaie qui n'était pas encore bien fermée; je perdis tant de sang, que je tombai en faiblesse; elle fut si longue, que l'on me crut mort; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandais pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginais presque un plai-

sir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étais.

Je souhaitai de voir dom Gabriel, parce que sa vue devait encore augmenter ma peine; je priai dom Jérôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez long-temps sans nous parler; il me regardait avec des yeux pleins de larmes. Je rompis enfin le silence : Vous êtes bien généreux, monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine? Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines et les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous satisfaire; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas seul à plaindre; mais je suis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avais jamais vu madame de Benavidés, quand elle devint ma belle-sœur. Mon frère, que des affaires considérables avaient attiré à

Bordeaux, en devint amoureux; et, quoique ses rivaux eussent autant de naissance et de bien, et lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sais par quelle raison le choix de madame de Benavidès fut pour lui. Peu de temps après son mariage, il la mena dans ses terres; c'est là où je la vis pour la première fois. Si sa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des grâces de son esprit et de son extrême douceur, que mon frère mettait tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avais alors pour une très-aimable personne dont j'étais tendrement aimé, me faisait croire que j'étais à l'abri de tant de charmes; j'avais même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le père de ma maîtresse, offensé des refus de mon frère, ne m'avait donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, et m'avait déclaré, et à sa fille, que, ce temps expiré, il la marierait à un autre.

L'amitié que madame de Benavidès me témoignait, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allais souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, et j'étais arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps qui m'avait été prescrit s'écoulait; j'avais reçu

plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressaient d'agir; les réponses que je lui faisais ne la satisfirent pas; il s'y glissait, sans que je m'en aperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée; et le dépit, joint aux instances de son père, la détermina à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproches, était tendre; elle finissait en me priant de ne la voir jamais. Je l'avais beaucoup aimée, je croyais l'aimer encore; je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdais: je craignais qu'elle ne fût malheureuse, et je me reprochais d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupaient; j'y rêvais tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaissez, quand je fus abordé par madame de Benavidès. Elle s'aperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié. Une secrète répugnance me retenait: je ne pouvais me résoudre à lui dire que j'avais été amoureux; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens se passaient dans mon cœur, sans que je les démêlasse: je n'avais encore osé approfondir ce

que je sentais pour ma belle-sœur. Je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de mademoiselle de N..... Que ne m'avez-vous parlé plus tôt? me dit-elle. Peut-être aurais-je obtenu de monsieur votre frère le consentement qu'il vous refusait. Mon Dieu! que je vous plains, et que je la plains! elle sera assurément malheureuse. La pitié de madame de Benavidés pour mademoiselle de N..... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; et, pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de mademoiselle de N..... avait du mérite, de la naissance, qu'il tenait un rang considérable dans le monde, et qu'il y avait apparence que sa fortune deviendrait encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation : je m'aperçus même qu'elle avait peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup ce que je n'avais

pas voulu voir jusque-là, que j'étais amoureux de ma belle-sœur, et je crus voir qu'elle avait une passion dans le cœur : je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avais pas fait attention, son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens, dans un âge comme le sien. Son extrême mélancolie, que j'avais attribuée aux mauvais traitemens de mon frère, me parut alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même temps à mon esprit ! Je me trouvais amoureux d'une personne que je ne devais point aimer, et cette personne en aimait un autre. Si elle n'aimait rien, disais-je, mon amour, quoique sans espérance, ne serait pas sans douceur ; je pourrais prétendre à son amitié, elle m'aurait tenu lieu de tout; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentais que je devais faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, et que l'honneur ne me permettait pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, et je rentrai au château, pour dire à mon frère que j'étais obligé de partir; mais la vue de madame de Benavidés arrêta mes résolutions. Cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui

étais utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là ; je trouvai en vous un air et des manières qui démentaient la condition sous laquelle vous paraissiez. Je vous marquai de l'amitié ; je voulus entrer dans votre confidence ; mon dessein était de vous engager ensuite à peindre madame de Benavidés ; car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisait, j'étais toujours dans la résolution de m'éloigner, et je voulais, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondites à mes avances me fit voir que je ne pouvais rien espérer de vous, et j'étais allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frère. Jugez de ma surprise, quand, à mon retour, j'appris tout ce qui s'était passé. Mon frère, qui était très-mal, gardait un morne silence, et jetait de temps en temps des regards terribles sur madame de Benavidés. Il m'appela aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi ; faites-la conduire dans son appartement, et donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose ; mais M. de Benavidés m'interrompit au premier mot : Faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir : je m'approchai de ma belle-sœur ; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre ; elle avait entendu les ordres que son mari m'avait donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avaient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur : je n'osais y répondre dans le lieu où nous étions, mais elle ne fut pas plus tôt dans sa chambre que la regardant avec beaucoup de tristesse : Quoi ! lui dis-je, madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi, qui sens vos peines comme vous-même, moi, qui donnerais ma vie pour vous ? Je frémis de le dire ; mais je crains pour la vôtre ; retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr ; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sais si M. de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle ; je sais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, et je le remplirai, quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, et reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre ; allez retrouver votre frère ; une plus longue conversa-

tion pourrait lui être suspecte, revenez ensuite le plus tôt que vous pourrez.

Je sortis, comme madame de Benavidés le souhaitait. Le chirurgien avait ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Benavidés; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes : je désirais de savoir ce qu'elle avait à me dire, et je craignais de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avait connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi! m'écriai-je à cet endroit du récit de dom Gabriel, j'avais touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, et je l'ai perdue! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avaient été retenues jusque-là par l'excès de mon désespoir, commencèrent à couler.

Oui, continua dom Gabriel, vous en étiez aimé. Quel fonds de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente! Je sentais qu'elle appuyait avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle; elle m'avoua qu'elle vous avait reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez; qu'elle vous avait écrit, pour

vous ordonner de partir, et qu'elle n'avait pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avait surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avait voulu la tuer, et que c'était en la défendant que vous aviez blessé M. de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle ; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend : car, je le connais, dans la crainte de m'exposer, il souffrirait les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faiblesse, répliqua-t-elle ; mais vous avez dû voir que, si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, et que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier; je sais trop, par moi-même, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudrait. Je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, et pour délivrer le comte de Comminge ; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans

oser jeter les yeux sur madame de Benavidés; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avais à faire. Mon parti était pris de vous délivrer; mais je ne savais pas si je ne devais pas fuir moi-même. Ce que j'avais souffert, pendant le récit que je venais d'entendre, me faisait connaître à quel point j'étais amoureux. Il fallait m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu; mais il y avait de la cruauté d'abandonner madame de Benavidés, seule, entre les mains d'un mari qui croyait en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir madame de Benavidés, et à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'apercevoir que son affliction était encore augmentée, et je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avais donnée de mes sentimens : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causait.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frère, qui augmentait, et qui faisait tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avais perdu M. de Benavidés, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'aurait été moins sensible; mais la part que j'aurais à celui-ci me la ren-

drait tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire ; je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué ; s'il vit, j'espère qu'il connaîtra mon innocence, et qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, madame, que je tâche de mériter la vôtre. Je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir : je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sais même si je pourrai en triompher ; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais ; j'aurais même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenait ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurais trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandait en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, et je me rendrai digne de la vôtre, par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement, en la quittant, plus tranquille que je n'avais été depuis que je la connaissais. Bien loin de la fuir, je voulus,

par les engagemens que je prendrais avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumais peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié; je lui disais naturellement le progrès que je faisais; elle m'en remerciait comme d'un service que je lui aurais rendu; et, pour m'en récompenser, elle me donnait de nouvelles marques de sa confiance; mon cœur se révoltait encore quelquefois, mais la raison restait là plus forte. Mon frère, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin : il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'était pas encore en état de quitter la chambre, que madame de Benavidés tomba malade à son tour. Sa jeunesse la tira d'affaire, et j'eus lieu d'espérer que sa maladie avait attendri son mari pour elle; quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal, il demandait de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençait à se mieux porter, quand M. de Benavidés me fit appeler. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderait ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma

place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, et vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurais eu pour mon père, et il m'en a tenu lieu; je n'avais d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitait de moi : il fallut donc me résoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettait en droit de lui parler sur madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avais ébranlé; je crus même le voir attendri. J'ai aimé madame de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le temps et la conduite qu'elle aura à l'avenir effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'était le moyen de rappeler ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnait; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie. Je sais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Benavidés; mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frère. Un des prin-

cipaux domestiques de la maison, à qui je me confiais, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourrait la regarder, et de m'en instruire. Après ces précautions, que je crus suffisantes, je pris la route de Saragosse. Il y avait près de quinze jours que j'y étais arrivé, que je n'avais eu encore aucune nouvelle : ce long silence commençait à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique, qui m'apprenait que, trois jours après mon départ, M. de Benavidés l'avait mis dehors et tous ses camarades, et qu'il n'avait gardé qu'un homme, qu'il me nomma, et la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, et, sans m'embarrasser des affaires dont j'étais chargé, je pris sur-le-champ la poste.

J'étais à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de madame de Benavidés; mon frère, qui me l'écrit lui-même, m'en parait si affligé, que je ne saurais croire qu'il y ait eu part. Il me mande que l'amour qu'il avait pour sa femme l'avait emporté sur sa colère; qu'il était près de lui pardonner, quand la mort la lui avait ravie; qu'elle était retombée peu après mon départ, et qu'une fièvre violente l'avait emportée le cinquième jour. J'ai su, depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de dom Jérôme, qu'il

est plongé dans la plus affreuse mélancolie; il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua dom Gabriel; les lieux où j'ai vu la malheureuse madame de Benavidés, et où je ne la verrais plus, ajouteraient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentimens; et je ne sais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler; je ne pus lui répondre, ma voix était étouffée par mes soupirs et par mes larmes; il en répandait aussibien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, et je restai seul : ce que je venais d'entendre augmentait l'impatience que j'avais de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur. Le désir d'exécuter ce projet hâta ma guérison : après avoir langui si long-temps, mes forces commencèrent à revenir, ma blessure se ferma, et je me vis en état de partir en peu de temps. Les adieux de dom Jérôme et de moi furent, de sa part, remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurais voulu y répon-

dre; mais j'avais perdu ma chère Adélaïde, et je n'avais de sentiment que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle. J'écrivis à ma mère par Saint-Laurent, à qui j'avais fait croire que j'attendrais la réponse dans le lieu où j'étais. Cette lettre contenait un détail de tout ce qui m'était arrivé; je finissais en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutais que j'avais cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendait que la mort; enfin, je la priais de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, et je lui recommandais Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avais d'argent; je ne gardai que ce qui m'était nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de madame de Benavidès, et son portrait que j'avais toujours sur mon cœur, étaient le seul bien que je m'étais réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins, sans presque m'arrêter, à l'abbaye de la T..... Je demandai l'habit en arrivant; le père abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture et les austérités ne me paraissaient pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupait si entièrement, que je nc m'étais pas même

aperçu du changement de nourriture et de ces austérités dont on me parlait.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, et je fus reçu. L'assurance que j'avais par-là que mes larmes ne seraient point troublées, et que je passerais ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espèce de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnait toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnaient, me laissaient tout entier à cette douleur qui m'était devenue si chère, qui me tenait presque lieu de ce que j'avais perdu. Je remplissais les exercices du cloître, parce que tout m'était également indifférent; j'allais tous les jours dans quelque endroit écarté des bois; là, je relisais cette lettre, je regardais le portrait de ma chère Adélaïde; je baignais de mes larmes l'un et l'autre, et je revenais le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avait trois années que je menais cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux; il était déjà couché sur la cendre, et on allait lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon père, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étais plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimais et j'étais aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusque dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvait m'inspirer que de la haine fut préféré, parce qu'il ne pouvait lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étais pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, sans autre consolation que celle que tâchait de me donner celui qui était chargé

de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisait souffrir, avait encore la cruauté d'insulter à ma misère : mais, que dis-je, ô mon Dieu ! j'ose appeler cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir ! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurais que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté. Le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, et m'apprit que j'avais passé pour morte dès l'instant qu'on m'avait enfermée. La crainte des discours que mon aventure ferait tenir de moi me fit penser à la retraite ; et, pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savait aucune nouvelle de la seule personne qui pouvait me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avais choisi, et où j'avais été élevée, n'était qu'à quelques lieues d'ici : j'étais en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église. A peine y étais-je, que je distinguai, parmi ceux qui chantaient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur : je crus être séduite par la force de mon imagination ; je m'approchai, et, malgré le chan-

gement que le temps et les austérités avaient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu! à cette vue! de quel trouble ne fus-je point agitée! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! et vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermait ce que j'aimais; et, pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon père; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admise dans votre maison; vous m'y reçûtes. Quelle était la disposition que j'apportais à vos saints exercices? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimait. Dieu qui voulait, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettait sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtais à respirer le même air et à être dans le même lieu. Je m'attachais à tous ses pas, je l'aidais dans son travail autant que mes forces pouvaient me le permettre, et je me trouvais dans ces momens payée de tout ce que je souffrais. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître:

mais quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avait fait perdre le mien ; sans cette crainte, j'aurais peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyais qui était toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la règle du saint fondateur qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivais, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étais liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusait, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvaient me trahir. Il me semblait, depuis ce moment, que j'allais le perdre ; cette idée ne m'abandonnait plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivais partout ; et, si j'étais quelques heures sans le voir, je croyais que je ne le verrais plus.

Voici le moment heureux que Dieu avait préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avait quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé

à regarder quelque chose qu'il avait tiré de son sein. Sa rêverie était si profonde, que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenait, sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avais tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui; je crus que cet amour, que je portais jusqu'au pied des autels, avait attiré la vengeance céleste sur celui qui en était l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner au pied de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'était pour lui que je vous priais, c'était pour lui que je versais des larmes, c'était son intérêt qui m'amenait à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse; ma prière, toute insuffisante, toute profane qu'elle était encore, ne fut pas rejetée; votre grâce se fit sentir à mon cœur. Je goûtai, dès ce moment, la paix d'une âme qui est avec vous, et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il con-

sidère ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice! Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prières de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné; et je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avait fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avait prononcé. Quelle expression pourrait représenter ce qui se passait alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étais prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avait parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avait retenu mes cris; mais, quand je compris qu'elle avait expiré, j'en fis de si douloureux, que les religieux vinrent à moi et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenais les mains que j'arrosais de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adélaïde, m'é-

criai-je, et je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été si long-temps auprès de moi, et mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous séparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon père, ajoutai-je, en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle; le père abbé, attendri de ce spectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres et les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenais étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans une cellule, où le père abbé me suivit; il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir semblait s'accroître par les consolations qu'on voulait me donner. Rendez-moi, lui disais-je, Adélaïde; pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux; par pitié, ajoutai-je, en me jetant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir! que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troublerait votre repos? Souffrez que j'aille dans l'ermitage attendre la mort. Ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; et vous, mon père, je vous demande cette dernière grâce, promettez-moi

que le même tombeau unira nos cendres : je vous promettrai, à mon tour, de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le père abbé, par compassion et peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN DES MÉMOIRES DE COMMINGE.

LE

SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

LE

SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Monsieur de Vienne, issu d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, n'eut qu'une fille de son mariage avec mademoiselle de Chauvirey.

La naissance, la richesse, et surtout la beauté de mademoiselle de Vienne, lui donnèrent pour amans déclarés tous ceux qui pouvaient prétendre à l'alliance de M. de Vienne. M. de Granson, dont la naissance n'était pas inférieure, fut préféré à ses rivaux. Quoique aimable et amoureux, il n'avait point touché le cœur de mademoiselle de Vienne; mais la vertu prit la place des sentimens. Elle remplissait ses devoirs d'une manière si naturelle, que M. de

Granson put se croire aimé : un bonheur qui ne lui coûtait plus de soins ne le satisfit pas long-temps.

A peine une année s'était écoulée depuis son mariage, qu'il chercha, dans de nouveaux amusemens, des plaisirs moins tranquilles. Madame de Granson vit l'éloignement de son mari avec quelque sorte de peine ; les intérêts de la beauté ne sont guère moins chers à une jeune personne que ceux de son cœur.

Elle était, depuis son enfance, liée d'une tendre amitié avec la comtesse de Beaumont, sœur de M. de Canaple. Un jour que la compagnie avait été nombreuse chez madame de Granson, et que madame de Beaumont s'était aperçue qu'elle ne s'était prêtée à la conversation que par une espèce d'effort :- J'ai envie, lui dit madame de Beaumont, aussitôt qu'elles furent seules, de deviner ce qui vous rend si distraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit madame de Granson ; laissez-moi vous cacher une faiblesse dont je suis honteuse. Vous avez tort de l'être, répliqua madame de Beaumont ; vos sentimens sont raisonnables ; M. de Granson a fait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer de vous ; il fait présentement tout ce qu'il faut pour vous donner de la jalousie. Je vous assure, dit madame de Granson, que, si j'aimais mon mari

de la façon que vous le pensez, je ne serais point honteuse de me trouver sensible à sa conduite présente; mais je ne l'ai jamais aimé qu'autant que le devoir l'exigeait; son cœur n'est point nécessaire au bonheur du mien; c'est le mépris de ce que je puis avoir d'agrémens qui m'irrite. Je suis humiliée qu'une année de mariage ait éteint l'amour de mon mari, et je me reproche de me trouver des sentimens qui ne sont excusables que lorsque la tendresse les fait naître.

Monsieur votre frère, qui ne m'a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la passion de M. de Granson, et à qui, dans les commencemens de notre mariage, il a peut-être vanté son bonheur, sera bien étonné de le trouver, à son retour, amoureux d'une autre femme. Il devrait en être étonné, dit madame de Beaumont, et je vous assure cependant qu'il ne le sera pas; il croit qu'on ne peut être long-temps amoureux et heureux; mais aussi il est bien éloigné de penser, comme la plupart des hommes, qu'on peut, sans intéresser la probité, manquer à une femme; il est persuadé, au contraire, qu'on ne saurait mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble souvent toute la vie d'une malheureuse à qui l'on a persuadé qu'on l'aimerait toujours. Aussi, ajouta madame

de Beaumont, mon frère ne s'est-il jamais permis d'engagement sérieux.

Je suis tout-à-fait fâchée, répondit madame de Granson, de tout ce que vous m'apprenez : la liaison qui est entre M. de Canaple et M. de Granson, et celle qui est entre vous et moi, m'avaient fait naître l'espérance d'en faire mon ami; mais je crains qu'il ne soit aussi inconstant en amitié, qu'il l'est en amour. Ce n'est pas la même chose, répliqua madame de Beaumont; l'amitié n'a point comme l'amour un but déterminé; et c'est ce but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frère; mais je doute qu'il s'empresse d'être de vos amis; il craint de voir les femmes qu'il pourrait aimer, et vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte; je crois même que, quoiqu'il soit fort aimable, il ne vous le paraîtra point du tout; car il faut encore vous dire ce petit trait de son caractère; son esprit ne se montre jamais mieux que quand il n'a rien à craindre pour son cœur. C'est-à-dire, répliqua madame de Granson, qu'il fait injure toutes les fois qu'il cherche à plaire, et qu'il faudrait l'en haïr. En vérité, vous avez un frère bien singulier, et, si vous lui ressembliez, je ne vous aimerais pas autant que je vous aime.

Quand madame de Granson fut seule, elle ne

put s'empêcher de repasser dans son esprit tout ce qu'elle venait d'entendre sur le caractère de M. de Canaple. Il croit donc, disait-elle, qu'il n'a qu'à aimer pour être aimé. Ah! que je lui prouverais bien le contraire, et que j'aurais de plaisir à mortifier sa vanité! Ce sentiment, que madame de Granson ne se reprochait pas, l'occupait plus qu'il ne méritait. Elle s'informait, avec quelque sorte d'empressement, du temps où M. de Canaple devait venir.

Ce temps ne tarda guère. M. de Granson annonça à sa femme l'arrivée de son ami, et la pria de trouver bon qu'ils logeassent ensemble, comme ils avaient toujours fait. A quelques jours de là, il lui présenta M. de Canaple. Peu d'hommes étaient aussi bien faits que lui; toute sa personne était remplie de grâce, et sa physionomie avait des charmes particuliers dont il était difficile de se défendre.

Madame de Granson, quoique prévenue sur son caractère, ne put s'empêcher de le voir tel qu'il était. Pour lui, ses yeux seuls la trouvèrent belle; et, dans cette situation où il ne craignait rien pour son repos, il ne contraignit point le talent qu'il avait naturellement de plaire. Attentif, rempli de soins, il voyait madame de Granson à toutes les heures, et il se montrait toujours avec de nouvelles grâces; elles

ne pourrais me résoudre à rendre malheureuse une femme dont je serais aimé, et que j'aurais mise en droit de compter sur ma tendresse.

Cependant, madame de Granson, toujours obligée à voir M. de Canaple, ne pouvait se guérir de son inclination pour lui. Elle résolut de passer une partie de l'été à Vermanton, dans une terre de son mari. M. de Granson, que la présence de sa femme contraignait un peu, consentit sans peine à ce qu'elle voulait; mais il ne la laissa pas long-temps dans sa solitude. Il se brouilla peu de temps après avec sa maîtresse. M. de Canaple profita de cette conjoncture, et lui représenta si vivement ce qu'il devait à sa femme, qu'il l'obligea de l'aller retrouver.

L'absence de M. de Canaple, et les reproches qu'elle ne cessait de se faire d'être sensible, malgré son devoir, pour un homme dont l'indifférence ne laissait même aucune excuse à sa faiblesse, avaient produit quelque effet. M. de Granson la trouva embellie, et il se remit à l'aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevait les empressemens de son mari avec plus de complaisance qu'elle n'avait encore fait; il lui semblait qu'elle lui devait ce dédommagement, et qu'elle n'en pouvait trop faire pour réparer le tort secret qu'elle se sentait.

Tant qu'elle avait été seule, elle avait évité,

sous ce prétexte, de recevoir du monde; la présence de M. de Granson le fit cesser, et attira dans le château tous les hommes et toutes les femmes de condition du voisinage. M. de Canaple, pressé par son ami, y vint aussi. Madame de Granson, qui s'était bien promis de ne le plus distinguer des autres, par le bien ou le mal traiter, le reçut et vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conseil qu'il avait donné, et se confirma par-là dans l'opinion où il était déjà, de la passion de madame de Granson pour son mari.

M. de Granson aimait les plaisirs; sa femme, attentive à lui plaire, se prêtait à tous les amusemens que la campagne peut fournir. On chassait, on allait à la pêche, et souvent on passait les nuits entières à danser. Le comte de Canaple faisait voir, dans tous ces différens exercices, sa bonne grâce et son adresse. Comme il n'aimait rien, il était galant avec toutes les femmes; il plaisait à toutes; et, parmi celles qui étaient chez madame de Granson, il y en avait plus d'une auprès de laquelle il eût pu réussir, s'il eût voulu; mais il était bien éloigné de le vouloir.

M. de Châlons, dont les terres étaient peu éloignées, vint des premiers voir monsieur et madame de Granson. Il avait fait ses premières

armes avec le comte de Canaple : ils se revirent avec plaisir, et renouèrent une amitié qui avait commencé dès leur plus tendre jeunesse. M. de Châlons engagea le comte de Canaple de venir passer quelque temps avec lui dans une terre qu'il avait à une lieue de Vermanton. La chasse était leur principale occupation : le comte de Canaple, entraîné à la poursuite d'un cerf, se trouva seul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connaissait toutes les routes, et qu'il se vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il était si tard, quand il y arriva, et celui qui lui ouvrit la porte était si endormi, qu'à peine put-il obtenir qu'il lui donnât de la lumière. Il monta tout de suite dans son appartement, dont il avait toujours une clef. La lumière qu'il portait s'éteignit dans le temps qu'il en ouvrit la porte; il se déshabilla et se coucha le plus promptement qu'il put.

Mais, quelle fut sa surprise, quand il s'aperçut qu'il n'était pas seul, et qu'il comprit, par la délicatesse d'un pied qui vint s'appuyer sur lui, qu'il était couché avec une femme. Il était jeune et sensible : cette aventure, où il ne comprenait rien, lui donnait déjà beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormait toujours, s'approcha d'une façon qu'il put juger très-avantageusement de la beauté de son corps.

De pareils momens ne sont pas ceux des réflexions. Le comte de Canaple n'en fit aucune, et profita du bonheur qui venait s'offrir à lui. Cette personne, qui ne s'était presque pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément; mais son sommeil ne fut pas respecté. Mon Dieu! dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir? La voix de madame de Granson, que le comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble et dans une agitation qu'il n'avait jamais éprouvés. Il regagna la place où il s'était mis d'abord, et attendit, avec une crainte qui lui ôtait presque la respiration, le moment où il pourrait sortir. Il sortit enfin, et si heureusement, qu'il ne fut vu de personne, et regagna la maison de M. de Châlons.

L'extase et le ravissement l'occupèrent d'abord tout entier. Madame de Granson se présentait à son imagination avec tous ses charmes; il se reprochait de n'y avoir pas été sensible; il lui en demandait pardon. Qu'ai-je donc fait jusqu'ici? disait-il. Ah! que je réparerai bien, par la vivacité de mes sentimens, le temps que j'ai perdu! Mais, ajoutait-il, me pardonnerez-vous mon indifférence? oublierez-vous que j'ai pu vous voir sans vous adorer?

La raison lui revint enfin, et lui fit connai-

tre son malheur. Il vit, avec étonnement et avec effroi, qu'il venait de trahir son ami, et de faire le plus sensible outrage à une femme qu'il respectait bien plus alors qu'il ne l'avait jamais respectée. Son âme était déchirée par la honte et le repentir, qu'il sentait pour la première fois. Il ne pouvait durer avec lui-même : cette probité, dont il avait fait une profession si délicate, s'élevait contre lui, lui exagérait son crime, et ne lui permettait aucune excuse.

J'ai donc mérité, disait-il, la haine de la seule femme que je ne pouvais aimer! Comment oserai-je me présenter à ses yeux? irai-je braver sa colère? irai-je la faire rougir de mon crime? non, il faut m'éloigner pour jamais, et lui donner, en me condamnant à une absence éternelle, la seule satisfaction que je puisse lui donner.

Cette résolution ne tenait pas long-temps; l'amour reprenait ses droits, et l'idée même de ce crime qu'il détestait ramenait malgré lui quelque douceur dans son âme. Il allait jusqu'à espérer qu'il ne serait jamais connu. Mais, si cette pensée le consolait, elle n'augmentait pas sa hardiesse. Comment osera-t-il la revoir en se sentant si coupable?

Madame de Granson ne s'était éveillée que long-temps après le départ du comte de Canaple. Elle avait été obligée de céder son appartement

à madame la comtesse d'Artois, qui avait passé chez elle en allant dans ses terres. M. de Granson était parti, avant l'arrivée de la duchesse, pour une affaire pressée, et avait assuré sa femme qu'il reviendrait la même nuit. Elle avait cru que, instruit par ses gens, il était venu la trouver dans l'appartement de M. de Canaple. Comme elle était prête de se lever, elle aperçut quelque chose dans son lit qui brillait, et vit avec surprise que c'était la pierre d'une bague qui avait été donnée par le roi, Philippe de Valois, au comte de Canaple, pour le récompenser de sa valeur, et qu'il ne quittait jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne savait que penser; les soupçons qui lui venaient dans l'esprit, l'accablaient de douleur. Il lui restait pourtant encore quelque incertitude; mais l'arrivée de M. de Granson ne la lui laissa pas longtemps.

Il vint dans la matinée, et vint en lui faisant mille caresses, et en lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre! Son malheur, qui n'était plus douteux, lui parut tel qu'il était; la pâleur de son visage et un tremblement général qui la saisit firent craindre à M. de Granson qu'elle ne fût malade; il le lui demanda avec inquiétude, et la pressa de se remettre au lit. Loin de l'écouter, elle

sortit avec précipitation d'un lieu qui lui rappelait si vivement sa honte.

Madame la comtesse d'Artois voulut partir cette même matinée. Madame de Granson ne fit nul effort pour la retenir. Le départ de M. de Granson, qui se crut obligé d'accompagner madame la comtesse d'Artois jusque chez elle, lui donna la triste liberté de se livrer à sa douleur; il n'y en eut jamais de plus sensible; elle se voyait offensée, de la manière la plus cruelle, par un homme qu'elle avait eu la faiblesse d'aimer. Elle s'en croyait méprisée, et cette pensée lui donnait tant de ressentiment contre lui, qu'elle le haïssait alors autant qu'elle l'avait aimé.

Quoi! disait-elle, cet homme qui craindrait de manquer à la probité, s'il laissait croire à une femme qu'il a de l'amour pour elle, cesse d'être vertueux pour moi seule! encore si j'avais dans mon malheur l'espérance de me venger! Mais il faut étouffer mon ressentiment pour en cacher la honteuse cause. Que deviendrais-je, grand Dieu, si ce funeste secret pouvait être pénétré?

Elle passa le jour et la nuit abîmée dans sa triste pensée. Son mari revint le lendemain, et avec lui plusieurs personnes de qualité, à qui il avait fait promettre de le venir voir. Madame

de Beaumont était du nombre. Dans toute autre circonstance, madame de Granson l'aurait vue avec plaisir : mais madame de Beaumont était sœur de M. de Canaple ; sa présence redoublait l'embarras de madame de Granson. Pour y mettre le comble, elle demanda à son amie des nouvelles de son frère. Madame de Granson répondit, en rougissant et d'un air interdit, qu'il n'était pas dans le château, et se pressa de changer de conversation.

Madame de Beaumont ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de la tristesse profonde où son amie était plongée. Ne me direz-vous point, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva baignée dans ses larmes, ce qui cause l'affliction où je vous vois ? Je ne le sais pas moi-même, répondit madame de Granson. Madame de Beaumont fit encore quelque instance ; mais elle vit si bien qu'elle augmentait le chagrin de son amie, qu'elle cessa de lui en parler.

Il y avait déjà plusieurs jours que M. de Canaple était absent. M. de Granson lui écrivit pour le presser de revenir. Il en conclut que madame de Granson n'était pas instruite ; et, pressé par le désir de la revoir, il se mit promptement en chemin ; mais, à mesure qu'il approchait, ses espérances s'évanouissaient et sa crainte augmentait, et peut-être serait-il retourné sur

ses pas, s'il n'avait été rencontré par un homme de la maison.

Il arriva si troublé, si éperdu, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Tout le monde était occupé au jeu. Madame de Granson seule rêvait dans un coin de la chambre ; il alla à elle d'un pas chancelant ; et, sans oser la regarder, dit quelques paroles mal articulées. Le trouble où elle était elle-même ne lui permit pas de faire attention à celui du comte de Canaple.

Ils gardaient le silence l'un et l'autre, quand elle laissa tomber un ouvrage qu'elle tenait ; il s'empressa pour le relever, et, en le lui présentant, sans en avoir le dessein, sa main toucha celle de madame de Granson. Elle la retira avec promptitude, et jeta sur lui un regard plein d'indignation. Il en fut terrassé, et, ne pouvant plus être maître de lui-même, il alla s'enfermer dans sa chambre. Ce lieu, où il avait été si heureux, présentait en vain des images agréables à son souvenir, il ne sentait que le malheur d'être haï.

La façon dont madame de Granson l'avait regardé, son air embarrassé, son silence, tout montrait qu'elle connaissait son crime. Hélas! disait-il, si elle pouvait aussi connaître mon repentir! Mais il ne m'est pas même permis de le lui montrer : il ne m'est pas permis de mourir

à ses pieds. Que je connaissais mal l'amour, quand je croyais qu'il ne subsistait qu'à l'aide des désirs! Ce n'est pas la félicité dont j'ai joui que je regrette; elle ne serait rien pour moi, si le cœur n'en assaisonnait le don. Un regard ferait mon bonheur. Il résolut ensuite de faire perdre à madame de Granson, par son respect et sa soumission, le souvenir de ce qui s'était passé, et de se conduire de façon qu'elle pût se flatter que lui-même ne s'en souvenait plus. L'amitié qui était entre lui et M. de Granson ne mettait point d'obstacle à son dessein. Il ne s'agissait pas d'être aimé, il voulait seulement n'être pas haï.

Madame de Beaumont apprit, à son retour de la promenade, l'arrivée de son frère; elle alla le chercher avec empressement. Ils se demandèrent compte l'un et l'autre de ce qu'ils avaient fait depuis qu'ils ne s'étaient vus; et ce fut pour la première fois que le comte de Canaple se déguisa à une sœur qu'il aimait tendrement.

Il eût cependant cédé au désir de parler de madame de Granson, s'il n'avait senti qu'il ne lui serait pas possible de prononcer ce nom comme il le prononçait autrefois. Madame de Beaumont prévint la question qu'il n'osait lui faire. Vous avez réussi, lui dit-elle; Granson

est plus amoureux de sa femme qu'il ne l'a jamais été. Elle est donc bien contente, dit M. de Canaple, avec un trouble qu'il eut de la peine à cacher ! Je n'y comprends rien, répliqua madame de Beaumont : elle aime son mari, elle en est aimée ; cependant elle a un chagrin secret qui la dévore, et qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent M. de Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyait que trop qu'il était l'auteur de ces larmes ; et la jalousie, qui commençait à naître dans son cœur contre un mari aimé, achevait de le désespérer. Il eût bien voulu rester seul ; mais il fallait rejoindre la compagnie. Malgré tous ses efforts, il parut d'une tristesse qui fut remarquée par madame de Granson : celle où elle était plongée elle-même en devint un peu moindre.

On soupa; on passa la soirée à différens jeux; le hasard plaça toujours M. de Canaple auprès de madame de Granson. Il ne pouvait s'empêcher d'attacher les yeux sur elle ; mais il les baissait d'un air timide dès qu'elle s'en apercevait, et il semblait lui demander pardon de son audace.

Il se rappela qu'elle lui avait écrit autrefois quelques lettres, qu'il avait gardées. L'impatience de les relire ne lui permit pas d'attendre

son retour à Dijon. Il envoya un valet de chambre chercher la cassette qui les renfermait. Ces lettres lui paraissaient alors bien différentes de ce qu'elles lui avaient paru autrefois. Quoiqu'elles ne continssent que des bagatelles, il ne pouvait se lasser de les relire. Les témoignages d'amitié qui s'y trouvaient lui donnèrent d'abord un plaisir sensible; mais ce plaisir fut de peu de durée; il n'en sentait que mieux la différence du traitement qu'il éprouvait alors.

Madame de Granson était pourtant moins animée contre lui. La conduite respectueuse qu'il avait avec elle, faisait peu à peu son effet; mais elle ne diminuait ni sa honte ni son embarras; peut-être même en étaient-ils augmentés. M. de Granson y mettait le comble par les empressemens peu ménagés qu'il avait pour elle. Il en coûtait à sa modestie d'y répondre; et n'y répondre point, c'eût été une espèce de faveur pour le comte de Canaple, qui en était souvent le témoin.

Que ne souffrait-il pas dans ces occasions? il sortait quelquefois si désespéré de la chambre de madame de Granson, qu'il formait le dessein de n'y rentrer jamais. Je me suis plongé moi-même dans l'abîme où je suis, disait-il; sans moi, sans mes soins, Granson, livré à son inconstance, aurait donné tant de dégoûts à sa

femme, qu'elle aurait cessé de l'aimer, et je serais du moins délivré du supplice de la voir sensible pour un autre. Mais, reprenait-il, ai-je oublié que cet homme qui excite ma jalousie est mon ami? Voudrais-je lui enlever les douceurs de son mariage? Est-il possible que la passion m'égare jusqu'à ce point? Je ne connais plus d'autres sentimens, d'autres devoirs que ceux de l'amour. Tout ce que j'avais de vertu m'est enlevé par cette funeste passion, et, loin de la combattre, je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir madame de Granson, que je devrais fuir. Il faut m'éloigner, et regagner, si je puis, cet état heureux où je pouvais être avec moi-même, où je pouvais, avec satisfaction, connaître le fond de mon âme.

M. de Canaple n'était pas le seul qui prenait cette résolution; c'était pour l'éviter que madame de Granson était venue à la campagne. Le même motif la pressait de retourner à Dijon.

Madame de Beaumont et le reste de la compagnie partirent quelques jours avant celui où madame de Granson avait fixé son départ. Le seul comte de Canaple demeura. Il crut que, dans le dessein où il était de fuir madame de Granson pour jamais, il pouvait se permettre la satisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitait, avec un soin extrême, de se trouver

avec lui ; et, quoiqu'il le désirât, il se craignait trop lui-même pour en chercher l'occasion.

Le hasard fit ce qu'il n'eût osé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla se promener dans un bois qui était près du château. Sa promenade avait duré déjà assez long-temps, quand il aperçut madame de Granson assise sur le gazon à quelques pas de lui. Sans savoir même ce qu'il faisait, il s'avança vers elle. La vue du comte de Canaple, si proche d'elle, la fit tressaillir ; et, se levant d'un air effrayé, elle s'éloigna avec beaucoup de diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l'étonnement et la confusion l'avaient rendu immobile ; et M. de Granson, qui le cherchait pour lui faire part des lettres qu'il venait de recevoir, le trouva encore dans la même place, si occupé dans ses pensées, qu'il lui demanda plus d'une fois inutilement ce qu'il faisait là.

Il répondit enfin le mieux qu'il put à cette question. M. de Granson, occupé de ce qu'on lui mandait, ne fit nulle attention à sa réponse. La trêve, lui dit-il, vient d'être rompue entre la France et l'Angleterre. M. de Vienne, mon beau-père, est nommé gouverneur de Calais ; on croit qu'Édouard en veut à la Picardie, et que tout l'effort de la guerre sera de ce côté-là. Il ne me conviendrait pas de rester chez moi, tandis que toute la France sera en armes : je

veux offrir mes services au roi; mais, comme mon beau-père, qui a ordre de partir pour son gouvernement, ne peut me présenter, j'attends ce service de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le comte de Canaple, se présente tout seul; je ferai cependant ce qui vous conviendra; mais, si vous voulez que nous allions ensemble à la cour, nous n'avons pas un moment à perdre : la compagnie de gens d'armes que j'ai l'honneur de commander est actuellement en Picardie; jugez quelle serait ma douleur, si, pendant mon absence, il y avait quelque action. Je ne vous demande, lui dit M. de Granson, que deux jours. J'irai, répliqua le comte de Canaple, vous attendre à Dijon, où j'ai quelque affaire à régler.

Le comte de Canaple, qui craignait, après ce qui venait de se passer, la vue de madame de Granson, trouvait une espèce de consolation dans la nécessité où il était de partir. Mais il pensa bien différemment, lorsqu'en arrivant au château il apprit que, sous le prétexte d'une indisposition, elle s'était mise au lit, et qu'elle avait ordonné que personne n'entrât dans sa chambre. Cet ordre, dont il ne vit que trop qu'il était l'objet, le pénétra de douleur. Si j'avais pu la voir, disait-il, ma tristesse lui aurait dit ce que je ne puis lui dire. Peut-être m'accuse-t-elle de har-

diesse : elle aurait du moins pu lire dans mes yeux, et dans toute ma contenance, combien j'en suis éloigné. L'absence ne me paraissait supportable qu'autant qu'elle était une marque de mon respect; ce n'est qu'à ce prix que je puis m'y résoudre. Il faut du moins que madame de Granson sache que je la fuis pour m'imposer les lois qu'elle m'imposerait si elle daignait m'en donner.

Il ne pouvait se résoudre à s'éloigner; il espérait que M. de Granson entrerait dans la chambre de sa femme, et qu'il pourrait le suivre; mais madame de Granson, qui craignait ce que le comte de Canaple espérait, fit prier son mari de la laisser reposer.

Il fallut enfin, après avoir fait tout ce qui lui fut possible, partir sans la voir. La compagnie des gens d'armes de M. de Châlons était aussi en Picardie. Le comte de Canaple résolut de passer chez son ami pour l'instruire de ce qu'il venait d'apprendre. M. de Châlons n'était pas chez lui : il arriva tard, et retint le comte de Canaple si long-temps, qu'il ne put partir que le lendemain.

Il avait marché une partie de la journée, quand, en montant une colline, un homme à lui lui fit apercevoir un chariot des livrées de M. de Granson, que les chevaux entraînaient avec beaucoup de violence dans la pente de la

colline. Il reconnut bientôt une voix dont il entendit les cris. C'était celle de madame de Granson. Il vola à la tête des chevaux : après les avoir arrêtés, il s'approcha du chariot. Madame de Granson y était évanouie ; il la prit entre ses bras, et la porta sur un petit tertre de gazon. Tous ceux de l'équipage, occupés à raccommoder le chariot ou à aller chercher du secours dans une maison voisine, le laissèrent auprès d'elle. Il y était seul : elle était entre ses bras. Quel moment, s'il avait pu en goûter la douceur ! Mais il ne devait qu'à la fortune seule l'avantage dont il jouissait. Madame de Granson n'y aurait pas donné son aveu.

Elle reprit connaissance dans le temps que ceux qui étaient allés chercher du secours revenaient ; et, sans avoir tourné les yeux sur le comte de Canaple, elle demanda de l'eau ; il s'empressa pour lui en présenter ; elle le reconnut alors, et son premier mouvement fut de le refuser. La tristesse qu'elle vit dans ses yeux ne lui en laissa pas la force ; elle prit ce qu'il lui présentait. Cette faveur, qui n'en était une que par le premier refus, répandit une joie dans l'âme du comte de Canaple, qu'il n'avait jamais éprouvée. Madame de Granson se reprochait ce qu'elle venait de faire. Embarrassée de ce qu'elle devait dire, elle gardait le silence, quand M. de

Granson vint encore augmenter son embarras. Elle lui laissa le soin de remercier M. de Canaple du secours qu'elle en venait de recevoir ; et, sans lever les yeux, sans prononcer une parole, elle remonta dans son chariot.

M. de Canaple, qui n'était plus soutenu par le plaisir de voir madame de Granson, s'aperçut qu'il avait été blessé en arrêtant les chevaux. Comme il avait peine à monter à cheval, M. de Granson lui proposa d'aller se mettre dans le chariot de sa femme. Mais, quelque plaisir qu'il eût trouvé à être plusieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire et de l'embarrasser lui donna le courage de refuser une chose qu'il aurait voulu accepter aux dépens de sa vie.

Madame de Granson fut pendant toute la route dans une confusion de pensées et de sentimens qu'elle n'osait examiner. Elle eût voulu, s'il lui eût été possible, ne se souvenir ni des offenses ni des services du comte de Canaple. L'accident qui lui était arrivé, en lui fournissant le prétexte de garder le lit, la dispensa de le voir.

Les témoignages que M. de Canaple rendit de M. de Granson, en le présentant au roi, lui attirèrent de la part de ce prince des distinctions flatteuses. Dès que M. de Canaple ne se crut plus nécessaire au service de son ami, il alla en Picardie rejoindre sa troupe. M. de Châlons,

animé d'un désir qui n'était pas moins fort que celui de la gloire, l'avait devancé. Ils s'étaient donné rendez-vous à Boulogne. M. de Canaple fut étonné de ne l'y pas trouver, et d'apprendre qu'il ne s'y était arrêté qu'un moment, et qu'on ignorait où il était. Inquiet pour son ami d'une absence, qui même, dans la circonstance présente, pouvait faire tort à sa fortune, il allait envoyer à Calais où on lui avait dit qu'il pourrait en apprendre des nouvelles, lorsqu'un homme attaché à M. de Châlons vint le prier de l'aller joindre dans un lieu qu'il lui indiqua.

Le comte de Canaple fut surpris de trouver M. de Châlons dans son lit, et d'apprendre qu'il était blessé. Il allait en demander la cause; M. de Châlons prévint ses questions. J'ai besoin de votre secours, lui dit-il, dans l'occasion la plus pressante de ma vie. Ne croyez cependant pas, mon cher Canaple, que ce soit à ce besoin que vous deviez ma confiance. Je vous aurais dit en Bourgogne ce que je vais vous dire, si votre sévérité sur tout ce qui est galanterie et amour ne m'avait retenu. Vous avez eu tort, dit M. de Canaple, de craindre ce que vous appelez ma sévérité : je ne condamne l'amour que parce que les hommes y mettent si peu d'importance, qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes. Vous allez juger, re-

prit M. de Châlons, si je mérite des reproches de cette espèce.

Mon père m'envoya, il y a environ deux ans, en Picardie, recueillir la succession de ma mère. Je fus dans une terre considérable, située à quelque distance de Calais, qui lui appartenait. Les affaires ne remplissaient pas tout mon temps. Je cherchai des amusemens conformes à mon âge et à mon humeur. Un gentilhomme de mes voisins me mena chez M. le comte de Mailly, qui passait l'automne dans une terre peu éloignée de la mienne. Il fit de son mieux pour me bien recevoir; mais la beauté de mademoiselle de Mailly, sa fille, qui était avec lui, aurait pu lui en épargner le soin. Je n'ai point vu de traits plus réguliers; et, ce qui se trouve rarement ensemble, plus de grâce et d'agrément. Son esprit répond à sa figure, et je crus la beauté de son âme supérieure à l'un et à l'autre. Je l'aimai aussitôt que je la vis; je ne fus pas long-temps sans le lui dire. Mais, quoiqu'elle m'ait flatté souvent depuis, que son cœur s'était déclaré d'abord pour moi, je n'eus le plaisir de l'entendre dire, que lorsque mon amour fut approuvé par M. de Mailly.

Le consentement de mon père manquait seul à mon bonheur : je me disposai à aller le lui demander; et, bien sûr de l'obtenir, je partis

sans affecter une tristesse que je ne sentais pas. C'était presque ne point quitter mademoiselle de Mailly, que d'aller travailler à ne m'en plus séparer. Je lui disais naturellement tout ce que je pensais. Je n'en suis point étonnée, me répondit-elle; les occupations que vous allez avoir dont je suis l'objet, vous tiendront lieu de moi: ma situation est bien différente, je vais être sans vous, et je ne ferai rien pour vous.

Mon père reçut la proposition du mariage comme je l'avais espéré: il se disposait même à partir avec moi; mais tous nos projets furent renversés par une lettre qu'il reçut du roi; ce prince lui mandait qu'il allait remettre les Flamands dans leur devoir; qu'il avait besoin d'être secondé par ses bons serviteurs; qu'il lui ordonnait de le venir joindre avec moi; que, le destinant à des emplois plus importans, il me donnerait à commander la compagnie de gens d'armes que mon père commandait alors.

Les mouvemens de l'armée, qui s'assemblait de tous côtés, ne nous permettaient pas de différer notre départ; et, malgré la douleur que j'en ressentais, je ne pouvais me dissimuler ce qu'exigeaient de moi l'honneur et le devoir. J'écrivis à M. le comte de Mailly la nécessité où j'étais de différer mon mariage jusqu'à mon retour de Flandre, et la peine que me causait ce

retardement. Que ne dis-je point à sa fille! Cette absence, bien différente de la première, ne m'offrait aucun dédommagement, et me laissait en proie à toute ma douleur. Il n'y en a jamais eu de plus sensible; et, si la crainte de me rendre indigne de ce que j'aimais ne m'avait soutenu, je n'aurais pas eu la force de m'éloigner. Les réponses que je reçus de Calais augmentèrent encore mon amour.

La bataille de Cassel, où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je sentis vivement cette perte, et j'allai chercher, auprès de mademoiselle de Mailly, la seule consolation que je pouvais avoir. Il y avait quelque temps que je n'avais eu de ses nouvelles. J'en attribuais la cause à la difficulté de me faire tenir ses lettres, et je n'avais sur cela que cette espèce d'inquiétude si naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais, où j'appris qu'elle était avec M. de Mailly. Je la trouvai seule chez elle, et, au lieu de la joie que j'attendais, elle me reçut avec des larmes.

Je ne puis vous dire à quel point j'en fus troublé. Vous pleurez! m'écriai-je. Grand Dieu! que m'annoncent ces larmes? Elles vous annoncent, me répondit-elle en pleurant toujours, que notre fortune est changée, et que mon cœur ne l'est point. Ah! repris-je avec trans-

port, M. de Mailly veut manquer aux engagemens qu'il a pris avec moi? Mon père, reprit-elle, est plus à plaindre qu'il n'est coupable : écoutez, et promettez que vous ne le haïrez pas.

Quelque temps après votre départ, il vit dans une maison madame du Boulai. Quoiqu'elle ne soit plus dans la première jeunesse, elle en a conservé la fraîcheur et les agrémens. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d'un âge très-différent du sien, et d'une humeur difficile, lui a attiré l'estime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous ces avantages l'esprit le plus séduisant. Maîtresse de ses goûts et de ses sentimens, elle n'a que ceux qui sont utiles.

Mon père, dont l'âme est susceptible de passion, prit de l'amour pour elle, et lui proposa de l'épouser. J'ai un fils que j'aime, lui répondit-elle, et qui, par sa naissance et par ses qualités personnelles, est digne de mademoiselle de Mailly; si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut, pour m'autoriser à me donner à vous, que nous ne fassions qu'une même famille.

Mon père était amoureux, continua mademoiselle de Mailly; sans se souvenir des engagemens qu'il avait pris avec vous, il vint me proposer d'épouser M. du Boulai. La douleur que me donna cette proposition rappela toute

sa tendresse pour moi : il ne me déguisa point la violence de sa passion; il finit par me dire, qu'il ne me contraindrait jamais, et qu'il voulait, si je consentais à son bonheur, tenir ce sacrifice de mon amitié, et nullement de mon obéissance. Voilà où j'en suis : il ne me parle de rien; mais sa douleur, dont je ne m'aperçois que trop, m'en dit plus qu'il ne m'en dirait lui-même. Il faut que l'un de nous deux sacrifie son bonheur au bonheur de l'autre. Est-ce mon père qui doit faire ce sacrifice? et dois-je l'exiger?

Je ne répondis à mademoiselle de Mailly que par les marques de mon désespoir. Je crus n'en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire sentir toute votre injustice, et vous donner une nouvelle preuve de l'estime que j'ai pour vous. Vous connaissez ma situation; vous m'aimez; vous savez que je vous aime : décidez de votre sort et du mien; mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer.

Elle me quitta à ces paroles, et me laissa dans l'état que vous pouvez juger. Plus j'aimais, plus je craignis de l'engager dans des démarches qui pouvaient intéresser sa gloire et son repos. Je connaissais combien son père lui était cher; je savais que le malheur de ce père deviendrait le sien. Après avoir passé les vingt-quatre heures qu'elle m'avait données, je la revis sans

avoir le courage de me rendre ni heureux, ni misérable; et nous nous quittâmes sans avoir pris aucune résolution.

A quelques jours de là, elle me rendit compte d'une conversation qu'elle avait eue avec son père. Il renonçait à l'autorité que la nature lui avait donnée, et la rendait par-là plus forte; il n'employait auprès de sa fille que les prières: Vous êtes plus sage que moi, lui disait-il; essayez de triompher de vos sentimens; obtenez de vous d'être un temps sans voir M. de Châlons; si, après cela, vous pensez de même, je vous promets, et je me promets à moi-même, que, quoi qu'il m'en puisse coûter, je vous laisserai libre. Je ne puis, me dit mademoiselle de Mailly, refuser à mon père ce qu'il veut bien me demander, et ce qu'il pourrait m'ordonner. Comme je suis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir; je sens qu'ils seront inutiles: vous êtes bien puissant dans mon cœur, puisque vous l'emportez sur mon père. Ah! m'écriai-je, vous ne m'aimez plus, puisque vous formez le dessein de ne me plus aimer. Mademoiselle de Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyais bien qu'elle était pénétrée. Nous restâmes encore long-temps ensemble; nous ne pouvions nous quitter. Elle m'ordonna enfin de partir, et

de lui laisser le soin de notre fortune : J'espère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de satisfaire tous les sentimens de mon cœur.

Il fallut obéir : je vins en Bourgogne, où j'appris, au bout de quelques mois, que madame du Boulai avait épousé M. de Mailly. Je ne pouvais revenir de ma surprise, de ce que mademoiselle de Mailly ne m'avait point instruit de ce mariage : cette conduite, tout impénétrable qu'elle était pour moi, me donnait de l'inquiétude et de la douleur, et ne me donnait aucun soupçon.

Je lui avais promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle; mais, comme je ne recevais nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito*. Quelque empressement que j'eusse d'exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le roi me donna d'aller à Gand, conférer avec le comte de Flandre. Dès que les affaires sur lesquelles j'avais à traiter furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, et j'envoyai aux nouvelles un homme adroit et intelligent, dont je connaissais la fidélité.

Après quelques jours, il me rapporta que M. du Boulai était très-amoureux de mademoiselle de Mailly; qu'il en était jaloux; que les assiduités de milord d'Arondel, qui avait paru

très-attaché à mademoiselle de Mailly pendant le séjour qu'il avait fait à Calais, lui avaient donné et beaucoup d'inquiétude et beaucoup de jalousie; que M. de Mailly était parti pour la campagne avec toute sa famille.

Je savais que milord d'Arondel est un des hommes du monde les plus aimables; il était amoureux de ma maîtresse, et cette maîtresse paraissait me négliger depuis long-temps : en fallait-il davantage pour faire naître ma jalousie? Malgré ce qu'on venait de me dire, que mademoiselle de Mailly n'était pas à Calais, mon inquiétude me conduisit dans la rue où elle logeait. Il était nuit. Il régnait un profond silence dans la maison; j'aperçus cependant de la lumière dans l'appartement de mademoiselle de Mailly; je crus qu'elle n'était point partie, qu'elle était peut-être seule, et qu'à l'aide de quelque domestique, il n'était pas impossible que je ne pusse m'introduire chez elle. Le plaisir que j'aurais de la revoir, après une si longue absence, m'occupait si entièrement, qu'il faisait disparaître la jalousie que je venais de concevoir, quand cette porte, sur laquelle j'avais constamment les yeux attachés, s'ouvrit; j'en vis sortir une femme, que, malgré l'obscurité, je reconnus pour être à mademoiselle de Mailly.

Je m'avançai vers elle; il me sembla qu'elle me reconnaissait; mais, loin de m'attendre, elle s'éloigna avec beaucoup de vitesse. L'envie de m'éclaircir d'un procédé qui m'étonnait, et de savoir ce qui l'obligeait de sortir à une heure si indue, m'engagea à la suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, elle entra dans une maison, en ressortit un instant après avec une autre femme, et revint chez M. de Mailly. Je la suivais toujours, et de si près, que celui qui leur ouvrit la porte crut apparemment que j'étais avec elles, et me laissa entrer.

Elles furent tout de suite à l'appartement de mademoiselle de Mailly. Elles étaient si occupées, et allaient si vite, qu'elles ne prirent pas garde à moi; j'aurais pu même entrer dans la chambre; mais, quoiqu'elle fût fermée, il m'était aisé de comprendre qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Je rêvais à ce que ce pouvait être, quand des cris que j'entendais de temps en temps, qui furent suivis peu de momens après de ceux d'un enfant, m'éclaircirent cet étrange mystère. Je ne puis vous dire ce qui me passait alors dans l'esprit; un état aussi violent ne permet que des sentimens confus. Le battement de mon cœur, l'excès de mon trouble et de mon saisissement étaient ce que je sentais le mieux.

La femme que j'avais vue entrer avec celle de mademoiselle de Mailly, sortit. Je la suivis sans avoir de pensée ni de dessein déterminé. Elle portait avec elle l'enfant qui venait de naître. Ceux qui font la ronde dans les places de guerre passaient alors; je ne sais si elle eut peur d'en être reconnue, ou si elle exécutait ses ordres; mais elle ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'elle mit l'enfant à une porte, et gagna une rue détournée.

Ce n'était pas de moi que cette petite créature devait attendre du secours; je lui en donnai cependant, par un sentiment de pitié, où il entrait une espèce d'attendrissement pour la mère. Il me parut aussi que c'était me venger d'elle que d'avoir son enfant en ma puissance. Je le remis à la femme chez qui je logeais, sans avoir eu la force de le regarder, et je fus me renfermer dans ma chambre, abîmé dans mes pensées. Plus je rêvais à cette aventure, moins je la comprenais. Mon cœur était si accoutumé à aimer et à estimer mademoiselle de Mailly, il m'en coûtait tant de la trouver coupable, que j'en démentais mes oreilles et mes yeux. Elle n'avait pu me trahir, elle n'avait pu se manquer à elle-même. Je concluais qu'il y avait quelque chose à tout cela que je n'entendais point.

Je formais la résolution de m'en éclaircir, lorsque la femme à qui je venais de remettre cette petite créature, persuadée que j'en étais le père, vint me l'apporter pour me faire, disait-elle, admirer son extrême beauté. Quoique j'en détournasse la vue avec horreur, je ne sais comment j'aperçus qu'il était couvert d'une hongreline faite d'une étoffe étrangère que j'avais donnée à mademoiselle de Mailly. Quelle vue! mon cher Canaple, et que ne produisit-elle point en moi! Il semblait que je ne me connaissais trahi que depuis ce moment. Tout ce que je venais de penser s'évanouit : je rejetai avec indignation des doutes qui avaient suspendu en quelque sorte ma douleur; elle devint alors extrême, et mon ressentiment lui fut proportionné; peut-être lui aurais-je tout permis, si un événement singulier, qui me força de sortir de Calais dès le lendemain, n'avait donné à ma raison le temps de reprendre quelque empire.

Je ne puis vous dépeindre l'état où j'étais, je m'attendrissais sur moi-même; mon cœur sentait qu'il avait besoin d'aimer. Je me trouvais plus malheureux de renoncer à un état si doux, que je ne l'étais d'avoir été trahi. Enfin, bien moins irrité qu'affligé, toutes mes pensées allaient à justifier mademoiselle de Mailly. Je ne

pouvais avoir de paix avec moi même, que lorsque j'étais parvenu à former des doutes. Je lui écrivais, et je lui faisais des reproches; ils étaient accompagnés d'un respect que je sentais toujours pour elle, et dont un honnête homme ne doit jamais se dispenser pour une femme qu'il a aimée. Ma lettre fut rendue fidèlement; mais, au lieu de la réponse que j'attendais, on me la renvoya sans avoir daigné l'ouvrir.

Le dépit que m'inspira cette marque de mépris me fit prendre la résolution de triompher de mon amour, que je n'avais point prise jusque-là, ou que du moins j'avais prise faiblement. Pour mieux y réussir, je me remis dans le monde que j'avais presque quitté; je vis des femmes; je voulais qu'elles me parussent belles; je leur cherchais des grâces; et, malgré moi, mon esprit et mon cœur faisaient des comparaisons qui me rejetaient dans mes premières chaînes.

Nous sommes partis, vous et moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j'ai été à portée de mademoiselle de Mailly, le désir de la voir et de m'éclaircir s'est réveillé dans mon cœur. J'ai dans la tête qu'elle est mariée, et que quelque raison, que je ne sais pas, l'oblige à cacher son mariage. L'enfant que j'ai en ma puissance, et que j'ai vu exposer, ne s'accorde pas trop

bien avec cette idée ; mais mon cœur a besoin d'estimer ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

J'ai été trois nuits de suite à Calais ; j'ai passé les deux premières à me promener autour de la maison de M. de Mailly ; je fus attaqué la troisième par trois hommes qui vinrent sur moi l'épée à la main ; je tirai promptement la mienne, et, pour n'être pas pris par derrière, je m'adossai contre une muraille. L'un de mes trois adversaires fut bientôt hors de combat : je n'avais fait jusque-là que me défendre ; je songeai alors à attaquer, et je fus si heureux, que mon dernier ennemi, après avoir reçu plusieurs blessures, tomba baigné dans son sang. J'en perdais beaucoup moi-même ; et, me sentant affaiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j'avais avec moi m'attendait. Il étancha mon sang le mieux qu'il lui fut possible. Mes blessures ne se sont point trouvées dangereuses ; et, si mon esprit me laissait quelque repos, j'en serais bientôt quitte ; mais, bien éloigné de ce repos, la lettre que je reçus hier et que voici, me jette dans un nouveau trouble et dans une nouvelle affliction.

Cette lettre, que M. de Canaple prit des mains de son ami, était telle :

« Ne perdez point de temps pour vous éloi-
» gner d'un lieu où l'on conspire votre perte. Je

» devrais peut-être me ranger du côté de vos
» ennemis; mais, malgré votre trahison, je me
» souviens encore que je vous ai aimé, et je
» sens que mon indifférence pour vous sera
» plus assurée, lorsque je n'aurai rien à crain-
» dre pour votre vie. »

Moi! des trahisons! s'écria M. de Châlons, lorsque M. de Canaple eut achevé de lire; et c'est mademoiselle de Mailly qui m'en accuse! elle veut que je sois coupable! elle veut que je ne l'aie pas bien aimée! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la sorte de douleur que j'éprouve? Non, vous ne la comprenez pas; il faut aimer pour savoir que la plus grande peine de l'amour est celle de ne pouvoir persuader que l'on aime. Hélas! on ne m'a peut-être manqué que par vengeance! Grand Dieu! que je serais heureux! tout serait pardonné, tout serait oublié, si je pouvais penser que j'ai toujours été aimé! Je ne puis vivre dans la situation où je suis. Il faut, mon cher Canaple, que vous alliez à Calais, que vous parliez à mademoiselle de Mailly. Votre nom vous donnera facilement l'entrée de la maison de son père; mais ne lui dites rien qui puisse l'offenser : je mourrais de douleur si je l'exposais à rougir devant vous; je veux seulement qu'elle sache à quel point je l'aime encore.

Le comte de Canaple, que sa propre expérience rendait encore plus sensible à la douleur de son ami, partit pour Calais, après avoir pris quelques instructions plus particulières.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE

SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

SECONDE PARTIE.

Monsieur de Canaple, en arrivant à Calais, apprit que M. du Boulai était celui contre qui M. de Châlons s'était battu ; qu'il était mort de ses blessures ; que madame de Mailly ne respirait que la vengeance. Ce temps était peu propre pour aller chez M. de Mailly ; mais un homme du mérite et du rang du comte de Canaple était au-dessus des règles ordinaires. Madame de Mailly, occupée de sa douleur, laissa à mademoiselle de Mailly le soin de faire les honneurs de sa maison : quoiqu'elle s'en acquittât avec beaucoup de politesse, elle ne pouvait cependant cacher son extrême mélancolie.

Si la mort de M. du Boulai, lui dit le comte

de Canaple après quelques autres discours, cause la tristesse où je vous vois, je connais un malheureux mille fois plus malheureux encore qu'il ne croit l'être. Pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit-il, s'apercevant de la surprise et du trouble de mademoiselle de Mailly, d'être si bien instruit; et pardonnez à mon ami de m'avoir confié ses peines, et de m'avoir chargé d'un éclaircissement, que, dans l'état où il est, il ne peut vous demander lui-même.

Quoi ! répondit-elle d'une voix basse et tremblante, il est donc blessé? Oui, mademoiselle, répondit M. de Canaple, et, malgré tout ce qu'il souffre, il serait heureux s'il voyait ce que je vois. Ah ! dit-elle avec une inquiétude qu'elle ne put dissimuler, il est blessé dangereusement?

Sa vie, répondit le comte de Canaple, dépend de ce que vous m'ordonnerez de lui dire. Mademoiselle de Mailly fut quelque temps dans une rêverie profonde; et, sans lever les yeux, qu'elle avait toujours tenus baissés : Il vous a dit mes faiblesses! lui dit-elle. Mais vous a-t-il confié que dans le temps que je résistais à la volonté d'un père pour me conserver à lui, il violait, pour me trahir, toutes les lois? Vous a-t-il dit qu'il a enlevé mademoiselle de Lian-

court, qu'il s'est battu avec son frère? Que veut-il encore? pourquoi affecter de passer des nuits sous mes fenêtres? pourquoi chercher à troubler un repos que j'ai tant de peine à retrouver? pourquoi attaquer M. du Boulai? pourquoi le tuer? pourquoi se faire des ennemis irréconciliables de tout ce qui me doit être le plus cher? et pourquoi, enfin, suis-je assez misérable pour craindre, à l'égal de la mort, qu'il ne soit puni de ses crimes! Oui, continua-t-elle, je frémis des liaisons que madame de Mailly prend avec M. de Liancourt pour perdre ce malheureux. Qu'il s'éloigne! qu'il se mette à couvert de la haine de ses ennemis! Qu'il vive, et que je ne le voie jamais!

Cette dernière condition, répliqua le comte de Canaple, le met hors d'état de vous obéir. Donnez-moi le temps, mademoiselle, de lui parler; je suis sûr qu'il ne saurait être coupable. Hélas! que pourra-t-il vous dire? repartit-elle. N'importe, parlez-lui; aussi-bien je vous ai trop montré ma faiblesse, pour vous dissimuler l'inquiétude et la crainte que son état me donne.

M. de Châlons attendait son ami avec une extrême impatience. Qu'allez-vous m'apprendre? lui dit-il d'une voix entrecoupée, aussitôt qu'il le vit approcher de son lit. Que, si les soupçons

que vous avez de la fidélité de mademoiselle de Mailly, répliqua M. de Canaple, n'ont pu éteindre votre amour, elle vous aime encore, quoique vous soyez aussi coupable à ses yeux, qu'elle l'est aux vôtres. Qu'est-ce que votre combat contre M. de Liancourt, et l'enlèvement de sa sœur, dont vous êtes accusé, et dont je n'ai pu vous justifier? Ce que j'ai fait pour mademoiselle de Liancourt, reprit M. de Châlons, n'intéresse ni mon amour ni ma fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette aventure; mais, mon cher Canaple, dites-moi plus en détail tout ce qu'on vous a dit; les moindres circonstances, le son de la voix, les gestes, tout est important.

Quoique M. de Canaple lui rendît le compte le plus exact de la conversation qu'il venait d'avoir, il ne se lassait point de lui faire de nouvelles questions; il lui faisait répéter mille fois ce qu'il venait de lui entendre dire. Après toutes ces répétitions, il croyait encore n'avoir pas bien entendu. Vous avouerai-je ma peine? lui disait-il; je ne puis me pardonner les soupçons que je vous ai laissé voir; ils auront fait impression sur vous; vous en estimerez moins mademoiselle de Mailly; croyez, je vous en prie, qu'elle n'est point coupable : pour moi, je n'ai presque plus besoin de le penser; je ne sais

même si je ne sentirais point un certain plaisir d'avoir à lui pardonner.

Ce sentiment, qu'il eût été si nécessaire au comte de Canaple de trouver dans madame de Granson, le fit soupirer. Vous avez raison, lui dit-il, on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua M. de Châlons; mais si j'aime assez pour tout pardonner, j'ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir besoin d'indulgence. Vous vous souvenez qu'en vous contant les aventures de cette malheureuse nuit, je vous dis qu'un événement singulier m'avait obligé de sortir de Calais; le voici :

M. de Clisson logeait dans la maison où j'étais; comme il n'était jamais venu à la cour de France, et qu'il n'était pas à celle de Flandre lorsque j'y avais été, je n'avais pas craint d'en être connu. Nous nous étions parlé plusieurs fois, et nous avions conçu de l'estime l'un pour l'autre. Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, et en m'abordant avec cette liberté qui règne parmi ceux qui font profession des armes, vous prier de me servir de second dans un combat que je dois faire ce matin. L'honneur ne me permettait pas de refuser, et la disposition où j'étais m'y faisait trouver du plaisir. Je haïssais tous les hommes; il ne m'importait sur qui j'exercerais ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l'assignation ; nous avions été devancés par nos adversaires. Le combat commença, et, quoique ce fût avec beaucoup de chaleur, il finit presque aussitôt : nos deux ennemis furent blessés et désarmés : Je vous demande pardon, me dit Clisson, de vous avoir engagé à tirer l'épée contre un homme avec qui il y avait si peu de gloire à acquérir; mais, si je n'ai pu fournir un assez noble exercice à votre courage, je puis, si vous voulez me suivre, donner à votre générosité un emploi digne d'elle. J'assurai Clisson qu'il pouvait compter sur moi.

Sans perdre un instant, nous nous éloignâmes du lieu du combat; nous traversâmes la ville, et nous allâmes descendre dans une maison qui était à l'autre bout du faubourg. Deux femmes masquées nous y attendaient. Clisson en prit une, qu'il mit devant lui sur son cheval, et me pria de me charger de l'autre. Dans la disposition où j'étais, j'avoue que, si j'eusse cru qu'il eût été question d'enlever une femme, je ne me serais pas prêté avec tant de facilité à ce qu'on exigeait de moi ; mais il n'y avait plus moyen de reculer. Nous marchâmes avec le plus de vitesse qu'il nous fut possible : la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter,

sur la fin du jour, dans un village où, par bonheur, nous en trouvâmes d'autres qui nous menèrent à Ypres. Comme nous n'étions plus sur les terres de France, nos dames, qui avaient grand besoin de repos, y passèrent la nuit.

Ce ne fut que là où j'appris quelle était cette aventure, où vous voyez que j'avais cependant tant de part; les miennes propres m'occupaient trop pour laisser place à la curiosité. Clisson m'apprit qu'à son retour d'Angleterre, où il avait passé avec la comtesse de Montfort, lui et M. de Mauny s'étaient arrêtés à Calais; qu'ils étaient devenus amoureux, lui, de mademoiselle d'Auxi, et Mauny, de mademoiselle de Liancourt, toutes deux sous la puissance de leurs frères, qui avaient résolu de faire un double mariage, et, dans cette intention, les avaient fait élever ensemble, sous la conduite d'une vieille grand'-mère de mademoiselle de Liancourt. L'une et l'autre, révoltées du joug qu'on voulait leur imposer, s'étaient affermies dans la résolution de n'épouser que quelqu'un qu'elles pussent aimer.

M. de Clisson et M. de Mauny leur inspirèrent les sentimens qu'elles voulaient avoir pour leurs maris. Il fut résolu entre eux qu'elles prendraient leur temps pour sortir de la maison de madame de Liancourt; que leurs amans, après avoir reçu

leur foi, les emmèneraient en Bretagne. Mauny fut obligé de passer en Angleterre; il avait de fortes raisons pour ne pas déclarer son mariage, et Clisson fut chargé seul de l'exécution du projet. Les dames, après s'être sauvées la nuit, étaient venues se réfugier dans cette maison du faubourg, où elles étaient cachées depuis deux jours, lorsque Clisson et moi les allâmes chercher.

Les deux frères, avertis de leur fuite, ne doutèrent pas que Clisson n'en fût l'auteur; aucun soupçon ne tomba sur M. de Mauny, qui était absent depuis assez long-temps. M. d'Auxi et M. de Liancourt appelèrent M. de Clisson en duel, persuadés que celui qu'il choisirait pour second ne pourrait être que le ravisseur de mademoiselle de Liancourt. La crainte qu'on ne découvrît le lieu où ces dames étaient cachées obligea Clisson, après le combat, de me prier de l'aider à les en tirer. Je juge que M. de Mauny a fait passer sa femme en Angleterre, où peut-être n'a-t-il pas encore la liberté de déclarer son mariage.

Voilà, continua M. de Châlons, ce qui me donne l'air si coupable : il y va de tout mon bonheur que mademoiselle de Mailly en soit instruite: tous les momens qui s'écouleront jusque-là sont perdus pour mon amour.

M. de Canaple ne tarda pas à satisfaire son

ami : il vit mademoiselle de Mailly ; il lui apprit tout ce que M. de Châlons venait de lui apprendre. Elle écoutait avidement tout ce qui pouvait justifier M. de Châlons : Hélas ! disait-elle, s'il est innocent, je suis encore plus à plaindre ; mais ne songeons présentement qu'à le sauver. Je tremble qu'il ne soit découvert dans le lieu où il est ; il faut prendre des mesures auprès du roi. Votre ami est malheureux ; vous l'aimez ; puis-je ajouter à ces motifs l'intérêt d'une fille que vous ne connaissez que par ses faiblesses ? Ne donnez point ce nom, mademoiselle, répondit le comte de Canaple, à des sentimens que leur constance rend respectables.

L'intérêt de M. de Châlons demandait que M. de Vienne, gouverneur de Calais, fût instruit de ce qui s'était passé. M. de Canaple s'empressa de se charger d'un soin qui allait lui donner des liaisons nécessaires avec le père de madame de Granson. Il n'en avait rien appris depuis son départ de Bourgogne ; il espérait en savoir des nouvelles ; il en entendrait parler ; il en parlerait lui-même : tous ces petits biens deviennent considérables, surtout pour ceux qui n'osent s'en promettre de plus grands.

M. de Vienne vit avec plaisir le comte de Canaple ; il connaissait aussi M. de Châlons ; la probité de l'un et de l'autre ne lui était point

suspecte ; il ajouta une foi entière à ce que M. de Canaple lui dit de l'innocence de son ami. Il se chargea d'obtenir du roi les ordres nécessaires pour la sûreté de M. de Châlons.

Le comte de Canaple, toujours occupé de son amour, ne négligeait rien pour s'insinuer dans les bonnes grâces de M. de Vienne; il lui rendait des soins, il voulait être aimé de ce que madame de Granson aimait; et, quoiqu'il n'en dût attendre aucune reconnaissance, qu'elle pût même l'ignorer toujours, cette occupation satisfaisait la tendresse de son cœur. Il lui fallut plusieurs jours pour amener M. de Vienne à lui parler de ce qu'il désirait; car, quoiqu'il se fût bien promis d'en parler lui-même, la timidité inséparable du véritable amour le retint longtemps.

M. de Vienne, un des plus fameux capitaines de son siècle, ne s'entretenait volontiers que de guerre. Il fallut essuyer le récit de bien des combats, avant d'avoir acquis le droit de faire des questions. Enfin, M. de Canaple, enhardi par la familiarité qu'il avait acquise, osa demander des nouvelles de madame de Granson. Elle est, répondit M. de Vienne, à la campagne depuis le départ de son mari. C'est sans doute à Vermanton? dit M. de Canaple. Non, répliqua M. de Vienne, elle s'en est dégoûtée, et ne

veut plus y aller; elle veut même s'en défaire.

M. de Canaple, éclairé par son amour, sentit la cause de ce dégoût, et en fut vivement touché; mais, comme ce lieu l'intéressait infiniment, même en l'affligeant, il voulut en être le maître. Un homme à lui fut envoyé en Bourgogne, avec ordre d'acheter Vermanton, à quelque prix qu'il fût. L'acquisition des meubles était surtout recommandée; toutes les choses qui avaient appartenu à madame de Granson, et dont elle avait fait usage, étaient d'un prix infini pour le comte de Canaple; ce lit où il avait été si heureux n'avait pas même de privilége. L'amour, quand il est extrême, n'admet point de préférence.

Les cœurs sensibles se devinent les uns les autres. Madame de Granson comprit ce qui obligeait le comte de Canaple à offrir un prix excessif de Vermanton; elle crut même que ce lieu ne lui était cher que par la même raison qu'elle avait pour le trouver odieux, et mit obstacle à l'acquisition qu'il voulait en faire. Le comte de Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

Ce que M. de Vienne lui contait de la retraite où sa fille vivait depuis l'absence de M. de Granson le confirmait dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs pensées du

côté qui peut augmenter leurs peines. Il se persuada que madame de Granson aimait encore plus son mari qu'elle ne l'avait aimé. C'est moi, disait-il, qui lui ai appris à aimer; son cœur a été instruit par le mien de toutes les délicatesses de l'amour; ma passion lui sert de modèle; elle fait pour son mari ce qu'elle sent bien que je ferais pour elle, et j'ai le malheur singulier que ce que l'amour m'a inspiré de plus tendre est au profit de mon rival.

Ces réflexions désespérantes jetaient le comte de Canaple dans une tristesse qui n'échappa pas à mademoiselle de Mailly. Elle connut qu'il était amoureux; et, sans le lui dire, elle en fut plus disposée à prendre beaucoup d'amitié pour lui, et à lui donner sa confiance. C'était aussi pour M. de Canaple un soulagement de parler à quelqu'un dont l'âme était sensible, et qui aussi-bien que lui éprouvait les malheurs de l'amour.

Cependant, M. de Châlons guérissait de ses blessures; il avait quitté le lit; il pressait son ami, toutes les fois qu'il le voyait, d'obtenir de mademoiselle de Mailly qu'il pût lui parler. Ce n'est que par elle, lui disait-il, que je veux démêler cette étrange aventure : je connais sa franchise et sa vérité; puisqu'elle m'aime encore, il lui en coûtera moins de s'avouer cou-

pable, qu'il ne lui en coûterait de me tromper.

Que me demandez-vous? dit mademoiselle de Mailly au comte de Canaple, quand il lui fit la prière dont il était chargé. Puis-je voir un homme qui a rempli de deuil la maison de mon père? Cet obstacle, qui n'est déjà que trop fort, n'est pas le seul qui nous sépare pour jamais. Je l'ai cru infidèle; qu'il tâche de le devenir; l'intérêt de son repos le demande; et, de la façon dont j'ai le cœur fait, ce sera une espèce de consolation pour moi, de penser que du moins il ne sera pas malheureux. De quel ordre, répliqua M. de Canaple, me chargez-vous? Songez que ce serait donner la mort à mon ami. Vous ne doutez pas que je ne sois aussi à plaindre, et peut-être plus à plaindre que lui, répliqua mademoiselle de Mailly; dites, s'il le faut, que je ne mérite plus d'être aimée. Serait-il possible que ce fût une consolation pour lui? Non, je ne le puis penser; je sais, du moins, que mon cœur n'a jamais été plus cruellement déchiré, que lorsque je l'ai cru coupable. Mais, dit encore le comte de Canaple, ne m'expliquerez-vous point les motifs d'une conduite qu'il importe tant à M. de Châlons de savoir? Il n'en serait pas moins malheureux, reprit-elle, et j'aurais dit ce que je ne dois point dire. Qu'il lui suffise que la fortune seule

a causé ses malheurs et les miens ; que j'avais peine à cesser de l'aimer dans un temps où je croyais ne pouvoir plus l'estimer. Plût à Dieu, dit-elle, en poussant un profond soupir, avoir toujours cru en être aimée ! Si je puis encore lui demander quelque chose, je lui demande de s'éloigner d'un lieu où sa présence ne fait qu'augmenter mes maux.

Malgré le respect de M. de Châlons pour mademoiselle de Mailly, il n'aurait pu se soumettre à ses ordres, si son honneur et son devoir ne l'avaient obligé d'obéir à ceux qu'il reçut du roi. M. de Canaple et lui furent mandés à Paris, pour délibérer sur la campagne prochaine.

Madame de Granson y était arrivée depuis quelques jours pour secourir son mari, qui avait été dangereusement malade. Il l'aurait volontiers dispensée de tant de soin. Son cœur n'avait pu demeurer oisif au milieu d'une cour qui respirait la galanterie : les belles femmes qui la composaient avaient eu part tour à tour à ses hommages. Madame de Montmorency était la dernière à qui il s'était attaché, et sa passion pour elle durait encore, lorsqu'il tomba malade.

Madame de Granson ne s'aperçut pas d'abord de l'indifférence dont on payait ses soins ; ou,

si elle s'en aperçut, elle l'attribua à l'état où était M. de Granson; mais, comme cette indifférence augmentait, elle vit enfin ce qu'elle n'avait pas vu d'abord. Ce fut presque un soulagement pour elle; il lui semblait qu'elle en était un peu moins coupable à son égard. Délivrée de la nécessité qu'elle s'imposait de l'aimer, elle agissait avec lui d'une manière plus libre et plus naturelle.

Elle ne s'était point précautionnée pour éviter le comte de Canaple, qu'elle croyait loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de M. de Granson, lorsqu'il y vint. La surprise et l'embarras de l'un et de l'autre furent extrêmes. M. de Granson en avait aussi sa part; c'était un caractère faible, toujours tel que les personnes avec qui il vivait voulaient qu'il fût. La présence du comte de Canaple, dont il connaissait la vertu, lui reprochait sa conduite; il craignait sa sévérité : il eût cependant bien voulu continuer la sorte de vie qu'il menait alors.

Après quelques discours généraux, ces trois personnes, qui ne savaient que se dire, gardèrent le silence. Madame de Granson, avertie qu'elle devait fuir le comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avait de le voir, voulut sortir; mais M. de Granson l'arrêta. Comme il était le plus libre des trois, il se mit à faire

des questions à son ami, sur M. de Vienne. Quelque intéressée que fût madame de Granson à cette conversation, la crainte d'adresser la parole à M. de Canaple l'empêchait d'y prendre part. Mais M. de Vienne avait écrit à sa fille et à M. de Granson beaucoup de choses avantageuses du comte de Canaple; M. de Granson s'empressa de les lui dire, et en prit sa femme à témoin. Il est vrai, dit-elle en baissant les yeux.

A quelques momens de là, M. de Granson eut un ordre à donner à un de ses gens, et madame de Granson se vit obligée de dire quelques mots à M. de Canaple, pour ne pas même lui donner occasion de parler de M. de Vienne. Elle voulut lui faire parler des dames de Calais. Je n'ai rien vu, madame, lui dit-il d'un air timide et sans oser la regarder, que le père.... Il voulait dire de madame de Granson; mais il s'arrêta tout d'un coup, et, se reprenant après quelques momens de silence, je n'ai rien vu que M. de Vienne.

Toutes ces marques de tendresse n'échappaient pas à madame de Granson; malgré elle, le coupable disparaissait, et ne lui laissait voir qu'un homme aimable et amoureux. A mesure que cette impression devenait plus forte, elle le fuyait avec plus de soin; mais la nécessité

d'être dans la chambre de son mari, et le droit qu'avait M. de Canaple d'y venir à toute heure, lui en ôtaient la liberté. Il est vrai qu'il usait de ce privilége avec tant de ménagement, qu'insensiblement madame de Granson s'accoutuma à le voir.

L'insensibilité que son mari avait pour elle fit alors une impression bien différente sur son esprit; elle ne pouvait s'empêcher, depuis que M. de Canaple en était témoin, de la sentir et d'en être blessée. Ce sentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cause, lui donnait de l'indignation contre elle-même; mais, malgré toute la sévérité de ses réflexions, elle ne put, à quelques jours de là, être maîtresse de sa sensibilité.

M. de Granson, à son départ de Bourgogne, lui avait demandé, au défaut de son portrait qu'il n'avait pas eu le temps de faire faire, un bracelet de grand prix où était celui de feue madame de Vienne, à qui sa fille ressemblait si parfaitement, que ce portrait paraissait être le sien. Elle s'en était détachée avec beaucoup de peine, et avait prié M. de Granson de le garder soigneusement. Comme la conversation était peu animée entre le mari et la femme, et que la présence de M. de Canaple y mettait encore plus de contrainte, madame de Granson, ne sa-

chant que dire, s'avisa de redemander ce portrait à M. de Granson. Il fut si embarrassé de cette demande, et si peu maître de son embarras, que madame de Granson comprit qu'il ne l'avait plus. Elle ne se trouva nullement préparée à soutenir cette espèce de mépris. Quelques larmes coulèrent de ses yeux; et, pour les cacher, elle sortit de la chambre; mais ce soin était inutile, elles ne pouvaient échapper à l'attention du comte de Canaple; et, quoique ce qu'il voyait dût encore fortifier sa jalousie, un attendrissement pour le malheur de ce qu'il aimait, l'indignation qu'il conçut contre M. de Granson, firent taire tout autre sentiment.

Puis-je croire ce que je vois? lui dit-il aussitôt qu'ils furent seuls. Quoi! vous êtes sans amour et même sans égard pour votre femme, pour cette femme qui mérite les respects et les adorations de toute la terre? Elle verse des larmes; vous la rendez malheureuse; et où donc avez-vous trouvé des charmes assez puissans pour effacer l'impression que les siens avaient faite sur votre cœur?

Que voulez-vous? répliqua M. de Granson, ce n'est pas ma faute. Après tout, où prenez-vous qu'on doive toujours être amoureux de sa femme? ce sentiment est si singulier, qu'il faudrait, si je l'avais, le cacher avec soin. Je vous

l'avouerai encore, la passion de ma femme, dont je reçois tous les jours de nouvelles marques, m'embarrasse et ne me touche plus.

M. de Canaple, occupé si tendrement jusque-là des intérêts de madame de Granson, sentit à ce mot de passion réveiller toute sa jalousie. Le dépit dont il était animé lui faisait souhaiter que M. de Granson fût encore plus coupable. Il n'eut plus la force de désapprouver sa conduite, et il le quitta, plus fâché contre madame de Granson qu'il ne l'avait été contre lui.

Elle a donc de la passion! disait-il. Si mon amour n'a pu la toucher, il aurait du moins dû lui apprendre le prix dont elle est, et la sauver de la faiblesse et de la honte d'aimer qui ne l'aime pas. Je lui pardonnerais, je l'admirerais même, si ses démarches n'étaient dictées que par le devoir; mais elle aime, mais elle est jalouse; et, tandis que je ne suis occupé que d'elle, elle n'est occupée que de la perte d'un cœur qui ne vaut pas le mien.... Hélas! sa vertu a fait naître sa tendresse; elle est malheureuse aussi-bien que moi; avec cette différence, que je ne le suis que pour avoir donné entrée dans mon cœur à un amour que tant de raisons m'engageaient à combattre. Je ne puis être aimé: il faut me faire une autre espèce de bonheur; il faut parler à son mari; il faut encore

le ramener à elle; il faut qu'elle me doive, s'il est possible, la douceur dont elle jouira.

Comme madame de Granson avait paru sensible à la perte du bracelet, M. de Canaple mit tout en usage pour le recouvrer, et y réussit. La ressemblance du portrait était une furieuse tentation de le garder; mais ce plaisir n'eût pas été comparable à celui de donner à madame de Granson une preuve si sensible de ses soins, et une satisfaction qu'elle ne devrait qu'à lui. Il espérait même qu'elle démêlerait que c'était par respect qu'il n'avait osé garder ce qu'elle n'aurait pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il jouissait chez M. de Granson, il y avait des heures, depuis sa maladie, où l'entrée de sa chambre n'était permise qu'à ses domestiques. M. de Canaple, pour avoir le prétexte d'aller dans l'appartement de madame de Granson, choisit une de ces heures. Rassuré par l'action qu'il allait faire, son air et sa contenance étaient moins timides. Madame de Granson en fut blessée, et jeta sur lui un regard qui lui apprit ce qui se passait en elle. C'est pour vous remettre, madame, lui dit-il, le portrait dont il m'a paru que la perte vous affligeait, que j'ai osé prendre la liberté d'entrer dans votre appartement. Je n'ai jamais compris, poursuivit-il en le lui présentant,

comment il était possible que M. de Granson ait pu se dessaisir d'une chose qui lui devait être si précieuse ; et je le comprends encore moins dans ce moment.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton bas et attendri. Madame de Granson, étonnée, attendrie elle-même du procédé de M. de Canaple, ne savait quel parti prendre. C'était lui faire une faveur, de recevoir cette marque de ses soins; et, en la lui refusant, elle lui laissait son portrait. Elle se détermina au parti le plus doux. Son cœur lui faisait cette espèce de trahison, sans qu'elle s'en aperçût. Cependant, toujours également occupée de remplir ses devoirs avec la plus grande exactitude : J'eusse souhaité, monsieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous eussiez bien voulu le remettre à M. de Granson; mais je ne lui laisserai pas ignorer cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une conversation qui l'embarrassait, elle se leva dans le dessein de passer chez M. de Granson; et M. de Canaple n'osa l'y suivre.

Madame de Granson entra dans la chambre de son mari pour lui apprendre ce qui venait de se passer; mais, lorsqu'il fut question de parler, elle s'y trouva embarrassée. Il lui vint dans l'esprit que c'était tromper M. de Gran-

son, et le tromper de la manière la plus indigne, que de l'engager à quelque reconnaissance pour M. de Canaple. Cette idée, si capable d'alarmer sa vertu, la détermina au silence.

A mesure que la santé de M. de Granson se rétablissait, ses amis se rassemblaient chez lui. Madame de Granson se montrait peu, et se montrait toujours négligée; mais enfin elle se montrait : il n'était pas possible que sa beauté ne fît impression. M. de Châtillon, quoique engagé, par le caractère qu'il s'était donné dans le monde de n'être point amoureux, ne put s'empêcher d'en être touché plus sérieusement qu'il n'eût fallu pour son repos. Sa présomption naturelle ne lui laissait pas prévoir de mauvais succès; il n'avait besoin que d'une occasion de se déclarer : elle aurait été difficile à trouver, si M. de Granson, qui craignait surtout qu'on ne le soupçonnât d'être amoureux et jaloux de sa femme, ne l'avait obligée de demeurer auprès de lui dans le temps qu'il y avait le plus de monde.

Quoique la galanterie et surtout l'amour parussent aux jeunes gens de la cour une espèce de ridicule, la présence de madame de Granson donnait le ton galant à toutes les conversations. Elle n'y prenait nulle part. M. de Canaple se condamnait devant elle au même silence; et,

lorsqu'elle n'y était pas, la crainte d'être deviné l'engageait encore à beaucoup de ménagement. Mais toutes ces considérations l'abandonnèrent dans la chaleur d'une dispute où il était question des plaisirs de la galanterie et de ceux de l'amour. Il ne put endurer qu'ils fussent comparés; et, sans se souvenir qu'il jouait dans le monde le rôle d'indifférent, il se mit à faire la peinture la plus vive et la plus animée de deux personnes qui s'aiment, et finit par assurer avec force qu'il ne serait pas touché des faveurs de la plus belle femme du monde dont il ne possèderait pas le cœur.

Où sommes-nous? s'écria M. de Granson. Depuis quand le comte de Canaple connaît-il toutes ces délicatesses? Le croiriez-vous, madame? dit-il à madame de Granson qui entrait dans ce moment; ce Canaple, si éloigné de l'amour, est devenu son plus zélé défenseur. Il ne veut point de galanterie, il veut de belle et bonne passion; et, de la façon dont il en parle, en vérité, je le crois amoureux.

La vue de madame de Granson imposa tout d'un coup silence au comte de Canaple; et, loin de répondre, il se reprochait comme une indiscrétion ce qu'il venait de dire. Son embarras aurait été sans doute remarqué, si M. de Châlons, qui était aussi chez M. de Granson,

n'eût pris la parole : Je pense, dit-il, comme M. de Canaple; le plaisir d'aimer est le plus grand bonheur, et peut-être sentirait-on moins le malheur d'être trahi, sans la nécessité où l'on se trouve alors de renoncer à un état si doux. Mais, répliqua en riant M. de Montmorency, pourquoi vous faire cette violence? Vous pouvez aimer tout à votre aise une maîtresse qui vous aura trompé; personne n'y mettra obstacle, et j'ose vous assurer que votre félicité ne sera ni troublée ni enviée.

Vous en rirez tant qu'il vous plaira, dit M. de Châlons; mais je pardonnerais volontiers, pourvu que je trouvasse, dans la sincérité du repentir et dans un aveu sans déguisement, de quoi me persuader que j'étais aimé, même dans le temps que j'étais trahi. Je sens qu'il y a une espèce de douceur à pardonner à ce qu'on aime; c'est un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé; et on en aime soi-même davantage.

Avec de pareilles maximes, vous n'avez garde d'être jaloux, dit M. de Granson. Du moins le suis-je très-différemment de la plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne connaissent ce sentiment que par un amour-propre effréné. Le mien n'a rien à démêler avec les infidélités qu'on peut me faire; elles n'affligent que mon cœur.

J'avoue, interrompit M. de Châtillon, qui n'avait point parlé jusque-là, que j'entends mal toutes ces distinctions de l'amour et de l'amour-propre; je sais seulement que les femmes préféreront toujours un amant dont la jalousie sera pleine d'emportemens, à tous vos égards et à toutes vos délicatesses.

Pourriez-vous pardonner, madame, dit-il à madame de Granson, en s'approchant de son oreille, à un homme qui craindrait de perdre votre cœur et qui conserverait encore quelque raison? Personne, répondit-elle tout haut d'un ton fier et dédaigneux, ne sera à portée de faire une pareille perte : et, sans le regarder, sans lui donner le temps de répondre, elle se leva pour sortir.

Quoique M. de Canaple n'osât jeter les yeux sur elle, son attention et son application suppléaient à ses yeux. Il s'était aperçu de la passion de M. de Châtillon, presque aussitôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'était pas un rival dangereux auprès de madame de Granson. Mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puisse être, importune toujours. La réponse de madame de Granson, et le ton dont elle fut faite, le dédommagèrent de la peine qu'il avait eue de voir M. de Châtillon oser lui parler à l'oreille. Un amant, et surtout un

amant malheureux, prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux.

M. de Châtillon n'était pas homme à se rebuter par celle qu'il venait d'essuyer. Il suivit madame de Granson, dans l'espérance de lui donner la main. M. de Canaple, qui n'avait plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, sortit aussi. Ils se trouvèrent tous deux auprès du chariot de madame de Granson, lorsqu'elle voulut y monter. M. de Canaple n'osait cependant lui présenter la main; mais M. de Châtillon ne garda pas tant de ménagement, et madame de Granson, irritée de sa hardiesse, occupée de la réprimer, prit celle de M. de Canaple, et ne s'aperçut combien la préférence qu'elle lui donnait était flatteuse, que parce qu'elle sentit que cette main était tremblante. Aussi se hâta-t-elle de la quitter et de monter dans son chariot.

Cet instant était le premier où M. de Canaple avait ressenti quelque douceur. Il eût bien voulu se trouver seul, et en jouir à loisir; mais M. de Châlons, qui le joignit dans le moment, ne lui en donna pas la liberté. Que vous êtes heureux! lui dit-il; car, malgré les soupçons que vous avez fait naître aujourd'hui, je suis persuadé que vous n'aimez rien. Pour moi, je suis la victime d'une passion qui ne me promet

que des peines, et que je n'ai pas même la force de combattre.

M. de Canaple ne pouvait avouer qu'il était amoureux, et ne pouvait aussi se résoudre à le désavouer; c'eût été blesser son amour ou sa discrétion. Ne parlons point de moi, répondit-il, je suis ce que je puis, et je ne conseillerais à personne d'envier ma fortune.

M. de Châlons, plein de ses sentimens, ne s'occupa pas à pénétrer ceux de son ami. Je suis plus agité aujourd'hui que je ne l'ai encore été, lui dit-il; la peinture que je viens de faire de mes sentimens les a réveillés et gravés plus profondément dans mon cœur. Par grâce, écrivez à mademoiselle de Mailly; c'est une liberté qui ne m'est pas permise; mais ce sera presque recevoir une de mes lettres, que d'en recevoir une des vôtres. Je l'occuperai du moins quelques momens; et quelle douceur n'est-ce pas pour moi!

Le comte de Canaple était dans les dispositions nécessaires pour bien exprimer les sentimens de son ami; mais cet ami était trop amoureux pour être aisé à contenter. La lettre fut faite et refaite plus d'une fois, et remise enfin à un homme de M. de Canaple, avec ordre de la porter à Calais, et d'en rapporter la réponse.

Cependant le départ du roi était fixé, et tous ceux qui n'étaient point attachés particulière-

ment à sa personne, voulurent le devancer, et se disposèrent à partir. M. de Canaple fut de ce nombre. La peine de s'éloigner de ce qu'on aime n'est pas, pour un amant malheureux, ce qu'elle est pour un amant aimé.

Lorsque la santé de M. de Granson lui permit de sortir de la chambre, il voulut que madame de Granson fût présentée au roi et aux reines. Sa beauté fut admirée de tout le monde. Les louanges qu'on lui prodigua augmentèrent les empressemens de M. de Châtillon : il la suivait partout; et, malgré la mode et le ton qu'il avait pris dans le monde, il lui rendait des soins assez à découvert. Madame de Granson, importunée de ses soins, de mauvaise humeur contre elle et contre l'amour, se vengeait par les rigueurs qu'elle exerçait sur lui, de ce qu'elle sentait pour son rival. Ce rival en était souvent témoin; et, quoiqu'il fût traité lui-même avec encore plus de sévérité, elle n'était pas du moins accompagnée du dédain et du mépris dont on accablait M. de Châtillon. Madame de Granson ne put éviter les adieux de l'un et de l'autre. M. de Châtillon osa encore parler le même langage; M. de Canaple, au contraire, ne prononça pas un seul mot.

Cette différence de conduite n'était que trop remarquée par madame de Granson. Les repro-

ches qu'elle ne cessait de se faire tournaient au profit de ses devoirs; elle croyait toujours ne pas les remplir assez bien. Loin d'être rebutée par le peu d'égards que M. de Granson lui marquait, elle redoublait de soins et d'attentions.

Comme il suivait le roi, il ne partit pas sitôt que M. de Canaple. Madame de Granson s'aperçut que sa présence le contraignait. Sans lui faire de reproche, sans marquer le moindre mécontentement, elle se disposa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l'armée, et pour être avec un père qu'elle aimait, et dont elle était tendrement aimée. C'était, dans la disposition où son cœur était alors, une consolation et un besoin, de pouvoir se livrer aux sentimens d'une amitié permise.

M. de Vienne reçut sa fille avec joie : elle fut visitée de tout ce qu'il y avait dans la ville de gens considérables. Mademoiselle de Mailly ne fut pas des dernières à s'acquitter de cette espèce de devoir. Elles avaient l'une et l'autre les qualités qui préviennent si favorablement, et qui font naître l'inclination; aussi, dès le premier moment de la connaissance, se trouvèrent-elles dans la même liberté que si elles s'étaient connues depuis long-temps. Madame de Granson, charmée des agrémens et de l'esprit de made-

moiselle de Mailly, en parlait souvent à M. de Vienne.

Je voudrais, lui disait-elle, passer mes jours avec une si aimable fille; mais je meurs de peur qu'elle ne nous soit bientôt enlevée par quelque grand mariage. Ce mariage pourrait au contraire la rapprocher de vous, répondit M. de Vienne. Canaple, dans le séjour qu'il a fait ici, a paru fort attaché à elle; il y est revenu sans autre besoin que celui de la voir; et l'on m'amena, il y a quelques jours, un homme chargé d'une lettre pour elle, qui n'avait point d'abord voulu dire son nom, mais qui fut obligé de m'avouer qu'il appartenait au comte de Canaple. De l'humeur dont il est, une si grande assiduité prouve beaucoup. Madame de Granson sentit à ce discours un trouble et une émotion qu'elle n'avait jamais connus. Elle n'avait plus la force de continuer la conversation, lorsque mademoiselle de Mailly entra.

M. de Vienne, qui avait plus de franchise que de politesse, ne craignit pas de l'embarrasser en lui répétant ce qu'il venait de dire à sa fille. Mademoiselle de Mailly ne put entendre sans rougir un nom qui était lié dans son imagination à celui de son amant. Mais on ne se retient guère sur les choses qui intéressent le cœur, surtout lorsqu'on peut s'y livrer sans se faire

des reproches. Mademoiselle de Mailly, après avoir dit légèrement que M. de Canaple n'était point amoureux d'elle, se fit un plaisir de le louer des qualités qui lui étaient communes avec M. de Châlons, et le loua avec vivacité.

Madame de Granson l'avait vu jusque-là des mêmes yeux et plus favorablement encore; mais de ce qu'il paraissait tel à mademoiselle de Mailly, il cessa de lui paraître le même. Maîtrisée par un sentiment qu'elle ne connaissait pas, elle ne put s'empêcher de contredire. M. de Vienne, qui trouvait sa fille injuste, prit parti contre elle. Mademoiselle de Mailly, fortifiée par l'autorité de M. de Vienne, soutint d'abord son opinion avec une chaleur peu propre à ramener madame de Granson; mais, comme elle avait l'esprit dans une situation plus tranquille, elle se hâta de finir la dispute.

Madame de Granson, restée seule, se trouva saisie d'une douleur inquiète et piquante, qu'elle n'avait point encore éprouvée. Les réflexions qu'elle faisait sur ce qui venait de se passer lui donnaient des soupçons, et même des certitudes, dont elle se sentait accablée. Je n'en saurais douter, disait-elle, il est amoureux, il est aimé: l'amour, et l'amour content, peut seul inspirer ce que je viens de voir.

Quoi! tandis que j'avais besoin de ma vertu

pour me souvenir de l'outrage qu'il m'a fait; tandis que je ne le croyais occupé qu'à le réparer; tandis que les apparences de son respect faisaient sur mon cœur une impression si honteuse, il aimait ailleurs! Comment ai-je pu m'y tromper? comment ai-je pu donner une interprétation si forcée à ses démarches? comment ai-je pu croire qu'un homme amoureux fût toujours si maître de lui? Non! non! il m'aurait parlé au risque de me déplaire. Elle se rappelait ensuite que, dans cette conversation où le comte de Canaple soutenait le parti de l'amour, il s'était tu dès qu'elle avait paru. Sa délicatesse aurait été blessée, disait-elle, de parler d'amour devant toute autre femme que devant sa maîtresse. Que sais-je s'il ne croyait pas avoir des ménagemens à garder à mon égard? Qui me dit qu'il n'a pas soupçonné ma faiblesse? Cette pensée arracha des larmes à madame de Granson; et, comme elle n'apercevait plus rien dans la conduite du comte de Canaple qui pût l'excuser, tout son ressentiment se réveilla. Il aurait eu peine à se conserver, au milieu des louanges qu'on donnait tous les jours à la valeur du comte de Canaple, et dans un temps où sa vie était exposée à tant de dangers: mais mademoiselle de Mailly, qui voyait dans les périls de M. de Canaple ceux de M. de Châlons, y pa-

raissait si sensible, que madame de Granson cessait de l'être.

L'éloignement, le dégoût, avaient succédé dans son cœur à l'inclination qu'elle s'était d'abord sentie pour elle. Le hasard fit encore qu'elles se trouvèrent dans l'appartement de M. de Vienne quand on apprit que l'armée marchait aux ennemis, et que la troupe de M. de Canaple et celle de M. de Châlons devaient commencer l'attaque. Mademoiselle de Mailly, saisie à cette nouvelle, ne put cacher son trouble. Madame de Granson n'était pas dans un état plus tranquille. M. de Vienne attribuait le chagrin où il la voyait plongée à la crainte où elle était pour M. de Granson, et achevait de l'accabler par les soins qu'il prenait de la rassurer, et par les louanges qu'il ne cessait de donner à sa sensibilité. Que penserait mon père? disait-elle; que penserait tout ce qui m'environne, si le fond de mon cœur était connu, s'il savait que ces larmes dont il me loue ne prouvent que ma faiblesse? Il faut du moins que la connaissance que j'en ai rappelle ma vertu, et que je me délivre de la peine cruelle d'être pour moi-même un objet de mépris.

La perte de la bataille de Créci qu'on apprit alors, et les blessures dangereuses que M. de

Granson y avait reçues, donnèrent à la vertu de madame de Granson un nouvel exercice. Elle ne balança pas un moment sur le parti qu'elle avait à prendre ; et, sans être arrêtée par les prières de M. de Vienne, et par les dangers où elle s'exposait en traversant un pays plein de gens de guerre, elle partit sur-le-champ. Son père, n'ayant pu la retenir, lui donna une escorte nombreuse : ils furent attaqués à diverses reprises par des partis ennemis qu'ils repoussèrent avec succès. L'idée de M. de Canaple se présentait souvent pendant la route à madame de Granson : l'incertitude où elle était de son sort, dont elle avait eu le courage de ne point s'informer, diminuait sa colère, et la disposait à avoir plus de pitié que de ressentiment.

Le troisième jour de sa marche, sa petite troupe, qui s'était affaiblie par les combats précédens, fut attaquée par des gens d'armes anglais, très-supérieurs en nombre. Madame de Granson allait tomber dans les mains des vainqueurs, si un chevalier, qui allait à Calais, ne fût venu à son secours. Il vit de loin le combat; et, quoiqu'il fût accompagné de très-peu de monde, il ne balança pas à attaquer les Anglais. Les Français, qui avaient été mis en déroute, reprirent courage, se rallièrent à lui, et l'aidèrent à vaincre

ceux qui s'étaient déjà saisis du char de madame de Granson.

Le trouble où elle était ne lui avait pas permis de distinguer ce qui se passait ; et, prenant son libérateur pour son ennemi, lorsqu'il vint à son chariot : Si vous êtes généreux, lui dit-elle d'une voix que la crainte changeait presque entièrement, mais qui ne pouvait jamais être méconnaissable pour celui à qui elle parlait, vous me mettrez promptement à rançon. Quoi ! s'écria-t-il, sans lui donner le temps d'en dire davantage ; c'est madame de Granson ! et c'est elle qui me prend pour un ennemi ! non, madame, vous n'en avez point ici, lui dit-il : tout ce qui vous environne est prêt à sacrifier sa vie pour vous défendre, et pour vous obéir.

La fierté de madame de Granson, et une certaine hauteur de courage qui lui était naturelle, lui avaient donné des forces dans le commencement de cette aventure ; mais la voix de M. de Canaple la mit dans un état bien plus difficile à soutenir que celui dont elle venait de sortir. Mille pensées différentes se présentaient en foule à son esprit : cet homme, qui l'avait outragée, qu'il fallait haïr pour se sauver de la honte de l'aimer, venait d'exposer sa vie pour elle ; et ce même homme allait à Calais, sans doute pour voir mademoiselle de Mailly.

La reconnaissance du service ne pouvait subsister avec cette réflexion, et ne laissait dans l'âme de madame de Granson que le chagrin de l'avoir reçu. M. de Canaple attendait les ordres qu'elle voudrait lui donner, et les aurait attendus long-temps, si l'écuyer de M. de Vienne, qui conduisait l'escorte, n'était venu la presser de se déterminer. Elle voulait suivre son dessein; mais elle ne voulait pas que M. de Canaple l'accompagnât. Le secret dépit dont elle était animée ne lui permettait pas de recevoir de lui un service, qu'elle ne pouvait plus mettre sur le compte du hasard.

Votre générosité en a assez fait, lui dit-elle, monsieur; pressez-vous d'aller à Calais, où je juge que des raisons importantes vous appellent. Il est vrai, madame, dit le comte de Canaple, que j'ai ordre de me rendre à Calais; mais, quelque précis qu'il soit, je ne puis l'exécuter que lorsque vous serez en lieu où vous n'aurez plus rien à craindre.

Madame de Granson, ne pouvant faire mieux, se laissa conduire. L'état fâcheux où elle trouva M. de Granson en arrivant à Amiens, la dispensa de faire des remercîmens à M. de Canaple, qui repartit sur-le-champ pour Calais.

M. de Granson avait aimé passionnément sa femme; ce qu'elle faisait pour lui dans un

temps si voisin de celui où il lui avait manqué, la pensée que la mort les allait séparer, réveillèrent sa tendresse, et lui tendant la main aussitôt qu'il la vit : Je n'étais pas digne de vous, lui dit-il; le ciel me punit de n'avoir pas connu le bien que je possédais. Je me reproche tous les torts que j'ai eus; pardonnez-les-moi, et ne vous en souvenez qu'autant que ce souvenir sera nécessaire à votre consolation.

Madame de Granson arrosait de ses larmes la main que son mari lui avait présentée : le repentir qu'il lui marquait la pénétrait de honte et de douleur; elle se trouvait la seule coupable; elle se reprochait de n'avoir pas aimé M. de Granson; et l'erreur où il était là-dessus lui paraissait une espèce de trahison. Je n'ai rien à vous pardonner, lui dit-elle en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerais ma vie pour conserver la vôtre. M. de Granson voulut répondre; mais ses forces l'abandonnèrent; il fut long-temps dans une espèce de faiblesse dont il revint sans reprendre connaissance, et il mourut deux jours après l'arrivée de madame de Granson.

Ce spectacle, toujours si touchant, l'était encore plus pour elle par les circonstances qui l'avaient accompagné. Comme on n'était point instruit du péril qui menaçait Calais, elle y re-

tourna, persuadée que rien dans le monde ne pouvait l'intéresser que M. de Vienne.

M. de Canaple, en y arrivant, n'avait donné à M. de Vienne aucune espérance sur la vie de M. de Granson. La calamité publique, dit ce grand capitaine, ne me laisse pas sentir mes malheurs particuliers : mais comment est-il possible qu'une armée composée de toute la noblesse de France, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus brave dans l'univers, ait été battue!

Il fallait pour vaincre, répondit M. de Canaple, plus de prudence et moins de valeur. Cette noblesse dont vous parlez en a trop cru son courage, et a méprisé les précautions. Le roi, après être parti d'Abbeville où il était campé, détacha quelques troupes sous la conduite de MM. des Noyers, de Beaujeu, d'Aubigny et de Drosmenil, pour aller reconnaître les Anglais. A leur retour, Drosmenil, enhardi par une réputation sans tache et par une intrépidité de courage dont il se rendait témoignage, eut seul la force de dire au roi qu'il ne fallait point attaquer les ennemis.

Quoique l'armée fût déjà en marche, le roi, convaincu par les raisons de ce vaillant homme, envoya ordre aux Génois, qui faisaient l'avant-garde, de s'arrêter. Soit qu'ils aient été gagnés, comme on le soupçonne, soit qu'ils aient craint

de perdre leur rang, ils ont refusé d'obéir. La seconde colonne, qui a vu la première en marche, a continué de marcher. La bataille s'est trouvée engagée, et les généraux ont été obligés de suivre l'impétuosité des troupes.

Elles n'ont jamais montré plus d'ardeur; mais nous avons combattu sans ordre, dans un terrain qui nous était désavantageux, et contre une armée plus nombreuse, où la discipline est observée. Malgré ces avantages, la troupe que je commandais a enveloppé le prince de Galles. Ce jeune prince, à qui Édouard [1] a refusé le secours qu'il lui avait envoyé demander, ne trouvant plus de ressource que dans son courage, a fait des prodiges de valeur. Ses gens, animés par son exemple, ont redoublé leurs efforts, et il nous a échappé. Je me suis vu moi-même abandonné des miens; et, si la nuit n'avait favorisé ma retraite, je serais mort, ou prisonnier. J'ai eu encore le bonheur de dégager le pauvre Granson d'une troupe de soldats dont il était environné. Je l'ai conduit à Amiens. Le roi, qui s'y est retiré, m'a donné l'ordre de venir ici pour voir l'état de la place, et pour

---

[1] Le roi d'Angleterre, quand on lui demanda un renfort pour le prince de Galles, répondit : *Il faut que l'enfant gagne ses éperons.*

consulter avec vous sur les moyens de la conserver.

Un homme envoyé par mademoiselle de Mailly à M. de Canaple, pour le prier qu'elle pût le voir un moment, ne donna pas le temps à M. de Vienne de lui répondre. Il suivit l'homme qui lui avait été envoyé, et promit à M. de Vienne qu'il serait bientôt de retour.

Mademoiselle de Mailly, aussitôt qu'elle l'avait entendu, s'était levée avec promptitude pour aller au-devant de lui; mais son trouble et son agitation étaient si grands, qu'il ne lui fut pas possible de faire un pas; et, se laissant aller sur sa chaise: Ah! monsieur, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle vit le comte de Canaple, ne me dites rien; je mourrai de mon incertitude, mais je n'ai pas la force d'en sortir. Je vous assure, lui dit-il, que je n'ai rien de si terrible à vous apprendre. Serait-il possible, s'écria-t-elle encore avec une espèce de transport, que je fusse si heureuse! Quoi! il serait sauvé? Et où est-il? N'est-il point blessé? Je ne puis vous répondre positivement, répliqua M. de Canaple, je sais qu'il ne s'est point trouvé dans le nombre des morts, et qu'il est tout au plus prisonnier. Ah! dit-elle, il ne se sera rendu qu'à l'extrémité; s'il est prisonnier, je le vois couvert de blessures. Hélas! c'est moi

qui ai ajouté le désespoir à sa bravoure naturelle : il s'est peu soucié de ménager une vie que j'ai rendue si malheureuse.

L'abondance des larmes qu'elle répandait, les sanglots redoublés qui lui coupaient la parole, arrêtèrent ses plaintes, et donnèrent au comte de Canaple le temps de la rassurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des Anglais, pour s'informer si M. de Châlons était prisonnier, et pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un écuyer annonça le lendemain à M. de Vienne l'arrivée de madame de Granson, et lui apprit la mort de son maître. M. de Vienne, qui y était préparé, et qui d'ailleurs mettait au rang des premiers devoirs celui de citoyen, ne laissa pas d'achever de régler avec M. de Canaple ce qui était nécessaire pour la défense de Calais. Comme le temps pressait, M. de Canaple partit sans avoir tenté de faire une visite à madame de Granson, qu'il ne lui était pas permis de voir dans la circonstance présente. La perte de son mari l'avait plus touchée qu'elle n'aurait dû l'être naturellement ; mais les reproches qu'elle se faisait de ne l'avoir jamais aimé, et d'avoir été sensible pour un autre, effaçaient les mauvais procédés qu'il avait eus pour elle ; elle sentait d'ailleurs que, pour résister à sa fai-

blesse, les chaînes du devoir lui étaient utiles. Cette liberté, dont elle ne pouvait faire usage, devenait un poids difficile à porter.

M. de Vienne lui conta que M. de Canaple, dans le peu de séjour qu'il avait fait à Calais, avait vu mademoiselle de Mailly. Les périls du siége le font frémir, lui dit-il; il m'a conseillé de faire sortir de la ville toutes les femmes de considération; et, pour être en droit de me presser sur mademoiselle de Mailly, il m'a beaucoup pressé sur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, poursuivit M. de Vienne, si vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame de Granson était dans cet état de tristesse et d'accablement où, à force de malheurs, on n'en craint plus aucun. Ne me privez pas de la seule consolation qui me reste, dit-elle à M. de Vienne : je saurai périr avec vous, s'il le faut; toute femme que je suis, vous n'avez rien à craindre de ma timidité; mais contentez M. de Canaple, et engagez mademoiselle de Mailly à sortir de Calais. M. de Vienne lui promit d'y travailler.

Le départ de mademoiselle de Mailly eût été une consolation pour madame de Granson; elle n'eût pas même voulu avoir un malheur commun avec elle; mais la fortune lui refusa cette

faible consolation. Madame de Mailly, dont les passions étaient violentes, avait conçu tant de chagrin de ne pouvoir satisfaire sa haine et sa vengeance, qu'elle en était tombée malade. Mademoiselle de Mailly ne pouvait se séparer de sa belle-mère, encore moins abandonner un père dans un temps si malheureux. M. de Vienne, qui avait pour M. de Mailly les égards dus à sa naissance, le laissa le maître de son sort, dès qu'il fut instruit de ses raisons, et n'obligea personne de sa maison de subir l'ordonnance qu'il fit publier, que tous ceux qui étaient inutiles à la défense de la place, eussent à en sortir.

Édouard ne tarda pas à venir reconnaître Calais; et, persuadé qu'il ne pouvait l'emporter par la force, il résolut de l'affamer. Dans ce dessein, on établit entre la rivière de Haule et la mer, un camp qui prit la forme d'une nouvelle ville. Philippe, à qui la perte de la bataille de Créci n'avait rien fait perdre de son courage, se préparait à tout mettre en usage pour sauver une place si importante. M. de Canaple l'avait assuré, à son retour, que M. de Vienne se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, et donnerait le temps d'assembler une nouvelle armée. Philippe, pour être plus à portée de faire des recrues, quitta la Picardie,

Ne me donnez point ce nom, répliqua milord d'Arondel; nos rois se font la guerre, l'honneur nous attache à leur suite; mais, lorsque nous n'avons plus les armes à la main, l'humanité reprend ses droits, et la valeur que nous avons employée les uns contre les autres, dans la chaleur du combat, devient un nouveau motif d'estime, lorsqu'il est fini. Celle que j'ai pour vous, n'a pas attendu pour naître que je vous visse les armes à la main; votre mérite m'est connu depuis long-temps; j'ai souhaité cent fois d'avoir un ami tel que vous, et la fortune ne pouvait me servir mieux, que de me donner quelque droit à une amitié dont je connais d'avance tout le prix.

Si je suis digne d'être votre ami, répondit M. de Châlons, si vous avez quelque estime pour moi, vous ne douterez pas que la vie, que vous m'avez conservée avec tant de générosité, ne soit à vous : oui, je suis prêt de la sacrifier à votre service, et ce sera moins pour m'acquitter envers vous, que pour satisfaire à l'inclination et à l'admiration que m'inspire la noblesse de votre procédé. Ne me laissez pas ignorer plus long-temps le nom de mon bienfaiteur. Apprenez-moi, de grâce, comment je vous suis connu, et par quel bonheur vous avez pris de moi une idée si avantageuse.

Mon nom est d'Arondel, reprit-il; à l'égard de ce que vous désirez apprendre de plus, je ne puis vous satisfaire qu'en vous faisant l'histoire d'une partie de ma vie. Vous verrez, par le secours que je vous demanderai, et par l'importance des choses que j'ai à vous dire, que ma confiance n'a pas besoin d'être appuyée sur une connaissance plus particulière. Mais ce récit, poursuivit-il, en se levant pour sortir, demande plus de temps que je n'en ai présentement; je craindrais, d'ailleurs, de vous fatiguer par une trop longue attention.

Milord d'Arondel avait raison de penser que son prisonnier n'était pas en état de l'entendre; il n'avait pas plus tôt entendu prononcer son nom, qu'il avait été saisi d'un tremblement universel et si grand, que les gens chargés de le servir, s'en étant aperçus, vinrent à lui pour le secourir; mais leurs soins, qu'il ne devait qu'à une main odieuse, furent rejetés avec une espèce d'emportement : il ordonna d'un ton si ferme qu'on le laissât en repos, qu'il fallut lui obéir. . . .

Dans quel abîme de maux se trouvait-il plongé ! Cet homme qui avait détruit toute sa félicité, cet homme pour qui il avait une haine si légitime, était le même qui lui avait sauvé la vie, et qui achevait de l'accabler par la géné-

rosité et la franchise de ses procédés. Il me demande mon secours, disait-il, apparemment pour achever de m'arracher le cœur; car quel autre besoin pourrait-il avoir de moi que celui de le servir dans son amour?

Quoi! j'ai été si parfaitement oublié, qu'il n'a jamais entendu prononcer mon nom! il n'a point eu à me combattre dans ce cœur qu'il m'a enlevé! et il jouit de la douceur de croire qu'il a été le seul aimé! Ah! je la lui ferai perdre cette douceur; il saura que j'ai été son rival, et il le saura aux dépens de sa vie!

Ces projets de vengeance, si peu conformes à la probité de M. de Châlons, ne pouvaient être de longue durée. Il fallait s'acquitter des obligations qu'il avait à milord d'Arondel, avant que d'agir en ennemi. La guerre pouvait peut-être lui en fournir les moyens; mais il n'était pas libre, et il ne voulait pas devoir sa liberté à son ennemi: il pouvait lui offrir la plus forte rançon; serait-elle acceptée? et au cas qu'elle ne le fût pas, quel parti devait-il prendre? L'honneur lui permettait-il encore d'écouter les secrets qu'on voulait lui confier? Il est vrai qu'il aurait par-là des éclaircissemens qui importaient à son repos.

Je saurai, disait-il, ce que j'aurais tant d'intérêt de savoir; je saurai pourquoi l'on m'a

trahi. Hélas! reprenait-il, qu'ai-je besoin d'en chercher d'autres causes, que l'inconstance naturelle des femmes! milord d'Arondel n'a que trop de quoi la justifier. Il était présent, j'étais absent; il a été aimé, et j'ai été oublié.

Tout le cœur de M. de Châlons se révoltait contre cette idée, et lui reprochait qu'il faisait une injure mortelle à mademoiselle de Mailly. Puis-je la reconnaître à cette faiblesse? disait-il. Est-ce elle que je dois soupçonner de s'être laissé séduire par les avantages de la figure? Ne sais-je pas que c'est à quelque vertu qu'elle a cru reconnaître en moi que j'ai dû le bonheur de lui plaire?

L'agitation, le trouble, et les sentimens différens dont M. de Châlons était rempli, ne lui permirent de long-temps de se déterminer sur ce qu'il devait faire. La nuit entière et une partie de la journée suivante furent employées à déplorer le malheur de sa condition. Il se résolut enfin à savoir ce que milord d'Arondel avait à lui dire, à régler sur cela ses démarches; bien résolu, quoi qu'il pût apprendre, de cacher avec soin qu'il avait été aimé. La tendresse qu'elle a eue pour moi, disait-il, est un secret qu'elle m'a confié, et qu'aucune raison ne m'autorisera jamais à violer: et il ne se rappelait qu'avec honte, qu'il avait pensé différem-

ment dans les premiers momens de sa surprise et de sa douleur.

Le trouble où il était augmenta encore. On vint lui dire qu'une femme, conduite par un des gens de milord d'Arondel, demandait à lui parler; elle ne fut pas plus tôt introduite dans la chambre, qu'elle se jeta à genoux à côté du lit de M. de Châlons, en lui présentant, de la manière la plus touchante, un enfant qu'elle tenait entre ses bras. J'ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup de larmes; je suis chassée de ma patrie; j'ai laissé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, exposés à toutes les horreurs de la guerre et de la famine; je je n'ai d'espérance que dans votre secours; je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conservé au milieu de tant de périls.

Les passions violentes, que les réflexions venaient en quelque façon de calmer, se réveillèrent avec un nouvel emportement dans l'âme de M. de Châlons, à cette vue : Retirez-vous, dit-il, d'un ton où la colère et la douleur se faisaient sentir; ôtez de devant mes yeux cette misérable créature, fruit de la trahison la plus insigne. La femme, effrayée de ce qu'elle entendait, demeurait immobile, et ce malheureux enfant étendait ses petits bras pour embrasser

M. de Châlons, et lui donnait le nom de père.

Ce nom augmentait encore le sentiment de douleur dont il était déjà pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenait légitimement un nom si doux se peignait plus vivement à son imagination; et, ne pouvant soutenir des idées aussi déchirantes, il repoussa cette innocente créature; et, s'adressant à la femme qui était toujours à genoux : Encore une fois, lui dit-il, retirez-vous; que je ne vous voie jamais; et, faisant signe aux gens qui le servaient qu'on la fît sortir, il se tourna de l'autre côté, le cœur plein de douleur, de colère et de vengeance.

Ce qui venait de se passer n'aurait dû apporter aucun changement à sa situation; il était instruit depuis long-temps de ce qui faisait le sujet de son désespoir, mais le temps avait affaibli ces idées. La connaissance de milord d'Arondel ne les avait déjà que trop douloureusement retracées à son souvenir; elles venaient de se réveiller d'une manière encore plus violente.

Après bien des incertitudes, le fond de son caractère plein de douceur prévalut enfin. L'amour extrême qu'il avait pour mademoiselle de Mailly lui inspirait aussi quelque compassion pour son enfant. Un sentiment de justice se

joignait à cette compassion. Pourquoi satisfaire sa vengeance aux dépens de ce petit infortuné? est-il coupable de sa naissance? il ne la connait seulement pas. De quel droit l'enlever à ses parens? ne valait-il pas mieux le rendre à celui qu'il en jugeait le père? il s'acquittait par-là de la reconnaissance qu'il lui devait, de cette reconnaissance qui n'était pas le moins sensible de ses maux. Il fallait, avant toutes choses, écouter le récit que milord d'Arondel devait lui faire; mais comment soutenir cette affreuse confidence? serait-il maître de lui et de son transport? pourrait-il entendre des choses dont la seule idée le faisait frisonner? qu'importe après tout! disait-il; je ne puis que mourir, et la mort est préférable au trouble où je suis.

M. de Châlons, en conséquence de ses résolutions, donna les ordres nécessaires, et se disposa à recevoir milord d'Arondel.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LE SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

Milord d'Arondel, retenu par les occupations de la guerre, ne put qu'après quelques jours satisfaire le désir qu'il avait de revoir son prisonnier. Pourrez-vous bien m'écouter aujourd'hui? lui dit-il en entrant dans sa chambre et en s'asseyant auprès de lui. M. de Châlons répondit quelques mots d'une voix tremblante, que milord d'Arondel attribua à la faiblesse où il était encore; et, ne voulant pas perdre des momens qui lui étaient précieux, il lui parla ainsi :

J'avais à peine fini mes exercices, qu'Édouard, par des raisons de politique, résolut de me marier avec mademoiselle d'Hamilton : il espérait, en formant des alliances entre les premières

maisons d'Angleterre et d'Écosse, unir peu à peu les deux nations. Mon père se prêta aux vues du roi : comme on ne voulait point employer l'autorité pour obtenir le consentement de la maison d'Hamilton, et que la jeunesse de mademoiselle d'Hamilton donnait tout le temps de l'obtenir, le dessein du roi demeura secret entre mon père et lui.

Je fus envoyé en Guyenne. La paix qui était alors entre les deux couronnes, me fit naître le désir de voir la cour de France. Je m'y liai d'amitié avec le jeune Soyecourt, dont le caractère me convenait davantage que celui des autres gens de mon âge avec qui j'avais fait société. Je le retrouvai à Calais, où je m'étais proposé de m'arrêter. Il s'empressa de me faire les honneurs de la ville. La maison de madame de Mailly était la plus considérable; j'y fus reçu, et traité comme un homme dont le nom s'attirait quelque distinction.

Soyecourt me proposa, peu de jours après, d'aller à une abbaye, à un quart de lieue de la ville, où une fille de condition devait prendre le voile. J'y consentis : nous trouvâmes l'église pleine de toutes les personnes qui avaient quelque nom; la foule était grande, et la chaleur excessive. Je m'approchai, autant qu'il me fut possible, de l'endroit où se faisait la cérémo-

nie. Une fille, qui y avait quelque fonction, et qu'un voile, qui lui couvrait en partie le visage, m'empêchait de voir, tomba évanouie.

On s'empressa de la secourir; je m'empressai comme les autres : je lui fis avaler d'une liqueur spiritueuse que je me trouvai par bonheur sur moi. La connaissance ne lui revenait point; il fallut lui faire prendre l'air. J'aidai à la porter hors de l'église. Sa coiffure, que sa chute avait dérangée, laissait tomber sur son visage et sur sa gorge des cheveux naturellement bouclés, du plus beau blond du monde; ses yeux, quoique fermés, donnaient cependant passage à quelques larmes. Des soupirs précipités, qu'elle poussait à tout moment, la douceur de son visage, son âge, qui ne paraissait guère au-dessus de seize ans; tout cela la rendait touchante au dernier point.

Mademoiselle de Mailly, que j'avais déjà vue auprès de madame sa belle-mère, vint à elle, et la secourut, avec des témoignages d'amitié dont je lui savais autant de gré que d'un service qu'elle m'aurait rendu. Il me parut que l'état de cette fille lui faisait une sorte de compassion, qui n'était point celle que l'on a pour un mal aussi passager; je crus même entendre qu'elle lui disait quelques mots de consolation.

Soyecourt, qui n'avait pas eu d'abord con-

naissance de cet accident, accourut à nous, comme un homme éperdu. Cette fille reprenait dans ce moment la connaissance; elle promenait languissamment ses yeux sur tout ce qui l'environnait, et, comme je lui étais inconnu, elle les fixa sur moi. Son regard, le plus beau du monde, et le plus touchant, le devenait encore davantage, par la tristesse qui y était répandue; j'en fus pénétré, et, dès lors, que n'aurais-je point fait pour adoucir ses peines! Mademoiselle de Mailly, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, et nous avoir remerciés de notre secours, la prit sous les bras, et entra avec elle dans la maison, où il ne nous était pas permis de la suivre.

Soyecourt et moi restâmes encore quelque temps ensemble. L'état où je l'avais vu, lorsqu'il nous avait abordés, me faisait soupçonner qu'il était amoureux, et ce que je commençais à sentir moi-même m'engageait à m'en éclaircir.

Quelle est cette personne, pour laquelle vous venez de montrer tant de sensibilité? lui dis-je. C'est, me répondit-il, mademoiselle de Roye, nièce de madame de Mailly. Elle n'a aucune fortune; la mienne dépend d'un oncle qui ne me permettra jamais d'épouser une fille sans bien. Malgré tous ces obstacles, j'en suis devenu amoureux, et je suis d'autant plus à plain-

dre, que, bien loin de pouvoir contribuer à son bonheur, je crains, au contraire, que l'attachement que je lui ai marqué n'ait hâté la résolution où l'on est de lui faire prendre le parti du cloître.

Ce n'était point assez pour moi d'être instruit que Soyecourt était amoureux : il fallut encore savoir s'il était aimé. Je ne saurais m'en flatter, me dit-il ; je crois que je l'aurais aimée dix ans, sans qu'elle eût daigné s'en apercevoir ; et, lorsque j'ai parlé, elle ne s'est point avisée de contester la sincérité de mes sentimens.

Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvu que vous me croyiez aussi. Mon état et ma fortune suffiraient pour mettre un obstacle invincible à vos prétentions, et cet obstacle, tout invincible qu'il est, n'est cependant pas le plus fort. Je ne sais si je suis née insensible ; mais vos soins et votre amour n'ont fait nulle impression sur mon cœur. Je ne m'en suis pas tenu, poursuivit Soyecourt, à cette première déclaration ; j'ai mis tout en usage, et tout a été inutile ; elle m'écoute avec une douceur mille fois plus accablante que ne seraient les rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire ? je vous trouve aima-

ble; je vous estime; je crois que vous m'aimez véritablement, et tout cela ne me touche point: perdez une fantaisie qui vous rend malheureux, et ne me donnez pas plus long-temps le déplaisir de voir vos peines; car c'en est un pour moi.

Ma curiosité augmentait à mesure que Soyecourt parlait; les moindres détails me paraissaient intéressans. Mais, lui dis-je, peut-être que la sagesse de mademoiselle de Roye est le plus grand obstacle, et que, si elle voyait quelque possibilité que vous pussiez l'épouser un jour, elle vous traiterait différemment? Ne pensez pas, me répondit-il, que j'aie négligé ce moyen. Quoique mon bien soit médiocre, il pourrait suffire pour vivre dans une aisance raisonnable. Je suis persuadé, d'ailleurs, que le ressentiment de mon oncle ne tiendrait pas contre les charmes et le caractère de mademoiselle de Roye, et je le lui ai dit avec toute la force que donne la persuasion, et avec toute la vivacité du sentiment.

Vous comptez trop sur le pouvoir de mes charmes, m'a-t-elle répondu; et, quand j'y compterais autant que vous, je n'en serais pas plus disposée à accepter vos propositions. Tout mon cœur suffirait à peine pour m'acquitter de ce que je vous devrais; des sentimens d'estime et de reconnaissance paieraient mal les vôtres;

je me reprocherais toujours d'être ingrate, et je ne pourrais cesser de l'être.

Tout ce que Soyecourt m'apprenait me peignait mademoiselle de Roye si aimable, par une noble franchise qui n'appartenait peut-être qu'à elle seule, qu'il acheva, par ses discours, l'impression que sa figure avait déjà faite sur moi. Une insensible piquait mon amour-propre, et, quoique je ne crusse pas assurément valoir mieux que Soyecourt, je me persuadais que je saurais mieux aimer, et que la vivacité de mes sentimens me donnerait des moyens de plaire qu'il n'avait pu employer. L'amitié qui était entre nous ne me faisait naître aucun scrupule : je ne pouvais lui faire de tort, puisqu'il n'était pas aimé.

J'allai, dès que je le pus, chez madame de Mailly : mademoiselle de Mailly était avec elle; je lui demandai des nouvelles de mademoiselle de Roye. Comment monsieur, dit madame de Mailly en s'adressant à elle, est-il instruit de l'accident d'Amélie? Il en a été témoin, répondit mademoiselle de Mailly, et c'est en partie par ses soins que mademoiselle de Roye a repris la connaissance. Il me paraît, dit madame de Mailly d'un ton où je sentais de l'aigreur, qu'il aurait été plus convenable qu'Amélie fût secourue par les personnes du couvent, que par

Une conduite dont les motifs paraissaient si honnêtes attira l'admiration et les remercîmens de M. de Mouy. Pour y répondre, il crut devoir lui-même parler à mademoiselle de Roye, et lui expliquer les raisons qu'il avait de s'opposer au dessein de son neveu.

Mademoiselle de Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raison, tant de vérité, que lui, qui avait toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, sentit qu'une personne de ce caractère ferait la félicité d'un mari. Les charmes de mademoiselle de Roye achevèrent ce que son esprit avait commencé; et l'oncle, après quelques jours, fut aussi amoureux que le neveu. Quoique cette démarche démentît toute sa conduite passée, il se détermina à se proposer lui-même.

Un établissement aussi avantageux mis en parallèle avec le cloître, auquel il paraissait que mademoiselle de Roye ne se déterminait que par effort de raison, ne laissait pas douter à M. de Mouy que sa proposition ne fût reçue avec joie. Quel fut son étonnement de trouver mademoiselle de Roye dans des sentimens bien différens? Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'une inclination secrète pour M. de Soyecourt cause mon refus; pour ne vous laisser aucun doute, je vais me hâter de renoncer absolument au monde.

J'étais si souvent chez madame de Mailly, qu'il était difficile que j'ignorasse ce qui se passait. Mademoiselle de Mailly, qui m'honorait de quelque estime et de quelque confiance, m'en avait dit une partie, et madame de Mailly m'apprit tout ce que je ne savais pas. Un jour que j'étais seul avec elle, et que je lui disais de ces sortes de galanteries que l'usage autorise: Vous me traitez trop comme les autres femmes, me dit-elle; que prétendez-vous par ces galanteries? vous savez que je ne dois pas même les entendre; toute ma tendresse est due à M. de Mailly. J'avoue cependant que, quoique ma confiance soit très-grande pour lui, il y a mille choses que, pour l'intérêt de son repos, je suis obligée de lui cacher. Je voudrais avoir un ami assez sûr, pour lui dire ce que je ne lui dis point, et assez éclairé, pour m'aider à me conduire dans des occasions délicates.

Les qualités qu'on demandait dans cet ami étaient celles dont on m'avait loué souvent moi-même; je voyais, par tout ce qui avait précédé, qu'on voulait que je fusse cet ami. Il fallut dire ce qu'on attendait de moi; le fond de mon cœur y répugnait; mais il y a des cas où le plus honnête homme se trouve forcé à faire au-delà de ce qu'il voudrait: me voilà donc lié avec madame de Mailly. Comme j'avais déclaré

plusieurs fois que je demeurerais en France tout le temps que mon père demeurerait en Écosse, où son séjour devait être long, la crainte de mon absence n'apportait aucun obstacle à notre liaison.

Quelque temps après cette conversation, elle me fit prier d'aller chez elle, à une heure où je ne pouvais trouver personne. Je suis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé; j'ai mille chagrins que je dévorerais seule, si je n'avais la liberté de vous les confier. L'intérêt de mon fils m'a engagée dans un second mariage; mademoiselle de Mailly devait être le prix de ma complaisance: elle avait demandé du temps pour se résoudre; ce temps est expiré; cependant, elle ne se détermine point; il semble même qu'elle affecte de traiter M. du Boulai plus mal qu'elle ne le traitait d'abord. M. de Mailly n'a pas la force de se faire obéir; j'ai tout à la fois à soutenir la douleur de mon fils, et la honte d'avoir fait une démarche inutile; je ne trouve d'ailleurs que de l'opposition à tout ce que je veux. Mademoiselle de Roye s'avise de refuser les offres de M. de Mouy, qui, malheureusement pour lui, en est devenu amoureux, et qui est assez fou pour vouloir l'épouser. L'héroïsme dont elle se pare ne me fait point illusion: elle aime sûre-

ment Soyecourt, et veut se conserver à lui. Mademoiselle de Mailly et elle sont dans le secret l'une de l'autre; car les femmes ne sont jamais liées que par ces sortes de confidences. Ces personnes qui paraissent si raisonnables, ne sont rien moins que ce qu'elles paraissent.

L'envie et la jalousie de madame de Mailly s'exercèrent dans le portrait qu'elle me fit de l'une et de l'autre, et me confirmèrent dans la mauvaise opinion que j'avais déjà conçue de son caractère, que je découvrais à tous égards très-différent de celui qu'elle se donnait dans le monde.

Comme j'étais bien éloigné de profiter de ses faiblesses, ses expressions étaient prises littéralement; je ne sortais point des bornes de l'amitié, et je croyais me conserver par-là le droit de lui déclarer, lorsque je le voudrais, mes sentimens pour mademoiselle de Roye.

Les soupçons qu'on venait de me donner, qu'elle aimait Soyecourt, firent une vive impression sur moi; j'en fus troublé et alarmé; ce qu'il m'avait dit, qui aurait dû me rassurer, ne me rassurait plus; je m'imaginais qu'on lui cachait son bonheur. Mademoiselle de Roye m'avait touché surtout parce que je l'avais crue insensible; la découverte d'un rival aimé changeait toutes mes idées, et ne changeait pas mon

cœur. Je l'avais vue jusque-là sans oser tenter de lui parler : il me parut alors que je lui devais moins d'égards et de discrétion ; et, si son départ pour le couvent ne m'en eût ôté les moyens, je crois que j'aurais poussé la folie jusqu'à lui faire des reproches.

Madame de Mailly, charmée de l'éloigner, la conduisit elle-même dans sa retraite. J'arrivai un moment après qu'elles furent parties. Mademoiselle de Mailly était en larmes : sa douleur lui arracha des plaintes que sa considération pour madame de Mailly lui avait fait étouffer jusque-là. Vous êtes attaché à elle, me dit-elle ; que ne lui inspirez-vous des sentimens plus doux ? Quelle barbarie, d'obliger cette malheureuse fille à s'ensevelir toute vive !

Les pleurs de mademoiselle de Mailly coulèrent alors en abondance. Je lui en parus si touché, je l'étais si véritablement, que je n'eus pas de peine à lui persuader qu'elle pouvait compter sur moi. Nous examinâmes ce qu'il convenait de faire ; nous conclûmes qu'elle irait le lendemain voir son amie, qu'elle concerterait avec elle la conduite qu'il faudrait tenir, et qu'elle m'en rendrait compte.

Quoique mes soupçons sur Soyecourt subsistassent, je n'en fus pas moins disposé à servir mademoiselle de Roye ; elle était trop à plaindre

pour lui refuser mon secours, et je le lui aurais donné, quand même elle m'aurait fait une véritable offense. Madame de Mailly me trouva, à son retour, chez elle : elle affecta une tristesse qui cachait une joie maligne, que j'apercevais malgré son art, et qui me donnait la plus grande indignation. Je me contraignis cependant; il fallait plus que jamais ne lui pas déplaire.

Comme elle n'osait contraindre sa belle-fille jusqu'à un certain point, il m'était facile de lui parler. Je ne sais où j'en suis, me dit-elle au retour de la visite dont nous étions convenus, mademoiselle de Roye est absolument changée; la vue d'une cérémonie qui ne l'intéressait que pour lui rappeler peut-être un peu plus vivement qu'il s'en ferait quelque jour une pareille pour elle, la mit dans l'état où vous la vîtes et où vous la secourûtes; et aujourd'hui il semble qu'elle est pressée de hâter un moment qu'elle redoutait si fort; je suis effrayée de sa tranquillité; elle me peint une âme qui n'est au-dessus de son malheur, que parce qu'elle en prévoit la fin. Quelle perspective pour une fille si accomplie, que de n'envisager d'autre changement à sa fortune que la mort!

Ce que me disait mademoiselle de Mailly me faisait frémir; elle en frémissait comme moi.

Hélas! me disait-elle, si les persécutions qu'on me fait pour épouser M. du Boulai ne cessent point, je prendrai bientôt le même parti, et je ne le prendrai pas avec moins de répugnance; car je suis sûre que mademoiselle de Roye pense de même qu'elle a toujours pensé. Ces petits riens qui remplissent la tête de toutes ces filles enfermées ne sauraient trouver place dans la sienne; elle sera malheureuse, faute de pouvoir faire des sacrifices continuels de la raison et du bon sens. Empêchons donc, lui dis-je, mademoiselle, qu'elle ne se mette dans la nécessité de faire ces sacrifices; persuadez-la d'attendre le succès de nos soins, et obtenez d'elle qu'elle ne précipite rien.

Les choses restèrent pendant quelques jours dans cette situation. Madame de Mailly souffrait cependant impatiemment que je parlasse si souvent et si long-temps à mademoiselle de Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laisser séduire aux coquetteries de mademoiselle de Mailly; songez qu'elle a des engagemens avec mon fils, et que vous me manqueriez de plus d'une façon.

Il ne m'eût pas été difficile de la rassurer; je n'étais point amoureux de mademoiselle de Mailly, et la vérité se fait toujours sentir; mais il eût fallu, pour me bien justifier, tenir des

propos aussi opposés à mes sentimens qu'à mon caractère. D'ailleurs, la contrainte que je me faisais auprès de cette femme me devenait plus importune, à mesure que je la connaissais mieux; et, sans les raisons qui me retenaient, j'aurais cessé de la voir.

Soyecourt était resté à Calais; il venait toujours me conter ses peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur et le désespoir peints dans les yeux. Vous m'avez vu, me dit-il, bien misérable; vous avez vu une fille que j'adore, prête à m'être enlevée par mon oncle, et avec elle toute ma fortune; cette même fille préférer un cloître, où je la perds pour jamais, à un établissement que je croyais qu'elle ne refusait que par un sentiment de générosité qui me rendait encore sa perte plus sensible et plus douloureuse : ces malheurs sont-ils assez grands, et croyez-vous qu'il fût au pouvoir de la fortune d'en inventer d'autres pour accabler un malheureux? elle en a trouvé le secret pour moi. Mon oncle, touché de mon désespoir, touché de pitié pour mademoiselle de Roye, a fait céder son amour à des sentimens plus dignes de lui; il est allé, sans m'en avertir, lui dire qu'il ne consentait pas seulement à notre mariage, mais qu'il lui demandait, comme une grâce, de vouloir bien

elle-même y consentir. Le refus que j'ai fait, lui a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien m'offrir, m'a imposé la loi de n'accepter plus rien. D'ailleurs, mon parti est pris; ma résolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m'apprenant ce que je viens de vous dire, n'a pas douté que mes discours n'eussent plus de force que les siens, et que je ne déterminasse mademoiselle de Roye en ma faveur. J'ai couru à son couvent : elle ne m'a vu qu'après des instances réitérées de la supérieure de la maison, que j'avais entretenue, et que mon extrême affliction avait mise dans mes intérêts. Vous voulez donc m'abandonner? lui ai-je dit en me jetant à ses pieds; vous suis-je si odieux, que vous me préfériez l'horreur de cette solitude? Pourquoi voulez-vous ma mort? pourquoi voulez-vous la vôtre? car vous ne soutiendrez pas le genre de vie que vous allez embrasser. Par pitié pour vous-même, prenez des sentimens plus humains. Doit-il tant coûter de se lier avec un homme que vous honorez de quelque estime, et dont vous savez bien que vous êtes adorée?

Oui, je le sais, m'a-t-elle dit en levant sur moi des yeux mouillés de quelques larmes; et c'est la certitude que j'en ai qui m'oblige à vous

refuser. Pourriez-vous être content sans la possession de mon cœur? ne seriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude? Et, quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherais-je moins, et pourrais-je me la pardonner?

Que ne lui ai-je point dit? poursuivit Soyecourt. Hélas! je ne lui ai que trop dit; c'est la pitié que je lui ai inspirée qui l'a forcée de m'avouer ce que je voudrais, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime; elle a une inclination secrète, qui fait son malheur aussi-bien que le mien. C'est pour cacher sa faiblesse, c'est pour s'en punir, qu'elle prend presque avec joie le parti du cloître.

Le discours de Soyecourt me donna tout ensemble et beaucoup de curiosité, et beaucoup d'émotion. Je voulais savoir quel était ce rival fortuné; mais Soyecourt n'en était pas instruit, et ne savait lui-même sur qui porter ses soupçons. Mademoiselle de Roye lui avait dit que son funeste secret n'était su de personne, et que celui qui en était l'objet n'en aurait jamais aucune connaissance. En m'ôtant l'espérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m'éloigner d'un lieu qui ne me présenterait plus que des sujets de tristesse, et attendre du temps et des ré-

flexions un repos que je ne recouvrerai peut-être jamais.

Le dessein qu'il formait me laissait en pleine liberté de suivre mon inclination. Dès que je fus seul, je me mis à repasser tout ce que je venais d'entendre : j'examinais les démarches de mademoiselle de Roye; je pesais surtout ce que j'avais vu; je rassemblais mille petits riens, auxquels je n'avais osé donner une interprétation favorable, et qui me faisaient alors naître quelques espérances, et me donnaient un sentiment de joie et de plaisir, que la crainte de me tromper arrêtait aussitôt. Je voulais absolument m'éclaircir; bien résolu, si j'étais aimé, d'épouser mademoiselle de Roye, et de m'exposer, s'il le fallait, à toute la colère du roi, pour rompre mon engagement avec mademoiselle d'Hamilton.

Je n'imaginai d'abord, pour obtenir cet éclaircissement, aucun moyen où il ne se présentât des monstres de difficultés. Enfin, après avoir bien examiné ce qui pouvait être susceptible de quelque possibilité, je trouvai que je n'avais rien de mieux à faire que de m'introduire dans le couvent. Les difficultés de l'entreprise ne m'arrêtèrent point; j'étais sûr de les aplanir. Je gagnai effectivement le jardinier et celles à qui la porte était confiée : mais je n'en étais

guère plus avancé; il fallait une occasion; le hasard me servit.

J'entendis dire, chez madame de Mailly, que l'on devait porter des meubles à mademoiselle de Roye. J'allai aussitôt trouver les amis que je m'étais faits; nous convînmes qu'ils se chargeraient des meubles, et que, ne pouvant les placer sans secours, j'y serais employé. Nous choisîmes le temps où les religieuses sont retenues au chœur. Nous voilà en marche, le jardinier, les portières, et moi, chacun chargé de notre fardeau. Débarrassés du leur, ils me laissèrent dans la chambre, où j'étais bien occupé à faire un métier que j'entendais mal.

Mademoiselle de Roye entra peu après, sans presque m'apercevoir, sans prendre part à ce que je faisais. Elle se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur une de ses mains, dont elle se couvrait les yeux, et se livra à la rêverie la plus profonde. Mon saisissement était extrême; je n'avais plus la force de profiter d'un moment si précieux. La démarche que j'avais faite me paraissait le comble de l'extravagance. Je violais l'asyle d'un couvent; je venais surprendre une fille seule dans sa chambre, pour lui parler d'une passion dont je ne lui avais jamais donné aucune connaissance. Et sur quoi lui en

parler? sur une espérance frivole qu'elle était touchée d'inclination pour moi.

Ces réflexions m'auraient retenu, et je serais sorti sans me découvrir; mais mademoiselle de Roye étoit si belle; je la voyais si triste; cette tristesse me peignait si vivement l'état de son âme, et les suites funestes que mademoiselle de Mailly m'avait fait envisager, que, me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j'allai me jeter à ses pieds. Son trouble et sa frayeur furent si extrêmes, que j'eusse eu le temps de lui dire, dans ce premier moment, tout ce qui pouvait justifier ou du moins excuser ma démarche; mais la crainte où je la voyais me représentait, m'exagérait même d'une manière si forte le péril où je l'exposais; j'étais moi-même si troublé, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés, et encore plus mal arrangés.

Mon Dieu! que vous ai-je fait? s'écria-t-elle enfin d'une voix tremblante, et avec un visage où la frayeur était peinte; n'étais-je pas assez malheureuse! Sortez, ajouta-t-elle, ou vous m'allez faire mourir. Ces paroles, et l'air dont elle me parlait, qui semblait me demander grâce, me percèrent le cœur, et ne me laissaient pas la liberté de lui désobéir, quand une de celles qui m'avaient introduit vint avec beau-

coup de précipitation nous annoncer l'arrivée de madame de Mailly. Elle était si près d'entrer, qu'il fallut songer à me cacher dans la chambre. Le lieu le plus propre et le seul, était une embrasure de fenêtre, sur laquelle on tira un rideau.

J'y passai l'heure la plus pénible que j'aie passée de ma vie. Madame de Mailly ne faisait pas un mouvement qui ne me fît tressaillir. Mademoiselle de Roye, pâle, interdite, et dans un état peu différent de celui de quelqu'un qui va mourir, me donnait une pitié qui augmentait encore le tendre intérêt que je prenais à elle; j'aurais voulu racheter de mon sang la peine que je lui faisais. Mais quelle fut mon indignation, lorsque j'entendis la manière dure dont madame de Mailly lui parlait, la cruauté avec laquelle elle la pressait de prendre le voile, et tout ce qu'elle ajoutait de piquant et d'humiliant même pour l'y déterminer!

Quelque danger qu'il y eût pour moi d'être découvert dans un lieu si sévèrement interdit aux hommes, je fus près vingt fois de me montrer, de déclarer que j'offrais à mademoiselle de Roye ma main, si elle voulait l'accepter. La seule crainte de mettre un obstacle à mes projets, en les découvrant, me retint. Je craignais aussi de faire un éclat, toujours fâcheux pour

mademoiselle de Roye, quel qu'en dût être l'événement.

Elle fut assez de temps sans parler. Enfin, faisant, à ce qu'il me parut, un effort sur sa douleur : J'obéirai, madame, lui dit-elle. Madame de Mailly, contente de cette promesse, sortit. Mademoiselle de Roye l'accompagna, et me fit dire, par ma confidente, qu'elle ne rentrerait point dans sa chambre tant que j'y serais.

Je me soumis sans résistance, et j'allai chez moi lui écrire, non pas une lettre, mais un volume. Le danger où je venais de l'exposer me rendait plus amoureux, et me la rendait mille fois plus chère. Cette voix pleine de charmes était encore à mon oreille, qui me disait d'un ton où la frayeur régnait toute seule : Mon Dieu, que vous ai-je fait! Je ne puis vous représenter à quel point j'étais attendri, et combien ma passion y gagnait.

Je n'eus aucune réponse, et j'écrivis encore plusieurs fois sans pouvoir en obtenir. Je m'avisai enfin de lui mander que, si elle n'avait la bonté de m'entendre, elle m'exposerait à tenter quelque nouvelle entreprise pareille à la première. Peut-être s'exagéra-t-elle à elle-même le péril où je pouvais l'exposer ; d'ailleurs, la bienséance n'était point blessée, puisque je ne de-

mandais à la voir qu'à la grille; enfin elle y consentit.

Je n'ai jamais passé de temps plus agréable et cependant plus difficile à passer, que celui qui précéda le jour pris pour cette entrevue. Le plaisir de voir mademoiselle de Roye, de la voir de son consentement, l'espérance de la déterminer en ma faveur, les projets que je faisais pour l'avenir, remplissaient mon cœur d'une joie qui se répandait sur toutes mes actions; mais mon impatience était si extrême, elle me donnait tant d'inquiétude, qu'il ne m'était pas possible de me fixer un moment. Je ne pouvais durer nulle part; il semblait qu'à force de changer de place, j'accourcirais le jour.

Celui que j'attendais vint enfin. Quoique je fusse dans une grande agitation, et que le cœur me battît violemment, quand je me trouvai vis-à-vis de mademoiselle de Roye, je n'avais pas le même embarras, ni la même crainte que la première fois. Le peu que j'avais dit alors, les lettres que j'avais écrites depuis, m'avaient enhardi.

Mademoiselle de Roye, au contraire, me paraissait plus timide et plus embarrassée. Que ne lui dis-je point! combien de protestations, de sermens, de larmes même, et de larmes trop sincères pour ne pas faire impression!

Que vous dirai-je? c'était mon cœur qui parlait; il persuada un cœur que ma bonne fortune avait prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de résistance, j'obtins la permission de revenir dans quelques jours. Je ne pus me résoudre à attendre le temps qui m'était marqué; je revins dès le lendemain. Des fautes de cette espèce sont aisément pardonnées; on me gronda, à la vérité, de n'avoir pas obéi; mais on me gronda d'une façon si douce, que c'était presque m'en remercier.

Malgré les ordres de madame de Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Sitôt que je n'eus plus à tromper mademoiselle de Roye, je prenais si bien mes mesures, et j'avais si bien mis dans mes intérêts ceux dont j'avais besoin, qu'il n'y avait presque point de jour où je ne passasse au moins quelques momens à cette heureuse grille.

Le caractère de mademoiselle de Roye ne laisse rien à désirer pour assurer le bonheur d'un amant et la tranquillité d'un mari. Ses discours, ses démarches respirent la vérité; elle ne connaît le désir de plaire, que pour ce qu'elle aime, et le seul art qu'elle y emploie, c'est celui d'aimer. Ses pensées, ses sentimens n'avaient d'objet que moi; toujours prête à sacrifier à mes intérêts, son repos, son bonheur et jusqu'au té-

moignage de sa tendresse même. Jamais personne n'a mieux fait sentir le prix dont on est à ses yeux; les inquiétudes et les jalousies, toujours inséparables de la délicatesse et de la vivacité des sentimens, ne produisent en elle ni plaintes ni reproches; sa tristesse seule m'instruisait de sa peine; si les choses les plus légères la faisaient naître, un mot, un rien suffisait aussi pour lui rendre la joie, et je goûtais à tout moment ce plaisir supérieur à tout autre, de faire, moi seul, la destinée de ce que j'aimais.

Le charme de nos conversations ne peut s'exprimer; nous croyions n'avoir passé que quelques minutes, lorsque nous avions passé plusieurs heures; et, quand il fallait nous séparer, il nous restait tant de choses à nous dire, qu'il nous arrivait presque toujours de nous rappeler, je ne sais combien de fois, comme de concert. La vertu de mademoiselle de Roye mettait, à la vérité, les bornes les plus étroites à mes désirs; mais la satisfaction de la trouver plus estimable et plus digne de mon cœur, me faisait une autre espèce de bonheur, plus sensible pour le véritable amour. J'en étais si occupé, que tout ce qui n'avait point de rapport à elle m'était insupportable. Je pouvais encore moins me contraindre auprès de madame de Mailly. Tous mes soins étaient pour mademoiselle de Mailly. Quoiqu'elle

n'eût d'autre part dans notre confidence, que celle de n'en avoir voulu prendre aucune, je savais qu'elle aimait mademoiselle de Roye, et qu'elle en était aimée.

Madame de Mailly, intéressée par les démarches qu'elle avait faites, à me conserver, ne vit ma conduite qu'avec le plus violent dépit. Les motifs qui désunissent ordinairement les femmes, et qui ont un pouvoir si absolu sur celles d'un certain caractère, lui avaient donné une haine pour mademoiselle de Mailly, qui s'était encore augmentée par l'éloignement de mademoiselle de Mailly pour le mariage de M. du Boulai. Mais le désir de la vengeance fit taire sa jalousie. Elle ne m'en marqua aucune; il semblait, au contraire, que c'était par confiance, qu'elle me contait tous les jours mille choses très-capables de me faire impression, si j'avais moins connu mademoiselle de Mailly. Je ne vous dis point les persécutions qu'elle essuya alors, pour conclure son mariage, et l'art avec lequel on me les déguisait.

Je voyais bien que je n'obtiendrais point l'agrément de madame de Mailly, pour épouser mademoiselle de Roye : elle pouvait, au contraire, faire usage de l'autorité qu'elle avait sur elle, et me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme qui m'a-

vait laissé voir que je ne lui étais pas indifférent? Sans expliquer mes raisons à mademoiselle de Roye, je voulus la résoudre à un mariage secret. Le plus grand obstacle que j'eus à vaincre, était la crainte du tort que je pouvais me faire. Pas la moindre méfiance sur ma parole, ni sur le sort que je lui préparais : être unie à moi était pour elle le souverain bien, le seul qui la touchait aussi. Dès le moment qu'elle m'avait aimé, le cloître avait cessé de lui paraître odieux. Tout ce qui n'était pas vous, me disait-elle, était égal pour moi. La solitude même avait l'avantage de me laisser jouir de mes sentimens, et de m'aider à les cacher.

Mes mesures prises, j'entrai une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiselle de Roye m'attendait dans ce jardin ; mais elle n'eut plus la force d'en faire davantage. Sans lui donner le temps de délibérer, je la pris entre mes bras ; je remontai le mur en la tenant toujours embrassée, et je la menai à une petite église peu éloignée, où j'avais fait tenir un prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avais fait sortir, et lui fis promettre qu'elle s'y rendrait la nuit suivante. Nous y en passâmes plusieurs autres. Imaginez, s'il vous est possible, quels étaient mes transports ; la tendresse de ma femme, toute légitime qu'elle

était, ne se montrait qu'avec beaucoup de timidité; et, lorsque je m'en plaignais : Le besoin que j'ai présentement que vous croyiez que je vous aime, me disait-elle, m'ôte la hardiesse de vous le dire et de vous le marquer.

Il m'aurait été aisé de l'enlever et de l'emmener en Angleterre; mais ce n'était point comme une fugitive que je voulais qu'elle y parût. Je me tenais assuré du consentement de mon père; mais il convenait de prendre des mesures pour faire agréer au roi mon alliance avec une Française, et la rupture du mariage qu'il avait arrêté pour moi avec mademoiselle d'Hamilton. Il fallut me résoudre de quitter une femme que j'adorais, presque dans le moment où je venais d'être heureux, pour nous assurer à l'un et à l'autre la durée de ce bonheur.

Rien ne peut exprimer la tendresse de nos adieux; je la repris vingt fois dans mes bras; elle me baignait le visage de ses larmes; elle me conjurait de ne la point quitter. Hélas! que n'y ai-je consenti! Combien me serais-je épargné de malheurs!

Madame de Mailly fut surprise, et ne fut point fâchée de me voir partir; j'étais un témoin incommode pour le personnage qu'elle jouait; peut-être même craignait-elle de ma part quelque trait d'indiscrétion; car M. du Boulai, qui avait pris

les impressions de sa mère, et qui en conséquence était jaloux de moi jusqu'à la fureur, mettait tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves.

Mon père était toujours en Écosse; j'allai le joindre sans me montrer à la cour. J'en fus reçu comme je l'avais espéré. Bien loin de désapprouver mon mariage, il ne songea qu'au moyen d'obtenir le consentement du roi. Les services qu'il venait de rendre dans la guerre d'Écosse, dont le succès était dû à sa valeur et à sa conduite, l'autorisaient à compter sur la complaisance du roi; mais ses services lui avaient attiré plus d'envie de la part des courtisans, que de reconnaissance de la part du prince.

Édouard, séduit par leurs artifices, se persuada que mon mariage, qu'il ne croyait pas fait, cachait quelques desseins contraires à ses intérêts; et, sans vouloir rien entendre, il me fit mettre dans une étroite prison. Ceux à qui je fus confié eurent ordre de ne me laisser parler à personne; mon père même n'eut pas la liberté de me voir; et l'on me déclara que je n'en sortirais que lorsque je serais disposé à remplir les engagemens qne le roi avait pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je souffrais mille fois plus par la pensée de ce que souffrait ma femme. Hélas! je lui coûterai la

vie! m'écriais-je dans ces douloureux momens; voilà le fruit de sa tendresse et de sa confiance!

J'avais déjà passé six mois dans ce triste séjour, quand un soldat de la garnison trouva moyen de me glisser une lettre. Je l'ai lue et relue si souvent, elle a fait une si forte impression sur mon cœur, qu'il ne m'en est pas échappé une syllabe. Voici ce qu'elle contenait.

« Que viens-je d'apprendre! vous êtes pri-
» sonnier! Cette nouvelle, qui a pénétré jusque
» dans ma solitude, a mis le comble à des maux
» que je ne soutenais que parce que je les souf-
» frais seule. Hélas! notre mariage, qui met ma
» vie et mon honneur dans un si grand péril,
» me comblait de joie. La pensée que j'étais à
» vous pour toujours faisait disparaître mes pei-
» nes. Mais c'est pour moi que vous souffrez!
» c'est moi qui vous rends malheureux! Quelque
» cruelle que soit cette circonstance, elle n'a-
» joute cependant rien à ma douleur. Vos maux,
» indépendamment de ce qui les cause, prennent
» toute la sensibilité de mon cœur. Ma grossesse,
» dont il faut que je vous avertisse, va les aug-
» menter encore; je m'en aperçus quelque temps
» après votre départ, et, malgré l'embarras de
» la cacher, j'en conçus de la joie. Je vois pré-
» sentement toute l'horreur de ma situation. A

» qui me confierai-je pour donner le jour à cet
» enfant qui m'est mille fois plus cher, parce
» qu'il est à vous? Comment faire pour vous le
» conserver, et sa malheureuse mère? C'est
» pour vous que je cherche à vivre; c'est pour
» vous que je crains de mourir. Je connais votre
» cœur, comme vous connaissez le mien; vous
» mourriez de ma mort. Voilà le fruit de cette
» tendresse qui devait faire notre bonheur!
» Quelle différence de ces temps heureux où
» nous étions ensemble, où nous nous disions
» cent fois dans un moment que nous nous ai-
» mions, que nous nous aimerions toujours! Ce
» souvenir, que je rappelle sans cesse, augmente
» encore l'abîme où je suis. Je me trouve seule
» dans l'univers: je n'ai que vous; je mettais
» ma félicité à n'avoir que vous, et je vous
» perds! Ne craignez rien de ma part: la honte
» que j'essuierai, plus terrible que la plus affreuse
» mort, ne m'arrachera jamais un secret qu'il
» vous importe de tenir caché, puisque vous ne
» l'avez point découvert. Le ciel, qui connaît mon
» innocence, qui m'a fait une loi du plus doux
» penchant de mon cœur, qui veut que je vous
» aime et que je vous obéisse, aura pitié de
» moi et sauvera ma réputation. Conservez-vous,
» c'est votre Amélie qui vous en prie, baignée
» de ses larmes! Conservez-vous, encore une

» fois ! il ne vous reste que ce moyen de me
» marquer que vous m'aimez. »

Il me serait impossible de vous peindre l'état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié et l'honneur auraient suffi seuls pour m'intéresser au sort de madame d'Arondel : jugez ce que l'amour le plus tendre et le mieux mérité me faisait sentir. Je ne comprends pas comment je pus résister à la violence de ma douleur ; je crois qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes se présentèrent à moi ; et, si je n'avais été retenu par ce que je devais à ma femme, je m'y serais abandonné.

Je comptais continuellement le temps où elle devait accoucher ; ce temps, qui ne pouvait être éloigné, me remplissait de frayeur ; les images les plus affreuses se présentaient continuellement à moi ; le peu de momens que l'accablement me forçait de donner au sommeil en étaient troublés ; je me réveillais hors de moi-même, et toujours baigné dans mes larmes ; je ne pouvais rien dans ma prison ; je ne pouvais même instruire mon père, qui ne nous aurait pas abandonnés.

Je fis plusieurs tentatives pour me sauver ; aucune ne réussit : il est vrai que cette occupation était une espèce d'adoucissement à ma peine, et que les heures que j'employais à dé-

tacher les pierres du mur, ou à ébranler le fer qui tenait à mes fenêtres, étaient moins difficiles à passer; mais le peu de succès de mon travail me rejetait ensuite dans un nouveau désespoir; je sentais que je ne pouvais plus en supporter la violence, quand les nouvelles d'Écosse qui arrivèrent changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avait fait désirer au roi d'unir les principales familles d'Angleterre et d'Écosse, en avait détourné les Écossais, toujours occupés du dessein de secouer le joug des Anglais. Mademoiselle d'Hamilton, qui m'était destinée, venait d'être mariée à milord Barclay, le plus grand partisan de la liberté écossaise. Mon père saisit cette occasion pour demander ma liberté; il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine, et qu'après s'être engagé que je suivrais le roi en France, où la rupture de la trêve entre les deux couronnes l'obligeait de passer, et qu'il resterait en Angleterre, où il serait gardé lui-même, jusqu'à ce que j'eusse prouvé, par mes actions, que je n'avais aucune liaison contraire au bien de l'état.

Sitôt que je fus libre, mon premier soin fut de faire chercher le soldat qui m'avait rendu la lettre, et qui ne s'était plus montré. Ce soin

fut inutile; on me dit qu'il était du nombre des troupes qu'on avait embarquées pour envoyer en France. Édouard s'embarqua bientôt après, et me fit embarquer avec lui. C'est par vos services, me dit-il, que vous pouvez effacer les impressions que l'on m'a données de votre fidélité. N'espérez pas que je vous accorde la permission de prendre une alliance avec mes ennemis : il faut ranger votre maîtresse au nombre de mes sujets; voilà un moyen d'obtenir un consentement que je ne vous accorderai qu'à ce prix.

Nous débarquâmes sur les côtes de la Picardie. J'envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour madame d'Arondel; je lui avais donné toutes les instructions nécessaires pour s'introduire dans la place. J'attendais son retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu'il devait m'apporter décidaient de plus que de ma vie; mais ces nouvelles, si attendues, et si ardemment désirées, ne vinrent point. J'envoyai successivement plusieurs de mes gens; aucun ne parut, et j'ignore encore quel est leur sort.

Il ne me resta d'espérance que dans les succès de la guerre; je m'y portai avec tant d'ardeur, et, pour avancer nos conquêtes, je fis des actions si téméraires, et où je m'exposais

si visiblement, que le roi fut forcé de me rendre sa confiance. Tout mon espoir était de faire le siége de Calais : la victoire que nous avons remportée nous en a ouvert le chemin; mais le siége peut être long; M. de Vienne paraît disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité; et ce que j'ai appris deux jours avant la bataille ne me permet pas d'en attendre l'événement, et m'oblige à vous demander un prompt secours.

Un prisonnier, qui avait été pris par nos gens, se fit conduire dans ma tente; je le reconnus pour un nommé Saint-Val, principal domestique de madame de Mailly. Je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi; je n'avais pas la force de lui faire des questions; il les prévint; et, après m'avoir prié de faire retirer ceux qui l'avaient introduit : On a voulu, seigneur, me dit-il, se servir de moi, pour la plus noire trahison; je m'y suis prêté, pour être à portée de vous en avertir. Madame de Mailly, instruite que vous voulez vous marier en France, et que c'est pour cela que vous avez résisté à la volonté d'Édouard, n'a pas douté que vous n'ayez pris des engagemens avec mademoiselle de Mailly. Pour empêcher ce mariage, qu'elle ne saurait souffrir, elle m'a donné la commission de m'introduire auprès de

vous, sous le prétexte des services que j'ai rendus à mademoiselle de Mailly pour mettre au monde un enfant, dont je dois vous supposer le père; et le hasard a si bien servi sa malice, qu'elle est en état de produire des preuves, qui, toutes fausses qu'elles sont, peuvent paraître convaincantes contre mademoiselle de Mailly. L'obligation que l'on m'a imposée de garder le secret doit céder à celle de secourir l'innocence qu'on veut opprimer; et je crois que mon honneur et ma conscience me font également un devoir de vous dévoiler ce mystère.

Il y a environ deux ans que mademoiselle de Roye, dont ma mère avait été la gouvernante, me fit dire quelle avait à me parler. L'état où je la vis aurait attendri l'âme la plus barbare. Elle répandait des torrens de larmes : je fus long-temps sans pouvoir lui arracher une parole; elle me dit enfin, au travers de mille sanglots, qu'elle remettait sa vie et son honneur entre mes mains, qu'elle était grosse. Sa douleur ne lui permit pas de m'en dire davantage, et j'en avais tant de pitié, que je ne songeai qu'à la plaindre et à la soulager.

Il me paraissait important de connaître le complice de sa faute; mais je ne pus jamais l'obliger à m'en faire l'aveu. Son nom est inu-

tile, me dit-elle, en versant de nouvelles larmes; je suis la seule coupable. La grâce que je vous demande encore, c'est d'avoir soin de mon enfant. Si je meurs, vous serez instruit, par un billet que je vous laisserai, de celui à qui vous devrez le remettre.

L'attachement que je conservais pour la mémoire de mon ancien maître, dont mademoiselle de Roye était la nièce, l'embarras où je me trouvais, l'opinion que j'avais conçue de la prudence de madame de Mailly, l'intérêt qu'elle avait elle-même de cacher cette triste aventure, me firent penser que je ne pouvais rien faire de mieux que de m'ouvrir à elle.

J'eus lieu de m'applaudir du parti que j'avais pris. Elle convint avec moi que, lorsque le temps des couches serait proche, elle mènerait M. de Mailly et mademoiselle sa fille à une terre qui lui appartenait, et que, pour ne point donner de soupçons dans le couvent, j'irais chercher mademoiselle de Roye de la part de sa tante; que je la conduirais dans la maison de M. de Mailly, où il n'y aurait aucun domestique, que ma femme et moi; que ma femme, qui est au service de mademoiselle de Mailly, lui demanderait, sous quelque prétexte, la permission de rester quelques jours à Calais. Madame de Mailly me dit encore qu'il fallait que

mademoiselle de Roye ensevelît sa honte dans le cloître, et que je devais l'y disposer.

Les choses s'exécutèrent de la façon dont madame de Mailly l'avait réglé. Mademoiselle de Roye fut menée chez M. de Mailly, où elle accoucha dans la chambre de mademoiselle de Mailly même. Le péril où elle était nous parut si grand, et ma femme était si peu propre à lui donner les secours convenables, qu'il fallut qu'elle allât, au milieu de la nuit, chercher une femme du métier.

Depuis que milord d'Arondel avait commencé de parler, M. de Châlons, agité de mille passions, l'aurait interrompu cent fois, si le désir d'être plus pleinement éclairci n'avait retenu son impatience; mais, n'étant plus alors son maître, et embrassant milord d'Arondel, en lui serrant les mains de la manière la plus tendre: Vous me rendez la vie une seconde fois, lui dit-il. Que dis-je! vous me donnez plus que la vie. Quoi! mademoiselle de Roye est votre femme; elle est mère de cet enfant qui m'a rendu si malheureux et si criminel! Oui, j'aurais dû en démentir mes yeux; mes indignes soupçons ne méritent point de grâce, et moi-même je ne me les pardonnerai jamais.

M. de Châlons était si pénétré de son sentiment, il parlait avec tant de passion, qu'il ne

pouvait s'apercevoir de la surprise où il jetait milord d'Arondel. Je vous demande pardon, lui dit-il après ce premier transport, de vous avoir interrompu. Achevez, s'il vous plaît, de m'instruire; et, avant toutes choses, souffrez que j'ordonne que l'on cherche l'enfant et la femme que vous m'envoyâtes. J'espère qu'ils aideront à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois.

Que me faites-vous envisager? s'écria milord d'Arondel. Serait-il possible?.... Non, cela ne peut être. Je conçois trop légèrement des espérances, dont ma mauvaise fortune devrait m'avoir désabusé. Ne craignez point de vous y livrer, répondit M. de Châlons; et, pendant qu'on exécutera l'ordre que je viens de donner, achevez de me dire ce que vous jugez que je dois savoir.

Je ne suis plus en état de vous parler, répliqua milord d'Arondel; ayez pitié de mon trouble; daignez m'éclaircir. Vous le serez dans le moment, dit M. de Châlons, en voyant entrer la femme qu'il avait envoyé chercher. La nature est-elle muette? poursuivit-il en prenant l'enfant des bras de sa nourrice, et en le mettant dans ceux de milord d'Arondel. Ne vous dit-elle rien pour ce fils? Je vous le rends, ajouta-t-il, avec autant et plus de joie que vous n'en avez

vous-même de le recevoir. Il lui conta alors comment le hasard l'avait mis en sa puissance. Milord d'Arondel l'écoutait, les yeux toujours attachés sur son fils, qu'il serrait entre ses bras, et qu'il mouillait de quelques larmes que la joie et la tendresse faisaient couler. Je reconnais, disait-il, les traits de sa mère : voilà sa physionomie; voilà cette douceur aimable qui règne sur son visage; voilà ses grâces. Ces discours étaient accompagnés de mille caresses, qu'il ne cessait de prodiguer à ce fils si chéri et si heureusement retrouvé. Il semblait que cet enfant, inspiré par la nature, reconnût aussi son père. Il s'attachait à lui; il ne pouvait plus le quitter; il lui souriait; il voulait lui parler.

M. de Châlons contemplait ce spectacle avec un plaisir que la situation agréable où il était lui-même lui rendait plus sensible. Je vous demanderais pardon de mes faiblesses, lui dit milord d'Arondel; mais vous êtes trop honnête homme pour n'en être pas susceptible aussi. J'éprouve dans ce moment que les sentimens de la nature ne le cèdent pas à ceux de l'amour. Hélas! poursuivit-il en embrassant encore son fils, sa malheureuse mère pleure sa perte! Tandis que mon cœur se livre à la joie, elle est plongée dans le plus affreux désespoir; elle se repent peut-être de m'avoir aimé!

L'attachement que vous avez pour mademoiselle de Mailly, et dont je suis informé, dit-il à M. de Châlons, après avoir fait signe à ceux qui étaient dans la chambre de sortir, demande de vous les mêmes choses que vous demande l'amitié que vous avez pour moi. Voyez mademoiselle de Mailly pour son intérêt, pour celui de madame d'Arondel, et pour le mien. Instruisez-la des artifices de sa belle-mère, et de ce qu'elle doit en craindre; réveillez son amitié pour madame d'Arondel, et ses bontés pour moi; obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que son fils est retrouvé, que je n'attends que la fin du siége pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle, et ne m'en séparer jamais. Je tremble que la perte de son fils et la crainte d'être abandonnée ne la déterminent à se lier par des vœux; que sais-je même si, contre sa volonté, elle n'y sera pas forcée par la malice de madame de Mailly? que sais-je enfin ce que produira la douleur dont elle est accablée depuis si long-temps? Je ne puis y penser sans frémir.

Je suis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit M. de Châlons, qui vit qu'il n'avait plus la force de parler; mais vous n'êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, répliqua-t-il, que ce que j'apprenais de madame

d'Arondel me touchait trop sensiblement, pour me laisser la liberté de faire des questions étrangéres.

M. de Châlons lui conta alors, le plus succinctement qu'il lui fut possible, son combat avec M. du Boulai, et les suites de ce combat. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faudrait que je pusse raisonner avec Saint-Val. L'aveu qu'il vous a fait prouve en lui des sentimens de probité et d'honneur, qui nous assurent de sa fidélité. Je le pense comme vous, répondit milord d'Arondel; je vais vous l'envoyer, et écrire à madame d'Arondel; pourvu que ma lettre puisse lui être remise, je m'assure qu'elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire Saint-Val chez M. de Châlons. Milord d'Arondel vous a appris qui je suis, lui dit M. de Châlons, et vous a assuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, seigneur, répondit Saint-Val. L'heureuse aventure qui lui a rendu son fils marque la protection particulière du ciel sur mademoiselle de Mailly, dont l'innocence aurait pu vous être toujours suspecte. Ne parlons point d'une chose, répliqua M. de Châlons, qui me cause le plus vif repentir, et dont je vous prie de perdre à jamais le souvenir. Ce repentir serait encore plus grand, dit Saint-Val, si vous étiez instruit de tout ce que made-

moiselle de Mailly a fait pour vous. De grâce, mon cher Saint Val, répliqua M. de Châlons d'une manière affectueuse et presque suppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle.

Il faut, seigneur, pour vous satisfaire, répondit Saint-Val, rappeler le temps où M. de Mailly avait pris des engagemens avec vous. Son mariage avec madame du Boulai lui donna d'autres vues; mais, quelque grand que fût le crédit de madame du Boulai sur l'esprit de M. de Mailly, il ne put refuser à mademoiselle de Mailly le temps qu'elle demandait pour tâcher de vous oublier. Le mariage de M. son père se fit tout seul, et mademoiselle de Mailly n'eut, pendant quelque temps, d'autre peine que celle de ne conserver aucun commerce avec vous.

Milord d'Arondel vint à Calais à peu près dans ce temps-là. Ce qu'il a été obligé de m'avouer des sentimens de madame de Mailly pour lui, de la jalousie qu'elle conçut pour sa belle-fille, me donne l'intelligence d'une conduite dont jusqu'ici je n'avais pu comprendre les motifs. Mademoiselle de Mailly eut mille persécutions à essuyer pour épouser M. du Boulai, et elles augmentèrent lorsque vous eûtes enlevé mademoiselle de Liancourt.

Mademoiselle de Mailly ne pouvait plus alors

opposer à la volonté de son père l'inclination qu'elle conservait pour vous. Sa résistance fut mise sur le compte de M. d'Arondel. M. du Boulai, inspiré par sa mère, tourna toute sa jalousie contre lui; et je ne sais s'il ne vous prit point pour quelqu'un qui lui appartenait, quand il vous attaqua, lui troisième, sous les fenêtres de mademoiselle de Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes assassins. M. du Boulai vous reconnut, lorsque vous lui fîtes rendre son épée, et vécut encore assez pour exciter contre vous et contre mademoiselle de Mailly un violent orage.

Madame de Mailly, à la vue de son fils couvert de sang et de blessures, n'écouta que son désespoir et sa rage. C'est vous, dit-elle à M. de Mailly, qui avez causé mon malheur. Ce sont les prómesses que vous m'avez faites, et que vous n'avez pas eu la force de remplir, qui ont allumé la passion de mon malheureux fils; il ne manque plus, pour achever de me percer le cœur, que de voir son meurtrier devenir votre gendre. Oui, vous aurez cette faiblesse : votre fille peut tout sur vous, et je ne puis rien.

M. de Mailly aimait sa femme. L'état où il la voyait animait sa tendresse. Madame de Mailly profita de ce moment pour faire approuver ses desseins. Vous aviez, disait-elle, assassiné son

fils; elle en avait toutes les preuves; il fallait en tirer une vengeance éclatante; il fallait vous faire périr d'une mort ignominieuse.

Quel que soit son ascendant sur l'esprit de M. de Mailly, elle ne put l'engager à des projets si odieux. Par complaisance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que mademoiselle de Mailly épouserait M. du Boulai, dans l'état où il était. Il faut, disait-elle, qu'elle prenne la qualité de sa femme, pour m'assurer qu'elle ne sera jamais celle de son meurtrier; de plus, M. du Boulai désirait ce mariage avec tant d'ardeur, que ce serait peut-être un moyen de lui sauver la vie.

Séduit par ses caresses et ses artifices, M. de Mailly se détermina à faire à sa fille cette étrange proposition. Elle répondit à son père avec tant de force et de courage, et cependant avec tant de respect et de tendresse, qu'il se vit forcé à lui tout déclarer. Madame de Mailly, lui dit-elle, devrait être rassurée par ce même enlèvement de mademoiselle de Liancourt, dont elle veut se servir contre M. de Châlons. Mais, si cette raison ne lui suffit pas, j'engage ma parole de n'épouser jamais M. de Châlons, et je vous l'engage à vous, mon père, à qui rien dans le monde ne serait assez puissant pour me faire manquer.

Ce n'était pas assez pour madame de Mailly,

qui vous craignait encore moins que milord d'Arondel, et qui voulait acquérir une autorité entière sur mademoiselle de Mailly. Elle renouvelait ses menaces, elle insistait pour le mariage. Mademoiselle de Mailly aurait préféré la mort; mais elle tremblait pour vous; elle connaissait la faiblesse de son père; et je ne sais ce qui en serait arrivé, si M. du Boulai avait vécu encore quelque temps.

Forcée d'abandonner ce projet, madame de Mailly forma celui dont j'ai été chargé. Elle espérait par-là satisfaire également sa haine et sa vengeance; car, seigneur, j'avais ordre de faire tomber sur vous tous les soupçons de milord d'Arondel, de lui inspirer de vous voir l'épée à la main, de l'engager à faire un éclat qui perdît d'honneur mademoiselle de Mailly, et qui vous donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.

Quelle horreur! s'écria M. de Châlons. A quoi mademoiselle de Mailly n'est-elle pas exposée! S'il ne fallait que ma vie, j'irais la sacrifier à la haine de mon ennemie; aussi-bien ne la conserverai-je pas long-temps, s'il faut que je perde toute espérance. Mais madame de Mailly me hait bien moins qu'elle ne hait mademoiselle de Mailly; peut-être même ne me hait-elle que pour avoir le droit de la haïr. Que ferons-nous?

mon cher Saint-Val. Comment apprendre à mademoiselle de Mailly les noirceurs que l'on avait préparées contre elle, et dont il est si important qu'elle soit informée? comment la faire revenir des funestes engagemens qu'elle a pris contre moi? comment remplir auprès de madame d'Arondel les intentions de son mari?

En vérité, seigneur, lui dit Saint-Val, j'y suis bien embarrassé: la façon dont j'ai exécuté les ordres de madame de Mailly ne me permet pas de me montrer chez elle; d'ailleurs, il n'est plus possible de pénétrer dans Calais.

M. de Châlons sentait toutes ces difficultés. Saint-Val n'avait point de motif assez pressant pour entreprendre de les surmonter; il fallait, pour cela, une passion aussi vive que celle dont M. de Châlons était animé. Après avoir examiné tous les moyens, il se détermina d'aller joindre le comte de Canaple, qui cherchait à profiter des circonstances pour ravitailler Calais.

Milord d'Arondel convint avec M. de Châlons, qu'afin qu'il fût plus maître de ses démarches, on laisserait subsister l'opinion où l'on était, qu'il avait péri à la bataille de Crécy, et il les conduisit, lui et Saint-Val, par-delà les lignes du camp, d'où ils allèrent, avec la plus grande diligence possible, à celui des Français.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LE

SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

Monsieur de Canaple était parti depuis quelques jours, pour l'exécution d'un dessein qu'il n'avait communiqué à personne. Ce contre-temps désespérait M. de Châlons : il tenta plusieurs fois de se jeter dans Calais. L'envie de réussir ne lui laissait consulter que son courage. Il agissait avec si peu de précaution, qu'il pensa plusieurs fois retomber dans les mains des Anglais. Les blessures qu'il reçut le forcèrent à suspendre ses entreprises. Pendant qu'il était retenu, malgré lui, dans son lit, et que ses inquiétudes retardaient encore sa guérison, M. de Canaple exécutait heureusement son projet.

Calais, malgré les soins et les précautions de M. de Vienne, souffrait déjà les horreurs de la

plus affreuse famine; tout y manquait, et les gens de la plus haute qualité n'avaient sur cela aucun privilége. Le gouverneur, pour donner des exemples de courage et de patience, ne permettait aucune distinction pour sa maison, et ceux qui la composaient étaient les plus exposés à la calamité publique.

La ville était bloquée du côté de la terre; la flotte anglaise défendait l'entrée du port. Ces difficultés auraient paru insurmontables à tout autre qu'au comte de Canaple; mais le désir de rendre à sa patrie un service signalé et de sauver ce qu'il aimait, lui rendait tout possible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, était la plus praticable. Il fit chercher, à Abbeville, deux hommes hardis, nommés Marante et Mestriel, qui connaissaient parfaitement la côte, et à qui la vue de la récompense fit disparaître le péril. Les coffres du roi étant épuisés, M. de Canaple fit cette entreprise aux dépens d'une partie de son bien. Il se mit lui-même, avec ces deux hommes, dans une barque, et conduisit des munitions à Calais.

Comme cette manœuvre devait être répétée plusieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville; mais, en envoyant ces munitions à M. de Vienne, il lui fit dire qu'elles étaient principalement destinées pour lui et pour madame de

Granson. Il le fit prier aussi d'en faire part à mademoiselle de Mailly : l'estime et l'amitié qu'il avait pour elle ne lui permettaient pas de l'oublier.

Ce secours, arrivé dans un temps où les besoins étaient si pressans, fut reçu de M. de Vienne avec autant de joie que de reconnaissance. Il alla porter cette agréable nouvelle à sa fille : elle était toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auraient presque rien ajouté, sans l'intérêt de son père.

L'outrage que le comte de Canaple lui avait fait, les services qu'il lui avait rendus, la tendresse qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour lui, l'amour dont elle le soupçonnait pour mademoiselle de Mailly, toutes ces différentes pensées l'occupaient tour à tour, et ne la laissaient pas un seul moment d'accord avec elle-même. Il n'était cependant pas possible que ce que le comte de Canaple venait de faire ne lui causât un sentiment de plaisir, et qu'elle ne sentît la part qu'elle y avait. Mais ce plaisir fut suivi d'une douleur mêlée de honte, quand elle apprit que mademoiselle de Mailly partageait les secours qu'on lui donnait. Ce serait peu de les partager, disait-elle, c'est à elle que je les dois; et la fortune, qui me persécute avec tant de

cruauté, m'expose à cette nouvelle humiliation.

Ces pensées ne la disposaient pas à recevoir favorablement le comte de Canaple. Il crut, après avoir fourni aux nécessités les plus pressantes de la ville, pouvoir s'y arrêter quelques jours. L'état de liberté où madame de Granson était alors, ce qu'il faisait pour elle, lui donnaient une espérance, que la vivacité de sa passion augmentait encore, par le besoin qu'elle lui donnait d'espérer. Tout cela le déterminait à chercher à la voir et à lui parler. M. de Vienne le mena avec empressement dans l'appartement de sa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m'acquitter envers ce héros. Notre reconnaissance, répliqua-t-elle d'un ton froid, et sans regarder le comte de Canaple, paierait mal monsieur; il attend un prix plus glorieux de ce qu'il a fait. M. de Canaple, que l'accueil de madame de Granson avait glacé, demeurait sans réponse, et, pressé d'un mouvement de dépit, il avait une sorte d'impatience d'être hors d'un lieu où il avait si ardemment désiré de se trouver.

Les députés de la ville, qui demandèrent à le voir, lui fournissaient le prétexte dont il avait besoin pour s'éloigner, si M. de Vienne, persuadé que sa présence et celle de sa fille ajouterait quelque chose de plus flatteur aux hon-

neurs qu'on lui rendait, n'eût ordonné de faire entrer les députés.

Le comte de Canaple les reçut avec un air de satisfaction, qu'il empruntait de son dépit. C'était une vengeance qu'il exerçait contre madame de Granson, à qui la reconnaissance publique reprochait son insensibilité et son ingratitude.

Un gentilhomme de mademoiselle de Mailly, du nombre des députés, avait ordre de remercier en particulier le comte de Canaple. Mademoiselle de Mailly, seigneur, ajouta-t-il, lorsqu'il eut rempli sa commission, vous prie de la voir aujourd'hui, s'il vous est possible. Ce sera tout à l'heure, répondit-il assez haut pour être entendu de madame de Granson; et, s'acquittant tout de suite de ce qu'il devait aux députés, il sortit avec eux. M. de Vienne le laissa en liberté de faire une visite où il croyait que les témoins lui seraient importuns, et alla, suivant sa coutume, visiter les différens quartiers de la ville.

Madame de Granson avait besoin de la solitude où on la laissait; elle ne pouvait plus soutenir la contrainte qu'elle s'était faite. A peine fut-elle seule, qu'elle entra dans un cabinet où elle s'enferma, et, se jetant sur un lit de repos, elle s'abandonna tout entière à sa douleur. Ce qu'elle venait de voir, ce qu'elle

venait d'entendre, l'air satisfait que le comte de Canaple avait affecté, ne lui laissaient aucun doute sur la passion dont elle le croyait occupé.

Que ferai-je? disait-elle; m'exposerai-je à le voir revenir avec cette joie qui insulte à ma honte? recevrai-je des soins et des respects qu'il ne me rend que parce qu'il m'a offensée? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir; plus il m'avertit de ce que je dois penser moi-même! Que sais-je encore, si un sentiment délicat pour ce qu'il aime, si le désir de s'en rendre plus digne, n'est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi? Peut-être n'ai-je d'autre part à ses démarches, que d'être le jouet de sa fausse vertu, après l'avoir été de son caprice.

Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu'elle lui causait, elle ne pouvait s'empêcher de compter le temps que le comte de Canaple passait avec mademoiselle de Mailly. Son imagination lui représentait la douceur de leur entretien, et lui en faisait une peinture désespérante. Elle le voyait à ses genoux; elle la voyait s'applaudir que la ville dût sa conservation au courage de son amant, et à la tendresse qu'il avait pour elle. Qu'elle est heureuse! disait-elle; elle peut aimer, elle le doit. Et moi je dois haïr;

et je suis assez lâche et assez malheureuse pour avoir peine à le vouloir! S'il était tel que lorsque je l'ai connu! s'il ne m'avait point offensée! s'il n'aimait rien!.. mais il m'a offensée! mais il aime!

Tandis que madame de Granson s'affligeait de la joie et des triomphes de mademoiselle de Mailly, M. de Canaple voyait couler les larmes qu'elle donnait à la mort de M. de Châlons, et n'avait plus la force de lui laisser des espérances qui lui paraissaient alors absolument fausses. Quoi! lui disait-elle, je n'ai plus de ressource! il est donc certain qu'il a péri! hélas! du moins s'il avait pu savoir tout ce qu'il m'a coûté, s'il savait que je ne renonçais à lui que pour lui-même! Nous n'aurions jamais été l'un à l'autre, s'il avait vécu; mais il vivrait, et il aurait vu que je n'aurais jamais été à personne. Vous êtes attendri, dit-elle au comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimiez. Vous vous consolerez, ajouta-t-elle; l'amitié se console, et je ne me consolerai jamais. Mon parti est pris; j'irai m'enfermer dans un lieu où je pleurerai seule, et où je m'assurerai de pleurer éternellement.

L'attachement que vous avez pour monsieur votre père, lui dit le comte de Canaple, mettra obstacle à votre résolution, et me rassure contre

cet effet de votre douleur. Hélas! reprit-elle, il a causé tout mon malheur; je ne le lui reproche pas : il a été faible; et ne l'est-on pas toujours quand on aime? Que sais-je moi-même de quoi j'aurais été capable, si j'avais eu un amant moins vertueux? mon cœur était entre ses mains.

M. de Canaple admirait une façon de penser si raisonnable et si peu ordinaire. Il s'affligeait avec mademoiselle de Mailly de la perte qu'elle pensait avoir faite, et s'affligeait aussi de ses propres maux. Croire être haï de ce qu'on aime est une douleur peut-être plus insupportable que d'en pleurer la mort.

Les principaux habitans de Calais, qui l'avaient accompagné, l'attendaient pour le reconduire chez M. de Vienne. Sa marche, qui était une espèce de petit triomphe, fut interrompue par un habitant, nommé Eustache de Saint-Pierre, dont l'état ne paraissait pas au-dessus de celui d'un simple bourgeois, et qui, après avoir percé la foule, vint embrasser le comte de Canaple. Vous m'êtes donc rendu, mon cher fils! lui disait-il; le ciel a été touché de mes larmes; je vous revois, et vous êtes le libérateur de notre patrie! Quel père, après avoir été si misérable, a jamais été si fortuné?

L'étonnement de M. de Canaple, qui ne com-

prenait rien à cette aventure, donna le temps à ce bon homme, vénérable par ses cheveux blancs, de l'examiner plus à loisir; et, se prosternant presque à ses pieds : Je vous demande pardon, monseigneur, lui dit-il; une assez grande ressemblance a causé le manque de respect où je viens de tomber. Je ne le vois que trop; vous n'êtes point mon fils; je vous prie d'oublier que je vous ai donné un nom si peu digne de vous. Hélas! ce moment vient de rouvrir mes plaies, que le temps commençait à fermer.

Le comte de Canaple, touché de son affliction, le releva avec bonté, et l'embrassa comme s'il avait été véritablement son père. Ne vous repentez point, lui dit-il, de m'avoir appelé votre fils : je veux à l'avenir vous en tenir lieu; la nature n'aura pas mis en vain cette ressemblance entre nous; et, l'embrassant de nouveau, il le congédia, et alla rejoindre M. de Vienne.

Madame de Granson ne parut point le reste de la journée. Cette continuation de rigueur désespérait le comte de Canaple. Il la trouvait si injuste, les services qu'il rendait si mal payés, qu'il y avait des momens où il se repentait presque de tout ce qu'il avait fait, et où il formait la résolution de fuir madame de Granson pour jamais.

Sans avoir déterminé ce qu'il devait faire, il

partit de Calais. Mais le véritable amour se range toujours du parti de l'objet aimé. M. de Canaple se jugea bientôt coupable de l'injustice dont il accusait madame de Granson ; il trouvait des raisons pour justifier la conduite qu'elle avait alors, si différente de celle qu'elle avait eue à Paris. La présence de son mari l'avait obligée à des ménagemens qui n'étaient plus nécessaires, et elle pouvait, en liberté, se livrer à toute son indignation. Plus la mort de son mari l'avait attendrie pour lui, plus elle devait sentir l'injure qui lui avait été faite.

A mesure que le dépit s'éteignait dans l'âme de M. de Canaple, il reprenait le désir d'approvisionner Calais. Ce qu'il avait déjà fait l'engageait à faire davantage. L'amour de sa propre gloire demandait de lui ce que son amour pour madame de Granson ordonnait.

Les momens étaient précieux : les Anglais pouvaient découvrir la manœuvre, et y mettre obstacle. Les matelots eurent ordre de préparer les petits bâtimens. Une tempête furieuse s'éleva, dans le temps qu'il fallut s'embarquer : les deux matelots représentèrent en vain au comte de Canaple la grandeur du péril ; la tempête, loin de le rebuter, lui donnait au contraire une nouvelle assurance de se dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures, que dura le trajet, ils furent cent fois près d'être submergés; et, lorsque après des peines infinies ils eurent le bonheur d'aborder à Calais, les provisions se trouvèrent presque toutes gâtées par l'eau de la mer; les bâtimens avaient besoin d'être réparés, pour pouvoir être remis à la mer. Pendant qu'on y travaillait, le roi d'Angleterre, averti qu'il était entré des munitions dans la place, fit construire, le long de la côte, plusieurs fortins, qui en défendaient l'entrée et la sortie. Il ne fut plus possible à M. de Canaple de suivre son projet; enfermé dans la ville, hors d'état désormais de secourir madame de Granson, il ne lui resta que l'espérance de mourir du moins en la défendant.

M. de Mailly, dont la maison était voisine de la principale attaque, avait demandé à M. de Vienne de le recevoir dans le château, et M. de Canaple se trouva logé avec mademoiselle de Mailly. Malgré l'éloignement que madame de Granson avait pour elle, il était impossible qu'elles ne se vissent souvent. La tristesse où mademoiselle de Mailly était plongée convenait au sentiment que madame de Granson lui supposait, et la confirmait dans son opinion.

Mais cette tristesse était toujours la même : la présence de M. de Canaple laissait mademoi-

selle de Mailly comme elle l'avait trouvée ; nul changement en elle, nul empressement de la part de l'un ni de l'autre de se voir et de se chercher; enfin, rien de tout ce qui marque l'amour, et le fait si sûrement reconnaître. Madame de Granson faisait toutes ces remarques, et, sans le vouloir, elle en traitait moins mal M. de Canaple ; elle l'évitait pourtant toujours avec le même soin, mais non pas tout-à-fait avec la même disposition.

Cependant le découragement était général dans Calais ; les plus braves n'avaient plus la force de faire usage d'une bravoure qui ne pouvait que reculer de quelques jours leur perte : il ne restait d'espérance que dans les efforts que Philippe se disposait à faire pour attaquer le camp des Anglais. Édouard, averti de ses desseins, ajoutait de nouvelles fortifications à son camp.

Milord d'Arondel eut ordre de marcher vers Hesdin, pour observer l'armée de Philippe. Il fallut obéir, quelque peine qu'il eût de s'éloigner, sans être instruit du sort de madame d'Arondel, dont M. de Châlons, qu'il croyait dans Calais, pouvait à tous momens lui donner des nouvelles. Son fils, encore entre les mains des femmes, n'était pas en état de le suivre, et il sentait vivement cette privation. Les soins qu'il prenait de cet enfant satisfaisaient en quelque sorte sa

tendresse pour la mère. C'était à elle que s'adressaient les caresses qu'il lui faisait, et il croyait en recevoir de la mère quand il en recevait de son enfant. Seulement il se reprochait quelquefois de goûter des douceurs qu'il ne partageait pas avec elle.

Après avoir mis auprès de ce fils ceux de ses domestiques en qui il avait le plus de confiance, il marcha à la tête d'un corps de quatre mille hommes. Philippe était parti d'Amiens où il avait assemblé son armée, et s'était avancé jusqu'à Sangate; il envoya de là les maréchaux de Saint-Venant et de Beaujeu reconnaître le camp des Anglais; et, sur leur rapport, l'ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au roi d'Angleterre qui la refusa. N'ayant plus aucun moyen de secourir Calais, il se vit forcé de se retirer.

Milord d'Arondel donna avec sa petite troupe sur l'arrière-garde de l'armée française, enleva une partie du bagage, et fit plusieurs prisonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Édouard.

Un jour qu'il avait campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques soldats, tentés par le butin, avaient entrepris de forcer une maison religieuse située au milieu de ce bois. Il y accourut aussitôt. Sa présence fit cesser le désordre, presque dans le moment qu'il

avait commencé; mais il fallut plus de temps pour rassurer des filles que l'habitude de vivre dans la solitude et dans la retraite rendait encore plus susceptibles de frayeur.

La porte de la maison, qui avait été forcée, donnait à milord d'Arondel la liberté d'y entrer. Les religieuses, empressées de lui marquer leur reconnaissance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fournissait à leur nourriture et qui servait à leur promenade.

En passant sur un petit pont rustique, pour traverser un ruisseau, il vit, du côté où il allait, une personne assise sur une pierre, dont la rêverie était si profonde, qu'elle ne s'aperçut que l'on venait à elle, que lorsqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançaient, elle se leva pour s'éloigner. Mais milord d'Arondel l'avait assez vue pour aller à elle, et la prendre entre ses bras avec les plus vifs transports de l'amour.

Reconnaissez-moi, ma chère Amélie, lui disait-il; voyez celui que vous fuyez; c'est moi, c'est un mari qui vous adore, que votre perte faisait mourir de douleur. La surprise, le trouble et la joie de madame d'Arondel faillirent à lui coûter la vie : elle resta sans connaissance dans les bras de son mari.

A la vue de cet accident, milord d'Arondel,

saisi de crainte, hors de lui-même, demandait du secours à tout ce qui l'environnait. Il mit sa femme au bord du ruisseau, il lui en jetait de l'eau sur le visage, il la priait dans les termes les plus tendres de lui répondre; mais tous ses soins étaient inutiles : elle ne revenait point.

On la porta dans une petite maison du jardinier, qui était proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviser, elle donna quelque marque de sentiment; ses yeux s'ouvrirent quelque temps après, et cherchèrent milord d'Arondel. Il était à genoux auprès d'elle, la bouche collée sur une de ses mains. Madame d'Arondel le regarda quelque temps, et, lui jetant au cou le bras qui lui restait libre, demeura dans cette situation.

Le saisissement où ils étaient l'un et l'autre, ne leur permit pas sitôt de parler; leurs regards se confondaient et se disaient tout ce qu'ils ne pouvaient se dire. Madame d'Arondel prenait les mains de son mari, qu'elle baisait à son tour. A ces premiers momens succédèrent mille questions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendresse.

Il fallut songer à mettre madame d'Arondel dans un lieu où elle pût passer la nuit avec moins d'incommodité : elle aurait pu entrer dans le couvent; mais milord d'Arondel ne pouvait pas l'y

suivre : et le moyen de la quitter! Il fit venir en diligence un chariot pour la mener à un bourg voisin. Pendant toute la route, occupé de mille soins dont elle était l'objet, il marcha toujours au côté du chariot.

Madame d'Arondel, qu'on avait mise au lit en arrivant, parut mieux d'abord; mais la fièvre lui prit la même nuit, et redoubla les jours suivans. Le désir de la secourir soutenait milord d'Arondel, et l'empêchait de succomber à l'excès de sa douleur : toujours les yeux attachés sur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte et d'espérance, il ne quittait pas le chevet de son lit. La fièvre augmenta considérablement, et la malade ne laissait aucun espoir de guérison.

Son état ne pouvait être caché à milord d'Arondel; plus mort que vif, suffoqué par des larmes et des sanglots qu'il tâchait de retenir, il voulut, pour soulager le mal que madame d'Arondel souffrait à la tête, y porter la main; elle prit cette main, la baisa, et la remit sur son front.

Quelques momens après, s'étant aperçue que milord d'Arondel pleurait, et voulait se cacher: Laissez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle en se levant un peu sur son séant, et en le regardant avec des yeux qui, tout mourans qu'ils étaient,

conservaient leur beauté, laissez-moi jouir du plaisir d'être si parfaitement aimée. Hélas! je crains de n'avoir plus que quelques momens à en jouir; la mort va peut-être nous séparer. Mes larmes coulent aussi-bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie est bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l'amour. Non, s'écria milord d'Arondel, le ciel aura pitié de moi : vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvais, reprit madame d'Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avions, je mourrais avec moins de regret; mais, malgré mes soins et mes prières, il m'a été enlevé, et nous l'avons perdu pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n'est point perdu; vous l'auriez déjà auprès de vous, si je n'avais craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne savez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimé; mon fils, sans vous, serait tout pour moi; avec vous, il n'est que mon fils. S'il est possible, donnez-moi la consolation de l'embrasser.

Milord d'Arondel, qui avait eu soin de faire venir son fils aussitôt qu'il avait retrouvé madame d'Arondel, ordonna qu'on allât le chercher. Elle se trouva, en le voyant, plus sensible qu'elle n'avait pensé. Elle voulut l'avoir auprès

d'elle; elle ne cessait de lui faire des caresses. Tu m'as causé bien des malheurs, lui disait-elle en l'embrassant; mais je ne t'en aime pas moins. Comment ne l'aimerais-je pas! ajoutait-elle en s'adressant à milord d'Arondel, c'est notre fils, c'est un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fît une prompte révolution sur madame d'Arondel, soit que sa maladie fût à son dernier période, elle se trouva considérablement mieux dès la même nuit : la fièvre la quitta peu de jours après. Ce ne fut qu'alors que M. d'Arondel lui conta ce qu'il avait appris de Saint-Val, et la façon presque miraculeuse dont leur fils avait été retrouvé. Mais, ajouta-t-il, quels moyens a-t-on employés pour vous dérober si entièrement la connaissance de tout ce qui se passait dans votre patrie?

Vous savez, lui répondit-elle, que je fus remise dans le couvent aussitôt après que je fus accouchée. Tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par madame de Mailly de m'ordonner de prendre le voile, fut le seul à qui j'eus la liberté de parler. Ma santé était si mauvaise, que les religieuses elles-mêmes déclarèrent qu'elles ne me recevraient que lorsque je serais rétablie. Je vécus de cette sorte, soutenue par la seule confiance que j'avais en vous, quand madame de Mailly, dont depuis long-temps je

n'avais eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle d'un ton aigre et menaçant, vous attend à la porte, et a ordre de vous conduire dans une maison que je vous ai choisie. Partez tout à l'heure, et rendez-moi grâce de vous ôter d'un lieu où votre honte ne serait pas toujours cachée. Vous connaissez ma timidité, poursuivit madame d'Arondel; d'ailleurs, qu'aurais-je fait pour me défendre? je ne sus qu'obéir.

On m'ôta généralement tout ce que j'avais, dans la crainte que j'en pusse tirer quelque secours. Par bonheur, vos lettres et votre portrait, que je tenais toujours cachés sur moi, me demeurèrent, et ont fait, dans ma solitude, mon unique consolation.

Une femme et un homme que je ne connaissais point m'attendaient dans le chariot. Je fus menée et observée pendant la route, avec autant d'attention que si j'avais été prisonnière d'état. Ma douceur et ma complaisance ne purent rien gagner sur l'esprit de mes conducteurs; ils me traitaient avec tant d'inhumanité, que ce fut une espèce de soulagement pour moi quand je me trouvai dans la maison où vous m'avez vue. Mais, lorsque je fus instruite de la règle qui s'y observait, que je sus qu'on y vivait dans un

entier oubli du monde, que je n'entendrais jamais parler de personne, et que personne n'entendrait jamais parler de moi, je crus être dans le tombeau.

La mort même des parens de ces bonnes filles ne leur est annoncée qu'en général. Combien de larmes ces sortes de nouvelles m'ont-elles fait répandre, quoiqu'elles ne pussent point vous regarder! Elles me remplissaient l'esprit des idées les plus funestes. L'ignorance où j'étais, et où je devais toujours être de votre sort, me causait des alarmes continuelles.

Je n'envisageais d'autre fin à mes peines que celle de ma vie, et je ne voulais point cependant m'engager : c'eût été cesser d'être à vous, c'eût été m'ôter le nom de votre femme. Ce nom, quoique je susse seule qu'il m'était dû, me consolait.

J'allais presque tous les jours rêver dans l'endroit où vous me trouvâtes. La solitude et le silence augmentaient ma mélancolie; je m'en remplissais le cœur; je relisais vos lettres; je regardais votre portrait et je pleurais. Ma santé, qui s'affaiblissait tous les jours, me donnait l'espérance d'une mort prochaine.

Madame d'Arondel, attendrie par des souvenirs si douloureux, n'eut pas la force d'en dire davantage. Milord d'Arondel, pénétré jusqu'au

fond du cœur, lui répétait ce qu'il lui avait dit mille fois, que son sang, sa vie ne paieraient pas la moindre des peines qu'elle avait souffertes pour lui.

Il ne pouvait se résoudre à la quitter. Mais toujours occupée de l'intérêt et de l'honneur de son mari, elle l'obligea de retourner au siége de Calais, où il avait renvoyé les troupes sous la conduite du comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant! combien de précautions pour être informé de ses nouvelles! il eût voulu en avoir à tous les instans.

Le roi d'Angleterre le chargea à son arrivée d'aller, avec M. de Mauny, parler à M. de Vienne qui, du haut des murailles, avait fait signe qu'il avait quelque chose à dire. La retraite de Philippe ne laissant plus d'espérance de secours à ce brave capitaine, il n'avait pu refuser aux habitans de la ville et à la garnison de demander à capituler.

Messeigneurs, dit-il à milòrd Arondel et à M. de Mauny, le roi mon maître m'avait confié cette place : il y a près d'un an que vous m'y assiégez; j'ai fait mon devoir aussi-bien que ceux qui y sont renfermés avec moi; la disette et le manque de secours nous contraignent de nous rendre; mais nous nous ensevelirons sous les ruines de ces murailles, si on ne nous accorde pas des

conditions qui mettent nos vies, nos libertés et notre honneur en sûreté.

M. de Mauny, instruit des intentions d'Édouard, et plus disposé par son caractère que milord d'Arondel, à s'acquitter de la commission dont il les avait chargés, déclara que le roi ne les recevrait à aucune composition, qu'il voulait être maître de leur faire éprouver tel châtiment qu'il jugerait à propos. M. de Vienne répondit avec beaucoup de fermeté que les habitans et lui sauraient mourir les armes à la main; mais qu'il croyait le roi d'Angleterre trop prudent et trop généreux pour réduire de braves gens au désespoir.

De retour au camp, milord d'Arondel et M. de Mauny mirent tout en usage pour fléchir la colère de leur maître; ils lui représentèrent avec force que la sévérité dont il voulait user envers les assiégés pourrait être d'une dangereuse conséquence, et donner droit à Philippe de l'imiter. Je veux bien, leur dit Édouard, après avoir rêvé quelque temps, accorder au gouverneur la grâce qu'il demande, à condition que six bourgeois, natifs de Calais, me seront livrés la corde au cou pour périr par la main du bourreau. Il faut que leur supplice effraie les villes qui, à l'exemple de celle-ci, voudraient me résister. Milord d'Arondel et M. de Mauny furent con-

traints de porter cette terrible réponse à M. de Vienne.

Avant que d'assembler le peuple, il alla dans l'appartement de madame de Granson, suivi du comte de Canaple, qu'il avait prié de l'accompagner. Il faut, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant, nous séparer; je vais exposer au peuple la réponse d'Édouard, et, au défaut de six victimes qu'il demande, et que je ne pourrai lui donner, j'irai lui porter ma tête; peut-être se laissera-t-il fléchir : peut-être préviendrai-je le malheur de cette ville et le vôtre; ma mort me sauvera du moins de la honte et de la douleur d'en être témoin. Si je suis écouté, votre retraite est libre; et, si je péris sans vous sauver, je demande à M. de Canaple, dont je connais la valeur, de mettre tout en usage pour vous garantir de la fureur du vainquenr. J'espère qu'à la faveur du tumulte et du désordre, il ne vous sera pas impossible de vous échapper dans une barque de pêcheur.

Quoi! mon père, s'écria madame de Granson en le serrant entre ses bras et en le mouillant de ses larmes, vous voulez mourir, et vous prenez des précautions pour conserver ma vie! Croyez-vous donc que je veuille, et que je puisse vous survivre? Le moment où vous sortirez de cette malheureuse ville sera le moment de ma mort.

Le comte de Canaple, aussi pénétré que M. de Vienne et madame de Granson, les regardait l'un et l'autre, et gardait le silence, lorsque madame de Granson, levant sur lui des yeux grossis par les pleurs : Songez à vous, monsieur, lui dit-elle; je n'ai besoin d'aucun autre secours que de mon désespoir. Non, madame, lui dit-il, vous n'aurez point recours à un si affreux remède; et, si M. de Vienne veut différer l'assemblée jusqu'à demain, j'espère beaucoup d'un projet que je viens de former.

M. de Vienne, quoique très-persuadé du courage et de la capacité de M. de Canaple, ne s'en promettait cependant aucun succès. Madame de Granson, au contraire, se laissait aller à quelque espérance.

M. de Canaple alla, après les avoir quittés, chez Eustache de Saint-Pierre, le même qui l'avait pris pour son fils. Je viens vous demander, lui dit-il, de m'avouer pour ce fils avec lequel vous m'avez trouvé une si grande ressemblance. J'ai besoin de son nom, pour être accepté par les députés d'Édouard, qui veut que six citoyens de Calais lui soient abandonnés, et qui ne pardonne au reste de la ville qu'à ce prix.

Eustache avait une fermeté d'âme, une élévation d'esprit et de sentimens bien au-dessus de sa naissance, et rares même dans les condi-

tions les plus élevées. L'honneur que vous me faites, seigneur, dit-il au comte de Canaple, m'instruit de ce que je dois faire moi-même. Je me montrerai, si je puis, digne d'avoir un fils tel que vous; nous irons ensemble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain, le peuple fut assemblé par M. de Vienne; on n'entendait que cris, que soupirs, que gémissemens dans toute cette multitude consternée; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils prissent, ne donnait à personne le courage de mourir du moins utilement pour sa patrie.

Quoi! dit alors Eustache de Saint-Pierre, en se montrant à l'assemblée! cette mort, que nous affrontons depuis un an, est-elle devenue plus redoutable aujourd'hui? Quel est donc notre espoir? Échapperons-nous à la barbarie du vainqueur? Non. Nous mourrons, et nous mourrons honteusement, après avoir vu nos femmes et nos enfans livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L'horreur qui régnait dans l'assemblée, redoubla encore à cette affreuse peinture. Eustache, interrompu par de nouveaux cris et de nouveaux gémissemens, poursuivit enfin : mais pourquoi de vains discours, quand il faut des exemples? Je donne, pour le salut de mes con-

citoyens, ma vie et celle de mon fils. Quoiqu'il ne paraisse pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelque admiration que la vertu d'Eustache fit naître, il semblait que le ciel, pour le récompenser, voulait que sa famille fournît seule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de Wuisant, et Pierre, son frère, tous proches parens d'Eustache, se présentèrent.

Le nombre n'était pas encore complet. M. de Vienne employa, pour y être reçu, les mêmes soins et la même industrie que d'autres auraient mis en œuvre pour s'en exempter. Mais les députés, pleins de respect et de vénération pour une vertu si héroïque, loin de l'écouter, s'appuyèrent sur les ordres d'Édouard, et déclarèrent qu'ils ne pouvaient les changer.

Madame de Granson, instruite de tout ce qui se passait, ne voyait que des abîmes. Ce n'était qu'en exécutant les conditions imposées que la vie de ce père si cher pouvait être en sûreté; ce n'était qu'à ce prix qu'elle pouvait elle-même se sauver de la fureur du soldat victorieux. Que faisait M. de Canaple? qu'étaient devenues les espérances qu'il avait données? pourquoi ne paraissait-il point? avait-il cessé d'être généreux? Ce malheur me manquait! disait-elle; il faut, pour mettre le comble à ma honte, qu'il soit

même indigne de l'estime que j'avais pour lui, de cette estime que je me reprochais, et que j'étais pourtant bien aise de lui devoir!

Mademoiselle de Mailly qui, depuis qu'elle logeait dans le château, était dans l'habitude de voir madame de Granson, vint s'affliger avec elle. La mort n'était point ce qu'elle craignait; depuis qu'elle avait perdu M. de Châlons, elle la regardait comme un bien; des malheurs mille fois plus grands que la mort faisaient couler ses larmes.

Un grand bruit qu'elles entendirent, interrompit cette triste occupation. Comme tout était à craindre dans la situation où étaient les choses, elles s'avancèrent l'une et l'autre avec précipitation à une fenêtre qui donnait sur la place; elles ne virent d'abord que beaucoup de monde assemblé, et n'entendirent qu'un bruit confus. Mais, à mesure que les objets s'approchaient, elles distinguèrent cinq hommes qui avaient la corde au cou; la multitude les suivait; tous voulaient les voir; tous voulaient leur dire un dernier adieu; tout retentissait de leurs louanges, et tout était en pleurs. Madame de Granson et mademoiselle de Mailly étaient pénétrées d'un spectacle si touchant : la pitié que leur inspiraient ces malheureux augmentait encore par la fermeté avec laquelle ils allaient à la mort.

Un d'entre eux, malgré le triste équipage où il était, se faisait distinguer par sa bonne mine, par une démarche plus fière et plus assurée, et attirait sur lui tous les regards. Mademoiselle de Mailly eut à peine jeté les yeux sur lui, que, poussant un grand cri, elle tomba évanouie.

Madame de Granson, étonnée et surprise de cet accident qu'elle ne savait à quoi attribuer, appela du secours. On porta mademoiselle de Mailly dans son lit, où elle fut encore longtemps sans reprendre connaissance; elle ouvrit enfin les yeux, et, repoussant ceux qui voulaient la secourir : Laissez-moi, disait-elle, laissez-moi mourir : c'est prolonger mon supplice, que de prolonger ma vie. Dieu! ajoutait-elle, que viens-je de voir? Il vit, et sa vie rend ma douleur plus amère; elle ne lui est donc rendue, que pour la perdre sous la main d'un bourreau.

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à M. de Mailly qui était accouru au bruit de son accident, je vous demande pardon de mon désespoir; mais pourriez-vous le condamner? Ce Châlons que vous m'aviez permis d'aimer, que vous m'aviez destiné, que vous m'avez ôté, va périr pour vous et pour moi. Je l'ai reconnu; il est déjà, dans cet affreux moment, au pou-

voir de ce barbare! Que ne peut-il savoir que ma mort suivra la sienne? Ne me regrettez point, mon père; laissez-moi mourir sans vous avoir offensé; que sais-je où me conduirait l'excès de ma douleur! Un second évanouissement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu'elle n'eût expiré. M. de Mailly tenait sa fille entre ses bras, et il semblait que lui-même allait expirer aussi.

Madame de Granson, dont les soupçons étaient déjà fort diminués, pleinement éclaircie par ce qu'elle entendait, sentait, à mesure que la jalousie s'éteignait dans son cœur, renaître son amitié pour mademoiselle de Mailly; et, malgré le pitoyable état où elle la voyait, elle ne laissait pas de lui porter envie. Elle est aimée, disait-elle, elle a osé aimer, elle reçoit de ce qu'elle aime la plus grande marque d'amour qu'on puisse recevoir; et moi, je n'ai reçu que des outrages; voilà le prix de ma faiblesse.

M. de Vienne, qui ne paraissait point, donna encore à madame de Granson une autre douleur. Elle sortait de chez mademoiselle de Mailly pour aller chercher son père, quand elle apprit, par un homme à lui, qu'il était en otage entre les mains de milord Montaigu, et qu'il ne serait libre, que lorsque les citoyens sur les-

quels Édouard voulait exercer sa vengeance auraient subi le supplice auquel ils étaient condamnés.

Un écuyer du comte de Canaple lui remit en même temps une lettre dont il était chargé. La consternation où il paraissait la jeta elle-même dans le plus grand trouble. Elle prit et ouvrit cette lettre d'une main tremblante, et lut ce qui suit avec un saisissement qui augmentait à chaque ligne.

« Ce n'est que dans ce moment où je vais à » la mort, que j'ose vous dire pour la pre- » mière fois que je vous aime. Vous ne l'avez » pas ignoré, madame; vos rigueurs me l'ont » appris depuis long-temps; mais avez-vous » bien connu quelle est cette passion que vous » m'avez inspirée? avez-vous cru que mon » cœur ne demandait, ne voulait que le vôtre; » que vous pouviez d'un mot, d'un regard, » faire mon bonheur? Voilà, madame, cet » homme que vous avez accablé de tant de » haine. Je ne me suis jamais permis de vous » parler; je me suis imposé des lois aussi sé- » vères que celles que vous m'auriez imposées » vous-même; je me suis rendu aussi malheu- » reux que vous vouliez que je le fusse. J'avais » espéré qu'une conduite si soumise vous ap- » prendrait enfin que la fortune seule avait pu

» me rendre criminel. Je vous l'avouerai en-
» core, madame, je me suis flatté quelquefois
» que la bienséance et le devoir étaient plus
» contre moi que vous-même. Vous m'avez en-
» levé cette illusion qui m'était si chère, qui
» soutenait ma vie. Le changement de votre
» condition a rendu la mienne encore plus mi-
» sérable. Vous m'avez fui ; vous avez rejeté
» mes soins avec une nouvelle rigueur ; nulle
» espérance ne me reste : il faut mettre fin à
» tant de peines ; il faut cesser de vous être
» odieux, en cessant de vivre. J'emporterai du
» moins la consolation de vous avoir donné,
» jusqu'au dernier moment, des marques du
» respect extrême qui a toujours accompagné
» mon amour. C'est sous un nom supposé que
» je me présente à la mort. Vous seule serez
» instruite de ma destinée ; vous seule, ma-
» dame, dans le monde, saurez que je meurs
» pour vous. »

Quel sentiment, quelle tendresse la lecture de cette lettre ne produisit-elle point ! Cet homme pour lequel madame de Granson avait eu dès le premier moment une inclination si naturelle, dont elle n'avait point cru être aimée, donnait sa vie pour la sauver ; cet homme avait la passion la plus véritable et la plus flatteuse. La joie d'être si parfaitement aimée se

faisait sentir dans son cœur à travers la douleur et la pitié. Plus M. de Canaple croyait être haï, plus il lui semblait digne de sa tendresse. Tout lui parut possible, tout lui parut légitime pour l'arracher à la mort.

Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui qui lui avait rendu cette lettre, me chercher un habit d'homme, et préparez-vous à me suivre au camp: le salut de votre maître dépend peut-être de votre diligence. Pendant le peu de temps qui s'écoula jusqu'au retour de cet homme, M. de Canaple, expirant sous les coups d'un bourreau, se présentait sans cesse aux yeux de madame de Granson, et la faisait presque mourir à tous les instans.

La détention de M. de Vienne lui donnait la liberté de sortir de la ville sans obstacle. Malgré sa délicatesse naturelle, elle marchait avec tant de vitesse, qu'elle laissait bien loin derrière elle celui qu'elle avait pris pour la conduire : mais ce n'était point encore assez au gré de son impatience; elle se reprochait son défaut de force; elle tremblait de n'arriver pas assez promptement.

Lorsqu'elle eut atteint les premières gardes, un soldat, trompé par ses habits, la prit pour un homme, et voulut l'arrêter; mais un officier, touché de sa physionomie, l'arracha des

mains du soldat, et la conduisit à la tente du roi, à qui elle assurait qu'elle avait un secret important à révéler.

Seigneur, lui dit-elle en se prosternant à ses pieds, je viens vous demander la mort; je viens vous apporter une tête coupable, et sauver une tête innocente. J'étais du nombre des citoyens qui doivent périr pour le salut de tous; un étranger, par une pitié injurieuse pour moi, veut m'enlever cette gloire, et a pris mon nom.

Édouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n'était pas exempt des faiblesses de l'orgueil. La démarche de madame de Granson, en lui rappelant la cruauté où il s'était abandonné, l'irritait encore; et, la regardant avec des yeux pleins de colère: Avez-vous cru, lui dit-il, désarmer ma vengeance, en venant la braver? Vous mourrez, puisque vous voulez mourir, et cet audacieux, qui a osé me tromper, mourra avec vous.

Ah! seigneur, s'écria madame de Granson, ordonnez du moins que je meure le premier! et, se traînant aux genoux de la reine qui entrait dans ce moment dans la tente du roi: Ah! madame! ayez pitié de moi! obtenez cette faible grâce. Suis-je assez coupable pour être condamné au plus cruel supplice, pour voir mou-

rir celui qui ne meurt que pour me sauver!

Sa fermeté l'abandonna en prononçant ces paroles ; elle ne put retenir quelques larmes. La reine, déjà touchée du sort de ces malheureux, et qui venait dans le dessein d'obtenir leur pardon, fut attendrie encore par le discours et par l'action de madame de Granson, et se déclara tout-à-fait en leur faveur. La gloire qu'elle avait acquise par le gain de plusieurs batailles, et par la prise [1] du roi d'Écosse, la mettait en droit de tout demander ; mais Édouard, toujours inflexible, ne répondit qu'en ordonnant à un officier de ses gardes de faire hâter le supplice des prisonniers.

Cet ordre, qui ne laissait plus d'espérance à madame de Granson, rappela tout son courage. Se relevant des genoux de la reine où elle était encore, et regardant Édouard avec une fierté mêlée d'indignation : Hâtez-vous donc aussi, dit-elle, de me tenir parole, et faites-moi conduire à la mort : mais sachez que vous allez verser un sang assez illustre pour trouver des vengeurs.

La grandeur d'âme a des droits sur le cœur

---

[1] Bruce, roi d'Écosse, avait fait une irruption en Angleterre pendant qu'Édouard était en France. Il fut défait et pris par la reine d'Angleterre, qui se mit à la tête des troupes qu'elle avait rassemblées à la hâte.

des héros qu'elle ne perd jamais. Édouard, malgré sa colère, ne put refuser son admiration à madame de Granson. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuait de demander la mort, qu'il ne l'avait été de sa douleur, et les dernières paroles qu'elle venait de lui dire lui faisant soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure qui méritait d'être éclairci, il fit signe à ceux qui étaient dans sa tente de se retirer. Votre vie, lui dit-il alors, et celle de vos concitoyens vont dépendre de votre sincérité. Quel motif assez puissant vous a déterminé à l'action que vous venez de faire?

La vie, sire, me coûterait moins à perdre, répondit-elle, que l'aveu que votre majesté exige; mais l'intérêt d'une vie bien plus chère que la mienne triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une femme qui a été assez faible pour aimer, et qui a eu assez de force pour cacher qu'elle aimait. Mon amant, persuadé qu'il était haï, a eu cependant assez de générosité et de passion pour sacrifier sa vie à la conservation de la mienne. Une action si tendre, si généreuse, a fait sur mon cœur toute son impression. J'ai cru, à mon tour, lui devoir le même sacrifice; et ma reconnaissance et ma tendresse m'ont conduite ici.

Mais, dit la reine, pourquoi tant de contrainte?

Car je suppose que vous êtes libre, et que votre inclination est permise. Je n'ai pas toujours été libre, madame, répondit madame de Granson; et, depuis que je le suis, il fallait une action aussi extraordinaire pour m'arracher l'aveu de ma faiblesse.

Quel est donc cet homme, reprit Édouard, qui a tant fait pour vous? et qui êtes-vous vous-même? Ma démarche, sire, répondit-elle, avec une contenance qui marquait sa confusion, devrait me faire cacher à jamais mon nom. J'avoue, cependant, qu'il m'en coûte moins de dire à votre majesté que je suis la fille du gouverneur de Calais, que de nommer M. de Canaple.

Édouard ne put tenir davantage. Pressé par ses propres sentimens, et déterminé par les instances de la reine, il ordonna à milord d'Arondel et à M. de Mauny, qu'il fit appeler, d'aller chercher les prisonniers, et de les lui amener. Ces deux seigneurs se hâtèrent d'exécuter un ordre qu'ils recevaient avec tant de plaisir.

Deux des six, déjà sur l'échafaud, voyaient sans aucune altération les apprêts de leur supplice; et, quoiqu'ils s'embrassassent tendrement, c'était sans faiblesse. Milord d'Arondel, qui les vit de loin, cria : Grâce! grâce! alla à eux avec promptitude, et reconnut avec la plus grande surprise M. de Châlons.

En croirai-je mes yeux? lui dit-il en l'embrassant. Est-ce vous que je vois? est-ce M. de Châlons que je viens d'arracher des mains d'un bourreau? Par quelle étrange aventure un homme tel que vous se trouve-t-il ici? Je n'y suis pas seul, répondit M. de Châlons; M. de Canaple, que vous voyez, a fait ce que j'ai fait, et ce que vous auriez fait vous-même dans les circonstances où nous nous sommes trouvés.

Milord d'Arondel, au nom de M. de Canaple, le salua avec toutes sortes de marques de considération. Éloignons-nous promptement, leur dit-il, d'un lieu où je rougis pour ma nation que vous ayez pu être conduits, et venez chez le roi, où nous avons ordre de vous mener.

M. de Châlons lui conta, en y allant, que ce n'était que depuis deux jours qu'il avait pu entrer dans Calais. Pardonnez-moi, milord, de n'avoir pas rempli vos intentions, et de n'avoir songé, dans ce moment, qu'à sauver mademoiselle de Mailly. Je n'ai plus rien à demander à votre amitié, répliqua milord d'Arondel : je suis réuni à madame d'Arondel; il ne me reste de souhaits à faire que pour votre bonheur; et, se tournant vers M. de Canaple : Je n'aurais guère moins d'empressement, lui dit-il, de contribuer au vôtre. M. de Châlons voudra bien vous assurer que vous pouvez compter sur moi.

Ils se trouvèrent alors si près de la tente du roi, que M. de Canaple n'eut presque pas le temps de répondre à des offres si obligeantes. Milord d'Arondel entra pour informer le roi du nom des prisonniers.

Madame de Granson n'eut pas plus tôt entendu nommer M. de Canaple, que se mettant de nouveau aux genoux de la reine : Ah! madame, lui dit-elle, accordez-moi la grâce de me retirer; je ne puis soutenir la honte qui m'accable, et l'indécence de l'habit que je porte. Vous craignez, répondit la reine qui avait remarqué son trouble au nom de M. de Canaple, la vue d'un homme pour qui vous avez voulu mourir!

Le sacrifice de la vie, madame, répondit madame de Granson, n'est pas toujours le plus difficile. Vos sentimens sont si honnêtes, dit la reine, qu'ils m'inspirent autant d'estime pour vous, que vous m'avez d'abord inspiré de pitié; je veux que vous soyez heureuse, et je vous promets d'y travailler. Allez, suivez madame de Warwick, elle aura soin de vous donner les choses qui vous sont nécessaires.

J'ose encore, madame, demander une grâce à votre majesté, répliqua madame de Granson : mon père pleure ceux que votre bonté a sauvés; daignez ordonner qu'on aille sécher ses larmes.

Vous serez satisfaite, lui dit la reine en la congédiant.

M. de Canaple et M. de Châlons furent ensuite introduits. Je ne croyais pas, leur dit le roi, avoir sauvé la vie à des ennemis si dangereux. Je sais que le courage de l'un et de l'autre a retardé plus d'une fois mes victoires. Daignez, sire, répondit M. de Canaple, ne pas rappeler des choses dont les bontés de votre majesté nous feraient repentir, s'il était possible de se repentir d'avoir fait son devoir. Peut-être, lui dit Édouard en souriant, pourrais-je mettre votre vertu à des épreuves plus dangereuses. Allez, sous la conduite de milord d'Arondel, chez M. de Warwick faire vos remercîmens à la personne à qui vous devez véritablement la vie.

Le comte de Canaple, à qui il n'était pas permis de questionner le roi, ne fut pas plus tôt hors de sa présence, qu'il demanda à milord d'Arondel, avec un empressement et un trouble dont il ne démêlait pas la cause, l'éclaircissement de ce que ce prince venait de dire. Je sais, lui dit milord d'Arondel, qu'un jeune homme, d'une extrême beauté, que je viens de voir aux pieds de la reine, est venu demander au roi de mourir pour vous. Ah! milord, s'écria le comte de Canaple, qui n'osait croire ce qui lui venait dans l'esprit, je mourrai si vous n'avez la

bonté de satisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas long-temps à attendre, lui dit milord d'Arondel, nous voici chez madame de Warwick, où j'ai ordre de vous mener, et où je vous laisse.

Madame de Granson était seule avec une femme que madame de Warwick lui avait donnée pour la servir, lorsque M. de Canaple entra. Quoi! madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation, et en se jetant à ses pieds, c'est vous! c'est vous, madame! l'univers entier serait-il digne de ce que vous avez fait.

Madame de Granson, mille fois plus interdite et plus embarrassée qu'elle ne l'avait encore été, baissait les yeux, gardait le silence, et tâchait de se dérober aux empressemens du comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, madame, lui dit-il; pourquoi me sauver la vie, si vous voulez que je sois toujours misérable?

Puisqu'il fallait mourir pour sauver mon père, lui dit-elle enfin, c'était à moi de mourir. Ah! madame, répondit-il pénétré de douleur, que me faites-vous envisager? ce n'est donc que le devoir qui vous a conduite ici? et comment ai-je pu penser un moment le contraire? il vous en coûtait donc moins de renoncer à la vie, que de devoir quelque chose à ma mémoire! Vous

ne le croyez pas, lui dit madame de Granson, en le regardant avec des yeux pleins de douceur; et peut-être aurais-je besoin de me justifier auprès de vous de ce que je fais pour vous!

Vous justifier, vous, madame, répliqua M. de Canaple avec beaucoup de vivacité! De grâce, finissons cette conversation, lui dit-elle; vos plaintes seraient injustes, et votre reconnaissance me donne trop de confusion. Quelle contrainte m'imposez-vous, madame! répliqua M. de Canaple. Lisez du moins dans mon cœur, lisez ce que vous ne voulez pas entendre, et que je vous dirais avec tant de plaisir.

M. de Châlons, empressé de voir madame de Granson pour savoir des nouvelles de mademoiselle de Mailly, entra dans la chambre dans ce même temps avec M. d'Arondel qu'il avait ramené. Le premier mouvement de madame de Granson fut de se lever pour sortir. Elle ne pouvait s'accoutumer à ce qu'elle avait fait, et aurait voulu se dérober à tous les yeux; mais M. de Châlons la pria avec tant d'instance de rester, qu'elle fut forcée d'y consentir. Pour excuser peut-être la démarche qu'elle avait faite, elle se mit à lui raconter la douleur de mademoiselle de Mailly, lorsqu'elle l'avait reconnu.

Le plaisir d'être aimé, quelque sensible qu'il soit, ne l'emporte pas sur l'intérêt de ce qu'on

aime. M. de Châlons ne vit, ne sentit que la peine de mademoiselle de Mailly. Il priait madame de Granson de ne pas différer un moment son retour à Calais. Elle se serait rendue avec joie à ce qu'il désirait ; mais il fallait la permission de la reine. Milord d'Arondel, sûr des bontés de cette princesse, se chargea de l'obtenir.

Tandis qu'il était allé la lui demander, M. de Châlons rendait compte à madame de Granson de ce qui le regardait, et lui apprenait les raisons qui avaient engagé M. de Canaple de voir mademoiselle de Mailly avec tant d'assiduité. Il ne devait rester aucun doute à madame de Granson ; mais on n'a jamais trop de sûreté sur ce qui intéresse vivement le cœur ; aussi l'écoutait-elle avec beaucoup d'attention et de plaisir. Pour M. de Canaple, uniquement occupé de la voir, de l'entendre, de l'admirer, il ne prenait que peu de part à la conversation.

La présence de M. de Vienne, que milord d'Arondel avait trouvé chez la reine, et qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux, et lui donner une inquiétude et un trouble comparables au plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce moment allait décider de son sort.

Madame de Granson, dès qu'elle aperçut son père, alla se jeter à ses genoux, si pleine de

crainte et de confusion, qu'il ne lui fut pas possible de prononcer une parole; mais les larmes qu'elle répandait sur les mains de M. de Vienne parlaient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant; le succès de votre entreprise l'a justifiée. Je me plains seulement de M. de Canaple, qui voulait me dérober, et à toute la terre, la connaissance d'une action aussi généreuse que la sienne, et qui m'a laissé ignorer des sentimens que je lui ai souhaités plus d'une fois. Il eût fallu, monsieur, pour prendre la liberté de vous parler, répliqua M. de Canaple, en être avoué, et je n'oserais même parler aujourd'hui.

Je crois pourtant, dit M. de Vienne, que je ne ferais pas un usage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui sera dans peu son mari. Ah! monsieur, s'écria M. de Canaple, quelle reconnaissance pourra jamais m'acquitter envers vous! Consentirez-vous à mon bonheur, madame, dit-il à madame de Granson en s'approchant d'elle de la façon la plus soumise? Dites un mot, un seul mot; mais songez qu'il va décider de ma vie. La démarche que j'ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

M. de Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l'exprimait bien moins par ses discours que par ses transports. Madame de Granson, honteuse de tant d'amour, se hâta de profiter de la permission d'aller à Calais, que milord d'Arondel vint lui apporter. M. de Canaple, M. de Châlons, et M. de Vienne, y allèrent avec elle. M. de Châlons attendit dans une maison de la ville les nouvelles que M. de Canaple devait lui apporter.

Mademoiselle de Mailly, en proie successivement et presque dans le même temps à la plus grande douleur et à la plus grande joie, avait pensé mourir d'une agitation si violente. Madame de Granson et elle s'embrassèrent à plusieurs reprises, et se firent à la fois mille questions. Mademoiselle de Mailly, naturellement éloignée de toute sorte de dissimulation, enhardie encore par la vertu solide dont elle se rendait témoignage, ne contraignit point ses sentimens. Elle parla de M. de Châlons avec toute la tendresse et la reconnaissance qu'exigeait ce qu'il venait de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenser? lui dit le comte de Canaple, donnez-lui la permission de vous voir. C'est mon père, répondit-elle, et non ma façon de penser, qui doit régler ma conduite. J'espère qu'il vous ordonnera ce que je vous de-

mande, lui dit le comte de Canaple : milord d'Arondel s'est assuré de la protection de la reine d'Angleterre pour M. de Châlons, et votre mariage est le prix de la liberté de M. de Mailly. Ah! dit encore mademoiselle de Mailly, il ne faut point que ce consentement lui soit arraché; tout bonheur cesserait d'être bonheur pour moi, si je l'obtenais contre sa volonté.

M. de Mailly, préparé par M. de Vienne à ce que l'on demandait de lui, entendit en entrant dans la chambre de sa fille, ces dernières paroles; et, allant à elle les bras ouverts : Non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne sera point contre ma volonté que vous serez heureuse; j'ai souffert, autant que vous, des peines que je vous ai faites. Oubliez-les; c'est un père qui vous aime, qui vous a toujours aimée, qui vous le demande; et joignez-vous à moi pour les faire oublier à M. de Châlons, que je vais vous amener. Le malheureux état où madame de Mailly est réduite ne permet plus de ressentiment contre elle, et ne peut que vous laisser de la pitié.

Madame de Mailly était effectivement menacée d'une mort prochaine. Le chagrin dont elle était dévorée depuis long-temps, et que le peu de succès de ses artifices redoublait encore, l'a-

vait jetée dans une maladie de langueur qui augmentait tous les jours.

Madame de Granson, pour laisser à mademoiselle de Mailly la liberté de recevoir M. de Châlons, la quitta, et M. de Canaple la suivit. M. de Mailly, accompagné de M. de Châlons, parut un moment après; et, le présentant à sa fille : Je vous avais séparés malgré moi, mes chers enfans, leur dit-il; c'est de tout mon cœur que je vous rejoins.

La joie de ces deux personnes, après une si longue absence, après s'être donné l'un et l'autre tant de marques de tendresse, ne saurait s'exprimer. Mademoiselle de Mailly, autorisée par la présence de son père, disait à M. de Châlons des choses plus flatteuses qu'elle n'eût osé lui dire s'ils avaient été sans témoin. Pour lui, enivré de son bonheur, il ne lui tenait que des discours sans suite et sans liaison. Mais, après ses premiers transports, et lorsque l'absence de M. de Mailly lui eut laissé plus de liberté, il se trouva pressé de lui avouer les soupçons qu'il avait eus contre elle. Quoiqu'ils n'eussent produit d'autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu'elle eût pu les ignorer toujours, il fallait, pour avoir la paix avec lui-même, qu'il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous

à qui j'ai causé tant de différentes peines, vous qui avez voulu donner votre vie pour moi, vous enfin qui m'avez aimée dans le temps que vous auriez dû me haïr!

Cette conversation, si pleine de charmes, fut interrompue par madame de Granson. Elle venait apprendre à mademoiselle de Mailly que le roi et la reine d'Angleterre feraient le lendemain leur entrée dans Calais, et qu'il fallait qu'elle se disposât à être présentée à la reine.

La mort de madame de Mailly, qui arriva la même nuit, loin de dispenser mademoiselle de Mailly de ce devoir, lui en faisait au contraire une nécessité. Il fallait éloigner M. de Mailly d'un lieu qui lui présentait des objets si affligeans, et en obtenir la liberté de la reine. Je ne vous accorde cette grâce, lui dit cette princesse, lorsque mademoiselle de Mailly lui fut présentée, qu'à la condition que M. de Mailly consentira à votre mariage avec M. de Châlons. Je veux qu'il se fasse dans le même temps que celui de madame de Granson et de M. de Canaple, et avant que vous partiez de Calais.

La situation de mon père et la mienne, madame, répondit mademoiselle de Mailly, exigent que nous demandions à votre majesté de vouloir bien nous accorder quelque temps pour exécu-

ter les ordres qu'elle daigne nous donner. Je devrais, lui dit la reine que milord d'Arondel avait instruite, pour vous récompenser de la prière que vous me faites, vous la refuser. Mademoiselle de Mailly baissa les yeux en rougissant.

La reine, après avoir donné des louanges à sa modestie, ordonna à M. de Vienne de dire à M. de Mailly, de la part du roi, que lui et sa fille avaient la liberté de se retirer où ils jugeraient à propos, pourvu que M. de Châlons reçût de nouveau sa parole, et qu'il les accompagnât au lieu qu'ils auraient choisi.

M. de Mailly, qui souhaitait avec passion ce que l'on demandait, rendit au roi et à la reine de très-humbles actions de grâces, et partit le même jour pour ses terres de Flandre, où le mariage de M. de Châlons et de mademoiselle de Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de madame de Granson se fit dès le lendemain, et M. de Canaple jouit enfin d'un bonheur qui lui fut donné par les mains de l'amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre M. de Vienne, qui fut obligé de conduire les habitans de Calais au roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d'abandonner leur patrie, venaient en demander une nouvelle. Leur fidélité parlait en leur faveur; on leur

donna des terres où ils allèrent s'établir, et où ils n'eurent point à regretter les pertes qu'ils avaient faites. Eustache de Saint-Pierre et sa famille restèrent attachés au comte de Canaple, et en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la reine se trouva grosse, et qu'Édouard, pour affermir sa conquête, voulut passer l'hiver à Calais, milord d'Arondel demanda et obtint la permission d'y faire venir madame d'Arondel. M. de Mauny avait déjà obtenu de M. de Liancourt, à force de services et d'amitié, le pardon de madame de Mauny et le sien.

FIN DU SIÉGE DE CALAIS ET DU TOME QUATRIÈME.



TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN ET DE FONTAINES.

TOME V[e].

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN

ET DE FONTAINES,

PRÉCÉDÉES

DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

MM. ÉTIENNE ET A. JAY,

MEMBRES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DES PORTRAITS DE MESDAMES DE LA FAYETTE ET DE TENCIN.

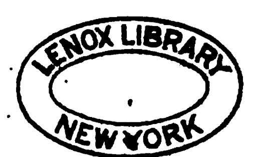
Tome Cinquième.

PARIS,

P.-A. MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GIT-LE-CŒUR, N° 4.

1832.



LES MALHEURS

DE L'AMOUR.

Épître Dédicatoire.

Je n'écris que pour vous ; je ne désire des succès que pour vous en faire hommage ; vous êtes l'univers pour moi.

LES MALHEURS

DE L'AMOUR.

Insano nemo in amore sapit.
PROPERT.

PREMIÈRE PARTIE.

MON grand-père avait acquis de grands biens dans une charge de finance, et laissa mon père à portée de les accroître par la même voie. Des richesses acquises avec tant de facilité persuadent volontiers à ceux qui les possèdent qu'elles leur sont dues, et ne leur laissent qu'une espèce de mépris pour ceux que la fortune n'a pas aussi-bien traités.

Mon père était né pour penser plus raisonnablement ; il ne lui manquait, pour avoir de l'esprit et du mérite, que la nécessité d'en faire usage ; mais on ne sent guère cette nécessité, quand on jouit d'une grande fortune qu'on n'a pas eu la peine d'acquérir. Les talens et les

pensées saines sont presque toujours le fruit du besoin ou du malheur.

Ma mère était d'une condition pareille à celle de mon père. Ils joignirent, par leur mariage, des richesses à des richesses, et je naquis dans le sein d'une abondance, que ma qualité de fille unique ne me donnait à partager avec personne.

Mon éducation s'en ressentit. A peine avais-je les yeux ouverts, que je savais déjà que j'étais une grande héritière. Non-seulement on satisfaisait mes fantaisies; on les faisait naître. On m'accoutumait à être fière et dédaigneuse. On voulait que je dépensasse, mais on se gardait bien de m'apprendre à donner. Enfin, on n'oubliait rien pour me rendre digne de l'état de grande dame, que je devais avoir un jour.

L'usage est établi de mettre, à un certain âge, les filles dans un couvent, pour leur faire remplir les premiers devoirs de la religion. La vanité décida de celui où je devais être. Une abbaye célèbre fut choisie, parce qu'on y mettait toutes les filles de condition, et qu'il était du bon air d'y être élevée. Le faste me suivit dans le couvent; on n'eut garde de me laisser à la nourriture ordinaire, dont toutes les pensionnaires, qui valaient mieux que moi, s'accommodaient; il me fallait des mets particuliers. Ma fille est délicate, disait ma mère (car il est de l'essence

d'une riche héritière de l'être); elle ne serait pas nourrie. Cette santé, prétendue délicate, était cependant très-robuste; mais, ce qu'elle ne demandait pas, la vanité de mes parens le demandait. Il me fallait, à toute force, des distinctions : on voulut que j'eusse, par le même principe, outre une femme pour me servir, une gouvernante en titre. Quoique ce ne fût pas l'usage de la maison, les religieuses, éblouies de la grosse pension, consentirent à tout.

Il n'est guère de lieu où les richesses imposent plus que dans les couvens : les filles qui y sont renfermées, dans le besoin continuel où elles sont d'une infinité de petites choses, regardent avec respect celles dont elles espèrent de les recevoir; aussi eus-je bientôt une cour assidue. Loin de s'occuper à me corriger, on me louait à l'envi. J'étais la plus aimable enfant qu'on eût jamais vue. On me donnait partout la première place, et on me remplissait la tête de mille impertinences. Mon père et ma mère, charmés de ce qu'on leur disait de moi, redoublaient leurs présens, et j'en étais encore mieux gâtée. J'étais parvenue à ma quatorzième année, que je n'avais encore reçu ni chagrin ni instruction. Une petite aventure qui m'arriva me donna l'un et l'autre.

Ma gouvernante me faisait manger quelquefois

au réfectoire, pour étaler aux yeux de mes compagnes ma magnificence. Je faisais part à mes complaisantes de ce qu'on me servait; les autres n'en tâtaient pas : c'était une leçon que ma gouvernante m'avait donnée, que je suivais cependant avec peine : il y avait dans le fond de mon cœur quelque chose qui répugnait à tout ce qu'on me faisait faire.

Mademoiselle de Renonville, d'une des premières maisons de Picardie, aussi sottement fière de sa noblesse qu'on voulait que je le fusse de mes richesses, ne s'était jamais abaissée à venir chez moi : elle fit plus ce jour-là; elle s'empara de la place que j'avais coutume d'occuper. J'allais en prendre une autre, quand ma gouvernante, offensée de ce manque de respect, s'avisa de vouloir me faire rendre la mienne.

Cette dispute fut longue et vive. La Renonville exagéra les avantages de sa naissance, et n'épargna point les traits les plus piquans sur la mienne. Pendant ce temps-là, j'avais les yeux baissés; je ne savais que faire de toute ma personne : je sentais confusément du dépit, de la colère et de la honte. Ce que j'entendais m'était tout nouveau, et me faisait naître des idées qui étonnaient mon petit orgueil.

Une religieuse plus raisonnable que les autres, et véritablement raisonnable, vint me tirer de

cette embarrassante situation, et m'emmena dans sa chambre.

Dès que nous y fûmes, je me mis à pleurer de tout mon cœur. Savez-vous ce qu'il faut faire? me dit la religieuse, il faut, au lieu de pleurer, être bien aise de n'avoir point de tort. Hélas! non, je n'en ai aucun, répondis-je en continuant de pleurer; si ma gouvernante ne m'en avait empêchée, je me serais mise ailleurs, et je n'aurais pas le chagrin que j'ai; ce qui me fâche, c'est que les pensionnaires qui me font le plus de caresses étaient bien aises de me voir mortifiée: Que veut dire mademoiselle de Renonville, que je lui dois du respect? pourquoi lui en devrais-je? Vous ne lui en devez point aussi, répondit la religieuse; mais elle est fille de qualité, et vous ne l'êtes pas.

Ces distinctions étaient toutes nouvelles pour moi; mais, par une espèce d'instinct, je craignais d'en demander l'explication. Eugénie (c'était le nom de la religieuse) n'attendit pas mes questions. Vous avez le cœur bon, me dit-elle, et je vous crois l'esprit assez avancé pour être capable de ce que j'ai à vous dire. On ne vous a mis jusqu'ici que des idées fausses dans la tête, et il faut vous en défaire.

Votre père a acquis son bien par des voies et dans des emplois peu honorables: c'est une ta-

che qui ne s'efface jamais entièrement. Mais pourquoi, demandai-je, cette noblesse est-elle tant estimée? C'est, me répondit-elle, que son origine est presque toujours estimable : d'ailleurs il a fallu quelques distinctions parmi les hommes; celle-là était la plus facile.

Ma mère, qui vint me voir, interrompit cette conversation. Ma gouvernante s'empressa de lui exagérer l'affront que je venais de recevoir : ma sortie fut résolue sur-le-champ; je n'en fus pas fâchée. J'éprouvais avec mes compagnes à peu près la même honte que si elles m'avaient vue toute nue. Je regrettais pourtant Eugénie : elle m'avait dit, à la vérité, des choses fâcheuses; mais elle ne m'avait pas méprisée; une lueur de raison, qui commençait à m'éclairer, me faisait sentir que j'avais besoin de ses instructions.

J'allai la trouver dans sa cellule; je l'embrassai de tout mon cœur, et à plusieurs reprises. Ce que vous faites, me dit-elle, ma chère enfant, prouve votre heureux naturel : il serait bien triste que vous ne fussiez pas raisonnable; vous êtes faite pour l'être; mais les exemples que vous allez avoir devant les yeux vont vous séduire; vous êtes encore bien jeune pour y résister. Je vous aime : je veux que vous m'aimiez aussi. Venez me voir souvent, je vous donnerai mes avis; et, si vous avez confiance en moi, je

vous ferai éviter des ridicules, et peut-être des malheurs réels.

Je l'embrassai une seconde fois : nous pleurâmes toutes deux en nous quittant, et cette conversation fut le commencement d'une liaison à laquelle je dois le peu que je vaux. Eugénie m'a éclairée sur la plupart des choses ; elle me les a fait voir telles qu'elles sont ; et, si elle ne m'a pas empêchée de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait sentir.

Dès que je fus retournée dans la maison paternelle, on songea à me donner des maîtres que je n'avais pu avoir dans le couvent : les plus chers furent préférés. On se persuade, quand on est riche, que les talens s'achètent comme une étoffe. Heureusement la nature avait mis ordre que la dépense ne fût pas perdue avec moi. J'étais née avec les plus heureuses dispositions : je fus bientôt la meilleure écolière de mes maîtres. J'avais, outre cela, une figure charmante : il y a si long-temps que j'étais belle, qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étais en perfection.

Être belle, être excessivement riche, c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer les prétendans ; aussi vinrent-ils en foule : heureusement mon père s'était mis dans la tête de ne me marier qu'à dix-huit ans.

Ma mère seule eût été bien capable d'attirer du monde chez elle : si elle n'était pas aussi régulièrement belle que moi, elle ne laissait pas de l'être beaucoup ; et, si elle n'eût voulu être que ce qu'elle était, elle eût été tout-à-fait aimable : mais elle voulait être une femme de condition ; elle en prenait, autant qu'elle pouvait, les airs et les manières ; ce n'est pas tout : elle voulait avoir plus d'esprit que la nature ne lui en avait donné. Il y a de certaines expressions que les gens du grand monde mettent de temps en temps à la mode, qui signifient tout ce qu'on veut, qui ont été plaisantes la première fois qu'on en a fait usage, mais qui deviennent précieuses ou ridicules, quand on s'avise de les trop répéter.

Ma mère tombait à tout moment dans cet inconvénient : les façons communes de parler n'étaient point de son goût, les élégantes ne lui étaient pas familières ; elle s'y méprenait presque toujours : je ne sais si c'était pour se donner le temps de les trouver, ou si elle y entendait finesse ; mais elle traînait toutes ses paroles.

Que la façon libre dont je parle de ma mère ne prévienne point contre moi, je n'ai jamais manqué à ce que je lui devais ; je l'ai aimée tendrement, et j'étais quelquefois au désespoir du soin qu'elle prenait de gâter tout ce qu'elle

avait de bon et d'aimable : je m'imaginais que mon exemple la corrigerait ; j'avais pour cela une attention continuelle à éviter tout ce qui avait la plus légère apparence d'affectation.

Du caractère dont je viens de la dépeindre, on juge bien qu'elle ne voulait vivre qu'avec les personnes de qualité : les noms, les titres faisaient tout auprès d'elle. Avec quel soin, avec quelle dépense allait-elle se chercher parmi ces gens-là des ridicules et des dégoûts ! N'importe, tout était supporté pour avoir le plaisir de se montrer aux spectacles avec une duchesse, et pour dire à quelques complaisans du second ordre : La duchesse une telle, le duc un tel, viennent souper chez moi.

Ces jours si agréables n'étaient cependant pas sans embarras : il fallait écarter de la maison ces mêmes complaisans à qui mon père avait donné le droit de venir familièrement, et dont ma mère aurait eu honte. Quelques petits parens étaient dans le même cas, et augmentaient les embarras ; car on ne voulait point absolument les montrer, et ils n'étaient nullement disposés à se cacher.

Je me rappelle encore, avec une sorte de honte, ce qui se passait les jours où les grandes compagnies devaient venir. Tout était dès le matin en l'air dans la maison. Les instructions

que ma mère distribuait commençaient par mon père : on ne pouvait le renvoyer comme les autres; il fallait du moins tâcher de lui donner les manières convenables. C'était, comme je l'ai dit, un bon homme qui aurait eu naturellement le sens droit, si sa femme lui en avait laissé le pouvoir; mais, à force de lui vanter l'excellence de vivre dans ce qu'elle appelait la bonne compagnie, il s'en était coiffé presque autant qu'elle. On lui avait surtout recommandé des airs aisés: il est difficile de ne pas confondre une liberté honnête avec la familiarité; l'usage du monde apprend seul ces différentes délicatesses; aussi mon père et ma mère s'y méprenaient-ils toujours.

Jamais de titres, jamais de monsieur, même en leur parlant : ils n'en venaient pas avec moins d'empressement dans la maison. La liberté d'y amener qui on voulait, et plus encore peut-être le plaisir de se moquer de nous, ne laissaient pas sentir à ces grands seigneurs et à ces grandes dames, qu'il y avait autant d'indécence à eux d'y venir, qu'à nous de sottise de les recevoir.

Ma mère ne pouvait se dispenser d'être coquette, l'état de jolie femme et de femme du grand monde l'exige: la difficulté était d'avoir des amans de bon air. Un homme qui eût été

de la cour lui eût fait tourner la tête; mais ces messieurs ont aussi leurs maximes : il serait du dernier ridicule d'accorder des soins suivis à une bourgeoise, et de s'y attacher sérieusement.

Ma présence ne nuisait à rien. L'usage qui ne permettait pas à une mère d'avoir des prétentions quand sa fille paraissait dans le monde était changé dès ce temps-là; chacune avait ses adorateurs; il arrivait même assez souvent que l'on commençait par la mère, surtout lorsqu'il était question de mariage.

Entre les familiers de la maison, le chevalier de Dammartin était le plus autorisé; c'est lui qui donnait le ton. La malignité, plus encore la vanité, le rendait caustique et médisant; il méprisait tout le monde, pour s'estimer plus à son aise. A force de parler contre la noblesse des autres, on s'était persuadé l'excellence de la sienne : la même voie lui avait acquis la réputation de vertu et de probité. Il s'était établi juge. Il décidait souverainement en tout genre; mais il ne parlait pas tous les jours. Il était établi qu'il avait de l'humeur, on la respectait; je crois en vérité qu'on lui en faisait un mérite. Mon père était le seul pour qui il n'en eût point; il lui souriait même quelquefois : il est vrai que cette faveur précédait toujours

quelques emprunts, qu'on ne rendait jamais.

Les autres hommes qui nous faisaient l'honneur de venir se moquer de nous étaient la plupart des petits-maîtres : beaucoup de suffisance, un babil intarissable, une très-grande ignorance, un souverain mépris pour les mœurs, nuls principes : vicieux par air, et débauchés par oisiveté ; voilà ce qu'ils étaient tous.

Je passai près d'une année après ma sortie du couvent, sans être admise dans les grandes compagnies : on voulut auparavant me laisser acquérir la bonne grâce du maître à danser, m'instruire de ce qu'on appelle le savoir-vivre, la politesse, et surtout me donner le bon ton.

Si je voulais me laisser aller aux réflexions, cette matière m'en fournirait beaucoup ; mais elles seraient également inutiles à ceux qui sont capables d'en faire, et à ceux qui n'en font jamais.

Je regagnais mon appartement aussitôt qu'on avait dîné ; j'y passais peut-être les plus doux momens que j'ai passés de ma vie. Dès que mes maîtres m'avaient quittée, je lisais des romans que je dévorais. Un fonds de tendresse et de sensibilité que la nature a mis dans mon cœur me donnait alors des plaisirs sans mélange. Je m'intéressais à mes héros ; leur malheur et leur

bonheur étaient les miens. Si cette lecture me préparait à aimer, il faut convenir aussi qu'elle me donnait du goût pour la vertu : je lui dois encore de m'avoir éclairée sur mes amans.

Le marquis du Fresnoi, qui s'attacha à moi dès que je parus dans le monde, fut le premier qui donna lieu à mes remarques ; je lui plaisais plus qu'il ne voulait qu'on le crût ; aussi n'avait-il garde d'employer les petits soins et les complaisances ; il cachait, au contraire, autant qu'il lui était possible, l'attention qu'il avait à me suivre et à me regarder.

Je crois qu'il eût voulu me le cacher à moi-même ; du moins, s'il eût osé, il m'en eût demandé le secret. Rien n'était plus plaisant que les peines qu'il prenait pour donner à ses galanteries un air cavalier ; c'était comme s'il m'eût dit : Je vous conseille de m'aimer ; mais le ton devenait différent, quand le hasard lui fournissait l'occasion de me parler en particulier. L'amour, qui n'avait rien alors à démêler avec la vanité, se montrait tendre et devenait timide.

Toute jeune que j'étais, le contraste de cette conduite me paraissait parfaitement ridicule, et me donnait pour M. du Fresnoi des sentimens très-différens de ceux qu'il voulait m'inspirer. Il ne fut pas long-temps sans avoir des rivaux :

ma beauté et la qualité de grande héritière lui en donnaient de deux espèces : ceux qui voulaient m'épouser, et ceux qui croyaient leur honneur intéressé à attaquer toutes les jolies femmes. Je ne sais auquel de ces deux motifs je dus l'amour du marquis de Crevant; il était assez aimable, sans être cependant exempt des airs et des défauts des gens de son âge.

J'allais tout conter à mon Eugénie : elle riait de mes dégoûts et de mes surprises. Gardez-vous comme vous êtes, me disait-elle, le plus long-temps que vous pourrez. Votre père vous aime; profitez de cette tendresse pour choisir un mari qui vous rende heureuse. Votre raison et votre cœur ne parlent encore pour personne. Je voudrais bien que le cœur se tût toujours : mais je crains qu'il ne se mêle un jour de vos affaires plus qu'il ne faudrait. Vous avez un fonds de sensibilité qui m'alarme pour le repos de votre vie. Vous êtes perdue, mon enfant, si vous trouvez quelqu'un qui sache aimer et vous persuader qu'il vous aime.

Hélas! je touchais au moment où cette prédiction devait s'accomplir. Ma mère, avide de tous les lieux où l'on pouvait se montrer, retint une loge pour la première représentation d'une pièce. Nous devions y aller avec une duchesse

qui nous avait prises pour pis-aller, et qui trouva une compagnie plus convenable.

Nous voilà donc, ma mère et moi, seules dans le premier balcon. Le théâtre était plein de tout ce qu'il y avait de gens de condition à la cour et à la ville. Ma mère, pour jouir de la gloire de connaître la plupart d'entre eux, ne cessait de faire des révérences. Pour moi, uniquement occupée du plaisir d'entendre la pièce, et du soin de cacher les larmes qu'elle me faisait répandre, je ne voyais personne; mais l'impatience d'entendre le bruit que faisait le marquis du Fresnoi, attira mes regards sur lui. Il disputait sur le mérite de la pièce avec un homme que je ne connaissais point, ou plutôt il lui reprochait de l'écouter; car ces messieurs condamnent ou approuvent, sans savoir le plus souvent de quoi il est question. Comme il vit que je le regardais, qu'il entendait qu'on se récriait autour de lui sur ma beauté, il crut qu'il pouvait, sans se faire tort, venir un moment dans notre loge.

Je m'aperçus que celui avec qui il avait parlé lui demanda avec empressement, lorsqu'il eut repris sa place, qui nous étions. C'est la fille et la femme d'un homme d'affaires, répondit-il: la fille est jolie, comme vous voyez; de plus ils ont un bon cuisinier; voilà ce qui m'a fait

faire connaissance avec eux. Vous n'êtes donc point amoureux? dit celui à qui il parlait. Mais comme cela, répondit M. du Fresnoi. Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous y mènerai souper ce soir; vous me ferez même plaisir : je vais engager encore deux ou trois hommes de mes amis; car il n'est pas mal d'être les plus forts dans cette maison.

Quelque répugnance que le comte de Barbasan (c'est le nom de celui à qui il parlait) eût d'être présenté par quelqu'un dont il connaissait tous les ridicules, le désir de me voir l'emporta, et la partie fut acceptée. Ils vinrent tous deux, après la pièce, à la porte de notre loge. La présentation de M. de Barbasan fut faite légèrement : ils nous mirent dans notre carrosse, montèrent dans le leur, et furent aussitôt que nous au logis, où il y avait déjà du monde.

Quelle différence de Barbasan à tout ce que j'avais vu jusque-là! Je ne parle point des grâces de sa figure; je me flatte que, si elles avaient été seules, elles n'auraient pas fait d'impression sur moi; mais son esprit, son caractère, voilà ce qui me toucha; j'eus le temps de prendre bonne opinion de l'un et de l'autre dès ce premier jour.

La conversation roula d'abord sur la pièce; nos petits-maîtres la déclarèrent détestable : je

l'ai dit à Barbasan, dit le marquis du Fresnoi. Ajoutez, répliqua Barbasan, que vous me l'avez dit dès le premier acte : pour moi, je ne suis point si pressé de juger; je vais à la tragédie pour donner de l'occupation à mon cœur; si je suis touché, je n'en demande pas davantage; je ne chicane point l'auteur sur la façon; je lui sais gré, au contraire, des peines qu'il a prises pour me donner un sentiment très-agréable.

De la pièce, qui était l'histoire du jour, on passa aux aventures de la cour et de la ville. Barbasan soutint toujours son caractère: il doutait; il excusait; enfin, il eût voulu qu'on n'eût point cherché à avoir de l'esprit aux dépens d'autrui.

Le jeu finit les disputes. Barbasan ne joua point; je ne jouai point aussi. Nous restâmes seuls désœuvrés : je m'aperçus qu'il avait les yeux attachés sur moi; j'en fus embarrassée. Pour assurer ma contenance, je m'approchai de la table où l'on jouait. Il n'osa d'abord m'y suivre : heureusement un incident qui attira des contestations, lui en donna le prétexte. Je crois qu'il me regarda toujours; pour moi, je n'osai lever les yeux, quoique j'en eusse grande envie.

Je n'eus pas besoin de lire avant de me met-

tre au lit, comme j'en avais la coutume : un trouble agréable, que je n'avais jamais éprouvé, remplissait mon cœur. La figure de Barbasan se présentait à moi. Je repassais tout ce que je lui avais entendu dire; je m'applaudissais de penser comme lui : je n'osais m'arrêter sur l'attention qu'il avait eue à me regarder; je n'y pensais qu'à la dérobée. Ma nuit se passa presque entière de cette sorte. Je fus fâchée ensuite de n'avoir pas dormi. Je craignis d'en être moins jolie.

Ma toilette, qui ne m'avait point occupée jusque-là, devint pour moi une affaire sérieuse. Je voulais absolument être bien; je ne me contentais point sur le choix de mes ajustemens. Où devez-vous donc aller? me dit ma femme de chambre, étonnée de ce qu'elle voyait. Sa question m'étonna moi-même et m'embarrassa; le sentiment qui me faisait agir m'était inconnu.

Quelques-uns de ceux qui avaient soupé le soir avec nous, vinrent y dîner le lendemain. On parla du souper. Comment avez-vous trouvé Barbasan? dit un de nos petits-maîtres, en s'adressant à ma mère; il ne manque pas absolument d'esprit; et, pour un homme qui n'a pas été dans un certain monde, il n'y est point trop déplacé. Quel est-il? dit ma mère. On prétend,

répondit celui qui avait parlé, qu'il est d'une ancienne maison de Gascogne; mais je n'en crois rien. Pourquoi n'en parlerait-il point? pourquoi ne s'en ferait-il pas valoir? ce secours ne serait-il pas nécessaire à quelqu'un qui n'a aucune fortune? Il a mieux que la fortune, dit le commandeur de Piennes, qui n'avait pas encore parlé : il a des sentimens d'honneur. A l'égard de sa naissance, je puis vous répondre que tel qui vante la sienne, et qui en rompt la tête à tout propos, lui est très-inférieur par cet endroit; mais, quoiqu'il connaisse le prix que ces sortes de choses ont dans le monde, il n'a pas le courage de leur donner une valeur qu'elles n'ont pas à ses yeux.

Je ne puis dire le plaisir que me fit cet honnête homme, moins, à ce que je croyais, du bien qu'il avait dit de Barbasan, que de ce qu'il avait humilié l'orgueil du petit-maître.

Nous sortîmes de bonne heure pour faire des visites : jamais elles ne m'avaient paru si ennuyeuses. Ce fut bien pis encore; ma mère, qui n'avait point de souper arrangé chez elle, s'arrêta dans une maison. Je fus louée, admirée même; mais ce n'était pas pour tous ces gens-là que j'avais pris tant de peine d'être jolie.

Revenue au logis, je lus avec soin la liste des visites; le nom que je cherchais ne s'y trouva

point; j'en fus piquée, et n'eus garde de m'avouer la cause de mon dépit; je le mis sur le compte de l'impolitesse que je trouvais à ne pas venir remercier ma mère : il me parut que c'était la traiter trop cavalièrement.

Nous sortîmes encore plusieurs jours de suite, et Barbasan se trouva enfin au nombre de ceux qui étaient venus à notre porte : il était visible qu'il n'avait voulu que se faire écrire. Je crus qu'il ne nous trouvait pas assez bonne compagnie pour lui : cette pensée me revint plusieurs fois pendant la nuit : il ne me parut plus si aimable; mais je pensais trop souvent qu'il ne l'était pas. Ce dépit me rendit presque coquette. Je voulais plaire. Mon amour-propre, ébranlé par l'indifférence de Barbasan, avait besoin d'être rassuré.

Les spectacles, les promenades me servaient à merveille; j'y faisais toujours quelques recrues d'amans. Une espérance secrète d'y trouver mon fugitif, de me montrer à lui environnée d'une foule d'adorateurs, était pourtant ce qui me soutenait. Je le cherchais des yeux dans tous les endroits où j'étais : dès que je m'étais convaincue qu'il n'y était point, mon désir de plaire s'éteignait; les amans dont je n'avais plus d'usage à faire, me devenaient insupportables.

Le hasard me servit enfin mieux que mes re-

cherches. Nous sortîmes un matin pour aller chez un peintre qui avait des tableaux d'une beauté singulière. Barbasan y était. Quoiqu'il y eût assez de monde, je l'eus bientôt aperçu; et, en verité, je crois que je ne vis que lui. Le cœur me battit; j'avais peur qu'il ne sortît. Ma mère, qui ne voyait là personne de sa connaissance, ne fit pas façon de l'appeler. Il vint à nous d'un air embarrassé. Elle lui fit des reproches de ce qu'il nous avait négligées : il répondit qu'il s'était présenté plusieurs fois à notre porte. Quand on veut me trouver, dit ma mère, il faut venir dîner ou souper avec moi; aujourd'hui, par exemple. Je suis désespéré, répondit Barbasan; j'ai un engagement indispensable. Demain donc, dit ma mère. Je ne suis pas plus libre demain, répliqua-t-il.

Piquée de tant de refus, je ne pus me tenir de dire, d'un ton qui se ressentait de ce qui se passait en moi : Ma mère, pourquoi le contraindre? Monsieur a mieux à faire. Je vois encore la façon dont il me regarda alors : ses yeux tendres et timides me disaient : Vous êtes bien injuste!

Les tableaux parcourus, que nous ne regardions ni l'un ni l'autre, nous sortîmes. A peine fûmes-nous de retour au logis, que Barbasan y arriva. Il dit qu'il avait trouvé le moyen de se

dégager; que, si nous voulions de lui, il passerait la journée avec nous.

Le voilà établi dans la maison, et moi d'une gaieté qui ne m'était pas ordinaire. Tout prit une nouvelle face à mes yeux : ceux même qui ne me donnaient auparavant que de l'ennui, me faisaient naître des idées plaisantes. Je crois que Barbasan était dans la même situation. Nous étions pleins, l'un et l'autre, de cette douce joie que l'on ressent quand on commence d'aimer, et que l'on paie ensuite si chèrement.

La journée se passa comme un moment, et il en fut de même de plusieurs qui lui succédèrent; car Barbasan n'en passait plus sans nous voir. Comme je n'examinais point mes sentimens, je ne me donnais pas le tourment de les combattre. Il s'établissait cependant une intelligence entre M. de Barbasan et moi. Nous nous faisions de petites confidences sur tous ceux de la société : un coup d'œil nous avertissait l'un et l'autre que le ridicule ne nous échappait pas. Notre intérêt conduisait nos remarques : les femmes, si elles étaient jolies, attiraient mes railleries; et les hommes, surtout ceux qui voulaient être amoureux de moi, celles de Barbasan.

Je n'étais plus si pressée d'aller voir Eugénie: l'amitié devient bien faible quand on commence à être occupé de sentimens plus vifs; et, si elle

reprend ses droits, ce n'est que lorsque le besoin de la confiance la rend nécessaire. Je n'en étais pas encore là. Lorsque je la revis, et que je voulus, comme à mon ordinaire, lui conter ce que j'avais fait et ce que j'avais vu de nouveau, je me trouvai embarrassée; mon cœur battit bien fort, quand il fallut nommer le comte de Barbasan. Il semblait qu'Eugénie me devinait : elle me fit plusieurs questions sur son compte; je ne pus résister au plaisir d'en dire du bien; et, dès que j'eus commencé à parler de lui, je ne sus plus m'arrêter; je parlai de sa figure, de son esprit, de sa sagesse.

Il se déguise peut-être mieux, dit Eugénie. Oh! pour cela, non, répondis-je avec vivacité; je l'ai bien examiné. Pourquoi cet examen? répliqua-t-elle. Je meurs de peur qu'il ne vous plaise plus qu'il ne faudrait. Prenez garde à vous, mon enfant : quel malheur, si vous alliez vous mettre dans la tête un homme que vous ne pouvez épouser! car je conclus, par ce que vous venez de me dire, que ce Barbasan n'est pas dans le rang où l'on vous cherche un mari : gardez votre cœur pour celui à qui vous devez le donner.

La cloche, qui l'appelait à l'église, ne lui permit pas de poursuivre; mais elle m'en avait assez dit. Quelle triste lumière elle porta dans

mon âme! Je revins au logis, pensive, rêveuse; je n'avais pas le courage de m'examiner; je craignais de me connaître; je me rassurai pourtant un peu sur ce que Barbasan ne m'avait rien dit qui ressemblât à l'amour. Il ne me paraissait pas possible que je pusse aimer quelqu'un qui ne m'aurait pas aimée.

Nous allâmes à un concert où il y avait toujours beaucoup de monde; j'y portai les nouvelles pensées dont j'étais occupée. Barbasan se mit vis-à-vis de moi, et s'aperçut que j'étais distraite; il crut même que j'évitais de le regarder. Inquiet, alarmé de ce changement, il m'en demanda la cause, dès qu'il put me parler. Je n'ai rien, lui dis-je d'un air qui disait que j'avais quelque chose. Je ne suis en droit, répondit-il, ni de vous questionner, ni de me plaindre; mais, par pitié, parlez-moi.

Ces mots furent accompagnés d'un regard qui me donna l'intelligence de ce qui se passait dans nos cœurs; nous nous entendîmes dans le moment; nous gardâmes tous deux le silence; et, pour la première fois, nous nous trouvâmes embarrassés d'être ensemble. Il fut rêveur le reste de la soirée, et je continuai de l'être.

Je repassai toute la nuit ce qu'Eugénie m'avait dit. Les regards, la rêverie de M. de Barbasan, ne me laissaient plus la liberté de dou-

ter de ses sentimens : je l'eusse voulu alors ; ce doute eût été un soulagement pour moi ; je m'en serais autorisée pour ne pas examiner les miens.

Que faire? Quel parti prendre? Pouvais-je interdire à Barbasan la maison de mon père? je n'en avais pas le droit. La morale des passions n'est pas austère : je conclus que je ne devais rien changer à ma conduite, et attendre, pour m'inquiéter, que j'en eusse des raisons plus légitimes. Que savais-je ce qui pourrait arriver, et ce que la fortune me réservait?

Malgré mes résolutions, mon procédé n'était plus le même pour Barbasan, ni le sien pour moi. Nous avions perdu l'un et l'autre la gaieté qui régnait auparavant entre nous. Nous nous parlions moins : les choses que nous nous disions autrefois n'étaient plus celles que nous eussions voulu nous dire ; Barbasan n'y perdait rien ; je l'entendais sans qu'il me parlât.

Je passai quelque temps de cette sorte, dans un état qui n'était tout-à-fait bon, ni tout-à-fait mauvais. Mon père et ma mère eurent souvent alors des conférences, qui ne leur étaient pas ordinaires : il ne m'entra point dans l'esprit que j'y eusse part ; je n'y en avais cependant que trop pour mon malheur.

Je ne l'ignorai pas long-temps. Mon père

m'envoya chercher un matin. Je le trouvai seul avec ma mère, qui m'annonça la première que j'allais être mariée avec M. le marquis de N....., fils du duc du même nom. Elle eut tout le temps de me faire un étalage aussi long qu'elle voulut des avantages de ce mariage; que je serais à la cour, que j'aurais un tabouret; et, comme c'était à ses yeux le plus haut point de la félicité, elle finit par me dire : Vous êtes trop heureuse; j'ai apporté à votre père autant de bien que nous vous en donnons; j'étais plus belle que vous; voyez la différence de nos établissemens.

Mon père, tout subjugué qu'il était, se sentit piqué de cette comparaison. Mon Dieu! ma femme, lui dit-il, je connais plus d'une duchesse qui voudrait avoir autant d'argent à dépenser que vous.

Ce discours m'autorisa à marquer mes répugnances : On m'avait promis, dis-je, qu'on ne songerait à me marier qu'à dix-huit ans; je ne les ai pas encore; je ne me soucie point d'être duchesse.

Si vous ne vous en souciez pas, nous nous en soucions, nous, dit ma mère d'un ton aigre. Mais, ma mère, répondis-je, mon père dit lui-même que vous êtes plus heureuse. Votre père pense bassement, répliqua-t-elle : allez vous

coiffer; je dois sortir, peut-être vous mènerai-je avec moi.

Si j'avais été seule avec mon père, je lui aurais montré ma douleur; je sentais qu'il m'aimait pour moi; j'apercevais au contraire dans ma mère une tendresse qui ne tenait qu'à elle; elle avait d'ailleurs un ton de hauteur et des manières qui m'en imposaient.

Je remontai dans mon appartement, dans un état bien différent de celui où j'en étais sortie un peu auparavant. J'avais un poids sur le cœur trop pesant pour le soutenir seule : il me fallait quelqu'un à qui je pusse parler ; je n'avais qu'Eugénie, je courus chez elle.

Deux heures de peine et de trouble avaient apporté sur mon visage un si grand changement, que, dès qu'elle me vit, elle me demanda avec inquiétude si j'étais malade. Je le voudrais, répondis-je en pleurant; je crois que je voudrais être morte. Qu'avez-vous donc, mon enfant? me dit-elle. Dépêchez-vous de parler; vous me donnez une véritable inquiétude. Hélas! répliquai-je, je suis la plus malheureuse personne du monde : mon père et ma mère viennent de m'annoncer que je suis promise à à M. le marquis de N.... Que ferai-je? ma chère Eugénie, gardez-moi avec vous; j'aime mieux passer ma vie dans le couvent, que d'épouser

un homme que je hais, qui ne veut de moi que pour mon bien, qui croit me faire trop d'honneur, qui me méprisera dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée, ni de la condition, ni du rang : à quoi me servirait tout cela avec un mari qui me donnerait mille dégoûts, mille mortifications! Que je suis à plaindre! conseillez-moi, je vous en prie.

Vous obéirez, répondit Eugénie. Ah! vous ne m'aimez plus! m'écriai-je; vous voulez que je sois malheureuse! Je veux, répliqua-t-elle, que vous soyez raisonnable. Vous n'avez pas même de prétexte pour refuser le marquis de N.... Pourquoi voulez-vous qu'il vous méprise? pourquoi toutes ces chimères? êtes-vous la première fille de votre espèce qui aura été transplantée à la cour? ayez un maintien convenable; votre naissance alors, loin de vous nuire, vous servira : mettez, par votre conduite, le public dans vos intérêts, et votre mari lui-même n'osera vous manquer. Mais, répliquai-je, je le hais, et je le haïrai toujours.

Eugénie fixa quelques momens ses yeux sur moi, et m'obligea à baisser les miens. Vous craignez, me dit-elle, que je ne lise dans votre cœur. Hélas! mon enfant, j'y lis depuis long-temps : le marquis de N.... ne vous paraît haïssable que parce que Barbasan vous pa-

rait aimable. Je ne vous en ai point parlé; je sentais que vous vous seriez appuyée de ma pénétration pour vous justifier à vous-même vos sentimens. A quoi pensez-vous? continua-t-elle. Que voulez-vous faire de cette inclination? voulez-vous vous rendre malheureuse? car vous ne sauriez vous flatter de l'épouser.

Le nom de Barbasan, l'impossibilité d'être à lui, que je n'avais envisagée jusque-là que vaguement, me remplirent d'un sentiment si tendre et si douloureux, qu'en un instant mon visage se couvrit de larmes. Vous me faites pitié, me dit Eugénie. Parlez-moi; ne craignez point de me montrer votre faiblesse; si je vous condamne, je vous plains aussi; vous avez besoin de conseils, vous avez besoin de courage. Barbasan sait-il l'inclination que vous avez pour lui? Hélas! m'écriai-je, comment la saurait-il! je ne la sais pas moi-même. Vous a-t-il parlé? continua-t-elle. Quelle est sa conduite? quelle est la vôtre?

J'étais dans cet état où la confiance est un véritable besoin : l'amitié qu'Eugénie me marquait, m'y engageait encore; et puis le plaisir de parler de ce qu'on aime! Je contai donc avec le plus grand détail, non-seulement tout ce que Barbasan m'avait dit, mais ce que je lui avais entendu dire. Si vous saviez, ajoutai-

je, combien il est raisonnable, combien il est différent des autres!

Je le crois, dit Eugénie; mais, mon enfant, ce n'est point un mari pour vous. Eh bien! répliquai-je avec vivacité, je me mettrai dans un couvent. C'est ce que vous pouvez encore moins que tout le reste, répondit-elle. Voulez-vous faire l'héroïne de roman, et vous enfermer dans un cloître, parce qu'on ne vous donne pas l'amant que vous voulez? Croyez-moi, votre douleur ne sera pas éternelle : il vous sera aisé d'oublier Barbasan; il ne faut pour cela que le bien vouloir; mais, dans un couvent, il ne suffit pas de vouloir être contente pour l'être. Gardez-vous de laisser apercevoir au marquis de N.... un dégoût qu'il ne vous pardonnerait jamais : il faut être bienséante, mais il ne faut pas être dédaigneuse.

Les discours d'Eugénie m'affligeaient et ne me persuadaient point. Je le lui reprochai en pleurant. Loin de s'offenser de mes plaintes, elle y répondit avec tant d'amitié, elle me parla d'une manière si touchante et si raisonnable, qu'elle me réduisit à lui promettre ce qu'elle voulut. Je devais fuir Barbasan, lui ôter toutes les occasions de me parler; et, si malgré mes soins il y parvenait, je devais le prier de ne plus venir chez mon père.

Cet article fut long-temps contesté; je disais que je n'en avais pas le droit. Ne vous faites pas cette illusion, me répondit-elle; si Barbasan est tel que vous me le représentez, il vous obéira; s'il est différent, il ne vaut pas le chagrin qu'il vous donne. Elle me fit promettre que je la viendrais voir, et que je ne lui cacherais rien.

Je la quittai avec une douleur de plus : elle avait porté dans mon cœur une triste lumière. Ma tendresse pour Barbasan ne me présageait que des peines; je trouvais cependant une douceur infinie à m'y abandonner; j'imaginais même du plaisir à souffrir pour ce que j'aimais.

J'étais à peine rentrée dans la maison, que madame la duchesse de N.... vint présenter son fils dans les formes. J'avais tant pleuré, que mes yeux étaient encore rouges. La duchesse en prit occasion de me dire mille fadeurs sur le bon naturel qui me faisait craindre de quitter mes parens. Savez-vous bien, dit-elle à ma mère, qu'il y a plus de mérite que vous ne pensez, d'aimer tant une mère aussi jeune et aussi jolie que vous? Et m'adressant la parole : Ne donnez pas toute cette tendresse à cette maman; je veux en avoir ma part. En vérité, poursuivit-elle, je sens que je l'aime de tout mon cœur. Elle parlait ensuite des ajustemens

qui me conviendraient, et toujours par-ci par-là quelques mots de la cour.

J'écoutais tous ces discours avec le plus grand dégoût. Peut-être que malgré mes dispositions l'amour-propre qui ne perd jamais ses droits se faisait sentir, et que l'air distrait et presque ennuyé du fils y avait autant de part que les propos de sa mère. Je l'avais observé regardant tantôt sa montre, tantôt la pendule : l'heure du spectacle approchait; quelle apparence que ma vue tînt bon contre la nécessité d'y aller étaler un habit de goût qu'il avait mis ce jour-là!

La duchesse, pour prévenir quelque impatience trop marquée de son fils, finit sa visite. Je vais travailler, dit-elle en nous quittant, à la duché; je meurs d'impatience que nous finissions; il me semble que je ne tiendrai jamais assez tôt à tous vous autres; et tout de suite : mais, après tout, pourquoi attendre? Ne sommes-nous pas bien assurés que notre enfant sera duchesse?

La vanité de ma mère me servit cette fois : comme le bienheureux tabouret était l'objet de mon mariage, elle répondit à madame de N.... qu'il convenait de s'en tenir aux arrangemens dont on était d'accord, et d'attendre que l'on eût fait passer sa duché sur la tête de son fils.

Je respirai du petit délai que ce discours me

promettait. La fin de cette journée et les suivantes se passèrent comme à l'ordinaire. M. le marquis de N.... venait se montrer dans les heures où il n'avait rien de mieux à faire.

Quoique nous ne reçussions point les complimens, on parla de notre mariage. Je compris, à la tristesse de Barbasan, qu'il en était instruit: la mienne, que je ne pouvais dissimuler, dut lui apprendre aussi ce que je pensais. Je le fuyais cependant; mais, il faut dire la vérité, moins pour le fuir que pour n'avoir pas à lui dire qu'il devait me fuir lui-même.

J'avais plus de liberté de faire ce que je voulais, depuis qu'on regardait mon établissement comme très-prochain; j'en profitais pour rester dans ma chambre. Un jour, mon maître venait de me quitter; j'étais dans cet état de rêverie et d'attendrissement où la musique nous jette toujours quand nous avons quelque chose dans le cœur : j'avais les yeux attachés sur un papier que je ne voyais point, quand un bruit que j'entendis m'obligea de les lever, et me fit voir Barbasan à quelques pas de moi, appuyé sur le dos d'une chaise, dans une contenance si triste, le visage si changé, qu'il m'aurait fait pitié quand je n'aurais eu que de l'indifférence pour lui.

Nous demeurâmes quelques momens sans

parler : je fis un mouvement pour entrer dans une chambre à côté, où travaillait la femme qui me servait. De grâce, un moment! me dit-il d'un air interdit. S'il n'y allait que de ma vie, je ne m'exposerais pas à vous déplaire; mais il s'agit du bonheur ou du malheur de la vôtre : le marquis de N...., que vous devez épouser, est sans caractère, sans mœurs, et affecte même les vices qu'il n'a pas : loin de connaître et de sentir sa félicité, il est assez vain, assez présomptueux pour vous croire trop honorée de porter son nom ; la fortune que vous lui apporterez ne servira qu'à accroître ses ridicules; il oubliera qu'il vous la doit, que vous en devez jouir; il en fera à vos yeux l'usage le plus méprisable.

Suis-je la maîtresse? lui dis-je en essuyant quelques larmes qui s'échappaient de mes yeux. Je ne prévois que trop les malheurs qui m'attendent. Et vous vous y soumettez! s'écria Barbasan. Vous ne ferez point d'efforts auprès d'un père qui vous aime! Soyez heureuse par pitié pour moi ; soyez heureuse pour m'empêcher de mourir désespéré. Hélas ! lui dis-je, emportée par mon sentiment, je ne le serai jamais. Ah! vous le seriez, s'écria Barbasan en se précipitant à mes genoux, si la fortune ne m'avait pas traité si cruellement. Oui, un amour tel que le

mien vous aurait trouvée sensible; je n'aurais connu d'autre gloire, d'autre félicité que celle de vous adorer.

Je ne sais ce que j'allais répondre quand j'aperçus le marquis de N.... à deux pas de nous, qui regagnait la porte. Il avait vu Barbasan à mes genoux; il pouvait même avoir entendu ce qu'il m'avait dit. J'en fus troublée au dernier point : Que penserait-il de moi? Et ce qui me touchait mille fois plus, qu'en penserait-on dans le monde? Je reprochai à Barbasan son indiscrétion, les chagrins qu'il m'allait attirer, et je finis par fondre en larmes.

Il était si affligé lui-même de la peine qu'il me causait, qu'il n'eut besoin pour sa justification que de sa douleur. Je lui avais dit d'abord avec vivacité de sortir de ma chambre; quoique je continuasse de le lui dire, ce n'était plus du même ton. Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin.

Cette aventure, qui aurait dû lui nuire auprès de moi, produisit un effet tout contraire. Je trouvais que nous avions une affaire commune : je vins à raisonner avec lui des suites qu'elle pourrait avoir, de la conduite que je devais tenir. Je me flattais que mon mariage serait rompu. Je n'ose l'espérer, me disait-il : le marquis de N.... n'a ni assez d'amour ni as-

sez d'honneur, pour avoir de la délicatesse.

Le peu d'amour du rival amenait naturellement des protestations de la vivacité du sien. Enfin, je ne sais comment tout cela s'arrangea dans ma tête, mais il me sembla que je pouvais l'écouter; et, avant que de nous quitter, je lui promis de lui rendre compte du tour que prendrait cette affaire. Je voulais qu'il fût quelques jours sans paraître dans la maison. Il ne voulut jamais y consentir : la prudence exigeait au contraire, disait-il, qu'il ne parût aucun changement dans sa conduite. La mienne était bien déraïsonnable; mais j'avais dix-sept ans, le cœur tendre, une inclination naturelle pour Barbasan, et une aversion invincible pour le marquis de N....

Il vint souper comme à son ordinaire. Si j'avais pu douter qu'il avait vu Barbasan à mes genoux, son air et sa contenance m'en auraient fait douter : il me parla avec la même aisance, il attaqua Barbasan de conversation; loin d'avoir de l'aigreur, il fut au contraire toujours de son avis.

Nous nous disions des yeux la surprise que cette façon d'agir nous causait : je m'imaginais que c'était par bon procédé et par ménagement pour moi qu'il voulait rompre sans éclat. Il me paraissait alors digne de mon estime; mais je

changeai bien de sentiment quand j'appris, deux jours après, qu'il pressait la conclusion de notre mariage plus que jamais, et qu'il mettait tout en usage auprès de ma mère, pour qu'elle ne s'obstinât plus à attendre que la duché fût sur sa tête.

Une conduite si indigne me redonna, avec l'éloignement que j'avais pour lui, le mépris le plus profond. Je me fis une nécessité de consulter Barbasan sur ce que j'avais à faire. Il avait si bien démêlé le caractère du marquis de N...., qu'il ne pouvait manquer de me donner des avis utiles.

Avec quelle rapidité les passions nous emportent, dès que nous leur avons cédé le moins du monde! Je me trouvai en intelligence avec mon amant : je lui entendais dire qu'il m'aimait; je lui laissais voir une partie de mes sentimens : je croyais qu'il m'était permis de lui parler en particulier; que la bienséance n'en serait point blessée; qu'il suffisait que j'eusse une femme avec moi; et cette femme, j'avais pris soin de la mettre dans mes intérêts. J'eus donc plusieurs conversations avec Barbasan ; il trouvait toujours quelques prétextes pour les rendre nécessaires; il faut avouer qu'elles me le paraissaient autant qu'à lui.

Nous résolûmes que je parlerais à mon père;

que je lui montrerais toute ma répugnance. Il est né, disait Barbasan, avec les meilleurs sentimens du monde : ses entours n'ont gâté en lui que l'extérieur, il lui reste un fonds de raison, qui pourra prendre le dessus. Il m'est souvent venu en pensée, continua-t-il, d'acquérir son amitié et celle de madame votre mère, par les mêmes voies que d'autres les ont acquises ; mais mon cœur y a toujours répugné. C'était, d'ailleurs, vous manquer d'une manière indigne, que de travailler à augmenter des ridicules dont vous gémissez.

Les sentimens vertueux que Barbasan faisait paraître n'étaient pas perdus pour lui : je m'en faisais une excuse de ma faiblesse.

Mon père se levait toujours assez matin ; je pris ce temps pour lui parler. Il fut étonné de me voir de si bonne heure. Je me mis d'abord à ses genoux, je lui pris la main, je la baisai plusieurs fois sans avoir prononcé une seule parole. Qu'avez-vous, me dit-il, mon enfant? Parlez-moi, vous savez que je vous aime. Ah! mon père, m'écriai-je, c'est ce qui soutient ma vie; c'est ce qui me donne de l'espérance. Non, vous ne me rendrez pas la plus malheureuse personne du monde! vous ne me forcerez pas d'épouser le marquis de N.... Mon père, continuai-je, en lui baisant encore la main, que je tenais toujours,

et en la mouillant de quelques larmes, prenez pitié dė votre fille!

Vous me faites de la peine, me dit-il d'un ton plein de bonté; remettez-vous, mon enfant. Mais pourquoi avez-vous tant d'aversion pour le marquis de N....? Est-ce qu'il ne vous aimerait pas? Il fait cent fois pis, répliquai-je, il me donne lieu de le mépriser; je suis sûre aussi qu'il n'a point d'estime pour moi; et, ce qui achève de le dégrader dans mon esprit, il n'a nul besoin d'estimer une fille dont il veut faire sa femme.

Où prenez-vous tout cela? dit mon père. Je n'en suis que trop sûre, répondis-je. Il allait sans doute me presser de lui dire quelles étaient ces sûretés, et je crois que je lui aurais avoué tout de suite mon inclination pour Barbasan, quand un homme, de ses amis, vint lui parler d'une affaire pressée. Mon père m'embrassa, et n'eut que le temps de me dire : Votre mère m'embarrasse, tâchez de la gagner.

Je l'aurais tenté inutilement; mais la manière dont mon père avait parlé, me donna du courage : je restai persuadée que, s'il n'avait pas la force de s'opposer aux volontés de ma mère, du moins il me pardonnerait de lui désobéir. Je rendis compte de tout à Barbasan; car je ne faisais rien sans le lui dire; nos intérêts étaient deve-

nus les mêmes. Je n'avais pourtant encore osé lui avouer que je me gardais pour lui ; mais sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, nous nous entendions sans nous parler.

Cependant les préparatifs des noces se faisaient. Le marquis de N.... ne prenait point le dégoût que je tâchais de lui donner, et fermait les yeux sur l'intelligence de M. de Barbasan et de moi, et que, loin de lui cacher, je lui montrais au-delà de ce qu'elle était. Je touchais au moment d'éclater, quand j'en fus délivrée par un événement bien triste et bien douloureux.

Mon père, dont la santé avait toujours été admirable, fut attaqué d'une fièvre qui résista à tous les remèdes. Les amis et les parens firent des merveilles les premiers jours ; mais la longueur de la maladie les lassa. L'antichambre, qui était pleine, du matin au soir, de ceux qui venaient savoir des nouvelles du malade, se vida insensiblement. Ma mère tint bon assez longtemps ; mais enfin elle se lassa comme les autres ; elle recommença à recevoir du monde, à donner à souper ; et, pour y être autorisée, on ne manquait pas de dire que le mal de mon père n'était pas dangereux, qu'il ne lui fallait que du repos. Les médecins, pour plaire à ma mère, tenaient le même langage ; mais ils ne pouvaient me rassurer : un pressentiment secret, la tris-

tesse profonde dont j'étais dévorée, m'avertissaient de mon malheur.

J'étais cependant obligée de me montrer au souper; ma mère le voulait, et je ne voulais pas moi-même ajouter encore à l'indécence de sa conduite, par en avoir une tout opposée. Je prenais sur mon sommeil pour remplacer les heures que ces considérations m'obligeaient de passer hors de la chambre de mon père : j'avais obtenu de coucher dans un cabinet qui y touchait. Dès qu'il n'y avait auprès de lui que ceux qui devaient y passer la nuit, je me relevais pour obéir à mon inquiétude, et pour lui rendre des soins dont il me semblait que personne ne pouvait s'acquitter comme moi.

Un soir que je lisais auprès de lui, pour tâcher de lui procurer quelque repos, je m'aperçus qu'il souffrait plus qu'à l'ordinaire. Son état, dont les suites me faisaient frissonner, me saisit au point que, quelques efforts que je fisse, mes larmes coulèrent, et que je fus contrainte d'interrompre ma lecture.

Mon père demeura quelque temps dans le silence; et, me tendant ensuite la main : Ne vous affligez point, mon enfant, me dit-il : il faut se soumettre : ma vie est entre les mains de Dieu; il m'a fait la grâce de me donner le temps de me reconnaître. La longueur de ma maladie m'a

familiarisé avec la mort. Je ne regrette que vous, ma chère Pauline; je vous laisse dans l'âge où les passions ont le plus d'empire : vous n'avez que vous pour vous conduire; votre mère est plus capable de vous égarer que de vous guider: que ne pouvez-vous voir les choses de l'œil dont je les vois présentement! mais les ai-je vues ainsi moi-même dans la santé? il a fallu toucher au moment où tout disparaît, pour en sentir le néant. A quoi m'ont servi ces richesses accumulées avec tant de soin? L'usage que j'en ai fait a été perdu même pour le plaisir. Une vue confuse de ce que j'étais, de ce qu'on pensait de moi, a répandu sur ma vie une amertume qui m'a tout gâté; mais ces avertissemens secrets avaient moins de pouvoir que ma femme. Pouvais-je lui résister? elle m'aimait alors; je l'adorais. Hélas! poursuivit-il avec un soupir, c'est parce que je l'adorais qu'il eût fallu lui résister! je l'ai livrée aux conseils pernicieux que donnent les exemples, et je meurs de la malheureuse certitude où je suis qu'elle les a trop suivis. Que m'importe après tout! continua-t-il en essuyant quelques larmes; c'est une raison de plus pour mourir sans faiblesse.

Ah! mon père, m'écriai-je en me jetant à genoux auprès de son lit, et en prenant ses mains que je baiguais de mes larmes, par pitié

pour moi, écartez des idées qui me tuent! Voulez-vous m'abandonner? Que ferais-je! que deviendrais-je sans vous! La douleur me suffoquait : je restai la tête penchée sur le bord du lit.

Mon père m'embrassa : Votre affliction, ma fille, me dit-il, me fait encore mieux sentir le procédé des autres. Elle m'a pourtant aimé, ajouta-t-il; mais elle ne m'aime plus. Vous ne devez pas craindre qu'elle vous presse à l'avenir pour le marquis de N.... Je prévois ses desseins pour vous, ma chère Pauline; ne prenez, s'il vous est possible, un mari que du consentement de votre raison : défiez-vous de votre cœur; ou, si vous l'écoutez, promettez-moi du moins de mettre à l'épreuve celui qu'il nommera : je vais vous en donner le moyen. Voilà un petit portefeuille qui contient presque tout mon bien : celui qui paraîtra après ma mort ne sera pas assez considérable pour que l'on songe à vous épouser par des vues d'intérêt. Si c'est un homme d'un rang élevé, vous récompenserez sa générosité et son amour en lui découvrant vos richesses : il vous en aimera davantage de lui avoir donné lieu, en les lui cachant, de s'être montré à vous par un si beau côté. Si, au contraire, celui que vous choisirez est d'une condition et d'un état médiocre, vous aurez le plaisir sensible, et qui

peut-être est le plus grand de tous, de faire la fortune de ce que vous aimerez.

Mon père, en me parlant, me présentait toujours ce portefeuille, ou plutôt ce trésor; car c'en était véritablement un. Loin de le prendre, je me levai et m'écartai du lit. Il me semblait que l'accepter c'était me donner une certitude du malheur qui me menaçait, que c'était avancer ce fatal instant. Frappée de cette idée, je sortis de la chambre avec la même promptitude et le même saisissement que si un précipice se fût ouvert devant moi. La douleur me suffoqua; j'allai me jeter sur un lit, où je donnai un libre cours à mes larmes. J'ai eu bien des malheurs : je ne sais cependant si j'ai eu des momens plus douloureux que celui-là.

Mon père, qui ne me vit plus, éveilla une garde qui était endormie, et m'envoya dire de revenir. Je ne pouvais m'y résoudre; je demandai s'il se trouvait plus mal : Non, me dit la garde, mais il souhaite que vous lisiez.

Je n'étais nullement en état de lire; mes yeux étaient remplis de larmes, et les sanglots me suffoquaient. On dit à mon père, pour me donner le temps de me remettre, que j'étais montée dans mon appartement : il ordonna qu'on vînt m'y chercher. Je remis mon visage, et j'assurai ma contenance le mieux qu'il me fut possible.

Ce portefeuille, que mon père tenait toujours, m'obligeait à me tenir écartée du lit.

Approchez-vous, approchez-vous, me dit mon père; ne vous obstinez plus, si vous ne voulez me fâcher et me rendre plus malade; prenez ce que je vous donne. Non, mon père, lui dis-je, je ne m'y résoudrai jamais; vous me percez le cœur de la plus vive douleur; vous voulez donc mourir! Mon Dieu! que je suis misérable! Eh bien, répondit mon père, prenez ceci comme un dépôt que je vous confie : mon intérêt et mon honneur exigent qu'il soit entre vos mains : vous me le remettrez si Dieu me rend la santé; et, s'il dispose de moi, vous exécuterez ce qui est contenu dans un mémoire écrit de ma main. Prenez les mesures les plus sages pour que ceux à qui vous ferez remettre les sommes que je marque, ne puissent savoir de qui elles viennent; ils verraient trop que ce sont des restitutions : je mériterais d'en avoir la honte; mais elle ne serait plus pour moi; vous l'auriez toute seule, vous qui ne la méritez pas. Allez tout à l'heure, ma chère Pauline, poursuivit-il en mettant le portefeuille dans mon sein, et en me forçant absolument de le prendre; enfermez ceci; n'en parlez à personne, et laissez-moi reposer; j'en ai besoin.

Il fallut obéir. Les dernières paroles de mon

père avaient même diminué ma répugnance. Je voyais que les ordres qu'il me donnait ne pouvaient être confiés qu'à moi ; mais ma douleur n'en était pas soulagée ; je souffrais au contraire une espèce de peine. Plus j'aimais mon père, plus il me marquait de confiance et de bonté, et plus il faisait pour moi, plus je m'affligeais qu'il eût des reproches à se faire.

Comme c'était à peu près le temps où je prenais quelques heures pour me reposer dans mon lit, je me couchai, non pour chercher du repos (j'en étais bien éloignée), mais pour pleurer en liberté.

Ma mère achevait encore de m'accabler ; je ne pouvais douter, par ce que je venais d'entendre, qu'elle ne fût l'unique cause de l'état où était mon père : cependant elle était ma mère ; je devais l'aimer et la respecter. Comment accorder ce devoir avec l'éloignement que je prenais, malgré moi, pour elle? Je résolus du moins de me rendre maîtresse de mon extérieur, et de garder pour moi seule les connaissances que j'avais acquises. Barbasan lui-même ne fut pas excepté du silence que je m'imposai : il faut tout dire, un retour d'amour-propre ne me permettait pas de lui montrer quelqu'un à qui je tenais d'aussi près, par un côté si désavantageux.

Mon père parut mieux pendant plusieurs jours; j'en avais une joie digne de ce qu'il avait fait pour moi : ce pauvre homme en était touché; et, pour ne pas la troubler, paraissait prendre des espérances dont il était fort éloigné. J'étais souvent seule auprès de lui; il en profitait pour me dire des choses tendres, et pour me donner des avis utiles : son sens droit, ses vertus naturelles agissaient alors sans obstacle. Vous trouverez des ingrats, me disait-il. Que vous importe? la reconnaissance est l'affaire des autres; la vôtre est de faire le bien que vous pouvez; il le faudrait même pour le plaisir. Je n'ai de ma vie eu d'instant plus délicieux que celui où je rendis un service considérable à un homme que j'aimais : il l'ignora long-temps : il eût pu l'ignorer toujours, sans que j'y eusse rien perdu; la satisfaction de m'en estimer davantage me suffisait. Je rapporte ce discours, parce qu'on verra dans la suite dans quel cas je m'en suis autorisée.

Barbasan n'avait pas imité les commensaux de la maison : il s'informait avec intérêt de la santé de mon père; et, quand il lui était permis de le voir, il demeurait dans sa chambre aussi long-temps qu'il le pouvait. Il y avait d'autant plus de mérite, que ses soins étaient presque perdus pour lui : ma tendresse pour

mon père faisait taire tout autre sentiment; Barbasan s'en plaignait avec une douceur charmante. Vous n'êtes occupée que de votre père, me disait-il; à peine vous apercevez-vous que je vous vois, que je vous parle; je m'en afflige; je ne sais cependant si je vous voudrais autrement : tout ce qui augmente l'estime que j'ai pour vous, tout ce qui confirme l'idée de perfection que je me suis formée de votre caractère, satisfait mon cœur.

Après quelques jours d'espérance, non-seulement je retombai dans mes craintes, mais j'eus la cruelle certitude que mon père ne pouvait en revenir. Il languit encore quelque temps, et mourut avec la résignation d'un homme pénétré des vérités de la religion, et avec la constance d'un philosophe. On nous conduisit, ma mère et moi, chez une de ses parentes : j'étais pénétrée de la plus vive douleur; ma mère, au contraire, avait peine à garder les dehors que la bienséance exige, et je m'affligeais encore de ce que j'étais seule affligée. Lorsque ma mère retourna dans la maison, je ne voulus point y retourner : je demandai la permission d'aller avec Eugénie. On me l'accorda sans peine : j'étais devenue un témoin, pour le moins, incommode.

Me voilà donc encore une fois dans le cou-

vent; mais, comme je n'étais plus un enfant, et que je n'y étais que parce que je voulais y être, j'eus un appartement particulier. Eugénie avait seule inspection sur ma conduite : je me soumis sans peine à une autorité que je lui avais donnée moi-même, et qui était exercée par l'amitié.

Les motifs qui m'avaient rendue discrète avec le comte de Barbasan ne subsistaient pas avec Eugénie; aussi ne lui cachai-je rien de ce que mon père m'avait donné lieu de soupçonner. Il y a long-temps, me dit-elle, que je vous en aurais parlé, si je n'avais cru qu'il convenait de vous laisser ignorer les choses dont il ne vous est pas permis de paraître instruite.

Je ne fus pas plus mystérieuse sur le portefeuille : nous l'ouvrîmes ensemble, non par impatience de jouir de ce qu'il contenait : je me dois le témoignage que je n'avais sur cela ni désirs, ni empressemens; je regardais, au contraire, ce bien comme un dépôt que je ne devais remettre qu'aux conditions que mon père m'avait marquées; mais j'étais pressée d'exécuter les ordres qu'il m'avait donnés. Le secours, et surtout les conseils d'Eugénie m'étaient nécessaires : les sommes furent remises à ceux à qui elles appartenaient.

Tout le monde fut étonné du peu de bien qui

parut dans la succession. Il ne fut plus question du marquis de N.... ; il ne garda pas même avec moi les dehors de la politesse : une simple écriture à la porte de mon couvent, pour lui et pour sa mère, mit fin à ses prétentions.

Le marquis de Crevant se montra plus longtemps; mais ses soins faisaient si peu d'impression sur moi, que je n'ai pas daigné en faire mention : j'étais cependant bien aise qu'il m'aimât assez pour en faire un sacrifice à Barbasan. Je ne l'avais point encore vu depuis que j'étais dans le couvent; je demandai à Eugénie s'il ne m'était pas permis de le recevoir. Vous seriez bien fâchée, me dit-elle, si je vous disais non; mais, après tout, je suis bien aise d'examiner son esprit, son caractère; si je ne le trouve point tel que vous me l'avez dépeint, je ne ferai grâce ni à l'un ni à l'autre, et je n'oublierai rien pour vous séparer.

Je n'étais point alarmée de cet examen. Barbasan pouvait-il manquer de plaire? Le cœur me battit cependant quand on vint m'annoncer qu'il était au parloir. Nos opinions, nos sentimens même cherchent encore à s'appuyer de l'approbation des autres. J'apportais à la contenance et aux discours de Barbasan une attention que je n'avais point eue jusque-là; j'allais au-

devant de ses paroles; je crois que je l'aurais dispensé de m'aimer dans ce moment, et qu'il m'eût suffi qu'il se fût montré digne d'être mon amant. Il m'adressait inutilement la parole : attentive à l'examiner, je ne lui répondais point; ce silence, si obligeant, s'il en avait su le motif, le toucha sensiblement; il n'eut plus la force de soutenir la conversation; j'y pris part à la fin, pour le faire parler; mes yeux lui dirent ce qu'ils lui disaient toujours : il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la liberté de son esprit; il s'efforça de plaire à Eugénie, et il y réussit.

Malgré le plaisir que j'avais de le voir, j'avais une vraie impatience que la visite finît, pour l'entendre louer tout à mon aise. Ai-je tort? dis-je à Eugénie, dès que nous fûmes seules. Vous ne m'en feriez pas la question, répliqua-t-elle, si vous n'étiez assurée de ma réponse. Il est vrai qu'il est aimable; et, ce que j'estime bien davantage, il a l'air d'un honnête homme; et peut-être n'est-il qu'un bon comédien. Ah! m'écriai-je, cette pensée est bien injuste! et vous êtes cruelle de me la présenter. Je fais, dit Eugénie, le personnage de votre raison. Quel malheur pour vous si cet esprit, si ces grâces, enfin si ces dehors séduisans cachaient des vices! Il ne faudrait pas même de

vices; des défauts dans l'humeur, de la légèreté, de l'inconstance, suffiraient pour vous rendre malheureuse. Non, ma chère Eugénie, il n'a rien de tout cela, lui dis-je en l'embrassant. Promettez-moi que vous ne serez point contre lui. Promettez-moi aussi, répondit-elle, de ne prendre aucun parti sans mon aveu, et de m'en croire sur l'examen que je ferai de votre amant. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je le promis de bonne foi. Croit-on courir quelque risque de laisser examiner ce qu'on aime!

Voilà donc Barbasan établi dans mon parloir; il y passait les journées presque entières; l'amour répandait sur nos moindres occupations ce charme secret qu'il répand sur tout; et, quand je ne le voyais plus, je subsistais de cette joie douce dont il avait rempli mon cœur.

Ma mère venait me voir fort rarement : malgré ce que nous étions l'une à l'autre, nous ne nous tenions presque plus. Je ne pouvais être alors un objet d'ambition : mon bien paraissait trop médiocre pour faire un mariage brillant. Je n'étais donc qu'une grande fille, propre seulement à déparer une mère et à la vieillir. Mes dispositions n'étaient pas plus favorables : ce que mon père m'avait dit ne me sortait point de la tête.

La conduite de ma mère ne le justifiait que

trop. Ses liaisons avec le marquis de N...., dont je ne pouvais plus être le prétexte, commencèrent à faire du bruit dans le monde. Elle avait formé apparemment le dessein de l'épouser, dès qu'elle avait espéré de devenir libre. Quand le temps d'exécuter son projet fut venu, elle me tint de ces sortes de discours vagues qui ne signifient rien, et qui mettent pourtant en droit de vous dire : Je vous l'avais dit.

J'appris, à quelques jours de là, que le mariage était fait. Mon tuteur eut ordre de m'en instruire. Cet homme, qui avait eu son éducation chez mon père, et qui y avait fait une espèce de fortune, m'aimait comme si j'eusse été sa fille, et s'affligeait d'un événement qui, selon lui, me faisait grand tort. Mon insensibilité le consola, et surtout la ferme résolution où je lui parus de rester dans mon couvent. Hélas! elle ne me coûtait guère. Quel lieu plus agréable que celui où je voyais ce que j'aimais!

Le mariage de ma mère, qui ne me touchait pas pour moi, me toucha cependant par un autre endroit; il me rappelait la mort de mon père; ce père qui m'aimait si tendrement; l'avais-je assez pleuré? Je me reprochais, et je reprochais à Barbasan d'avoir trop tôt séché mes larmes. Vous m'avez arraché, lui disais-je, une douleur légitime. Que sais-je si vous

ne m'en donnerez point quelque jour que je devrai me reprocher! Mon Dieu! de quelle façon il me répondait! quelles expressions! quelle vivacité! quelle douleur que je pusse former des doutes! Il fallait, pour arrêter ces plaintes, lui demander pardon. Je le demandais avec un plaisir que la douceur de me soumettre à ce que j'aimais augmentait encore.

J'avais dit à Eugénie que je me destinais à Barbasan; mais je n'avais encore osé le lui dire à lui-même. Le mariage de ma mère amena la chose naturellement. Après en avoir raisonné avec lui, je conclus que j'en étais plus libre: il baissait les yeux; son air était tendre et embarrassé; il n'osait parler. Je vous entends, lui dis-je, entendez-moi aussi: aurais-je reçu vos soins? vous aurais-je laissé voir ce qui se passe dans mon cœur?... La joie de Barbasan ne me permit pas de poursuivre; il tomba à mes genoux: quels ravissemens! quels transports! de combien de façons il m'exprimait sa reconnaissance!

Ce bonheur qui le ravissait était encore éloigné; il fallait attendre que j'eusse vingt-cinq ans, et je n'en avais que vingt. Qu'importe? dit Barbasan à Eugénie, qui voulut lui en faire faire la réflexion; je la verrai, je l'aimerai, je lui serai soumis: en faut-il davan-

tage! Vous éprouverez mon cœur, me disait-il, j'en aurai plus de droits sur le vôtre. Hélas! il n'en avait pas besoin; une inclination naturelle, que loin de combattre je cherchais même à fortifier, lui donnait ce droit qu'il voulait acquérir. Quel temps heureux que celui que je passais alors! J'étais contente de ce que j'aimais; et, ce qui me flattait encore plus, il l'était de moi.

Notre bonheur se soutint pendant quelques mois; mais il était trop parfait pour pouvoir durer. La fortune commença à se déclarer contre moi par la grossesse de ma mère. J'allais tenir par-là à la famille de mon beau-père. Il ne convenait pas de me laisser maîtresse de ma destinée. Mon bien, tout médiocre qu'il était, excitait ses désirs; il reviendrait aux enfans de ma mère, supposé que je pusse rester fille. Il fallait pour cela éloigner tous les mariages, et surtout celui de Barbasan.

Le commandeur de Piennes, qui avait pris beaucoup d'amitié pour moi, vint m'avertir qu'on me préparait des traverses. M. le duc de N...., me dit-il, sait vos liaisons avec Barbasan; il s'en autorisera, pour exercer son pouvoir. Ne vous y trompez pas, ajouta-t-il; il peut très-bien obtenir un ordre qui vous séparerait de votre amant, peut-être pour jamais.

Ce discours, qui me glaçait de crainte, me fit voir tout possible. Je résolus, par le conseil du commandeur, que je ne verrais Barbasan que rarement. La difficulté fut de l'y déterminer : il se moquait de ma prudence; c'était se donner, disait-il, le malheur qu'on me faisait appréhender; il était, d'ailleurs, si indigné contre mon beau-père, que j'eus besoin de toute mon autorité, pour l'empêcher de faire quelque folie.

Il me dit, à quelque temps de là, que la nécessité de terminer une affaire qui lui importait l'obligerait de faire un petit voyage du côté de Chartres. La veille du jour où il avait fixé son départ, nous eûmes une peine extrême à nous quitter. Barbasan revint deux ou trois fois de la porte; il lui restait toujours quelque chose à me dire.

Un valet de chambre, qui était auprès de lui depuis son enfance, m'apportait tous les matins une lettre : je ne devais pas douter qu'il ne vînt le lendemain à l'heure ordinaire, puisque son maître devait attendre son retour pour monter à cheval; je lui répétai cependant, une infinité de fois, de ne pas manquer à me l'envoyer. Je me levai plus matin qu'à l'ordinaire. J'allai chercher Eugénie, uniquement pour lui parler du chagrin où j'étais de ce que Barbasan serait quelques jours absent.

L'heure où j'avais accoutumé d'attendre son homme n'était pas encore venue, que je m'impatientais de ce qu'il ne paraissait point. Ce fut bien autre chose, quand cette heure et plusieurs autres furent passées. Mon laquais, que j'envoyai aux nouvelles, après s'être fait attendre deux autres heures, qui me parurent deux années, vint me dire qu'il n'avait trouvé personne.

Je passai, de cette sorte, dans une agitation qui ne me permettait pas d'être un moment dans la même place, une grande partie de la journée. Quelqu'un vint alors avertir Eugénie qu'on la demandait à mon parloir. Cette nouveauté acheva de m'alarmer; j'y courus; j'y trouvai le vieux valet de chambre. Où est votre maître? lui dis-je d'une voix tremblante. Ah! s'écria-t-il, tout est perdu!....

Ces paroles, qui me portèrent dans l'esprit les idées les plus funestes, furent les seules que j'entendis. Je me laissai tomber sur ma chaise, sans aucun sentiment. Eugénie vint à mon secours, et me fit porter dans ma chambre. Elle apprit de ce garçon, que Barbasan n'avait point paru le soir; qu'après l'avoir attendu toute la nuit, il avait été le chercher dans les endroits où il pouvait en apprendre des nouvelles; qu'à son retour dans la maison, il avait trouvé un de ses amis qui venait l'avertir que son maître

s'était battu contre le marquis du Fresnoi; qu'il l'avait tué sur la place, et qu'on ne savait où il s'était réfugié. Les soins que Beauvais (c'est le nom du valet de chambre) s'était donnés pour en savoir davantage avaient été inutiles.

Ces nouvelles, tout affligeantes qu'elles étaient, ne laissèrent pas, quand je les appris, de me donner de la consolation. La mort de Barbasan, qui m'était d'abord venue dans l'esprit, et qui avait fait une telle impression sur moi que je fus plusieurs heures sans connaissance, me fit regarder un moindre mal comme un bien; mais, lorsque, revenue de ma première impression, je réfléchis sur cette aventure, je fus dans un état peu différent de celui où j'avais été d'abord.

J'eus recours au commandeur de Piennes, pour avoir quelque éclaircissement. Il revint le même jour; et, malgré les ménagemens qu'il tâcha d'employer, il me perça le cœur par son récit.

Barbasan s'était retiré dans une maison de sa connaissance, et comptait en sortir la nuit, pour prendre la poste; mais il avait été arrêté dans le moment qu'il se disposait à partir. Le commandeur de Piennes ajouta qu'il allait mettre tout en usage pour faire disparaître les témoins.

Que l'on juge, s'il est possible, quelle nuit je

passai : tout ce qu'il y a de plus noir, de plus tragique, se présentait à mon imagination. Eugénie ne me quitta point. Elle avait trop d'esprit et de sentiment pour chercher à adoucir ma peine par de mauvaises raisons; elle s'affligeait avec moi, et me donnait par-là la seule consolation dont j'étais susceptible.

Le commandeur vint, comme il me l'avait promis. Son visage triste et son air consterné portèrent la terreur dans mon âme. On avait plus de preuves qu'il n'en fallait : les témoins venaient de toutes parts. Le nombre, ajouta le commandeur, est trop grand, pour qu'il puisse être vrai; leurs dépositions seront contestées, et nous gagnerons du temps.

Quoique j'eusse pleuré tout le temps que le commandeur avait été avec moi, sa présence, ses discours m'avaient cependant un peu soutenue; dès que je ne le vis plus, loin de conserver quelque espérance, je ne comprenais pas même que j'eusse pu en concevoir.

Cette nuit fut mille fois plus affreuse que toutes les précédentes; je tressaillais d'horreur de ce qui pouvait arriver. Cette idée faisait une telle impression sur moi, que je ne pouvais même en parler à Eugénie. Je crois que je serais morte, de prononcer les mots terribles d'échafaud et de bourreau. Ce que je sentais alors a

laissé de si profondes traces dans mon esprit, qu'après quarante ans, je ne puis le penser et l'écrire sans émotion.

J'avais appris, par le commandeur de Piennes, que de mauvais discours, tenus sur mon compte par le marquis du Fresnoi, avaient engagé Barbasan à l'appeler en duel. Cette circonstance n'ajoutait cependant rien à ma douleur. Est-il besoin, pour sentir les malheurs de ce qu'on aime, de les avoir causés?

N'étais-je pas assez malheureuse! non, il fallait que j'eusse encore à trembler pour un danger plus prochain.

J'appris que Barbasan était malade à l'extrémité, et qu'il refusait tous les secours. Que faire? Aller lui dire moi-même qu'il me donnait la mort? Le commandeur et Eugénie s'opposèrent de toutes leurs forces à cette résolution : mais ils me virent dans un si grand désespoir, qu'ils se trouvèrent forcés d'y consentir, et même de m'aider.

Le commandeur engagea une dame de ses amies, qui avait soin des prisonniers, de me mener avec elle. Il m'annonça sous un faux nom, et me supposa proche parente de Barbasan. On devait me venir prendre le lendemain matin. Jamais nuit ne me parut si longue; j'en comptais les minutes; et, comme si ma diligence eût avan-

cé le jour, j'étais prête plusieurs heures avant que le commandeur fût venu.

Nous allâmes ensemble : ma tristesse paraissait si profonde, il y avait en ma personne une langueur si tendre, que la dame fut d'abord au fait des motifs de ma démarche. Elle n'en fut que plus disposée à me servir : les femmes, en général, ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de tendresse, et les dévotes en sont encore plus touchées que les autres. Celle-ci avait de plus, pour prendre part à mes peines, le souvenir d'un amant que la mort lui avait enlevé.

Je parvins, bien cachée dans mes coiffes, jusqu'à une chambre, ou plutôt un cachot, qui ne recevait qu'une faible lumière d'une petite fenêtre très-haute, et grillée avec des barreaux de fer qui achevaient d'intercepter le jour. Barbasan était couché dans un mauvais lit, et avait la tête tournée du côté du mur. La dame s'assit sur une chaise de paille, qui composait tous les meubles de cette affreuse demeure.

Après quelques momens et quelques mots de consolation au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, et me laissa seule auprès de lui. Il s'était mis sur son séant, pour remercier la personne qui lui parlait. J'étais debout devant son lit, tremblante, éperdue, abîmée

dans mes larmes, et n'ayant pas la force de prononcer une parole. Barbasan fixa un moment les yeux sur moi, et me reconnut. Ah! mademoiselle, que faites-vous? s'écria-t-il.

Les larmes, qu'il voulut en vain retenir, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Les moindres choses touchent de la part de ce qu'on aime, et l'on est encore plus sensible dans les temps de malheur. Ce titre de *mademoiselle*, qui était banni d'entre nous, me frappa d'un sentiment douloureux. Je ne suis donc plus votre Pauline? lui dis-je en lui prenant la main, et la lui serrant entre les miennes; vous voulez mourir! vous voulez m'abandonner!

Sans me répondre, il baisait ma main et la mouillait de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, faut-il que je renonce! Oubliez-moi, poursuivit-il en poussant un profond soupir; oui, je vous aime trop pour vous demander un souvenir qui troublerait votre repos. Ah! m'écriai-je à travers mille sanglots, par pitié pour moi, mon cher Barbasan, conservez votre vie; c'est la mienne que je vous demande. Hélas! ma chère Pauline, répliqua-t-il, songez-vous à la destinée qui m'attend? songez-vous que je vous perds, vous que j'adore, vous qui seule m'attachez à la vie? Qu'importe après tout, continua-t-il après s'être tu quelques momens, de quelle façon je la

finisse! je vous aurai du moins obéi jusqu'au dernier moment.

La dame avec qui j'étais venue rentra : elle avait fait apporter un bouillon; je le présentai à Barbasan; il le prit en me serrant la main : nous n'étions ni l'un ni l'autre en état de parler; nos larmes nous suffoquaient. Hélas! je pensai dans ce moment que nous nous voyions peut-être pour la dernière fois.

Ma dévote, à qui je faisais pitié, baissa elle-même mes coiffes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de cette chambre, et me fit monter dans son carrosse. Nous fîmes en silence le chemin jusque chez elle, où le commandeur de Piennes et ma femme de chambre m'attendaient. La fièvre me prit dès la même nuit avec beaucoup de violence. Je fus à mon tour pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Mon mal, tout grand qu'il était, ne prit rien sur le sentiment dominant : uniquement occupée de Barbasan, j'en demandais des nouvelles à chaque instant.

Eugénie ne quittait le chevet de mon lit que pour s'en informer : elle ne me disait que ce qui lui paraissait propre à calmer mes inquiétudes, et elle ne les calmait point : je me faisais des sujets d'alarmes d'un geste, d'un mot, d'un air un peu plus triste que j'apercevais sur son visage :

enfin, après quinze jours, j'eus la certitude de la guérison de Barbasan. La mienne en dépendait. Mais, dès que je n'eus plus à craindre les suites de sa maladie, je repris toutes mes alarmes sur sa malheureuse affaire. La prison où je l'avais vu augmentait encore ma sensibilité et mon attendrissement.

Le commandeur de Piennes y mit le comble par ce qu'il vint m'apprendre. La procédure était poussée avec une vivacité qui décelait un ennemi secret; cet ennemi était mon indigne beau-père. On comprend, sans que je le dise, les raisons qu'il avait de haïr Barbasan. Je m'étonne encore comment je ne mourus pas sur-le-champ, quand le commandeur m'annonça cette affreuse nouvelle. Il n'y a d'autre ressource, me dit-il, que de gagner le geôlier et de faire sauver Barbasan.

L'argent en était le seul moyen : celui que mon père m'avait laissé pouvait-il être mieux employé! Je remis au commandeur une somme très-considérable; et, quoiqu'il ne cessât de me répéter qu'il y en avait beaucoup plus qu'il ne fallait, je voulus à toute force y ajouter encore. Je croyais m'assurer mieux par-là de la liberté de Barbasan, et au milieu de mes douleurs je sentais une secrète satisfaction de ce que je faisais pour lui. J'attendais le succès de la négo-

ciation, comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Un petit billet du commandeur m'apprit que tout se disposait selon mes souhaits; il vint me l'apprendre lui-même : le geôlier était gagné; mais il exigeait que ses enfans aussi-bien que lui suivissent le prisonnier, et qu'on leur assurât de quoi vivre dans les pays étrangers. Cet article était aisé : non-seulement j'aurais vidé mon portefeuille, mais j'aurais donné tout ce que j'avais au monde.

Barbasan ne savait encore rien des mesures que l'on prenait; le fils du geôlier, qui lui portait à manger, se chargea de les lui apprendre. Ce n'était point assez d'assurer sa liberté : il fallait lui préparer des secours dans le lieu où il se retirerait. Nous nous étions déterminés pour Francfort; un moindre éloignement n'eût pas suffi pour calmer mon imagination. Le commandeur de Piennes prit des lettres de change sur un fameux banquier de cette ville. Je les enfermai dans un paquet qui devait être rendu à Barbasan à son arrivée; je voulais, s'il était possible, qu'il ignorât qu'elles vinssent de moi, et attendre, pour le lui apprendre, un temps plus heureux.

Tous les arrangemens étaient faits, et le jour marqué pour la fuite, qui devait s'exécuter sur

le minuit. J'attendis toute la nuit, avec une impatience et un saisissement que je laisse à imaginer, le signal dont le commandeur et moi étions convenus : le jour vint sans que j'eusse rien appris. Le commandeur, chez qui j'avais envoyé plusieurs fois, vint enfin me dire que le fils du geôlier était absent depuis deux fois vingt-quatre heures, que son père voulait absolument l'attendre.

Voilà donc encore ma vie attachée au retour de ce fils. Il n'y avait pas un moment à perdre: le jugement devait être prononcé dans trois jours. Quoique le commandeur ne me dît que ce qu'il ne pouvait s'empêcher de me dire, je ne voyais que trop de quoi il était question : j'étais moi-même sur l'échafaud, et je ne crois pas possible que ceux qui y sont effectivement soient dans un état plus déplorable que celui où je passai la nuit.

La joie succéda à tant de douleurs, quand j'appris à sept heures du matin, par un billet, que tout avait réussi, et que Barbasan était en sûreté. Je baisais ce cher billet; j'embrassais Eugénie; je me jetais à genoux pour remercier Dieu avec des larmes aussi douces que celles que j'avais répandues auparavant étaient amères. Barbasan m'écrivit de la route. Quelle lettre! que d'amour! que de reconnaissance! que

de protestations! Elle m'eût payé de mille fois plus que de ce que j'avais fait.

J'avais un cœur avec lequel je ne pouvais être long-temps tranquille. Je commençai à m'affliger de ce que nous étions séparés peut-être pour toujours. Il ne pouvait revenir dans le royaume : le projet d'aller le rejoindre me paraissait aussi difficile qu'il m'avait paru aisé quand j'en avais formé d'abord la résolution. Il fallait, pour l'exécuter, que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans. Que savais-je si je ne trouverais point de nouveaux obstacles?

Ces différentes pensées m'occupaient sans cesse, et me jetaient dans une tristesse dont l'amitié d'Eugénie s'alarmait. Quel cœur que le sien! jamais de dégoût, jamais d'impatience; elle écoutait avec la même attention, avec le même intérêt ce que je lui avais déjà dit mille fois; de grands services coûtent moins à rendre et prouvent moins qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit.

Divers prétextes, dont je m'étais servie depuis la malheureuse aventure de Barbasan, m'avaient laissé la liberté de rester dans mon couvent. Ma mère n'y était point venue : j'envoyais régulièrement savoir de ses nouvelles; on répon-

dait qu'elle se portait bien, et que sa grossesse ne lui permettait pas de sortir. Comme elle ne me faisait point dire d'aller chez elle, je jugeai que mon beau-père ne voulait pas qu'elle me vît. On vint un matin m'avertir qu'elle était près d'accoucher; on ajouta qu'elle me demandait; je sortis au plus vite; je trouvai en arrivant les domestiques en larmes. Sans oser les questionner, je m'acheminais vers son appartement, quand une femme de chambre vint à moi en poussant de grands cris. Ah! mademoiselle, me dit-elle, où allez-vous? vous n'avez plus de mère.

Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment, la révolution qui se fit en moi; tous les torts que j'avais trouvés à ma mère, tout ce que mon père m'avait laissé penser, tout ce que sa conduite à mon égard avait eu de reprochable, tout cela disparut, et ne me laissa que le souvenir des tendresses qu'elle m'avait marquées dans mon enfance : je fus véritablement touchée. Mon tuteur, qui était dans la maison, m'emporta malgré moi dans le carrosse qui m'avait amenée, et me remit entre les mains d'Eugénie. Ce nouveau malheur renouvela toutes mes douleurs; c'est un aliment pour un cœur qui en est déjà rempli; il semble qu'on trouve une espèce de soulagement à voir croître ses peines.

Mon beau-père, dans l'intention de s'assurer des biens considérables, avait sacrifié la vie de ma mère pour sauver l'enfant dont elle était grosse, et y avait réussi; son fils vécut; il fallut régler nos partages. Je n'aurais pas dû faire de grâce; mais, par respect pour la mémoire de ma mère, je cédai tout ce qu'il voulut.

Le temps, il faut l'avouer, et un temps assez court, sécha mes larmes. Ma tendresse pour Barbasan, qui dominait sur tous mes sentimens, me fit bientôt trouver la consolation dans la pensée que j'étais devenue libre et en état de disposer de ma main; j'eus d'ailleurs une persécution à essuyer, qui produisit naturellement de la distraction.

Le marquis de Crevant avait perdu son père peu de jours avant la mort de ma mère. Il m'aimait de bonne foi; son amour avait tenu bon contre mes rigueurs, et avait produit en lui ce qu'il produit toujours quand il est véritable; il lui avait donné des mœurs, et l'avait corrigé des airs et des ridicules attachés à la qualité de petit-maître. Dès que la mort de son père le laissa libre, il vint m'offrir sa fortune et sa main. Eugénie et le commandeur voulaient que je l'acceptasse. Crevant était précisément dans le cas que mon père m'avait marqué, pour choisir

un mari. Il le fallaît, disaient-ils, pour me sauver de ma propre faiblesse, et pour me mettre à couvert de la folie, et presque de la honte d'aller épouser un homme comme Barbasan, banni de son pays, et retranché de la société.

Il ne lui reste donc que moi, m'écriai-je, et vous me pressez de l'abandonner! Que m'a-t-il fait? Est-il coupable, parce qu'il est malheureux? J'irai, s'il le faut, vivre avec lui dans un désert.

Cette idée, qui flattait la tendresse de mon cœur, s'affermissait encore dans mon esprit, par le plaisir de me trouver capable d'une action qui se peignait à moi comme généreuse. Dès ce moment je formai une ferme résolution d'aller le joindre. Les représentations du commandeur et d'Eugénie furent inutiles : le marquis de Crevant fut congédié.

Cependant il y avait plus d'un mois que je n'avais eu de nouvelles de Barbasan : j'allai me mettre dans la tête qu'il avait eu connaissance du dessein du marquis de Crevant, et qu'il en était jaloux ; l'impatience de me justifier vint encore accroître celle que j'avais de partir. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits. Je dis que j'allais avec mon tuteur, que j'avais d'avance mis dans mes intérêts, voir une terre

qui composait tout le bien qu'on me connaissait.

Nous eûmes des passe-ports sous le nom d'un seigneur allemand. Dès que je fus au premier gîte, Fanchon (c'était le nom de ma femme de chambre) et moi, prîmes des habits d'homme. Comme j'étais grande et bien faite, ce déguisement me convenait; j'étais encore plus belle qu'avec mes habits ordinaires; mais je paraissais si jeune, que ma beauté, la délicatesse de mon teint et la finesse de mes traits ne blessaient point la vraisemblance.

Après dix jours de marche, et plusieurs petites aventures qui ne méritent pas d'être dites, nous arrivâmes à Francfort à huit heures du soir. Nos postillons, à qui j'avais fait dire que je ne voulais point aller dans un cabaret, nous menèrent chez une Française qui louait des appartemens. A peine étais-je dans le mien, que je m'informai à elle de Barbasan. J'avais forcé les postes pour le voir dès ce soir-là. Vraiment, me dit-elle, je viens de le rencontrer qui rentrait chez lui avec madame; et tout de suite : C'est celui-là qui est un bon mari!

Suivant l'usage de ces sortes de gens, elle me conta, sans que je le lui demandasse, tout ce que l'on disait des aventures de Barbasan. Hélas! j'étais bien éloignée de pouvoir lui faire des

questions ; les noms de *mari* et de *femme* m'avaient frappée comme un coup de foudre, dès qu'elle les eut prononcés. Mon tuteur et ma femme de chambre, plus tranquilles que moi, prirent ce triste soin. Elle leur dit que M. Barbasan avait fait connaissance avec sa femme dans le temps qu'il était prisonnier ; qu'elle avait exposé la vie de son père, qui était le geôlier, celle d'un frère et la sienne propre pour le sauver ; que, pour payer tant d'obligations, M. de Barbasan l'avait épousée, et qu'elle était grosse.

J'étais, pendant ce terrible récit, dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Fanchon, qui voyait, par les changemens de mon visage, ce qui se passait en moi, congédia notre hôtesse ; et, pour me donner plus de liberté, renvoya aussi mon tuteur.

Il ne m'aime donc plus! disais-je en répandant un torrent de larmes ; que lui ai-je fait pour n'être plus aimée? J'expose ma réputation, j'abandonne ma patrie, et tout cela pour un ingrat! Mais, Fanchon, crois-tu qu'il le soit? crois-tu que je sois effacée de son souvenir? Voilà donc pourquoi je ne recevais plus de ses lettres! Hélas! je le croyais jaloux. Ce sentiment n'est plus pour moi.

Toute la nuit se passa dans de pareils dis-

cours : je voulaîs le voir, lui reprocher son ingratitude, l'attendrir par mes larmes, et l'abandonner pour jamais. Il me passait aussi dans la tête de lui faire remettre le bien que j'avais apporté. Je voulais, à quelque prix que ce fût, me faire regretter. C'était la seule vengeance dont j'étais capable contre mon ingrat. Mon tuteur, qui n'entendait rien à toutes ces délicatesses, s'opposa à ce projet et me conserva, malgré moi, ce qui me restait du portefeuille de mon père.

Il n'y avait pas à hésiter sur le parti que j'avais à prendre. Je pouvais, en me montrant promptement à Paris, dérober la connaissance de la folle démarche que j'avais faite. Mon tuteur, qui s'était repenti plus d'une fois de sa complaisance, me représentait la nécessité de ce prompt retour : je la sentais comme lui ; mais il fallait m'éloigner pour jamais de Barbasan, de ce Barbasan que j'avais tant aimé, qu'au mépris de toutes sortes de bienséances j'étais venu chercher si loin. Comment partir sans le voir, ne fût-ce même que de loin ? Comment résister à la curiosité de voir ma rivale, et renoncer à l'espérance de ne la pas trouver telle qu'on me l'avait dépeinte?

Mon hôtesse, sans s'informer des motifs de ma curiosité, me mena à une église où tout le

beau monde allait à la messe. Je me plaçai de manière que je pouvais voir ceux qui entraient.

Me voilà dans mon poste, avec une palpitation qui ne me quitta point et qui augmentait toutes les fois que j'entendais arriver quelqu'un. Celle qui me causait tant de trouble parut enfin : je ne la trouvai que trop propre à faire un infidèle. Loin que la jalousie dont j'étais animée diminuât ses agrémens, il semblait que, pour augmenter mon supplice, elle y ajoutait encore. Je n'ai jamais vu de physionomie plus intéressante, tant de grâces, tant de beauté, jointes à la fraîcheur de la première jeunesse et à l'air le plus doux et le plus modeste. Elle tournait la tête à tout moment pour voir, à ce que je jugeai, si Barbasan la suivait; il ne tarda pas: elle lui dit quelque chose à l'oreille; il répondit par un souris qui acheva de me désespérer.

Comme je n'étais pas éloignée du lieu où ils étaient, il m'aperçut : ses yeux restèrent assez long-temps attachés sur mon visage; il les baissa ensuite, et je crus m'apercevoir qu'il soupirait : il me regarda de nouveau avec plus d'attention. Après ce second examen, je le vis sortir de l'église : si j'en eusse eu la force, je l'aurais suivi dans mon premier mouvement; mais les

jambes me tremblaient au point que je fus contrainte de rester où j'étais.

Que de réflexions sur ce qui venait de se passer! Il m'avait reconnue sans doute. Était-ce la honte de paraître devant moi après sa trahison? était-ce la crainte de mes justes reproches qui l'avait déterminé à me fuir? cette crainte l'aurait-elle emporté, si quelque chose lui eût encore parlé pour moi? Je sentais dans ces momens que le plus faible repentir, le plus léger pardon m'eût tout fait oublier : peut-être l'aurais-je demandé moi-même. Je me croyais presque coupable de ce qu'il ne m'aimait plus. L'effet que cette pensée produisit en moi paraîtra incompréhensible à ceux qui n'ont jamais eu de véritable passion.

Ma réputation exposée, la trahison dont on payait ma tendresse, ce mariage qui mettait une barrière insurmontable entre nous, ne faisaient presque plus d'impression sur moi. Tout était couvert par cette douleur déchirante que je n'étais plus aimée. Je voulais du moins avoir la triste consolation de répandre des larmes devant lui.

Mon tuteur fut chargé de l'aller chercher, de ne rien oublier pour l'amener, de ne pas craindre d'employer les prières les plus capables de l'y engager. Il ne le trouva point chez

lui : il y retourna plusieurs fois ; il apprit enfin qu'il était monté à cheval au sortir de l'église, et qu'on ne savait quelle route il avait prise.

Dès que nous sommes malheureux, tous ceux qui nous environnent prennent de l'empire sur nous. Mon tuteur, ma femme de chambre même se croyaient en droit de me parler avec autorité. Sans m'écouter, sans égard aux prières que je leur faisais d'attendre encore quelques jours, ils m'obligèrent à partir sur-le-champ ; et, pour rendre mon absence aussi courte qu'il était possible, on me fit faire la plus grande diligence.

Me voilà revenue à Paris et dans les bras de ma chère Eugénie. Ce prompt retour, la douleur où elle me vit plongée, mes larmes et mes sanglots, lui firent juger que Barbasan était mort. Les consolations qu'elle cherchait à me donner m'apprirent ce qu'elle pensait : je n'avais pas la force de la désabuser ; j'avais honte pour Barbasan et pour moi de dire qu'il m'avait trahie, abandonnée ; mon cœur répugnait aussi à parler contre lui.

Je sentais une peine extrême à lui faire perdre l'estime d'Eugénie, à le lui montrer si différent de ce qu'elle l'avait vu jusque-là. Malgré mes répugnances, il fallut tout avouer. Quelle fut la surprise et l'indignation de mon amie!

quel mépris pour Barbasan! quelle pitié, mêlée de colère, de me trouver encore de la sensibilité pour un ingrat, pour un scélérat, pour le dernier des hommes!

Ménagez ma faiblesse, lui disais-je, puisque vous la connaissez; épargnez un malheureux: hélas! peut-être a-t-il fait autant d'efforts pour m'être fidèle, que j'en fais pour cesser de l'aimer. Plus vous cherchez à diminuer son crime, répondait Eugénie, plus vous me le rendez odieux. Le dépit devrait vous guérir; la raison le devrait encore mieux; mais le dépit est un nouveau mal, et la raison est bien tardive. Je voudrais que vous cherchassiez de la dissipation; je voudrais que votre amour-propre trouvât des dédommagemens: vous ne le croyez pas, ajouta-t-elle; mais comptez sur ma parole, qu'il fait une partie de votre douleur. J'étais effectivement bien éloignée de le penser: la terre entière à mes genoux ne m'aurait pas dédommagée du cœur que j'avais perdu.

Ces dissipations, qu'on me conseillait et que je n'aurais jamais cherchées, vinrent me trouver malgré moi. Mon beau-père, que sa prodigalité mettait dans un besoin continuel d'argent, et qui n'était arrêté par aucun scrupule sur les moyens d'en acquérir, ne voulut point s'en tenir à l'accommodement que nous avions fait; il

fallut entrer en procès. Le sentiment dont j'étais animée contre lui (car je le regardais, avec raison, comme l'auteur de mes malheurs) me donna une vivacité et une suite que l'intérêt n'aurait jamais pu me donner : je sus bientôt mon affaire mieux que mes avocats.

La beauté ne produit pas toujours de l'amour, mais elle nous rend toujours intéressantes pour les hommes, même les plus sages. La mienne me donnait un accès facile auprès de mes juges, et ajoutait un nouveau poids à mes raisons : elle fit encore plus d'impression sur M. le président d'Hacqueville, l'un des plus accrédités par sa naissance, par sa place, et surtout par l'estime qu'il s'était acquise. Il me déclara, à la troisième ou quatrième visite que je lui rendis, qu'il ne pouvait plus être de mes juges : Ne m'en demandez point la raison, ajouta-t-il; je n'oserais vous la dire; je me borne à souhaiter que vous daigniez la deviner.

Mon embarras lui fit voir que je la devinais. Nous gardions tous deux le silence, quand mon avocat, qui s'était arrêté avec quelqu'un dans la chambre, entra dans le cabinet; sa présence fit également plaisir à M. d'Hacqueville et à moi; car son embarras était égal au mien; mais il se remit assez promptement. Je ne serai pas, lui dit-il, des juges de mademoiselle; je veux

la servir plus utilement : venez demain au matin, et m'apportez ses papiers; nous irons ensuite rendre compte à mademoiselle de ce que nous aurons fait.

Je sortis sans avoir prononcé une parole. Ne craignez point, me dit le président en me donnant la main, de recevoir des services dont je ne demande et dont je n'attends d'autre récompense que la satisfaction de vous les rendre.

Eugénie, à qui je contai mon aventure, ne la prit pas aussi sérieusement que je la prenais. Que voulez-vous, lui disais-je, que je fasse d'un amant? Je veux, me répondit-elle, que vous en fassiez votre vengeur; que vous vous amusiez de sa passion. Que savez-vous? il vous plaira peut-être : vous connaissez sa figure; son esprit est bien au-dessus; c'est par son mérite, plus encore que par sa naissance, qu'il est parvenu à la charge de président à mortier, dans un âge où l'on est à peine connu dans les places subalternes : le cœur me dit qu'il est destiné pour mettre fin à votre roman.

Hélas! elle était bien loin de deviner : on verra, au contraire, que je n'en fus que plus malheureuse. Sous prétexte de mes affaires, le président d'Hacqueville me voyait presque tous les jours. Ses soins et son assiduité me parlaient seuls pour lui; d'ailleurs, pas un mot dont je

puisse prendre droit de lui défendre de me voir. Tant d'attention, tant de respect, auraient dû faire sur moi une impression bien différente de celle qu'ils y faisaient : ils me rappelaient sans cesse le souvenir de Barbasan ; c'était ainsi qu'il m'avait aimée : il ne m'aimait plus, et je soupirais avec une extrême douleur.

Eugénie me reprochait souvent ma faiblesse : Comment, me disait-elle, pouvez-vous conserver cette tendresse pour quelqu'un que vous ne sauriez estimer ? L'estime, répliquais-je, ne fait pas naître l'amour ; elle sert seulement à nous le justifier à nous-mêmes : j'avoue que je n'ai plus cette excuse à donner à ma faiblesse ; mais je n'en suis que plus malheureuse : ayez pitié de moi, ma chère Eugénie, ajoutais-je ; que voulez-vous ! je ne puis être que comme je suis.

Après quelques mois, elle et le commandeur de Piennes me parlèrent plus clairement. Mes affaires étaient toutes terminées à mon avantage, et je devais aux soins du président d'Hacqueville la justice qu'on m'avait rendue, et la tranquillité dont j'aurais pu jouir, si mon cœur avait été autrement fait. Il n'y avait plus moyen de recevoir assidûment des visites dont les prétextes avaient cessé. J'étais embarrassée de le dire à M. le président d'Hacqueville ; je voulais qu'Eugénie et le commandeur en prissent la

commission. Il nous en a donné une bien différente, répondit le commandeur; il veut vous épouser; et, pour vous laisser la liberté de répondre sans aucune contrainte, il nous a priés de vous en faire la proposition; et, tout de suite, ils me dirent l'un et l'autre que j'étais trop jeune et d'une figure qui m'exposait à trop de périls pour rester fille : mon beau-père, encore aigri par le mauvais succès de son procès, pouvait m'attirer quelques nouvelles persécutions : mon aventure n'était pas entièrement ignorée, et me faisait une espèce de nécessité de changer d'état.

Eugénie ajouta, quand je fus seule avec elle, que je devais me craindre moi-même; la tendresse que je conservais pour le comte de Barbasan la faisait trembler. S'il revenait, me disait-elle, vous n'attendriez pas même, pour lui pardonner, qu'il vous demandât pardon. Eh bien! lui dis-je, je prendrai le voile. Vous voulez donc, répondit-elle, parce que Barbasan est le plus indigne de tous les hommes, vous enterrer toute vive? Croyez-moi, ma chère fille, ces sortes de douleurs passent et laissent place à un ennui peut-être plus difficile à soutenir que la douleur. Je vous ai souvent promis de vous conter les malheurs qui m'ont conduite ici. Il faut vous tenir parole. Peut-être en tirerez-

vous quelque instruction : vous apprendrez du moins, par mon exemple, qu'il y a des malheurs bien plus grands que ceux que vous avez éprouvés.

Ce qu'elle m'apprit de ses aventures me fit tant d'impression, que, pour avoir la satisfaction de les relire, je la priai de consentir que je les écrivisse ; et c'est ce que j'ai écrit que je donne ici.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES MALHEURS

DE L'AMOUR.

Insano nemo in amore sapit.
PROPERT.

SECONDE PARTIE.

EUGÉNIE fut amenée à l'abbaye du Paraclet à l'âge de six ans, sous le nom de mademoiselle d'Essei. Une espèce de gouvernante, qui la conduisait, pria madame de La Rochefoucault, abbesse de cette maison, de se charger de l'éducation de cette jeune enfant. Elle lui remit pour cela une somme assez considérable: elle ajouta qu'elle était fille d'un gentilhomme de Bresse qui avait peu de biens et beaucoup d'enfans, et qu'il fallait lui inspirer le goût de la retraite, le seul parti qui convînt à sa fortune.

Mademoiselle de Magnelais, fille du duc d'Hallwin, et plus âgée de deux années que mademoi-

selle d'Essei, était dans la même maison. Elles furent élevées ensemble, quoique avec beaucoup de différence. Mademoiselle de Magnelais attendait une fortune considérable, et la pauvre mademoiselle d'Essei, au contraire, n'avait que le choix de cette demeure, ou de quelque autre de cette espèce.

Leurs premières années se passèrent dans les occupations ordinaires à cet âge. Mademoiselle de Magnelais, contente d'une certaine supériorité que son rang et ses richesses lui donnaient sur sa compagne, paraissait avoir de l'amitié pour elle. La jalousie de la beauté, si propre à mettre de l'éloignement entre deux jeunes personnes, ne troublait point leur union. Les traits de mademoiselle d'Essei, qui n'étaient point encore formés, laissaient douter si elle serait belle un jour.

Mademoiselle d'Essei, sensible et reconnaissante, répondait par l'attachement le plus véritable aux marques d'amitié qu'elle recevait. Elle sentit vivement la peine de se séparer de son amie, lorsque mademoiselle de Magnelais fut retirée du couvent pour retourner dans sa famille.

Deux années après leur séparation, madame la duchesse d'Hallwin et mademoiselle de Magnelais sa fille, qui revenaient des Pays-Bas,

s'arrêtèrent quelques jours à une terre près du Paraclet. Le voisinage rappela à mademoiselle de Magnelais le souvenir de son amie ; elle voulut la voir.

Sa beauté avait acquis alors toute sa perfection. Mademoiselle de Magnelais en fut étonnée, et la trouva trop belle pour l'aimer encore. Il ne parut cependant aucun changement dans ses manières : elle lui rendit compte de ce qui lui était arrivé depuis leur séparation, bien moins par un sentiment de confiance, que par le plaisir malin d'étaler aux yeux de mademoiselle d'Essei un bonheur qu'elle ne devait jamais goûter.

L'article des amans ne fut pas oublié : c'était, en quelque façon, un dédommagement pour la vanité de mademoiselle de Magnelais, qui la consolait de la beauté de mademoiselle d'Essei. Entre tous ceux qu'elle lui nomma, le chevalier de Benauges fut celui dont elle parla avec le plus d'éloges ; elle le lui peignit comme l'homme du monde le plus aimable et le plus amoureux : elle ne dissimula point qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui ; mais, ajouta-t-elle, j'ai tort de vous parler de ces choses-là ; l'état où vous êtes destinée vous les laissera ignorer, et je vous plains presque d'être belle.

Elles eurent encore plusieurs conversations

de cette espèce; et, après quelques jours, mademoiselle de Magnelais prit, avec sa famille, la route de Paris, et mademoiselle d'Essei resta tristement dans sa retraite.

Deux années s'écoulèrent encore, et amenèrent le temps où elle devait s'engager. Sa répugnance augmentait à mesure qu'elle voyait ce moment de plus près : enfin, honteuse de se trouver si faible, elle résolut de faire un effort sur elle-même. Elle en parla à madame l'abbesse du Paraclet, dont elle a toujours été très-sincèrement aimée. La tendresse que j'ai pour vous, répondit madame l'abbesse, me ferait trouver un plaisir bien sensible de vous attacher à moi pour toujours; mais, ma chère fille, cette même tendresse m'engage à consulter vos intérêts plutôt que les miens : vous n'êtes point faite pour le cloître; votre inclination y répugne.

Je l'avoue, disait en pleurant mademoiselle d'Essei; mais, madame, j'ai de la raison, et je n'ai pas le choix des partis. Ces chaînes-ci sont bien pesantes, répondit madame du Paraclet, quand la raison seule est chargée de les porter. Attendez encore quelques années. Je voudrais, si vous avez à embrasser la retraite, que vous connussiez un peu plus le monde; vous y verriez bien des choses qui vous fe-

raient peut-être trouver votre condition moins fâcheuse.

Madame de Polignac, sœur de madame du Paraclet, qui était veuve et qui avait passé le temps de son deuil dans cette maison, se mêla à cette conversation : les deux sœurs aimaient mademoiselle d'Essei comme leur propre fille, et, sans le lui dire, elles espéraient toujours que son extrême beauté pourrait lui donner un mari.

Une affaire assez considérable obligea madame de Polignac d'aller à Paris, dans le temps que les fêtes du mariage du roi y attiraient tout ce qu'il y avait de plus considérable en France. Elle n'eut pas beaucoup de peine à obtenir de sa sœur qu'elle lui confiât mademoiselle d'Essei, pour la mener avec elle.

Le comte de Blanchefort, qui faisait la même route, les rencontra au premier gîte : il fit demander à madame de Polignac, dont il était fort connu, la permission de la voir; il passa la soirée avec elle; il se plaignit, dans la conversation, que son équipage s'était rompu en chemin, et qu'il se trouvait très-embarrassé. Madame de Polignac lui offrit une place : son offre fut acceptée; ils partirent tous trois le lendemain.

Mademoiselle d'Essei, qui n'avait jamais vu que son couvent, parlait peu; mais elle

disait si bien le peu qu'elle disait, sa beauté simple, naïve et sans art, qu'elle semblait même ne pas connaître, la rendait si touchante, que le comte de Blanchefort ne put se défendre de tant de charmes. Il mit en usage, pendant la route, tout ce qu'il crut capable de plaire; mais ses soins, ses empressemens, ses louanges n'apprenaient point à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avait faite sur lui; ce langage de l'amour lui était inconnu, et son cœur ne lui en donnait point de leçon en faveur du comte.

Madame de Polignac, attentive à tout ce qui pouvait intéresser son amie, s'en aperçut avec joie; l'amour du comte de Blanchefort lui parut un acheminement à la fortune qu'elle avait espérée pour mademoiselle d'Essei. A leur arrivée à Paris, le comte de Blanchefort leur demanda la permission de les voir. Il a la réputation d'un très-honnête homme, disait madame de Polignac à mademoiselle d'Essei; vous lui avez inspiré tant d'amour et tant de respect, que, puisqu'il cherche à vous voir, il n'a que des vues légitimes. Vous connaissez, répliqua mademoiselle d'Essei, ma répugnance pour le couvent; mais je vous avoue aussi que j'aurais beaucoup de peine à épouser un homme qui ferait tant pour moi; il me semble qu'il faut plus d'égalité dans les mariages pour qu'ils

soient heureux, et je ne voudrais point devoir mon bonheur à une illusion que je craindrais toujours qui ne vînt à finir.

Madame de Polignac se moqua des délicatesses de mademoiselle d'Essei, et la fit consentir à recevoir les soins du comte de Blanchefort. Elle n'avait aucun goût pour lui, mais elle l'estimait; et, comme elle n'avait pour personne des sentimens plus vifs, elle le traitait de façon à lui donner, du moins, de l'espérance.

Ce fut alors que les fêtes pour le mariage du roi commencèrent. Mademoiselle d'Essei suivit madame de Polignac au carrousel de la Place-Royale, où elle allait avec la comtesse de Ligny. Il y avait des échafauds dressés pour les dames, qui avaient eu soin d'y paraître avec tous les ornemens propres à augmenter leur beauté : la seule mademoiselle d'Essei était vêtue d'une manière simple et modeste; cette simplicité, qui la distinguait, fit encore mieux remarquer toute sa beauté.

Le marquis de La Valette, fils aîné du duc d'Épernon, qui s'était arrêté par hasard au-devant de l'échafaud où elle était placée, fut étonné de voir une si belle personne : il repassa encore plusieurs fois, et la regarda toujours avec un nouveau plaisir.

Toutes les dames prenaient parti pour les combattans ; mademoiselle d'Essei, qui n'avait point remarqué l'attention que le marquis de La Valette avait eue de la regarder, charmée de sa bonne grâce et de son adresse, se déclara pour lui ; et, par un mouvement très-naturel en pareille occasion, elle le suivait des yeux, dans la carrière, et marquait sa joie, toutes les fois qu'il avait obtenu l'avantage.

Aussitôt que les courses furent achevées, il vint sur l'échafaud, pour demander à madame la comtesse de Ligny, sa tante, qui était cette belle personne. Venez, lui dit madame de Ligny, aussitôt qu'elle le vit et sans attendre qu'il lui eût parlé, venez remercier mademoiselle d'Essei des vœux qu'elle a faits pour vous.

Mademoiselle d'Essei, embarrassée qu'un homme aussi bien fait que M. de La Valette eût des remercîmens à lui faire, se pressa d'interrompre madame de Ligny : Vous allez, madame, lui dit-elle, faire croire à M. le marquis de La Valette, qu'il me doit beaucoup plus qu'il ne me doit effectivement. Vous ne voulez pas, répliqua M. de La Valette, d'un ton plein de respect, que je puisse vous devoir de la reconnaissance ; mais on vous en doit malgré

vous, dès le moment qu'on a eu l'honneur de vous voir.

Cette galanterie augmenta l'embarras de mademoiselle d'Essei. Madame de Polignac, qui vit sa peine, se mêla de la conversation. Le marquis de La Valette eut l'art de dire encore mille choses qui faisaient sentir à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avait faite sur lui.

Après leur avoir donné la main, pour les remettre dans leur carrosse, il courut chez madame de Ligny, pour s'informer d'elle qui était mademoiselle d'Essei. Madame de Ligny lui conta, très-naturellement, le peu qu'on savait de la naissance de mademoiselle d'Essei, et l'amour que M. de Blanchefort avait pour elle. Il me semble, répliqua le marquis de La Valette, quand madame de Ligny eut cessé de parler, que Blanchefort n'est encore que souffert. Je vois ce qui vous passe dans la tête, lui répondit-elle; mais, si vous êtes sage, vous éviterez, au contraire, de voir mademoiselle d'Essei. Il n'est plus temps, madame, dit le marquis de La Valette; je l'ai trop vue, pour ne pas mettre tout en usage pour la voir toujours.

Dès le lendemain, son assiduité chez madame de Polignac fut égale à celle de M. de

Blanchefort : ils se reconnurent bientôt pour rivaux. Leurs caractères étaient absolument opposés : le comte de Blanchefort voulait, dans toutes ses démarches, mettre le public dans ses intérêts ; et il y avait si bien réussi, que personne ne jouissait d'une réputation plus entière ; le marquis de La Valette, au contraire, ne faisait cas de la réputation qu'autant qu'elle était appuyée du témoignage qu'il se rendait à lui-même ; il faisait ce qu'il croyait devoir faire, et laissait juger le public : c'était l'homme du monde le plus aimable, quand il le voulait ; mais il ne voulait plaire qu'à ceux qui lui plaisaient.

Mademoiselle d'Essei avait beaucoup d'inclination pour lui, et le traitait par-là plus froidement que son rival ; il en était désespéré. Est-il possible, mademoiselle, lui dit-il un jour, que la situation où je suis, qui m'afflige si sensiblement, de ne pouvoir vous offrir une fortune dont je ne puis encore disposer, soit un bien pour moi ! Oui, mademoiselle, je serais désespéré, si vous refusiez l'offre de ma main ; et je vois que vous la refuseriez, si j'étais en concurrence avec le comte de Blanchefort.

Mademoiselle d'Essei n'était pas en garde contre les reproches du marquis de La Valette ; elle n'écouta dans ce moment, que son pen-

chant pour lui : Non, lui dit-elle avec un souris plein de charmes, vous ne croyez point qu'il fût préféré.

La joie qu'elle vit dans les yeux du marquis de La Valette, l'avertit de ce qu'elle venait de dire; elle en fut honteuse. Il avait trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir de cette honte, et pour l'augmenter encore par des remercimens. Il crut avoir beaucoup obtenu, et ne chercha point à prolonger une conversation dont il sentait bien que mademoiselle d'Essei était embarrassée.

Quel reproche ne se fit-elle point quand elle fut seule! me voilà donc, disait-elle, ce que j'ai craint d'être! me voilà coquette! j'ai deux amans, et je sais bien qu'ils peuvent tous deux se flatter d'avoir des droits sur mon cœur. Comment pourrai-je, après ce que je lui ai dit, soutenir les regards du marquis de La Valette en présence du comte de Blanchefort? Et comment pourrai-je agir avec ce dernier comme j'ai fait jusqu'ici, puisque j'ai donné lieu à un autre de croire que je le préférais? Les femmes dont la conduite est la plus blâmable ont commencé comme je fais. Il faut m'arracher à cette indignité; il faut renoncer à ces frivoles espérances d'établissement; il faut retourner dans mon couvent; il m'en coûtera moins de vivre dans la so-

litude, que d'avoir des reproches légitimes à me faire.

Mademoiselle d'Essei était dans cette disposition : elle voulait en parler à madame de Polignac, quand elle vit entrer dans sa chambre mademoiselle de Magnelais : elles s'embrassèrent avec beaucoup de marques de tendresse. Mademoiselle de Magnelais était arrivée la veille de la campagne, où elle était depuis plusieurs mois. Après les premières caresses, elles se demandèrent des nouvelles de ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

Mademoiselle d'Essei n'était pas assez vaine pour faire un étalage de ses conquêtes, et d'ailleurs elle était si mécontente d'elle dans ce moment, qu'elle avait encore moins d'envie de parler : elle dit simplement que madame de Polignac avait souhaité de la garder quelque temps, et qu'elle retournerait dans peu de jours au Paraclet.

Je vous prie du moins, répondit mademoiselle de Magnelais, de ne partir qu'après mon mariage, qui se fera incessamment. Il faut qu'en épousant mon amant, j'aie encore la satisfaction de vous voir partager ma joie. C'est donc le chevalier de Benauges que vous épousez? dit mademoiselle d'Essei.

Il m'avait trompée par un faux nom, répon-

dit mademoiselle de Magnelais; c'est le marquis de La Valette. Il ne sait point encore son bonheur : son père et le mien ont tout réglé, et nous sommes revenus pour faire le mariage.

Si mademoiselle de Magnelais avait fait attention au changement de visage de mademoiselle d'Essei, elle aurait soupçonné qu'elle prenait un intérêt particulier à ce qu'elle venait d'apprendre. Quel coup pour mademoiselle d'Essei! il ne pouvait être plus sensible. Un homme à qui elle avait eu la faiblesse de laisser voir son inclination en aimait une autre, et n'avait cherché qu'à la tromper!

Toutes les réflexions les plus affligeantes et les plus humiliantes se présentèrent à elle dans ce moment. Il fallut cependant faire un effort pour cacher son trouble. Bien résolue de partir le lendemain, elle laissa croire à mademoiselle de Magnelais qu'elle resterait jusqu'après son mariage.

Cette conversation, si pénible pour elle, finit enfin. Elle alla s'enfermer dans sa chambre pour se remettre avant que de se montrer : elle y était à peine, que madame de Polignac y entra. J'avais raison, lui dit-elle, ma fille (car elle ne lui donnait point d'autre nom), de bien espérer de votre fortune. Le comte de Blanchefort vient de me déclarer qu'il est prêt à vous épou-

ser, et qu'il se croira trop heureux si vous trouvez quelque plaisir à tenir de lui le rang et le bien dont vous jouirez.

Vous ne me répondez point? continua madame de Polignac. Pouvez-vous être incertaine sur cette proposition? Je ne devrais point l'être, répliqua mademoiselle d'Essei; j'avoue pourtant que je le suis. La disproportion infinie qui est entre le comte de Blanchefort et moi me blesse. Plus je sens dans mon cœur tout ce qu'il faut pour être reconnaissante, et plus je crains la nécessité de l'être. Cette reconnaissance ne vous coûtera rien pour le plus honnête homme du monde, qui vous adore, et que vous ne pouvez vous empêcher d'estimer, répliqua madame de Polignac; mais vous dirai-je ce que je pense? peut-être hésiteriez-vous moins s'il était question du marquis de La Valette.

Ah! madame, s'écria mademoiselle d'Essei, ne me faites point cette injustice : le marquis de La Valette ne m'a jamais aimée, et je viens d'apprendre de mademoiselle de Magnelais elle-même qu'il va l'épouser. Eh bien! dit madame de Polignac, punissez-le, en épousant le comte de Blanchefort, d'avoir voulu vous faire croire qu'il vous aimait.

Cette idée de vengeance frappa mademoiselle d'Essei. On ne se dit jamais bien nettement qu'on

n'est pas aimée. Malgré la persuasion où elle était de l'amour du marquis de La Valette pour mademoiselle de Magnelais, elle croyait cependant qu'il ne verrait son mariage avec le comte de Blanchefort qu'avec peine. Un autre motif acheva de la déterminer : le plaisir d'être d'un rang égal à celui de mademoiselle de Magnelais. La différence que leur naissance avait mise entre elles ne l'avait point touchée jusque-là ; mais elle en était humiliée depuis qu'elle savait l'amour du marquis de La Valette. Le procédé de M. de Blanchefort, où il paraissait tant de noblesse, lui faisait encore mieux sentir l'injuste préférence qu'elle avait donnée à son rival, et la disposait encore plus favorablement pour lui.

Cependant, avant que de prendre aucun engagement, elle voulut lui représenter les raisons qui pouvaient s'opposer à leur mariage. Vous savez, lui dit-elle, le peu que je suis ; songez qu'un homme de votre rang doit, en quelque façon, compte au public de ses démarches ; celle que vous voulez faire en ma faveur sera sûrement désapprouvée. Je me flatte que ma conduite vous justifiera autant que vous pouvez l'être ; mais c'est un moyen lent ; et, en attendant qu'il ait quelque succès, vous serez exposé à des choses désagréables : on n'osera vous parler de votre mariage, et ce sera vous le repro-

cher ; vous ne trouverez peut-être plus dans le monde les mêmes agrémens que vous y avez trouvés jusqu'ici.

Eh ! pourquoi ne les y trouverais-je pas ? répondit le comte de Blanchefort. Je travaille, il est vrai, pour mon bonheur ; mais je fais une action digne de louange, de partager ma fortune avec la personne du monde la plus estimable. Les actions les plus vertueuses, répliqua mademoiselle d'Essei, sont dégradées quand on croit que l'amour y a part : je vous le demande, et pour vous et pour moi, ne précipitez rien ; pour donner le temps à vos réflexions, je veux retourner à l'abbaye du Paraclet ; et si, après une absence raisonnable, vous pensez de même, je pourrai alors me déterminer.

Non, mademoiselle, lui dit-il, je ne consens point à votre éloignement : il faut que vous me haïssiez pour m'imposer des lois aussi dures. Que m'importe que mon mariage soit approuvé de ce public dont vous me menacez ? vous suffirez seule à mon bonheur : vous me seriez mille fois moins chère si vous étiez née dans le rang le plus élevé. Si ma naissance était égale à la vôtre, répondit-elle, je recevrais avec joie l'honneur que vous me faites ; mais c'est par la distance qu'il y a entre nous, que je dois me mettre à plus haut prix.

Elle achevait à peine de prononcer ces paroles, que le marquis de La Valette entra avec quelques autres personnes de la cour. Mademoiselle d'Essei était trop fière pour lui laisser croire qu'elle était touchée du procédé qu'il avait pour elle; aussi affecta-t-elle de le recevoir de la même façon dont elle l'avait toujours reçu; mais elle lui trouva un air si content, qu'elle en fut déconcertée, et qu'elle n'eut plus la force de soutenir la gaieté qu'elle avait affectée d'abord.

Le comte de Blanchefort sortit presque aussitôt que le marquis de La Valette fut entré : mademoiselle d'Essei se leva en même temps que lui, en disant tout haut, qu'elle allait chez mademoiselle de Magnelais. Vous la connaissez donc, mademoiselle? lui dit le marquis de La Valette. Nous avons passé une partie de notre vie ensemble, répondit mademoiselle d'Essei, et je puis vous assurer, ajouta-t-elle en le regardant, que sa confiance pour moi a toujours été sans réserve. Et moi, mademoiselle, lui dit-il en s'approchant d'elle, et en lui parlant de façon à n'être pas entendu du reste de la compagnie, je prends la liberté de vous assurer, à mon tour, qu'elle ne vous a pas tout dit.

Mademoiselle d'Essei, qui ne voulait pas engager de conversation avec le marquis de La Va-

lette, fit mine de ne l'avoir pas entendu, et sortit. On lui dit, à la porte de mademoiselle de Magnelais, que M. le duc d'Hallwin s'était trouvé mal; que sa fille était auprès de lui, et qu'on ne pouvait la voir. Mademoiselle d'Essei, que cette visite embarrassait, ne fut pas fâchée de s'en voir dispensée.

Aussitôt qu'elle fut seule avec madame de Polignac, elles convinrent qu'il ne fallait point différer de s'en retourner au Paraclet. Le mariage de mademoiselle de Magnelais devenait une nouvelle raison pour mademoiselle d'Essei de s'éloigner; aussi reprit-elle, dès le lendemain, la route de son couvent. Madame de Polignac fut chargée de donner un prétexte à ce prompt départ.

Les soins du comte de Blanchefort suivirent mademoiselle d'Essei dans sa retraite : il ne laissait presque passer aucun jour sans lui donner des marques de son amour. Elle en était touchée, et n'y était point sensible : l'idée du marquis de La Valette l'occupait malgré elle : elle se rappelait le discours qu'il lui avait tenu la dernière fois qu'il l'avait vue : il lui venait alors dans l'esprit que mademoiselle de Magnelais n'en était pas aussi aimée qu'elle le croyait. Eh! pourquoi, disait-elle, examiner si elle est aimée, ou si elle ne l'est pas? voudrais-je con-

server des prétentions sur le cœur de son amant? voudrais-je en être aimée, moi qui viens presque de prendre des engagemens avec un autre? quel que soit le marquis de La Valette, je ne dois jamais le voir, et je me trouve coupable d'avoir besoin d'en prendre la résolution.

Cependant il semblait que l'absence eût encore augmenté l'amour du comte de Blanchefort. Madame de Polignac, engagée par ses prières, et par le désir qu'elle avait de voir cette aimable fille établie, se détermina à l'aller chercher. Il fut convenu qu'elle l'amènerait dans une de ses terres; que le comte viendrait les y joindre; que le mariage se ferait sans beaucoup de cérémonie, et qu'il resterait secret pendant quelque temps.

Ce projet fut exécuté. Mademoiselle d'Essei ne quitta point sa retraite sans répandre des larmes. Je ne puis, lui dit madame de Polignac, vous pardonner votre tristesse : il faut, pour vous faire sentir votre bonheur, que je vous conte le malheur de mademoiselle de Magnelais. La Valette, après l'avoir aimée depuis long-temps, l'a abandonnée dans le moment que tout était préparé pour leur mariage. Elle l'aime encore, elle est affligée : sa douleur, qu'elle ne cache point, intéresse pour elle; et, pour achever de se rendre odieux, La Valette

s'est battu pour une femme avec Bellomont, qui lui avait sauvé la vie au siége d'Amiens. Quoiqu'il soit très-blessé, et même en grand danger, le duc d'Épernon ne veut point le voir, et menace de le déshériter. On rappelle encore, à cette occasion, son aventure avec mademoiselle de Luxembourg, qui a été depuis duchesse de Ventadour : il ne voulut point l'épouser, quoique leur mariage eût été arrêté, et qu'il y eût consenti. C'est un homme perdu dans le monde. Il a paru vous aimer ; vous ne l'auriez peut-être pas haï : voyez combien vous devez au comte de Blanchefort de vous avoir sauvée du péril où vous étiez exposée !

Le procédé du marquis de La Valette donnait à mademoiselle d'Essei tant d'indignation contre lui, et tant de colère contre elle-même de la préférence qu'elle lui avait donnée dans son cœur, que son estime pour le comte de Blanchefort en augmentait ; elle trouvait qu'elle avait à réparer avec lui. Il vint les joindre, plus amoureux encore, s'il était possible, qu'il ne l'avait été.

Madame de Polignac était un peu malade quand il arriva ; mais son mal paraissait si médiocre, que mademoiselle d'Essei n'en était point alarmée : la fièvre augmenta si fort le lendemain et les jours suivans, que l'on commença

à craindre pour sa vie. Dès qu'elle connut l'extrémité où elle était, elle fit approcher mademoiselle d'Essei et le comte de Blanchefort : Ma mort, dit-elle au comte, va priver mademoiselle d'Essei des secours qu'elle pouvait attendre de mon amitié ; mais je lui laisse en vous plus qu'elle ne perd en moi : j'eusse voulu être témoin de votre union et de votre bonheur.

Non, madame, s'écria le comte de Blanchefort, nous ne vous perdrons point : le ciel vous rendra à nos larmes ; vous serez témoin de notre bonheur.... Mais pourquoi le différer ? poursuivit-il. Je puis, dès ce moment, recevoir la foi de mademoiselle d'Essei, et lui donner la mienne. Consentez à mon bonheur, ajouta-t-il en se jetant aux pieds de mademoiselle d'Essei ; payez par un peu de confiance l'amour le plus tendre. Hélas ! qu'est-ce que j'exige ? que vous ne me croyiez pas le plus scélérat des hommes. Si les ménagemens que j'ai à garder m'obligent dans ces premiers momens de tenir notre mariage secret, je suis sûr que je pourrai bientôt le déclarer.

Mademoiselle d'Essei fondait en larmes : ce temps d'attendrissement et de douleur fut favorable au comte de Blanchefort. D'ailleurs, un sentiment généreux lui fit trouver de la satis-

faction à faire quelque chose pour un homme qui faisait tout pour elle. Moins elle l'aimait, plus elle croyait lui devoir.

L'autorité de madame de Polignac acheva de la déterminer. Donnez votre main, ma fille, au comte de Blanchefort, lui dit-elle, après avoir fait appeler le curé du lieu; jurez-vous devant nous la foi conjugale. Votre probité, continua-t-elle en s'adressant au comte, me répond de votre parole. Voici, ajouta-t-elle en s'adressant à mademoiselle d'Essei, une cassette qui renferme quelques pierreries; je vous prie, ma chère fille, de les accepter : si je pouvais disposer du reste de mon bien, il serait à vous.

Mademoiselle d'Essei était si troublée de l'engagement qu'elle venait de prendre, et si pressée de sa douleur, qu'elle tomba en faiblesse aux pieds de madame de Polignac : on l'emporta hors de sa chambre; on la mit au lit; elle passa la nuit dans des pleurs continuels. Le comte de Blanchefort fut toujours auprès d'elle.

Cependant, madame de Polignac parut un peu mieux pendant quelques jours. Cette espérance, qui donna tant de joie à mademoiselle d'Essei, ne dura guère : le mal augmenta, et on lui annonça qu'il fallait se préparer à la mort. Elle voulut encore parler à mademoiselle d'Essei. Il faut, quand je ne serai plus,

lui dit-elle, que vous retourniez auprès de ma sœur : c'est là que vous devez attendre la déclaration de votre mariage; tout autre lieu blesserait la bienséance : vous pouvez lui confier votre secret; la tendresse qu'elle a pour vous vous répond de sa discrétion.

Madame de Polignac ne vécut que quelques heures après cette conversation; elle mourut entre les bras de mademoiselle d'Essei, et la laissa inconsolable. Le comte de Blanchefort l'arracha de ce château, la mena à l'abbaye du Paraclet, et de là à une maison de campagne où l'abbesse était alors, sans qu'elle sût presque où on la menait.

Madame du Paraclet aimait tendrement sa sœur : elle la pleura avec mademoiselle d'Essei, et les premiers jours ne furent employés qu'à ce triste exercice. Mais, quand la douleur de mademoiselle d'Essei se fut un peu modérée, sa situation, à laquelle elle n'avait presque pas réfléchi, commença à l'étonner : elle en parla à madame du Paraclet : Je suis persuadée, dit-elle, que le comte de Blanchefort vous tiendra sa parole. Mais enfin, il peut y manquer; il vous voit tous les jours : il faut, sans lui marquer une méfiance injurieuse, le déterminer à ce qu'il doit faire.

La grossesse de mademoiselle d'Essei, dont

elle s'aperçut alors, ne lui permettait plus de différer la publication de son mariage. Je vous ai donné, par ma confiance, dit-elle au comte de Blanchefort, la marque d'estime la plus flatteuse que je pusse vous donner; j'attendrais même avec tranquillité les arrangemens que vous êtes peut-être obligé de prendre pour déclarer notre mariage, si ma grossesse, dont je ne puis douter, m'en laissait la liberté.

Le comte de Blanchefort parut transporté de joie, dans ce premier moment, d'apprendre que mademoiselle d'Essei était grosse; il l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Le nouveau lien qui va être entre nous, lui dit-il, m'attache encore, s'il est possible, plus fortement à vous. Je partirai demain pour demander au connétable de Luynes, qui m'honore d'une amitié particulière, de faire approuver mon mariage au roi et à la reine : je suis nécessairement attaché à la cour par mes emplois; il faut m'assurer que vous y serez reçue comme vous devez l'être.

Je n'ai rien à vous prescrire, répliqua mademoiselle d'Essei; mais je vous prie de songer que tous les momens que vous retardez exposent ma réputation. Doutez-vous, lui dit-il, qu'elle ne me soit aussi chère qu'à vous? Mon voyage ne sera que de peu de jours, et j'aurai bientôt

la satisfaction de faire admirer mon bonheur à toute la cour.

Mademoiselle d'Essei, qu'aucun soupçon n'alarmait, vit partir le comte de Blanchefort sans inquiétude, persuadée qu'il viendrait remplir ses promesses.

Il revint effectivement à peu près dans le temps qu'il lui avait promis; mais, dans les premiers momens qu'ils furent ensemble, elle trouva dans ses manières quelque chose de si contraint, qu'elle en fut troublée.

Qu'avez-vous, monsieur? lui dit-elle avec beaucoup d'émotion, vos regards ont peine à s'arrêter sur moi : vous est-il arrivé quelque malheur que vous craigniez de m'apprendre? Ah! ne me faites pas cette injustice; je serai bien plus pressée de partager vos peines, que je ne le suis de partager votre fortune.

M. de Blanchefort soupirait et n'avait pas la force de répondre. Parlez, lui dit-elle encore, rompez ce cruel silence; prouvez-moi ce que vous m'avez dit tant de fois, que je vous tiendrais lieu de tout. Je vous le répète encore, dit le comte de Blanchefort; mais puis-je m'assurer que vous m'aimez?

Quel doute! s'écria mademoiselle d'Essei; oubliez-vous que c'est à votre femme que vous parlez? avez-vous oublié les nœuds qui nous

lient? Mais, continua-t-il, m'aimez-vous assez pour entrer dans mes raisons? voudrez-vous vous prêter aux ménagemens que je dois à ma fortune? Le connétable, à qui je voulais faire part du dessein où j'étais de vous épouser, m'a proposé de me donner sa sœur : c'était me perdre que de lui dire que j'avais pris des engagemens sans son aveu : tout ce que j'ai pu faire a été de lui demander du temps. Votre grossesse ne doit point vous affliger : je prendrai des mesures pour dérober la connaissance de votre accouchement; pour écarter les soupçons, je ne vous verrai que rarement.

Ce que je viens d'entendre est-il possible! s'écria mademoiselle d'Essei. Non, monsieur, vous voulez m'éprouver; vous n'exposerez point votre femme à la honte d'un accouchement secret; vous ne rendrez point la naissance de votre enfant douteuse : son état et le mien sont assurés, puisque j'ai votre parole.

Je conviens de ce que je vous ai promis, répondit-il; mais vous y avez mis vous-même un obstacle insurmontable. Je me rappelle sans cesse ce que vous m'avez dit sur la manière dont mon mariage serait regardé dans le monde. Je vous l'avoue, je suis flatté de l'approbation que le public m'a accordée jusqu'ici; je ne veux point m'exposer à en être blâmé.

Vous craignez, dit-elle, d'être exposé à quelque blâme, et vous ne craignez pas de manquer aux engagemens les plus sacrés? Voyez-moi à vos pieds, poursuivit-elle; voyez cette femme que vous aimiez. C'est moi qui vous demande, le cœur pénétré de douleur, la grâce que vous me demandiez quand vous étiez aux miens. Ce n'est point de ma faiblesse que vous m'avez obtenue, c'est au plus honnête homme de toute la France que j'ai cru me donner. Pourriez-vous vous résoudre à perdre ce titre auprès de moi? pourriez-vous jouir d'une réputation que vous ne mériteriez plus? Hélas! je n'ose vous parler de l'état où vous allez me réduire; je sens que je ne vous touche plus: mais cette créature, qui est votre sang aussi-bien que le mien, ne mérite-t-elle rien de vous? la laisserez-vous naître dans l'opprobre? Condamnez-moi à vivre dans quelque coin du monde, ignorée de toute la terre; mais ne m'ôtez pas la consolation de pouvoir vous estimer; assurez l'état de mon enfant; et, de quelque façon que vous traitiez sa malheureuse mère, elle ne vous fera point de reproches.

Le comte de Blanchefort ne put voir à ses pieds, sans en être attendri, cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, abîmée de douleur et baignée de ses larmes. Il la releva avec

toutes les marques de la plus grande sensibilité : il voulut, par des espérances et par des offres les plus considérables, calmer son désespoir.

Qu'osez-vous me proposer? lui dit-elle avec indignation ; que pouvez-vous m'offrir qui soit digne de moi? vous-même ne m'en avez paru digne que parce que je vous ai cru vertueux. Mais, reprit-elle en le regardant avec des yeux que ses pleurs rendaient encore plus touchans, pourrez-vous cesser de l'être? vous êtes-vous bien peint la peine qu'il y a d'être mécontent de soi? vous êtes-vous bien endurci contre les reproches de votre propre conscience? avez-vous pensé à cette idée si flatteuse que j'avais de vous, à celle que j'en dois avoir?

Je sais, reprit-il, l'horreur que vous aurez pour moi; j'en sens tout le poids, puisque, malgré mon injustice, ma passion est encore aussi forte ; mais, telle qu'elle est, je ne puis me résoudre à faire ce que vous désirez.

Et moi, lui dit-elle, je ne puis plus soutenir la vue d'un homme qui m'a si cruellement trompée. Jouissez, si vous le pouvez, de cette réputation de vertu que vous méritez si peu, tandis qu'avec une âme véritablement vertueuse j'aurai toute la honte et l'humiliation attachées au crime. Elle entra, en achevant ces paroles, dans un cabinet dont elle ferma la porte. M. de Blanche-

fort sortit aussitôt, monta à cheval et prit le chemin de Paris.

Madame du Paraclet, surprise de ce prompt départ, et ne voyant point mademoiselle d'Essei, alla la chercher. L'état où elle la trouva ne lui apprit que trop son malheur. Elle était baignée de ses larmes, et toute son action était d'une personne livrée au désespoir. Ah! madame, lui dit-elle, je suis abandonnée, je suis trahie, je suis déshonorée par le plus lâche de tous les hommes!

Quoi! s'écriait-elle, je ne serai donc plus qu'un objet de mépris! et je pourrais vivre! et je pourrais soutenir ma honte! Non, il faut que la mort me délivre de l'horreur que j'ai pour ce traître, et de celle que j'ai pour moi-même. Ses larmes et ses sanglots arrêtèrent ses plaintes. Madame du Paraclet, attendrie et effrayée d'un état aussi violent, mit tout en usage pour la calmer.

Vous vous alarmez trop vite, lui dit-elle : le comte de Blanchefort vous aime, il ne résistera point à vos larmes; d'ailleurs, il craindra le tort qu'une affaire comme celle-ci peut lui faire.

Eh! madame, répliqua-t-elle, il a vu mon désespoir, il m'a vue mourante à ses pieds sans en être ému. Qui pourrait lui reprocher son crime? Madame de Polignac n'est plus, et vous

savez que le curé et les deux témoins de mon mariage ont été écartés par les soins d'un perfide.

Mais quand tout vous manquerait, dit madame du Paraclet, mon amitié et votre vertu vous restent; croyez-moi, on n'est jamais pleinement malheureuse, quand on n'a rien à se reprocher; ne me donnez pas, ajouta-t-elle en l'embrassant, le chagrin mortel de vous perdre; vous avez du courage; que la tendresse que j'ai pour vous, que celle que vous me devez, vous obligent à en faire usage; je resterai ici avec vous pendant un temps; nous prendrons toutes les mesures convenables pour dérober la connaissance de votre malheur.

Mademoiselle d'Essei pleurait, et ne répondait point; enfin, à force de prières, de tendresses, mêlées de l'espérance que madame du Paraclet tâchait de lui donner du repentir du comte de Blanchefort, elle se calma un peu. Je paierais son repentir de ma propre vie, disait-elle, et voyez l'affreuse situation où je suis; ce que je souhaite avec tant d'ardeur me rendrait à un homme pour qui je ne puis avoir que du mépris.

Les journées et les nuits se passaient presque entières dans de pareilles conversations. La pitié que madame du Paraclet avait pour made-

moiselle d'Essei l'attachait encore plus fortement à cette malheureuse fille.

J'étais bien destinée, disait-elle, à trouver de la mauvaise foi et de la perfidie : le marquis de La Valette aurait dû m'inspirer de la méfiance pour tous les hommes. Elle conta alors à madame du Paraclet l'amour qu'il avait feint pour elle, dans le temps qu'il était engagé avec mademoiselle de Magnelais.

Après quelques jours, elle écrivit au comte de Blanchefort de la manière la plus propre à l'attendrir et à le toucher. Madame du Paraclet lui écrivit aussi, et lui faisait tout craindre pour la vie de mademoiselle d'Essei. Elle envoya à Paris un homme à elle, pour rendre leurs lettres en mains propres.

On juge avec quel trouble et quelle impatience mademoiselle d'Essei en attendait la réponse. Elle était seule dans sa chambre, occupée de son malheur, quand on vint lui dire qu'un homme qui lui apportait une lettre demandait à lui parler. Elle s'avança avec précipitation au-devant de celui qu'on lui annonçait, et, sans s'apercevoir qu'il la suivait, elle prit la lettre.

Quelle fut sa surprise, quand, après en avoir vu quelques lignes, elle reconnut qu'elle était du marquis de La Valette. Grand Dieu! dit-elle en répandant quelques larmes et en se laissant

aller sur un siége, le marquis de La Valette voudrait donc encore me tromper! Non, mademoiselle, lui dit, en se jetant à ses genoux, celui qui lui avait rendu la lettre, et en se faisant connaître pour le marquis de La Valette lui-même, je ne veux point vous tromper; je vous adore, et je viens mettre à vos pieds une fortune dont je puis disposer présentement.

La surprise, le trouble, et plus encore un sentiment vif de son malheur, que cette aventure rendait plus sensible à mademoiselle d'Essei, ne lui laissaient ni la force de parler, ni la hardiesse de regarder le marquis de La Valette.

Vous ne daignez pas jeter un regard sur moi, lui dit-il : me suis-je trompé, quand j'ai cru vous voir attendrie en lisant ma lettre? Vous me croyez coupable. Vous avez pensé, comme le public, de mon procédé avec mademoiselle de Magnelais; j'ai souffert, j'ai même vu avec indifférence les jugemens qu'on a faits de moi; mais je ne puis conserver cette indifférence avec vous; il me faut votre estime; celle que j'ai pour vous la rend aussi nécessaire à mon bonheur que votre tendresse même.

Tant de témoignages d'une estime dont mademoiselle d'Essei ne se croyait plus digne achevaient de l'accabler. Écoutez-moi, de grâce, poursuivit le marquis de La Valette; c'est

pour vous seule que je veux rompre le silence que je m'étais imposé; mais il y va de tout pour moi de vous faire perdre des soupçons qui me sont si injurieux.

Sa justification devenait inutile à mademoiselle d'Essei dans la situation où elle était; mais l'inclination qu'elle avait pour lui, lui faisait sentir quelque douceur à ne le plus trouver coupable. Ce que vous avez à m'apprendre, lui dit-elle après l'avoir fait relever, ne changera ni votre fortune ni la mienne. Parlez cependant, puisque vous le voulez.

Il ne suffit pas toujours d'être honnête homme, dit le marquis de La Valette; il faut encore que la fortune nous serve, et ne nous mette pas dans des situations où le véritable honneur exige que nous en négligions les apparences.

Vous avez sans doute entendu parler de la façon dont je rompis avec mademoiselle de Luxembourg. Notre mariage était prêt à se conclure; je n'y avais point apporté d'obstacle; je rompis cependant presque au moment où il devait s'achever. Ce procédé, si bizarre en apparence et qui m'attira tant de blâme, était pourtant généreux : mademoiselle de Luxembourg me déclara qu'elle aimait le duc de Ventadour, et en était aimée; qu'elle n'aurait ce-

pendant pas la force de désobéir à son père ; qu'elle me priait de prendre sur moi la rupture de notre mariage. Pouvais-je me refuser à ce qu'elle désirait ?

Le feu roi faisait alors la guerre en Picardie ; j'allai l'y joindre, avec quelques troupes que j'avais levées à mes dépens. Le désir de me distinguer me fit exposer un peu trop légèrement au siége d'Amiens ; je fus renversé par les assiégés du haut de leurs murailles ; je tombai dans le fossé, très-blessé, et j'aurais peut-être péri sans le secours de Bellomont, qui me releva et ne me quitta point qu'il ne m'eût remis entre les mains de mes gens.

Ce service était considérable ; ma reconnaissance y fut proportionnée : dès ce même jour, je ne voulus plus que le chevalier eût d'autre tente et d'autres équipages que les miens. Sa naissance et sa fortune sont si fort au-dessous des miennes, qu'il pouvait sans honte recevoir mes bienfaits. Nous devînmes inséparables, et les éloges que je lui prodiguai lui attirèrent, de la part du roi et des principaux officiers, des distinctions flatteuses. Plus je faisais pour lui, plus je m'y attachais, et plus je croyais lui devoir.

Il voulut m'accompagner en Flandre, où le roi m'envoya pour négocier avec quelques sei-

gneurs qui lui étaient attachés. Comme la négociation exigeait le plus grand secret, le roi m'ordonna de n'y paraître que sous un faux nom, et en simple voyageur. J'allai à Lille, où je devais trouver ceux avec qui j'avais à traiter. C'est là où je vis mademoiselle de Magnelais et madame sa mère, qui étaient allées dans leurs terres.

Je ne parus chez elles que sous le nom du chevalier de Benauges, que j'avais pris, et j'y fus beaucoup mieux reçu par mademoiselle de Magnelais, que ne devait l'être un homme de la condition dont je paraissais. Je crus que je lui plaisais, et je fus flatté de ne devoir cet avantage qu'à mes seules qualités personnelles : je m'attachai d'abord bien plus à elle par amour-propre que par amour ; mais je vins insensiblement à l'aimer, et j'aurais cru ne pouvoir aimer mieux, si ce que je sens pour vous ne m'avait fait connaître toute la sensibilité de mon cœur.

Comme mon déguisement était le secret du roi, je ne le dis point à mademoiselle de Magnelais ; je me faisais encore un plaisir de celui qu'elle aurait, quand je lui serais connu, de trouver dans le marquis de La Valette un amant plus digne d'elle que le chevalier de Benauges.

Mon séjour à Lille fut de trois mois : j'eus la satisfaction d'apprendre en partant que made-

moiselle de Magnelais viendrait bientôt à Paris. Elle m'avait permis de mettre Bellomont dans notre confidence ; et, lorsqu'il naissait entre nous quelque petit différent, c'était toujours lui qui rétablissait la paix.

Quelques jours après mon retour, mademoiselle de Magnelais fut présentée à la reine : j'étais dans la chambre de cette princesse, et je jouis du trouble et de la joie de mademoiselle de Magnelais, quand elle m'eut reconnu. J'allai chez elle ; et, quoique j'eusse à essuyer quelques reproches du mystère que je lui avais fait, elle était si contente de trouver que le chevalier de Benauges était le marquis de La Valette, que je n'eus pas de peine à obtenir mon pardon.

Je lui rendais tous les soins que la bienséance me permettait. La douceur de notre commerce était quelquefois troublée par ses jalousies : je ne voyais point de femme dont elle ne prit ombrage, et elle me réduisait presque au point de n'oser parler à aucune : j'étais quelquefois prêt à me révolter ; mais la persuasion que j'étais aimé me ramenait bien vite à la soumission.

Quand ma conduite ne donnait lieu à aucun reproche, j'en avais d'une autre espèce à essuyer. On se plaignait que je n'étais pas jaloux. Vous voulez bien me laisser penser, lui disais-je, mademoiselle, que j'ai le bonheur de vous plaire :

puis-je être jaloux sans vous offenser, et me le pardonneriez-vous? Je ne sais si je vous le pardonnerais, me répondit-elle; mais je sais bien que j'en serais plus sûre que vous m'aimez.

Ce sentiment me paraissait bizarre; je m'en plaignais à Bellomont : il justifiait mademoiselle de Magnelais, et m'obligeait à lui rendre grâce d'une délicatesse que je n'entendais point. Cependant mon attachement pour elle fit du bruit : le duc d'Épernon, qui souhaitait de me marier, m'en parla, et ne trouva en moi nulle résistance. Le mariage fut bientôt arrêté entre M. le duc d'Hallwin et lui; mais quelques raisons particulières les obligèrent à le différer.

Cependant, comme les paroles étaient données, j'eus beaucoup plus de liberté de voir mademoiselle de Magnelais : je passais les journées chez elle, et j'avais lieu d'être content de la façon dont elle vivait avec moi. Un jour que j'étais entré dans son appartement pour l'attendre, j'entendis qu'elle montait l'escalier avec quelqu'un que je crus être un homme. Le plaisir de faire une plaisanterie sur le défaut de jalousie qu'elle me reprochait si souvent, me fit naître l'envie de me cacher. Je me coulai dans la ruelle du lit, qui était disposé de manière que je ne pouvais être aperçu.

Vous avez tort, disait mademoiselle de Magne-

lais à l'homme qui était avec elle, que je ne pouvais voir; bien loin de me faire des reproches, vous me devez des remercîmens : il est vrai que je suis ambitieuse; mais c'est bien moins par ambition que je l'épouse, que pour m'assurer le plaisir de vous voir. Pourquoi, répondit celui à qui elle parlait, que je reconnus pour Bellomont, lui faire croire que vous l'aimez? pourquoi tous ces reproches de ce qu'il n'est pas jaloux?

Je vous avoue, répliqua-t-elle, que la vanité que je trouvais à en être aimée m'avait d'abord donné du goût pour lui : votre amour ne m'avait pas encore fait connaître le prix de mon cœur; je croyais presque le lui devoir. Laissons-lui penser qu'il est aimé; cette opinion écartera ses soupçons, et, en lui reprochant sa confiance, je l'augmente encore.

Les premiers mots de cette conversation me causèrent tant de surprise, qu'elle aurait seule suffi pour arrêter les effets de ma colère; mais tous les sentimens dont j'étais agité firent bientôt place au mépris et à l'indignation, qui prenaient dans mon cœur celle de l'amour et de l'amitié : je ne fus pas même honteux d'avoir été trompé; tout honnête homme aurait pu l'être, et cela me suffisait.

Mademoiselle de Magnelais et Bellomont di-

rent encore plusieurs choses qui me firent comprendre que leur intelligence avait commencé presque aussitôt que j'avais cru être aimé. Ils se séparèrent dans la crainte que je ne vinsse; car, quelque sûr que l'on fût de moi, on voulait pourtant me ménager. Mademoiselle de Magnelais passa dans l'appartement de madame sa mère, et me laissa la liberté de sortir.

J'allai m'enfermer chez moi pour réfléchir sur le parti que j'avais à prendre : je pouvais perdre d'honneur mademoiselle de Magnelais ; mais n'était-ce pas la punir d'une manière trop cruelle, d'une légèreté dont il ne m'était arrivé aucun mal? et pouvais-je employer contre elle des armes qu'elle n'aurait pu en pareil cas employer contre moi? Pour Bellomont, il me trahissait, mais il m'avait sauvé la vie : il m'était plus aisé de pardonner l'injure, que de manquer à la reconnaissance.

Pour ne pas priver le chevalier d'une protection aussi nécessaire pour lui que celle de M. d'Épernon, je me déterminai à lui cacher ce que le hasard m'avait fait découvrir. A l'égard de mon mariage, j'avais le temps pour moi. Il ne me restait qu'à prendre des mesures pour éviter de voir mademoiselle de Magnelais : elle m'était devenue, dès ce moment-là, si indifférente, que je n'avais pas même besoin de lui

faire des reproches. Je projetais un voyage à la campagne, quand j'appris que mademoiselle de Magnelais y était allée elle-même.

J'eus l'honneur, mademoiselle, de vous voir à peu près dans ce temps-là, et dès ce moment je n'imaginai plus qu'on pût me proposer mademoiselle de Magnelais. Cette jalousie qu'elle m'avait demandée, et que je ne connaissais point, je la connus alors : tout ce qui vous environnait me faisait ombrage; tout me paraissait plus capable que moi de vous plaire, et aucun ne me semblait digne de vous.

Je craignis cependant le comte de Blanchefort un peu plus que les autres : moi, qui jusque-là n'avais fait aucun cas des louanges de la multitude, je me sentis affligé de celles que cette multitude donnait à mon rival. Il pouvait aussi vous offrir sa main, et moi je ne pouvais, pendant la vie du duc d'Épernon, vous proposer qu'un mariage secret, à quoi mon respect ne pouvait consentir ; ce fut ce qui me retint le jour que j'osai vous parler du comte de Blanchefort. Quelle joie, mademoiselle, répandites-vous dans mon cœur! je crus voir que vous étiez touchée de l'excès de ma passion.

Cependant, le voyage de mademoiselle de Magnelais, qui me laissait respirer, n'avait été entrepris que pour me jeter dans de nouvelles pei-

nes. Elle avait déterminé le duc d'Hallwin à ne plus différer notre mariage, et, à leur retour, le duc d'Épernon et lui en marquèrent le jour.

Mon refus m'attira la disgrâce de mon père. Je ne lui en donnai point de raisons : celles que la conduite de mademoiselle de Magnelais me fournissait n'auraient point été crues, et d'ailleurs, depuis que je vous avais vue, mademoiselle, je sentais que ce n'était pas le plus grand obstacle à notre mariage; mais je crus aussi qu'il fallait, surtout dans les premiers momens, lui cacher mon attachement pour vous.

Je ne pus cependant me refuser le plaisir de vous voir le lendemain. J'étais plein de la joie de me voir libre : je voulais vous la montrer; je me flattais que vous en démêleriez le motif; mais cette joie ne dura guère : vos regards et le ton dont vous me parlâtes me glacèrent de crainte. Oserai-je cependant vous l'avouer? me pardonnerez-vous de l'avoir pensé? Ce que vous me dîtes de mademoiselle de Magnelais me donna lieu de me flatter qu'elle avait part au mauvais traitement que je recevais.

Cette idée me donna un peu de tranquillité, et je pris dès lors la résolution de ne vous rien cacher de ce qui s'était passé entre elle et moi. Je retournai dans cette intention chez madame de Polignac; j'appris d'elle-même, mademoi-

selle, que vous étiez retournée à l'abbaye du Paraclet ; je fis dessein d'y aller, et j'avais tout disposé pour cela.

Je reçus, la surveille de mon départ, un billet de Bellomont : il me priait de me trouver le lendemain matin à un endroit d'un faubourg de Paris, assez écarté. Je ne suis pas naturellement porté à la méfiance ; j'eusse voulu d'ailleurs le trouver moins coupable. Je me figurai qu'il avait dessein de m'avouer ce qui s'était passé, et de concerter avec moi les moyens d'épouser mademoiselle de Magnelais.

La conversation commença par les protestations de son attachement pour moi. Après le début, qui me confirmait encore dans mon idée : Comment est-il possible, me dit-il, que vous puissiez faire le malheur d'une fille dont vous êtes si tendrement aimé? J'ai été encore hier témoin de ses larmes : c'est par son ordre que je vous parle; elle est instruite de votre amour pour mademoiselle d'Essei. Permettez-moi, mademoiselle, ajouta le marquis de La Valette, de vous taire ce qu'il eut l'audace d'ajouter.

Peut-être n'aurais-je encore payé tant d'artifice et de mauvaise foi que par le plus profond mépris; mais je ne fus plus maître de mon indignation, quand il osa manquer au respect qui vous est dû de toute la terre. Taisez-vous, lui

dis-je avec un ton de fureur, ou je vous ferai repentir de votre insolence. Vous et mademoiselle de Magnelais êtes dignes l'un de l'autre; et je vous aurais puni de toutes vos trahisons, si le mépris ne vous avait sauvé de ma vengeance.

A qui parles-tu donc? répliqua Bellomont. As-tu oublié que tu me dois la vie? Mais tu ne jouiras plus d'un bienfait dont tu abuses; il vint en même temps sur moi, et, avant que je me fusse mis en défense, il me porta deux coups d'épée: je tirai la mienne, et, comme il voulait redoubler, je le blessai à la hanche en me défendant; il tomba, je fus sur lui, et, après l'avoir désarmé: Je te donne la vie, lui dis-je, et me voilà délivré de la honte de devoir quelque chose au plus lâche de tous les hommes.

Cependant mon sang coulait en abondance, et j'allais tomber moi-même, et être exposé à la rage de ce méchant, dont la blessure était légère, quand des paysans, qui venaient à la ville, arrivèrent dans le lieu où nous étions. Mes habits, qui étaient magnifiques, les firent d'abord venir à moi. Je me fis porter dans la plus prochaine maison, qui se trouva, par hasard, appartenir à un homme qui nous était attaché : je le chargeai d'aller avertir le comte de Ligny, avec qui j'étais lié d'amitié depuis notre première enfance. Les chirurgiens, qui avaient

d'abord annoncé que ma vie était dans le plus grand péril, commencèrent, quelques jours après, à concevoir de l'espérance.

A mesure que l'extrême danger diminuait, mes inquiétudes augmentaient. La discrétion que j'avais toujours reconnue dans le comte de Ligny, et le besoin de m'ouvrir à quelqu'un, m'obligèrent à lui parler. Nous convînmes qu'il enverrait au Paraclet un homme à lui, qui devait tâcher de vous parler : j'eusse bien voulu vous écrire; mais je n'en avais ni la force, ni même la hardiesse.

Celui qui avait été chargé d'aller au Paraclet, nous rapporta que vous n'y étiez plus, que vous étiez chez madame de Polignac, où il avait vainement tenté de vous parler. Ces nouvelles me jetèrent presque dans le désespoir. Comment se flatter que les faibles bontés que vous m'aviez marquées tiendraient contre des torts assez apparens et contre les soins de mon rival?

Le comte de Ligny tâchait en vain de me consoler; il était lui-même obligé de convenir que mes craintes étaient légitimes. Je voulais, tout faible que j'étais, aller moi-même chez madame de Polignac; mais les efforts que je voulais faire retardaient encore ma guérison; et, pour achever de m'accabler, le duc d'Épernon tomba malade dans le même temps, et

mourut sans avoir voulu m'accorder le pardon que je lui fis demander. Les calomnies de Belmont avaient achevé de l'irriter contre moi : il avait eu l'audace de lui dire que je l'avais attaqué le premier, et que je ne m'étais porté à cette violence que parce qu'il avait voulu me représenter mes devoirs.

Cette imposture exigeait de moi que je le visse encore l'épée à la main : j'attendais avec impatience que mes forces me le permissent, quand un intérêt plus pressant m'a fait différer ma vengeance. Le comte de Ligny entra, il y a trois jours, dans ma chambre, avec un air de joie dont je fus étonné : Réjouissez-vous, me dit-il, le comte de Blanchefort, ce rival si redoutable, vient de faire part au roi de son mariage avec la sœur du connétable.

Mademoiselle d'Essei avait écouté jusque-là le marquis de La Valette avec un saisissement de douleur, qu'elle avait eu peine à cacher; mais elle n'en fut plus la maîtresse.

Quoi! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, le comte de Blanchefort est marié! Ces paroles furent les seules qu'elle put prononcer : elle tomba en faiblesse. Le marquis de La Valette n'était guère dans un état différent : la vue de mademoiselle d'Essei mourante, et mourante pour son rival, lui faisait sentir tout

ce que l'amour et la jalousie peuvent faire éprouver de plus cruel. Il fut quelques momens immobile sur son siége; enfin l'amour fut le plus fort; il prit mademoiselle d'Essei entre ses bras pour tâcher de la faire revenir.

Dans le même temps qu'il appelait du secours, madame du Paraclet, étonnée de ne point voir mademoiselle d'Essei, venait la chercher : sa surprise fut extrême de la trouver évanouie dans les bras d'un homme qu'elle ne connaissait point; mais le plus pressé était de la faire revenir. Son évanouissement fut très-long; elle ouvrit enfin les yeux, et, les portant sur tout ce qui l'environnait, elle vit le marquis de La Valette à ses pieds, qui lui tenait une main qu'il mouillait de ses larmes. La crainte de la perdre avait étouffé la jalousie : il eût consenti dans ce moment au bonheur du comte de Blanchefort.

Laissez-moi, marquis, lui dit-elle en retirant sa main; votre amour et votre douleur achèvent de me faire mourir. Que je vous laisse, mademoiselle! s'écria-t-il; vous le voulez en vain : il faut que je meure à vos pieds, du désespoir de n'avoir pu vous toucher, et de vous trouver sensible pour un autre. Comment a-t-il touché votre cœur? Quelle marque d'amour vous a-t-il donnée? Par quel endroit a-t-il mérité de m'être préféré? Je suis donc destiné à être trahi

ou méprisé! Hélas! je venais mettre ma fortune à vos pieds, et c'est de mon rival que vous voulez tenir ce que mon amour voulait vous donner !

Les larmes et les sanglots de mademoiselle d'Essei l'empêchèrent long-temps de répondre ; enfin, prenant tout d'un coup son parti : Je vais vous montrer, lui dit-elle, que je suis encore plus malheureuse et plus à plaindre que vous. Le comte de Blanchefort est mon mari ; la raison, et peut-être encore plus le dépit dont j'étais animée contre vous, m'ont déterminée à lui donner la main ; et, dans le temps que son honneur et le mien demandent la déclaration de notre mariage, j'apprends qu'il est engagé avec une autre. Vous voyez, par l'aveu que je vous fais, que je suis, du moins, digne de votre pitié ; et j'ose encore vous dire, ajouta-t-elle en répandant de nouveau des larmes, que, si le fond de mon cœur vous était connu, je le serais de votre estime.

Oui, madame, répliqua le marquis de La Valette : il ne m'est plus permis de vous parler de mon amour ; mais je vais, du moins, vous prouver mon estime, en vous vengeant de l'indigne comte de Blanchefort. Vous m'estimez, répondit mademoiselle d'Essei, et vous me proposez de me venger d'un homme à qui j'ai donné ma foi ! Ah ! mademoiselle, dit le marquis de

La Valette, avec une extrême douleur, vous l'aimez! l'amour seul peut retenir une vengeance aussi légitime que la vôtre.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua-t-elle, et peut-être vous l'ai-je trop dit; la raison seule et les conseils de madame de Polignac m'avaient déterminée; mais la trahison du comte de Blanchefort ne m'affranchit pas de mes devoirs; il sera père de cette misérable créature, dont je serai la mère; et pourrais-je ne pas respecter ses jours, et pourrais-je aussi me résoudre à exposer les vôtres? Adieu, monsieur, lui dit-elle encore; le ciel sera peut-être touché de mon innocence et de mon malheur; c'est à lui de me venger, si je dois l'être: mais ne me voyez plus, et laissez-moi jouir de l'avantage de n'avoir à pleurer que mes malheurs, et non pas à rougir de mes faiblesses.

M. de La Valette, que l'admiration et la pitié la plus tendre attachaient encore plus fortement à mademoiselle d'Essei, ne s'en sépara qu'avec la plus sensible douleur. Ce qu'il m'en coûte pour vous obéir, lui dit-il en la quittant, mérite du moins que vous daigniez vous souvenir que le pouvoir que vous avez sur moi est sans bornes.

Elle n'en était que trop persuadée pour son repos. Je suis la seule au monde, disait-elle à

madame du Paraclet, pour qui la fidélité d'un homme tel que le marquis de La Valette soit un nouveau malheur; tous mes sentimens sont contraints, ajoutait-elle, je n'ose ni me permettre de haïr, ni me permettre d'aimer.

Elle resta dans cette maison aussi long-temps qu'il fallait pour cacher son malheureux état. Elle écrivit encore à M. de Blanchefort; elle lui manda la naissance d'un garçon dont elle était accouchée; toutes ses répugnances cédèrent à ce que l'intérêt de cet enfant demandait d'elle; rien ne fut oublié dans cette lettre pour exciter la pitié de M. de Blanchefort; et tout fut inutile. Non-seulement il ne lui fit aucune réponse, il ne daigna pas même s'informer où elle était.

Mademoiselle d'Essei, quoique ce procédé l'accablât de la plus vive douleur, ne laissa pas de soutenir le personnage de suppliante pendant près de six mois que son fils vécut; mais, dès qu'elle l'eût perdu, elle écrivit à M. de Blanchefort sur un ton bien différent. Voici ce que contenait cette lettre.

« La mort de mon fils rompt tous les liens » qui m'attachaient à vous; je n'ai rien oublié » pour lui sauver la honte que vous avez atta- » chée à sa naissance. Voilà le motif des dé- » marches que j'ai faites, et que j'ai faites si

» inutilement. Je souhaite que le repentir fasse » naître en vous la vertu, dont vous savez si » bien affecter les dehors, tandis que le fond » de votre cœur cache des vices si odieux. »

Après avoir écrit cette lettre, mademoiselle d'Essei se crut libre, et elle se disposa à prendre le voile dans l'abbaye du Paraclet. A peine y avait-il deux mois qu'elle était dans le noviciat, quand la femme qui l'avait autrefois amenée dans cette maison y vint avec un homme que son air et une croix de l'ordre de Malte annonçaient pour un homme de condition.

Ils demandèrent à madame l'abbesse des nouvelles de la jeune fille appelée mademoiselle d'Essei, qu'on avait remise entre ses mains il y avait douze ans. Elle est dans cette maison, répondit l'abbesse, et l'intention de ses parens a été remplie, elle est religieuse. Ah! s'écria cet homme, il faut qu'elle quitte le cloitre; il faut qu'elle vienne consoler une mère de la perte d'un mari et d'un fils unique, et jouir du bien que la mort de son frère lui laisse, et qui la rend une des plus grandes et des plus riches héritières de France. Permettez, dit-il à madame du Paraclet, que je puisse la voir et lui parler; la qualité de son oncle m'en donne le droit.

On alla chercher la jeune novice; et, dès

qu'elle parut, son oncle s'empressa de lui apprendre qu'elle était fille du duc de Joyeuse; que l'envie de rendre son frère un plus grand seigneur avait engagé son père et sa mère à lui cacher sa naissance, et à la faire élever dans un cloître, où l'on voulait qu'elle se fît religieuse; mais qu'il semblait que le ciel eût pris plaisir à confondre des projets aussi injustes; que ce frère, à qui on l'avait sacrifiée, était mort; que son père ne lui avait survécu que peu de jours. J'ai été témoin de son repentir, dit M. le Bailli de Joyeuse, et je suis dépositaire de ses dernières volontés. Venez, continua-t-il en s'adressant à sa nièce, prendre possession des grands biens dont vous êtes la seule héritière. Oubliez, s'il vous est possible, l'inhumanité qu'on a exercée envers vous, et à laquelle je me serais opposé de toute ma force, si j'en avais eu le moindre soupçon.

Ce que vous m'apprenez, monsieur, dit mademoiselle de Joyeuse, ne changera en moi que mon nom: rien ne saurait m'obliger à rompre les engagemens que j'ai pris. Vous n'avez point encore d'engagement, reprit M. le Bailli, puisque vous n'avez pas prononcé vos vœux. Les vœux, répliqua mademoiselle de Joyeuse, m'engageraient avec les autres; mais le voile que je porte, suffit pour m'engager avec moi-même.

Les raisons et les prières de M. le Bailli ne purent ébranler la résolution de mademoiselle de Joyeuse. Sans se plaindre de sa mère, elle représentait avec douceur, et cependant avec force, que la manière dont elle avait été traitée la dispensait de l'exacte obéissance. Madame du Paraclet, à qui M. le Bailli eut recours, était trop instruite des malheurs de mademoiselle de Joyeuse et de sa façon de penser, pour laisser quelque espérance à M. le Bailli. Après quelques jours de séjour au Paraclet, pendant lesquels mademoiselle de Joyeuse prit connaissance des biens dont elle avait à disposer, le Bailli partit pour aller annoncer à madame de Joyeuse la résolution de sa fille, et l'impossibilité de la faire changer.

Cependant la lettre qu'elle avait écrite au comte de Blanchefort avait non-seulement fait naître son repentir, mais lui avait redonné tout son amour. Il avait cru jusque-là qu'elle reviendrait à lui dès qu'il le voudrait. La certitude, au contraire, d'être haï, méprisé, les reproches qu'il se faisait d'avoir perdu, par sa faute, un bien dont il connaissait alors tout le prix, lui faisaient presque perdre la raison. Son mariage avec la sœur du connétable n'avait pas eu lieu : rien ne l'empêchait d'aller confirmer ses engagemens avec mademoiselle d'Essei :

il se flattait quelquefois que les mêmes raisons qui les lui avaient fait accepter les lui feraient accepter encore, et qu'elle ne résisterait point à la fortune et au rang qu'il pouvait lui donner.

Il partit pour le Paraclet, dans la résolution de mettre tout en usage, jusqu'à la violence même, pour se ressaisir d'un bien sur lequel il croyait que la vivacité de son amour lui avait rendu ses droits. Quel nouveau sujet de désespoir, quand il sut la véritable condition de mademoiselle d'Essei, et l'engagement qu'elle avait pris! Sa douleur était si forte et si véritable, que madame du Paraclet, qui lui avait annoncé des nouvelles si accablantes, ne put lui refuser quelque pitié, et ne put se défendre de parler à mademoiselle de Joyeuse. Obtenez de grâce, lui disait-il, qu'elle daigne m'entendre : sa vertu lui parlera pour moi : elle se ressouviendra de nos engagemens : elle ne voudra point m'exposer et s'exposer elle-même aux effets de mon désespoir.

La perfidie du comte de Blanchefort, répondit mademoiselle de Joyeuse quand madame du Paraclet voulut s'acquitter de sa commission, m'a affranchie de ces engagemens qu'il ose réclamer : je ne crains point les effets de son désespoir : qu'il rende, s'il en a la hardiesse, mon aventure publique : ma honte sera ense-

velie dans cette maison, et j'aurai moins de peine à la soutenir que je n'en aurais de voir et d'entendre un homme pour qui j'ai la plus juste indignation et le plus profond mépris.

Ces premiers refus ne rebutèrent point M. de Blanchefort : il mit tout en usage pour parler à mademoiselle de Joyeuse; et, n'ayant pu y réussir, il attendit, caché dans une maison du bourg, le temps où elle devait prendre les derniers engagemens, résolu d'y mettre obstacle; mais, lorsqu'elle parut avec le voile qui la couvrait; qu'il aperçut le drap mortuaire sous lequel elle devait être mise; qu'il se représenta que c'était lui, que c'étaient ses perfidies qui l'avaient contrainte à s'ensevelir dans un cloître; que cet état, peut-être si contraire à son inclination, lui avait paru plus doux que de vivre avec lui, il se sentit pénétré d'une douleur si vive, et fut si peu maître de la cacher, qu'on l'obligea de sortir de l'église.

M. le vicomte de Polignac, neveu de madame l'abbesse, qui était présent, le mena dans l'appartement des étrangers : son désespoir était si grand, qu'il fallut le sauver de sa propre fureur. Enfin, après bien de la peine, il obéit à l'ordre de partir qu'on lui donna de la part de mademoiselle de Joyeuse, et se retira dans une de ses terres, occupé uniquement de son amour et

du bien qu'il avait perdu : une maladie de langueur termina au bout de quelques mois sa vie et ses peines.

Cependant la scène qui s'était passée dans l'église, si nouvelle pour les religieuses, excita leurs murmures : les plus accréditées représentèrent à madame du Paraclet qu'un éclat de cette espèce demandait que mademoiselle de Joyeuse fût examinée de nouveau, et que la profession fût différée. Il fallut se soumettre à cette condition. Le temps qu'on avait demandé pour cet examen n'était pas encore écoulé quand M. de La Valette arriva au Paraclet. Le changement de fortune et d'état de mademoiselle de Joyeuse ne lui avait pas été long-temps caché : si, par respect pour elle, il s'était soumis à l'ordre qu'elle lui avait donné de renoncer à la voir, il n'en avait pas été moins attentif et moins sensible pour elle. Quoiqu'il n'eût conservé aucune espérance, il n'avait cependant jamais envisagé l'horreur d'une séparation éternelle : cette idée se présenta à lui pour la première fois, lorsqu'il sut que mademoiselle de Joyeuse avait pris le voile.

Il courut à l'abbaye du Paraclet. Mademoiselle de Joyeuse ne put se résoudre à le traiter comme elle avait traité M. de Blanchefort : elle vint au parloir où il l'attendait. Ils furent assez long-temps sans avoir la force de parler ni l'un

ni l'autre : le marquis de La Valette, suffoqué par ses larmes et par ses sanglots, après avoir considéré mademoiselle de Joyeuse presque ensevelie dans l'habillement bizarre dont elle était revêtue, restait immobile sur la chaise où il était assis. Je n'aurais pas dû vous voir, dit enfin mademoiselle de Joyeuse. Ah! s'écria le marquis, que vous me vendez cher cette faveur! Je mourrai, oui, je mourrai à vos yeux si vous persistez dans cette résolution. Mes malheurs, répliqua mademoiselle de Joyeuse, ne m'ont pas laissé le choix de ma destinée; il faut vivre dans la solitude, puisque je ne saurais plus me montrer dans le monde avec honneur. Eh! pourquoi, dit M. de La Valette, vous faire cette cruelle maxime? pourquoi vous punir de ce que le comte de Blanchefort est le plus scélérat des hommes? Il n'en coûte guère, répliqua mademoiselle de Joyeuse, de quitter le monde quand on ne peut y vivre avec ce qui nous l'aurait fait aimer.

Que me faites-vous envisager? s'écria le marquis de La Valette. Serais-je en même temps le plus heureux et le plus malheureux des hommes? Non, poursuivit-il en la regardant de la manière la plus tendre, je ne renoncerai point à des prétentions que votre cœur semble ne pas dédaigner. J'avoue, répliqua mademoiselle de

Joyeuse, que, si je l'avais écouté, il n'eût parlé que pour vous. Il faut vous avouer plus, ajouta-t-elle; ce fut pour me venger de vous, dont je croyais avoir été trompée, que je me précipitai dans l'abîme des malheurs où je suis tombée. Accordez-moi donc, interrompit le marquis de La Valette, la gloire de les réparer. C'est assez pour moi, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que vous ayez pu en concevoir l'idée; mais j'en serais bien indigne si j'étais capable de m'y prêter. Quand ma funeste aventure serait ignorée de toute la terre, quand j'aurais une certitude entière que vous l'ignoreriez toujours, il me suffirait de la savoir, il me suffirait de la nécessité où je serais de vous cacher quelque chose, pour empoisonner le repos de ma vie.

Ah! dit le marquis de La Valette avec beaucoup de douleur, je me suis flatté trop légèrement, et vous-même vous vous êtes trompée; vous avez cru me vouloir quelque bien, seulement parce que je ne vous suis pas aussi odieux que M. de Blanchefort. Il serait à souhaiter pour mon repos, reprit-elle, que je fusse telle que vous le pensez : croyez cependant que l'oubli des injures que j'ai reçues n'est pas le seul sacrifice que j'aie à faire à Dieu en me donnant à lui. Il faut, ajouta-t-elle, finir une conversation trop difficile à soutenir pour l'un et pour

l'autre. Adieu, monsieur, je vais faire des vœux au ciel pour votre bonheur; souvenez-vous quelquefois à quoi j'eusse borné le mien.

Elle sortit en prononçant ces paroles, et laissa le marquis de La Valette dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter. Madame du Paraclet, que mademoiselle de Joyeuse en avait priée, vint pour remettre quelque calme dans son esprit. Il ne fut de long-temps en état de lui répondre; ses actions, ses discours se ressentaient du trouble de son âme; il voulait voir mademoiselle de Joyeuse, il voulait lui parler encore une fois : Je ne lui demande, disait-il, que quelque délai; je me soumettrai ensuite à tout ce qu'elle voudra m'ordonner.

La sensibilité que mademoiselle de Joyeuse s'était trouvée pour M. de La Valette la pressait, au contraire, de se donner à elle-même des armes contre sa propre faiblesse : De grâce, dit-elle à madame du Paraclet, obtenez du marquis qu'il me laisse travailler à l'oublier; obligez-le de s'éloigner : ce qu'il m'en coûte, ajouta-t-elle, pour le vouloir, ne le dédommage que trop.

M. de La Valette ne pouvait se résoudre à ce départ auquel on le condamnait; mais madame du Paraclet lui représenta avec tant de force la peine qu'il faisait à mademoiselle de Joyeuse, et

l'inutilité de sa résistance, qu'il se vit contraint d'obéir. Toujours occupé de son amour et de ses regrets, il passa deux années dans une de ses terres, et ne retourna à la cour que lorsque la nécessité de remplir les fonctions de sa charge l'y obligea.

Mademoiselle de Joyeuse qui, en prononçant ses vœux, avait pris le nom d'Eugénie, eut peu de temps après la douleur sensible de perdre madame l'abbesse du Paraclet. Il ne lui fut plus possible, après cette perte, de rester dans un lieu où tout la lui rappelait : elle obtint de venir à Paris dans l'abbaye de Saint-Antoine. Les arrangemens qu'elle avait pris en disposant de son bien, la mirent en état d'y être reçue avec empressement.

M. le marquis de La Valette, après son retour à la cour, apprit qu'elle y était, et lui fit demander la permission de la voir. Soit effectivement que le temps, l'absence, et la perte de toute espérance, eussent produit sur lui leur effet ordinaire, ou qu'il eût la force de se contraindre, il ne montra à Eugénie que les sentimens qu'elle pouvait recevoir. Le commerce qui s'établit dès lors entre eux leur a fait goûter à l'un et à l'autre les charmes de la plus tendre et de la plus solide amitié. Eugénie a voulu en vain le déterminer à se marier; il lui

a toujours répondu qu'il voulait se garder tout entier pour l'amitié.

Vous voyez, me dit Eugénie, quand elle eut achevé de me conter son histoire, que, si les malheurs que l'on a éprouvés dans le monde étaient une sûreté pour trouver de la tranquillité et du repos dans la retraite, personne n'avait plus de droit de l'espérer que moi : j'avoue cependant, à la honte de ma raison, qu'elle m'a souvent mal servie, et que mes regards se sont plus d'une fois tournés vers ce monde, où j'avais éprouvé tant de différentes peines.

Puisque mes aventures, dis-je, ne sont pas ignorées, le mariage ne saurait être pour moi qu'une source de peines. Eugénie me répondit que le président l'avait prévenue sur cet article; qu'il ne demandait de ma part qu'une entière sincérité : la vérité est auprès de lui presque de niveau avec l'innocence; d'ailleurs vous n'avez rien à avouer qui blesse l'honneur.

Je n'étais pas aussi persuadée qu'elle de l'indulgence du président d'Hacqueville : je ne pouvais croire qu'il voulût d'une femme qui avait poussé aussi loin le mépris de toute sorte de bienséance : je me flattais que l'aveu que j'en ferais le dégoûterait de m'épouser, et que, sans qu'il y eût de ma faute, ce mariage, dont je ne

pouvais m'empêcher de sentir les avantages, et pour lequel j'avais cependant tant de répugnance, se trouverait rompu.

Il fallait ne guère connaître le cœur humain pour concevoir une pareille pensée. Les malheurs, les trahisons qu'une jolie femme a éprouvés ne la rendent que plus intéressante : les miens d'ailleurs n'étaient qu'une suite de ma bonne foi; et, en peignant mon cœur si tendre, si sensible, je ne fis qu'augmenter le désir de s'en faire aimer, et j'en fis naître l'espérance. Le président d'Hacqueville m'écoutait avec une attention où il était aisé de démêler le plus tendre intérêt; et, lorsque je voulais donner à mes folies leur véritable nom, il me les justifiait à moi-même : toute autre aurait fait ce que j'avais fait, se serait conduite comme moi : il faisait plus que de me le dire, il le pensait.

J'eus avec lui plusieurs conversations de cette espèce, qui durent le convaincre de ma franchise. Je fus convaincue aussi que j'étais aimée comme je pouvais désirer de l'être. Mon esprit était persuadé; mais il s'en fallait beaucoup que mon cœur fût touché. Eugénie et le commandeur de Piennes ne cessaient de me dire qu'il suffisait, quand on était honnête personne, d'estimer un mari; mais, sans le dépit et la ja-

lousie dont j'étais animée, leurs raisons eussent été sans succès.

Un homme de confiance, que j'avais envoyé à Francfort il y avait déjà quelque temps, revint alors : j'appris de lui que la femme de Barbasan était allée le joindre ; qu'elle avait amené avec elle l'enfant dont elle était accouchée, et qu'il n'avait pas été possible de découvrir le lieu où ils s'étaient retirés.

Cette attention de se cacher ne pouvait regarder que moi. Je crus qu'on craignait de ma part quelque trait de passion pareil à mon voyage de Francfort. Je voulais ôter à mon ingrat une crainte si humiliante : je voulais, quelque prix qu'il pût m'en coûter, le convaincre qu'il n'était plus aimé : je me figurais encore qu'il sentirait ma perte dès qu'elle deviendrait irréparable. Voilà ce qui me déroba la vue du précipice où j'allais me jeter, et ce qui m'arracha le consentement qu'on me demandait.

Mon courage se soutint assez bien pendant le peu de jours qui précédèrent mon mariage. Si je n'étais pas gaie, je ne montrais du moins aucune apparence de chagrin. M. d'Hacqueville était comblé de joie, et me peignait sa reconnaissance de façon à augmenter celle que je lui devais.

Mais quel changement produisit en moi ce

oui terrible, ce *oui* qui me séparait pour jamais de ce que j'aimais! Que devins-je, grand Dieu! quand je me vis dans ce lit que mon mari allait partager avec moi! Toutes mes idées furent bouleversées. Je me trouvais seule coupable; je trahissais Barbasan; si je l'avais bien aimé, aurais-je dû m'autoriser de son exemple? Il pouvait revenir à moi : je m'ôtais le plaisir de lui pardonner; je m'ôtais du moins celui de penser à lui, de l'aimer sans crime. Étais-je digne de la tendresse de M. d'Hacqueville? N'était-ce pas le tromper que de l'avoir épousé, le cœur rempli de passion pour un autre?

Après avoir renvoyé tous ceux qui étaient dans la chambre, il me demanda la permission de se mettre au lit. Mes larmes et mes sanglots furent ma première réponse. L'état où vous me voyez, lui dis-je enfin, ne vous apprend que trop ce qui se passe dans mon cœur. Ayez compassion de ma malheureuse faiblesse; n'exigez point ce que je n'accorderais qu'au devoir : laissez à mon cœur le temps de revenir de ses égaremens : je suis trop pleine d'estime et d'amitié pour vous, pour n'en pas triompher.

Que me demandez-vous, madame? s'écria mon mari. Comprenez-vous le supplice auquel vous me condamnez? Il se tut après ce peu de mots : nous restâmes tous deux dans un morne

silence. Je l'interrompis après quelques momens pour lui demander pardon. C'est à moi, madame, me dit-il, à vous le demander : je vous ai forcée par mes importunités à vous faire à vous-même la contrainte la plus affreuse. J'en suis bien puni. Ne craignez rien de ma part ; je ne serai du moins jamais votre tyran. Je vous prie seulement, ajouta-t-il en se levant pour passer dans un cabinet, et je vous en prie, pour votre intérêt plus que pour le mien, de dérober à tout le monde la connaissance de ce qui vient de se passer entre nous. Cette précaution n'était pas nécessaire ; ma conduite me paraissait à moi-même si blâmable que je n'étais nullement tentée d'en parler.

Je passai la nuit à me repentir et à m'applaudir de ce que je venais de faire. Je connaissais mon injustice ; je me la reprochais ; mais je ne pouvais m'empêcher de sentir une secrète joie d'avoir donné au comte de Barbasan une marque d'amour que j'eusse pourtant été désespérée qu'il eût pu savoir.

M. d'Hacqueville sortit de ma chambre sur le matin, et me dit seulement qu'il me conseillait de feindre d'être malade, pour lui donner un prétexte de reprendre son appartement. Cette feinte indisposition nous exposa à beaucoup de plaisanteries. Enfin, après quelques jours, nous

fûmes traités comme de vieux mariés, et l'on ne prit plus garde à nous.

A l'exception d'un seul point, je mettais tout en usage pour contenter M. d'Hacqueville. Tous ses amis devinrent bientôt les miens : je me conformais à tous ses goûts; mes soins et mes attentions ne se démentaient pas un moment; mais nos tête-à-tête étaient difficiles à soutenir; nous trouvions à peine quelques mots à nous dire. M. d'Hacqueville me regardait, soupirait et baissait les yeux; il commençait souvent des discours qu'il n'osait achever; il me serrait les mains, il me les baisait; il m'embrassait, quand nous nous séparions, avec une tendresse qui me disait ce qu'il n'osait me dire.

Je sentais qu'il n'était point heureux, et j'en avais honte; je me reprochais sans cesse de faire le malheur de quelqu'un qui n'était occupé que de faire mon bonheur. Et quel obstacle encore s'opposait à mes devoirs! une passion folle, dont mon amour-propre seul aurait dû triompher. La tristesse où M. d'Hacqueville était plongé, l'effort généreux qu'il faisait pour me la cacher excitaient ma pitié, et m'attendrissaient encore. L'estime, l'amitié, la reconnaissance, me composaient une sorte de sentiment qui me fit illusion; et, à force de vouloir l'aimer, je me persuadais que je l'aimais; je désirais sortir de l'état

de contrainte où nous étions l'un et l'autre. Je lui avais d'abord parlé, sans beaucoup de peine, du penchant malheureux qui m'entraînait vers Barbasan; quand je crus en avoir triomphé, je me trouvai embarrassée de le lui dire.

Nous avions passé l'automne dans une maison de campagne que mon mari, toujours occupé de me plaire, avait achetée, seulement parce que j'en avais loué la situation. Comme elle était à peu de distance de Paris, nous y avions toujours beaucoup de monde. J'en étais souvent importunée; c'était, de plus, un obstacle au dessein qui me roulait dans l'esprit, et que la mélancolie de mon mari me pressait d'exécuter.

Enfin, quelques jours avant celui où nous avions fixé notre retour à Paris, nous nous trouvâmes seuls. J'étais restée dans ma chambre, pour quelque légère indisposition; il vint m'y trouver, et s'assit au pied d'une chaise longue où j'étais couchée.

Mon Dieu! lui dis-je, que le monde est quelquefois importun! Je ne sais si vous êtes comme moi; mais j'avais besoin d'un peu de solitude. Que ferons-nous de cette solitude? me répondit M. d'Haequeville; et, tombant tout de suite à mes genoux: Je vous adore, ma chère Pauline, poursuivit-il, vous connaissez mon cœur, vous savez si je connais le prix du vôtre. Serai-je

toujours malheureux? Je baissai les yeux. Mon mari prit ma main, la baisa et la mouilla de quelques larmes. Je n'étais pas éloignée d'en répandre. Me pardonnerez-vous? lui dis-je. Mon mari ne me répondit que par les transports les plus vifs. Ses caresses n'étaient interrompues que pour me rendre de nouvelles grâces.

Après s'être mis en possession de tous ses droits, il m'en demandait encore la permission; il eût bien voulu partager mon lit, mais, comme c'était une nouveauté pour mes femmes, je ne pus m'y résoudre, et mon mari voulut bien se prêter aux précautions que j'exigeais pour cacher notre commerce. Ce mystère, qui laissait toujours à M. d'Hacqueville quelque chose à désirer, soutenait la vivacité de sa passion, et lui donnait pour moi ces attentions, ces soins, qui ne sont mis en usage que par les amans, et dont ils se dispensent même bien vite quand ils se croient aimés.

A notre retour, Eugénie, que nous voyions presque tous les jours, remarqua avec plaisir la joie et la satisfaction de M. d'Hacqueville. Je n'étais pas de même; mais je n'avais plus ce trouble et cette inquiétude dont on ne se délivre jamais entièrement quand on s'écarte de ses devoirs. Enfin, je faisais ce que je pouvais pour

me trouver heureuse, et je l'étais autant qu'on peut l'être par la raison.

Notre maison de campagne avait acquis de nouveaux charmes pour M. d'Hacqueville; il voulut y retourner dès le commencement de la belle saison. Quelques arrangemens domestiques m'obligèrent à le laisser partir seul.

Le lendemain de son départ, je reçus un billet par le curé de notre paroisse. On me priait, au nom de Dieu, de venir dans un endroit qu'on m'indiquait; on ajoutait qu'on avait des choses importantes à me dire, et qu'il n'y avait point de temps à perdre. Le curé, homme d'honneur, s'offrit de me conduire. Ce billet, et ce qu'il contenait, me donnèrent une telle émotion, que je n'eus pas l'assurance de demander à mon conducteur l'éclaircissement de cette aventure.

Dès que je fus entrée dans la chambre où il me mena, et à portée du lit, une personne qui y était couchée fit un effort pour se mettre sur son séant. Je vous demande pardon, madame, me dit-elle d'une voix faible et tremblante, d'oser paraître devant vous. Je suis cette malheureuse qui vous ai causé tant de peines; c'est moi qui vous ai séparée de ce que vous aimiez; c'est moi qui ai causé les malheurs de l'un et de l'autre; et c'est moi qui cause son éloignement et peut-être

sa mort; mais l'état où je suis vous demande grâce. Ayez pitié de moi; daignez adoucir l'amertume de mes derniers momens par un pardon généreux. J'ose plus encore, j'ose implorer votre bonté pour une misérable créature : c'est le fruit de mon crime; mais c'est l'enfant de celui que vous avez aimé, et ma mort va le laisser sans aucun secours.

Les larmes que cette femme répandait en abondance l'empêchèrent de continuer. Je suis naturellement bonne, et j'eusse été sensiblement touchée de l'état où je la voyais, si un vif sentiment de jalousie n'eût étouffé tout autre sentiment. Cet étalage de tout ce qu'elle avait fait contre moi, le pardon qu'elle me demandait, étaient une nouvelle injure; je m'en sentais humiliée.

Le bon ecclésiastique, qui n'avait garde de pénétrer ce qui se passait dans mon cœur, m'exhortait avec tout le zèle que la charité lui inspirait, d'avoir pitié et de la mère et de l'enfant. L'un et l'autre, dis-je enfin, n'ont aucun besoin de moi. Madame de Barbasan, ajoutai-je, a des titres pour demander la restitution des biens de son mari. Hélas! madame, s'écria douloureusement cette personne, je ne suis point sa femme. Vous ne l'êtes point? lui dis-je avec beaucoup de surprise. Non, madame: je vois ce qui vous

a donné lieu de le croire. Écoutez-moi un moment ; je vous dois à vous, madame, et à M. de Barbasan l'aveu de ma honte. Qu'importe ce que j'en souffrirai ; mes peines ne méritent pas d'être comptées ; elles ne sont que trop dues à mes folies.

Je suis fille du geôlier à qui le soin des prisons du Châtelet était commis. Ma mère, qui mourut en accouchant de mon frère et de moi, n'avait point laissé d'autre enfant à mon père. La ressemblance, assez ordinaire entre les jumeaux, était si parfaite entre nous, qu'il fallait, pour nous reconnaître dans notre première enfance, nous donner quelque marque particulière ; et, dans un âge plus avancé, ceux qui n'y regardaient pas de bien près y étaient encore trompés.

Une petite partie de société nous avait engagés à prendre les habits l'un de l'autre le jour que M. de Barbasan fut conduit au Châtelet. Mon père, qui me trouva la première, m'ordonna d'aller avec lui conduire le prisonnier dans la chambre qui lui était destinée. Je m'aperçus, quand nous y fûmes, qu'il y avait quelques marques de sang sur ses habits : je lui demandai, avec inquiétude, s'il n'était point blessé. Il ne l'était point, et j'en sentis de la joie. Son air noble, sa physionomie, les grâces répandues sur toute sa per-

sonne firent dès ce moment leur impression sur moi.

Quelle différence de la nuit qui suivit, avec toutes celles que j'avais passées jusque-là! J'étais dans une agitation que je prenais pour l'effet de la simple pitié! Hélas! si j'avais connu quel sentiment s'établissait dans mon cœur, peut-être aurais-je eu la force de le combattre et d'en triompher. J'obtins le lendemain de mon frère que j'irais à sa place servir le prisonnier.

Je devançai le temps où le nouveau-venu devait être interrogé, pour lui offrir mes soins: la tristesse dont il était accablé se répandait dans mon âme. Je n'ai guère passé d'heure plus agitée que celle que dura son interrogatoire: il semblait que le péril me regardait. Les témoins qui lui étaient confrontés me paraissaient mes propres ennemis. Chaque jour, chaque instant ajoutait à ma peine. J'entendais dire à mon père, que je ne cessais de questionner, que l'affaire devenait très-fâcheuse, et que les suites ne pouvaient en être que funestes.

La maladie de M. de Barbasan arrêta les procédures, sans ralentir la haine de ceux qui voulaient le perdre, et me fit éprouver une inquiétude encore plus cruelle que celle où j'étais livrée.

Je ne quittais presque point le malade: je

n'avais pas même besoin pour cela d'user de déguisement : il faisait si peu d'attention à moi, qu'à peine en étais-je aperçue. Combien de larmes le danger où je le voyais me faisait-il répandre! Ce danger augmentait encore mon attendrissement, et ma passion en prenait de nouvelles forces. Enfin, après avoir lutté plusieurs jours entre la vie et la mort, sa jeunesse et la force de son tempérament le rétablirent.

Ce fut dans ce même temps qu'on fit des propositions pour la liberté du prisonnier. L'établissement dont mon père jouissait lui paraissait préférable à une fortune plus considérable, pour laquelle il eût fallu abandonner sa patrie, et s'exposer même aux plus grands périls; mais sa tendresse pour mon frère et pour moi l'emporta : il céda à nos prières et à nos importunités, et nous le déterminâmes enfin à ce qu'on souhaitait de lui. Je n'avais point fait mystère à mon frère de ma passion; je la lui avais montrée aussi violente qu'elle était, bien sûre que l'amitié qu'il avait pour moi l'engagerait à me servir.

Je lui avais persuadé que j'étais aimée autant que j'aimais; que M. de Barbasan m'épouserait dès que nous serions en sûreté. Mon frère était chargé d'accompagner M. de Barbasan, et mon père et moi devions prendre une route différente de la leur. Au moment du départ, mon frère

consentit à me donner sa place : la chose était d'autant plus facile, que nous ne pouvions partir que la nuit, et qu'il avait été résolu entre nous que je suivrais mon père avec des habits d'homme: mon frère s'était chargé de lui apprendre, lorsqu'ils seraient en chemin, mon prétendu mariage. Je disais que, s'il en eût été instruit plus tôt, il en eût parlé à M. de Barbasan, et lui eût par-là donné lieu de soupçonner que je me méfiais de lui.

Comment vous peindre ce qui se passait dans mon cœur? Mes alarmes sur la réussite de notre entreprise, l'impatience d'en voir arriver le moment, et la joie que j'allais goûter d'être avec M. de Barbasan, de ne partager avec personne le plaisir de le servir, toutes ces différentes pensées me donnaient un trouble et une agitation peut-être plus difficiles à soutenir qu'un état purement de douleur. Le moment marqué pour notre fuite fut retardé par un accident qui faillit à me faire mourir de frayeur.

J'étais déjà dans la chambre de M. de Barbasan; je lui avais donné un habit de religieux, à la faveur duquel il pouvait sortir comme s'il fût venu de confesser quelque prisonnier malade, lorsque mon père vint nous avertir qu'il avait ordre de ne se point coucher. Cet ordre, dont nous n'imaginions pas les motifs, nous fit crain-

dre que notre dessein n'eût été découvert, et nous jeta dans le désespoir. Nous en fûmes heureusement quittes pour la peur : il ne s'agissait que d'un prisonnier qu'on devait amener cette même nuit : il arriva vers le minuit ; et son arrivée, qui occasiona plusieurs allées et venues dans la prison, servit encore à favoriser notre fuite.

Nous arrivâmes à Nancy sans aucune mauvaise rencontre, et sans que M. de Barbasan eût le moindre soupçon de mon déguisement. Après quelques heures de repos, nous remontâmes à cheval. Mon cher maître (c'était le nom que je lui donnais, et que mon cœur lui donnait encore plus que ma bouche) mourait d'impatience d'être à Mayence. L'empressement qu'il eut de demander ses lettres, avant même que nous fussions descendus de cheval, l'avidité avec laquelle il lut et relut celle que le caractère me fit juger d'une femme, tout cela me fit sentir mon malheur. Ce qui se passait dans mon cœur me donnait l'explication de ce que je voyais : M. de Barbasan aimait.

Combien de soupirs, combien de larmes cette cruelle connaissance me fit-elle verser ! La jalousie avec toutes ses horreurs vint s'emparer de moi. J'accusais M. de Barbasan d'ingratitude, presque de perfidie. Il aurait dû

deviner mes sentimens : il aurait dû deviner ce que j'étais : se serait-il mépris s'il n'avait pas été prévenu pour une autre? Pardonnez-moi, madame ; je ne pouvais m'imaginer que cette autre eût fait autant pour lui. Mon pays abandonné, mon père, mon frère, pour qui j'aurais donné ma vie dans d'autres temps, exposés aux plus grands dangers : enfin, que n'avais-je point fait! Hélas! disais-je, je m'en tenais payée par l'espérance d'être aimée. Un moindre bien m'aurait satisfait : il m'eût suffi qu'il n'eût eu pour personne les sentimens qu'il me refusait. Il me passa plusieurs fois dans la tête de me jeter à ses pieds, de répandre devant lui les larmes que je dévorais en secret; mais un reste de pudeur, que je n'avais pas encore perdu, me retint.

Les bottes qu'il portait, et qui n'étaient pas faites pour lui, l'avaient blessé si fort, que nous fûmes obligés de séjourner plusieurs jours à Mayence. Comme les nouvelles qu'il attendait n'en étaient pas retardées, M. de Barbasan se résolut à se reposer. Je fus chargée, deux jours après, d'aller à la poste chercher ses lettres. Voici, madame, où commencent mes trahisons : j'en trouvai deux ; l'une de ce caractère à qui je voulais tant de mal, et l'autre de celui d'un homme. J'ouvris d'abord la première ; ma cu-

riosité était excitée par un intérêt trop pressant pour pouvoir m'en défendre. J'en fus punie : ce que je lus ne m'apprit que trop que celle qui l'avait écrite méritait d'être aimée, et je m'en désespérais. Je n'avais point encore pris mon parti de la supprimer : celle que j'ouvris ensuite m'y détermina.

Elle était d'un homme qui paraissait votre ami aussi-bien que celui de M. de Barbasan : il l'exhortait par honneur, par reconnaissance, par amour même, de renoncer à vous : Voulez-vous, lui disait-il, en faire une fugitive? Voulez-vous qu'elle devienne la femme d'un proscrit? Soyez assez généreux pour vous laisser soupçonner de légèreté. Nous ferons valoir, madame Eugénie et moi, votre changement, et nous tâcherons d'établir la tranquillité dans le cœur de quelqu'un à qui vous devez trop pour ne pas lui rendre le repos, quelque prix qu'il puisse vous en coûter.

Cette lettre, que je lus et relus, m'affranchit de tout scrupule. Bien loin de me repentir de ce que je venais de faire, je trouvai que je rendais un très-grand service à M. de Barbasan, de travailler à le guérir d'une passion qui ne pouvait jamais être heureuse. Le plus sûr moyen était de supprimer toutes vos lettres. Je commençai par celle que je tenais; il me parut

très-important, au contraire, de lui rendre celle de cet ami, que je recachetai.

J'examinai, avec une attention inquiète, l'impression qu'elle faisait sur lui. Hélas! il ne put la lire d'un œil sec; sa douleur, son accablement, furent si extrêmes, et j'en étais si attendrie, qu'il y avait des momens où j'étais tentée de lui rendre celle que je retenais : mais ma passion, que je masquais de l'intérêt même de M. de Barbasan, m'arrêta et m'affermit dans le projet que j'avais formé. Tous les paquets qui arrivèrent furent supprimés. Je ne laissai passer que ceux de cet ami, dont les conseils étaient si conformes à mes desseins.

Le chagrin de M. de Barbasan aigrit son mal; nous fûmes obligés de séjourner à Mayence pendant plusieurs mois. Nous en partîmes enfin; mais à peine eûmes-nous fait deux journées que je me trouvai hors d'état de poursuivre le voyage. La fièvre qui me prit fut d'abord si violente, que M. de Barbasan, par humanité et par un sentiment d'amitié (car il en a eu pour moi aussi long-temps qu'il a ignoré qui j'étais), s'arrêta au bourg où nous étions, avec d'autant moins de peine que c'était le chemin des courriers.

Je fus plusieurs fois au moment d'expirer. Mes rêveries auraient découvert à M. de Bar-

basan et mon sexe et mes sentimens, s'il y avait fait attention; mais je crois qu'il les ignorerait encore, si une femme qu'on avait mise auprès de moi pour me servir ne l'en eût instruit. Les soins qu'il faisait prendre de moi firent croire à cette femme que je lui étais fort chère : elle voulut se faire un mérite de garder notre secret. M. de Barbasan ne comprenait rien aux assurances qu'elle ne cessait de lui donner de sa discrétion. Enfin, à force de questions, il l'obligea de lui parler clair. La découverte d'une chose qui me perdait d'honneur l'affligea sensiblement, et autant que s'il avait eu à se la reprocher. Il résolut, dès que je serais rétablie, de me chercher un mari, et de me mettre jusque-là dans un couvent.

A mesure que mon mal diminuait, ses visites furent plus courtes et moins fréquentes : j'en étais désespérée, et n'osais m'en plaindre d'autre façon que par la joie que je lui marquais lorsque je le voyais.

Quelques jours après que j'eus quitté la chambre, il me fit dire de passer dans la sienne : cet ordre n'avait rien qui dût m'étonner; j'en fus cependant troublée; un pressentiment m'avertissait du malheur qui me menaçait. Que devins-je, grand Dieu! lorsque après m'avoir fait asseoir, et m'avoir dit qu'il n'igno-

rait plus ce que j'étais, il finit par m'annoncer qu'il fallait nous séparer.

Ma douleur fut presque sans bornes quand j'entendis ce funeste arrêt. Pourquoi, dis-je, a-t-on pris tant de soin de ma vie? Pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort? C'était alors qu'il fallait m'abandonner; je serais morte du moins avec la douceur de penser que, si vous eussiez connu mes sentimens, vous en auriez été touché, et j'ai, au contraire, l'affreuse certitude que je vous suis odieuse. Pourquoi, si vous ne me haïssez pas, vouloir que je vous quitte? Pourquoi m'envier le bonheur de rester auprès de vous? S'il faut, pour obtenir cette grâce, vous promettre que je ne vous donnerai jamais aucune connaissance de mes sentimens, que je me rendrai maîtresse de mes actions, de mes paroles; je vous le promets. Oui, je vous aime assez pour vous cacher que je vous aime. Le plaisir de vous voir, d'habiter les mêmes lieux, me suffira. Enfin, que ne dis-je point! Mais tout fut inutile : il demeura ferme sur le parti du couvent. J'obtins seulement, après beaucoup de larmes, que celui où j'entrerais serait dans le lieu où M. de Barbasan fixerait sa demeure.

Nous partîmes le lendemain de cette conversation. Jour malheureux! jour funeste pour

M. de Barbasan et pour moi! nous descendimes dans une hôtellerie si pleine de monde, qu'à peine pûmes-nous obtenir une très-petite et très-mauvaise chambre. Il n'y avait qu'un lit : M. de Barbasan, par égard pour mon sexe, et aussi à cause de la langueur où j'étais encore, voulut que je l'occupasse : je m'en défendis autant que je pus; mais il fallut obéir.

Peu de momens après que je fus couchée, j'eus une espèce de faiblesse qui obligea M. de Barbasan à s'approcher de mon lit. Il avait pris mon bras pour me tâter le pouls; je lui retins la main lorsqu'il voulut la retirer; je la serrai quelque temps entre les miennes avec un sentiment si tendre que je ne pus retenir mes larmes : elles tombaient sur cette main que je tenais; il en fut apparemment plus touché qu'il ne l'avait été jusque-là.

Que vous dirai-je, madame? Il oublia dans ce moment ce qu'il vous devait, et j'oubliai ce que je me devais à moi-même. Il n'est guère possible qu'un homme de l'âge de M. de Barbasan puisse résister aux occasions, surtout quand il se voit passionnément aimé.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus que j'étais grosse : loin de m'en affliger, j'en eus une extrême joie. M. de Barbasan ne fut pas de même; il en eut au contraire un très-vif cha-

grin. Peut-être mon état lui représentait-il plus vivement le tort qu'il avait avec vous, et même avec moi. Il ne pouvait oublier qu'il me devait la vie. Mon père, dans la vue d'assurer pour toujours un protecteur à mon frère et à moi, ne lui avait pas laissé ignorer ce que nous avions fait pour lui : sans doute cette considération, plus encore que mes larmes, l'engagea à ne pas m'abandonner. J'obtins que je resterais avec lui jusqu'au temps que je pourrais entrer dans un couvent.

Nous arrivâmes à Francfort, où je pris les habits de mon sexe : on me fit l'honneur de croire que j'étais sa femme. Cette opinion me flattait trop pour ne pas chercher à l'accréditer. M. de Barbasan, qui ne voyait personne, n'en était point informé. J'avais pris aussi le soin d'empêcher mon père et mon frère de nous joindre à Francfort, sous le prétexte qu'il fallait attendre que nous fussions à Dresde, où je supposais que nous devions fixer notre séjour.

La solitude dans laquelle nous vivions, quelques agrémens que l'on trouvait en moi, firent penser que M. de Barbasan était très-amoureux et même jaloux. Ma conduite ne détruisait pas ces soupçons. Je ne le quittais presque jamais. Sa tristesse, qui augmentait tous les jours, lui faisait chercher les promenades les plus solitai-

res; ou je l'y accompagnais, ou j'allais l'y chercher; mais je n'osais troubler ses rêveries, ni lui en marquer ma peine; je craignais des reproches que bien souvent il ne pouvait retenir. Je les méritais trop pour m'en offenser.

Je m'en faisais à moi-même de bien cruels. Quel était le fruit de mes tromperies et de ma folle passion ? Je m'étais précipitée dans un abîme de malheurs, et, ce qui est encore au-dessus des malheurs, je m'étais couverte de honte. Les nuits entières étaient employées à pleurer. Hélas! aurais-je pu penser que je regretterais un état si affreux? Comment m'imaginer que des malheurs mille fois plus grands m'attendaient encore?

Un jour, que, malgré la vue d'une mort prochaine, je ne puis encore me rappeler qu'avec douleur, je sortis pour aller à l'église; M. de Barbasan y vint un moment après moi : je crus m'apercevoir qu'il avait l'air distrait et quelque nouvelle inquiétude. Je me fis effort pour lui dire quelque bagatelle; il n'y répondit point, et sortit le premier. Une femme de ma connaissance m'arrêta quelques momens, et m'empêcha de le suivre. Lorsque je rentrai dans la maison, j'appris qu'il n'y était pas encore revenu : je l'attendis une partie du jour; je le fis chercher et le cherchai moi-même dans tous les endroits

où il pouvait être, et même dans ceux où il n'allait jamais. Le jour et la nuit se passèrent sans que j'en apprisse aucune nouvelle.

Grand Dieu! quel jour et quelle nuit! Mon inquiétude et mon impatience me causaient une douleur presque aussi sensible que celle que je ressentis en lisant la fatale lettre qu'un inconnu remit le lendemain à une femme qui me servait.

La voici, me dit Hippolyte en me présentant cette lettre; je la pris en tremblant, et j'y lus ces paroles :

« Les remords dont je suis déchiré, que je » n'ai cessé de sentir, même dans les momens » où je me rendais le plus coupable, me forcent » de vous abandonner. L'abîme de malheurs où » je vous ai précipitée achève de me rendre le » plus indigne de tous les hommes : si je vous » avais montré mon cœur, si vous aviez connu » la passion dont il était rempli, si je vous » avais appris par combien de liens j'étais atta- » ché à ce que j'adore, vous auriez surmonté » une malheureuse inclination qui nous a per- » dus tous deux. Adieu pour jamais, je vais » dans quelque coin du monde, où le souvenir » de mon crime me rendra aussi misérable que » je mérite de l'être. »

Quelle révolution cette lettre et ce que je venais d'entendre produisirent en moi! Quelle

tendresse se réveilla dans mon cœur! Barbasan se présentait à mon imagination, accablé de douleur pour une faute qui n'en était plus une, que je ne lui reprochais plus, puisqu'il m'avait toujours aimée; et, quand il eût été le plus coupable de tous les hommes, quel crime un repentir tel que le sien n'aurait-il pas effacé? Moi seule je restais chargée de son malheur et du mien.

Cette femme, que j'avais regardée d'abord comme une rivale odieuse, devint pour moi un objet attendrissant. Je plaignais son malheur, j'excusais ses faiblesses, je sentais même de l'amitié pour elle. Pouvais-je la lui refuser? Elle semblait n'avoir aimé Barbasan que pour me donner des preuves qu'il ne pouvait aimer que moi.

J'exhortai à mon tour le curé de donner tous ses soins pour le soulagement de la malade : je l'assurai des secours dont elle aurait besoin. Je me fis apporter cet enfant malheureux : je le considérais avec attendrissement; je sentais qu'il me devenait cher. Ma tendresse pour le père se tournait au profit du fils. Nul scrupule ne me retenait; il me semblait au contraire que la simple humanité aurait exigé de moi tout ce que je faisais.

La malade me pria de faire emporter cet enfant : Je sens, dit-elle en répandant quelques

larmes, que c'est m'arracher le cœur; mais je n'avance que de peu de jours une séparation que ma mort rendra bientôt nécessaire. Peut-être, ô mon Dieu! poursuivit-elle, daignerez-vous me regarder en pitié! peut-être que ce sacrifice, tout forcé qu'il est, désarmera votre justice! Voilà, dit-elle en embrassant son fils, les dernières marques que tu recevras de ma tendresse : puisses-tu être plus heureux que ton père; et puissent les malheurs de ma vie servir à ton instruction, et t'apprendre dans quel abîme de maux on se précipite, quand on quitte le chemin de la vertu!

Le curé se chargea de chercher un lieu où cet enfant pût être élevé : je voulais qu'on n'y épargnât rien; mais le secret que j'étais obligée de garder ne me permit pas de faire tout ce que j'aurais voulu.

La singularité de cette aventure, le plaisir d'avoir appris, par ma rivale même, que Barbasan m'avait toujours été fidèle, le spectacle d'une femme mourante, qui ne mourait que de la douleur d'avoir été abandonnée, et qui ne l'avait été que pour moi, m'avait mise dans une situation où je ne sentis d'abord que de la tendresse et de la pitié; mais lorsque, rendue à moi-même, je fis réflexion à ce que je devais à mon mari, à ce que la reconnaissance, à ce que le

devoir exigeaient de moi, je me sentis accablée de douleur.

Comment soutenir la présence de ce mari, dont les bontés, dont la confiance, me reprocheraient dans tous les instans ce que j'avais dans le cœur? Comment recevrais-je des témoignages d'une estime dont je n'étais plus digne? Comment répondrais-je aux marques d'une passion que je payais si mal? Les idées dont j'avais le cœur et la tête remplie m'occupaient le jour et la nuit. J'avais promis de ne rester qu'un jour ou deux à Paris; mais il me fallait plus de temps pour me rendre maîtresse de mon extérieur.

Eugénie, à qui j'allai conter ce qui venait de m'arriver, lut dans mon cœur, à travers toutes mes douleurs, une joie secrète que me donnait la fidélité de Barbasan. Voilà votre véritable malheur, me disait-elle; vous ne combattez que faiblement des sentimens auxquels il me semble que votre devoir seul met obstacle; il faut cependant en triompher, et votre repos l'exige autant que votre devoir. Quoique l'offense que vous feriez à votre mari fût renfermée dans le fond de votre cœur, elle n'en serait pas moins une offense, et vous ne devriez pas moins vous la reprocher. Il faut même, poursuivit-elle, vous précautionner pour l'avenir : M. de Bar-

basan peut reparaître en ce pays-ci; il peut chercher à vous voir. Ah! m'écriai-je, je ne serai pas assez heureuse pour être dans le cas de l'éviter : il aura trouvé la mort qu'il allait chercher, et vous voulez m'ôter la triste consolation de le pleurer.

Mes larmes, qui coulaient en abondance, ne me permirent pas d'en dire davantage. Eugénie, à qui je faisais pitié, était prête à en répandre; mais son amitié toujours sage ne lui laissait pour ma faiblesse que des instans d'indulgence : elle me pressa d'aller trouver mon mari : sa présence, dit-elle, vous soutiendra. J'avais de la peine à suivre ce conseil; mais Eugénie l'emporta, et me fit partir. J'étais si changée que M. d'Hacqueville me crut malade; ses soins, ses tendresses, ses inquiétudes, redoublaient ma peine; j'éprouvais ce que j'avais déjà éprouvé dans le commencement de mon mariage, qu'il n'est point d'état plus difficile à soutenir que celui où l'on est mal avec soi-même.

La mort d'Hippolyte, que j'appris quelques jours après, me coûta encore des larmes. Hélas! pourquoi la pleurai-je? Son sort était préférable au mien : elle ne sentait plus l'affreux malheur de n'avoir point été aimée, et je n'osais sentir le plaisir de l'être. Quelle contrainte! Lorsque j'étais seule avec mon mari, je ne trouvais plus

rien à lui dire : il m'était également impossible de dissimuler ma tristesse, et de cacher mon embarras lorsqu'il m'en demandait la cause.

Après plusieurs mois passés de cette sorte, où je n'avais eu de consolation que d'aller de temps en temps prodiguer mes caresses au fils de Barbasan, j'appris un matin que M. d'Hacqueville était parti dès la pointe du jour pour aller à une terre qu'il avait dans le fond de la Gascogne.

Ce départ si prompt, dont il ne m'avait point parlé, aurait dû me donner de l'inquiétude; j'aurais pu même m'apercevoir, depuis quelque temps, que mon mari n'était plus le même pour moi; mais ce que j'avais dans la tête et dans le cœur me dérobait la vue de tout ce qui ne tenait pas à cet objet dominant. Je crus donc ce qu'on vint me dire, que M. d'Hacqueville, sur des nouvelles qu'il avait reçues, avait été obligé de partir sur-le-champ. Comme on m'assurait que je recevrais bientôt des lettres, je les attendis pendant dix ou douze jours : elles ne vinrent point : ce long silence n'était pas naturel ; je ne me dissimulai pas que j'étais en quelque sorte coupable.

Eugénie, à qui j'allai porter cette nouvelle inquiétude, approuva la résolution que j'avais prise, d'aller joindre mon mari sans attendre

qu'il m'en eût donné la permission, sans même la lui demander. Je le trouvai dans son lit avec la fièvre : elle me paraissait si médiocre que je n'aurais pas dû en être alarmée; je le fus cependant beaucoup; quelque chose me disait que j'avais part à son mal, et la façon dont je fus reçue ne me le confirma que trop. Au lieu de ces empressemens auxquels j'étais accoutumée, je ne trouvai qu'un froid méprisant; à peine pus-je obtenir un regard; et, se démêlant de mes bras lorsque je voulus l'embrasser : Épargnez-vous, me dit-il, toutes ces contraintes, ou plutôt tous ces artifices; je ne puis plus y être trompé.

Quoi! monsieur, m'écriai-je, vous m'accusez d'artifice? Eh! par laquelle de mes actions ai-je pu m'attirer un reproche si sensible, si amer? Ne me demandez point, me dit-il, un éclaircissement inutile et honteux pour l'un et pour l'autre. Non, non, m'écriai-je encore, il faut me dire mon crime, ou me rendre une estime sans laquelle je ne puis vivre!

Vous l'auriez conservée, reprit-il, si vous aviez eu pour moi la sincérité que je vous avais demandée; elle vous aurait tenu lieu d'innocence; loin de vous reprocher vos faiblesses, j'aurais mis tous mes soins à vous en consoler, à vous les faire oublier; mais vous ne m'avez pas assez

estimé pour me croire capable d'un procédé généreux : il vous a paru plus sûr de me tromper, et vous n'avez pas même daigné prendre les précautions nécessaires pour y réussir.

J'étais si étonnée, si troublée de ce que j'entendais, que M. d'Hacqueville eut le temps de me dire tout ce que son ressentiment lui inspirait, avant que j'eusse la force de répondre; j'étais cependant bien éloignée de comprendre que l'on me croyait mère du fils de Barbasan. Ce que je ressentis, lorsque enfin je fus instruite de mon prétendu crime, ne se peut exprimer. Toutes mes douleurs passées étaient faibles au prix de celle-là ; on n'a point de courage contre un malheur de cette espèce, ou l'on serait peu sensible à l'honneur si on avait la force d'en faire usage.

Mes larmes furent long-temps ma seule défense : Quoi! dis-je d'un ton qui, à travers le désespoir, marquait ma surprise et mon indignation, vous accusez votre femme d'un crime honteux ! Vous la réduisez à la nécessité de se justifier ! vous lui faites subir cette humiliation ! Ah! poursuivis-je, vous serez pleinement éclairci. M. le curé de Saint-Paul vous apprendra de quelle façon j'ai eu connaissance de ce malheureux enfant. Me dira-t-il aussi, dit M. d'Hacqueville avec un souris amer, par quel hasard cet enfant

ressemble à votre amant? Je ne devrais, dis-je, reconnaître personne à ce titre: je vous l'ai avoué; j'ai eu de l'inclination, même de la tendresse, pour un homme que j'en ai cru digne; mais, si je me suis souvenue de lui depuis que mon devoir m'a fait une loi de l'oublier, j'en étais punie et vous en étiez vengé par les reproches que je m'en faisais. Tout autre enfant que le sien aurait, dans des circonstances pareilles, obtenu mon secours; c'est des mains de sa mère et de sa mère mourante que je l'ai reçu; mais ce n'est point moi que vous en devez croire; mon honneur demande un éclaircissement qui ne laisse aucun doute; peut-être alors aurez-vous quelque regret de la douleur que vous me causez.

La vérité a des droits qu'elle ne perd jamais entièrement: quelque prévenu que fût M. d'Hacqueville, elle fit sur lui son impression. Je me croyais, dit-il, plus fort contre vous: finissons de grâce une conversation que je ne suis plus en état de soutenir. Ses gens, qu'il avait appelés, entrèrent dans le moment; il me dit devant eux qu'il avait besoin de repos; qu'il me priait d'aller dans l'appartement qui m'était destiné. Mon inquiétude ne me permit pas d'y demeurer; je revins passer la nuit dans sa chambre, et je ne le quittai plus.

La fièvre augmenta considérablement dès cette

nuit-là ; et, le cinquième jour de mon arrivée, elle fut si violente, que l'on commença à désespérer de sa vie. M. d'Hacqueville connut son état plus tôt que les médecins. Loin d'en être alarmé, la vue du péril lui donna une tranquillité et un repos dont il avait été bien éloigné jusque-là : je ne voyais que trop que ce repos et cette tranquillité étaient l'effet de la plus affreuse douleur, et mon cœur en était déchiré. Quels reproches ne me faisais-je pas de l'imprudence de ma conduite! j'aurais évité le malheur où je touchais, si je n'avais point caché ma dernière aventure. L'amitié que, malgré ma malheureuse inclination, j'avais ressentie pour mon mari, se réveillait dans mon cœur : je ne pouvais penser que j'allais le perdre, sans être pénétrée de douleur. J'étais sans cesse baignée dans mes larmes : la nécessité de les lui cacher m'obligeait, malgré moi, de m'éloigner de temps en temps du chevet de son lit.

J'étais retiré dans un cabinet qui touchait à sa chambre, lorsqu'il demanda à me parler. La mort, me dit-il lorsqu'il me vit seule auprès de lui, va nous séparer; elle fera ce que je n'aurais peut-être jamais eu la force d'exécuter. Ah! m'écriai-je en versant un torrent de larmes, que me faites-vous envisager? le comble de la honte et du malheur. Est-il possible que je vous sois

devenue si odieuse? C'est par un sentiment tout contraire, reprit-il, que j'aurais dû vous affranchir du malheur de vivre avec un mari que vous n'avez pu aimer, et qui vous a mise en droit de le haïr. Innocente ou coupable, les offenses que je vous ai faites sont de celles que l'on ne pardonne jamais.

L'état où vous me voyez, lui dis-je, répond pour moi : je rachèterais votre vie de la mienne propre. Qu'en ferais-je? reprit-il; elle ne serait qu'une source de peines. Ma fatale curiosité m'a ôté l'illusion qui me rendait heureux. J'ai vu par moi-même votre tendresse pour cet enfant. Je n'ai rien ignoré de ce que vous avez fait pour lui : je vous ai soupçonnée. Que sais-je si je ne vous soupçonnerais pas encore? que sais-je si vous pourriez vous justifier pleinement, et quelle serait la destinée de l'un et de l'autre? toujours en proie à mon amour et à ma jalousie, je finirais peut-être par ce que je crains le plus, par être votre tyran. Adieu, madame, continua-t-il, je sens que ma fin s'approche. Par pitié, ne me montrez point vos larmes; laissez-moi mourir sans faiblesse.

Il se retourna, en prononçant ces paroles, de l'autre côté de son lit; et, quelque effort que je fisse, il ne me voulut plus entendre. Sa tête, qui avait été libre jusqu'alors, s'embarrassa

dès la même nuit; la connaissance ne lui revint plus, et il expira dans mes bras.

Ma douleur était telle, que l'horreur du spectacle ne trouvait rien à y ajouter. Je perdais un mari le plus honnête homme du monde, qui m'avait adorée, à qui je devais toute sorte de reconnaissance, que je regardais comme mon ami, pour qui j'avais la plus tendre amitié; et c'était moi qui causais sa mort, c'était moi qui lui avais enfoncé un poignard dans le sein.

Il y a des douleurs qui portent avec elles une sorte de douceur; mais il faut pour cela n'avoir à pleurer que ce qu'on aime, et n'avoir pas à pleurer ses propres fautes. J'étais dans un cas bien différent. Tous mes souvenirs m'accablaient: je ne pouvais supporter la vue de moi-même, et je ne pouvais me résoudre à me montrer dans le monde: il me semblait que mes aventures étaient écrites sur mon front. Je ne m'occupais que de la perte que j'avais faite. Barbasan même ne me faisait aucune distraction.

Je ne pensai à lui dans les premiers momens que pour m'affermir dans la résolution d'y renoncer pour toujours : je trouvais que je devais ce sacrifice à la mémoire de mon mari. Mais ce n'est pas de la solitude qu'il faut attendre un remède contre l'amour. Ma passion se réveilla insensiblement; la mélancolie où j'étais plongée

y contribua encore. Mes rêves se sentaient de la noirceur de mes idées : Barbasan y était toujours mêlé. J'en fis un où je crus le voir tomber à mes pieds tout couvert de sang ; et, lorsque je voulus lui parler, il ne me répondit que ces mots : Vous vous êtes donnée à un autre.

Quelle impression ce rêve fit-il dans mon cœur ! je crus qu'il m'annonçait la mort de Barbasan, et je crus qu'il était mort plein de ressentiment contre moi. J'allais porter cette nouvelle matière de douleur, peut-être la plus accablante de toutes, dans un bois de haute-futaie, qui faisait ma promenade ordinaire. La solitude et le silence qui y régnaient y répandaient une certaine horreur conforme à l'état de mon âme. Je m'accoutumai insensiblement à y passer les journées presque entières : mes gens m'avaient vainement représenté qu'il était rempli de sangliers ; qu'il pouvait m'y arriver quelque accident. Les exemples qu'on me citait de ceux qui y étaient déjà arrivés ne pouvaient m'inspirer de la crainte. Je trouvais que ces sortes de malheurs n'étaient pas faits pour moi ; et puis, qu'avais-je à perdre ? une malheureuse vie dont je souhaitais à tout moment la fin.

J'étais restée un soir dans la forêt encore plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le plus fort de ma rêverie, je me sentis tout d'un coup saisie par un

homme qui, malgré mes cris et mes efforts, m'emportait, quand un autre, sorti du plus épais du bois, vint à lui l'épée à la main : je profitai de la liberté que leur combat me donnait pour fuir de toute ma force : mes gens, que mes cris avaient appelés, coururent au secours de mon défenseur. J'étais si troublée et si éperdue, qu'on fut obligé de me mettre au lit dès que je fus arrivée.

Peu de temps après, j'appris que celui qui m'avait secourue avait blessé à mort l'homme qui voulait m'enlever; mais qu'il l'avait été lui-même d'un coup de pistolet par un autre homme venu au secours du premier; que mon défenseur avait eu assez de force pour aller sur cet homme; qu'il lui avait passé son épée au travers du corps, et l'avait laissé mort sur la place; que ceux qui gardaient, à quelque distance de là, des chevaux et une chaise, apparemment destinée pour moi, avaient pris la fuite.

J'ordonnai qu'on portât au château mon défenseur, et je fis en même temps monter à cheval plusieurs personnes pour aller chercher les secours dont il avait besoin. Mon homme d'affaires, par humanité, et dans la vue de tirer quelque éclaircissement sur les auteurs de cette violence, y fit porter en même temps l'autre blessé, et cette précaution ne fut pas inutile.

Cet homme, à qui les approches de la mort

faisaient sentir l'énormité de son crime, apprit à mon homme d'affaires que le duc de N......, mon beau-père, était l'auteur de cet enlèvement; que son dessein était de me conduire dans un vieux château qui lui appartenait, situé dans les montagnes du Gévaudan; que les biens considérables que l'on m'avait reconnus quand je m'étais mariée, lui avaient fait naître le dessein de s'en rendre maître, et que, pour y parvenir, il avait voulu s'assurer de ma personne, pour m'obliger, le poignard sur la gorge, de faire une donation à mon frère. Cet homme ajouta que mon beau-père ne m'eût pas laissé le temps de révoquer ce que j'aurais fait; mais que je n'avais plus rien à craindre, et que c'était lui qui avait été tué par celui qui m'avait secourue.

Mon homme d'affaires, qui me rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre, me glaça d'effroi. Le péril que j'avais couru augmentait encore ma reconnaissance et mon inquiétude pour mon défenseur : j'en demandais des nouvelles à tout moment. Mes gens, qui voyaient que j'avais besoin de repos, me cachèrent, le plus longtemps qu'il leur fut possible, le malheureux état où il était. La connaissance ne lui revint que lorsqu'on eut sondé ses blessures : il voulut savoir son état, et le demanda de façon que les chirurgiens furent contraints de lui avouer qu'il

n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. Un homme, que l'on jugea son valet de chambre, vint dans la nuit; dès qu'il le vit, il pria qu'on les laissât seuls.

Ce ne fut que le lendemain qu'on m'annonça ces affligeantes nouvelles; et, peu d'heures après, on m'apprit qu'il allait expirer. On pense aisément à quel point je fus touchée de la mort de quelqu'un à qui je devais la vie. J'étais encore dans le saisissement, quand on me dit que l'homme qui avait passé la nuit auprès de lui demandait à me voir : il s'approcha de mon lit, et voulut me présenter une lettre qu'il tenait, mais je n'étais pas en état de la recevoir. J'eus à peine jeté les yeux sur lui que je perdis toute connaissance : elle ne me revint qu'après plusieurs heures, et ce ne fut que pour quelques momens : je passai de cette sorte tout le jour et toute la nuit.

Dès que je pus parler, je demandai à revoir cet homme : malgré les effets qu'on en craignait, on fut contraint de m'obéir; ce fut alors qu'il me remit la lettre que voici :

« Daignerez-vous, madame, reconnaître le » caractère de ce malheureux que vous devez » regarder comme le plus coupable et le plus » perfide de tous les hommes? Hélas! madame, » je me suis peut-être jugé plus rigoureusement

» que vous ne m'auriez jugé vous-même. Mon
» repentir et ma douleur m'ont fait un supplice
» de tous les instans de ma vie. Je me suis cru
» indigne de porter à vos pieds ce repentir et
» cette douleur, et ce n'est que dans ce moment,
» où je n'ai plus que quelques heures à vivre,
» que j'ose vous dire que, tout criminel que je
» suis, je n'ai jamais cessé un moment de vous
» adorer. Je ne serai plus, madame, quand
» vous recevrez cette lettre. Si vous vous ressou-
» venez quelquefois du misérable Barbasan,
» souvenez-vous aussi quel a été son repentir. »

A peine pouvais-je discerner les caractères au travers des pleurs dont mes yeux étaient remplis. Il est mort! m'écriai-je après l'avoir lue; je ne le verrai plus! Je ne pourrai jamais lui dire que je l'ai toujours aimé. Pourquoi m'a-t-il sauvé la vie? Que je serais heureuse si je l'avais perdue!

Beauvais (car c'était ce fidèle domestique) pleurait avec moi : sa douleur me le rendait nécessaire; je ne voulais voir que lui; je passais les jours et les nuits à lui parler de Barbasan et à m'en faire parler. Je l'obligeais de me dire ce qu'il m'avait déjà dit mille fois.

Il me conta qu'il avait été joindre son maître à Francfort; qu'il l'avait trouvé plongé dans la plus profonde tristesse; qu'autorisé par ses longs

services, il avait pris la liberté de lui en demander la cause plusieurs fois, et long-temps sans succès; qu'enfin Barbasan, accablé de ses peines, n'avait pu se refuser la consolation de les lui dire.

Beauvais me répéta alors ce que je savais de la fille du geôlier : il ajouta que Barbasan m'avait vue dans une église; qu'il avait été d'abord fort éloigné de penser que ce fût moi; mais que la seule ressemblance lui avait fait une impression si vive, et avait augmenté ses remords de telle sorte, qu'il ne lui avait plus été possible de supporter la vue d'Hippolyte; qu'il avait été se réfugier chez un Français de sa connaissance; et que, pressé par son inquiétude, il avait envoyé Beauvais s'informer de cet étranger.

Beauvais, après plusieurs recherches inutiles, avait enfin découvert, par hasard, la femme chez qui j'avais logé. Les détails qu'il apprit d'elle éclaircirent pleinement Barbasan. Cette nouvelle marque de ma tendresse, si singulière, si extraordinaire, augmenta sa confusion et son désespoir à un tel point, qu'il était près d'attenter sur sa vie : il voulait me suivre : il voulait s'aller jeter à mes pieds; il trouvait ensuite qu'il n'était digne d'aucune grâce. Que lui dirai-je? disait-il; que tandis qu'elle faisait tout pour moi, je la trahissais d'une manière si in-

digne ! M'en croira-t-elle quand je lui protesterai que je l'ai toujours adorée ?

Enfin, après bien des irrésolutions, le désir de me voir l'emporta : il se mit en chemin, bien résolu de me suivre en France. Loin qu'il fût arrêté par le péril qu'il y avait pour lui d'y paraître, il y trouvait au contraire de la satisfaction : c'était du moins me donner une preuve du prix dont j'étais à ses yeux. Il suivit la route que j'avais prise : sa diligence était si grande, que, malgré l'avance que j'avais sur lui, il m'aurait jointe infailliblement sans l'accident qui le retint.

Le gouverneur de Philisbourg venait de recevoir ordre d'arrêter un homme de grande importance, qui avait quitté le service de l'empereur pour passer dans celui de France. Les instances que Barbasan fit à la poste pour avoir des chevaux, et plus encore sa bonne mine, firent soupçonner qu'il était celui que cet ordre regardait. On l'arrêta, et on le conduisit chez le gouverneur, homme exact et incapable de se relâcher sur ses devoirs. Tout ce que Barbasan put lui dire fut inutile : il l'envoya prisonnier à la citadelle.

Il y fut retenu pendant plus d'une année, et il n'en sortit que quand la place fut prise par le maréchal d'Estrées.

Barbasan en était connu, et en était particulièrement estimé. Le maréchal lui conseilla de passer au service du roi de Suède. Mon mariage, qu'il apprit dans le même temps, le détermina à prendre un parti où il espérait trouver la fin de ses maux. Il fit, en cherchant la mort, des actions si héroïques, que le roi de Suède crut ne pouvoir trop le récompenser ; mais il refusa constamment tout ce qu'on lui offrit, et ne voulut point sortir de l'état de simple volontaire.

Beauvais me dit encore que Barbasan, toujours plein de son amour et de sa douleur, était revenu en France, sans autre projet, sans autre espérance que de me voir, ne fût-ce même que de loin ; qu'il était arrivé à Paris précisément dans le temps que j'en étais partie pour aller joindre mon mari en Gascogne ; que, persuadé de la part que le commandeur de Piennes et Eugénie avaient à mon mariage, il n'avait voulu les voir ni l'un ni l'autre ; mais que, sans leurs secours, il avait été instruit de tout ce qu'il avait intérêt de savoir ; qu'il n'avait pas hésité de me suivre en Gascogne ; qu'il s'était arrêté à Marmande, petite ville à un quart de lieue de la terre où j'étais, et que c'était là qu'il avait appris la mort de mon mari, et mon extrême affliction ; que, comme je ne sortais point

du château, il avait cherché à s'y introduire, et qu'il m'avait vue plusieurs fois, pendant la messe, dans la chapelle du château, et toujours avec un nouveau saisissement; que, lorsque je commençai à aller dans la forêt, il quitta Marmande, et vint se loger dans une petite maison attenante à cette même forêt; qu'instruit par son hôte du péril où j'étais exposée, il me suivait avec encore plus de soin; que l'épaisseur du bois lui donnait toutes sortes de facilités de se cacher; qu'il fut cent fois au moment de se jeter à mes pieds, d'obtenir son pardon ou de se donner la mort; mais que les larmes qu'il me voyait répandre, et qu'il croyait que je donnais au seul souvenir de M. d'Hacqueville, le retenaient et lui faisaient éprouver en même temps ce que la jalousie a de plus cruel; qu'enfin ce jour fatal, ce jour qui devait mettre le comble à toutes les infortunes de ma vie, le malheureux Barbasan, qui ne pouvait plus soutenir l'excès de son désespoir, s'avançait vers moi, lorsqu'il entendit mes cris, et qu'il vit le péril où j'étais.

Ce récit que me faisait Beauvais, me perçait le cœur, et c'était pourtant la seule chose que j'étais capable d'entendre.

Le corps de Barbasan avait été mis, par mon ordre, dans un cercueil de plomb; j'allais l'ar-

roser de mes larmes. Je nourrissais ma douleur de l'espérance que du moins un jour la même terre nous couvrirait tous deux.

J'aurais passé le reste de ma vie dans cette triste occupation, si le commandeur de Piennes n'était venu m'arracher de ce lieu. Ses prières et ses instances eussent cependant été inutiles, si le désir de revoir cet enfant, que la mort de son père m'avait rendu mille fois plus cher, et qui était devenu mon unique bien, ne m'avait rappelée à Paris. Je trouvai que la mort du duc de N..... y était déjà oubliée. Sa famille, qui avait voulu cacher la honte de son aventure, avait pris soin de publier qu'il était mort d'apoplexie dans ses terres du Gévaudan.

J'allai m'enfermer avec ma chère Eugénie; et, sans m'engager par des vœux, je renonçai au monde pour jamais. Mes malheurs m'ont fourni, pendant un grand nombre d'années, assez d'occupation pour vivre dans la solitude. Le temps a enfin un peu affaibli la vivacité du sentiment; mais il m'est resté un fonds de tristesse et de mélancolie qui m'accompagnera jusqu'à mon dernier moment. La fortune de ce malheureux enfant est la seule chose qui a pu faire quelque distraction à ma douleur. Je l'ai mis de bonne heure dans les troupes; il y jouit d'une réputation brillante : il est actuellement

dans les premiers grades. J'ai cru devoir lui laisser toujours ignorer ce qu'il est. Il ne sait pas même d'où lui vient le bien qu'il reçoit : j'ai mieux aimé renoncer à sa reconnaissance que de lui donner la mortification de se connaître.

FIN DES MALHEURS DE L'AMOUR.

ANECDOTES

DE LA COUR ET DU RÈGNE

D'ÉDOUARD II,

ROI D'ANGLETERRE.

ANECDOTES

DE LA COUR ET DU RÈGNE

D'ÉDOUARD II,

ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE PREMIER.

Le règne d'Édouard Ier. ne fut presque qu'une suite de victoires; la principauté de Galles était soumise et réunie à la couronne; l'Écosse, conquise trois fois, paraissait enfin accoutumée au joug. Les Anglais, amusés par tant de triomphes, n'avaient pas eu le temps de former des factions : d'ailleurs l'admiration qu'ils avaient pour les grandes qualités d'Édouard, avait retenu leur inquiétude naturelle; et, pendant un règne de trente-six ans, il n'avait presque trouvé aucune opposition à ses volontés. Mais Édouard connaissait trop bien sa nation, pour ne pas sentir que cet état de calme était pour elle un état forcé. La faction des barons n'était pas détruite; elle

pouvait reparaître et faire éprouver à son successeur les mêmes revers qu'elle avait fait éprouver à Henri III, son père. Ces malheurs lui paraissaient d'autant plus à craindre, qu'il ne voyait dans le prince de Galles aucune des qualités nécessaires pour s'attirer des grands et du peuple ce respect, seul capable de les contenir dans le devoir.

Le prince de Galles, peu propre aux affaires, pour lesquelles il avait de l'éloignement, n'était sensible qu'aux plaisirs. Cet attachement pour ses favoris, qui lui fut depuis si funeste, paraissait déjà. Édouard, qui en craignait les suites, crut devoir éloigner Gaveston, gentilhomme de Guyenne qui avait été élevé avec le prince, et celui de tous pour lequel il avait le plus de goût. Ce favori fut exilé au delà de la mer, et le roi obligea son fils à s'engager par serment de ne le rappeler jamais.

Il crut encore qu'il fallait, par une nouvelle alliance avec la France, assurer au dehors la tranquillité du règne de son successeur. Le mariage d'Isabelle, fille de Philippe le Bel, et du prince de Galles fut arrêté. La cour de France et celle d'Angleterre devaient se rendre à Boulogne pour en faire la cérémonie, quand la révolte presque entière de l'Écosse obligea Édouard à d'autres soins.

Il marcha à la tête de la plus belle armée qu'il eût mise sur pied, pour conquérir ce royaume une quatrième fois; mais il fut arrêté à Carlisle par une maladie violente, et il mourut à Bruhe, petite ville d'Écosse, où il voulut être transporté, afin de mourir dans le pays qui avait été tant de fois le théâtre de sa gloire. Le prince de Galles fut aussitôt proclamé roi, et prit le nom d'Édouard II. Le roi son père lui avait recommandé en mourant de ne quitter les armes que lorsqu'il aurait remis les Écossais dans l'obéissance, de ne jamais rappeler Gaveston, et de conclure son mariage avec Isabelle; mais, de toutes les volontés d'Édouard, cette dernière fut la seule exécutée.

Le nouveau roi, content de l'hommage de quelques seigneurs écossais, quitta l'Écosse et se pressa de passer à Boulogne : il avait ordonné à Gaveston de s'y rendre. Ce favori avait reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire : sa taille, quoique médiocre, était si bien prise qu'on n'y trouvait rien à désirer : il avait tous les traits réguliers; sa physionomie était vive et spirituelle. Personne n'avait plus de charmes et d'agrémens dans l'esprit. Généreux, naturellement porté à faire du bien, peut-être aurait-il joui de sa fortune avec modération, si elle ne lui avait pas été disputée; mais l'orgueil

des grands fit naître le sien, et il soutint avec hauteur un rang qu'il n'avait pris d'abord qu'avec quelque sorte de peine.

On juge bien que Gaveston devait réussir auprès des femmes; aussi n'en avait-il trouvé presqu'aucune qui ne se crût honorée de ses soins. Ses succès passés lui donnaient une audace qui lui en assurait de nouveaux. Il était cependant amoureux, et l'amour subsistait dans son cœur, malgré les infidélités dont le désir de plaire le rendait souvent coupable.

Édouard, charmé de revoir un homme que l'absence semblait lui avoir rendu encore plus cher, voulut le combler de biens. Gaveston accepta les libéralités de son maître, bien moins par un principe d'ambition que par un autre motif. Il se laissa donner le titre de comte de Cornouaille, qui avait toujours été affecté aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre, cousin germain du roi, ne vit qu'avec indignation un titre, qui devait lui appartenir, possédé par un étranger : il prit dès lors pour le favori une haine que l'amour et la jalousie portèrent dans la suite aux derniers excès.

La fortune ne pouvait susciter à Gaveston un ennemi plus dangereux. Le duc de Lancastre était né avec le désir de commander; mais, comme il ne pouvait espérer d'être roi, il vou-

lut se faire un parti qui le rendit redoutable au roi même. Tous les mécontens trouvaient auprès de lui un appui assuré : il soulageait de son bien ceux qui se plaignaient des charges publiques; et, en redoublant par-là leur haine pour le gouvernement, il se les attachait encore plus fortement. Son extérieur était modeste; et, quoiqu'il fût magnifique en tout, il paraissait cependant ennemi du faste. Tant de vertus apparentes lui avaient attiré l'estime publique, et personne n'avait osé le condamner, dans quelques occasions où les apparences ne lui avaient pas été favorables.

La plupart des seigneurs anglais, blessés de l'élévation de Gaveston, s'unirent encore plus étroitement au duc de Lancastre. Mais toutes ces haines furent suspendues par les réjouissances du mariage d'Édouard et d'Isabelle. Philippe avait amené sa fille à Boulogne. Les deux cours étalaient à l'envi tout ce qu'elles avaient de magnificence. Les femmes de la première qualité d'Angleterre étaient venues à Boulogne pour faire leur cour à la reine, ou pour former sa maison : elles étaient presque toutes belles et bien faites; mais la beauté de mademoiselle de Glocester surpassait toutes les autres, et, quoique très-différente, ne pouvait être comparée qu'à celle de la reine. Mademoiselle de

Glocester avait le regard tendre, et je ne sais quoi de passionné dans toute sa personne. Isabelle, au contraire, était belle de cette beauté qui pique plus qu'elle ne touche : les qualités de son âme répondaient à sa figure; elle était plus susceptible de passion que de tendresse; plus capable de bien haïr que de bien aimer; impérieuse, fière, ambitieuse et douce, complaisante, bonne même quand son intérêt le demandait. Comme elle était dans la première jeunesse, elle paraissait n'avoir de goût que pour les plaisirs. La coquetterie remplissait son ambition : mais cette coquetterie était encore plus le désir de dominer que celui de plaire. Le duc de Lancastre, flatté de la confiance que la reine lui marquait, s'attacha à elle dans l'espérance de la faire servir à ses projets; et, séduit par les charmes de cette princesse, son cœur alla plus loin qu'il ne voulait. Ce ne fut d'abord que dans la vue de plaire à Philippe le Bel, que Gaveston fit sa cour à la reine; mais ses soins furent reçus de façon à l'engager d'en rendre de nouveaux. Il se promit une conquête plus brillante, que toutes celles qu'il avait faites jusque-là; et, si elle ne flattait pas son cœur, elle flattait trop sa vanité pour la négliger.

Mortimer, d'une des premières maisons de

Normandie, dont les ancêtres avaient passé en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant, n'avait pas de moindres prétentions. Il avait vu Isabelle dans un voyage qu'il avait fait en France, à la suite d'Édouard Ier., et il avait conçu, dès ce temps-là, un violent amour pour elle : quoiqu'il ne lui eût montré que de l'admiration et du respect, elle avait pénétré ses sentimens, et lui en avait su gré.

Les trois amans d'Isabelle cherchèrent à se distinguer dans toutes les fêtes qu'on faisait pour elle. Il y eut plusieurs tournois à Boulogne, où les chevaliers prirent des livrées et des devises galantes. Mortimer seul affecta d'y paraître sans aucune distinction. Les dames l'en raillèrent le soir chez la reine, qui l'en railla elle-même; et, comme elle avait crû en être aimée, il y avait dans son ton, sans qu'elle s'en aperçût, une sorte d'aigreur.

Il est vrai, dit-elle, que Mortimer me donnerait mauvaise opinion de la galanterie anglaise, si je ne la connaissais que par lui.

Il y a des situations, madame, lui dit Mortimer, en s'approchant d'elle d'un air soumis, où l'on n'ose se permettre d'être galant.

L'air avec lequel il regarda la reine, aurait suffi pour lui faire entendre ce qu'il voulait lui dire : elle ne put s'empêcher d'en rougir; et,

pour n'avoir pas l'embarras de se taire, elle fit mine d'avoir quelque chose à dire au roi qui entrait dans la chambre. Mortimer, content d'avoir été entendu, fut encore plus assidu à lui faire sa cour : il ne perdait aucune occasion de se montrer à elle; elle ne pouvait presque lever les yeux sans voir Mortimer. Il avait toutes ces attentions qui deviennent plus flatteuses à mesure qu'elles tombent sur de plus petites choses.

Malgré tant de soins, le comte de Cornouaille était préféré : il offrait à la vanité d'Isabelle un triomphe plus flatteur. C'était l'emporter sur toutes les femmes, que de s'attacher un homme à qui toutes avaient voulu plaire; mais cette préférence n'était point une exclusion dans le cœur de la reine pour ses autres amans.

Les deux cours se séparèrent après deux mois de séjour à Boulogne. Le roi, qui avait remis son couronnement après la conclusion de son mariage, fit tout préparer pour la cérémonie : il voulut que Gaveston y portât la couronne de saint Édouard, dont on se servait toujours dans ces occasions, et celle qui était destinée à couronner la reine. Les grands seigneurs d'Angleterre, de tout temps en possession de cet honneur, ne purent se le voir enlever par un étranger, sans en marquer tout leur mécontentement.

Leurs plaintes allèrent si loin, que la reine en fut alarmée : elle en parla à Gaveston. Vous les connaissez, lui dit-elle; ils passent dans un moment du murmure jusqu'à la sédition : cédez-leur une prérogative dont ils sont si jaloux. Je ne puis céder, madame, lui dit-il, une distinction, un honneur qui a quelque rapport à votre majesté; et, puisque la fortune ne m'a pas donné la couronne de l'univers pour la mettre à vos pieds, souffrez du moins que je porte un moment celle qui vous est destinée.

Vous êtes si accoutumé, répondit la reine, aux discours de galanterie, que les choses qui en sont les moins susceptibles prennent ce tour-là dans votre esprit; mais songez que je vous parle sérieusement. Je serais plus coupable, madame, d'oser dire une galanterie à votre majesté, que de lui avouer une vérité qu'il n'a pas été en mon pouvoir de dissimuler. Cette déclaration était trop précise pour n'être pas entendue; mais la reine, trop favorablement disposée pour le comte de Cornouaille, n'avait pas la force de s'en offenser.

Je vous ordonne, lui dit-elle d'un ton qui démentait son discours, de ne me plus parler; je ne veux ni vous croire, ni me fâcher contre vous.

Le couronnement se fit comme il avait été

arrêté. Gaveston y parut avec une magnificence qui acheva d'irriter les grands seigneurs. Ceux dont le ressentiment parut le plus vif, furent le comte de Pembrocke, le comte de Warwick, et le comte d'Arondel. Le premier avait un motif pour haïr Gaveston encore plus fort que l'ambition : il était éperdument amoureux de mademoiselle de Glocester; et cette belle personne, par une fatalité dont elle gémissait, avait une inclination pour Gaveston, dont elle ne pouvait triompher. Elle eut la douleur de s'apercevoir des soins qu'il rendait à la reine, et de ne pouvoir s'en dissimuler le motif. Elle était naturellement douce : sa jalousie conserva le même caractère. Elle s'affligeait sans concevoir de haine pour sa rivale, ni de ressentiment pour un ingrat.

Comme elle avait perdu son père et sa mère de très-bonne heure, elle avait toujours été sous la conduite de madame de Surrey, sa tante, et ce n'était que depuis qu'elle était à la cour, qu'elle était auprès de la comtesse d'Herefort, sa sœur aînée. Quoique madame d'Herefort eût plusieurs années de plus que mademoiselle de Glocester, elle ne lui avait jamais fait sentir aucune supériorité. Ses manières, si propres à gagner la confiance d'une jeune personne pleine de vertu, firent leur effet. Mademoiselle de Glo-

cester se reprochait de n'avoir pas fait à sa sœur l'aveu de ce qui se passait dans son cœur. Elle cherchait un moment propre à cette confidence; mais les embarras du voyage de Boulogne et la cérémonie du couronnement, où les deux sœurs devaient paraître, les avaient si fort occupées, qu'elles n'avaient presque pas eu le temps de se parler en particulier depuis qu'elles étaient ensemble. Un jour que la comtesse gardait le lit pour quelque légère indisposition, et que mademoiselle de Glocester était seule auprès d'elle : Je vous trouve plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ma chère sœur, lui dit la comtesse; avez-vous quelque peine que j'ignore? Je ne veux les savoir que pour les partager avec vous. Comme pourrai-je, répondit mademoiselle de Glocester en se jetant dans les bras de sa sœur, vous avouer mes faiblesses? Oui, ajouta-t-elle, je dois vous les dire, et pour me punir, et pour m'aider de vos conseils.

Vous savez que le duc de Glocester, notre grand-père, confia, après la mort de mon père et de ma mère, mon éducation à madame de Surrey, sa fille. Elle a passé une partie de sa vie à la cour; et la part qu'elle avait dans les bonnes grâces de la reine Isabelle, lui en donnait presque dans toutes les intrigues et les affaires de ce temps-là; mais, après la mort de

cette princesse, elle ne trouva plus les mêmes agrémens. Marguerite de France, qu'Édouard épousa en secondes noces, donna à madame de Surrey des dégoûts qu'elle sentit vivement, et qui l'obligèrent de sortir de la cour. Il fallait ne pas donner à cette retraite un air de disgrâce; et, ce qui était aussi nécessaire, il fallait mettre quelque occupation à la place des affaires et des intrigues. La dévotion satisfaisait à tout cela; et ma tante fut dévote. Les femmes et les hommes qu'elle recevait chez elle ne pouvaient convenir à une fille de mon âge. Je n'allais dans aucune assemblée, et je ne sortais que pour accompagner ma tante à l'église. Elle allait toujours dans celle où il y avait quelque dévotion particulière; et, comme la foule y est toujours plus grande, un jour que j'avais peine à m'en démêler, un homme que je ne connaissais point s'empressa de me faire faire place. Comment est-il possible, me dit-il en me donnant la main pour m'aider à marcher, qu'une beauté comme la vôtre n'attire pas les respects de tous les hommes? Je suis cependant bien heureux que la grossièreté de ces gens-ci m'ait donné occasion de voir une aussi belle personne, et de lui rendre un petit service. Ma tante, qui entendit qu'on me parlait, se retourna, et me fit signe de la suivre. Je n'eus que le temps de faire la

révérence à celui qui m'avait parlé, sans oser presque le regarder. Je ne le vis cependant que trop pour mon repos. Il vint se mettre à quelque distance de nous; et quoique je ne levasse pas les yeux, il me semblait cependant qu'il n'avait cessé de me regarder. Je le trouvai plusieurs jours de suite dans les églises où j'allais. Ma tante, surprise de le voir dans un lieu où son air et sa parure annonçaient quelque dessein, voulut savoir qui il était : elle fit questionner ses gens, qui ne firent aucun mystère du nom de leur maître. Nous apprîmes que c'était Gaveston, le favori du prince de Galles. Madame de Surrey le soupçonna d'être amoureux de moi. Elle le connaissait par plusieurs aventures qui avaient fait du bruit dans le monde. Plus il lui parut aimable, plus elle le trouva dangereux : aussi ne songea-t-elle qu'à lui ôter toutes les occasions de me voir.

Je n'eus plus la permission de sortir que les jours que j'étais indispensablement obligée d'aller à l'église, encore choisissait-on les églises les plus éloignées et les moins fréquentées. Mais tous ces soins ne servirent qu'à me faire encore mieux remarquer les empressemens de Gaveston : c'était toujours la première personne que je voyais. Nous sortions aussitôt que ma tante l'avait aperçu, et nous allions achever nos dévotions dans un autre

endroit. C'était avec aussi peu de fruit : nous retrouvions toujours Gaveston. Enfin, lassée de le fuir inutilement à la ville, madame de Surrey me mena à la campagne. Gaveston trouva le moyen de m'y occuper toujours de lui, même par les soins qu'il fallait que je prisse pour l'éviter : il paraissait tous les jours dans quelque nouveau déguisement, et il se conduisait de manière, qu'il semblait qu'il ne cherchait qu'à me voir, et qu'il craignait presque d'être vu. Toutes mes femmes étaient gagnées, surtout une d'elles en qui j'avais plus de confiance : elle ne perdait aucune occasion de me parler de Gaveston ; elle me faisait valoir les soins qu'il prenait pour me plaire : elle me répétait sans cesse que le plus aimable de tous les hommes, le plus accoutumé à voir ses soins récompensés, quittait tous les plaisirs de la cour pour venir passer une partie de son temps, caché dans une maison de paysan, seulement pour me voir sans être vu. Ces discours ne faisaient que trop d'impression sur moi. J'avais eu cependant le courage de refuser une lettre dont elle s'était chargée, et je lui avais défendu d'accepter à l'avenir de pareilles commissions.

Gaveston, qui voulait me parler, imagina d'acheter une terre qui joignait le parc de la maison de madame de Surrey : il en fit offrir un prix si

fort au-dessus de sa valeur, que le marché en fut bientôt conclu; et, sous prétexte du voisinage, il fit demander à ma tante la permission de la voir. C'eût été une incivilité trop marquée de le refuser. Cette première visite se passa en politesses; ma tante ne me perdait pas de vue: Gaveston ne me put dire un seul mot; mais il trouva le moyen de me donner une lettre. Il fallait la prendre ou faire voir à ma tante que je la refusais : pour éviter cet inconvénient, et peut-être encore plus pour lire cette lettre, je me déterminai à la recevoir. Gaveston resta encore quelque temps avec nous; et, quoique j'eusse un très-grand plaisir à le voir, je mourais d'envie qu'il s'en allât, pour avoir la liberté de voir ce qu'il m'avait écrit.

Dès que je fus dans ma chambre, je décachetai cette lettre avec un battement de cœur que je ne puis vous exprimer. Elle aurait dû m'ouvrir les yeux sur le caractère de Gaveston: quoiqu'elle parlât d'amour, elle n'était point tendre; mais mon sentiment y ajoutait ce qui y manquait. Je la relus plus d'une fois; je la portais toujours sur moi, et il m'arrivait souvent de mettre la main dans ma poche pour avoir la satisfaction de m'assurer qu'elle y était. Il ne fut pas possible à ma tante d'éviter les visites de Gaveston. Le prince de Galles vint

chez lui : il l'engagea à nous venir voir. Que je suis faible, ma chère sœur ! Gaveston trouva le moyen de me parler en particulier : j'étais bien loin de le connaître assez pour être assurée de ses sentimens, et je lui fis l'aveu des miens. Ma sincérité, qui ne me permettait pas de croire qu'on pût tromper ; mon cœur, qui me faisait juger du sien ; ma malheureuse sensibilité ; enfin jusqu'à la beauté du lieu, des jours, tout servait à m'attendrir, tout conspirait contre moi. Je ne vous redirai point les discours que Gaveston me tint pour me persuader ; ils ne suffiraient pas pour m'excuser de la promptitude de mon aveu ; je ne répéterais que ses discours, et je ne pourrais rendre la grâce et la séduction qui les accompagnaient. Bien loin de se laisser aller à cet air audacieux qui lui est naturel, je croyais voir en lui ce respect qui rassure, cette timidité qui caractérise les grandes passions, et qui faisait d'autant plus d'impression sur moi, qu'elle était plus éloignée de son caractère. Il avait trop d'expérience pour n'avoir pas pénétré mon secret ; mais il semblait l'apprendre : il en recevait l'aveu avec un transport qui tenait de la surprise, et qui était mêlé d'un doute qu'il affectait, pour se le faire assurer davantage. Que vous dirai-je, ma chère sœur? J'aimais, j'adorais Gaveston ; je ne lui cachai rien

de ce que je pensais ; et, loin d'avoir des remords, je m'applaudissais de ma franchise. Je sentis une douceur inexprimable à la montrer toute entière ; je crus connaître combien il la méritait. Nous nous quittâmes enfin contens l'un de l'autre. Il trouva dans la suite de nouveaux moyens de nous voir ; et les difficultés qu'il fallait surmonter pour y réussir lui donnaient tant d'occupation, qu'il n'avait pas le temps de m'être infidèle.

Le roi, qui avait dès lors le dessein de l'éloigner du prince de Galles, rappela mon frère, qui visitait depuis quelques années les cours de l'Europe, et lui donna la charge de chambellan du prince. Gaveston y avait prétendu; et on crut qu'il ne pardonnerait pas au comte de Glocester de l'avoir emporté sur lui; mais, loin de marquer de l'éloignement pour mon frère, Gaveston le prévint, au contraire, par mille marques d'estime : il fit plus, il engagea le prince, qui avait d'abord reçu le comte de Glocester avec beaucoup de froideur, à le bien traiter. Mon frère fut touché d'un procédé si noble, et il prit dès lors pour Gaveston cette amitié dont il lui a donné depuis tant de marques.

Peu de temps après, le comte de Glocester devint amoureux de madame Sterling, qui était jeune, jolie, et veuve depuis quelque temps. Ga-

veston connut son amour aussitôt qu'il le connut lui-même. Comme elle était encore dans la dépendance de sa famille, mon frère ne pouvait ni la voir, ni lui faire tenir ses lettres qu'avec beaucoup de ménagement. Gaveston, fertile en ressources par l'expérience de ses galanteries, se chargea de lui faciliter l'un et l'autre, et il en vint bientôt à bout. Il trouva le moyen d'introduire, la nuit, le comte de Glocester dans l'appartement de madame Sterling. Comme elle logeait chez son père, homme sévère sur le point d'honneur, Gaveston, pour assurer la sûreté des rendez-vous, passait dans la rue tout le temps que son ami était dans la maison. Tant de soins et tant de marques d'amitié ne trouvaient pas mon frère ingrat; il ne désirait qu'une occasion de donner à Gaveston des preuves de sa reconnaissance : c'était où celui-ci voulait le conduire. Après avoir affecté pendant quelques jours un air de tristesse, qui fut d'autant plus remarqué qu'il ne lui était pas ordinaire, il proposa à Glocester de venir se promener avec lui dans un jardin qui était peu fréquenté. Ils firent quelques tours de promenade, pendant lesquels mon frère ne put arracher de Gaveston que quelques paroles prononcées avec un air distrait et occupé. Pourquoi, lui dit mon frère, me faites-vous un secret de ce qui vous

occupe si fort? Vous n'êtes plus le même depuis quelques jours. Que voulez-vous que je pense de votre amitié, si vous ne me donnez pas dans votre confiance la même part que vous avez dans la mienne? C'est pour ne plus mériter vos reproches, lui dit-il, que je vous ai prié de venir ici; mais je vous avoue que je n'ai plus la force de parler; je vais peut-être perdre cette amitié, qui m'est si chère, et m'ôter une espérance qui, toute légère qu'elle est, fait pourtant mon bonheur. Non, lui dit mon frère, ma tendresse sera toujours la même, puisque je suis bien sûr que vous ne pouvez rien m'apprendre qui diminue mon estime pour vous. Souvenez-vous du moins, dit Gaveston, que c'est à mon ami, et non pas au comte de Glocester, que je fais l'aveu de l'amour que j'ai pour sa sœur. Mon frère resta quelque temps sans parler, et puis tout d'un coup, embrassant de nouveau Gaveston : L'envie de deviner, lui dit-il, comment il était possible que ma sœur, presque ignorée de toute la terre, fût connue de vous, a causé mon silence. Bien loin d'être fâché que vous l'aimiez, je suis fort aise, au contraire, que l'alliance vienne encore serrer les nœuds de notre amitié. Ma sœur sait-elle que vous l'aimez? Je ne vous demande point si elle vous aime : répondez à cette première question, et je serai éclairci de la

seconde. Gaveston répondit aux amitiés de mon frère par une entière confiance, et ne lui laissa rien ignorer de ce qui s'était passé entre nous.

Je blâmerais ma sœur, lui dit le comte de Glocester, et je ne sais même si je lui pardonnerais d'avoir reçu vos soins sans l'aveu de ceux dont elle dépend, si je ne trouvais, dans les sentimens que vous m'avez inspirés à moi-même, de quoi la justifier. Je ne vous promets pas de vous servir auprès d'elle, je vois que vous n'en avez pas besoin ; mais je vous servirai auprès de madame de Surrey, et je mettrai tout en usage pour qu'elle vous soit favorable auprès de mon grand-père. Donnez-moi, ajouta-t-il en riant, une lettre de créance auprès de ma sœur; elle n'oserait se confier à moi, et j'ai besoin de concerter avec elle les mesures que nous devons prendre. Gaveston m'écrivit. Mon frère vint me voir le même jour, et me dit, en me donnant la lettre dont il était chargé, qu'il viendrait prendre la réponse le lendemain.

J'avais besoin de ce délai pour me remettre; j'étais dans une confusion telle que vous pouvez vous la représenter. Je passai la nuit à étudier ce que je dirais à mon frère : quoique sa conduite dût me promettre beaucoup d'indulgence, je mourais de honte de ce qu'il savait ma faiblesse. Il m'apporta une seconde lettre le lendemain, et

me demanda si j'avais fait réponse. Je suis fâchée, lui dis-je, de m'être mise à portée de recevoir de pareilles lettres; j'ai tant de peur d'avoir perdu votre estime, que je n'ai plus rien à dire à celui qui me les écrit. Je vous avoue, dit le comte, que j'aurais été très-affligé, si je vous avais vue penser pour un autre comme vous pensez pour Gaveston; mais j'ai tant d'estime et d'amitié pour lui, il vous aime si véritablement, que, bien loin de m'opposer à l'inclination que vous avez l'un pour l'autre, je ferai tous mes efforts pour qu'il obtienne l'agrément de notre famille. Je sais que sa naissance et sa fortune sont bien au-dessous de ce que vous pourriez prétendre; mais la faveur du prince, qu'il possède toute entière, le mettra tôt ou tard dans le rang le plus élevé.

Depuis ce jour, mon frère n'en passait aucun sans m'apporter des lettres de Gaveston : je ne dissimulai plus le plaisir qu'elles me faisaient. L'amitié que j'ai toujours eue pour le comte de Glocester était bien augmentée depuis qu'il était mon confident : nos conversations ne finissaient plus; et, ce qui m'y attachait davantage, c'étaient les louanges qu'il donnait à son ami. C'est toujours un plaisir d'entendre louer ce qu'on aime, mais ce plaisir est encore plus sensible, quand les louan-

ges viennent de quelqu'un qui nous est cher.

Il fallait, pour la satisfaction de Gaveston, et un peu pour la mienne, qu'il pût être reçu chez ma tante. Mon frère le souhaitait presque autant que nous : il parla à madame de Surrey, et lui représenta qu'il fallait bien que je connusse le monde, puisque je devais y vivre. Ce n'était pas par goût que madame de Surrey avait pris le parti de la retraite; d'ailleurs, quelque dévote que soit une femme, elle est toujours bien aise que des raisons de bienséance l'obligent à se permettre des amusemens qu'elle a presque toujours quittés à regret; elle consentit sans beaucoup de peine à ce que mon frère désirait.

Lorsqu'on sut à la cour que madame de Surrey voulait recevoir du monde, les hommes et les femmes s'empressèrent d'y venir.

Le comte de Pembrocke devint amoureux de moi dans ce temps-là : il ne perdait aucune occasion de me marquer son amour. J'étais si satisfaite de voir Gaveston, quoique je ne lui parlasse presque jamais, que j'en souffrais le comte de Pembrocke avec moins de peine. Il est aimable, il pouvait me plaire, il pouvait obtenir l'aveu de ma famille; Gaveston en fut jaloux; s'il m'avait bien aimée, sa jalousie l'aurait rendu plus tendre; il aurait cru ne me

pas assez mériter, et il aurait craint de me perdre; il m'aurait fait des prières, et non pas des reproches; mais il avait plus de vanité que d'amour. Il m'écrivit d'abord des lettres remplies de plaintes, et s'approchant de moi pendant que madame de Surrey était occupée à parler à quelqu'un : Je vous félicite, mademoiselle, me dit-il, de vos conquêtes. Savez-vous, ajouta-t-il, qu'on ne conserve pas long-temps les premières, quand on a tant de plaisir à en faire de nouvelles. J'aimais de trop bonne foi pour m'alarmer de la jalousie de Gaveston; et bien loin d'être blessée du ton dont il me parlait, je lui tins compte de sa vivacité. Il n'était cependant guère possible que je manquasse de politesse pour un homme du rang du comte de Pembrocke : mais Gaveston ne goûtait point mes raisons; il me quitta brusquement aussitôt que je voulus lui en parler; il passa deux jours sans m'écrire. Je m'en plaignis à mon frère : il me dit que Gaveston était au désespoir; que, si je l'avais aimé, je lui aurais fait le sacrifice du comte de Pembrocke, sans qu'il l'eût demandé; et que, bien loin d'avoir quelque égard pour sa peine, j'avais regardé le comte de Pembrocke des mêmes yeux. J'aimais Gaveston; je me rangeai de son parti contre moi-même; je crus avoir tort, puisqu'il était fâché; et je me re-

prochai l'amour de Pembrocke, comme si j'avais eu dessein de le lui inspirer. J'en promis le sacrifice, et je l'écrivis à Gaveston; il s'apaisa, et nous nous raccommodâmes. Je fus pénétrée de joie de quelques mots qu'il me dit; nos yeux reprirent leur ancienne intelligence. Gaveston était satisfait; il en paraissait plus aimable, et je l'en aimais davantage de cette satisfaction que je lui avais donnée. L'embarras était de tenir parole : Pembrocke, malgré mes froideurs, et presque mes incivilités, ne se rebutait point; j'en étais désespérée; je voyais à tout moment la jalousie de Gaveston prête à s'allumer. Un jour qu'ils étaient tous deux chez madame de Surrey avec plusieurs personnes de la cour, on y proposa une partie de promenade dans un jardin, à un mille de Londres. Gaveston, qui n'osait me donner la main, la donnait à ma tante; je ne pus refuser celle de Pembrocke. Gaveston, qui marchait avant moi avec madame de Surrey, tourna la tête et jeta sur moi un regard où je lus sa colère. Je n'y pus faire autre chose que de feindre de m'être fait mal au pied en marchant. Je fis un cri, en disant que je ne pouvais aller plus loin; on m'aida à rentrer dans la chambre. Je ne sais si Pembrocke avait vu la manière dont Gaveston m'avait regardée; mais il ne fut point là

dupe de mon artifice. Je vois bien, dit-il, mademoiselle, que c'est moi qui vous ai porté malheur. J'éviterai à l'avenir de causer de pareils accidens; mais je vous demande de vouloir m'entendre encore une fois : je ne vous dirai rien que de conforme au respect que j'ai pour vous. Il sortit en même temps, et me laissa très-interdite et très-embarrassée. Le prétendu accident qui m'était arrivé avait rompu la promenade; tout le monde s'empressait à me demander de mes nouvelles. Gaveston s'approcha de moi comme les autres, et trouva le moyen de me parler un moment. Qui n'aurait été trompé à tout ce qu'il me dit de tendre pour me remercier de ce que je venais de faire? Cette marque de ma complaisance lui persuadait que j'avais de la bonté pour lui, et c'était le souverain bonheur. Hélas! je le croyais, et peut-être le croyait-il aussi lui-même. La plupart des hommes prennent un sentiment vif d'amour-propre pour de l'amour; je servais si bien celui de Gaveston, qu'il croyait être tendre, quand il n'était que reconnaissant; je lui dis que Pembrocke avait demandé à me parler; il se croyait si sûr de mon cœur, qu'il consentit à cette conversation. Je l'eus dès le lendemain. Ma tante s'était accoutumée à me voir avec les hommes qui venaient chez elle : il arrivait

même assez souvent, quand elle avait affaire, de me laisser dans sa chambre avec ses femmes. Elle était entrée dans son cabinet, quand le comte de Pembrocke arriva. Je m'étais mise sur un lit pour continuer la feinte de la veille. Sa vue m'embarrassa; il s'en aperçut. Ne craignez point, me dit-il, mademoiselle, ce que j'ai à vous dire; je ne suis pas assez malheureux pour être en droit de vous faire des reproches; je me plains seulement de mon malheur; et peut-être me serait-il moins sensible, si je ne prévoyais le vôtre : oui, mademoiselle, ce rival, que vous me préférez, n'est pas digne de vous; il ne connaîtra plus le prix de votre cœur, dès qu'il croira en être assuré; il lui faut des obstacles à vaincre, et, tout malheureux que je suis, je vois que je lui ai fait ombrage. Je me retire, non pas pour faire cesser ses inquiétudes, mais pour vous donner cette marque de respect. Je trouvai tant de franchise dans le procédé du comte de Pembrocke, et j'en ai tant moi-même, que, si je ne lui avouai pas ma faiblesse, je n'eus pas non plus la force de la lui désavouer. J'entends, mademoiselle, me répondit-il, tout ce que vous n'osez me dire : ma conduite vous prouvera que je mérite votre sincérité. Peut-être connaîtrez-vous quelque jour combien l'attachement que j'ai pour vous

est différent de celui de mon rival ; je vous demande alors de vous souvenir que mon cœur n'a jamais été sensible que pour vous. Je vois, ajouta-t-il en me regardant, que ce que je viens de vous dire vous déplaît ; mais pardonnez quelque chose à un homme à qui vous avez inspiré un amour qui ne finira jamais, et à qui vous venez d'ôter toute espérance. Quelques personnes qui entrèrent mirent fin à une conversation que je ne pouvais plus soutenir. Le comte de Pembrocke sortit, et partit le lendemain pour la campagne. Les premiers jours qui suivirent son éloignement, furent pleins de douceur. Gaveston redoubla d'attention et de vivacité.

Plusieurs hommes de la cour me rendirent des soins ; mais il est vrai qu'une femme n'a point d'amans quand elle n'en veut point avoir. Les miens se lassèrent d'une persévérance inutile, et me laissèrent jouir du plaisir de prouver à Gaveston que je ne voulais plaire qu'à lui. Ce temps heureux, et le seul heureux de ma vie, ne dura guère ; j'eus bientôt lieu de m'apercevoir que l'esprit de Gaveston avait plus besoin d'occupation que son cœur. Au lieu de cette vivacité qu'il marquait auparavant pour trouver une occasion de me dire un mot, il laissait échapper celles qui se présentaient naturelle-

ment : c'était moi qui me plaignais; j'avais pris son rôle, et il n'avait pas pris le mien : mais quelle différence dans nos procédés! je n'avais point examiné si ses inquiétudes étaient raisonnables; je m'affligeais de ce qui l'affligeait; je n'avais jamais vu que sa peine, et j'avais mis tout en usage pour la faire cesser. Lui, au contraire, m'écoutait avec une espèce de joie tranquille; je lisais dans ses yeux que le plaisir d'être aimé ne lui laissait point d'attention pour les peines que ma tendresse me donnait.

Mon frère, à qui je confiais mes inquiétudes, n'était nullement propre à cette confidence; son amour pour madame Sterling ne lui apprenait pas ces délicatesses; c'était de ces sortes d'attachemens où le cœur n'a point de part. Sa maîtresse et lui se brouillèrent pourtant comme s'ils s'étaient bien aimés. Gaveston fut encore chargé de négocier la réconciliation; il vit plusieurs fois madame Sterling; on ne parla d'abord que de ce qui faisait le sujet de leur entrevue.

Chez les femmes de ce caractère, le plaisir d'un nouveau triomphe l'emporte toujours sur l'intérêt de l'amant. Gaveston était l'homme de la cour le mieux fait et le plus à la mode : que de raisons pour éveiller la coquetterie de madame Sterling! Il était à peu près dans les mêmes dispositions qu'elle; d'ailleurs, la singula-

rité de l'aventure le piquait. Que vous dirai-je? Ils manquèrent à ce qu'ils devaient à l'amitié et à l'amour; et, comme ils avaient l'un et l'autre intérêt de cacher leur perfidie, mon frère obtint sa grâce et fut reçu à l'ordinaire.

Gaveston me voyait avec la même assiduité. Je ne sais si les reproches qu'il se faisait l'attendrissaient pour moi; mais j'étais plus contente de lui que je ne l'avais été depuis quelque temps.

Un jour que j'étais occupée à assortir des pierreries, une de mes femmes me montra une bague d'un très-grand prix que je me souvins d'avoir vue à Gaveston. Je voulus savoir de qui elle la tenait; elle me dit qu'elle n'était point à elle, et que Gaveston l'avait donnée à sa sœur qui était femme de chambre de madame Sterling. Un présent de cette conséquence me fit naître de grands soupçons; mais je ne pus alors en savoir davantage : il fallut aller dans l'appartement de ma tante où j'étais attendue. Gaveston y était. Ce que je venais d'apprendre me donnait une inquiétude que je ne pouvais dissimuler. Il s'en aperçut; et, s'approchant de moi sous quelque prétexte : D'où vient, me dit-il, mademoiselle, l'air que je vous vois? J'en dois être alarmé. Je n'ai point d'inquiétude, répondis-je, ou du moins je n'en devrais point avoir.

Ces paroles, et le ton avec lequel je les prononçai, l'étonnèrent; il n'osa me parler davantage dans ce moment; et, prenant le temps qu'on était occupé à regarder des marchandises de France, qu'on apportait à madame de Surrey: Que vous m'alarmez, dit-il, mademoiselle! ce que vous m'avez dit et l'attention que je vous vois, depuis deux heures, d'éviter mes regards, me font craindre d'être le plus malheureux des hommes. Il prononça ces mots avec un air si attendri, qu'à mon ordinaire je crus être injuste de le soupçonner. Il me vint dans l'esprit que la bague avait été donnée pour mon frère. Cette idée fut bientôt la plus forte dans mon esprit, et j'agis avec lui le reste de la journée comme à l'ordinaire. Dès que je fus seule, mes soupçons me revinrent. Je fis appeler cette femme. Elle était à moi depuis peu de temps, ainsi elle ignorait quel intérêt je pouvais prendre à ce qui regardait Gaveston. Elle a de l'esprit : elle comprit bien vite de quoi il était question; elle m'assura qu'elle serait instruite de tout ce que je voudrais savoir. J'attendis cet éclaircissement avec l'impatience et le trouble que vous pouvez vous figurer. Il s'agissait d'apprendre si un homme que j'aimais, et dont je me croyais aimée, était digne de ma tendresse ou de mon indignation. Quelle situation! il n'en est pas de plus cruelle.

Je fus deux jours dans cet état, pendant lesquels, pour ne pas être obligée de voir du monde, je feignis une légère indisposition. Enfin, j'appris ce que je craignais tant de savoir, que Gaveston était coupable et ne méritait pas d'être aimé. Ma femme de chambre, instruite par sa sœur, me rapporta les détails de cette intrigue. J'aurais pu pardonner une galanterie; mais comment pardonner la tromperie qu'il avait faite à son ami? Il n'y avait pas moyen de l'excuser là-dessus, et je vous avoue que j'en étais sensiblement affligée. Je vis bien qu'il fallait rompre. Je continuai pendant quelques jours de garder la chambre pour m'affermir dans mes résolutions. Mon frère m'embarrassait : il me semblait que je ne devais pas lui dire ce que je savais de la conduite de son ami. Les querelles entre les hommes sont toujours dangereuses; mais c'était bien moins la prudence que la crainte de faire du mal à un homme que je croyais pourtant haïr. Je me déterminai enfin de dire à mon frère qu'il y avait encore si peu d'apparence que la fortune de Gaveston pût devenir telle qu'il la faudrait pour obtenir le consentement de mon grand-père, que je croyais qu'il était de mon devoir de ne plus recevoir ses soins. Eh! pourquoi donc les avez-vous reçus? me dit mon frère avec une espèce de colère.

Parce que vous m'y autorisiez, lui répondis-je, et que j'espérais que les choses changeraient. Espérez-le donc encore, me répliqua-t-il, et ne désespérez pas mon ami, si vous ne voulez me désespérer moi-même. La vivacité de mon frère, qui rendait Gaveston encore plus coupable, me donna la force de lui résister. Je lui fis si bien voir que ma résolution était prise, et je la colorai de tant de raisons, qu'il fut obligé de se rendre et de prendre la commission de dire à Gaveston les dispositions où j'étais. Il était chez madame de Surrey, où il attendait mon frère pour savoir de mes nouvelles. Ils sortirent ensemble : dès qu'ils furent seuls, mon frère rendit compte, avec tous les ménagemens de l'amitié la plus tendre, de la conversation qu'il venait d'avoir avec moi. Quelle surprise pour Gaveston qui se croyait aimé, et qui n'avait jamais pensé qu'il pût cesser de l'être! L'amour-propre et l'amour qu'il avait pour moi lui causaient la plus sensible douleur qu'il eût encore éprouvée. Il ne pouvait comprendre d'où lui venait son malheur : l'aventure de madame Sterling n'en pouvait être cause, puisque mon frère l'ignorait. Il le pria de se charger d'une lettre. Mon frère vint me l'apporter : il fit inutilement tout ce qu'il put pour que je l'ouvrisse; il fallut la reporter à Gaveston telle qu'il la lui avait don-

née. J'en usai de même de plusieurs autres; et, pour achever de le désespérer, milord Pembrocke, qui n'avait pas trouvé dans l'absence les secours qu'il en avait espérés, était revenu de la campagne aussi amoureux qu'auparavant : il n'avait pu résister au plaisir de me revoir. Je le reçus mieux que je n'avais fait jusque-là. Il ne se flatta point de devoir à lui-même ce changement; comme il ne voyait plus Gaveston si souvent chez madame de Surrey, et qu'il s'aperçut que, quand il y était, il n'osait me parler, il comprit la vérité : il m'en parla avec tant d'honnêteté et de discrétion, qu'il augmenta l'estime que je ne pouvais m'empêcher d'avoir pour lui. Insensiblement je m'accoutumai à lui parler plus qu'à un autre : à la vérité, c'était de choses indifférentes; mais c'était toujours une distinction, et il en sentait le prix. Gaveston ne pouvait contenir sa jalousie. Je l'évitais avec tant de soin, qu'il n'avait pu ni me faire des reproches, ni savoir le sujet de sa disgrâce. La colère où j'étais s'accrut encore par une circonstance que le hasard me fit savoir. Deux hommes s'étaient battus à l'entrée de la nuit dans la rue où logeait madame Sterling; Gaveston les avait séparés. Je jugeai qu'il ne s'était trouvé là si à propos, que parce qu'il voulait entrer chez cette femme. J'avais été plusieurs fois ten-

tée de lui accorder la conversation qu'il me demandait avec tant d'instance; mais le plaisir que j'imaginais à l'accabler de reproches m'était suspect.

Mon frére, fâché de la manière dont je traitais son ami, était froid avec moi, et ne me parlait plus en particulier. Le comte de Pembrocke, au contraire, ne perdait pas une occasion de me marquer la vivacité de son amour. Son père, qui vivait encore dans ce temps-là, désirait beaucoup une alliance comme la nôtre; il ne fut pas plus tôt informé de la passion de son fils, qu'il en parla à mon grand-père, dont il était ami. Le vieux comte de Glocester entra avec plaisir dans le projet : il lui promit qu'il en parlerait à madame de Surrey. Pour moi, il comptait sur mon obéissance, et crut qu'il était inutile de me faire part de ses desseins.

Milord Pembrocke, charmé d'avoir une aussi agréable nouvelle à donner à son fils, qu'il aimait tendrement, le fit appeler. Remerciez-moi, lui dit-il; je viens de conclure votre mariage avec mademoiselle de Glocester : si vous m'aviez fait votre confident, j'aurais travaillé plus tôt à vous rendre heureux. Le comte de Pembrocke, surpris et troublé par la crainte que je ne le soupçonnasse d'avoir été de moitié dans les démarches que son père avait faites auprès de mon

grand-père, gardait le silence. L'espérance dont il était flatté et la crainte que je ne voulusse pas consentir à son bonheur, le partageaient tour à tour. Enfin, prenant son parti : Je vous demande en grâce, monsieur, lui dit-il, de n'aller pas plus loin avec le duc de Glocester, et de l'engager à ne point parler à madame de Surrey. J'ai besoin de quelque temps pour me résoudre à l'engagement que vous voulez que je prenne; je vous demande cette complaisance. Milord Pembrocke, qui savait son fils amoureux, fut très-étonné de lui trouver si peu d'empressement. Il lui représenta tous les obstacles qui pouvaient naître; mais son fils demeura ferme à demander du temps, et l'obtint. Je n'avais jamais reçu de lettre de lui; je fus très-étonnée quand une de mes femmes m'en remit une. Mon premier mouvement fut de la lui renvoyer; mais, comme je connaissais son respect pour moi, je crus que, pusqu'il m'écrivait, il avait quelque chose de très-important à me dire : j'ouvris sa lettre. Il me mandait qu'il était de la dernière importance pour moi que je lui accordasse une conversation; et, comme il était difficile que ce pût être chez ma tante, il me proposait d'aller à l'abbaye des bénédictines, dont sa tante est abbesse, et où ma sœur est religieuse. Je ne fis aucune difficulté de lui parler : il m'assurait

que ce serait en présence de ma sœur. Je ne soupçonnai point le comte de Pembrocke de vouloir me tromper : je jugeai qu'il s'agissait de quelque chose d'important, et je me déterminai, comme il me le proposait, d'aller à l'abbaye. Le jour fut pris au lendemain. Je vous prie, mademoiselle, me dit-il aussitôt qu'il me vit seule avec ma sœur, de croire que je n'ai point de part à ce que je vais vous apprendre, et que, quelque grand que fût pour moi le plaisir qu'on me promet, je ne l'accepterai jamais, si c'est un malheur pour vous. Il me conta ensuite ce qui s'était passé entre milord Pembrocke et lui. Il faut vous aimer, ajouta-t-il, mademoiselle, aussi parfaitement que je vous aime, pour avoir eu la force de cacher ma passion. Quel plaisir de pouvoir dire que vous êtes la plus adorable personne du monde et la mieux adorée! Je vous ai sacrifié ce plaisir; votre intérêt le demandait : il fallait, pour ne point vous exposer à des désagrémens, me charger seul de la suite de cette affaire. Rien n'était plus noble et plus généreux que le procédé du comte de Pembrocke. J'en fus touchée jusqu'au point de verser des larmes; il s'en aperçut, et se jetant à mes pieds : Laissez-vous attendrir, me dit-il, mademoiselle, pour un homme pour qui vous avez déjà quelque estime : le temps et mon amour feront le reste, surtout

quand votre devoir sera pour moi. J'avais laissé parler le comte de Pembrocke sans lui répondre; je rêvais profondément à ce que je devais faire. La raison était pour lui; mais mon cœur n'en était pas d'accord. Vous ne me répondez point? me dit-il; peut-être êtes-vous moins touchée du sacrifice que je vous fais, que de la peine de me devoir quelque chose. Non, lui répondis-je enfin, je suis pénétrée de reconnaissance; mais accordez-moi à moi-même le temps que vous avez demandé. Hélas! me dit le comte, qu'il y a d'ingratitude à être reconnaissante comme vous l'êtes! N'importe, je vous ai rendue la maîtresse de mon sort, et, quoi qu'il m'en coûte, je souscrirai à ce que vous ordonnerez; mais souffrez du moins les témoignages d'une passion dont vous serez peut-être touchée, quand elle vous sera bien connue.

J'étais déterminée à vaincre la malheureuse inclination que j'avais pour Gaveston, et l'admiration que me donnait le procédé du comte de Pembrocke me faisait tant d'illusion, que je me flattai que je n'avais besoin que d'un peu de temps, et que je l'épouserais ensuite sans aucune répugnance; et, si je ne le lui promis pas, je le lui laissai du moins espérer. Nous nous séparâmes; il était content, et je croyais presque l'être.

Je me mis au lit en rentrant chez ma tante :

j'avais besoin d'être seule pour démêler mes propres sentimens. Je me livrai d'abord à toute l'estime que j'avais pour le comte de Pembrocke; mais, plus je l'estimais, plus je trouvais que je ne devais l'épouser que quand je serais sûre que je pourrais l'aimer. Il devint encore plus assidu chez madame de Surrey. Je lui donnais toutes les occasions de me parler que la bienséance me permettait : je m'exagérais à moi-même son mérite et ce qu'il avait fait pour moi; j'évitais Gaveston avec soin, et il me semblait que cet effort me coûtait moins tous les jours.

Mon frère n'avait aucune connaissance de ce qui s'était passé entre milord Pembrocke et le duc de Glocester; j'avais cru ne lui en devoir point parler : mais, comme Gaveston faisait toujours des tentatives pour me voir, et que la liberté qu'il avait acquise chez madame de Surrey pouvait enfin lui en faire naître l'occasion, je me déterminai à dire à mon frère ce que je lui avais caché jusque-là, pour qu'il l'engageât à ne plus faire des démarches inutiles pour lui, et embarrassantes pour moi. Il m'écouta avec surprise. Est-il possible, me dit-il, que vous puissiez vous résoudre à faire le malheur d'un homme qui vous adore, et à me rendre malheureux moi-même? car vous n'ignorez pas que les malheurs de mon ami sont les miens. Si quelque autre m'avait dit,

en faveur de Gaveston, tout ce que mon frère me disait, peut-être en aurais-je été touchée; mais plus il me parlait pour lui, plus il me le faisait voir coupable. Je fus presque tentée de lui dire ce que je savais de sa perfidie; mais les mêmes raisons qui m'avaient arrêtée m'arrêtèrent encore : il me quitta très-mécontent de n'avoir pu rien gagner sur mon esprit. Quelque chagrin qu'il eût d'avoir à annoncer une aussi fâcheuse nouvelle à son ami, il fallait pourtant la lui dire. Il alla chez le prince, où il comptait le trouver : on lui dit qu'il n'y avait point paru; que le prince était enfermé avec le roi, et qu'il ne verrait personne ce soir-là. Gaveston entrait au palais comme mon frère en sortait. Ils raisonnèrent quelque temps sur cette conférence du prince et du roi, qui n'était pas ordinaire. Mon frère reconduisit Gaveston chez lui, et commençant par l'embrasser avec beaucoup de tendresse : Vous savez, mon cher Gaveston, lui dit-il, que j'avais toujours espéré que nous serions unis par les liens du sang, comme nous le sommes par ceux de l'amitié. Quoi! s'écria Gaveston, mademoiselle de Glocester veut m'abandonner! je m'étais flatté que ses froideurs, dont je ne connaissais point la cause, ne tiendraient point contre mon amour; je les ai supportées par respect pour elle, sans oser presque m'en plaindre. Mais,

puisque ce respect tourne contre moi, je veux la voir, je veux lui parler, je veux lui demander raison de son changement, je veux lui montrer tout mon désespoir; elle en sera touchée. Je l'aime trop pour ne pas conserver un peu d'espérance. Par pitié, faites que je lui parle, disait-il à mon frère; vous seul pouvez me rendre un service auquel ma vie est attachée. Si elle persiste après cela dans son dessein, je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Le comte de Glocester souhaitait presque autant que Gaveston qu'il pût me voir; cependant il ne consentit à rien qui pût intéresser ma réputation. Après avoir cherché plusieurs moyens, ils s'arrêtèrent à celui de gagner le portier de madame de Surrey, et de l'obliger, dès que Gaveston serait chez elle, de renvoyer tout le monde. Mon frère se chargea d'adresser à ma tante un homme pour traiter avec elle d'une affaire qui l'intéressait beaucoup. Tout s'exécuta le lendemain, comme ils l'avaient réglé; je vis entrer Gaveston, et, peu après, l'homme qui était envoyé par mon frère. Il semblait que ma tante eût été d'accord avec eux. Je voulus me retirer quand elle entra dans son cabinet; elle m'ordonna de rester, et dit à une des femmes de demeurer avec moi. Cette femme n'était point suspecte à Gaveston; il avait mis presque

tous les gens de madame de Surrey dans ses intérêts. Dès qu'il ne fut vu que d'elle, il se jeta à mes pieds. Je ne partirai point d'ici, mademoiselle, me dit-il, que vous ne m'ayez appris quel est mon crime. Peut-être n'étais-je pas digne des bontés que vous avez eues pour moi; mais enfin vous les avez eues; vous m'avez laissé croire que je ne vous étais pas indifférent; je suis le même que j'étais alors, par quel malheur ai-je perdu un bien qui faisait tout mon bonheur? Je ne veux point chercher à vous attendrir par les marques de mon désespoir; tout grand qu'il est, je saurai vous le cacher, s'il ne doit qu'exciter votre pitié : c'est à votre cœur seul que je veux devoir le retour de vos bontés. Parlez, mademoiselle, dites-moi un mot; mais songez que la réponse que vous m'allez faire décidera de mon sort; et, sans vous importuner de mes plaintes, je saurai me venger sur moi-même de mon malheur. Le ton dont il me parlait était le ton d'un homme véritablement touché, et je crois qu'il l'était; il m'aimait alors, et il m'aimerait encore, si la vanité de plaire n'était en lui plus forte que tout autre sentiment. J'étais cependant si prévenue de ses perfidies, que je l'écoutais presque avec indifférence. J'eusse bien voulu les lui reprocher; mais je trouvais que je me vengeais encore mieux, en

lui laissant croire que mon changement n'avait point de cause.

Mais, malgré mes résolutions, quelques mots qui m'échappèrent allaient m'attirer un éclaircissement, sans l'arrivée de mon frère. Il se jeta, en entrant, sur une chaise, comme un homme accablé de douleur. Mes inquiétudes n'étaient que trop bien fondées, mon cher Gaveston, lui dit-il, le prince m'a envoyé chercher, pour me charger de vous apprendre qu'il a été obligé de consentir à votre exil; il a résisté autant qu'il a pu; il n'a cédé que dans la crainte d'augmenter, par sa résistance, la colère du roi; il craint même que vous ne soyez arrêté; il vous prie de passer sur les terres de France, où vous serez à l'abri de la rage de vos ennemis. Eh! que m'importe leur rage! répondit-il; mademoiselle de Glocester vient de me mettre au point de ne les plus craindre; la vie m'est odieuse. Je ne fuirai point comme veut le prince; j'irai au contraire me présenter au roi; quelque irrité qu'il soit, il ne saurait me rendre plus misérable que je le suis. La disgrâce de Gaveston m'avait changée en un moment; je ne le voyais plus coupable; je ne le voyais que malheureux; et le retenant, comme il se disposait à sortir: Non, non, lui dis-je, vous n'irez point, et,

si vous m'aimez, vous ferez tout ce qu'il faut pour vous mettre en sûreté. Quoi! s'écria-t-il en se jetant de nouveau à mes pieds avec des transports de joie qu'il ne pouvait contenir; vous vous intéressez encore à moi, vous ne voulez pas que je périsse? Grand Dieu! que je suis heureux! La joie le transportait au point qu'il n'était plus maître de ses actions. Il m'embrassait les genoux, il baisait mes mains, sans que je pusse l'en empêcher. J'avoue que ce moment fut aussi doux pour moi que pour lui. Je ne contraignais plus mes sentimens, et, bien loin de me reprocher ma tendresse, j'avais un plaisir vif à sentir que j'aimais. Mon frère se désespérait de ne pouvoir se faire écouter de Gaveston. Il fallut que je fisse usage de mon pouvoir, pour l'obliger à songer aux mesures qu'il y avait à prendre. Nous convînmes qu'il fallait dire à madame de Surrey ce qui se passait. Son amitié pour Gaveston, et plus encore sa haine pour le gouvernement, nous assuraient son secours. Aussi entra-t-elle effectivement avec beaucoup de vivacité dans tout ce que lui et mon frère proposèrent. Elle promit d'assurer la fuite de Gaveston. Ils convinrent qu'il passerait le reste de la journée chez elle; qu'on n'y recevrait personne, et que mon frère et un gentilhomme attaché à notre maison, en qui on pouvait pren-

dre confiance, le conduiraient, à l'entrée de la nuit, au port, où il trouverait un vaisseau qui ferait voile dans le moment qu'il serait embarqué.

Nous eûmes plusieurs occasions de nous parler jusqu'au moment qu'il partit. J'étais pressée alors de lui expliquer mes sujets de plainte, non pas pour entendre ses justifications, il n'en avait plus besoin, mais pour me justifier moi-même. Il me dit tout ce qu'il voulut, et je crus tout ce qu'il me dit.

La joie dont nos cœurs étaient pleins ne nous laissa pas sentir toute l'amertume de notre séparation. Les mesures pour assurer sa fuite étaient d'ailleurs si bien prises, qu'il n'y avait presque aucun lieu de craindre. Le plaisir de le voir suspendait mes craintes; mais aussitôt que je l'eus perdu de vue, je ne vis que des périls et je vis tous ceux qui étaient possibles. Mon frère devait venir nous rendre compte de ce qui se serait passé : il n'y avait pas une heure qu'ils étaient partis, que je m'alarmais de ce qu'il n'était pas encore de retour; et, quoique la nuit fût fort sombre, je me tenais à la fenêtre, et le plus petit bruit me faisait tressaillir. Je passai plusieurs heures dans cet état : chaque moment ajoutait quelque chose à mes alarmes; enfin mon frère parut, et me fit un signe dont nous étions convenus; et, comme il était trop tard pour entrer

chez ma tante, il remit au lendemain à m'en dire davantage.

Ils avaient été arrêtés par le prince, qui avait voulu embrasser son favori avant de s'en séparer, et l'assurer lui-même qu'il partagerait un jour son pouvoir (vous voyez qu'il lui a tenu parole). Mon frère me rendit compte de toute leur conversation : Gaveston l'en avait prié, et l'avait chargé de m'assurer qu'il ne souhaitait cette fortune qu'on lui promettait, que pour être moins indigne de moi. J'avais été si occupée de ma joie et de ma crainte, que je n'avais presque pas pensé à la situation où j'étais avec le comte de Pembrocke : d'ailleurs, quand on est bien plein d'un sentiment, on croit que tout ce qui le favorise sera aisé, surtout quand les difficultés ne sont pas présentes. Mais, quand il fut question d'examiner avec mon frère la conduite que je devais tenir, nous nous y trouvâmes très-embarrassés par les espérances que je lui avais laissé concevoir. La franchise était le seul parti honnête et le seul digne de moi : quoiqu'il pût être périlleux, je m'y déterminai sans balancer. Cependant il était instruit de tout ce qui s'était passé; on lui avait dit, à la porte de madame de Surrey, qu'elle n'y était pas, justement dans le moment que Gaveston y entrait : on lui avait fait, dans la journée, la même réponse plusieurs

fois. Pour s'éclaircir, il avait pris le parti de se tenir dans la rue, et, comme mon frère et le gentilhomme attendaient un peu plus loin, il vit Gaveston, assez avant dans la nuit, sortir seul de la maison de madame de Surrey. Quelle vue pour un homme amoureux, à qui on avait laissé prendre des espérances? Il se crut trompé de la manière la plus outrageante; et si, par respect pour lui-même, il ne se proposa pas de se venger, il se promit du moins de me faire sentir combien je lui paraissais différente de ce que je lui avais paru. Il vint le lendemain chez ma tante dans ces dispositions. Je crus m'apercevoir qu'il avait quelque chose de fâcheux dans l'esprit, et je jugeai, par la façon dont il me regardait, que j'y avais part; j'en fus déconcertée : j'étais embarrassée de ce que j'avais un peu de tort.

Le prince était chez ma tante, en sorte qu'il n'était pas possible de me parler en particulier sans être remarqué. Le comte de Pembrocke, jusque-là plein de circonspection, crut en être dispensé : il vint se mettre auprès de moi; et me regardant avec un sourire amer : Puis-je vous demander, mademoiselle, me dit-il, si Gaveston m'est favorable, et s'il vous a conseillé de consentir à mon bonheur?

Ces paroles et le ton dont elles étaient accom-

pagnées firent disparaître les torts que je croyais avoir un moment auparavant, et me redonnèrent toute ma fierté. Je n'ai besoin des conseils de personne, lui dis-je, monsieur, pour vous prier de cesser de me rendre des soins qui seraient inutiles. Je vous obéirai, me répondit-il en se levant; mais mon rival se sentira peut-être quelque jour d'une vengeance qu'il m'est du moins permis de faire tomber sur lui : il sortit aussitôt. Mon frère, qui était dans la chambre, comprit à ma rougeur une partie de ce qui venait de se passer. Nous ne doutâmes point que le comte de Pembrocke ne fût informé que Gaveston avait passé tout un jour avec moi, et les domestiques que nous questionnâmes nous apprirent ce que je viens de vous dire. Je devais craindre son ressentiment; mais j'étais si contente du sacrifice que je faisais à Gaveston, j'imaginais tant de plaisir à le lui écrire, que cette pensée m'occupait toute entière, et ne laissait place à aucune autre.

Le comte de Pembrocke était véritablement amoureux : il se repentit bientôt de ce qu'il avait fait. L'absence de Gaveston diminuait sa jalousie et réveillait ses espérances : il mit tout en œuvre pour m'apaiser; il employa ma sœur : elle me parla pour lui, elle me peignit le désespoir où il était de m'avoir déplu; mais je n'en fus point

touchée : de certaines offenses ne se pardonnent qu'à un amant aimé. Je priai ma sœur de ne plus se charger de pareilles commissions, et je lui fis si bien voir que je ne pouvais être heureuse en épousant le comte de Pembrocke, qu'elle lui conseilla elle-même de n'y plus penser.

J'avais été si occupée du péril de Gaveston, de la joie de notre raccommodement, que je n'avais presque pas encore senti son absence; mais, quand je n'eus plus rien à faire ni à craindre pour lui, je fus accablée de la pensée que je ne le verrais de long-temps. Je ne savais plus de quoi remplir mes jours; tout m'était insipide ou indifférent : je n'avais de consolation que celle de parler de lui à mon frère. Il nous écrivait avec exactitude; je n'ai pas toujours été également contente de ses lettres; il y en a quelques-unes où j'ai aperçu de la froideur. Je craignais alors quelques nouveaux traits de légèreté; mais, comme les goûts qu'il avait n'étaient pas apparemment de nature à l'attacher long-temps, de nouveaux témoignages de sa tendresse me rassuraient. Quelque occupé qu'il ait été, à son retour, de sa nouvelle faveur, il trouvait le temps de me rendre des soins; mais il n'est plus le même depuis le voyage de Boulogne : le désir de plaire à la reine lui a fait presque oublier qu'il m'a aimée, et que j'ai le

malheur de l'aimer encore: il n'en est cependant point amoureux; la vanité seule a part à ses démarches. Je vois avec douleur que la vanité va le perdre. Le comte de Lancastre est son rival; Mortimer l'est aussi. Je crains la puissance du premier et l'artifice du second. Les grands sont déjà irrités : je vois des partis se former. Gaveston n'a pour sa défense que l'amitié du roi; mais ce prince n'a ni courage ni fermeté : il pleurera la perte de son favori, il n'aura pas la force de l'empêcher; et, pour achever de m'accabler, je crains encore que l'amour que le comte de Pembrocke a pour moi ne lui donne un ennemi de plus. J'ai cru pendant longtemps que le dépit avait éteint sa passion, et je crois qu'il l'a cru lui-même. Bien loin de me rendre des soins, il me fuyait avec affectation, et il paraissait plus près de me haïr que de m'aimer; mais, depuis le voyage de Boulogne, il m'a paru qu'il cherchait à me voir; il a affecté, dans les tournois, de porter mes couleurs. Vous souvient-il de cet amour qui était peint sur son bouclier, son flambeau sur la bouche, avec ces paroles, *Je me nourris de mes feux?* je crains bien qu'il n'ait voulu me faire entendre par-là que sa passion est toujours la même.

En vérité, dit madame d'Hereford quand mademoiselle de Glocester eut cessé de parler, vous

me donnez tant de colère contre Gaveston, et il me paraît d'ailleurs si ennemi de sa fortune, que je ne saurais le plaindre.

Hélas! ma sœur, reprit-elle, ne vous joignez point à ses ennemis : il est vrai que la fortune a fait quelque changement en lui; mais quelle vertu n'aurait-il pas fallu avoir pour soutenir d'un esprit égal une si prompte élévation! ne lui faites point un crime d'être ce que tout autre serait comme lui. Plus vous le justifiez, répondit madame d'Hereford, plus il me parait coupable d'avoir manqué à une personne de votre caractère. C'est encore, répliqua mademoiselle de Glocester, la faute du préjugé établi : les hommes se sont persuadés que l'amour ne les oblige pas à une probité si exacte; et d'ailleurs ils ne se croient obligés qu'à la fidélité du cœur.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ANECDOTES

DE LA COUR ET DU RÈGNE

D'ÉDOUARD II,

ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE SECOND.

Les alarmes de mademoiselle de Glocester n'étaient que trop bien fondées : les ennemis du comte de Cornouaille se multipliaient tous les jours, et il en accrut le nombre par la magnificence qu'il affecta de montrer aux tournois qui se firent deux jours après le couronnement. Le prince Louis, qui avait accompagné la reine sa sœur, en Angleterre, en avait fourni le dessein : il s'agissait de décider par les armes qui l'emportait, pour la beauté, des Françaises ou des Anglaises. Le duc de Lancastre et les comtes de Glocester et de Cornouaille soutenaient la

beauté des Françaises; le prince Louis, les comtes d'Arondel et de Pembrocke s'étaient chargés de la défense des Anglaises; ils devaient courir d'abord les uns contre les autres, et ensuite contre tous venans.

Ces six chevaliers avaient chacun leurs raisons particulières pour le parti où ils s'étaient engagés; le seul comte de Glocester y avait été entraîné par sa complaisance pour le comte de Cornouaille.

Le jour qui précéda celui qui était marqué pour le tournoi, toute la cour était chez la reine, et la fête du lendemain faisait le sujet de la conversation.

Je sens, dit cette princesse au duc de Lancastre, tout le prix de votre complaisance : vous voulez, par égard pour moi, prendre part à des amusemens qui doivent paraître bien frivoles à un homme aussi sage que vous. Les choses où vous prenez quelque part, madame, lui dit-il, cessent d'être frivoles pour moi; et je renoncerais à cette sagesse dont votre majesté me flatte, si elle me parlait un autre langage. Ce discours pouvait être une simple galanterie, mais la reine ne s'y méprit pas. La conquête du duc de Lancastre était de celles qu'une femme du caractère d'Isabelle ne pouvait négliger. Je suis bien aise, répondit-elle au duc,

en le regardant de la manière la plus séduisante, que votre raison soit dans mes intérêts; et examinant des bijoux qu'on lui apportait pour les prix qu'elle devait donner : Je vais, ajouta-t-elle, choisir ce que j'aurai le plaisir de vous donner demain. Après en avoir pris plusieurs, elle ordonna au comte de Glocester de porter à mademoiselle de Glocester, qui n'était pas à la cour ce soir-là, ceux qui étaient destinés pour les chevaliers des Anglaises, et que mademoiselle de Glocester devait donner. Elle était seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, tenant une lettre qu'elle mouillait de quelques larmes. Que vois-je! lui dit le comte de Glocester, vous pleurez! Le comte de Cornouaille peut-il vous écrire quelque chose qui vous afflige? Hélas! répliqua-t-elle, cette lettre est du comte de Pembrocke : pourquoi faut-il que je lui aie inspiré ce que je n'ai pu inspirer au comte de Cornouaille, et ce que je voudrais n'inspirer qu'à lui! Vous êtes blessée, dit le comte de Glocester, du parti qu'il a pris dans le tournoi; mais c'est une galanterie qui ne tire point à conséquence. Tout est de conséquence quand on aime, répliqua mademoiselle de Glocester. Pourquoi du moins ne cherche-t-il pas à me tromper? Que ne vient-il me dire même de

mauvaises raisons? Il craint mes reproches, et il ne craint pas ma douleur. Le comte de Glocester, persuadé de la sincérité des sentimens de son ami, fit de son mieux pour l'excuser : il s'acquitta ensuite de la commission de la reine. Je ne puis, lui dit-elle, m'en charger; je vous avoue que je n'ai ni la force de voir le comte de Cornouaille recevoir un prix des mains de la reine, ni celle de m'exposer à en donner à un autre qu'à lui; mais M. de Glocester combattit la répugnance de sa sœur par des raisons de bienséance, auxquelles elle fut obligée de se rendre.

Elle parut le lendemain dans le lieu destiné pour les courses, sur un balcon qu'on avait placé à côté de celui de la reine; et, malgré sa tristesse, elle était d'une beauté qui décidait du moins la question entre elle et cette princesse. La franchise avait été promise à tous ceux qui voudraient combattre, en sorte que beaucoup de Français avaient passé la mer pour faire preuve de leur adresse et de leur galanterie.

Après les fanfares accoutumées, le prince Louis et le duc de Lancastre commencèrent à courir l'un contre l'autre avec assez d'égalité; les comtes de Glocester et d'Arondel leur succédèrent, et firent admirer leur bonne grâce et

leur adresse. Milord Pembrocke et le comte de Cornouaille parurent ensuite.

Mais, avant que de commencer, ils s'avancèrent tous deux comme de concert au milieu de la carrière. Ce n'est pas la beauté des dames anglaises en général qui m'oblige à combattre, dit milord Pembrocke ; mais je soutiens qu'il n'est rien de si parfait que mademoiselle de Glocester.

Il ne s'agit pas toujours, répliqua le comte de Cornouaille, d'avoir une cause juste, il faut encore savoir la défendre, et nous allons voir qui de vous ou de moi s'en acquitte le mieux.

L'amour et la fortune favorisaient également le comte de Cornouaille ; il remporta tout l'avantage de cette course. Celui que milord Pembrocke obtint ensuite contre plusieurs chevaliers ne le dédommagea pas, et ce ne fut qu'avec une confusion mêlée de dépit, qu'il alla recevoir un prix des mains de mademoiselle de Glocester. Le jour était près de finir quand il parut à la barrière un chevalier couvert d'armes noires, qui défia le duc de Lancastre. Les juges du camp ne voulaient plus permettre de combat ; mais le duc de Lancastre s'avança fièrement contre son adversaire. Tout vaillant qu'il était, il ne put soutenir l'impétuosité du chevalier noir ; il fut renversé et tomba entre les pieds

des chevaux; le chevalier descendit aussitôt du sien, et, s'approchant du duc de Lancastre: Relève-toi, lui dit-il, et viens, si tu le peux, l'épée à la main, défendre toutes tes injustices. La voix de celui qui parlait n'était que trop connue au duc. Oui, dit-il en se relevant avec fureur, quoique je dusse t'abandonner à la rigueur des lois, je ne dédaignerai pas de te punir moi-même. Il se commença alors entre eux un combat où la rage était seule consultée: bientôt les armes de l'un et de l'autre rougirent de leur sang; et il aurait peut-être été funeste à tous les deux, si le roi n'avait promptement ordonné qu'on les séparât. Le comte de Warwick, un des juges du camp, attaché au duc de Lancastre, s'avança des premiers: il voulait qu'on s'assurât du chevalier aux armes noires; mais le comte de Glocester, charmé de la valeur de ce brave inconnu, réclama pour lui la franchise promise à tous ceux qui voudraient combattre; et, pour empêcher qu'on ne lui fit insulte, il le fit accompagner par deux gentilshommes de sa suite.

Le combat du comte de Cornouaille et du chevalier au panache couleur de feu, n'était guère moins animé; ils fournirent leur carrière avec assez d'égalité; mais cette égalité ne les satisfaisait ni l'un ni l'autre. Ils voulurent en-

core rompre quelques lances, et la victoire, après avoir été quelque temps incertaine, se déclara pour le comte de Cornouaille.

La fortune te favorise, lui dit l'inconnu; mais mon courage me vengera, dans une occasion plus sérieuse, d'un avantage que tu ne dois aujourd'hui qu'à ta seule adresse. Il s'éloigna après avoir prononcé ces mots, et sortit de la barrière avec tant de vitesse, qu'on l'eut bientôt perdu de vue.

Tandis que le comte de Warwick faisait conduire le duc de Lancastre chez lui, et que M. de Cornouaille répondait aux questions du roi et de la reine sur l'inconnu qu'il venait de combattre, mademoiselle de Glocester était occupée des plus tristes réflexions.

Mortimer n'avait pu se déguiser à des yeux que l'intérêt d'un amant aimé rendait encore plus clairvoyans : elle l'avait reconnu pour celui qui venait de défier le comte de Cornouaille. La honte de sa défaite allait encore augmenter sa haine pour le favori, et cette haine n'était que trop redoutable, par le caractère de Mortimer et ses liaisons avec tous les ennemis du comte de Cornouaille.

Un souper et un bal chez la reine devaient terminer les plaisirs de cette journée; mais cette princesse, attentive à ménager le duc de Lan-

castre, ne voulut permettre aucun plaisir dans un temps où les blessures qu'il venait de recevoir pouvaient mettre sa vie en danger: elles étaient graves, et les maux de l'esprit étaient encore au-dessus de ceux du corps. Cette aventure pouvait donner connaissance de ce qu'il avait tant d'intérêt de cacher : d'ailleurs, quelle honte d'avoir été vaincu aux yeux de la reine! comment paraître devant elle? comment répondre aux questions qu'on ne manquerait pas de lui faire? quel moyen prendre pour empêcher l'inconnu de rester en Angleterre et de tenter quelque entreprise? L'impossibilité où il était d'agir par lui-même l'obligea de se confier au comte de Warwick, qui était resté auprès de lui. Je crois, lui dit-il, pouvoir compter absolument sur vous; j'ai besoin de votre secours et de votre discrétion : il est important pour mon repos et même pour mon honneur de savoir en quel lieu s'est retiré celui qui m'a blessé, et s'il serait possible de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce que j'aie consulté avec vous ce que je dois faire. Le comte de Warwick, infiniment sensible à la confiance du duc de Lancastre, l'assura de son zèle, et le quitta pour exécuter ses ordres. Cependant le comte de Cornouaille, qui n'avait presque point vu mademoiselle de Glocester depuis son retour de Boulogne, alla

le lendemain chez elle. Les avantages qu'il avait remportés, surtout contre le comte de Pembrocke, lui donnèrent un air de satisfaction dont elle ne put s'empêcher d'être blessée. Il me semble, lui dit-elle, que ce n'est pas ici que vous devez apporter la joie de vos triomphes. Et pourquoi, mademoiselle, lui répliqua-t-il, ne vous montrerais-je pas cette joie, puisque vous en êtes l'objet? Le désir de paraître seul digne de vous adorer a redoublé mon adresse, et c'est à ce désir que je dois le plaisir sensible d'avoir appris au comte de Pembrocke qu'il n'appartenait qu'à moi de vous défendre. Vous aviez apparemment le même dessein, lui dit-elle, quand vous avez combattu l'inconnu; il m'a même paru que vous apportiez plus de soin pour obtenir cette dernière victoire. J'ai été attaqué avec tant d'ardeur, dit le comte de Cornouaille, qu'il fallait ou succomber ou employer pour vaincre tout ce que j'ai de force. Avouez, lui dit-elle, que si vous avez été flatté de triompher à mes yeux de M. de Pembrocke, vous l'avez été encore davantage des triomphes que vous avez remportés aux yeux de la reine. Je prévois, ajouta-t-elle, les malheurs que vous vous préparez; que ne pouvez-vous oublier dans ce moment l'intérêt que je prends à vous!

Ce n'est point vos conseils, mademoiselle,

répondit-il, que je veux suivre, c'est vos ordres que je veux exécuter : prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, et comptez sur ma soumission.

Le plaisir de trouver un amant aimé tel qu'on le désire est trop sensible pour ne pas s'y abandonner. Mademoiselle de Glocester en crut les protestations du comte de Cornouaille : ils concertèrent la manière dont il devait se conduire avec la reine. Le comte avoua qu'il lui avait parlé et qu'il en avait été écouté favorablement.

Elle vous aime, dit mademoiselle de Glocester, et voilà ce qui m'alarmait. Je ne vous reproche point ce que vous avez fait contre moi; mais je ne puis vous pardonner ce que vous faites contre vous. La reine vous haïra sitôt qu'elle ne se croira plus aimée. Conduisez-vous de façon qu'elle ne puisse se plaindre, et songez qu'il en coûtera moins à mon cœur de soupçonner votre fidélité que d'avoir à craindre pour vous.

Le comte de Cornouaille aimait véritablement mademoiselle de Glocester; et, quoiqu'il ne fût que trop souvent entraîné par ses légèretés, il n'y avait aucun moment dans sa vie où il n'eût tout sacrifié pour elle. La bonté et la douceur de cette belle personne le pénétrèrent d'amour et de reconnaissance : il employa, pour lui marquer l'un et l'autre, toutes ces expressions que

le cœur fournit si bien quand il est véritablement touché, et que lui seul peut bien fournir.

Le prince Louis, qui avait reçu plusieurs prix des mains de mademoiselle de Glocester, vint lui rendre visite : il avait conçu le dessein de lui plaire, et c'était dans cette vue qu'il avait eu l'idée du tournoi. Nous vous devons beaucoup, lui dit-il, mademoiselle, de ne vous être pas montrée hier aussi belle qu'aujourd'hui. Aucun chevalier des dames françaises n'aurait eu l'audace de combattre, et j'aurais été privé de la gloire d'être récompensé par les plus belles mains du monde.

Le prince Louis prenait mal son temps pour faire écouter ses discours. Mademoiselle de Glocester était contente de son amant; elle croyait en être aimée, et cette situation ajoutait encore à l'éloignement naturel qu'elle avait pour toute coquetterie. Aussi répondit-elle au prince avec un respect si froid, qu'il n'eut pas la hardiesse de continuer; il la suivit chez la reine, et, s'il ne lui parla pas, il tâcha du moins par ses empressemens de lui faire entendre ce qu'il n'osait lui dire. Le comte de Cornouaille, qui n'avait point vu la reine depuis les courses, parut devant elle avec cet air de confiance que le succès donne toujours.

La reine chercha à lui dire des choses obli-

geantes sur ce qui s'était passé la veille. Il y répondit avec cette grâce qui accompagnait toutes ses actions. Isabelle voulait être aimée; elle crut l'être, et son inclination pour le comte de Cornouaille en devint plus forte.

Le roi, qui revenait de chez le duc de Lancastre, parla beaucoup de l'inconnu aux armes noires, et voulait chercher à deviner qui il était. Je n'ai point remarqué, dit la reine, qu'il y eût de la singularité dans ses armes.

Mortimer, qui était derrière son fauteuil, désespéré de la façon dont elle venait de traiter le comte de Cornouaille, ne fut pas maître de sa jalousie, et s'approchant de son oreille : Eh! madame, lui dit-il, votre majesté a-t-elle vu quelque chose que l'heureux Gaveston? Il sortit sans attendre la réponse, et laissa la reine plus étonnée qu'offensée de sa hardiesse : il fut traité, quand il se présenta devant elle, aussi favorablement qu'il l'avait toujours été.

Le comte de Warwick, qui s'était acquitté des ordres qu'il avait reçus du duc de Lancastre, avait su que l'inconnu avait été accompagné par deux gentilshommes du comte de Glocester, et qu'il était actuellement chez le comte de Cornouaille.

M. de Lancastre n'avait pas besoin de ce nouveau motif pour haïr le comte de Cornouaille.

Que n'osera point cet audacieux favori, disait-il au comte de Warwick, puisqu'il ose prendre ouvertement la défense de mon ennemi? Ne doutez pas que lui et Glocester n'aient quelque projet qu'il est important à la sûreté publique de découvrir. Je vous charge de ce soin, et vous connaîtrez combien il est nécessaire de traverser les liaisons de ces deux hommes et de l'inconnu, quand je vous aurai confié les raisons que j'ai pour les craindre.

Le duc de Lancastre, accoutumé à n'exercer la générosité que pour servir son ambition, ne jugeait pas mieux des comtes de Cornouaille et de Glocester. Cependant cette générosité, qu'il était si éloigné de comprendre, avait été le seul motif de l'asile que M. de Cornouaille accordait à l'inconnu. Ces deux gentilshommes du comte de Glocester, chargés de le conduire, s'étaient aperçus que le sang qu'il perdait l'allait faire tomber en faiblesse. Ils n'hésitèrent pas à le faire porter chez le comte de Cornouaille, dont la maison était près du lieu où ils étaient. On mit le blessé dans un appartement. Les chirurgiens, qui furent promptement appelés, déclarèrent que la perte du sang avait été si considérable, que, quoique les blessures fussent légères, on ne pouvait, sans exposer sa vie, le transporter ailleurs.

Pendant les premiers jours, les comtes de Glocester et de Cornouaille se contentèrent de s'informer de ses nouvelles, et ne cherchèrent point à le voir. Mais aussitôt que l'inconnu fut en état de sortir de sa chambre, il leur fit demander la permission de les remercier. Il s'acquitta de ce devoir d'un air si noble, qu'il augmenta l'envie qu'ils avaient déjà de le connaître.

Si on jugeait des choses par ce qu'elles sont effectivement, lui dit le comte de Glocester, c'est M. de Cornouaille et moi qui vous devrions des remercîmens de nous avoir donné occasion de servir un aussi brave homme que vous; et, si nous ne craignions, ajouta le comte de Cornouaille, d'être indiscrets, nous vous supplierions de vous faire connaître plus particulièrement à nous. Les raisons que j'ai de me cacher, répondit l'inconnu, disparaissent quand il s'agit de vous prouver mon obéissance. Je me trouve même heureux que la curiosité que vous daignez avoir me donne lieu de vous marquer par ma confiance une reconnaissance dont apparemment je ne pourrai jamais vous donner d'autres marques. Je suis de la maison de....., une des plus illustres de Normandie, et qui a eu l'avantage de s'allier plusieurs fois à ses souverains. Mon aïeul, attaché à ses premiers maîtres, ne

vit qu'avec chagrin notre province réunie à la monarchie française; il conserva toujours son attachement pour les rois d'Angleterre. Mon père, élevé dans les mêmes sentimens, dédaigna long-temps de se montrer à la cour de France, persuadé d'ailleurs qu'un nom comme le sien, soutenu de beaucoup de mérite, lui suffisait. Une charge considérable, qui était à sa bienséance, vint à vaquer : il la demanda avec la fierté d'un homme qui sent ses avantages; mais les ministres sont ordinairement plus attentifs à mettre dans les places ceux qui conviennent à leur politique que ceux qui conviendraient aux places. Mon père fut refusé, et se retira chez lui avec un mécontentement qu'il n'eut pas soin de dissimuler.

Une révolte qui arriva à Rouen, au sujet d'un nouvel impôt qu'on voulait y établir, fournit aux ennemis de M. de..... le prétexte dont ils avaient besoin pour le perdre : il fut accusé d'avoir des intelligences avec le roi d'Angleterre, et d'avoir, de concert avec le prince, fomenté la révolte. On lui fit son procès, et il porta sa tête sur un échafaud, bien moins pour expier un crime, qui n'a jamais été bien éclairci, que pour délivrer les ministres d'un homme que son mérite leur rendait redoutable. Mon extrême jeunesse me déroba la connaissance de mon malheur. Ma

mère ne survécut à mon père que de quelques mois ; elle chargea, en mourant, mon grand-père maternel de mon éducation. Tous les biens de notre maison avaient été confisqués, et le peu qu'on en put sauver fut remis à mon grand-père. Les hommes sont bien plus glorieux de porter un nom illustre, qu'ils ne sont humiliés des taches que le crime a attachées à ces noms; aussi ne me fit-on quitter le mien que parce qu'il était odieux à la cour, et qu'il était devenu une exclusion à la fortune. Je pris celui de Saint-Martin, et je ne parus dans le monde que comme un simple gentilhomme; mais la connaissance de ce que j'aurais dû être me faisait souffrir de ce que j'étais. Les progrès que je faisais dans toutes les choses qu'on m'enseignait firent naître pour moi, dans le cœur de mon grand-père, une ambition qu'il n'avait jamais eue pour lui-même; il espéra que je rétablirais notre maison dans son ancien lustre. Comme le malheur de mon père avait été principalement fondé sur ses liaisons avec le roi Édouard, il jugea que c'était à la cour de ce prince que je devais tenter la fortune. Je fus envoyé à Londres à l'âge de vingt ans, et adressé à milord Lascy, à qui j'appartenais, et qui se faisait honneur de tirer son origine de notre maison. Je l'instruisis de ma véritable

condition; je le priai de me faire obtenir de l'emploi à la guerre, et d'attendre, pour me faire connaître, que j'eusse acquis quelque réputation. Milord Lascy me reçut comme un homme dont l'alliance l'honorait, et ne voulut pas que je logeasse ailleurs que chez lui. A l'égard de l'emploi que je demandais, il n'était pas à portée de l'obtenir. Le roi Édouard, qui avait reconnu en lui une ambition démesurée, l'avait toujours écarté des affaires, et en avait fait par-là un républicain zélé. Sous prétexte de maintenir la liberté, milord Lascy satisfaisait sa jalousie contre ceux qui obtenaient dans le gouvernement une place qu'il aurait voulu occuper. Le duc de Lancastre, à qui il avait reconnu des inclinations pareilles aux siennes, lui avait paru propre à être chef d'un parti. Dans cette vue, il s'était attaché à lui, lui avait promis sa fille, qui était le plus grand parti d'Angleterre, et fondait sur cette alliance les plus grandes espérances pour l'avenir.

Mademoiselle de Lascy n'avait encore que douze ans : elle était élevée chez son père. Je ne vis d'abord en elle qu'un enfant qui avait les grâces et les agrémens de son âge; et, si milord Lascy ne m'avait engagé à lui enseigner quelques airs français qu'elle avait envie d'apprendre,

je l'aurais vue long-temps sans péril; mais ce fut l'habitude de la voir, la familiarité qui naît insensiblement de cette habitude, qui me perdirent. Je fus assez long-temps à me tromper moi-même; je ne me croyais pas amoureux, parce que je ne voulais pas l'être; mais mon indifférence pour toutes les autres femmes, le plaisir que je trouvais auprès de mademoiselle de Lascy, celui de lui donner des leçons, celui de les lui faire répéter mille fois, me firent connaître malgré moi ce que je voulais me dissimuler. Tout ce que la raison et la reconnaissance peuvent faire penser se présenta à mon esprit : je ne me flattai point sur une passion dont je voyais la folie, et qui répugnait en quelque sorte à l'exacte probité. C'était violer l'asile que milord Lascy m'avait donné, que d'être amoureux de sa fille; je résolus donc de mettre tout en usage pour me guérir. Le remède le plus efficace, et apparemment le seul, aurait été de m'éloigner; mais je comptai plus que je ne devais sur ma raison. Au lieu de fuir mademoiselle de Lascy, je crus en faire assez de ne la voir que dans le temps où j'y étais indispensablement obligé. Mademoiselle de Lancastre, quoique plus âgée que mademoiselle de Lascy, la voyait souvent; elle m'avait rencontré plusieurs fois, et m'avait beaucoup

mieux traité que n'aurait dû l'être un homme tel que je le paraissais. Ses bontés me firent naître la pensée de la voir chez elle, afin de me donner une occupation qui me contraignît à m'éloigner de mademoiselle de Lascy.

Mademoiselle de Lancastre n'était pas propre à faire une diversion dans mon cœur. Au lieu de ces grâces simples et naïves de mademoiselle de Lascy, mademoiselle de Lancastre ne faisait rien qui ne fût le fruit d'une étude profonde; elle était fière et dédaigneuse pour l'honneur de sa beauté; mais cette fierté ne se faisait sentir qu'à ceux qui lui étaient soumis; elle employait, pour se faire aimer, tout ce que la coquetterie peut avoir de plus séduisant. Je ne fus pas jugé indigne d'augmenter son empire; elle eut pour moi des attentions, que la passion que j'avais dans le cœur rendait inutiles et m'empêchait même de remarquer. Depuis que je connaissais mes sentimens pour mademoiselle de Lascy, j'étais plus sérieux et plus réservé avec elle. Elle s'en aperçut. D'où vient, me dit-elle un jour avec un air chagrin où j'apercevais pourtant beaucoup de douceur, que vous ne m'appelez plus votre écolière? Je n'ose aussi vous dire mon maître, et j'en suis fâchée; car j'aimais à vous donner ce nom. Un sentiment si tendre,

qu'elle ne me découvrit que parce qu'elle ne le connaissait pas elle-même, me pénétra du plaisir le plus sensible que j'aie peut-être goûté dans ma vie. Je fus prêt à me jeter à ses pieds, et à lui dire que je l'adorais; mais le respect que j'avais pour elle m'arrêta. Je trouvai que je me rendrais indigne de ses bontés, si j'en abusais au point de lui déclarer une passion qu'elle ne devait pas écouter.

Je ne sais cependant si j'aurais pu contenir ma joie, si M. de Lancastre n'était venu interrompre notre conversation. Mademoiselle de Lascy le reçut avec tant de marques de froideur, que, malgré celle qu'il avait lui-même pour elle, il en fut blessé. Milord Lascy, à qui il s'en plaignit, et dont le caractère était dur et impérieux, parla à sa fille en maître qui veut être obéi. Je ne vous demande point, lui dit-il, si vous avez de l'inclination pour le duc de Lancastre; il lui suffit, aussi-bien qu'à moi, que vous soyez instruite de vos devoirs. Ce devoir demande que vous vous occupiez de lui plaire : songez-y, et tâchez de mériter l'honneur qu'il veut vous faire.

Mademoiselle de Lascy, jeune et timide, ne répondit à son père que par des pleurs qu'il ne daigna pas même remarquer.

Pendant qu'elle était dans l'appartement de

son père, j'étais dans le mien, occupé de mille réflexions. Je sentais que cette passion que je voulais combattre devenait tous les jours plus forte. La disposition que j'avais cru apercevoir dans mademoiselle de Lascy était encore une nouvelle raison pour m'éloigner. Je la rendrais malheureuse; j'empoisonnerais sa vie; et, quelque flatteur, quelque doux que fût pour moi le plaisir de la trouver sensible, je ne devais pas l'acheter au prix de tout son bonheur. Je résolus de parler à milord Lascy, pour le presser de me mettre à portée de me faire connaître. Quoique je n'eusse aucune espérance, le dessein de rétablir ma fortune et l'honneur de notre maison était plus vif dans mon cœur; il me semblait que je devais à mademoiselle de Lascy qu'elle pût du moins se souvenir sans honte des bontés qu'elle avait eues pour moi. J'entrai dans l'appartement de son père, dans le moment qu'elle en sortait: il me conta ce qu'il venait de lui dire. Elle paraît avoir de l'amitié pour vous, ajouta-t-il; elle écoutera vos conseils. Il ne s'agit pas pour elle du choix d'un mari : ce choix est fait et ne peut se changer. Vous trouverez vous-même, dans l'alliance du duc de Lancastre, des secours pour relever votre maison : il ne voudra pas laisser dans l'obscurité un homme

qui lui appartiendra d'aussi près, et pour lequel il a déjà de l'estime.

Je ne veux point devoir à cette considération, lui dis-je, milord, l'amitié du duc de Lancastre. Daignez vous souvenir des espérances que vous m'avez données, et mettez-moi à portée de mériter son estime et la vôtre. Je vis dans une obscurité dont je suis honteux, et qui n'est pas pardonnable à un homme qui n'a rien à attendre que de son courage. M. de Lascy loua ma résolution, et me proposa de suivre le duc de Lancastre à la guerre d'Écosse, où le roi lui donnait un corps de troupes à commander.

J'avais de la répugnance à m'attacher au duc de Lancastre; mais j'avais encore plus de désir de sortir de mon obscurité.

J'acceptai le parti que milord Lascy me proposait. Il me présenta le même jour au duc de Lancastre; et, pour l'obliger à plus d'égards, il lui dit ma véritable condition.

Je ne vis mademoiselle de Lascy que le lendemain : je la trouvai triste; il paraissait à ses yeux qu'elle avait pleuré. Elle n'avait auprès d'elle qu'une femme qui l'avait élevée, et qui avait sur elle l'autorité d'une mère. Venez, me dit cette femme, dès que j'entrai, m'aider à consoler mademoiselle, de ce qu'elle sera la seconde dame d'Angleterre. Je ne me soucie

point, répondit mademoiselle de Lascy, de toutes les grandeurs avec le duc de Lancastre; on me dit qu'il faudrait l'aimer s'il était mon mari, et je ne l'aimerai jamais. Mais, répondit madame Ilde (c'est le nom de cette femme), vous n'aviez point autrefois cet éloignement pour lui. Je croyais, dit mademoiselle de Lascy, que tous les hommes lui ressemblaient. J'avais écouté jusque-là, sans prendre part à la conversation. Par un sentiment de probité, et un peu aussi pour ne pas me rendre suspect, je voulus dire quelque chose en faveur du duc de Lancastre; mais mademoiselle de Lascy m'arrêta au premier mot. Quoi! me dit-elle, vous êtes aussi pour lui! est-ce que vous voulez que je l'aime? Ces marques si naturelles de l'inclination que mademoiselle de Lascy avait pour moi auraient fait tout mon bonheur, si j'avais pu m'y livrer; mais le plaisir que je sentais était empoisonné par l'idée que je la rendrais malheureuse.

Quelques jours avant notre départ, mademoiselle de Lancastre vint la voir; j'étais dans sa chambre avec quelques personnes : on parla de la guerre d'Écosse; mademoiselle de Lascy brodait une écharpe, et paraissait appliquée à son ouvrage. Vous voilà bien occupée? lui dit mademoiselle de Lancastre; je vous demande cette

écharpe pour mon frère, elle lui portera bonheur; mais il faut, pour que le charme soit entier, ajouta-t-elle en riant, que vous fassiez aussi des vœux pour lui. Mademoiselle de Lascy, embarrassée, et d'un ton d'enfant, répondit que son ouvrage n'était pas achevé; quelqu'un qui survint fit changer la conversation. J'allai prendre congé de mademoiselle de Lancastre la veille de notre départ. Elle me dit beaucoup de choses flatteuses sur la joie qu'elle avait de me voir attaché au duc de Lancastre, et sur la peine que lui faisait mon éloignement. Il me parut encore qu'elle voulait que j'en entendisse plus qu'elle ne m'en disait. Comme je sortais de son appartement, une de ses femmes me donna de sa part une écharpe magnifique, et ajouta que mademoiselle de Lancastre remplissait les conditions qu'elle avait elle-même imposées pour que ce présent ne me fût pas inutile. Je me trouvai heureux de ce que la bienséance ne me permettait pas de la voir. On remercie toujours de mauvaise grâce une belle qui vous a fait une galanterie, quand on n'a que du respect pour elle.

Il fallait aussi que je prisse congé de mademoiselle de Lascy : j'aurais dû éviter de la trouver seule; mais l'effort que je me faisais de m'arracher d'auprès d'elle, avait épuisé ma raison,

et je ne pus me refuser le plaisir de la voir encore une fois sans témoin.

Je vous attendais, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit. J'ai travaillé toute la nuit pour finir l'écharpe que mademoiselle de Lancastre voulait que je donnasse à son frère. C'est à vous que je la donne; aussi-bien ne porterait-elle pas bonheur au duc de Lancastre.

Quelle différence de ce présent à celui que je venais de recevoir! avec quelle joie je le reçus! Je ne fus pas maître de mon transport. Eh! qui aurait pu l'être à ma place? Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Lascy; je lui pris la main, que je lui baisai mille fois. Vos bontés, lui dis-je, me rendent le plus malheureux de tous les hommes. La vivacité avec laquelle je lui baisais la main, l'air avec lequel je lui parlais, la firent rougir sans qu'elle sût pourquoi elle rougissait; elle me dit encore mille choses que je ne devais qu'à son extrême ignorance; mais cette ignorance, qui m'était si favorable, l'empêchait aussi de m'entendre; et, quoique je ne voulusse pas lui dire que je l'aimais, j'étais pourtant désespéré qu'elle ignorât mes sentimens.

Nous allâmes joindre l'armée sur les frontières d'Écosse. J'eus le bonheur, dès la première campagne, de faire une action qui m'at-

tira quelque estime, et, dans la suite, je soutins avec assez d'avantage la réputation que je m'étais acquise : je sauvai la vie à milord Lascy, et je dégageai presque seul le duc de Lancastre d'un gros d'ennemis dont il s'était laissé envelopper. Le roi, qui en fut instruit, voulut me voir; je lui fus présenté. Ce prince ne se borna pas à donner des éloges stériles à ma valeur; il me confia le commandement d'un poste important : le moment me parut favorable pour me faire connaître sous mon véritable nom; mais milord Lascy, à qui je le proposai, me dit que, dans le dessein où Édouard était de s'allier avec la France, la connaissance de ce que j'avais fait nuirait plus à ma fortune qu'elle ne l'avancerait; qu'il fallait attendre quelque circonstance favorable; que j'avais rendu le nom de Saint-Martin assez recommandable pour que je le pusse porter encore quelque temps sans impatience. Je me rendis aux raisons de M. de Lascy; nous restâmes plus de deux ans en Écosse, où le duc de Lancastre commandait. Les réflexions, les soins dont j'étais chargé, le désir de la gloire avaient un peu affaibli l'idée de mademoiselle de Lascy; je me représentais sans cesse, pour affermir ma raison, qu'elle épouserait le duc de Lancastre; que, quoique milord Lascy me dût la vie, il ne renoncerait

pas, en ma faveur, à une alliance sur laquelle il avait des espérances qui remplissaient son ambition ; que mademoiselle de Lascy était si jeune quand je l'avais quittée, qu'elle ne se souviendrait pas même de l'inclination qu'elle m'avait marquée, ou que, si elle s'en souvenait, ce serait peut-être pour se la reprocher. Muni de toutes ces réflexions, je pris le chemin de Londres. Mais les premiers regards de mademoiselle de Lascy me redonnèrent tout mon amour. Sa beauté, son esprit et sa raison avaient acquis alors leur perfection. Ce n'était plus cet enfant dont les discours et les actions ne tiraient pas à conséquence : la bienséance la plus scrupuleuse réglait toutes ses démarches : ces petites libertés, ces espérances flatteuses dont j'avais joui auparavant, me furent retranchées. La douleur que j'en eus me fit sentir combien j'étais amoureux ; je désirais de parler à mademoiselle de Lascy, sans être d'accord avec moi-même de ce que je voulais lui dire. Il me parut qu'elle m'évitait ; et je n'en fus que plus pressé de chercher à la voir. Ce moment tant désiré vint enfin ; et, bien loin d'en profiter, j'étais embarrassé au point de n'oser jeter sur elle les yeux. Sa contenance n'était pas plus assurée que la mienne ; nous restâmes assez longtemps dans le silence. Mademoiselle de Lascy

fit un effort pour le rompre. Je vous dois, me dit-elle, monsieur, la vie de mon père, et, quoique je ne vous aie pas encore marqué ma reconnaissance, je ne l'ai pas sentie moins vivement. Elle voulut ensuite m'engager à lui conter le détail de nos campagnes; je lui en dis quelque chose, et, comme elle continuait de me faire des questions : Mon Dieu! mademoiselle, lui dis-je, emporté par ma passion, ne m'obligez pas à me souvenir d'un temps que j'ai passé loin de vous, et permettez-moi de vous rappeler celui où vous m'honoriez de quelque bonté.

J'étais si enfant alors, me dit-elle, que je dois, au contraire, vous prier de l'oublier.

Je ne m'étais jamais permis l'espérance, ou du moins je ne me l'étais jamais avoué; cependant, ce peu de mots qui me la faisait perdre me terrassa; nous retombâmes tous deux dans le silence, et mon embarras était si fort augmenté, que je fus trop heureux que quelques visites qui arrivèrent me donnassent occasion de me retirer. Je ne vous dis point tout ce qui se passa en moi. Combien je me reprochais ma faiblesse, et combien j'avais peu de force pour y résister! Mademoiselle de Lancastre m'aurait dédommagé des froideurs de mademoiselle de Lascy, si la vanité pouvait être un dédom-

magement quand le cœur est véritablement touché. Le peu de réputation que j'avais acquis à la guerre m'avait donné tant d'importance à ses yeux, qu'elle croyait sa gloire intéressée à s'assurer ma conquête.

Je sais, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, le service que vous avez rendu à mon frère, et je vous suis tout-à-fait obligée de m'avoir contrainte à la reconnaissance. Ce sentiment me met à l'aise avec moi-même, et je sens que j'en avais besoin.

Je ne voulais point entendre un discours auquel je n'avais pas même la force de répondre par de simples galanteries; elle m'en tint encore quelques autres avec aussi peu de succès. Cette indifférence piqua son amour-propre; plus je devais être honoré de ses bontés, plus il lui semblait humiliant pour elle de les voir dédaignées.

La vanité d'être aimées fait faire aux femmes de ce caractère tout ce que l'amour le plus tendre et le plus vrai peut à peine obtenir de celles qui aiment le mieux.

Mademoiselle de Lancastre, après avoir exagéré le peu de cas qu'elle faisait de la naissance, et combien le courage et la vertu lui paraissaient préférables à cet avantage qu'on ne devait qu'au hasard, vint jusqu'à me faire

entendre qu'elle serait capable de m'épouser.

La crainte qu'elle ne s'expliquât d'une manière plus précise, m'engagea à éviter les occasions de la voir en particulier. J'eus lieu de croire, à quelques paroles pleines d'aigreur qui lui échappèrent, qu'elle s'en était aperçue, et il me parut qu'elle avait repris avec moi toute la fierté de son rang.

Cependant le temps du mariage de mademoiselle de Lascy et du duc de Lancastre s'approchait; je ne l'avais vue que rarement, et toujours devant du monde, depuis le jour qu'elle m'avait parlé.

J'appris un soir, en rentrant, qu'elle s'était trouvée mal, qu'elle avait de la fièvre, et qu'on l'avait mise au lit. La fièvre augmenta le lendemain, et on reconnut qu'elle avait cette maladie contagieuse si dangereuse pour la vie et si redoutable à la beauté. Milord Lascy, qui la craignait beaucoup, et que sa tendresse pour sa fille ne retenait point, quitta sa maison, et défendit à ses gens toute espèce de communication avec ceux qu'on laissait auprès de mademoiselle de Lascy, et qui étaient en très-petit nombre. Je demeurai dans la maison sous prétexte que j'avais eu cette maladie; les femmes de mademoiselle de Lascy, qui lui étaient très-attachées, touchées de l'intérêt que je paraissais

prendre au mal de leur maîtresse, me donnaient la liberté d'entrer dans la chambre ; j'y passais presque les jours et les nuits. Quels jours et quelles nuits ! Les idées les plus funestes se présentaient continuellement à mon esprit. Le peu d'espérance qui me restait était accompagné de tant de craintes, que ce n'était presque pas un adoucissement à ma peine ; et, quand l'augmentation du mal m'ôtait cette faible espérance, ma douleur ne connaissait plus de bornes.

Je ne m'approchais de son lit qu'en tremblant ; elle parlait de moi dans ses rêveries ; elle m'appelait quelquefois ; et, quand je me présentais à elle, après m'avoir regardé quelque temps, elle baissait les yeux, et paraissait plongée dans la plus profonde rêverie. Ces marques de quelques sentimens favorables, tout équivoques qu'elles étaient, me pénétraient et augmentaient mon attendrissement, au point que j'étais obligé de sortir, pour cacher des larmes que je ne pouvais plus retenir. Le temps que je passais hors de sa chambre était un nouveau supplice ; je m'imaginais à tout moment qu'on venait me dire qu'elle était morte. Le plus petit bruit me faisait tressaillir, et me donnait des émotions si violentes, que je ne comprends pas comment je pouvais y résister. Son mal augmenta au

point qu'il ne resta plus d'espérance. La connaissance qu'elle avait perdue lui revint; ce fut alors qu'on lui annonça qu'il fallait mourir. Elle reçut cette nouvelle, et se prépara à la mort sans la moindre marque de faiblesse, après avoir prié qu'on la laissât quelque temps à elle-même. Elle demanda à me parler : je m'approchai de son lit; j'avais le visage couvert de larmes, et je pouvais à peine retenir mes cris. Je n'ai point de regret, me dit-elle, à la vie que je vais perdre; elle devait être si malheureuse, que la mort est un bien pour moi; ne vous en affligez donc point, je vous en prie, et croyez que ma destinée.... Une faiblesse qui lui prit l'empêcha de continuer; elle fut si longue, qu'on la crut morte. Mon état n'était guère différent du sien; mais ma douleur et mon désespoir me donnaient des forces; je ne pouvais me résoudre à l'abandonner; il me semblait qu'elle n'était pas tout-à-fait perdue pour moi, tant que je la verrais encore: je recommençais les mêmes choses qu'on avait déjà faites tant de fois sans succès; enfin j'entendis qu'on proposait de l'ensevelir : ce fut alors que je ne connus plus de bornes, ni de bienséance; je devins furieux. Non, barbares! m'écriai-je en la prenant dans mes bras, vous ne la mettrez point dans le tombeau! Je ne

sais si la secousse que je lui donnai en la prenant la ranima, ou si les remèdes commencèrent à faire effet; mais je m'aperçus qu'elle respirait. Cette espérance, toute faible qu'elle était, me fit passer en un instant, de l'état le plus affreux, à la joie la plus vive. Ah! dis-je avec transport, elle n'est point morte! Grand Dieu! ajoutai-je, prenez ma vie et conservez la sienne! Ceux qui nous entouraient n'osèrent prendre confiance à mes paroles; ils craignaient que la douleur n'eût troublé ma raison. Je courus à de nouveaux secours, et mademoiselle de Lascy ouvrit enfin les yeux, et reprit peu à peu connaissance. Comment vous exprimer ce qui se passait alors dans mon âme? Quels mouvemens confus de plaisir, de douleur, de crainte et d'espérance! Je fus encore deux jours dans cette situation, et ce ne fut que le troisième que je commençai à ne plus craindre pour une vie qui m'était si chère.

Il y avait déjà plusieurs jours que la fièvre l'avait quittée, quand elle demanda à me parler. C'est à vos soins, me dit-elle, que je dois la conservation de ma vie: j'attends encore plus de votre générosité. Mon père, sans égard pour mes prières et pour mes larmes, veut me forcer d'épouser le duc de Lancastre; j'ai pour ce ma-

riage une répugnance que ma raison et même mon honneur autorisent. Le duc de Lancastre est un barbare qui a fait périr une femme qu'il avait épousée, ou qui la tient enfermée dans quelque lieu dont il est le maître : c'est de madame Ilde que j'ai appris ce que je sais là-dessus. Milord Lascy, à qui je l'ai dit peu de jours avant de tomber malade, a feint de n'en rien croire, et n'a répondu à mes prières et à mes larmes que par un ordre absolu de me préparer à ce funeste mariage; et, sur ce que j'ai osé lui dire, poursuivit-elle, que je renoncerais au monde, il m'a assuré, avec le dernier emportement, qu'il n'était aucun couvent dont il ne vînt m'arracher. Je ne puis lui obéir, et je sens cependant, malgré mon extrême répugnance, que je n'aurais pas la force de lui résister. La fuite peut seule me sauver d'un engagement pire pour moi que la plus cruelle mort; je veux passer en France pour m'y faire religieuse : je ne puis et je ne veux confier ce dessein qu'à vous.

Quoi! mademoiselle, m'écriai-je, vous voulez vous faire religieuse! vous voulez vous ensevelir dans un cloître! vous voulez presque renoncer à la vie! et c'est moi que vous choisissez pour seconder ce projet!

Les peines que je trouverai dans le cloître, me dit-elle, ne sont pas comparables à celles

d'avoir toujours à combattre tous mes sentimens. Je hais le duc de Lancastre ; il faudrait triompher de cette haine : et que sais-je si ce serait la victoire la plus difficile à obtenir de mon cœur ! Mon père ne connaît que l'ambition, et me sacrifie à ses vues et à son agrandissement. Non, mademoiselle, vous ne serez point la victime de l'ambition de milord Lascy. Le duc de Lancastre sait qu'il peut sans honte mesurer son épée avec la mienne ; j'irai le combattre, et je vous délivrerai de la crainte d'être à lui. Donnez-moi seulement quelques jours pour trouver un prétexte de l'attaquer.

Je ne vous donne pas un moment, me répondit-elle ; il faut que vous me promettiez tout-à-l'heure que vous renoncerez à un projet mille fois plus funeste pour moi, que celui où vous voulez mettre obstacle. Que deviendrais-je, grand Dieu ! si j'avais votre mort à pleurer ! Hélas ! vous ne savez pas, m'écriai-je, de combien de malheurs elle me délivrerait. Je ne suis plus maître de vous cacher ma passion, ajoutai-je en me jetant à ses genoux ; je vous adore, et je vous adore depuis le premier moment que je vous ai vue. Tout ce que l'amour sans espérance peut faire éprouver de plus cruel, je l'ai éprouvé ; mais tout ce que

j'ai senti n'était que mes malheurs, je pouvais les supporter ; je ne puis soutenir l'idée des vôtres. La fortune m'a tout ôté : je n'ai que ma vie à vous offrir ; souffrez du moins que je la sacrifie pour assurer votre repos.

Mademoiselle de Lascy pleurait, et ne me répondait point. Enfin, après quelques momens de silence : L'état où vous me voyez, me dit-elle, ne vous apprend que trop le fond de mon cœur. Je vois que nous sommes tous deux malheureux, et que nous ne pouvons cesser de l'être. Pourquoi n'êtes-vous pas le comte de Lancastre ? Je n'ai pas la force, ajouta-t-elle, de continuer cette conversation ; je vous y montre trop de faiblesse, et je sens que je ne pourrais vous la cacher. Elle appela ses femmes. Je sortis de sa chambre pour m'aller livrer seul et sans contrainte à tous les sentimens de mon cœur. Quel plaisir, quel ravissement d'être aimé ! Je répétai avec transport ce que je venais d'entendre ; je voyais encore ses larmes, qui avaient coulé pour moi ; mais, après ces premiers mouvemens, ma joie fit place à de tristes réflexions sur l'état de ma fortune. Mille projets se présentèrent à mon esprit ; aucun ne me satisfaisait, et je n'en sentais que mieux toute l'étendue de mon malheur. Je passai plusieurs heures dans cette agitation, résolu ce-

pendant de dire à mademoiselle de Lascy ma véritable condition : c'était toujours un bien pour moi de ne pas lui paraître si indigne d'elle. Je vous avoue, me dit-elle, quand je lui en parlai, que je suis bien aise que vous n'ayez pas contre vous cette chimère de la naissance, dont les hommes font cependant tant de cas. C'est une consolation pour moi de tenir du moins à vous par le lien du sang; mais notre condition n'en est pas meilleure, et je n'en suis pas moins exposée à la tyrannie de milord Lascy. Je voulais, avant que vous connussiez mes sentimens, avant que de connaître les vôtres, me mettre dans un couvent. Croyez-vous que je le veuille moins, pour n'être pas au duc de Lancastre? Conduisez-moi en France; je me lierai par des vœux, et je vous assurerai du moins que, puisque je ne puis être à vous, je ne serai jamais à personne.

Eh! pourquoi, mademoiselle, m'écriai-je, ne voulez-vous jamais être à moi? Puisque vous voulez fuir la tyrannie d'un père, fuyez-la pour vous donner à un homme qui vous adore. Ma fortune peut changer, et je puis, par mon courage, vous rendre les avantages que je vous fais perdre. Ne me parlez point, me dit-elle, de ma fortune; un désert, une cabane, me suffiraient avec vous; mais je vous exposerais à

toute la fureur de mon père et du duc de Lancastre; je ne puis y consentir. Vous craignez de m'exposer à quelque danger, répliquai-je, et vous ne craignez pas de m'ôter la vie? pourrais-je la conserver après vous avoir perdue, et croyez-vous que je la conservasse? Ce péril que vous craignez pour moi m'enhardit; il me semble que je vous en mériterai un peu mieux; et à ce prix je ne puis être, à mon gré, exposé à trop de dangers. Mademoiselle de Lascy avait peine à se résoudre; mais elle m'aimait, elle voyait mon amour. Le temps marqué pour son mariage approchait; il fallait renoncer à cette tendresse dont nous goûtions la douceur, ou se déterminer à m'épouser et à venir en France. Le parti que l'amour conseillait fut choisi. Madame Ilde, que nous mîmes dans notre confidence, avait tant d'horreur pour le duc de Lancastre, que nous n'eûmes nulle peine à la déterminer à nous suivre. Elle m'aidait, au contraire, à vaincre un reste de crainte qui retenait mademoiselle de Lascy.

Il fut résolu qu'elle feindrait encore quelque temps d'être malade, qu'elle irait à la campagne, sous prétexte de changer d'air, que j'irais l'y joindre, que nous nous épouserions; et que, pour ne donner aucun soupçon, je feindrais d'être obligé de passer en France; que je ne

garderais qu'un vieux domestique à moi, dont je connaissais la fidélité, et que ce serait lui qui serait chargé du soin de nous trouver un vaisseau prêt à faire voile aussitôt que nous serions embarqués.

Toutes ces choses arrêtées, mademoiselle de Lascy partit. La maison de campagne qu'elle avait choisie est sur le bord de la mer, et n'est qu'à quelques milles de Londres.

Deux jours après son départ, je pris congé de milord Lascy et du duc de Lancastre. Je me déguisai; j'allai la même nuit dans un village à quelque distance de la maison où était mademoiselle de Lascy. Elle vint me joindre accompagnée de madame Ilde. Un prêtre que j'avais amené, nous maria sur-le-champ. J'étais au comble de mes vœux; je recevais d'une femme que j'adorais la plus grande marque d'amour que je pouvais recevoir; et, pour augmenter mon bonheur, je la voyais comblée de joie de ce qu'elle faisait pour moi. Que de marques de tendresse! que de protestations de me suivre jusqu'au bout du monde, s'il eût fallu! Au milieu des transports les plus vifs et les plus tendres, je me reprochais de ne l'aimer pas assez. Ma délicatesse était blessée que son amour pût égaler le mien. Nous nous séparâmes, avec promesse de nous revoir de la même façon,

jusqu'à ce que le vent, qui nous était contraire, nous permît de nous embarquer.

Je restais enfermé toute la journée, presque sans autre inquiétude que celle que me donnait l'impatience de revoir ma femme. Je la voyais presque toujours arriver avant l'heure marquée; elle paraissait souhaiter notre départ. J'appris enfin que le vaisseau qui devait nous mener en France, partirait dans trois jours. Comme je craignais que madame de Saint-Martin ne fût fatiguée par les veilles et par le chemin qu'elle était obligée de faire à pied, je la priai de ne venir que la nuit de notre départ; j'eus beaucoup de peine à obtenir cette complaisance; elle ne pouvait s'arracher de mes bras; nos embrassemens étaient encore plus tendres qu'à l'ordinaire. Après nous être séparés, elle revint encore plusieurs fois pour m'embrasser, et cette absence, qui ne devait être que de si peu de durée, lui coûtait des larmes.

Par quel sentiment ne payais-je pas ces marques de la tendresse de ma femme! Quel amour pouvait être comparé au mien! Je passai les trois jours à compter les minutes; le matin du troisième, j'envoyai celui de mes gens que j'avais gardé pour préparer les choses nécessaires à notre fuite. Il devait revenir m'amener des chevaux un peu avant la nuit. Chaque instant

ajoutait à mon impatience; enfin l'heure, cette heure tant désirée où je devais recevoir ma femme, approchait. J'entends monter l'escalier, je ne doutai pas que ce ne fût elle; je courus pour la recevoir. La personne que j'avais entendue monter entra dans ma chambre, comme j'allais en sortir. C'était un nommé Jain, qui avait servi madame de Saint-Martin pendant sa maladie, et dans lequel elle avait pris tant de confiance, qu'elle avait voulu l'amener avec elle. Il me dit que milord Lascy et le duc de Lancastre étaient venus la voir, qu'il fallait remettre notre départ après leur retour à Londres; il me donna en même temps une lettre de ma femme. Je la pris avec empressement, et, dans le temps que je la lisais, il me perça de plusieurs coups de poignard. Je tombai baigné dans mon sang; je ne sais ce que devint mon assassin, ni le temps que je demeurai sans secours. Mon valet de chambre revint avec les chevaux qui devaient m'emmener : la porte de ma chambre était fermée; étonné de ce que je ne paraissais point, il la fit enfoncer, et me trouva baigné dans mon sang, sans aucune connaissance. Il ne pouvait comprendre comment ce malheur était arrivé; mais, sans s'amuser à le rechercher, il ne songea qu'à me secourir. Son premier soin, après avoir eu un chi-

rurgien, fut d'engager au secret l'homme chez qui je logeais. Forville (c'est le nom de ce valet de chambre) comprit que ceux qui m'avaient fait assassiner n'en demeureraient pas là; qu'il fallait, pour me dérober à leur rage, me faire passer pour mort, supposé que je pusse guérir de mes blessures qui paraissaient presque toutes mortelles. Il dicta à mon hôte les réponses qu'il devait faire, si on venait s'informer de mes nouvelles. Ces précautions prises, il employa ses soins à me faire donner tous les secours qui m'étaient nécessaires. Je fus plusieurs jours sans me connaître. Enfin la connaissance me revint, et mes premières pensées furent pour ma femme. Je voulais que Forville allât en apprendre des nouvelles; mon inquiétude était si vive, qu'il fut obligé de me satisfaire. Il apprit qu'elle était retournée à Londres le même jour que j'avais été assassiné, et ne sut rien de plus. Je fis chercher sa lettre qui ne me donna aucun éclaircissement. Elle me mandait ce que l'homme qui m'avait poignardé m'avait dit, qu'il fallait différer notre départ de quelques jours, que je ne me montrasse point, et que j'attendisse de ses nouvelles. Je demandai si on n'avait vu personne de sa part; j'appris qu'un homme, que je reconnus pour être mon assassin, s'était informé si j'é-

tais mort, et que, suivant les ordres de Forville, on avait assuré que je l'étais. Je me perdais dans mes pensées et dans mes réflexions; je ne pouvais comprendre que ma femme, qui ne pouvait ignorer mon aventure, ne cherchât point à me donner de ses nouvelles et à avoir des miennes. Je voulus que Forville allât à Londres, qu'il mît tout en usage pour la voir et pour lui parler. Quelque peine qu'il eût de me quitter, il fallut céder à mon impatience. Il me dit à son retour que milord Lascy était toujours avec sa fille, qu'il avait cependant trouvé le moyen de lui dire un mot, qu'elle me priait de ne songer qu'à me guérir, et d'être tranquille sur ce qui la regardait. Il aurait fallu pour lui obéir être moins amoureux; la seule absence aurait suffi pour m'accabler, et j'y joignais encore la douleur de la savoir exposée à la dureté et aux mauvais traitemens de milord Lascy. Je désirais ma guérison avec ardeur pour voler au secours de ma femme; mais il fallut l'attendre près de six mois. Mes blessures étaient si grandes, que ce ne fut qu'après ce temps-là que je me sentis assez de force pour me soutenir à cheval.

Forville, qui me voyait résolu d'aller à Londres, fut obligé de m'avouer ce qu'il m'avait caché jusque-là. Pardonnez-moi, me dit-il, mon-

sieur, de vous avoir trompé; il le fallait pour la conservation de votre vie; vous n'auriez pu apprendre sans mourir, dans l'état où vous étiez, la plus noire des perfidies. Cette femme, que vous adorez, n'est digne que de votre haine et de votre mépris; elle vous a trompé, trahi, livré à un lâche assassin, pour n'être point exposée à vos reproches et à votre vengeance.

Ma femme a quelque chose à redouter de ma vengeance! m'écriai-je; non, cela n'est pas possible; je douterais de mon cœur avant que de douter du sien. Je l'ai crue fidèle, me répondit Forville, jusqu'au moment où j'ai été témoin moi-même de son mariage avec le duc de Lancastre, et où j'ai su que l'infâme Jain avait toujours sa confiance.

Je ne puis vous exprimer, continua le chevalier de Saint-Martin, ce que je sentis dans ce moment; je voulais douter de mon malheur; mais Forville en savait trop bien les circonstances pour me laisser cette faible consolation. Mon premier dessein fut d'aller poignarder ma femme dans les bras du duc de Lancastre, et de me poignarder ensuite. Malgré le conseil et le désespoir de Forville, je partis dans cette résolution. J'appris à Londres que cette perfide n'y était plus : le duc de Lancastre l'avait menée dans ses terres de la principauté de Galles.

Enfin, las de la vie, ne pouvant me supporter moi-même, honteux de mes faiblesses et de mes fureurs, je résolus d'abandonner pour jamais un pays où tout me faisait souvenir de mon malheur; je passai en France, et de là dans la Palestine, sans y trouver le repos que je cherchais : mon amour et ma jalousie me suivaient partout; mon imagination me rappelait les temps de mon bonheur, ces temps où j'étais aimé, et cette même femme dans les bras d'un autre, cette femme, un poignard à la main, pour me percer le cœur.

Pourquoi, disais-je, en vouliez-vous à ma vie? de quoi suis-je coupable, que de vous avoir trop aimée? J'étais donc pour vous un objet d'horreur? Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas perdue cette vie, avant que de connaître que vous étiez perfide! Je serais mort en vous aimant, etil faut que je vous haïsse!

Je cherchai en vain, dans les occasions les plus périlleuses de la guerre, le seul remède à mes maux. J'y acquis quelque gloire dont je n'étais plus touché, et je ne pus y trouver la mort.

Après une année, la même inquiétude me ramena en France. J'appris qu'il y avait des mouvemens en Écosse; je formai aussitôt le dessein d'aller offrir mes services au roi Bruce, qui, comme vous savez, s'était retiré avec

beaucoup de troupes dans les montagnes. J'espérais, dans le cours de cette guerre, pouvoir me battre avec le duc de Lancastre.

Mes services furent acceptés; nos succès, auxquels j'eus le bonheur d'avoir part, furent rapides. Nous chassâmes les Anglais de tous leurs postes; mais je n'en voulais qu'au duc de Lancastre, et il ne paraissait point. Je voulus du moins me venger sur les terres qui lui appartenaient. J'attaquai la place de..., et je l'emportai l'épée à la main.

Vous savez où va la fureur des soldats dans ces occasions. Je parcourais la ville pour empêcher le massacre, quand je vis un homme qui défendait sa vie contre plusieurs de ces furieux. Il me présenta son épée, et, comme il avait déjà reçu plusieurs blessures, je le fis conduire dans ma tente, et j'ordonnai qu'on eût soin de le secourir. Aussitôt qu'il fut en état de marcher, il demanda à me voir pour obtenir que je le misse à rançon. Notre surprise fut extrême quand nous nous reconnûmes; nous avions fait nos premières campagnes ensemble sous le duc de Lancastre, auquel il était particulièrement attaché.

Ce que je vois est-il possible? me dit-il; le chevalier de Saint-Martin dans le parti de nos ennemis! Vous approuveriez mes raisons, lui dis-je, s'il m'était possible de vous les dire.

Vous n'en avez pas besoin, me répliqua Cidlé; je sais que vous êtes un homme d'honneur, et cela me suffit. Nous avions été amis tout le temps que nous avions fait la guerre ensemble; nous rappelâmes avec plaisir notre ancienne amitié; le service que je venais de lui rendre, et la manière généreuse dont j'en agis avec lui, achevèrent de me l'acquérir, et il me protesta mille fois qu'il sacrifierait volontiers pour mes intérêts la vie que je lui avais conservée.

Ce malheureux amour, qui était toujours dans le fond de mon cœur, me donnait une curiosité que je ne pouvais vaincre, et que je n'osais satisfaire. Mon trouble m'aurait trahi en prononçant ce nom si odieux, et qui cependant était encore cher à mon souvenir. Je faisais à Cidlé mille questions, dans l'espérance qu'il me parlerait enfin de la seule chose que je voulais savoir. Ce moyen me réussit. Un jour qu'il me rendait compte de l'état de sa fortune : Je dois beaucoup, me dit-il, au duc de Lancastre, et j'ai eu pour lui un attachement qui était encore fortifié par l'estime que j'avais pour lui; mais je vous avoue que cette estime ne peut s'accorder avec le traitement qu'il fait à la duchesse de Lancastre : elle est enfermée dans un château; nulle société ne lui est permise, et ceux qu'on a laissés auprès d'elle sont plus occupés de la

tyranniser que de la servir, depuis la mort de milord Lascy. Le duc de Lancastre, qui voulait mettre ce château hors d'insulte, me confia ce soin; j'y ai été pendant près d'un mois, et, malgré la vigilance des gardes de la malheureuse duchesse, je l'ai vue plusieurs fois, et je ne l'ai jamais vue que baignée de larmes. Des discours qui lui sont échappés m'ont fait comprendre que la plus sensible de ses peines n'était pas celle qui avait d'abord excité ma pitié : il m'a paru qu'elle avait dans l'âme une douleur profonde dont elle était uniquement occupée. Sa jeunesse et sa beauté, qu'on voyait encore malgré son extrême abattement, me donnèrent tant de compassion, que, si elle avait voulu accepter mes services, il n'est rien que je n'eusse tenté pour la secourir.

Ce que je venais d'entendre de la situation de cette malheureuse femme me changea en un moment. J'avais voulu vingt fois la poignarder : je ne pus soutenir, sans un extrême attendrissement, l'idée de l'état où elle était réduite. Ses larmes, cette langueur, cette beauté même qu'elle n'avait plus, la rendaient encore plus touchante pour moi. Je m'étais suffi tant que je n'avais été rempli que de fureur : ce n'était plus de même; j'étais dans un état de tristesse et de douleur, où le cœur a besoin de se répandre,

et je ne pus me refuser la consolation de parler : j'étais sûr d'ailleurs de la discrétion de Cidlé. Je lui avouai mon amour ; je ne lui cachai pas que j'avais lieu de croire que j'étais aimé ; mais la crainte de rendre odieuse cette personne dont j'avais été si cruellement trahi, me fit taire le reste de mon aventure. Cidlé m'offrit d'aller dans le lieu où elle était gardée : Comme j'y ai été long-temps, me dit-il, par l'ordre du duc de Lancastre, j'y serai reçu ; je parlerai à la duchesse, et je concerterai avec elle les moyens de la tirer d'esclavage.

Je n'en demande pas tant de votre amitié, lui dis-je, mon cher Cidlé ; je veux seulement qu'elle sache que je vis, et que vous examiniez avec soin l'impression que cette nouvelle fera sur elle. Cidlé partit sous le prétexte d'aller chercher sa rançon, et je restai dans une confusion de pensées et de sentimens qu'il m'est impossible de vous représenter. Je me demandais ce que je voulais faire de mon amour pour une femme qui s'en était rendue si indigne. Je souhaitais qu'elle pût n'être pas si coupable ; et, contre toute sorte d'apparence, il y avait des momens où j'espérais, et j'en venais enfin à sentir que je serais heureux si j'en étais encore aimé. Mais, disais-je, n'a-t-elle pas mis entre nous un obstacle invincible ? Cette idée, qui ranimait ma ja-

lousie, me redonnait presque toute ma fureur.

Cidlé revint après quelques jours, et m'apporta cette lettre.

« Je ne me plains plus de ce que j'ai souffert et
» de ce que je souffre, puisque vous vivez; oui,
» monsieur, quelque redoutable, quelque terri-
» ble que vous dussiez être pour moi, votre mort,
» que j'ai crue certaine, était le plus sensible de
» mes malheurs ; elle m'a coûté autant de larmes
» que le souvenir d'une faiblesse qui m'a rendue
» si criminelle ; peut-être vous trouveriez-vous
» vengé, par mon seul repentir, plus cruelle-
» ment que vous ne vous vengeriez vous-même ;
» mais, quand il serait possible que je cessasse
» d'être pour vous un objet odieux, quand vous
» pourriez oublier que je suis coupable, je m'en
» souviendrai toujours; je n'ose même souhaiter
» de pleurer à vos pieds ; je n'ose vous dire que
» mon cœur n'a pas cessé un moment d'être à
» vous ; ce serait une consolation, et je n'en mé-
» rite aucune. Adieu, monsieur; est-il possible
» que je m'en sois rendue indigne ? »

Que devins-je à la lecture de cette lettre! Comme l'amour se ralluma dans mon cœur! La pitié me rendait encore plus tendre et plus sensible; toutes les offenses qu'on m'avait faites s'effacèrent de mon souvenir; je ne fus plus occupé que de ce que ma femme souffrait; et, sans

vouloir examiner quelles seraient sa destinée et la mienne, je ne songeai qu'à l'affranchir de la tyrannie du duc de Lancastre; mais tous les moyens que j'employai furent inutiles, et la paix qui se fit peu de temps après entre l'Angleterre et l'Écosse m'ôta l'espérance que la guerre aurait pu me donner. Je ne pouvais aussi me servir de Cidlé pour avoir des nouvelles : je ne sais si le duc de Lancastre, qui avait appris que j'étais dans l'armée d'Écosse, avait craint quelque entreprise de ma part; mais il fit changer de lieu à sa prisonnière ; et, pour s'assurer contre moi-même, il engagea le roi Édouard à me déclarer coupable de lèse-majesté, pour avoir violé le serment que j'avais fait de le servir dans le temps qu'il m'avait confié le gouvernement d'une place. J'étais désespéré de tous ces obstacles, et je ne savais quel parti prendre, quand la publication du tournoi, où tous les chevaliers devaient être reçus, m'a fait naître l'idée de me battre contre le duc de Lancastre. Je savais à quoi je m'exposais en violant les lois du tournoi; mais je ne songeais pas à ma vie. J'ai exécuté, comme vous avez vu, mon projet, et, si l'on ne nous avait séparés, il aurait payé de sa vie les malheurs dont il a rempli la mienne.

FIN DU SECOND LIVRE.

ANECDOTES
DE LA COUR ET DU RÈGNE
D'ÉDOUARD II,
ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE TROISIÈME.

Le récit de M. de Saint-Martin fit l'impression la plus forte sur les comtes de Glocester et de Cornouaille. L'humanité seule pouvait exciter en eux les mouvemens les plus vifs; mais Gaveston peut-être joignit à ce sentiment celui de la haine qu'une sorte de jalousie lui inspirait contre le duc de Lancastre. La reine, soit par égard pour son rang, soit par une suite de sa hauteur, lui donnait des préférences qui choquaient l'orgueil du comte. Il sentait sa supériorité sur Lancastre par son mérite personnel : ce mérite existait sans doute; Gaveston était aimable; mais sa vanité lui exagérait encore les qualités brillantes qui le faisaient remarquer. Il ne

biens immenses vous dédommageront du malheur d'avoir une femme si méprisable : pourvu que son déshonneur ne soit pas public, que vous importe? Le duc adopta facilement les idées de sa sœur. Il avait fait subir à sa première épouse un sort pareil à celui qu'il destinait à la seconde : cette malheureuse femme était d'une famille obscure; ses parens étaient morts; l'ayant épousée sans amour, et uniquement pour jouir de ses biens, honteux de cette alliance, il l'avait tenue captive dans un de ses châteaux, sous prétexte que sa santé lui rendait nécessaire l'air de la campagne. Les traitemens qu'il lui fit subir sont horribles. A peine eut-elle mis au monde un fils, qu'il la bannit de sa maison, et, l'accablant de mépris, il la confina dans la retraite, où elle mourut en peu de temps de langueur et de chagrin. Personne n'avait soupçonné ces horreurs. Lancastre était profondément faux, et cachait sous les dehors les plus imposans l'âme la plus noire. Le peuple avait pour lui de la vénération : les grands estimaient en lui l'homme respecté du peuple. C'était de ces réputations qu'il est même dangereux de chercher à examiner ; il avait tout le sang-froid qu'il faut pour la soutenir intacte, malgré les crimes secrets et les injustices cachées. Milord Lascy le croyait l'homme du monde le plus ver-

tueux ; et, furieux contre sa fille, trop heureux que Lancastre daignât l'épouser, il était bien certain que ce malheureux père le laisserait le maître absolu de son sort. Le duc ne balança donc pas à adopter les idées de sa sœur : ce fut elle qui dicta la conduite de Jain, et qui conduisit le poignard. Elle avait commencé par s'assurer de mademoiselle de Lascy; enlevée et ramenée chez son père, on l'avait forcée d'écrire la lettre que Jain porta. Ce scélérat, revenu chez milord Lascy, assura que Saint-Martin était mort; tout confirma cette nouvelle; mademoiselle de Lascy la crut. Comment peindre ses larmes, son désespoir! Ce n'était pas assez de la perte d'un amant, d'un époux chéri; son père lui ordonna, malgré ses aveux, d'épouser Lancastre; elle n'y voulut jamais consentir. Un prêtre eut la bassesse d'entrer dans le plus vil complot, gagné sans doute, ainsi que deux témoins, par les promesses du duc de Lancastre : mais, tout résolu qu'était ce malheureux de se prêter à tout ce qui pourrait servir à cimenter cet odieux lien, il ne pouvait cependant entendre *oui*, quand mademoiselle de Lascy disait *non*, et qu'elle le répétait à travers les sanglots qui étouffaient sa voix, et avec toute la force que lui laissait la crainte où la présence d'un père irrité l'avait jetée. Aucune autre personne que ce

père, Lancastre, sa sœur, la malheureuse victime et les témoins, n'assista à cet horrible mariage, qui fut célébré dans la chapelle du château. Éperdue et tremblante, mademoiselle de Lascy, traînée à l'autel avec violence, se vit livrée au duc de Lancastre. Un coup d'œil foudroyant de son père, lancé sur elle dans l'instant décisif, la glaça d'effroi et la réduisit au silence. Ce silence fut vite interprété; on le regarda comme un consentement, et, malgré ses efforts, on joignit leurs mains. Sortie de la chapelle, elle sut vaincre la frayeur qui l'accablait, pour protester, en présence de tout ce qui l'entourait, contre un hymen auquel elle n'avait donné aucun consentement: elle se reprocha, comme un crime, et se reprochera toujours, l'effet de sa terreur et l'instant du silence dont on avait si cruellement abusé. Le prêtre feignit de croire que toute cette résistance n'était qu'une suite de l'embarras que cause la pudeur aux jeunes personnes bien nées, dans des circonstances semblables. Les témoins parurent penser de même. Indignée de ces affreux discours, partagée entre le désespoir et la crainte, elle tomba dans un état de convulsion : aussitôt qu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle jura que jamais elle ne verrait Lancastre comme son époux. Lancastre lui dit d'un ton froid et dur, qu'elle pouvait être

assurée qu'il ne la traiterait jamais comme sa femme, qu'elle n'en était plus digne; mais que, pour sauver l'honneur de sa famille, elle passerait pour l'être; et, dès le lendemain, il ordonna qu'on la menât à ce château qui avait déjà servi de prison à sa première femme. Milord Lasey, malgré sa colère, ne put voir sans douleur le sort qu'on préparait à sa fille : il partit avec elle, et la conduisit dans cet odieux séjour : il plaignit son malheur, et cherchait les moyens de l'adoucir; mais à peine quelques mois furent-ils écoulés, que ce père infortuné fut attaqué d'un mal violent dont il mourut en douze heures. On n'ose, dit madame Ilde, se livrer aux idées terribles que cet événement a fait naître. Il est difficile de penser que cette mort ait été naturelle; quoi qu'il en soit, de ce moment, ajouta-t-elle, je fus traitée avec une dureté sans exemple; ma malheureuse maîtresse fut livrée aux gens du duc de Lancastre : ce fut sa sœur qui ordonna et dirigea tout. Je fus obligée de chercher un asile contre la colère du frère et de la sœur. Sans secours, sans ressource, je vins me cacher dans ce quartier isolé, où je vis avec peine du produit de mon travail. Je n'ai pu rien savoir depuis ce temps, dit-elle à Gaveston; mais, si ma chère maîtresse vit encore, elle est bien malheureuse. Le comte de Cornouaille, in-

struit de ces faits, amena avec lui madame Ilde, et la présenta à Saint-Martin. Leur entrevue fut touchante; ils se rappelèrent, en présence de Gaveston, mille détails intéressans. Il les recueillit tous, et composa de toute cette aventure un mémoire frappant : il présenta ce mémoire au roi. Ce jeune monarque, qui d'ailleurs ne voyait rien que par les yeux de Gaveston, ordonna aussitôt que madame de Saint-Martin fût rendue à son époux. La chose se passa avec un éclat terrible pour Lancastre. Il ne lui fut pas même permis d'exposer ses prétendues raisons; et, ce qu'il y eut d'affreux, c'est que ce jugement, le plus juste au fond qu'il fût possible de prononcer, eut l'air, par la chaleur qu'y mirent le roi et son favori, d'un jugement inique. Les grands en furent révoltés, le regardant comme le fruit indigne du crédit de Gaveston : le peuple en gémit comme d'une injustice atroce contre le plus vertueux des hommes. Ce n'est pas assez de faire le bien, il faut encore le faire avec prudence : mais Gaveston avait d'autres motifs que ceux de l'équité; et, quoiqu'au fond il fit une action excellente, il ne devait pas se plaindre de l'opinion du public; c'était par hasard qu'il servait la vertu : tout ce qui ressent la faveur est suspect. Ce jugement donc, tout juste qu'il était, acheva d'aigrir les esprits, et pré-

para les funestes événemens qu'on verra dans la suite.

Dès que l'ordre du roi fut donné, Gaveston fut chercher lui-même madame de Saint-Martin, avec une nombreuse escorte, dans le château où elle était captive. Il la trouva plongée dans l'état le plus affreux. Sa langueur était si profonde, qu'elle n'éprouva aucune émotion à l'arrivée de tous ces gens armés. Le comte de Cornouaille, s'étant fait ouvrir l'espèce de cachot qui lui servait de chambre dans une des tours de ce château, la trouva renversée sur son lit; on vit auprès d'elle, sur une table, quelques alimens qui paraissaient y être depuis quelques jours, et où elle n'avait pas touché. Il eut peine à la tirer de l'espèce d'insensibilité où elle était; enfin, lui ayant dit qu'il venait la chercher par ordre du roi, pour la ramener à son époux, elle jeta un cri perçant. Eh! non, madame, c'est à votre cher Saint-Martin. Saint-Martin! Ah! dit-elle avec l'affreux sourire du désespoir, on a découvert qu'il n'était pas mort! Que lui a-t-on fait? Il n'est plus. Non, madame, il respire, il vous aime; vous lui êtes rendue, vos liens affreux avec Lancastre sont rompus. Est-il possible? n'est-ce pas un songe? Non, madame, venez, arrachez-vous de cet affreux séjour, et retournez avec un époux qui vous adore. Elle se

leva avec précipitation; mais, quand elle eut fait deux pas, elle tomba dans un évanouissement profond; les secours lui furent prodigués. A peine revenue de cet état, on la fit partir. L'escorte était magnifique et nombreuse : elle arriva dans Londres comme en triomphe. Gaveston la conduisit chez lui avec le plus grand appareil. Elle trouva son époux couché dans son lit; elle courut à lui; il lui tendit les bras, sans pouvoir prononcer un seul mot. Les mouvemens qu'il éprouva dans cet instant furent si vifs, que la plaie qu'il avait à la poitrine se rouvrit. Son sang coulait avec la plus grande abondance; les chirurgiens appelés bandèrent cette plaie : mais ils ne purent empêcher les suites de ce funeste accident. L'infortunée madame de Saint-Martin avait à peine joui du bonheur si grand de revoir un époux adoré, que, couverte de son sang, elle eut à trembler pour sa vie. Ce spectacle affreux, loin de l'abattre dans l'état de faiblesse où elle était elle-même, redoubla ses forces; elle aida aux chirurgiens, elle veilla à tout; mais à peine son cher Saint-Martin fut-il secouru, qu'elle tomba dans une sorte de léthargie; état heureux, sans doute, puisqu'il la préserva de plus grands maux. Saint-Martin expira le lendemain, en rendant grâce à Gaveston, et en lui recommandant sa malheureuse épouse. Le comte de Cor-

nouaille avait de l'âme et de la noblesse ; il se regarda, dès ce moment, comme le protecteur unique de madame de Saint-Martin, et, pour la servir comme elle méritait de l'être, il songea d'abord à lui procurer un asile décent ; il sentit qu'il ne convenait pas qu'elle restât chez lui après la mort de son mari. Glocester, auquel il confia ses scrupules, forma à l'instant le projet de proposer à madame de Surrey de recevoir chez elle la trop infortunée madame de Saint-Martin. Gaveston saisit avec ardeur cette idée. Mademoiselle de Glocester, dit-il, sera son amie, sa consolatrice ; elle ne sera point malheureuse. Glocester eut à peine fait cette proposition à sa tante, qu'elle l'accepta. Madame de Surrey avait le cœur bon et compatissant ; mais mademoiselle de Glocester, qui joignait à ces excellentes qualités une délicatesse, une finesse de sentiment extrêmes, ne vit pas de bonheur plus grand que celui de voler au secours de madame de Saint-Martin. Elle communique son empressement à sa tante ; toutes deux partent à l'instant, et vont chez le comte de Cornouaille y chercher la femme la plus malheureuse qui fût au monde. Elles la trouvèrent dans un affaissement si affreux, qu'on craignit qu'elle n'expirât pendant le transport. Cependant les apprêts des funérailles de son mari, dont elle ignorait la mort, la crainte

de quelques-unes de ces indiscrétions si terribles et si ordinaires dans ces cruels instans, firent prendre le parti de l'arracher de cette maison. On l'habilla, on la transporta chez madame de Surrey, sans qu'elle s'en fût presque aperçue. Aussitôt arrivée, on la mit au lit; et mademoiselle de Glocester prit à son chevet une place qu'elle ne quitta plus.

Le comte de Cornouaille fit faire les obsèques de l'infortuné Saint-Martin (dont alors on dit le véritable nom) avec la plus grande pompe. Sa malheureuse épouse, après une espece de léthargie de plusieurs heures, reprit un peu de connaissance; et se trouvant dans une maison étrangère, entourée d'étrangers, dans un état affreux de faiblesse et d'effroi, elle ne pouvait ni n'osait faire aucune question. Madame Ilde lui apprit dans quel lieu elle était, et quelles étaient les dames qui la soignaient. Elle les regarda avec des yeux remplis de tendresse et de terreur. Mademoiselle de Glocester redoubla de soins et d'attentions; madame de Surrey la combla de caresses. Cette dame veillait à lui procurer tous les secours possibles, tandis que son excellente nièce, pleurant auprès d'elle, semblait ressentir ses propres douleurs. Aussitôt que l'infortunée madame de Saint-Martin put proférer quelques

mots, elle prononça celui de son époux, en regardant autour d'elle, et surtout dans les yeux de mademoiselle de Glocester, avec une curiosité mêlée d'horreur.

Celle-ci, sans lui dire un seul mot, lui prit la main, la serra entre les siennes, et l'arrosa de ses larmes. Madame de Saint-Martin poussa un cri perçant, et retomba dans l'état le plus violent : on crut qu'elle expirerait : les secours furent redoublés : elle revint encore cette fois et parut plus calme : elle demanda Gaveston; il parut. C'est donc là, lui dit-elle en lui tendant la main, le fruit de tous vos soins! Il n'est plus, il n'est plus! et la joie de me revoir a causé sa mort!..... Malheureuse que je suis! Eh! que ne me laissait-on dans ce cachot!... il vivrait encore!... Pardonnez, pardonnez, monsieur, dit-elle au comte de Cornouaille; hélas! l'excès du malheur aigrit l'âme, et peut quelquefois rendre ingrat : je ne le suis pourtant pas, ajouta-t-elle en soupirant; non, monsieur, je ne le suis pas. Calmez-vous, madame, lui dit Gaveston, et soyez sûre que vous êtes entourée d'amis auxquels vous êtes bien chère. Les premiers jours se passèrent dans les conversations les plus tendres entre mademoiselle de Glocester et cette infortunée; mais, malgré tous les soins, sa santé devenait de moment

en moment plus déplorable; des évanouissemens succédaient sans cesse aux douleurs les plus aiguës; elle ne pouvait prendre absolument aucune nourriture; et mademoiselle de Glocester, qui avait pris pour elle l'attachement le plus vif, voyait avec douleur la fin prochaine de sa trop sensible et trop malheureuse amie. C'était dans les légers intervalles de ses douleurs, que ces deux amies parlaient ensemble, et se communiquaient leurs sentimens. Madame de Saint-Martin revenait souvent à déplorer les malheurs que causait l'amour aux âmes sensibles; elle se rappelait les progrès de celui qu'elle avait senti, elle semblait prévoir, dit-elle, dès les premiers temps, les maux qu'il occasionerait, elle l'avait combattu de toutes ses forces, mais vainement: c'est la vivacité de celui de son amant qui l'avait vaincue. Ces discours, souvent répétés par madame de Saint-Martin, faisaient sur mademoiselle de Glocester une impression dont, malgré tous ses maux, cette dame s'aperçut. Un jour qu'elle la vit plus agitée qu'à l'ordinaire: Aimeriez-vous, ma chère amie, lui dit-elle, et seriez-vous malheureuse? Ah! je croyais ne plus avoir de chagrins à redouter, et je sens que celui-là me serait affreux. Parlez, et ne me laissez pas mourir en emportant cette inquiétude. Made-

moiselle de Glocester, touchée jusqu'au fond du cœur de la beauté de l'âme de madame de Saint-Martin, qui, plongée dans des malheurs dont l'imagination s'effraie, s'occupait encore des siens : Trop digne amie, lui dit-elle, votre intérêt pour moi est si touchant, que je vous prouverai combien j'y suis sensible, en vous montrant mon âme toute entière. Alors elle lui peignit, sans aucun déguisement, son amour pour Gaveston, ses craintes, ses soupçons, et tout ce qui causait les agitations extrêmes de son cœur. Madame de Saint-Martin avait de si grandes obligations au comte de Cornouaille; il s'était montré pour elle si grand et si généreux, qu'elle ne voyait en lui qu'un héros : c'est ainsi qu'elle s'en exprimait avec son amie; elle n'envisageait ses galanteries pour la reine que comme de simples politesses d'usage dans les cours, et elle mit tout en œuvre pour inspirer les mêmes idées à mademoiselle de Glocester. Trop de délicatesse, lui disait-elle, est nuisible, même en amour; elle fait souvent naître la jalousie, qui est le plus terrible des maux, et pour celui qui l'éprouve, et pour celui qui en est l'objet. Estimer ce qu'on aime est le premier devoir. Les jeunes hommes, surtout ceux qui vivent à la cour, sont obligés à ces sortes de galanteries : ils peuvent aimer ex-

clusivement, mais leurs égards ne doivent jamais être exclusifs. Vous connaissez cette cour et les goûts de la reine : Gaveston a dû s'y soumettre. Auriez-vous l'injustice de vouloir lui attirer ses mépris, et peut-être sa haine? Mademoiselle de Glocester aurait pu répondre; elle sentait qu'elle aurait eu beaucoup à dire; mais elle aimait, et elle était charmée de trouver des raisons de justifier son amant : elle parut donc céder à celles de madame de Saint-Martin. Gaveston venait très-souvent la voir. Elle voulut un jour l'entretenir seule, sous le prétexte de ses affaires : elle lui vanta le mérite extrême de mademoiselle de Glocester, et lui dit qu'un des plus grands services qu'il lui eût rendus, avait été de lui faire connaître cette charmante personne. Gaveston parla d'elle avec l'enthousiasme d'un amant. Madame de Saint-Martin, malgré ses précautions, lui fit naître l'idée des soupçons de mademoiselle de Glocester, et lui conseilla de ne plus s'exposer à lui en donner de semblables. Gaveston s'observa davantage : il apprit d'ailleurs que la reine protégeait ouvertement M. de Lancastre, dont les blessures étaient guéries; il sut que ce seigneur, depuis sa guérison, avait été plusieurs fois admis à sa cour, avec une distinction marquée, et que Mortimer blâmait hautement

la conduite du roi et celle de son favori dans cette grande affaire. Gaveston, qui vit bien que Mortimer l'emportait sur lui auprès de cette princesse, ulcéré des discours qu'elle avait tenus à son sujet, et réellement amoureux de mademoiselle de Glocester, saisit un moment favorable, en présence de madame de Saint-Martin, pour s'excuser des aventures du tournoi. Un amant très-aimable et très-aimé est presque toujours sûr d'obtenir son pardon : il l'obtint. Madame d'Herefort, sœur de mademoiselle de Glocester, n'aimait point Gaveston; sa hauteur et sa légèreté lui déplaisaient : d'ailleurs, elle n'eût pas vu sans douleur une alliance qu'elle jugeait indigne de la grandeur de sa maison; et, de plus, elle chérissait les vertus du comte de Pembrocke, qui n'avait jamais confié qu'à elle l'excès de sa tendresse pour mademoiselle de Glocester. Ce jeune et vertueux seigneur brûlait pour elle de la passion la plus vive et la plus pure. Madame d'Herefort connaissait l'âme et les sentimens de l'amant le plus délicat qui fut jamais : elle désirait ardemment le bonheur de sa sœur; il n'était donc pas possible qu'elle vît sans amertume la préférence qu'elle donnait à Gaveston. Après lui avoir fait sentir, avec les ménagemens les plus adroits, ce qu'elle pensait à ce

sujet, et n'espérant plus de réussir auprès d'elle, elle tâcha de faire envisager les choses à sa tante sous le même aspect qu'elle les voyait. Madame de Surrey, quoique touchée de la faveur dont jouissait Gaveston, trouvait cependant cette alliance très-inférieure : d'ailleurs, la fortune de ce favori, toute brillante qu'elle était, n'avait rien de solide ni d'assuré.

M. le comte de Pembrocke était bien préférable à tous égards; il aimait toujours éperdument mademoiselle de Glocester; madame d'Herefort en était bien sûre : et, s'il ne parlait plus, c'était par un excès d'amour et de respect. Madame de Surrey, réfléchissant à toutes ces choses, fit passer les mêmes idées dans l'esprit des parens de mademoiselle de Glocester. Toute la famille, excepté le frère, était résolue à refuser l'alliance de Gaveston, et Gaveston était plus aimé de mademoiselle de Glocester qu'il ne l'avait jamais été. Ce qu'il avait fait pour madame de Saint-Martin, ses soins pour elle, la vive reconnaissance de cette infortunée, ajoutaient encore un nouveau lustre aux qualités brillantes qu'elle adorait en lui. Plus assidu près d'elle, faisant éclater son amour, ne partageant plus ses soins, il n'avait jamais paru plus aimable. Elle apprit avec douleur les intentions de sa fa-

mille : ce fut dans un entretien avec sa tante qu'elle démêla ses sentimens. Une passion vive donne beaucoup de pénétration; madame de Surrey croyait n'avoir presque rien dit, et mademoiselle de Glocester savait tout; elle en fut accablée. Madame de Saint-Martin s'aperçut de son trouble et de sa douleur; elle en voulut savoir la cause. Son amie lui confia tout ce qu'elle venait d'apprendre. Rassurez-vous, lui dit cette tendre amie, je sais un moyen de vous rendre heureuse, et je l'emploierai; tâchez seulement, et en peu de jours, de rassembler ici vos parens et M. le comte de Cornouaille. Mademoiselle de Glocester, qui ne pouvait deviner ni prévoir le projet de madame de Saint-Martin, voulut le combattre. Que voulez-vous faire, lui dit-elle, dans l'état déplorable de faiblesse où vous êtes? une telle scène peut vous causer les plus grands maux. C'est précisément cette extrême faiblesse, reprit la malade, qui rend la chose très-pressante : de grâce, ne me refusez pas cette consolation. Madame de Saint-Martin, tourmentée de cette idée, pressa tant mademoiselle de Glocester, que, forcée de céder à ses instances, elle trouva le moyen de rassembler auprès de son lit toute sa famille et M. de Cornouaille. Alors cette dame, rassemblant ses forces, leur parla ainsi :

Je n'ai plus qu'un instant à vivre : il ne me reste qu'un vœu à former, c'est de vous voir unie avec le comte de Cornouaille, dit-elle à mademoiselle de Glocester; ses qualités héroïques lui doivent, à vos yeux, tenir lieu d'ancêtres : je sais qu'il vous adore; il me l'a avoué : je me suis aperçue que vous ne dédaignez pas son amour; je mourrais sans regrets si, avant que d'expirer, je voyais unies et heureuses les deux personnes du monde qui me sont les plus chères. Dans cet instant, madame d'Herefort et madame de Surrey, se regardant avec étonnement, marquèrent leur surprise. Madame de Saint-Martin, qu'elles avaient interrompue, recommença le même discours, et finit par prier Gaveston et mademoiselle de Glocester d'accepter la donation de tous ses biens. Cette sensible et généreuse personne, fondant en larmes, refusa de recevoir ses offres. Eh quoi! dit la mourante, m'ôterez-vous le dernier plaisir et le seul bonheur que j'ai eu dans ma vie? Je n'ai plus de parens; ceux qui me restent au moins sont très-éloignés et ne tiennent plus à moi; ils m'ont indignement abandonnée : c'est au comte de Cornouaille que je dois le seul instant de joie dont j'ai joui depuis que je respire : je l'ai payé bien cher, cet instant! Vos soins, ma chère et tendre consolatrice, me font descendre avec moins

d'amertume au tombeau..... Daignez, daignez accepter les biens que je possède, jouissez-en tous deux, et que mon souvenir vous occupe quelquefois. Les momens sont précieux, ajouta-t-elle; ne pourrais-je voir, avant que de mourir, former ces nœuds si désirés? Gaveston, se jetant à genoux près de son lit, regardait avec le plus grand attendrissement et madame de Saint-Martin et mademoiselle de Glocester. Celle-ci, baignée de ses larmes, ne répondit que par des sanglots. Glocester prit la parole : Vos vœux seront remplis, madame, s'écria-t-il, je cours demander au roi son consentement. Madame d'Herefort et les autres parens, étonnés et interdits, laissent partir le jeune Glocester. Il vole vers Édouard. A peine eut-il demandé ce consentement, que le roi l'accorda avec un transport de joie inexprimable. L'idée de la distance que la naissance de Gaveston mettait entre lui et mademoiselle de Glocester, sa propre nièce, ne lui vint pas même dans l'esprit. Glocester accourt avec l'ordre du roi; car c'était plus qu'un consentement. Les parens de mademoiselle de Glocester, frappés de la grandeur de la fortune que madame de Saint-Martin laissait en faveur de ce mariage, n'ayant plus d'objections à faire à Gaveston de ce côté-là, et d'ailleurs subjugués par la volonté du roi, ne résistèrent

point. Le comte de Pembrocke, qui tenait scrupuleusement à mademoiselle de Glocester la parole qu'il lui avait donnée de ne plus la fatiguer d'un amour importun, mais qui était toujours pénétré pour elle des sentimens les plus tendres et les plus passionnés, courut chez madame d'Herefort à la première nouvelle de ce prochain mariage. Madame d'Herefort connaissait l'excès de sa tendresse, et aurait désiré de pouvoir la favoriser. Croyez-vous, lui dit-il, qu'elle puisse être heureuse avec Gaveston? Hélas! non, lui répondit-elle, ce sont deux caractères trop mal assortis; mais elle l'aime. Il suffit, dit en soupirant M. de Pembrocke; le premier des biens est de s'unir à l'objet aimé : mon arrêt est prononcé, j'y souscris. Si j'avais pu espérer lui plaire quelque jour, aucun ordre ne m'eût effrayé; j'aurais su tout faire révoquer, et l'obtenir; mais son cœur s'est déclaré; c'est le premier et le véritable droit de Gaveston : ce droit est sacré, je le respecte. Puisse-t-elle n'avoir jamais à se repentir d'un tel choix! je le désire, oui, je le désire ardemment. Il quitta alors madame d'Herefort, les yeux pleins de larmes et le désespoir dans le cœur, et partit pour ses terres le même jour. Les préparatifs du mariage furent commandés aussitôt que le consentement du roi

fut donné, et trois jours après mademoiselle de Glocester devint l'épouse de Gaveston. Madame de Saint-Martin, par un dernier effort de son amitié, se fit transporter à l'église, pour être témoin de ces nœuds qu'elle avait en quelque sorte formés. Son état jeta un nuage triste sur cette pompe nuptiale : Gaveston parut le plus heureux des hommes; mademoiselle de Glocester éprouva tout ce qu'un cœur comme le sien devait sentir en se donnant à l'homme qu'elle adorait depuis si long-temps. Mais le spectacle affreux des douleurs d'une amie si tendre, sa mort qu'elle envisageait comme prochaine, altéraient tout le charme de ces premiers momens; son âme était livrée aux sentimens les plus tendres, et aux secousses les plus vives; elle ne put jouir, même dans ces jours qui devaient être délicieux, d'un seul instant de bonheur. Trop alarmée sur le danger si évident de cette amie mourante, elle se livra toute entière aux soins de prolonger sa vie, et laissa son époux s'occuper des soins plus agréables de manifester sa joie. Malgré les vœux et les efforts de l'amitié, l'infortunée madame de Saint-Martin succomba enfin sous le poids de ses maux; elle mourut peu de temps après ce mariage, laissant ses immenses possessions aux deux nouveaux époux, après leur avoir recom-

mandé la fidèle madame Ilde, que madame de Cornouaille garda toujours auprès d'elle, et qu'elle combla de bienfaits.

Gaveston, aussitôt après la mort de madame de Saint-Martin, se voulut mettre en possession de ses terres. Les héritiers de cette dame, qui réunissait les biens des maisons de Lincoln et de Salisbury, furieux de se voir ainsi ravir par un étranger une fortune immense, résolurent de mettre tout en œuvre pour l'empêcher d'en jouir; mais il avait et toute la faveur du roi, et tout le pouvoir que donne cette faveur : il en fit usage avec une imprudence incroyable. Loin de vouloir s'expliquer avec eux, de chercher à adoucir leur perte par des manières honnêtes et de légers sacrifices, il les menaça de sa vengeance, s'ils faisaient contre lui les moindres mouvemens. Madame de Cornouaille aurait bien désiré qu'il en agît autrement; elle le pressa en vain de mettre plus de douceur dans ses procédés : il la pria de ne se point tourmenter de cette affaire, et de le laisser agir comme il pensait le devoir faire. Elle fut un peu blessée du peu d'ascendant qu'elle avait sur lui dans une circonstance si importante; mais son amour extrême lui fit trouver dans son cœur des raisons de justifier son époux : elle ne lui parla plus de cette affaire. Les héritiers de madame de

Saint-Martin, poussés à bout par les hauteurs de M. de Cornouaille, se liguèrent contre lui avec le duc de Lancastre. La reine n'avait plus pour le favori de son mari d'autre sentiment que celui de la haine, depuis surtout qu'il avait laissé éclater son amour pour mademoiselle de Glocester, et qu'elle ne pouvait se dissimuler que la passion qu'il avait feint d'avoir pour elle n'était qu'un jeu. Il avait eu l'imprudence de le dire assez haut, soit par l'envie de paraître plus attaché à mademoiselle de Glocester, et d'avoir l'air de faire de grands sacrifices à ses charmes, soit, ce qui est plus vraisemblable et plus conforme à son caractère, uniquement pour contenter sa vanité. Il se vantait que ses vœux n'avaient pas été mal reçus. Mille traits ironiques sur la liaison de cette princesse avec Mortimer, sur le bonheur de celui-ci de rester vainqueur par sa désertion volontaire, désertion qu'un amour plus vrai l'avait, disait-il, forcé de faire; des parallèles sans fin de la beauté, des grâces et des vertus de mademoiselle de Glocester, avec la figure, la conduite et les mœurs de la reine; enfin tout ce qui peut piquer une femme sur les points les plus délicats, avait été prodigué par lui contre la reine avec une indiscrétion incroyable. Ses ennemis, et il en avait beaucoup, ne laissèrent pas échapper

cette occasion de le perdre dans l'esprit d'Isabelle. Il ne fut pas difficile de la persuader : elle aimait alors Mortimer, et Mortimer haïssait depuis long-temps Gaveston. La reine et lui se réunirent à ses ennemis. Mademoiselle de Lancastre, toujours terrible dans ses vengeances, qu'elle poursuivait même après la mort de madame de Saint-Martin, était encore la plus furieuse. Un jour que le roi, entouré de sa cour et des principaux seigneurs du royaume, mangeait en public, dans la grande salle de Westminster, une femme masquée vint lui présenter une lettre. Édouard eut l'imprudence de la faire lire tout haut, ignorant apparemment ce qu'elle contenait. On lui reprochait, dans cette lettre, avec la plus grande amertume, tous les abus de son règne, sa lâcheté, sa tyrannie, et surtout son attachement pour Gaveston, qu'on nommait l'ennemi de la nation et l'auteur de tous les crimes et de tous les malheurs. Cette lettre était si fortement écrite; les maux actuels y étaient peints avec tant de force; l'inimitié pour le favori était poussée à un si haut point, par l'abus qu'il avait fait de la faveur du roi, par sa hauteur et son imprudence, que, loin qu'aucun cri s'élevât pour lui dans cette assemblée, où la présence du monarque devait, à ce qu'il semble, produire cet effet, un silence morne, un mur-

mure sourd, furent tout ce que cette lettre opéra. La dame masquée s'en retourna aussi tranquillement qu'elle était venue. Cette dame n'était autre chose que mademoiselle de Lancastre. Mortimer, favori de la reine, et mortel ennemi de Gaveston, se mit à la tête du parti qui voulait le perdre. Le duc de Lancastre, respecté du peuple par les dehors de sainteté qu'il affectait, regardé comme une victime du pouvoir de Gaveston, qui ne lui avait, disait-on, enlevé sa femme que pour se faire donner par elle des biens immenses; Lancastre, dis-je, était de tous ses ennemis le plus dangereux. Malgré la prétendue austérité de ses mœurs, il devint un des courtisans de la reine : elle le haïssait; mais l'envie de subjuguer Gaveston lui fit oublier tout autre sentiment; tout ce qui était ennemi du favori du roi devenait, à ce seul titre, l'ami de la reine.

Gaveston, loin de chercher à regagner les esprits, affectait une hauteur, un luxe et une insolence révoltante. Sa tendre et sensible épouse, d'abord tout occupée de son amour et de ses regrets pour son amie, concentrée dans les sentimens qui occupaient toutes les facultés de son âme, n'avait pas porté plus loin ses regards. Revenue un peu de ce premier étourdissement, elle ne se plaignait que des distractions conti-

nuelles qui lui enlevaient son mari. Elle vit ensuite avec douleur qu'il n'avait pas en elle la confiance qu'elle avait espérée, et dont elle sentait qu'elle était digne ; elle en fut affligée, et ne s'en plaignit pas. Elle ne confia rien de ses chagrins secrets à personne, pas même à madame de Surrey. Peu à peu elle aperçut de la froideur dans les soins de son mari ; elle eut même lieu de penser que le mariage ne lui avait point fait perdre ses anciens goûts pour la galanterie. Son cœur était ulcéré; mais son maintien toujours le même, sa bonté, son égalité, sa douceur et ses égards, ne s'étant jamais démentis, on croyait qu'elle ne voyait rien, qu'elle ne s'apercevait de rien ; et beaucoup de gens pensaient que c'était elle qui avait introduit le grand luxe qui régnait dans sa maison.

Cependant, la reine, qui, sous prétexte des fêtes et des plaisirs dont elle embellissait sa cour, rassemblait autour d'elle tous les mécontens, et trouvait le moyen de les entretenir, ces jours-là, avec plus de liberté, fit annoncer un bal masqué. Toute la cour s'y rendit. Gaveston, piqué au vif contre la reine, d'après les rapports qu'on lui avait faits, parut à ce bal : il y vint sous le déguisement qu'il crut le plus propre à le bien cacher : il s'approcha de cette princesse, qui n'était point masquée ; il lui tint d'abord des

propos vagues de galanterie ; elle y répondit avec enjouement : il continua, et en vint à embarrasser la reine. Il vanta le bonheur de quelqu'un qu'il ne nomma point ; mais il fit bien entendre que c'était Mortimer. Elle examina alors plus attentivement ce masque : il n'était pas si bien déguisé qu'elle ne le reconnût aussitôt qu'elle en voulut prendre le soin. Dès qu'il fut animé par la conversation, le son de sa voix seul l'aurait trahi tant sa légèreté l'empêchait de mettre à rien la moindre prudence. Elle feignit de ne le pas connaître ; il crut pouvoir se livrer à son ressentiment, et continuer sur le ton le plus ironique à vanter ses charmes, ses talens et ses grâces. En vérité, beau masque, lui dit-elle, vous êtes si galant, que je regrette de ne vous avoir pas eu pour défenseur dans les tournois. Les beautés françaises ne pouvaient avoir un chevalier plus digne d'elles ; c'est dommage que vous ne vous soyez point présenté alors, vous eussiez eu plus de succès encore que celui auquel nos intérêts étaient confiés. Gaveston vous eût cédé son rôle, tout brillant qu'il était ; il a cependant, pour plaire, des avantages bien rares, de ces avantages auxquels on ne résiste point. Mademoiselle de Glocester doit en convenir, il n'est pas commun de trouver des amans qui sachent si à propos

employer de si grands moyens. Qu'il est redoutable, cet amant-là! La reine souriait malignement en disant ces derniers mots. Gaveston, oubliant qu'il était sous le masque, lui demanda avec chaleur, de quels moyens elle entendait parler. Quoi donc! dit-elle, se faire donner des provinces entières, par une femme qu'on enlève à force ouverte à son mari, venir ensuite, armé d'un ordre du roi, épouser une fille du plus haut rang, et réduire sa famille au silence sur une alliance si disproportionnée, et vous n'appelez pas cela de grands moyens! Oh! je vous le répète, on ne peut y résister. Mais je ne sais s'ils sont aussi nobles qu'ils sont puissans. Gaveston, outré de colère, ne lui répondit que par des railleries sanglantes sur sa conduite; il lui rappela, du ton le plus ironique, de certaines petites anecdotes du temps de leur liaison, et finit, après les traits les plus piquans, par lui faire entendre qu'il était plus aisé d'être le défenseur de la beauté des dames françaises que d'être persuadé de leur vertu. La reine, outrée à son tour, ne garda plus de mesure; elle se leva, le nomma par son nom, en le montrant du doigt et le traitant d'impudent, et dit que, si le roi ne lui faisait justice, en la vengeant de son insolence, elle saurait bien l'y forcer. Le bal fut interrompu. La reine, furieuse

et menaçante, quitta l'assemblée. Le roi voulut en vain l'adoucir. Gaveston n'était pas de caractère à garder plus de ménagemens : outré de colère, sûr de l'amitié, ou plutôt de la faiblesse de son maître, qui se rangea de son parti, il ôta son masque, et tint alors les propos les plus insultans sur le compte de la reine. Malgré les efforts du roi pour l'engager à se contenir, cette scène fit l'éclat le plus scandaleux. Les seigneurs et les barons prirent tous d'abord et ouvertement le parti d'Isabelle. Leur prétexte fut le respect violé par Gaveston, pour la majesté royale, dans la personne de la reine insultée. Mais le vrai motif de leur révolte ne fut autre que leur mépris pour la faiblesse du roi, et leur haine invétérée contre son favori. Cet imprudent y avait mis le comble, en jetant des ridicules ineffaçables sur la plupart des gens de la cour. Ce n'était pas son plus grand crime; mais c'est celui qu'on lui pardonna le moins, ainsi qu'il arrive toujours. Telle fut l'origine de la guerre civile qui désola le royaume presque tout le reste de ce règne malheureux. Édouard et Gaveston, seuls de leur parti, résolurent de quitter Londres, où dominaient alors Isabelle, les seigneurs et les barons, et de se retirer à Yorck. Ce fut le favori qui détermina le roi à cette retraite, parce qu'il fut informé que le

roi de France, instruit par la reine sa fille des affronts qu'elle avait reçus de lui, avait juré d'en tirer vengeance et de le faire périr.

Cette princesse avait fait savoir au roi son père les abus que Gaveston faisait de son pouvoir; que ce pouvoir s'étendait jusque sur elle; que c'était lui qui lui enlevait l'amour de son mari, dont elle ne recevait que des mépris: elle s'était peinte comme très-malheureuse, et malheureuse par l'ascendant qu'avait pris sur son époux un homme méprisé par ses mœurs, peu fait par sa naissance pour le rang qu'il occupait, et qui était haï de toute la nation. Le roi de France, outré des procédés de son gendre et du malheur de sa fille, avait résolu, quoi qu'il pût en arriver, la perte de celui qui en était la cause. Gaveston fut instruit et de sa colère et de sa résolution. Il n'en parla point à Édouard, et résolut de faire tête à l'orage, avec l'apparence de la plus grande tranquillité. Le prétexte du voyage d'Yorck fut la guerre qui se faisait alors contre le roi d'Écosse, Robert Bruce. Gaveston voulut faire croire que c'était pour être plus à portée de savoir ce qui se passait à l'armée, commandée par Cumin, qu'il se transportait à Yorck avec le roi. Ce prince, par le conseil de son favori, fit partir Glocester pour cette armée, et le décora d'un

grade considérable. Son projet était de disposer les troupes en sa faveur à tout événement, et le comte de Glocester était plus propre qu'aucun autre à préparer les esprits. Brave, franc, généreux, nul ne pouvait leur être plus agréable. Il partit aussitôt avec ses instructions, et prit congé de sa sœur sans l'instruire de rien.

Madame de Cornouaille n'avait point été à ce bal si funeste, et il lui arriva ce qui arrive presque toujours dans ces circonstances, d'être la dernière informée de l'éclat affreux qui s'y était fait. Ce fut enfin madame de Surrey qui le lui apprit; il fallait bien qu'elle sût l'état actuel de la cour. Elle en gémit, et ne put s'empêcher de représenter à son époux, avec sa douceur ordinaire, quelles pouvaient être les suites de ce malheur. Il prétendit que ce n'était que son amour pour elle qui l'avait fait s'emporter ainsi; que c'était elle que la reine avait en vue d'insulter, et qu'il n'avait pu le souffrir; qu'il lui siérait mal de lui reprocher une vivacité dont elle était la cause. Madame de Cornouaille, s'étant déjà aperçue qu'il ne voulait jamais avoir tort, ne répondit que par des larmes qu'elle ne put retenir. Mais elle lui demanda s'il ne cherchait point des moyens pour apaiser la colère de la reine, et pour faire cesser de si grands troubles. Il lui dit de l'air et du ton

le plus tranquille, qu'il n'en était pas besoin; que ses ennemis seuls avaient à trembler; que le roi et lui, agissant de concert, avaient pris le parti d'aller à Yorck, et qu'il fallait qu'elle se préparât à y venir avec eux. Ce ne fut pas sans de vives alarmes et de tendres regrets, qu'elle fit les préparatifs de ce départ. Elle quittait mesdames d'Herefort et de Surrey; elle allait seule avec son époux dans un nouveau séjour qu'elle voyait entouré des plus grands dangers. Il fallut cependant partir. Arrivée à Yorck, le comte de Cornouaille la conjura de ne rien négligèr pour y étaler toute la pompe de la plus grande magnificence.

C'est, dit-il, madame, tout ce que j'exige de vos bontés, et tout ce que vous pouvez faire qui me soit le plus avantageux. Le roi partageait leur table et leur logement. Madame de Cornouaille, quoique vivement affectée d'autres idées, remplit avec la plus grande exactitude les désirs de son mari. Tout ce que la volupté a fait imaginer de plus agréable dans tous les genres, tout ce que les arts ont créé, fut rassemblé dans cette cour, dont on faisait les honneurs avec une splendeur dont on n'avait point encore d'exemple. Son âme était cependant en proie aux plus mortelles inquiétudes; mais, comme elle ne recevait aucune nouvelle de

Londres (son mari interceptait ses lettres), qu'elle ne voyait régner autour d'elle que plaisir et sérénité, qu'à chaque fête nouvelle, le roi et Gaveston, charmés de ses attentions, lui en marquaient leur reconnaissance, et qu'enfin c'était le plus sûr moyen de leur plaire à tous deux, elle sut vaincre ses plaintes et bannir ses réflexions, pour se livrer toute entière aux soins qu'ils attendaient de sa complaisance. Peut-être imagina-t-elle, et il y a lieu de le présumer, que ces jeux, ces fêtes, ces bals, ces tournois, ces festins, qu'elle ordonnait avec tant d'intelligence et de grâce, étaient des choses que la bonne politique prescrivait à son mari. La confiance que sa tendresse lui donnait en lui, l'ignorance profonde où il la laissait sur tout ce qui ce passait ailleurs, la tranquillité du monarque, toutes ces circonstances réunies auraient pu séduire une personne plus âgée et plus habile que madame de Cornouaille.

Un mois environ se passa ainsi. Un jour que le roi et M. de Cornouaille étaient, avec leur suite, à prendre le divertissement de la chasse, et que madame de Cornouaille, fatiguée des soins de la veille, était restée au lit, pour prendre quelque repos, une de ses femmes entra dans sa chambre, et vint, en marchant légèrement, ouvrir ses rideaux. Qu'y a-t-il?

lui dit-elle. Madame, répondit cette femme, un inconnu vient d'arriver; il demande à vous entretenir un moment en secret; il dit qu'il a des choses importantes à vous communiquer, et qu'il n'y a pas un instant à perdre. Qu'on le fasse entrer, dit-elle un peu agitée. Quelle fut sa surprise, en voyant paraître le comte de Pembrocke! Pardonnez, lui dit-il, madame; il faut des raisons aussi fortes et aussi pressantes, pour m'engager à cette démarche, et à la liberté que je prends. Daignez m'entendre seul un instant. Madame de Cornouaille ne lui demanda que le temps de se lever; il se retira, et aussitôt qu'elle se fut mise en état de le recevoir, elle le fit rappeler, et éloigna ses femmes. — Quelles peuvent être les choses si importantes et si secrètes que vous avez à me communiquer, monsieur? — Vous n'ignorez pas ce qui se passe, madame? Madame d'Herefort vous en a instruite? — Non, monsieur; il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. — Il n'est pas possible! Elle vous a écrit, en ma présence, plusieurs fois, et vous a tout mandé...... Madame de Cornouaille, pâle et tremblante, lui répéta qu'elle ne savait absolument rien, et qu'elle n'avait point reçu de lettres de sa sœur. Je vous en apporte une, madame, lui dit-il; elle ne sait à quoi attribuer

votre silence; daignez la lire. Madame de Cornouaille l'ouvrit; elle ne contenait que ces mots : « Mon trouble est si grand, ma chère » et malheureuse sœur, que je ne puis écrire; » mettez toute votre confiance dans M. de Pembrocke, le plus digne des hommes. Suivez » ses conseils, ou vous êtes perdue. Adieu, ma » chère, ma tendre sœur; vos maux et votre » silence me mettent au désespoir. »

Madame de Cornouaille, effrayée, le pria de s'expliquer, et lui répéta qu'elle ne savait exactement rien. Eh bien! madame, lui dit-il, les yeux pleins de larmes, c'est encore un des malheurs auxquels j'étais réservé, que d'avoir à vous apprendre les vôtres. Sachez donc, puisqu'il n'est plus possible de vous rien cacher, que la reine, et les principaux seigneurs se sont unis et confédérés contre le roi et contre votre époux, unique objet de leur fureur; qu'ils ont levé des troupes; que le roi de France, par amour pour sa fille, et par haine contre M. de Cornouaille, fournit de l'argent, et envoie des soldats; que le vieux comte de Lincoln, à la tête de la confédération, a fait nommer le duc de Lancastre général de l'armée; que le comte de Warwick, les comtes d'Arondel et de War, et l'archevêque de Cantorbéry sont au nombre des confédérés; que presque tous

les barons s'y sont joints, et que l'armée est rassemblée et considérable. J'ai fait inutilement les plus grands efforts pour rompre ces projets. Mon seul but est de vous servir..... J'ai été autrefois l'ennemi de Gaveston, je ne vous le cache pas : on est même surpris que je ne le sois plus. Mais, du jour que vous l'avez rendu.... le plus heureux des hommes, du jour qu'il a reçu votre main, il est devenu sacré pour moi. Je viens donc vous avertir que les confédérés s'approchent, qu'ils veulent investir la ville, s'emparer du château, s'assurer du roi, saisir votre époux, et peut-être.... Eh bien! lui dit-elle, ... achevez. Hélas! ajouta-t-il en baissant les yeux, les momens sont trop chers pour que je puisse mettre à ces affreuses nouvelles les ménagemens nécessaires.... Vous n'avez pas un moment à perdre,... et peut-être le faire périr. Madame de Cornouaille, rassemblant ses forces, ne remercia M. de Pembrocke qu'en lui serrant la main avec tout le transport de la reconnaissance, et lui demanda ses conseils. Faites à l'instant avertir le roi et votre époux, lui dit-il; ils sont actuellement à la chasse; envoyez plusieurs courriers bien fidèles et bien sûrs; empêchez qu'ils ne rentrent ici, et forcez-les de choisir un autre asile

où ils puissent être en sûreté, jusqu'à ce que les affaires aient pris un autre tour. Madame de Cornouaille fit partir à l'instant les plus fidèles de ses gens, avec les instructions nécessaires. Le comte de Pembrocke guida et partagea ses soins pendant cette cruelle journée. Elle n'apprit que vers le soir, que le roi et Gaveston avaient enfin été rencontrés par ses courriers, et qu'ils avaient pris le parti de se retirer à Newcastle, où ils allaient se fortifier et faire avancer des troupes. Son mari ne lui écrivit qu'un mot; il lui recommandait de quitter Yorck aussitôt, de ne point venir à Newcastle, et de se retirer à l'instant en lieu de sûreté; mais il ne lui en indiquait aucun; il ne lui donnait aucun moyen, ni aucun secours. Elle sut alors, par ses gens, que le roi et Gaveston n'ignoraient pas ce qui se tramait contre eux; mais que tout leur soin avait été de le lui cacher, et qu'ils avaient jusqu'à ce moment réduit à ce mystère toutes leurs précautions, croyant sans doute écarter l'orage, en feignant de le braver. Les voilà en sûreté, du moins pour quelques jours, lui dit le comte de Pembrocke; mais vous, madame, qu'allez-vous devenir? Je ne sais, lui dit-elle... Dans l'état où je suis, à quoi puis-je me déterminer? Je voudrais au moins que ma retraite

fùt décente. Je voudrais me voir entre les bras des miens. Mais mon frère est en Écosse ; je n'ai que lui au monde... Venez, venez, madame, je vais vous faire conduire secrètement et sous une bonne escorte, chez madame d'Herefort ; vous y serez cachée, et en sûreté. Le ciel me punit bien cruellement, lui dit-elle, monsieur de Pembrocke ; c'est vous, c'est vous seul qui vous occupez de moi !.. Un profond soupir succéda à cette réflexion, qu'elle se repentit d'avoir faite tout haut. Daignez, lui dit-elle, tout préparer ; je m'abandonne à vos soins ; il y a long-temps que votre probité m'est connue, et que mon estime pour vous est sans bornes. Elle partit le soir même, sous la conduite de M. de Pembrocke, et bien escortée : ils arrivèrent à Londres au bout de trois jours de marche. Tout ce qu'on peut réunir de soins et d'attentions au respect le plus profond, fut employé par le comte de Pembrocke, pour soulager, servir et consoler l'aimable infortunée qui lui était si chère. Il ne laissa pas échapper un seul soupir ; il ne la vit pas un seul instant qu'en présence de ses femmes ; il sut se contraindre au point de ne pas se permettre un seul regard ; il ne l'avait pourtant jamais tant aimée. Madame de Cornouaille n'eut pas le plus léger motif

d'inquiétude sur la situation où elle se trouvait, situation bien délicate. Fugitive, sans parens, n'ayant d'autre appui que celui d'un homme qui avait été son amant déclaré, et dont elle avait rejeté les vœux pour lui préférer l'époux qui causait tous ses malheurs : cet époux la négligeait au point de la laisser dans cet abandon cruel, après avoir tout exigé de sa complaisance. Sans ces affreuses réflexions, qui déchiraient son cœur, elle eût voyagé aussi tranquillement que si ses proches parens l'eussent seuls entourée. L'âme de cette femme infortunée était trop belle et trop sensible pour n'être pas pénétrée d'un procédé si noble et si vertueux. Ils arrivèrent à Londres la troisième nuit de leur voyage. M. de Pembrocke remit ce dépôt précieux entre les mains de madame d'Herefort et de madame de Surrey, qui s'étaient réunies ; il reçut leurs remercîmens avec cette sorte d'impatience que la politesse seule peut cacher. Madame de Cornouaille, étouffée par ses sanglots, ne put proférer que des paroles mal articulées. Il quitta ces dames au bout d'un moment ; il promit à madame de Cornouaille tous les services qu'il serait en son pouvoir de lui rendre, et se retira, les laissant toutes trois remplies pour lui de la plus haute estime et de la plus vive reconnaissance.

Ce fut alors que madame de Cornouaille apprit avec plus de détails l'excès de ses malheurs, et celui de l'imprudente audace de son mari. Le chagrin le plus profond, l'inquiétude la plus vive, les efforts qu'elle avait faits depuis plus d'un mois, la fatigue qu'elle avait éprouvée, toutes ces choses réunies lui enflammèrent le sang. Le lendemain de son arrivée à Londres, elle se sentit transir et brûler, la fièvre la saisit, elle tomba dans l'état le plus violent, un délire affreux la mit bientôt hors d'état de sentir tous ses maux. Son digne conducteur ignora sa maladie : dès le lendemain de son arrivée, il partit de Londres, pour tâcher de rendre tous les services qui pouvaient dépendre de lui à l'infortunée qui lui était si chère. Quels efforts ne fit-il pas pour sauver Gaveston ! Mais l'imprudence qui l'avait conduit sur le bord de l'abîme, l'y précipita.

Cependant, l'armée des confédérés, qui grossissait chaque jour, vint à Yorck le lendemain du jour où le roi et son favori en étaient partis. Après les plus grandes recherches et les meilleures instructions, les chefs de cette armée résolurent d'aller assiéger Newcastle, où ils surent qu'Édouard et Gaveston s'étaient retirés. On répandit par tout le royaume des manifestes fulminans contre le favori ; il y était déclaré

l'ennemi de l'église et de l'état; l'archevêque de Cantorbéry lança contre lui les foudres de l'excommunication. Lancastre et Warwick, le plus habile des confédérés, étaient à la tête de ce parti. La reine le soutenait de tout son pouvoir, et son pouvoir était immense, par la protection déclarée du roi de France, son père. Pour comble de maux, l'armée d'Écosse fut battue par Édouard Bruce, frère du roi, et la défaite fut complète. Le comte de Glocester y fut blessé au défaut de la cuirasse, en combattant avec une bravoure héroïque, malgré le sang qu'il perdait; mais, son cheval tué sous lui, l'ayant renversé, il tomba entre les mains des ennemis, et fut fait prisonnier. Ce fut pour Gaveston le coup le plus funeste dans les circonstances. Glocester l'aimait; et, si l'on pouvait faire quelques reproches à ce jeune seigneur, ce n'était que de son attachement extrême pour le favori, attachement qui avait été jusqu'à lui sacrifier sa sœur, dont il avait, avec trop de soin et de zèle, entretenu la passion. Il fut donc pris à cette bataille, et conduit au château d'Édimbourg. Alors il ne resta pas au comte de Cornouaille un seul ami en état de le servir. Les faveurs inouïes dont il était comblé, l'abus indécent et terrible de son autorité et de la faveur extrême dont il jouissait, lui at-

tiraient encore moins d'envieux, que son caractère vain, imprudent et téméraire, joint à ses manières ironiques, ne lui avait fait d'ennemis. Il n'était pas un seigneur qui n'eût éprouvé l'amertume de ses railleries : plus il y mettait d'esprit, plus elles étaient offensantes. Les ridicules, quand il les donnait, étaient ineffaçables. La plupart de ses sarcasmes, contre les personnes de la cour les plus considérables, avaient passé dans les provinces. Celui de tous les grands qu'il avait le moins épargné, était le duc de Lancastre. Aussi la fureur de ce dernier était-elle d'autant plus grande, que son maintien était plus doux et plus réservé. Il avait d'ailleurs un motif de haine et de ressentiment, qu'aucun autre ne pouvait avoir; et sa sœur, mademoiselle de Lancastre, ne faisait encore que l'animer davantage s'il était possible. La reine, restée à Londres avec Mortimer, dirigeait de là les opérations. Ce furent eux qui répandirent les manifestes, et qui achevèrent d'échauffer les esprits.

Le siége de Newcastle fut donc résolu. Le roi et Gaveston, en ayant été avertis secrètement, par les soins du comte de Pembrocke, prirent encore la fuite, et se retirèrent au château de Scarborough, s'y croyant plus en sûreté. Mais la situation déplorable de leurs affaires força

le roi de quitter son favori. Il partit dans l'espoir de rassembler le peuple, et de s'en composer une armée. Leurs adieux furent tristes, ils semblaient alors voir plus clair dans leur sort, et sentir leurs malheurs. Le roi recommanda fortement au gouverneur du château la personne de Gaveston. C'est, lui dit-il en partant, ce que j'ai au monde de plus précieux.

Les barons, étant entrés dans Newcastle peu d'instans après la fuite du roi et du comte de Cornouaille, s'emparèrent de tout ce qu'ils y trouvèrent. Les équipages de Gaveston furent saisis; on y découvrit des richesses immenses en bijoux et pierreries, et presque tous les joyaux de la couronne. Tout fut inventorié avec la plus grande publicité. On peut juger de l'effet que produisit sur les esprits une telle découverte; il n'en était pas besoin pour qu'on haît le favori; mais, dés qu'on l'eut faite, il fut abhorré.

Le duc de Lancastre, ayant appris que le roi avait laissé son favori dans le château de Scarborough, vint l'y assiéger. Il s'y défendit avec courage; mais, au bout de quelques jours, ne pouvant plus tenir faute de vivres, il demanda à capituler.

Lancastre était pour lors absent : il était allé s'opposer à la réussite des projets du roi. Le

comte de Cornouaille obtint donc l'honneur d'une capitulation. Il demanda deux choses : à n'être jugé que par ses pairs, et qu'on le fit parler au roi; il obtint l'une et l'autre.

Dès qu'Édouard eut appris que le comte de Cornouaille était pris et au pouvoir des barons, il leur fit demander avec instance la grâce de le voir et de lui parler. Il les conjura surtout de lui sauver la vie. Son désespoir était sans bornes; il promit tout, si on lui rendait son cher Gaveston : A ce prix, disait ce prince, je donnerai sur tous les griefs toutes les satisfactions que l'on voudra. Il mit en œuvre tout ce qui lui restait de son faible pouvoir, pour se faire rendre son favori; mais les chefs de l'armée et les barons, qui ne respiraient que haine et que vengeance, le refusaient absolument. Le comte de Pembrocke, si justement estimé de tous par ses rares vertus et sa probité si reconnue, parut alors à leur assemblée; c'était pour la première fois. On crut, en le voyant entrer, que, devant haïr celui qui lui avait enlevé mademoiselle de Glocester, il venait grossir le nombre de ses ennemis. Mais, aussitôt qu'on l'eut écouté, on fut bien surpris de le voir, au contraire, employer, pour sauver Gaveston, tous les ressorts de l'éloquence. Il avoua les défauts du coupable; mais il sut si bien re-

lever l'éclat de ces qualités brillantes qui l'avaient fait admirer, qu'une partie considérable de l'assemblée se trouva émue en sa faveur. Alors, sentant ses avantages, M. de Pembrocke rappela les articles de la capitulation faite avec le comte de Cornouaille. La liberté de parler au roi lui avait été promise. Cette promesse était une chose sacrée; on ne pouvait y manquer sans blesser toutes les lois de l'honneur. Ensuite il parla, avec noblesse et franchise, du respect dû à la majesté des rois; il peignit d'une manière si touchante les malheurs d'Édouard, suppliant pour obtenir seulement la vue de son ami; il mit tant de pathétique et d'adresse dans son discours, qu'il persuada à la plupart qu'on en agissait avec trop de rigueur; qu'il serait d'ailleurs bas et déshonorant de manquer à la parole donnée à Gaveston par la capitulation; qu'Édouard avait des ressources, et qu'il serait dangereux de le pousser au désespoir. Il fit entrevoir des lueurs d'espérance sur un heureux changement dans le caractère de ce prince éprouvé par le malheur. Il peignit les maux terribles d'une guerre civile, et finit par dire qu'il ne demandait point qu'on relâchât Gaveston. Il offrit de le prendre sous sa garde, avec promesse de le représenter toutes les fois qu'il en serait besoin. Il demanda enfin qu'on lui per-

mît de le mener au roi, et il donna sa parole de le ramener.

Après de vifs débats dans l'assemblée, le résultat fut, à la pluralité des voix, et malgré les réclamations du duc de Lancastre et du comte de Warwick, que la demande du comte de Pembrocke lui serait accordée, et que Gaveston, qu'il promettait de représenter, resterait sous sa garde. L'assemblée se sépara. On fit sortir le prisonnier du lieu où il était détenu, et on le remit, désarmé, entre les mains du comte de Pembrocke. Il ignorait et ce qu'on avait résolu, et ce qu'on voulait faire de lui. Le comte de Pembrocke le vit frémir à son approche; mais, comme son intention n'était pas de s'expliquer avec lui en présence de l'assemblée, il ordonna à l'instant le départ. Gaveston monta à cheval, et, gardant un morne silence, il suivait M. de Pembrocke, qui le conduisit à son château de Dodington. Dès qu'ils y furent arrivés, le comte de Pembrocke le fit conduire dans son plus bel appartement; et, après avoir donné des ordres pour qu'il y fût traité avec les plus grands égards, il envoya lui demander s'il permettait qu'il vînt s'entretenir avec lui. Gaveston, loin d'imaginer ce qui s'était passé ce jour-là, et les obligations extrêmes qu'il avait à M. de

Pembrocke, croyait au contraire, d'après l'amour qu'il lui connaissait pour mademoiselle de Glocester, qu'il était entre les mains de son plus cruel ennemi, et, dans cette persuasion, refusa absolument de le voir; il le refusa à plusieurs reprises, d'une manière dure et désobligeante, malgré les instances pleines d'intérêt que lui fit faire M. de Pembrocke. Le comte de Cornouaille ne voulut même prendre aucune nourriture, faisant entendre, par des réponses brusques et laconiques, qu'il craignait d'être empoisonné. Le comte de Pembrocke, plus affligé qu'offensé d'un tel soupçon, cessant alors de le faire presser de manger les mets qu'il lui faisait préparer, crut qu'il fallait le laisser seul. Il fit rappeler ses gens, et donna ses ordres pour mener le lendemain Gaveston au roi, qui était alors à Walingtorg, d'où le château de M. de Pembrocke était peu éloigné. Le roi est instruit de ce que j'ai fait, se disait à lui-même ce vertueux homme; il en instruira Gaveston qui, d'après cette preuve de mon zèle, pourra prendre quelque confiance en moi; je pourrai guider ses démarches; peut-être pourrai-je détruire ses erreurs, et le réconcilier avec les grands d'abord, et ensuite avec la nation. Il deviendra, je l'espère, plus

vertueux et plus raisonnable; et alors au moins, j'aurai fait le bonheur de sa malheureuse épouse. Ah! qu'elle soit heureuse, qu'elle le soit, et je ne serai pas tout-à-fait malheureux! Tandis qu'il s'occupait de ces touchantes réflexions, Gaveston, la rage dans le cœur, indigné de se voir chez un rival qu'il détestait, d'après les comparaisons peu flatteuses pour lui, qu'il savait qu'on avait faites entre eux dans le temps de son mariage, Gaveston, dis-je, roulait dans sa tête les moyens de s'évader. Il éveilla l'un de ses gens qui couchait près de lui; et avec son secours, il escalada la fenêtre et les fossés du château. Le comte de Pembrocke s'était plus occupé du soin de sauver son prisonnier, que de le faire garder; mais cependant, fidèle à la parole qu'il avait donnée de le représenter, il avait, avec soin, pris les précautions de la prudence; des sentinelles veillaient à toutes les issues du château; et Gaveston allait être saisi par l'une d'elles, quand un gros de troupes des confédérés, passant par hasard, l'aperçut escaladant le fossé, et se saisit de lui, en l'enlevant aux gardes de M. de Pembrocke, qui furent à l'instant en avertir leur maître : il fut consterné de cette fuite.

Il est perdu! s'écria-t-il. J'en suis au désespoir !... s'il eût voulu m'entendre..... A peine avait-il eu le temps de prononcer ces mots, qu'il donna des ordres pour qu'on l'instruisît du lieu où l'on conduisait Gaveston. Ses gens revinrent deux heures après, et lui dirent que le gros de troupes qui l'avait saisi l'avait aussitôt conduit au château du comte de Warwick.

Pembrocke s'habille, prend ses armes, ordonne à ses gens de le suivre, et vole à Warwick. Il était trop tard; les chefs des confédérés, réunis dans ce château avec plusieurs barons aussi violens qu'ils l'étaient eux-mêmes, furieux de ce qui s'était passé la veille, et ne voulant plus risquer de se voir enlever leur proie, saisirent Gaveston à son arrivée dans le château, l'enfermèrent dans un cachot, tinrent entre eux, à la hâte, un conseil de guerre, et tout de suite lui firent trancher la tête. Telle fut la fin tragique de ce Gaveston, qui, peu de temps auparavant, était le maître absolu de l'Angleterre. Exemple bien frappant pour les ambitieux! Gaveston paraissait avoir tout ce qu'il faut pour réussir. Ses passions démesurées le perdirent : l'imprudence, la légèreté, la hauteur, précipitèrent sa chute. Toujours, presque toujours,

l'ambition mène au but contraire de celui qu'on se propose : on désire la considération; on ne recueille que la haine et le mépris. Malheur à celui qui excite l'envie! Comment pouvoir s'en préserver dans les grands emplois? par la modestie, par la douceur, par la justice surtout, et par cette simplicité du cœur, qui fait qu'on songe moins aux droits et aux prérogatives de sa place, qu'aux devoirs qu'elle impose. Cette simplicité précieuse et chère à tous les hommes est le préservatif de l'envie; elle se peint dans les mœurs, dans les discours, dans les actions et jusque dans les manières. Celui qui en a le cœur rempli, la montre sans cesse. Quand elle n'est pas naturelle, il est impossible de l'imiter, parce que l'esprit ne peut suppléer aux vertus qu'on n'a pas. Heureux les hommes nés avec cette qualité, qui conduit à presque toutes les autres! Plus heureux encore l'état où de tels hommes occupent de grandes places, et le roi qui sait les y appeler!

Édouard n'avait pas ce talent si nécessaire aux monarques. Le caractère de Gaveston était bien éloigné de cette simplicité si désirable. Vain, fastueux, hautain, il n'avait jamais réfléchi sur les droits de l'autorité. Il pensait

qu'elle n'existe que pour ceux qui l'exercent. Il ne sentait pas qu'elle n'est faite que pour assurer le repos et le bonheur des peuples qui y sont soumis. Ses idées sur la gloire étaient aussi fausses; et cette erreur fut la source de sa mauvaise conduite, de ses fantaisies, de son luxe révoltant, de ses hauteurs, de tout ce qui finit par le précipiter. Il était doué pourtant de qualités aimables; intelligence, vivacité, esprit, grâces, générosité, bravoure, air de noblesse, agrémens de la figure; il avait reçu de la nature ce qui fait briller et plaire au premier coup d'œil. S'il avait eu la justesse de l'esprit, l'amour de l'ordre et de la justice, la prudence, la modération et la simplicité, il eût été cher à la nation, heureuse de ses talens et de son ascendant sur le roi. Ses défauts le perdirent : sa chute, bien effrayante pour tous les ambitieux qui n'ont pas ses talens, ne l'est guère moins pour ceux qui les possèdent.

Cette expédition si soudaine venait d'être faite quand Pembrocke arriva aux portes de Warwick. Sa douleur fut profonde : Quel sort pour madame de Cornouaille! s'écria-t-il. Ensuite, réfléchissant sur le parti qu'il avait à prendre, il résolut de retourner chez lui; l'amour si grand, si noble et si vrai, qui l'avait engagé le matin à prendre les armes pour sau-

ver l'époux de celle qu'il adorait, ne le portait point à chercher à le venger; il connaissait autant que les autres les vices de Gaveston; il plaignit l'imprudence qui l'avait conduit là; mais il déplora avec sanglots le malheur de son épouse. Il résolut de ne plus se mêler des troubles publics, et de ne s'occuper que du soin d'adoucir, s'il se pouvait, les maux de cette infortunée.

A peine rentré dans son château, il se prépara à partir pour aller à Londres. Dès qu'il y fut arrivé, son premier soin fut de se rendre chez madame de Surrey. Elle avait appris déjà par la voix publique la fin terrible de Gaveston, et les efforts du comte de Pembrocke pour le sauver et le défendre. Il lui confirma ces affreuses nouvelles; mais, avant que d'entrer dans les détails qu'elle lui demandait, il voulut savoir dans quel état était madame de Cornouaille. Ah! mon cher comte, dit madame de Surrey, ma trop malheureuse nièce ignore ses malheurs : elle est plongée dans une maladie affreuse; un délire presque continuel occupe son cerveau. Dieu! s'écria Pembrocke, sa vie est-elle en danger? Hélas! oui. En danger! est-il possible! Suis-je assez malheureux! Madame, lui dit-il du ton le plus attendri, ne me serait-il pas permis de la voir? Ah! mon cher comte,

quel spectacle! Vous ne pourriez, sans la plus grande douleur, la voir dans cet état déplorable. Et puis, si par malheur, malgré son délire, elle venait à vous reconnaître, l'émotion pourrait la faire mourir. Eh quoi! madame, n'est-il pas possible que j'entre un instant dans sa chambre, sans qu'elle le sache, sans qu'elle me voie? Oui, cela se peut, lui dit-elle, et, si vous le voulez absolument, je pourrai vous accorder cette triste satisfaction. Il la suivit dans la chambre de la malade : madame d'Herefort et ses femmes la gardaient. Le comte de Pembrocke fut prêt à s'évanouir quand il l'aperçut à travers ses rideaux. L'idée des malheurs qui l'accablaient, l'altération de ses traits, le délire sombre qui l'absorbait, le firent frémir. Cette personne, si chère à son cœur, malheureuse et mourante, lui causa une telle révolution, qu'il fut forcé de sortir : il revint ainsi plusieurs fois durant cette cruelle maladie, et toujours sans qu'elle s'en aperçût. Un jour cependant qu'elle commençait à faire espérer pour sa vie, et qu'elle était plus tranquille, il parlait bas derrière ses rideaux avec madame d'Herefort : elle crut reconnaître un son de voix étranger; elle ouvrit précipitamment son rideau, et reconnut le comte de Pembrocke.

Vous ici! lui dit-elle avec une surprise mêlée

de terreur; vous ici! Est-il arrivé quelque événement?..... Parlez, parlez, monsieur de Pembrocke, je vous en conjure. Dites-moi..... je tremble. Calmez-vous, madame, lui dit-il, vous n'avez plus rien à craindre. Que devient mon époux? Madame, de grâce..... n'en soyez plus inquiète. Madame d'Herefort et madame de Surrey étaient confondues, d'autant plus qu'elle n'avait jusque-là rien dit encore de suivi, et qu'on ne croyait pas qu'elle fût en état de songer à rien. Elles firent signe à M. de Pembrocke de se dérober, et, la replaçant dans son lit, elles fermèrent ses rideaux. Elle retomba dans un long assoupissement; mais, quelques heures après, elle demanda où était allé M. de Pembrocke. Madame de Surrey feignit de ne pas entendre ce qu'elle voulait lui dire, et tâcha de lui persuader que c'était un rêve. Ce rêve est bien terrible, dit la malade, mon époux est perdu! Madame d'Herefort fit en vain tous ses efforts pour la rassurer. Cette idée la poursuivait. Cependant sa santé devenait meilleure, et, au bout de quelques jours, la fièvre étant passée, on commença à lui faire prendre quelque nourriture. Quand elle fut en pleine convalescence, elle voulut absolument savoir ce que devenait son époux. Elle avoua que depuis le rêve où elle avait vu M. de Pembrocke, elle

avait d'affreux pressentimens. On s'efforçait de bannir ces funestes idées. Les médecins disaient qu'elle n'était pas encore en état d'apprendre son malheur, et l'on mettait tout en œuvre pour le lui cacher. Un soir que, seule dans sa chambre avec une de ses femmes, elle méditait sur son sort, et tâchait de deviner celui de son mari à travers tout ce qu'on lui disait d'obscur, elle entendit entrer des gens à cheval dans la cour. C'est lui! c'est lui! dit-elle, se soulevant avec peine. Elle se persuade que c'est Gaveston; elle sort et va à sa rencontre : la nuit commençait à être obscure; elle se jette dans les bras de celui qu'elle prenait pour son époux. Je vous revois donc encore! lui dit-elle. Oui, ma sœur, répondit-il avec des sanglots, je viens pleurer avec vous le malheureux Gaveston; je viens venger sa mort. Que dites-vous, ô ciel! s'écria-t-elle; et elle tomba sans connaissance. Glocester (car c'était lui qui, ayant appris à Édimbourg la détention de Gaveston, avait obtenu sa liberté du roi d'Écosse, pour venir à son secours); Glocester, frémissant de l'état de sa sœur, apprit de ses femmes et sa maladie et l'ignorance où elle était encore de son malheur : il fut désespéré de lui avoir porté le coup mortel.

Mesdames d'Herefort et de Surrey arrivèrent;

elles apprirent au comte de Glocester beaucoup de détails qu'il ignorait : il vit enfin avec douleur qu'il avait sacrifié sa sœur, et quel homme était le comte de Pembrocke. Il reconnut, mais trop tard, ses erreurs sur Gaveston; il en déplora les suites, et ne songea qu'à chercher les moyens d'adoucir le sort de sa malheureuse veuve. L'impression que le récit des fautes, des imprudences et des crimes du comte de Cornouaille (car il en avait commis contre la nation), l'impression, dis-je, que ces détails firent sur Glocester, le persuada qu'ils pourraient opérer le même effet sur sa sœur, et il jugea que cet effet lui était nécessaire. Il lui en fit le récit avec la franchise qui lui était ordinaire. Madame de Cornouaille, qui avait toujours aimé son frère avec la plus vive tendresse, lui répondit avec la même sincérité : Je n'avais plus d'amour pour lui, mon frère; il avait trop su le bannir de mon cœur. Ses froideurs et le peu de confiance qu'il avait en moi m'ont cependant moins ulcérée que le fond de son caractère opiniâtre, avare et prodigue à la fois, vain, imprudent et emporté, ne m'a révoltée. Que j'en ai souffert ! Je n'avais plus d'amour, non, je n'en avais plus. Ah ! mon frère, qu'il est affreux, qu'il est humiliant de ne plus estimer au fond de son cœur celui

qu'on a choisi ! Cette situation est déchirante, je l'ai trop éprouvé; mais, renfermant dans mon âme ces sentimens, vous-même ne les auriez jamais connus, s'il eût vécu. Quoi ! ma sœur, avec votre franchise, vous auriez pu ?.... Mon frère, j'aurais dû au public, à mon époux, puisque enfin il l'était, à moi-même, de cacher éternellement des sentimens que je ne pouvais condamner en moi; ils n'étaient que trop justes; et d'ailleurs je n'étais pas plus maîtresse de ces sentimens-là, que je ne l'avais été de celui qui me l'avait fait adorer; mais on les aurait jugés condamnables. Non, mon parti était pris de m'efforcer à le combler des marques de mon attachement. Hélas ! j'espérais prendre, par ce moyen, peut-être un peu d'ascendant sur son cœur; il ne me haïssait pas, il m'oubliait : j'espérais encore pouvoir en être aimée et gagner sa confiance, pour le préserver des maux que je le voyais entasser sur sa tête. Oui, mon frère, je l'aurais comblé toute ma vie d'attentions, d'égards et de complaisances : je le devais, ce sont là mes principes. La franchise serait un crime en pareil cas. Mais j'étais destinée au malheur; et, sous les dehors les plus sereins, j'aurais été bien malheureuse. Je le sens, et je vous l'avoue sous le secret le plus sacré, ce qui m'accable à présent, c'est

l'horreur de mon sort. Issue du sang des Glocester, nièce d'Édouard, votre sœur, celle de madame d'Herefort, veuve de.... de Gaveston! Ah! mon frère, je n'eus jamais la chimère de m'enorgueillir de ma naissance et des avantages où j'aurais pu prétendre; mais quel sort! dans quel abîme l'amour m'a conduite! Combien les dangers de cette passion sont terribles, pour notre sexe surtout! Mon malheur et celui de madame de Saint-Martin, dans des genres bien différens, sont deux grands exemples de ces dangers. Pour une femme dont l'amour a pu faire le bonheur, il en est mille dont il a causé la perte. Hélas! ajouta-t-elle, à quoi me servent à présent ces réflexions? Quand elles m'auraient été si nécessaires, je ne les ai pas faites; je n'étais point en état de les faire. Dans le monde entier, je ne voyais que l'objet de ma tendresse; tant que le charme a duré, toute autre idée, tout autre sentiment, étaient absorbés. Il est trop vrai que l'expérience des autres est perdue pour nous. Ah! mon frère, que la mienne m'a coûté de larmes! Éclairée trop tard sur l'objet de ma tendresse, je n'avais plus pour lui d'autre sentiment que celui qu'il est impossible qu'une femme sensible ne conserve pas pour l'homme qu'elle a tant aimé, surtout quand il est malheureux. Indulgence pour ses défauts,

compassion pour ses égaremens, intérêt tendre sur son sort, voilà ce que je sentais pour lui. Par la connaissance que j'avais de son caractère, j'ai prévu..... sa chute et mon malheur. Depuis mon départ d'Yorck, je n'en ai pas douté un instant; et voilà ce qui causait mes agitations. Je viens de vous ouvrir mon âme, ajouta-t-elle, mon frère; que mon secret demeure à jamais enseveli; ma tendresse pour vous me l'a arraché; mais vous sentez que ma gloire en dépend. Je sais ce que ma situation exige, je remplirai ce que je dois; mais surtout, mon frère, jamais, jamais, ne révélez ce que je viens de vous confier. J'ai dû vous le dire pour mettre votre cœur en repos sur le compte du mien; mais que ce secret vous soit sacré, et qu'il soit éternel. Glocester le lui promit; mais, à peine sorti de chez elle, il courut chez madame de Surrey, et lui confia les sentimens de sa sœur. Elle les apprit avec une joie vive; elle avait toujours haï Gaveston, et elle était l'amie de M. de Pembrocke. Elle crut voir la fin des malheurs de madame de Cornouaille et de sa famille, et confia à son tour à Glocester l'excès de la passion de M. de Pembrocke. Elle lui peignit l'extrême délicatesse de son amour, et tous deux se réunirent à désirer ardemment

de voir le mariage unir leur sœur à un amant si digne d'en être aimé.

M. de Pembrocke n'attendait que le rétablissement de la santé de madame de Cornouaille pour lui offrir sa main. Il sentait bien que dans de telles circonstances les délicatesses ordinaires ne sont pas de saison, et qu'il ne pouvait trop tôt faire une proposition qui marquait si bien la force et la grandeur de son amour. Il vint chez madame de Surrey le soir même du jour où Glocester et elle s'étaient confié mutuellement leurs secrets. Madame de Surrey lui parut avoir un maintien plus satisfait qu'il ne devait s'y attendre; il jugea que madame de Cornouaille se portait bien : elle lui confirma cette heureuse nouvelle; alors il la pria de se charger de lui offrir son cœur et sa main. Il était si ému, que ce ne fut qu'à travers des sanglots qu'il put proférer ce peu de paroles. Elle me pardonnera, dit-il, un empressement que dans d'autres circonstances j'aurais su réprimer..... Cet empressement, ajouta-t-il en regardant fixement madame de Surrey et en lui serrant la main, est aujourd'hui la preuve la plus parfaite de mon respect. Je vous entends, mon cher comte, lui répondit-elle. Vos procédés me pénètrent jusqu'au fond du cœur, et je crois ne pouvoir mieux vous convaincre de tous mes

sentimens pour vous, qu'en vous confiant ceux de ma nièce. Ne craignez plus, au fond de son cœur, une rivalité qui serait horrible : alors elle lui répéta ce qu'elle avait appris de Glocester. Vous me comblez, madame, lui dit Pembrocke ; je vous l'avoue, la crainte que ses feux pour Gaveston ne fussent pas encore éteints m'était horrible. Cette crainte m'eût fait balancer dans toute autre conjoncture ; mais dans celle-ci, rien ne pouvait m'arrêter. Elle ne l'aimait plus !... Eh ! comment eût-elle pu l'aimer encore ?... Il n'a que trop mérité de perdre un cœur comme le sien. La vertueuse femme ! quelle âme ! quelle force ! Elle ne l'aimait plus ! c'est un point bien important pour mon cœur ; mais, hélas !... mais ce n'est pas assez !... Grand Dieu !... m'aimera-t-elle ? Ses pleurs redoublèrent : sa tête appuyée sur les genoux de madame de Surrey, dont il tenait les mains entre les siennes, marquait par des mouvemens vifs et involontaires toute l'agitation de son âme. Ses pleurs coulaient en abondance. Il répétait d'une voix étouffée : M'aimera-t-elle ? Je l'espère, mon cher comte, lui dit madame de Surrey ; quel cœur résisterait à tant d'amour ? Ah ! si je n'obtiens que de la reconnaissance, dit-il en soupirant profondément, je serai bien malheureux. Tant de mérite, tant de vertus doi-

vent lui inspirer d'autres sentimens, lui dit-elle, et j'y compte; mais elle n'a point parlé de vous, et j'ignore... N'approfondissons rien, madame; je l'adore, elle doit m'estimer, et je veux la retirer de l'abîme où elle est plongée. Offrez-lui ma main, peignez-lui ma tendresse..., s'il est possible de la peindre, et déterminez-la à se donner à moi promptement; c'est tout ce que je veux et tout ce que j'exige. Glocester, qui entra dans ce moment, fut bientôt instruit de leur entretien; madame de Surrey lui répéta ce que M. de Pembrocke venait de lui dire; ils s'embrassèrent tendrement. Glocester lui dit qu'il ne prévoyait aucun obstacle; il l'appela son frère, et répondit du consentement de sa sœur. Ils passèrent la soirée ensemble. Glocester déplora son aveuglement pour Gaveston; il gémit de n'avoir pas mieux connu M. de Pembrocke. Madame de Surrey jouissait d'avance du bonheur de le voir retirer sa nièce du précipice où elle était tombée, et de voir son intime ami devenir son neveu. Le comte, se livrant à l'espoir d'un bonheur prochain, ne leur parla que de sa tendresse pour madame de Cornouaille, et de tout ce que cette passion lui avait fait souffrir. Ils se séparèrent dans cet état doux et délicieux où l'amitié et la confiance savent placer, mieux que tout autre sentiment, les

âmes qui sont dignes d'en éprouver les charmes.

Madame de Surrey se rendit, dès le lendemain matin, au chevet de madame de Cornouaille : elle la trouva occupée à lire une lettre du roi, qui prétendait la consoler, en lui faisant part de la magnificence des obsèques qu'il avait faites à Gaveston. Elle soupira, leva douloureusement les yeux au ciel, et communiqua cette lettre à sa tante. Le roi s'y trompe, dit-elle à demi-voix; il me prend pour mon mari. Oui, s'il avait jamais pu éprouver le sort que j'éprouve, cette lettre eût peut-être adouci ses chagrins. Madame de Surrey lui ayant laissé le temps de faire, sur cet objet, les réflexions les plus tristes et les plus sensées, la conjura de bannir de son esprit des idées aussi cruelles. Après un très-long entretien sur l'horreur de son sort, elle risqua de lui dire qu'il y aurait un moyen de l'adoucir. Un moyen! dit madame de Cornouaille avec étonnement. Oui, ma nièce, et ce moyen est en votre pouvoir. Cela est impossible; que voulez-vous dire? et quel peut être ce moyen? Madame de Surrey, se jetant alors sur son lit, et la serrant dans ses bras, tandis qu'elle collait ses joues baignées de larmes sur les siennes, lui dit en tremblant, et presque tout bas : M. de Pembrocke vous adore; il m'a chargée de vous offrir son cœur et sa main.

M. de Pembrocke! dit avec surprise madame de Cornouaille, M. de Pembrocke! Que ce trait est noble! qu'il est grand! Il me perce le cœur. Ah! que de reproches j'ai à me faire! Eh bien! ma chère amie, n'est-ce pas une ressource heureuse? et vous ne l'accepteriez pas? Hélas! dit madame de Cornouaille en retenant ses larmes prêtes à couler; non, ma tante. Non! que dites-vous?... Que lui vais-je dire? Qu'il sera malheureux!... Je le serai plus que lui; mais j'y suis résolue: non, je n'accepterai point ses offres... Ma nièce! ma nièce! daignez y réfléchir; il vous adore... Je ne le vois que trop... La gloire de votre famille... Je ne dois m'occuper que de celle du généreux Pembrocke... Vous l'allez réduire au désespoir. Si vous saviez à quel point il vous aime! combien il a souffert!... Je sais tout, et je vois tout à présent; je l'ai vu trop tard. Ah! ma tante, quel malheur!... Il ne tient qu'à vous de le réparer... Non, non, je sais ce que je dois, à lui, à moi, à l'Europe entière... Je ne puis me charger de lui annoncer vos refus... Madame de Cornouaille, après un moment de réflexion, dit: Eh bien! ma tante, c'est moi qui m'en chargerai. Engagez-le à me venir voir : il est bien digne que je prenne ce soin; qu'il vienne : dites-lui que je l'en prie.

Madame de Surrey accepta avec joie cette

commission; elle espéra que la présence de M. de Pembrocke, que ses discours, que ses transports toucheraient sa nièce et vaincraient sa résistance. Elle sortit, et dit à M. de Pembrocke, qui attendait chez elle sa réponse, que madame de Cornouaille le demandait. Un amant moins délicat eût été charmé de cette invitation, il en fut alarmé, et fit en vain des questions à madame de Surrey. Que dois-je espérer, madame? lui dit-il avec effroi. Je l'ignore, mon cher comte : elle veut vous voir et vous répondre elle-même. Il pâlit et trembla; il partait, s'arrêtait, et revenait sur ses pas, et ne savait à quoi se décider. Madame de Surrey l'accompagna et le conduisit chez sa nièce : elle était levée, et l'attendait. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle s'avança vers lui, et, en le regardant avec l'air le plus tendre et le plus touché, elle lui tendit la main, et le fit asseoir auprès d'elle.

Madame de Surrey se retira. Le comte, les yeux baissés, et dans le maintien d'un homme qui attend son arrêt, ne put proférer un seul mot. Madame de Cornouaille, fort agitée elle-même, rompit le silence. Je ne peux, lui dit-elle, monsieur, vous marquer à quel point je sens le prix de vos vertus et de ce que vous faites pour moi, qu'en vous peignant dans la plus grande vérité l'état de mon âme et des sentimens qui la

remplissent. Vous n'abuserez point de ma franchise, vous respecterez mes principes. Le comte ne répondit que par le geste le plus animé et le plus soumis. Eh bien! mon respectable ami, c'est ainsi que je dois vous nommer, je fus injuste envers vous; mes malheurs et vos vertus m'ont éclairée; vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et qui m'est le plus cher: je ne verrais que bonheur et délices à me donner à vous; je suis bien sûre, et je sens que je serais la plus heureuse des femmes. Le comte ne put retenir ses transports, et se jeta à ses pieds. Relevez-vous, lui dit-elle d'un ton mêlé de douceur et de fermeté, relevez-vous, mon cher comte; écoutez-moi. Croyez, et soyez-en bien sûr, que, si j'étais encore mademoiselle de Glocester, que, si je possédais les avantages que j'avais alors, que, si je pouvais encore faire un choix entre vous et tout ce qu'il y a d'hommes au monde faits pour prétendre à mon cœur, croyez que, sans effort et sans balancer, vous seriez celui que je préférerais. Vous avez toujours eu mon estime, vous l'avez dû savoir; mais combien tout ce que vous avez fait pour moi, combien vos vertus, vos sacrifices, vos procédés, m'ont inspiré pour vous des sentimens plus tendres que l'estime! Vos secours et vos soins pour mon départ d'Yorck, vos égards pendant

mon voyage, sont des traits gravés à jamais dans mon cœur. Ce que vous avez fait pour mon malheureux époux.... pardonnez...... Ah! quel mortel fut jamais aussi grand que vous! Mon cœur s'enflamme et succombe à cette idée...... Daignez, madame, ne vous rappeler rien de ces affreux momens, que l'excès de mon zèle et de... Je sais, lui dit-elle, combien je vous suis chère. Ah! mon vertueux ami, je n'ignore pas la grandeur du sacrifice que je fais. Mais... Eh! madame, qui peut donc vous imposer la loi d'un tel sacrifice? Si vous connaissez ma tendresse, si vous ne me jugez plus indigne de la vôtre, si vous vous intéressez à mon bonheur, si vous croyez que ce pourrait être aussi le vôtre... Madame, d'où peuvent donc venir une résistance et des refus dont il me faudra mourir? J'espère, mon cher comte, que votre raison se rendra à mes motifs, et que, bien convaincu de mon attachement, votre âme prendra une assiette plus calme. Vous m'êtes et vous me serez éternellement plus cher qu'aucun homme du monde, et c'est parce que je vous rends toute la justice qui vous est due, que je me fais l'effort de refuser vos offres.... Ah! madame, vous prononceriez cet arrêt si cruel! Songez que ma vie en dépend... Je vous estime trop, vous m'êtes trop respectable pour que je veuille vous faire partager l'ignominie qui me

couvre. Le comte s'écria à ces mots. Ne m'interrompez pas, lui dit-elle avec l'air imposant du malheur : oui, oui, je connais quel est mon sort. La passion vous aveugle, vous ne le voyez pas; mais demandez à vos parens, demandez à votre mère, à tous vos proches, ce qu'ils penseraient de votre alliance avec la veuve de Gaveston : ils en seraient indignés, et ils auraient raison. Devenu mon mari, ne vous faudrait-il pas épouser mes querelles, et ne seriez-vous pas chargé de mes vengeances? Et contre qui? contre votre famille entière, contre vos plus chers amis. Si vous ne le vouliez pas, songez, mon cher comte, au rôle avilissant que vous me feriez remplir. Songez donc que je suis la veuve de cet homme détesté, et que je ne dois voir en lui que mon époux; songez à quels devoirs je suis condamnée, et voyez si vous pouvez, si vous devez, si même vous voudriez les partager! Il le faudrait pourtant, ou je deviendrais la plus vile des créatures. Non, mon cher comte, non, je ne suis plus, par mes malheurs, digne d'être votre épouse : mais je veux, par mon cœur, être digne de rester à jamais votre amie : aucun nuage n'obscurcira des sentimens si doux et sur lesquels je fonde l'unique bonheur dont je puisse encore jouir. Devenue votre épouse, je ne pourrais, je vous

l'avoue, lever les yeux autour de moi; il me semblerait qu'en me voyant, on se rappellerait mes anciens torts avec vous : vous me les pardonneriez, le monde ne me les pardonnerait pas. Combien je serais humiliée, si l'on pensait qu'après d'anciens refus, plongée dans la honte et dans la misère, je ne vous ai accepté que pour trouver une ressource dans un état désespéré! Je vous aimerais comme vous méritez de l'être, on ne le croirait pas. Je passerais pour la femme la plus fausse, et vous pour l'homme le plus faible. Je ne puis vous répondre d'ailleurs que je pusse, avec vous-même, dans les instans qui devraient être les plus doux, ne pas songer que ces idées cruelles pourraient venir quelquefois vous troubler. L'amour ne dure pas toujours..... Ah! madame, ne m'accablez pas par cette affreuse pensée! De grâce, ne m'accablez pas ainsi! Vous! ne m'être plus aussi chère!... Je ne vous parle, mon cher comte, que des idées qui pourraient me troubler. Je sentirais tant combien la veuve de Gaveston est indigne de vous, que dans tous les momens ce sentiment troublerait ma vie, et y jetterait une amertume que vous ne pourriez en bannir. Je me rappelle le passé, les sentimens que j'eus pour un autre; cet autre m'a possédée; c'était par mon choix; j'avais

rejeté vos vœux. Je me rappelle, moi, tous ces traits qui vous échappent dans ce moment; mais, quoi que vous en puissiez penser à présent, ils ne sont pas de nature à ne jamais vous revenir à l'esprit; la seule crainte en serait mortelle, et cette crainte, pardonnez, je l'aurais toujours. Il allait parler, elle l'interrompit encore. Vous m'aimez trop pour vouloir me rendre malheureuse : je le serais. Mes propres sentimens que je ne pourrais vaincre, les dégoûts de votre famille, dégoûts que je soupçonnerais au moins et que je ne pourrais supporter (c'est dans mon abaissement la fierté qui me reste), et plus que tout cela, les dangers, les malheurs, l'avilissement où je vous exposerais, voilà mes motifs, mon cher comte; ils sont sans réplique, et mon parti est absolument pris. Daignez ne me pas presser davantage, et croyez que l'effort que je me fais est digne de respect. J'attends encore de votre attachement de m'épargner les instances de ma famille; l'honneur de leur maison, leur tendresse pour moi, leur amitié pour vous, leur dérobent dans ce moment le véritable aspect des choses. J'ai besoin de calme et de repos : c'est à vous, c'est à vous-même, c'est au comte de Pembrocke que je m'adresse pour obtenir ce repos. Je viens d'éprouver une violente se-

cousse, mais j'ai fait mon devoir; je dois expier mes anciennes erreurs; il est juste..... Croyez, mon cher Pembrocke, croyez aussi que je les expie. A ces mots elle ne put retenir ses pleurs; les sanglots l'interrompirent. Le comte la serra tendrement dans ses bras, et confondit ses larmes avec celles de cette vertueuse personne. Vous n'aurez point à vous plaindre, lui dit-il; non, vous serez tranquille, et personne ne vous pressera. Vos raisons ne me persuadent pas, je vous l'avoue; mais je les respecte; leur source est précieuse à mon cœur, puisqu'elles ne viennent que d'une délicatesse poussée à l'excès. Je vous le répète, vous serez tranquille; mais ne me réduisez pas au désespoir; laissez-moi penser que dans quelque temps peut-être vous pourrez vous livrer à des idées moins cruelles, et que je pourrai... Non, mon cher comte, je ne puis vous abuser, non..... Ah! c'en est trop! dit-il en se jetant dans un fauteuil avec le mouvement du désespoir; et ce que je demande, tout chimérique qu'il est, pourrait adoucir mes maux. Vous ne le voulez pas, vous voulez que je meure..... Madame de Cornouaille, avec le regard de la douceur et de la bonté, lui dit : Non, mon généreux ami, non, je ne le veux pas. Si cette idée peut vous consoler et vous soutenir, gar-

dez-la ; soyez toujours l'ami le plus cher à mon cœur, et tenez-moi ce que vous m'avez promis.

Madame de Surrey qui rentra, interrompit cet entretien : elle les trouva tous deux baignés de larmes; leurs regards fixés l'un sur l'autre n'annonçaient que de l'attendrissement. Elle n'osa leur faire de questions; mais M. de Pembrocke suffoqué sortit; et madame de Surrey, ne pouvant résister à sa curiosité, mais tremblant d'interroger sa nièce, le suivit. Il lui apprit ce qui venait de se passer, et il exigea d'elle et de tous les siens de ne pas presser madame de Cornouaille. Glocester fut le plus difficile à persuader; il le promit pourtant, et tint parole.

Madame de Cornouaille se retira peu de temps après à l'abbaye de.... où elle avait une sœur religieuse. Mesdames de Surrey et d'Herefort firent en vain leurs efforts pour la retenir avec elles; elle préféra la retraite, et elle y vécut très-long-temps oubliée du monde entier. M. de Pembrocke obtint la permission d'aller souvent la voir dans cet asile : elle le voyait aussi quelquefois l'été dans la maison de campagne de madame de Surrey, où, tous les ans, elle allait passer quelque temps dans la belle saison. Il espéra long-temps de vaincre sa résistance; mais madame de Cor-

nouaille, ferme dans ses principes, se montra toujours la même. Le comte, persuadé qu'elle avait pour lui les sentimens de la plus profonde estime et de l'attachement le plus tendre, parvint, ainsi qu'elle, à cet âge où les passions amorties font place à l'amitié et à la confiance. Ils en éprouvèrent les douceurs jusqu'à la fin de leurs jours; et, dans la vieillesse la plus reculée, ils eurent encore des plaisirs. La fin de ce règne orageux et terrible leur rappelait, à chaque événement, ce qui, autrefois, les avait tant intéressés. La mort de Glocester, tué les armes à la main en combattant pour sa patrie, fut un coup bien douloureux pour madame de Cornouaille. C'était dans ces instans que les consolations de M. de Pembrocke lui étaient bien nécessaires et bien douces. La passion publique et déclarée de la reine pour Mortimer, l'élévation des Spencer sur les ruines de Gaveston; la faiblesse du roi pour ses nouveaux favoris; les suites funestes de cette faiblesse et des emportemens de la reine; le duc de Lancastre décapité par ordre d'Édouard; les honneurs rendus à la mémoire de cet homme si respecté du peuple, honneurs que madame de Cornouaille savait lui être si peu dus, et qu'elle prévit bien devoir achever la ruine du

monarque, en le faisant détester du peuple : la comparaison du sort du duc de Lancastre avec celui de sa sœur, mademoiselle de Lancastre, morte d'une mort naturelle, et qui méritait bien plus justement le supplice ; les malheurs de l'état, en proie à toutes les divisions ; le roi détrôné enfin et livré à la mort par la reine elle-même ; cette criminelle princesse dépouillée à son tour de son autorité par son fils Édouard III, l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait vus sur le trône ; la détention de Mortimer ; l'inconstance de la reine et les nouveaux scandales donnés à la nation par son amour pour le comte de Kent ; le supplice de ce dernier ; et enfin l'emprisonnement de la détestable Isabelle par l'ordre du roi son fils ; les vertus naissantes de ce jeune prince ; l'espoir qu'il donnait d'un règne plus heureux ; tous ces événemens, pressés et multipliés, faisaient le sujet ordinaire des entretiens de madame de Cornouaille et du comte de Pembrocke, qui s'était absolument retiré des affaires et de cette odieuse cour. Ils survécurent tous deux à presque tous les acteurs principaux de ce règne : ils apprirent la mort d'Isabelle, après vingt-huit ans de captivité dans le château de Wising. Malgré l'oubli profond où elle était tombée, ils regardèrent en-

core sa fin comme un bonheur pour l'état et pour le roi. Ils furent témoins de la grandeur de ce monarque, et se félicitèrent d'avoir assez vécu pour voir des temps plus heureux que ceux qui avaient affligé leur jeunesse. Tel fut enfin pour eux le pouvoir de la raison, de la sagesse, de la vertu et de la constante amitié, que, malgré les infortunes affreuses et accablantes de madame de Cornouaille, malgré la passion toujours malheureuse de M. de Pembrocke, l'un et l'autre, sans faiblesse comme sans remords, passèrent une vie douce dans les temps les plus orageux, et parvinrent au seul bonheur qu'on puisse espérer dans la dernière vieillesse, celui du témoignage d'une âme pure, de la considération de ses proches, et des douceurs d'un attachement inaltérable.

FIN DU RÈGNE D'ÉDOUARD II.

LETTRES

DE

MADAME DE TENCIN

A MONSIEUR

DE RICHELIEU.

LETTRES

DE

MADAME DE TENCIN

A MONSIEUR

DE RICHELIEU.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, ce 18 juin 1743.

Je vous ai annoncé ce matin, par une lettre que j'ai fait remettre à la poste, la réception des vôtres, par le courrier du maréchal. Mon frère vous rendra compte, et à lui, des avis qu'il a donnés. S'ils ne sont pas suivis, ce n'est pas sa faute; il n'a rien à se reprocher comme bon Français.

Vous avez raison de me dire, mon cher duc, que je raisonne et raisonnerai pantoufle, si je veux conclure de certain caractère sur ce que j'ai vu et lu. Il est vrai que rien n'y ressemble.

Ce que je vous ai mandé, par exemple, sur le choix qu'on a fait pour n'être pas trompé, sur le choix de.... ne vous paraîtrait-il pas incroyable, si vous ne connaissiez pas le terrain?

Mon frère est fort déterminé à dire au roi qu'il est trompé sur les lettres de la poste; il en parlera auparavant à madame de La Tournelle. Peut-être que cet avis sera favorable à Janelle; il n'y a rien de bon à faire que par lui. Il ne faudrait cependant pas cesser d'agir par la voix de Poissonneaux; il faudra que vous fassiez agir mon frère sur ce plan; j'en ferai sûrement de même; il suffit que les lettres s'adressent ici à quelqu'un de nom. Il n'est pas nécessaire que les lettres soient nommées; il suffit de supposer qu'elles sont connues de celui à qui elles seront présentées.

Comme cette lettre ne partira pas par un courrier du maréchal, je ne vous écris pas aussi à mon aise que si c'était par cette voie. Je me méfie des courriers qui partent par ordre des ministres. Il faut pourtant que je vous fasse une confidence, sur laquelle je vous prie de me garder le secret. Je ne veux pas faire de peine à madame du Châtelet, et je lui en ferais beaucoup, si ce que je vais vous dire était divulgué par quelqu'un qui pût le savoir d'elle. Voici ce que c'est : On a publié que Voltaire était exilé, ou

du moins, que, sur la crainte de l'être, il avait pris la fuite. Mais la vérité est qu'Amelot et Maurepas l'ont envoyé en Prusse, pour sonder les intentions du roi de Prusse à notre égard. Il doit venir rendre compte de sa commission, et n'écrira point, dans la crainte que ses lettres ne soient interceptées par le roi de Prusse, à qui il doit faire croire, comme aux autres, qu'il a quitté ce pays très-mécontent des ministres. S'il réussit, ces messieurs seront bien attrapés. Si le roi de Prusse déclarait qu'il ne veut pas passer par leurs mains, et qu'il nommât madame de La Tournelle pour celle en qui il veut placer sa confiance! Je vous donne tout ceci sous le secret : on m'a imposé la condition de n'en parler à personne au monde; mais je ne crois pas y manquer que de vous en parler : c'est une restriction tacite que je fais toujours avec moi-même, quand je m'y engage; surtout quand ce sont des choses qu'il peut être de quelque importance que vous sachiez. Madame du Châtelet vous le dirait sûrement, si vous étiez ici, et ne vous l'écrira point, dans la crainte que ses lettres ne soient vues. Elle croit que Voltaire serait perdu, si le secret échappait par sa faute. Ne faites, je vous prie, jamais mine d'en être instruit, du moins par moi; car ce secret est à peu près celui de la comédie. Amelot a très-habilement écrit plu-

sieurs lettres à Voltaire, contresignées; le secrétaire de Voltaire l'a dit, et le bruit s'en est répandu jusque dans les cafés. Il est pourtant vrai que la chose ne peut réussir que par une conduite toute contraire; que le roi de Prusse, bien loin de prendre confiance dans Voltaire, sera au contraire très-irrité contre lui, s'il découvre qu'il l'a trompé, et que ce prétendu exilé est un espion, qui va sonder son cœur et abuser de sa confiance. Il n'est pas possible que vous puissiez écrire à Voltaire, à moins qu'il ne vous ait écrit lui-même de La Haye. Il serait trop dangereux de lui écrire à Berlin : le roi de Prusse, qui en use apparemment chez lui comme on en use ici, verrait votre lettre; à moins que vous n'ayez quelque voie sûre, ce que je n'imagine pas. Surtout laissez croire à madame du Châtelet et à Voltaire que vous avez appris la chose par les petits cabinets, ou par quelqu'un qui écarte de moi les soupçons. Je fis sentir, hier au soir à madame du Châtelet, que c'était vous qui le premier aviez imaginé d'envoyer Voltaire; que vous aviez gagné le maréchal de Noailles, qui s'y était d'abord opposé, et que vous aviez préparé, d'ailleurs, les choses de façon que les ministres ne trouvassent aucun obstacle quand ils le proposeraient au roi. M. Amelot et M. de Maurepas sont les seuls qui ont parlé à Voltaire;

je crois cependant qu'Orry est dans la confidence. Je ne sais si d'Argenson y est aussi; pour mon frère, on ne lui a rien dit. Il est vrai que, lorsqu'il en a parlé sur la publicité, on ne lui a pas nié. Maurepas lui dit : Ce n'est pas pour négocier, comme vous pouvez bien le penser. Vous voyez, par-là, le cas que ces messieurs font de Voltaire et la récompense qu'il en peut attendre. Je n'ai pas encore dit ce trait-là à madame du Châtelet, mais je le lui dirai. Elle croit que le roi de Prusse ne voudra pas négocier vis-à-vis le petit Amelot. Mais comment en instruire le roi? Voilà la difficulté; car Voltaire ne correspond qu'avec Amelot. Donnez-moi votre avis là-dessus.

Quelle joie c'eût été pour moi, mon cher duc, si je vous avais vu arriver avec les étendards! Je crois que je n'aurais eu de ma vie de plaisir plus sensible; c'est bien pour le coup que vous auriez été lieutenant-général! Vous le serez infailliblement à la fin de la campagne, et vous avez raison de ne pas consentir qu'on fasse quelques démarches sur cela. Mais voici un cas où l'on pourrait en faire; c'est s'il y avait quelque charge vacante à la cour. Le cas a failli arriver : M. de Rochechouart a été très-mal; je l'appris, et je ne savais comment m'y prendre pour avertir madame de La Tournelle. Mandez-moi,

je vous prie, si je puis et dois faire quelque chose en pareille occasion.

Il ne faut pas vous tromper sur le maréchal de Noailles. On publie ici qu'il aurait pu battre les Anglais, et charger leur arrière-garde; qu'il a perdu deux jours très-mal à propos. Les ministres autorisent ces bruits et y donnent occasion. Maurepas ne s'y oublie pas : je sais qu'on a parlé de ce ton-là chez votre cousine d'Aiguillon, et que Maurepas a eu l'indiscrétion de tenir le même langage à ses amis.

Vous ne sauriez rendre un plus grand service à mon frère, que de lui donner vos avis; il en profite tout du mieux qu'il peut; mais, en vérité, le terrain est bien mobile; on ne sait où appuyer le pied. Vous serez instruit par lui-même des choses qu'il a proposées. Il a encore relevé, dans le dernier conseil, une bévue grossière d'Amelot, que les autres ministres avaient laissée passer, quoiqu'elle pût avoir les suites les plus fâcheuses. Que pensez-vous de ce que je vais vous dire? Le roi n'a pas répondu à deux lettres que mon frère lui a écrites, quoique la dernière, surtout, méritât du moins qu'il lui fît une politesse.

Vous vous souviendrez que les deux derniers grimoires sont par ordre de date, et que par conséquent le dernier reçu est le qua-

trième, quoique le copiste ait mis un trois au commencement. Il faut aussi, quand nous voudrons parler véritablement de tel ou tel, que nous ajoutions à leurs noms une épithète comme, cette pauvre madame du Châtelet, ainsi des autres. Maurepas et les autres ministres sont toujours plus contraires à mon frère. Pour moi, je suis persuadée qu'ils le desservent autant qu'ils peuvent dans leurs travaux particuliers. Quel remède à cela? Je n'en vois aucun que de continuer à faire son devoir.

Si le maréchal souhaite de bonne foi d'aller en avant, mon frère le sert sur les deux toits; il opinera encore demain fortement sur cela. Je doute que les autres ministres soient de son avis, à moins qu'ils ne croient que le maréchal fera de travers et se déshonorera; car il faut que le maréchal et ses enfans soient bien persuadés, une fois pour toutes, qu'ils feront tout leur possible pour décrier un homme qui est dans le conseil et qui parle au roi. M. de Mirepoix prend crédit; il est écouté; le roi le regarde comme un homme simple, et ne pense pas que cette simplicité cache une ambition démesurée.

Le roi a beaucoup de penchant à la dévotion : quelqu'un qui le voit de près m'a dit qu'il était convaincu qu'il serait bientôt dévot.

en ce cas-là, gare madame de La Tournelle! elle serait bien sûrement jetée au feu.

Croyez-vous que mon frère doive continuer ses soins dans les occasions importantes, malgré le peu d'attention que le roi paraît y faire? Comme vous connaissez son génie et son goût, et que vous connaissez aussi mon frère, c'est à vous à décider. Au reste, Chaban fait des merveilles aussi-bien que Marville : je leur ai donné les instructions que vous m'aviez données; ils s'y conforment exactement. Que dites-vous de ce que le secret des lettres est confié à Dufort? Il en fait confidence aux trois ministres; j'en juge de ce que les commis même de Maurepas en sont instruits.

Marville dira au roi ce qu'il sait des lettres : c'est, je crois, tout ce qu'il y a de mieux pour le désabuser, et pour lui faire tourner ses vues sur Janelle.

Je ne doute pas que les Anglais ne répandent de l'argent ici; c'est un point bien important, et sur lequel le maréchal de Noailles ne doit pas garder le silence. S'il parlait le même langage que Poissonneaux, je crois qu'il ferait très-bien, et que vous devriez l'y engager. L'abbé a dit la même chose à madame de La Tournelle : reste à savoir si elle y a fait attention. Envoyez des lettres, comme je vous

l'ai mandé ; elles sont toujours bonnes, puisqu'elles ne peuvent faire de mal.

Dès que la comédie sera jouée sans nom d'auteur, et qu'elle sera sous la protection de quelqu'un dont le nom soit connu, cela suffit. Je vous envoie la réponse à la lettre que vous m'aviez adressée. Je me flatte que La Motte est toujours mieux; mandez-moi exactement ce que vous en savez. Astruc veut qu'il aille à Plombières; faites-l'y aller, au nom de Dieu. A propos d'Astruc, ne vous donnez pas la peine de lui écrire; vos complimens sont suffisamment faits par moi. Comptez sur des soins de sa part, tels que vous pourrez le désirer. Ma santé va bien présentement : je n'ai plus de fièvre; et, ce qui est bien plus essentiel, je ne sens plus de mal au foie. Je vous embrasse, mon cher duc. Je suis agitée par deux sentimens contraires : je voudrais qu'on se battît, et je le crains à la mort. Vous savez que je vous aime; mais vous ne le savez pas au point où cela est. Je vous ai envoyé les chansons par la poste. L'ombre de Louis XIV est, à ce qu'on dit, pleine de belles choses; elle ne paraît pas encore.

LETTRE II.

Versailles, ce 22 juin 1743.

Mon frère a dû vous écrire hier, mon cher duc, que nos grands sujets de joie ont été de peu de durée. On a cru avoir beaucoup gagné de déterminer le roi à faire quelque chose sur la poste; mais, comme à son ordinaire, il a fait tout de travers, et le mal n'est pas moindre qu'il était. Les secrets de la poste sont entre les mains de trois personnes, Maurepas, Amelot et Orry. Dufort n'agit que d'après leur avis; comme fermier, il a tout sujet de les ménager; de façon que le roi ne voit que ce qu'ils veulent, et il ne peut jamais être instruit de la vérité. Il faudrait qu'il eût un homme à lui, qui n'eût aucune relation avec les ministres, qui auront toujours intérêt à ne faire voir que ce qui ne pourra pas leur nuire.

Je ne sais jusqu'à quel point ce moyen de pénétrer dans le secret des autres peut être approuvé. Mis en usage par Louis XIV, il a été bien perfectionné sous ce règne-ci; mais au moins, puisqu'on s'en sert, il faut qu'il puisse devenir utile au roi, et non pas seulement aux ministres pour le mieux tromper.

Il faudrait, je crois, écrire à madame de La Tournelle, pour qu'elle essayât de tirer le roi de l'engourdissement où il est sur les affaires publiques. Ce que mon frère a pu lui dire là-dessus a été inutile; c'est, comme il vous l'a mandé, parler aux rochers. Je ne conçois pas qu'un homme puisse vouloir être nul, quand il peut être quelque chose. Un autre que vous ne pourrait croire à quel point les choses sont portées. Ce qui se passe dans son royaume paraît ne pas le regarder; il n'est affecté de rien; dans le conseil il est d'une indifférence absolue; et dans le travail particulier il souscrit à tout ce qui lui est présenté. En vérité, il y a de quoi se désespérer d'avoir affaire à un tel homme. On voit que, dans une chose quelconque, son goût apathique le porte du côté où il y a le moins d'embarras, dût-il être le plus mauvais.

Le maréchal de Broglie sollicite son retour en France : il veut faire une retraite précipitée qui ruinera toutes nos affaires, et il paraît que d'Argenson le seconde, tout inepte qu'il soit, pour jouer un tour au maréchal de Belle-Isle qu'il déteste. C'est à qui fera le plus de mal; et le maître voit tout cela de sang-froid. Chacun vise à la première place, Maurepas surtout, tout médiocre qu'il soit; mais ce sont

ces gens-là qui se croient les plus capables.

On parle d'un accommodement entre l'empereur et la reine de Hongrie, mais on doute qu'il puisse avoir lieu; ce n'est pas quand on a perdu ses avantages, et qu'on s'est très-mal enfourné, qu'on peut tirer quelque parti pour ses alliés. Quand on aurait voulu faire exprès tout de travers, on n'aurait pas mieux réussi qu'on a fait. D'Argenson paraît jouir de tout ce qui arrive pour perdre M. de Belle-Isle.

On soupçonne fort que notre ami Maurepas est vendu au ministère anglais, parce qu'il est le premier à témoigner son opposition pour faire quelque chose par mer. Il a cependant reçu des sommes assez considérables pour la marine, qui n'est pas dans l'état où elle devrait être. On se contente de le dire, et voilà tout.

Le roi est toujours fort assidu auprès de madame de La Tournelle, qui cependant n'obtient aucune grâce marquée. On dit qu'elle est fière et ne veut rien demander. C'est une femme qui annonce de l'énergie, et je crois que, pour son bien et le nôtre, il serait très-essentiel qu'elle pût se lier avec mon frère. Elle ne prend aucun parti. Je suis bien fâchée que vous ne puissiez pas être toujours ici pour la déterminer à quelque chose.

Les nouvelles de la Bavière vont de mal en

pis, comme vous le savez; on ne fait partout que des sottises; mais je crois qu'à la fin on en fera tant, qu'il y aura un bouleversement dans toutes les affaires. On prétend que le roi évite même d'être instruit de ce qui se passe, et qu'il dit qu'il vaut encore mieux ne savoir rien que d'apprendre des choses désagréables. C'est un beau sang-froid! Je n'en aurai jamais tant, quoique cela me regarde bien moins que lui. Adieu, mon cher duc; faites envoyer la lettre en question, comme je vous en ai prié.

LETTRE III.

De Passi, ce 14 juillet.

Mon frère a envoyé au roi le mémoire ci-joint, et vous verrez, mon cher duc, combien il désire qu'on fasse la paix, puisqu'on réussit si mal à faire la guerre. Je pense bien, comme vous, qu'on peut encore humilier la maison d'Autriche; mais vous conviendrez avec moi que le premier coup est manqué. On pouvait faire une superbe campagne, et vous en avez vu le résultat. Le projet du maréchal de Belle-Isle était très-bien conçu; on aurait été à Vienne,

au lieu de fuir de la Bohême, et le roi de Prusse n'aurait pas eu de raison pour faire sa paix particulière. Dans le fait, ce prince a tenu sa parole en entrant dans la Silésie, comme il l'avait promis. Vous vous rappelez qu'alors nous dîmes vingt fois que la reine de Hongrie était perdue, et elle devait l'être; mais il fallait un prince de la trempe de Frédéric.

Quand il vous adressa son envoyé, pour proposer au roi d'attaquer en même temps la reine de Hongrie, quand il entrerait en Silésie, malgré mon désir de voir tout en beau, je n'eus pas une très-grande opinion de ce qui devait arriver, à cause de la nonchalance du maître. Vous devez vous ressouvenir que, quand vous vous fîtes annoncer à Choisy, dans un moment où il était en tête-à-tête avec madame de La Tournelle, pour lui faire part des propositions du roi de Prusse, il ne montra aucun empressement pour recevoir l'envoyé qui voulait lui parler, sans conférer avec les ministres. Ce fut vous qui le pressâtes de vous donner une heure pour le lendemain; vous fûtes étonné vous-même, mon cher duc, du peu de mots qu'il articula à cet envoyé, et de ce qu'il était comme un écolier qui a besoin de son précepteur. Il n'eut pas la force de rien décider; il fallut qu'il recourût à ses mentors, qui, par leur lenteur et

par la manière dont ils disposèrent les choses, firent manquer l'opération. Le roi de Prusse jugeait Louis XV d'après lui; il crut qu'après avoir examiné les avantages qui devaient résulter de cette guerre, il se déterminerait de lui-même; gardant le secret sur les préparatifs qu'il aurait fait faire, il n'en aurait déclaré l'objet qu'au moment d'éclater; mais il avait mal vu, et il ne tarda point d'abandonner un allié dont il reconnaissait la nullité, quand il eut retiré tous les avantages qu'il attendait de la campagne.

Comment, mon cher duc, en ayant été témoin de toutes ces choses, pouvez-vous encore espérer qu'on tire grand parti de la guerre? Le meilleur qu'on puisse prendre, selon moi, c'est qu'on fasse la paix, et je suis bien du sentiment de mon frère là-dessus. Ce ne sera certainement pas celui de d'Argenson, qui, voulant être de plus en plus en crédit, désirera la guerre, pour influer davantage dans le ministère, et pour placer ses amis. S'il l'emportait, il faudrait alors que madame de La Tournelle prît la résolution de parler au roi, pour qu'il prît d'autres mesures pour la campagne prochaine. Mon frère ne serait pas éloigné de croire qu'il serait très-utile de l'engager à se mettre à la tête de ses armées. Ce n'est pas qu'entre nous il soit en

état de commander une compagnie de grenadiers; mais sa présence fera beaucoup : le peuple aime son roi par habitude, et il sera enchanté de lui voir faire une démarche qui lui aura été soufflée. Les troupes feront mieux leur devoir, et les généraux n'oseront pas manquer si ouvertement au leur. Dans le fait, cette idée me paraît belle, et c'est le seul moyen de continuer la guerre avec moins de désavantage. Un roi, quel qu'il soit, est pour les soldats et le peuple ce qu'était l'arche d'alliance pour les Hébreux; sa présence seule annonce des succès.

On est toujours très-mécontent du duc de Grammont; on prétend qu'il assure avoir eu des ordres de son oncle pour attaquer; il paraît cependant que, excepté dans quelques têtes, le maréchal prend bien dans le public.

On doit traiter les affaires de la Suède, et si on lui donnera cinq cent mille livres sur un million qu'elle demande, reste de six qui lui ont été promis pour trois ans. Je crains que votre silence ne soit causé par vos occupations militaires, qui annonceraient une seconde affaire : j'en suis d'une inquiétude affreuse. Je sais que vous ne craignez pas plus de vous battre que d'attaquer une jolie femme, et je crains toujours d'apprendre une fâcheuse nouvelle; vous seriez bien mieux ici. Si vos coups de fusil menaient à

quelque chose, je patienterais par nécessité; mais s'exposer à se faire tuer pour rien, c'est une fort vilaine plaisanterie, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais. Rassurez-moi vite, et ne doutez pas de ma tendre amitié.

LETTRE IV.

Ce 1er. août.

Il est décidé, mon cher duc, qu'il n'y a rien de bon à faire ici. Mon frère est si dégoûté de tout ce qui se passe, que je vous ai déjà marqué que sans moi il partirait pour Lyon; il n'est plus d'humeur à rompre des lances pour les intérêts de l'état, quand il voit tous les jours qu'ils ne touchent personne, pas même le souverain. Il a dû vous mander que d'Argenson avait écrit une lettre ridicule au maréchal; que le roi l'avait sûrement vue, et qu'il n'y avait seulement pas pris garde. Il voit que ses ministres agissent continuellement contre lui, et il a l'air d'abandonner à leurs tracasseries un bon serviteur qu'il aime; concluez de là ce qu'on peut attendre de son ami-

se prévienne pas en faveur d'un ministre qui lui évitera la peine du travail. Il n'aime pas s'apesantir sur les affaires, et tout homme qui lui fera un tableau fidèle, mais énergique, de la situation présente, sera bientôt éconduit. On voit qu'il va au conseil pour la forme, comme il fait tout le reste, et qu'il en sort comme soulagé d'un fardeau qu'il est las de porter. Une femme adroite sait mêler le plaisir avec les intérêts généraux, et parvient, sans ennuyer son amant, à lui faire faire ce qu'elle veut. Mon frère pourrait la voir à ce sujet, et j'ai assez d'amour-propre pour croire que je pourrais être un des ressorts principaux de la grande machine qu'elle a dessein de mettre en mouvement. Qui mieux que vous, cher duc, peut la décider sur cela?

Je dois vous prévenir, en amie, qu'on cherche à vous mettre mal avec elle. On sent qu'avec de l'esprit, des connaissances et l'amitié de la favorite, vous pouvez faire beaucoup, et c'est ce qu'on ne veut pas. On juge bien que vous serez trop fort, étant uni avec madame de La Tournelle, et on cherche à vous en séparer, pour vous combattre avec plus d'avantage. Je saurai d'où le coup peut venir, et nous pourrons aisément le parer. Je ne serais pas surprise que Maurepas trempât là-dedans : c'est un homme

faux, jaloux de tout, qui, n'ayant que de très-petits moyens pour être en place, veut miner tout ce qui est autour de lui pour n'avoir pas de rivaux à craindre. Il voudrait que ses collègues fussent encore plus ineptes que lui, pour paraître quelque chose. C'est un poltron, qui crie toujours qu'il va tout tuer, et qui s'enfuit en voyant l'ombre d'un homme qui veut lui résister; il ne fait peur qu'à de petits enfans. De même, Maurepas ne sera un grand homme qu'avec des nains; il croit qu'un bon mot ou qu'une épigramme ridicule vaut mieux qu'un plan de guerre ou de pacification. Dieu veuille qu'il ne reste pas long-temps en place, pour nos intérêts et ceux de la France! Je vous manderai plus au long tout ce que j'apprendrai. Adieu, mon cher duc; malgré toutes nos peines, nous ne parviendrons jamais à faire voir les choses au roi avec des yeux éclairés; il est entouré de gens qui abusent continuellement de son autorité, et on dirait qu'il a juré de ne pas s'en apercevoir.

LETTRE V.

Paris, ce 13 août 1743.

Je vous écris par un courrier du maréchal. Il m'était bien nécessaire de pouvoir vous parler en liberté, mon cher duc; j'ai amassé bien des choses différentes qu'il faut que vous sachiez. Je les écrirai comme elles se présenteront à mon esprit : je commence. L'abbé de Broglie a écrit à d'Argenson que la pénitence de son frère était assez longue, qu'il fallait lui permettre de venir à la cour, et que, si on ne le lui permettait pas, il y viendrait tout de même. D'Argenson, étonné de ce style, alla chez M. de Châtillon pour l'engager à faire prendre patience au maréchal de Broglie. On lui a promis qu'il reviendrait en septembre. Il me semble qu'il faut en conclure que le maréchal a des lettres des ministres qui lui disent de ramener son armée, ou qu'il en a de son frère autorisé par les ministres. L'inquiétude, le trouble même que d'Argenson montra à la réception de la lettre de l'abbé, me fait croire qu'il a eu part, aussi-bien que les autres ministres, à la pitoyable conduite du maréchal. Si le roi était servi fidèlement par ceux qui sont com-

mis à la poste, il serait instruit de tout ce qui s'est fait sur cela et sur bien d'autres choses. Les plaintes contre d'Argenson sont générales. Le comte de Saxe est un des plus forts plaignans. On dit tout haut qu'il ne sait pas un mot de sa besogne, qu'il est sec, glorieux et inabordable. Je vous écrivis hier par le courrier, sur Amelot. Je crois qu'il faut attendre votre retour pour frapper de grands coups. Je crains avec raison qu'on ne travaille pour quelque autre que celui que vous voudriez. L'union ne peut être trop grande entre mon frère et le maréchal de Noailles. Il n'y a que cette union qui puisse les mettre à couvert de la mauvaise volonté des ministres. C'est à vous, mon cher duc, à la maintenir et à l'augmenter. M. d'Aumont a écrit ici qu'il était dans la plus parfaite union avec M. d'Ayen. J'ai cru devoir vous en informer; mais vous sentez bien qu'il ne faut rien dire qui puisse faire des tracasseries, et que si vous montriez que vous êtes instruit, on remonterait bien vite à la source. Les ministres décrient le maréchal de Noailles autant qu'ils peuvent. Il doit être assuré qu'ils n'oublieront rien pour le culbuter.

Ce que je vous avais mandé sur le besoin que madame de La Tournelle avait d'argent, n'a eu aucune suite. Sur la réponse qu'on lui fit de ma

part, qu'il y avait plusieurs moyens, et tous faciles, de lui en faire avoir, mais qu'il fallait que le roi dît un mot, elle répondit qu'il fallait attendre; que le moment n'y était pas propre; que peut-être la chose se ferait tout naturellement de la part du roi. Je n'ai pas été fâchée de ce retardement, parce que j'aime mieux, si la négociation a lieu, qu'elle passe par vous.

Rien dans le monde ne ressemble au roi; il a peur que mon frère ne lui fasse faire ce qu'il voudrait, s'il venait à lui parler; du moins, je ne puis attribuer qu'à cette crainte la conduite singulière qu'il a avec lui. Les lettres vont toujours entre eux; il y répond assez régulièrement, et même plus qu'il ne faisait; et tout cela n'aboutit à rien, ou du moins à pas grand'chose.

Les ministres sont très-contens; aucun ne s'embarrasse de la chose publique : le maréchal et mon frère sont les seuls qui s'y intéressent. Il faut bien se servir de votre d'Argenson, quoique vous le connaissiez pour mauvais, quand vous êtes parti. Il n'est pas devenu meilleur; mais il faut prendre patience et dissimuler : l'éclat serait encore pis, et votre position plus désagréable. Il n'est pas douteux que le roi s'accommode et s'est accommodé de ce qu'il trouve de bon et à sa bienséance dans les lettres de mon frère; vous en trouverez la preuve, si vous vous sou-

venez de ce que vous y avez vu, et qui appartenait au duc d'Ayen. Les droits de l'amirauté détruits ont fait un très-bon effet dans le public. M. de Maurepas a dit à un de ses confidens que c'était le roi qui lui avait dit le premier qu'il voulait les supprimer en totalité; mais que lui, Maurepas, avait réglé la chose comme elle paraît. On lui a représenté qu'il avait eu grand tort de ne pas consentir à l'abolition entière de ces droits; il a répondu que c'était pour le bien, et a appuyé son sentiment, ou plutôt son dire, par un sophisme. Il est bien aisé de voir qu'il a voulu faire sa cour à madame de Toulouse; aussi lui a-t-elle écrit qu'elle n'oublierait jamais ce qu'il avait fait pour son fils, et qu'un amj tel que lui ne pouvait être conservé avec trop de soin. On parle toujours de Chavigny : je ne crois pas cependant qu'on le mette à la place d'Amelot; mais je crois qu'on le fera travailler. Il sera aisé de s'en apercevoir; rien n'est si obscur que ce qu'il écrit. Vous savez qu'il s'est tenu des conseils à Choisy.

Les lettres ont fait sûrement impression à madame de La Tournelle; j'en juge parce qu'une des choses qu'on lui conseillait a eu lieu. Votre défunte poule est très-bien à la cour de Maurepas; elle y soupe souvent, et a

de grandes conversations avec lui : les lettres l'ont appris à madame de La Tournelle. Vous ne m'avez jamais parlé de Silhouette ; ne le voyez-vous pas ? J'ai envie de lui écrire ; et, pour ne rien faire de mal à propos, je vous enverrai ma lettre ouverte ; vous la cacheterez avec une tête. M. de Turgi veut avoir la croix de Saint-Louis. Comme je crois qu'il est de votre intérêt de le garder auprès de monsieur votre fils, mon frère sollicitera vivement cette croix ; il en a parlé, non-seulement à d'Argenson, mais au chef des bureaux ; je souhaite bien vivement la réussite. Janelle fait assurément du mieux qu'il peut, et Marville fait très-bien ; il parle convenablement quand l'occasion s'en présente, quoique ce ne soit pas aussi fortement qu'il faudrait.

Suite de la lettre du 13 août 1743.

Ce 14 août 1743.

Amelot a encore couché à Choisy. Il paraît que c'est une distinction que le roi a voulu lui donner ; car il avait travaillé la veille, et ne travailla pas le lendemain. Voilà la lettre pour Silhouette ; elle ne contient rien, comme vous le verrez, que des généralités. Madame d'Armagnac

m'a dit qu'il y aurait de l'imprudence à dire les mauvais offices que les ministres rendent au maréchal. Adieu, mon cher duc; je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VI.

Paris, ce 30 septembre 1743.

Je suis charmée que vous soyez d'avis, mon cher duc, que le roi ouvrira les yeux, mais que ce sera trop tard. Vous êtes bien bon de croire encore cela : je suis plutôt sûre qu'il ne les ouvrira pas, ou, s'il les ouvre jamais, qu'il n'en sera ni plus ni moins. Il faudrait une détermination ; et il n'en aura dans aucun temps. Mon frère assure qu'il met les choses les plus importantes, pour ainsi dire, à croix ou à pile dans son conseil, et vous pouvez voir où cela mène. Je suis étonnée qu'avec votre sagacité vous puissiez conserver l'ombre de l'espérance; mais vous êtes comme ces femmes qui parlent toujours de ce qu'elles désirent, tout impossible que cela soit. Souvenez-vous bien, mon cher duc, que le roi sera toujours mené et plus souvent mal que bien. On dirait qu'il a

été élevé à croire que, quand il a nommé un ministre, toute sa besogne de roi est faite, et qu'il ne doit plus se mêler de rien. C'est à celui qu'on lui a désigné à tout faire; cela ne doit plus le regarder; c'est l'affaire de celui qui est en place. Voilà pourquoi les Maurepas, les d'Argenson sont plus maîtres que lui. Si on lui fait entendre qu'il a choisi un homme incapable, ou un fripon; n'importe, il est là, et il doit y rester jusqu'à ce qu'un plus adroit le supplante. Son autorité est divisée méthodiquement, et il croit sur parole chaque ministre, sans se donner la peine d'examiner ce qu'il fait. Je ne puis mieux le comparer, dans son conseil, qu'à monsieur votre fils qui se dépêche de faire son thême, dans sa classe, pour en être plus tôt quitte : aussi peut-on dire que c'est un conseil pour rire. On n'y dit presque rien de ce qui intéresse l'état; et, après une lecture rapide de l'affaire qu'on veut traiter, on demande à ceux qui sont là leur avis sur-le-champ, quand il faudrait quelquefois une mûre délibération pour prononcer. Ceux qui voudraient s'occuper sérieusement du bien général sont obligés d'y renoncer ou sont dégoûtés d'agir, par le peu d'intérêt que le roi a l'air d'y prendre et par le silence qu'il garde. Je vous l'ai déjà mandé, on dirait qu'il n'est pas du tout ques-

tion de ses affaires. Il est bien malheureux qu'il ait été accoutumé de bonne heure à envisager celles de son royaume comme lui étant personnellement étrangères. Ainsi, quoi que vous en pensiez quelquefois et moi aussi, il sera toujours le même.

Vous savez ce qu'on a fait pour Marceux; c'est encore une nouvelle preuve de ce que je viens d'avancer. Comment a-t-on osé faire un pareil choix, et comment le maître a-t-il pu y souscrire? Cela dit plus que toutes mes phrases.

J'ai vu madame de Rohan, qui m'a parlé cette fois-ci bien plus clairement sur votre compte. Elle vous distribue tous les torts; et vous savez qu'un juge qui n'entend qu'un avocat a bien de la peine à ne pas se laisser prévenir par lui. Je ne sais si, au juste, vous en voulez finir avec elle; mais elle me paraît très-déterminée à rompre avec vous. Je sais, mon cher duc, que vous savez vous conduire parfaitement; mais je croirais qu'il faut ménager une femme qui peut nuire, et qu'un ennemi de plus est bon à éviter. Vous faites si peu de frais pour plaire, qu'il ne vous coûtera pas beaucoup de soins pour lui ôter toute idée de vengeance si naturelle aux femmes.

Madame de Boufflers a beaucoup parlé de vous à mon frère, à ce qu'il m'écrit; il la trouve

à lui qu'ils s'attachent présentement. Ils voudraient, du fond de leurs cœurs, qu'il fût battu par les Anglais; c'est pour y parvenir qu'on l'a traversé depuis le commencement de la campagne. Il est vrai que d'Argenson a fait le mal principal; mais comptez que les autres l'ont bien secondé, et d'autant plus hardiment qu'ils n'y ont pas paru. Orry est le plus dangereux: c'est un homme qui, sous l'apparence de la franchise et même de la grossièreté, cache beaucoup de finesse et de ruse; il a d'ailleurs plus de tête que les autres et plus d'extérieur; et puis il n'est pas douteux que le cardinal a prévenu le roi en sa faveur. Cet homme, qui se voit en possession des trésors du royaume, dont il dispose à son gré, craint plus que tout que le roi ne soit éclairé sur ses voleries; et, comme il est en possession de dire tout ce qu'il veut, sous prétexte de dire la vérité, il dit au roi, dans ses entretiens particuliers, ce qui peut détourner sa confiance et de mon frère et du maréchal. D'ailleurs il est maître des postes, par Dufort, qui est son très-humble valet. Ne doutez pas que cette voie, qui lui est ouverte, ne lui fournisse les leçons dont il a besoin pour parvenir à son but. Je ne vois que vous qui puissiez remédier à tout cela, en unissant le maréchal et mon frère de la manière la plus intime.

Mon frère, comme je vous l'ai déjà mandé, tiendra tous les engagemens que vous aurez pris pour lui. Au bout du compte, c'est de toutes les liaisons que les Noailles peuvent prendre, la plus convenable et la plus sûre pour eux. Nous n'avons point de famille; nous ne tenons à la cour qu'à vous; le crédit de mon frère, s'il en avait, se bornerait donc à obtenir des choses que vous devez obtenir par vous-même. Depuis que d'Argenson s'est livré au parti Coigny, il s'est encore plus éloigné de mon frère; il ne lui dit absolument rien : il a craint avec raison qu'il ne s'opposât aux ordres ridicules qu'il a donnés à M. de Noailles.

On fait valoir M. de Coigny à l'excès; les troupes, dit-on, ont en lui une entière confiance, parce qu'elles sont assurées qu'il paie de sa personne, et que le courage est ce qui les frappe et ce qui leur en impose le plus : ce discours, tel que je viens de vous l'écrire, m'a été tenu hier par madame de du Muy. Vous vous souviendrez qu'elle était livrée aux Chauvelin, et qu'elle et son mari le sont aujourd'hui au contrôleur-général. Je suis contente de Chavigny; j'ai lieu de croire, à plusieurs marques, qu'il est de très-bonne foi des amis de mon frère, et qu'il souhaiterait le voir à la tête des affaires étrangères. Il croit qu'on y viendrait sû-

rement par l'Espagne ; qu'il faudrait que le roi d'Espagne en écrivît à son neveu : mais le pas est glissant ; si on n'arrive pas par ce moyen, on est sûrement culbuté. A propos, Chavigny vous dira qu'Amelot compte sur le maréchal : je crois qu'il se trompe ; il faut pourtant que vous le sachiez.

Une autre chose, qui me paraît plus importante qu'elle ne vous paraît peut-être, c'est le froid qu'il y a entre le maréchal et du Vernay. On sait que les Pâris ne sont point des gens indifférens. Je les ai vus enthousiasmés du maréchal ; ils lui étaient attachés, et le seront toujours par préférence à tout autre, dès que le maréchal leur marquera de la bonté ; mais, comme ils sont riches par dessus les yeux, que leur ambition se borne à faire le fils de Montmartel garde du trésor, ils ne peuvent être pris que par l'amitié. Ils ont beaucoup d'amis, tous les souterrains possibles, et de l'argent à répandre ; voyez, après cela, s'ils peuvent faire du bien ou du mal. Le maréchal de Maillebois se brouilla avec eux, comme un sot ; et, entre nous, je suis persuadée que cette brouillerie lui a plus nui que sa conduite. Je voudrais, s'il y a de la froideur entre le maréchal et du Vernay, que vous travaillassiez à les rapatrier. Vous leur rendriez à tous deux un bon service, et vous ac-

querriez des gens qui pourraient ne vous être pas inutiles : tout sert en ménage, quand on a en soi de quoi mettre les outils en œuvre. Au reste, je vous dis tout ce que je pense et tout ce qui vient au bout de ma plume. La confiance sans bornes est la suite de la véritable amitié; celle que j'ai pour vous est telle que je ne sache personne qui puisse l'emporter dans mon cœur : j'aime mon frère et ma sœur comme je vous aime; mais je ne les aime pas mieux. Maurepas a dit à Pont-de-Vesle qu'il ne comprenait pas mon frère, de trouver tant d'esprit à Chavigny; que, pour lui, il lui en trouvait très-médiocrement; que de plus c'était un fripon. Mon frère a dit à Chavigny le premier article, et n'a osé lui dire le second; je ne le lui ai pas dit non plus, mais je le lui ai fait entendre.

Il me vient dans l'esprit qu'il faudrait engager le maréchal et le disposer à dire au roi qu'il serait bon, pour le bien de ses affaires, qu'il eût des conférences avec lui maréchal et avec mon frère. Si le roi était soutenu par la présence du maréchal, il aurait peut-être moins peur de mon frère, et pourrait par-là s'accoutumer à lui. Le Gascon dit que madame de La Tournelle en a bonne opinion, qu'elle en parle comme d'un homme de tête et capable de bien entendre les affaires. Voici ceux qui sont à la tête du parti

Coigny : d'Argenson, madame de Mauconseil, le marquis Matignon, qui conduit les intrigues et qui fait répandre dans le public et dans les cafés les discours qu'il veut accréditer ; M. d'Enville pour épier dans les petits cabinets. M. de Maurepas est dans cette cabale, aussi-bien que M. Amelot ; mais c'est sans se concerter avec les autres : ils font porter au maréchal de Coigny les avis qu'ils veulent lui donner, par la petite figure qui l'écrit au petit Coigny. Je vous ai mandé qu'elle avait même voulu exiger du petit Coigny de lui envoyer la copie de toutes les dépêches du maréchal, et que le petit Coigny lui avait répondu qu'il ne le pouvait pas, quelque envie qu'il eût de satisfaire M. de Maurepas ; qu'il le priait de considérer que ce qu'il exigeait de lui le perdrait auprès du roi, si on venait à découvrir leur intelligence ; que son père était très-attaché à Maurepas, qu'il le serait toujours, qu'il comptait aussi entièrement sur lui.

Ce qui vous étonnera, c'est que M. l'évêque de Mirepoix est pour Coigny, ou du moins contre le maréchal de Noailles ; la raison c'est qu'il croit tous les Noailles jansénistes. La du Châtelet court actuellement les champs ; elle est à Lille, où elle est allée pour être plus à portée des nouvelles de Voltaire, dont elle n'a pas reçu de lettres depuis le 14. C'est une tête bien complé-

tement tournée; elle me fait grand'pitié, malgré le mal que je lui veux de s'être tournée du côté de Maurepas. On n'a pas dit le mot à Chavigny de la négociation avec le roi de Prusse; elle est pourtant en très-bon train, à ce que m'a dit la du Châtelet. Adieu, mon cher duc: je ne vous parle plus de la princesse; il ne faut pourtant pas se brouiller avec elle, par les raisons que je vous ai dites.

Le roi a écrit à Dufort qu'il voulait que les extraits de lettres qu'il lui enverrait fussent datés, et que le nom et le pays de ceux qui les écrivaient fussent marqués.

La marine a reçu cette année quatorze millions, et n'a pas mis un vaisseau en mer; tirez sur cela vos conséquences. C'est par là qu'il faut attaquer le Maurepas.

LETTRE VIII.

Du 9 novembre.

DEPUIS ma lettre écrite, j'en ai reçu une de mon frère; il me mande que de Bets a vu madame de La Tournelle, sous les auspices du chevalier de Grille. La conversation n'a roulé que sur l'i-

dée dont je vous parle dans ma lettre. Le roi survint, et interrompit la conversation, qui doit se reprendre; je vous dirai ce qu'elle produira. J'aurais voulu qu'on vous eût entendu, et je l'avais conseillé; mais il faut que le renouvellement du bail des fermes ait obligé de Bets à parler. Madame de Boufflers vous écrit; je l'ai vue hier, et lui ai conseillé d'avoir un éclaircissement avec madame de La Tournelle, d'avaler les dégoûts, et d'aller son chemin. C'est Maurepas qui conduit la Lauraguais, qui fait toutes ces tracasseries. Si le maréchal n'y met ordre, les ministres nous mangeront le gras des jambes : ils se fortifient tous les jours.

Mon frère n'écrit plus au roi; il me semble qu'il fait mal : si vous pensez de même, dites-le lui; il fera ce que vous lui conseillerez.

LETTRE IX.

Ce 20 mars 1744.

Vous savez sans doute, mon cher duc, qu'il est question que le roi doit prendre ce printemps le commandement de son armée. On dit que c'est l'ouvrage de madame de Châteauroux,

qui a pensé comme mon frère, et qui a vu que c'était le seul moyen de rétablir les affaires. Vous devez bien penser que cela ne transpire pas ; ce que je puis vous dire, c'est que madame de Châteauroux paraît plus contente d'elle dans ce moment. Il est facile de voir qu'elle a plus de crédit; et, quant à moi, je puis vous assurer que je suis fort aise en mon particulier qu'elle s'en serve aussi avantageusement.

Voilà donc le vœu de mon frère exaucé! Et j'ai peine à croire que madame de Châteauroux n'en ait pas eu connaissance. Elle est enfin parvenue à donner une volonté au roi : ce n'est point un petit ouvrage, on doit lui en avoir obligation. Mandez-moi ce que vous pouvez savoir de particulier sur cet objet, pourvu que cela ne soit pas une vaine espérance qui s'évanouisse comme tant d'autres. Si le roi fait cette première démarche, il faut espérer que l'impulsion une fois donnée subsistera quelque temps. On assure qu'elle a employé les plus grands moyens pour réussir; cela fait l'éloge de son adresse et de son esprit.

N'oubliez pas qu'il faut que mon frère obtienne quelque chose, et qu'il est temps, plus que jamais, de penser à cela. Il faut un département à un homme qui a envie de bien faire, et qui veut servir ses amis.

Il est question de M. de Belle-Isle; mais on ne sait pas encore s'il sera employé : il est bien avec madame de Châteauroux, et c'est un préjugé en sa faveur. En tout cas, il a du talent, et, s'il était moins confiant, il en aurait peut-être davantage. Mon frère vous fera part des grandes nouvelles politiques : car, pour moi, je ne puis aujourd'hui que me livrer à mon amitié pour vous et vous en assurer pour la vie.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE MADAME DE TENCIN

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

Je ne sais si vous m'avez fait du bien ou du mal de me donner quelque connaissance de la philosophie de Descartes; il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec lui dans les idées qu'elle me fournit: tous les tourbillons qui composent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourrait bien être un tourbillon. Je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvemens, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le

cœur de l'homme est le centre de son tourbillon ; les passions sont les planètes qui l'environnent; chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes : l'amour, par exemple, emporte la jalousie; elles s'éclairent réciproquement, et par réflexion : toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie. Je place l'ambition après l'amour : elle n'est pas si près du cœur que la première; aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition n'aura pas moins de satellites que notre Jupiter; mais ils deviendront différens, selon les différentes personnes qui composent les tourbillons. Dans l'une, la vanité, les bassesses, l'intérêt seront les satellites de l'ambition; dans l'autre, ce sera la véritable valeur, la grandeur d'âme et l'amour de la gloire; la raison aura aussi sa place dans le tourbillon; mais elle est la dernière; c'est le bon Saturne, dont nous ne ressentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose, dans mon système, que les réflexions; se sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes, ni mauvaises influences; leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble; mais ces

craintes ne mènent à rien; les choses vont toujours leur train ordinaire. Le plus fort ascendant des passions est l'amour; et la sympathie, qui nous attache à certaines personnes, dont nous ressentons le pouvoir aussitôt que nous les voyons, me paraît avoir bien du rapport à la matière cachée qui unit l'aimant avec le fer. On sait de même qu'on sent un je ne sais quoi à l'approche de certains objets. Voilà où se terminent nos connaissances, et les ressorts qui agissent secrètement en nous ne nous sont pas plus connus que la cause de l'union de l'aimant avec le fer. Je considère les taches que nous remarquons dans le soleil, comme les effets que l'âge produit en nous : il affaiblit peu à peu et fait enfin cesser la chaleur naturelle dont le cœur tire toute sa vanité. Qui nous dit que la même chose n'arrivera pas à notre soleil! sa clarté peut être absorbée par la suite des temps. Nous pourrions ne différer avec lui que du plus ou du moins de durée.

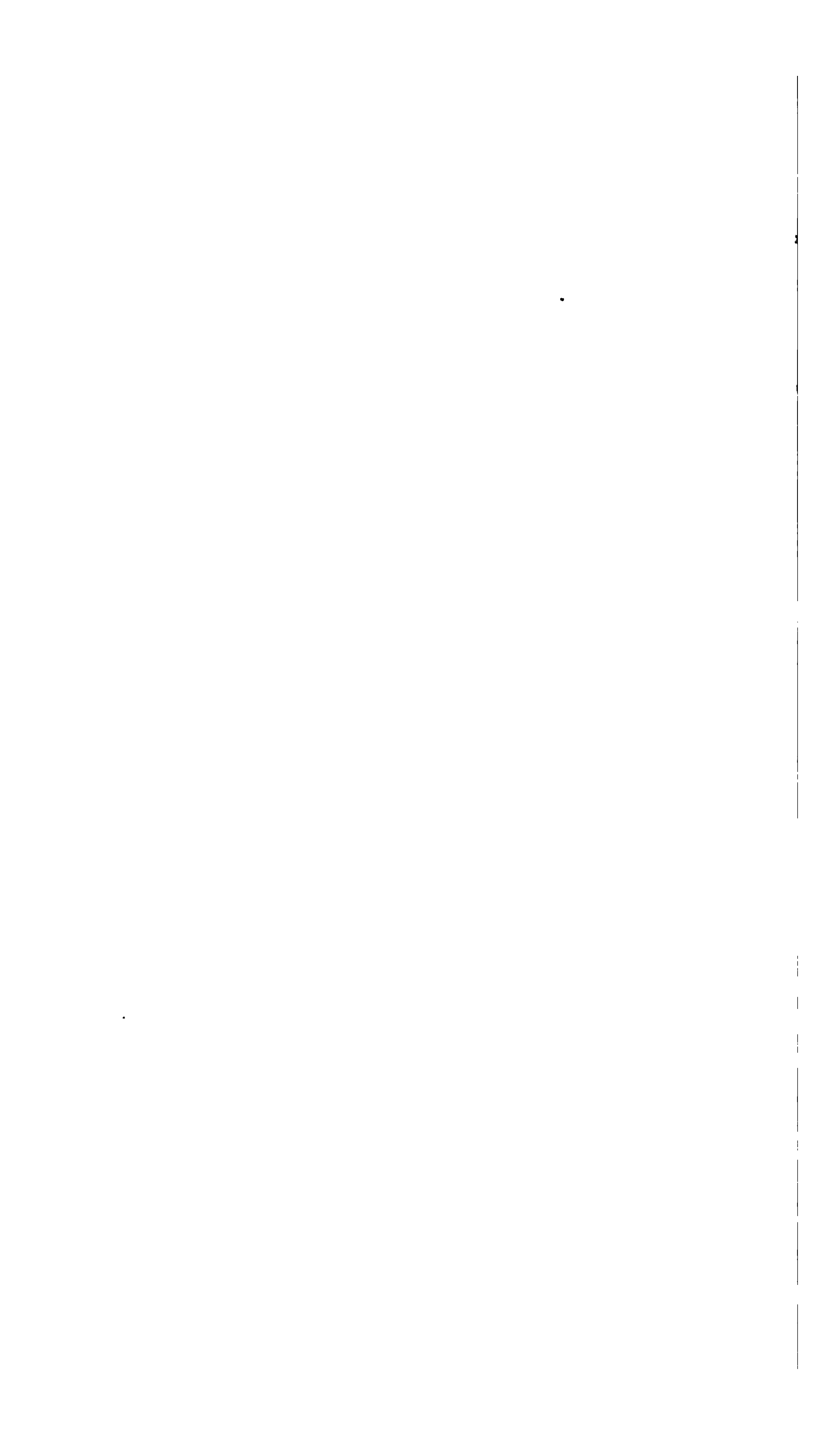
FIN DES LETTRES ET DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

4




MAR 7 - 1918